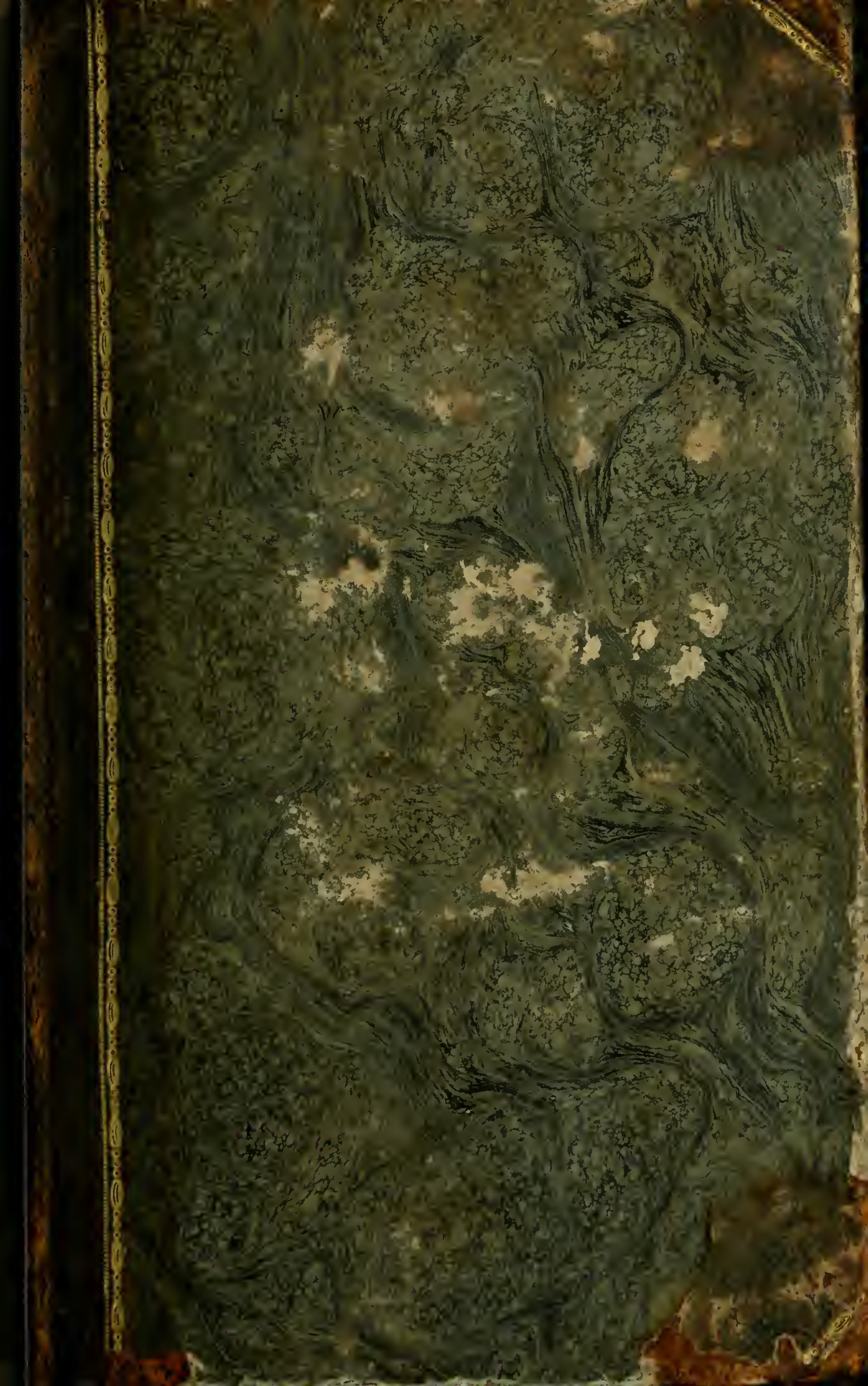
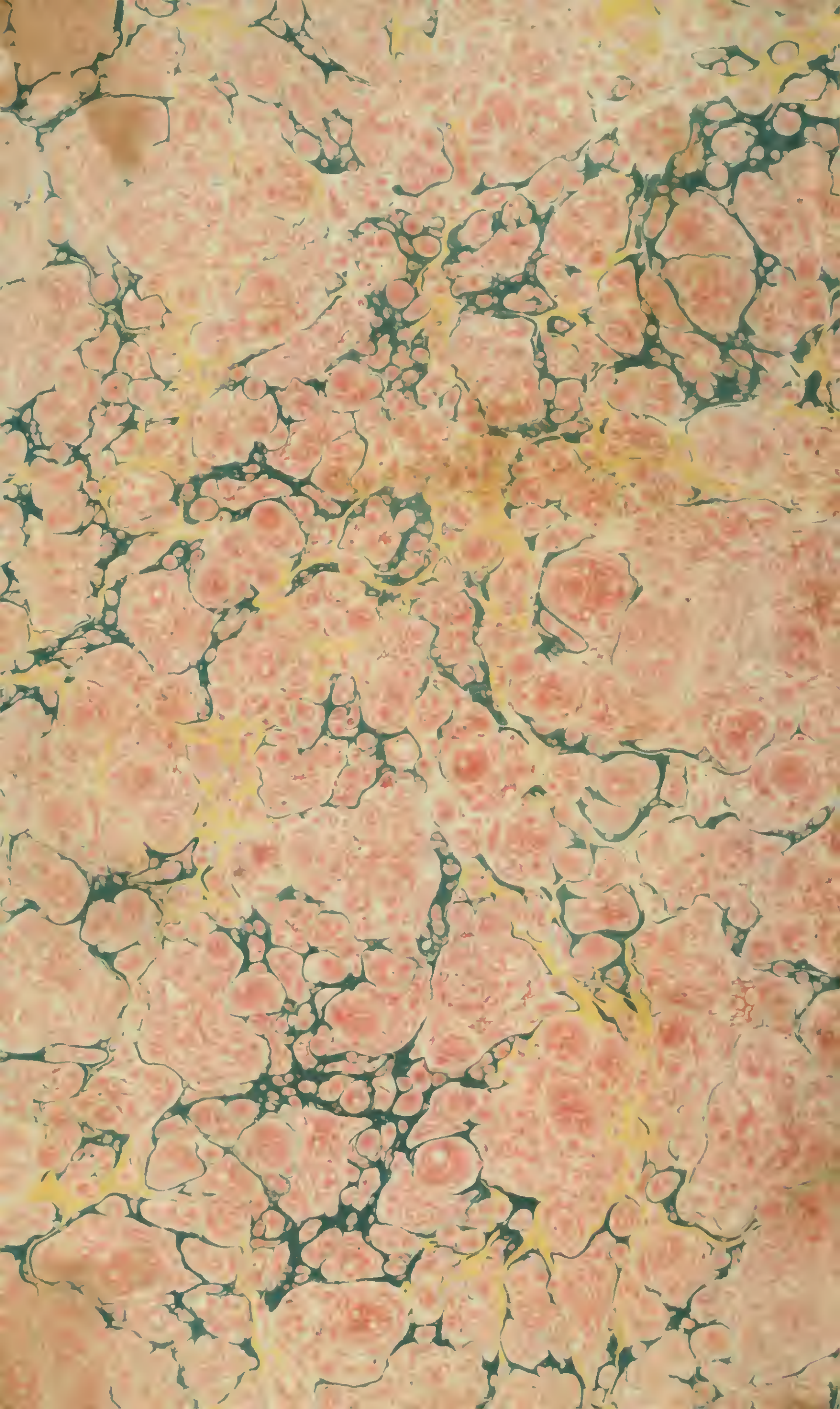
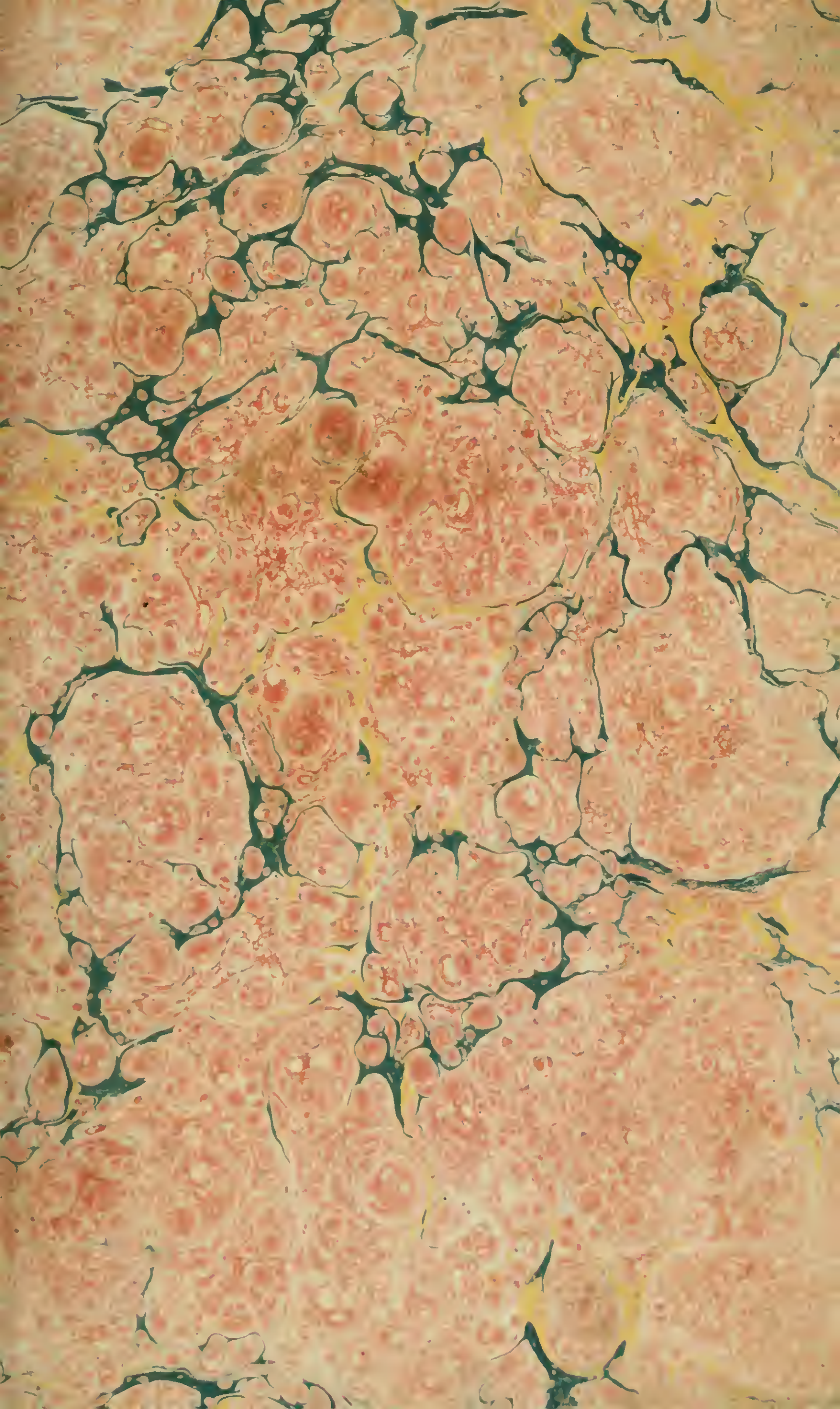








ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

critique de Desbordes-Valmore
par Ancelot p. 197-211

DE L'IMPRIMERIE D'ANTH^e. BOUCHER, SUCC^r. DE L. G. MICHAUD,
Rue des Bons-Enfants, *N*°. 34.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS,

PAR

MM. QUATREMÈRE-DE-QUINCY, VANDERBOURG, RAOUL-ROCHETTE, DE CHÉZY, ABEL RÉMUSAT, C. L. MOLLEVAUT, CHARLES-NODIER, ANCELOT, AMAR, DESTAINS, et plusieurs autres Hommes de lettres.

TOME SECOND.

PARIS,

AU BUREAU DES ANNALES DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS,

Place des Petits-Pères, N°. 9;

ET CHEZ NICOLLE, LIBRAIRE, rue de Seine, n°. 12.

M. DCCC. XXI.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LE THÉATRE DES GRECS ; par le Père BRUMOY, seconde édition complète, revue, corrigée et augmentée de la traduction d'un choix de *Fragments des Poètes grecs, tragiques et comiques* ; par M. RAOUL-ROCHETTE, membre de l'Institut de France, etc. (1)

(Deuxième Article. *Voyez* la XI[e]. Livraison du I[er]. volume.)

On ferait rire les gens du monde, et on leur paraîtrait tout au moins paradoxal, si on leur disait que le grec est une science qui, comme la physique et les mathématiques, s'agrandit, s'étend, se développe tous les jours. Rien n'est plus réel cependant. Quoi ! me dira-t-on, depuis plusieurs siècles on ne

(1) A Paris, chez M[me]. veuve CUSSAC, rue Montmartre, n°. 30.

parle plus cette langue, l'existence des écrivains qui l'ont le plus illustrée, remonte par-delà deux mille ans, ils sont tous connus, leurs ouvrages sont répandus sur toute la surface du globe! A quel perfectionnement l'étude de ces modèles peut-elle maintenant donner lieu? de quel progrès est-elle susceptible?

A cette question, la réponse est aisée. L'imprimerie est une invention presque moderne. Avant qu'elle existât, les livres étaient incorrects, et les notes peu fréquentes. L'imperfection des textes provenait de la maladresse des copistes; en écrivant, ils abrégeaient, oubliaient, altéraient les mots. La rareté des commentaires tenait au prix élevé des livres, fort chers, parce qu'ils étaient manuscrits, et au peu d'utilité qu'offraient elles-mêmes les *scolies*. On conçoit en effet qu'elles étaient peu nécessaires, à une époque où tant de gens savaient le grec, et où les événements, les hommes et les mœurs, dont il était question, n'étaient ignorés de personne. Mais il est arrivé qu'à la longue toutes ces connaissances ont disparu. Alors, le besoin des notes s'est fait sentir, et c'est de ce temps que l'on peut faire dater *l'érudition*. Il fallut bien remplacer ce qui nous manquait, il fallut suppléer aux notions matérielles par des conjectures. Pour comprendre un écrivain qui faisait allusion à un fait, à une loi, à un usage, on fut obligé de chercher dans un autre ce fait, cet usage, cette loi. Pour entendre un passage qu'un mot retranché rendait obscur, on eut besoin de trouver ailleurs un passage semblable, où la même suppres-

sion ne nuisît pas à la clarté. Souvent une phrase des chœurs d'Eschyle est expliquée par un morceau d'Hérodote ; quelquefois le grave Thucydide éclaircit une plaisanterie d'Aristophane ; et pour apprécier tel endroit de Pindare, il faudrait une fouille nouvelle à Herculanum.

Telles sont les fonctions dévolues à cette classe de savants qu'on nomme *érudits*. Etudier tous les dialectes de la Grèce, suivre la langue à toutes ses époques, distinguer les sens différents qu'ont eus les mots dans les différents siècles, comparer les auteurs avec eux-mêmes et avec les autres, juger, concilier leurs commentateurs, lire tout, posséder tout ; voilà les travaux auxquels ils se livrent, travaux fort estimables, car ils sont fort ennuyeux. On voit que ces recherches peuvent se multiplier sans cesse, et que les données qu'elles procurent doivent devenir plus positives chaque jour. Tout s'éclaircit, tout devient intelligible ; et le temps n'est pas éloigné sans doute, où, grâce à cette perfectibilité que l'on dit indéfinie, nous comprendrons les auteurs grecs beaucoup mieux que certains de nos auteurs français.

Il est donc utile que, de temps en temps, il apparaisse une édition nouvelle des ouvrages classiques. Le sens qu'avait jadis tel morceau d'Euripide, n'est plus le sens d'aujourd'hui.

Depuis que le P. Brumoy est mort, bien des savants ont pâli sur les livres, bien des passages ont été éclaircis. Les Heyne, les Villoison, les Lévesque, les Boissonnade, ont succédé aux Dacier et aux Saumaise. M. Raoul-Rochette arrive ; il nous ap-

porte le tribut de ses veilles et de celles de ses laborieux confrères, et nous dit :

Voilà maintenant où en est la science.

Depuis long-temps, faute de mieux, le Théâtre des Grecs, traduit par le P. Brumoy, était un ouvrage de fonds qui se trouvait dans toutes les bibliothèques. Ce jésuite, qui avait plus de connaissances que de goût, plus de jugement que d'esprit, ne méritait que jusqu'à un certain point cet honneur. Sans parler du peu d'élégance et de l'incorrection de son style, les littérateurs lui reprochaient de n'avoir suivi aucun ordre dans son travail, d'avoir omis un certain nombre de pièces d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, etc., et d'avoir fait une multitude de contre-sens. L'éditeur actuel a fait disparaître ces défauts. Il a d'abord complété le recueil; il s'est aidé pour cela de la traduction qu'ont publiée MM. Rochefort et Du Theil, des tragédies que Brumoy n'avait présentées que par fragments ; et il s'occupe lui-même de rendre en français les scènes détachées qui nous restent de Cratès, de Ménandre, et de quelques autres poètes peu connus. Quant à l'ordre, il a établi celui qui était le plus naturel. Commençant par Eschyle, il a placé après lui Sophocle et Euripide, *afin*, comme il le dit lui-même, *que le lecteur puisse voir la marche de l'esprit humain, qui, dans tous les arts, s'avance d'abord à grands pas vers la perfection, et penche ensuite vers sa décadence.*

Les erreurs et les fautes de diction rectifiées par

M. Raoul-Rochette, sont nombreuses. Nous avons comparé, en plusieurs endroits, l'édition nouvelle avec les précédentes, et tous les changements qu'il a faits nous ont paru fondés en raison et dictés par le goût. Nous regrettons qu'il n'ait point eu l'attention de les faire connaître. Peut-être a-t-il craint, en justifiant ses corrections par des notes, de donner un appareil pédantesque à un livre qu'il destine aux gens du monde aussi bien qu'aux savants; mais il aurait pu du moins nous indiquer ces passages par des *italiques*, ou par un signe quelconque. Cette modestie, que je n'approuve point, laisse à ses collaborateurs le mérite de ses veilles; et nous jouissons de ce qu'il a fait pour nous, sans pouvoir apprécier toute l'étendue de nos obligations.

Nous reprocherons en outre à M. Raoul-Rochette de n'avoir point assez revu la partie du style, qui en général est très faible dans les trois hellénistes auxquels il s'est associé. Nous conviendrons qu'un travail de ce genre aurait mené bien loin, et peut-être eût-il été préférable de faire une nouvelle traduction.

Le Père Brumoy avait accompagné chaque ouvrage d'une analyse et d'une dissertation critique; il y avait ajouté des discours sur le théâtre, sur l'origine de la tragédie, etc. L'éditeur a conservé ces différents morceaux, auxquels il a joint les analyses que La Harpe a publiées des tragédies et comédies grecques. On y trouve aussi des observations de M. Raoul-Rochette, qui nous ont paru aussi intéressantes que bien écrites. Nous insistons sur ce dernier éloge parce qu'il s'adresse à un érudit. On se rap-

pelle les vers satiriques dont le poète de Ferney affubla cette classe de littérateurs, d'ailleurs fort estimables :

Le goût n'est rien ; nous avons l'habitude
De rédiger au long de point en point
Ce qu'on pensa, mais nous ne pensons point.

Au reste, il est vrai de dire que cette critique, vraie dans le dernier siècle, l'est beaucoup moins dans celui-ci; et le public a ratifié plusieurs des arrêts de l'Académie française, qui a bien voulu admettre dans son sein quelques membres de celle des Inscriptions.

Nous allons justifier ce que nous avons dit de M. Raoul-Rochette, par la citation d'un morceau où le mérite de la diction se joint à la justesse des idées:

« On remarque souvent, dans les âges de décadence d'une littérature, des effets analogues à ceux qui en ont signalé la naissance. Lorsque tous les secrets de la langue, lorsque toutes les formes de la versification sont devenues communes, et pour ainsi dire triviales, la facilité à produire des vers en constitue presque tout le mérite, et l'on est poète par réminiscence, comme on l'était d'abord par inspiration. C'est ainsi, pour ne pas sortir du sujet qui nous occupe, que l'improvisation, qui avait marqué les premiers pas de la tragédie, se retrouve à une autre extrémité de l'histoire de la Grèce, et de son âge littéraire. Strabon nous apprend qu'il existait de son temps, à Tarse, un poète nommé Diogène, lequel improvisait sur un sujet

» donné, avec une telle facilité, qu'il paraissait ins-
» piré par Apollon. Ce n'est point ici un de ces faits
» particuliers, dont on a souvent tort de tirer une
» conclusion générale. Le même Strabon atteste
» que, dans cette ville de Tarse, le talent d'impro-
» viser des scènes et des pièces entières du genre
» tragique, était devenu commun, et en quelque
» sorte national. Il s'y était même formé une école,
» sur l'institution de laquelle nous n'avons malheu-
» reusement aucune autre lumière, mais dont l'exis-
» tence est du moins prouvée par celle de quelques-
» uns des poètes qui en étaient sortis. Il est assez
» curieux de retrouver, à une si grande distance de
» temps et de lieux, l'usage de l'improvisation cons-
» tamment appliqué à des sujets de tragédie. »

C'est une chose véritablement étonnante que la facilité avec laquelle une erreur se propage et se consolide quand elle est appuyée par l'autorité d'un grand nom. A une époque où chacun se pique d'être savant, personne ne lit, personne ne remonte aux sources; dans le siècle du scepticisme, tout est adopté de confiance; et pour peu qu'un fait soit répété dix fois, il est pour nous la chose jugée. Ces réflexions nous sont inspirées par la lecture d'un morceau curieux que renferment les *Observations nouvelles* de M. Raoul-Rochette sur la tragédie grecque. Depuis deux mille ans, tout le monde a cru, sur la foi d'Horace, que Thespis fut l'auteur des premières ébauches des jeux dramatiques. Cette opinion était reçue, accréditée partout, et chacun de nous

disait complaisamment avec le législateur de notre Parnasse :

> Thespis fut le premier, qui, barbouillé de lie,
> Promena par les bourgs cette heureuse folie.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un jeune savant, qui examine au lieu de croire, et qui, pour connaître les antiquités des Grecs, ne craint pas de compulser leurs livres et leurs manuscrits, nous prouve qu'Horace s'est trompé, et nous tous avec lui. S'appuyant du témoignage de Platon et d'Aristote, M. Raoul-Rochette nous apprend que la tragédie, bien long-temps avant Thespis, était connue chez les Doriens; que lui-même reçut les premières leçons de cet art d'un poète de Sicyone, appelé Epigène, et que du temps de Suidas, la tradition avait conservé les noms de seize auteurs qui avaient été les maîtres de Thespis, ou l'avaient précédé dans la carrière. A ces preuves matérielles, l'auteur des *Observations* a joint des considérations logiques qui ne sont pas d'un moindre poids.

Nous allons en transcrire quelques-unes.

« Comment pourrait-on accorder l'idée que les » scoliastes nous donnent des pièces de Thespis, » avec les progrès des âges précédents, et l'état du » siècle même où il composa ses ouvrages? Des » hommes barbouillés de lie, ou couverts d'un » masque hideux, qui, montés sur une table ou » promenés sur un chariot, amusaient les passants » par des images tantôt nobles, tantôt grotesques,

» dans une diction alternativement grave ou fami-
» lière, suivant le caprice de leur imagination et le
» goût de leur auditoire; tel est sans doute le spec-
» tacle qu'offrait la muse tragique à son enfance;
» mais ce spectacle était déjà bien loin du siècle de
» Thespis. Les titres de quelques-unes de ses pièces,
» seul débris de sa renommée qui soit parvenu jus-
» qu'à nous, prouvent qu'il avait entrevu les vrais
» principes de l'art; et le sujet d'Alceste, qu'il avait
» traité avec succès, ne peut se concilier avec l'idée
» des grossières parades que lui attribue Horace.
» On sait qu'aux premières représentations de
» Thespis, le sage Solon, alarmé de l'enthousiasme
» qu'elles inspiraient aux Athéniens, s'efforça de
» proscrire un spectacle qui altérait la vérité des
» faits par d'agréables fictions (1). Pense-t-on que le
» législateur d'Athènes, dans le siècle et dans le
» pays le plus éclairé de la Grèce, eût traité avec
» cette sévérité un spectacle qui n'eût offert, comme
» la scène décrite par Horace, que des mensonges
» sans agréments, sans délicatesse et sans objet.

» Il est évident, *dit M. Raoul-Rochette un peu*
» *plus loin*, d'après les compositions qui nous res-
» tent du siècle de Solon, et de Solon lui-même,
» contemporain de Thespis, que l'élocution de ce-
» lui-ci ne conservait rien de la rudesse et de la
» barbarie des premiers âges. D'ailleurs Homère,
» bien des siècles auparavant, avait laissé dans ses
» poëmes épiques, et dans son *Margitès*, des mo-

---

(1) Diog. Laert., I. 1. §. 59. Plutarch. in Solon, §. XXIX.

» dèles du style tragique et comique, que tous les
» poètes antérieurs à Thespis s'efforcèrent à l'envi
» d'imiter dans leurs compositions diverses. Ses
» écrits, depuis long-temps connus et étudiés dans
» la Grèce, avaient fixé la langue au point où il l'a-
» vait portée lui-même; les premiers auteurs drama-
» tiques y puisaient à-la-fois les sujets de leurs
» pièces, et les règles de leur élocution. Ces pièces
» n'étaient, à proprement parler, que les récits
» d'Homère mis en action, à l'imitation des rapsodes,
» qui les déclamaient ou les chantaient dans les
» jeux publics. L'art tragique, tel qu'il fut cultivé
» par les prédécesseurs de Thespis, et par Thespis
» lui-même, pouvait donc être imparfait et grossier,
» sans que la diction, formée sur un pareil modèle,
» fût inculte et barbare. Les scènes, improvisées
» par le chœur et par les personnages que l'on y
» jetait, n'étaient encore que des ébauches informes,
» en comparaison de l'action régulière des drames
» de Sophocle et d'Euripide; mais le style devait
» nécessairement participer du degré d'élégance et
» de pureté auquel la langue et la poésie étaient alors
» parvenues. »

L'ouvrage dont nous sommes chargés de rendre compte, doit renfermer quinze volumes; trois seulement ont paru. Ils donnent, de ceux qui doivent les suivre, l'idée la plus favorable. Lorsque l'éditeur publiera les fragments de Ménandre, qu'il nous a promis, nous les ferons connaître à nos lecteurs dans un troisième et dernier article.

Casimir B...

POÉSIE.

Épître aux Muses.

Illustres Filles de Mémoire,
Chastes Sœurs du dieu des beaux-arts,
Vous dont l'empire plein de gloire
Brille loin des fureurs de Mars :
Déités qui de tant de charmes
Comblez vos heureux favoris,
Qu'on implore dans les alarmes,
Et qui savez porter les Ris
Jusque dans le séjour des larmes;
Muses, dont les accents si doux
Ont vaincu les plus fiers courages;
Vous qui seules des premiers âges,
Par des secrets connus de vous,
Avez poli les mœurs sauvages,
Et rassemblant à votre voix
Les humains encore inhabiles
Dans l'art de se soumettre aux lois,
Leur avez fait quitter les bois
Pour le riant séjour des villes;
Vous que la sage antiquité
Honorait d'un culte fidèle,
Et de qui la troupe immortelle,
Des ans bravant l'autorité,
Chaque jour apparaît plus belle;
Dont les prestiges inouïs,
Jadis enchantaient dans Athène,
Et que le plus grand des Louis
Fixa sur les bords de la Seine :
Ah! quand ces enfants en ce jour
Chez nous ramènent l'espérance,

Lorsque leur fortuné retour
En tous lieux promet l'abondance;
Muses, volez dans ce séjour
Que Louis vous offrit en France,
Alors que sa brillante cour,
Où régnait la magnificence,
Des arts, des plaisirs, de l'amour,
Etait la noble résidence;
Revenez dans ces doux climats
Où bientôt vous verrez encore
Un peuple entier qui vous adore
Marcher en foule sur vos pas :
Arts enchanteurs qu'il idolâtre,
Vers divins, chants harmonieux,
Tableaux fidèles qu'au théâtre
Présente un peintre ingénieux;
Venez encor dans ma patrie,
Venez, par de nouveaux succès,
Immortaliser le génie,
Et séduire tous les Français.
Quand, jouet de vains artifices,
Ce peuple inconstant et léger
Portait ailleurs ses sacrifices,
Et sans prévoir aucun danger,
Creusait les affreux précipices
Où ses erreurs et ses caprices
Avant peu devaient le plonger.
Ah! succombant dans son délire,
Chassant d'insensés novateurs,
Il sentit enfin dans les pleurs,
Muses, que, loin de votre empire,
On ne trouve que fausseté,
Vil mensonge, triste imposture,
Jamais l'accent de la nature,
Ni le ton de la vérité.
Oui, c'est à vous de réparer
Les maux produits par l'ignorance;

Ah! reprenez votre influence ;
Venez chez ce peuple charmant,
Trop puni de son inconstance,
Du goût, des arts, de l'élégance,
Prendre encor le sceptre brillant ;
Venez rendre à notre langage
Son naturel et son vrai sens;
Venez recevoir, sans partage,
Et notre hommage et notre encens :
Le doux, l'harmonieux Virgile,
Pour arracher les fiers Romains
Aux maux d'une guerre civile,
Fit entendre ses sons divins.
Le retour d'un règne plus juste
Fut dû, dans ces temps désastreux,
Aux chants du favori d'Auguste.
Muses, voilà votre destin.
Ah! chez nous après tant d'orages,
Venez chasser tous les nuages,
Et nous montrer un jour serein!
Bientôt, sur nos heureux rivages,
Fixant les Plaisirs et les Ris,
Et rappelant tous les esprits
A l'amour d'un culte plus sage,
Captivant tous les cœurs soumis,
Notre paix sera votre ouvrage!
Muses, d'un si glorieux prix
Je vous offre le noble gage :
Un Bourbon règne sur les lis,
Un Richelieu vous encourage.

P. A. M. V. Foucher.

Le Livre de Prières. — *Conte.*

Dans la nature il est trois choses
Que j'aime sans savoir pourquoi ;
Les femmes, les oiseaux, les roses.
Les roses n'ont qu'un jour, c'est dommage; et je voi
Les oiseaux inconstants, les femmes infidèles.
Comptez sur eux, comptez sur elles !
Moi, je n'y compte pas; de leurs charmes divers
Je sais jouir en sage, et lorsque je les perds,
En sage encor je m'en console.
Hélas ! j'ai vu le temps où ce bonheur frivole
Me paraissait durable autant que l'univers.
J'étais heureux d'une parole
Qu'avec un doux accent, et puis un doux souris,
M'adressait tout bas mon Iris.
J'étais heureux du chant de ma jeune fauvette,
Heureux du parfum de mes fleurs.
Tous mes sens s'enivraient. O temps que je regrette !
O mes amis, pour moi dans ces jours enchanteurs,
Que la nature était coquette !
Elle l'est moins : tout change ; il faut se résigner.
Je me résigne aussi, mais ma philosophie
Veut un très bon esprit et ne peut s'enseigner,
Sinon je l'eusse apprise à l'amant de Sophie.
Sophie était dévote ; elle n'aimait que Dieu.
Le pauvre Alphonse n'aimait qu'elle.
Il perdait ses soupirs aux pieds de la cruelle,
Pleurait, se dépitait, disait un grand adieu,
Et revenait bientôt plus soumis et plus tendre,
Soupirer sans se plaindre, aimer sans rien prétendre.
Il gâtait le métier, mais voilà les amants,
Je veux dire ceux du vieux temps;
Ceux du nôtre sont moins sensibles.
Ils ne s'engagent point dans des liens pénibles.

Économes de pleurs et sobres de soupirs,
Jamais dupes, jamais martyrs,
Ils ont des jours si doux, et des nuits si paisibles!
Voulez-vous d'eux? A vos genoux
Ils tombent en riant, en riant vous assurent
Qu'ils vous aiment comme des fous.
N'en voulez-vous pas? Ils murmurent
Un *tant mieux* très flatteur, et vont, sans s'affliger,
Porter, la bourse en main, leur hommage léger
Vers des beautés qui s'en contentent.
Mesdames, dites-moi si ces Messieurs vous tentent?
Pour moi, je n'en crois rien. Mais on prend ce qu'on a.
Oh! qu'Alphonse était loin de ces procédés-là!
Il aimait: il aimait avec une tendresse,
Avec une délicatesse!
Il ne savait rien que cela;
Mais il le savait bien, si bien que la dév
Avait parfois le cœur touché,
Et sentait un desir caché
De payer tant d'ardeur. Elle n'était pas sotte,
Elle comprenait qu'un époux
Beau, bien fait, agréable et doux,
Pour elle eût mieux valu que le deuil du veuvage;
Car Sophie était veuve, et depuis deux printemps.
A peine elle comptait vingt ans;
Et si l'on n'aime pas, que faire à ce bel âge
De son cœur, de sa tête, et surtout de son temps?
Il faut les occuper. Vaquer aux œuvres pies,
Prier Dieu, l'adorer, jeûner aux Quatre-Temps,
Ne manquer ni sermon, ni messe, ni complies,
Quêter pour l'infortune en long voile, en gants blancs,
Dans les grandes cérémonies,
Ne lui suffisait point. Souvent elle éprouvait
Du malaise, du vide, et rien n'y concevait.
Alors d'un œil plus favorable
On regardait Alphonse; on plaignait son tourment,
On lui répondait doucement;

On se surprenait même à prendre un air aimable
Pour lui dire : Bonjour, bonsoir, quel temps fait-il?
Alphonse, transporté de cet accueil civil,
Suffoquait de plaisir, perdait le peu de tête
Qui lui restait. On est si bête,
Si bête quand on aime! Hélas! je m'en souviens.
J'ai passé par-là comme un autre.
Je n'y passerai plus, mais ne jurons de rien.
Alphonse mille fois ne jurait-il pas bien
De rompre son servage; et puis le bon apôtre
Oubliait ce serment et gardait son lien.
Un beau jour qu'il vit l'inhumaine
Se relâcher de sa rigueur,
Il lui dit : Mais pourquoi refusez-vous mon cœur?
Est-ce par mépris ou par haine?
Me trouvez-vous affreux? — Non. — Ridicule? — Point.
— Redoutez-vous mon caractère?
— Nullement. — Si l'hymen nous joint,
Peut-être vous craignez d'être esclave. — Au contraire.
Je vois qu'en tous les temps je régnerai sur vous.
— Eh bien donc, qui s'oppose à mes vœux les plus doux?
— Je ne sais. — Cruelle Sophie!
Vous ne savez. Quel prix de ma tendre amitié!
— Je ne suis point cruelle, et de vous j'ai pitié.
Mais Dieu, que tous les soirs je prie,
Ne me dit rien pour vous. Je lui répète en vain :
Seigneur, c'est une si belle ame!
Souffrez-vous que je sois sa femme?
Dieu ne me répond pas : c'est mauvais signe. Enfin
Que vous dire? Essayons une dernière épreuve.
Suivez mes pas dans le saint lieu.
Là, priant de nouveau, je vais invoquer Dieu.
S'il m'ordonne de rester veuve,
Ce livre, où je reçois ses inspirations,
Restera sur mon banc; si ses intentions
Favorisent vos vœux, vous en aurez la preuve :
Ce volume, emporté par l'ordre du Seigneur,



Vous apprendra votre bonheur.
Ainsi, disait le triste Alphonse,
Du livre d'Heures que voilà
Dépend mon sort! Votre réponse
Devait sortir du cœur, non de ce bouquin-là.
N'importe, allons, venez. Dans la demeure sainte
Ils entrent, l'un tremblant d'espérance et de crainte;
L'autre peu tranquille entre nous.
Sur le banc solitaire appuyant ses genoux,
Baissant son front voilé, d'un air noble et modeste,
Sophie avec ferveur se recueille, et du geste
Dit au jeune homme : Éloignez-vous.
Il s'éloigne. Debout près d'un pilier du temple,
Pâle, immobile, il la contemple.
Il voit ses blanches mains se joindre chastement
Sur l'albâtre de sa poitrine;
Il voit sa bouche purpurine
Murmurer quelques mots qu'il entend vaguement;
Il cherche dans ses yeux et dans son attitude
A deviner du Ciel le redoutable arrêt :
Il craint, il se rassure, il soupire, il se tait;
Chacun de ses regards marque l'inquiétude.
Tandis qu'il s'abandonne à ce pressant effroi,
Dans un coin de l'église obscurément nichée,
Sur sa courte béquille une vieille perchée,
S'approche, tend la main, et dit : Assistez-moi,
Mon beau Monsieur, de quelque aumône;
Je prîrai Dieu pour vous. Hélas! dit-il, ma bonne,
J'en ai besoin : priez, aidez-moi de vos vœux.
Peut-être en ce moment je suis bien malheureux,
Plus malheureux que vous. La vieille, qui s'étonne,
En serrant dans son sein la bourse qu'il lui donne,
Le regarde. Sophie, à son tour l'observait,
Sans en faire semblant, et son cœur éprouvait
Certaine émotion à l'amour favorable.
Cependant, ô fatalité!

Dieu lui paraît inexorable.
La voilà qui se lève et le livre est resté.
Il est resté ! Jugez du désespoir d'Alphonse,
Lorsqu'il lit sur le banc la terrible réponse.
Il va mourir. Hélas! son dernier jour a lui.
L'hymen, le bonheur et Sophie,
Il perd tout à-la-fois ; il perd plus que la vie.
C'en est fait. Malheureux! tout est fini pour lui.
Non, tout n'est pas fini : reprenons l'espérance.
Et ne voyez-vous pas la vieille qui s'élance
Vers le livre sacré qui frappe son regard.
Le croyant laissé par hasard,
Non à dessein, la bonne femme
Court de son mieux, criant : Madame,
Madame, écoutez donc ! vous avez oublié
Quelque chose. Et sans plus attendre,
Devant l'amant pétrifié
Elle remet le livre. Il fallut le reprendre.
On le reprit sans peine, et non pas sans rougeur.
C'était aveu d'amour, annonce de bonheur
Et promesse de mariage ;
C'était tout pour un pauvre cœur
Qui n'attendait plus rien. Sophie, en femme sage,
Se soumettant au Ciel, reconnaissant sa voix,
Fit deux volontés à-la-fois :
Celle de Dieu, celle d'Alphonse.
On dit même qu'elle en fit trois.
O femmes, femmes, sous vos lois
Il ne faut pas que l'on renonce
A la félicité ! Vous rebutez nos vœux,
Vous nous rendez bien malheureux.
Non, est le premier mot que votre voix prononce,
Mais jamais un amant ne doit désespérer ;
Et je doute beaucoup qu'il ait lieu de pleurer
A votre dernière réponse.

BRIFAUT.

MÉLANGES.

Littérature Indienne.

La connaissance du Sanscrikt est pour l'Europe une conquête encore bien récente. Les Anglais, favorisés par la nature de leurs rapports avec l'Inde, nous ont, les premiers, ouvert les écoles sacrées des Brahmanes. Celui qui en France a donné la première impulsion à cette étude nouvelle, est M. de Chézy. Modeste et laborieux, il avait su se mettre de niveau avec les connaissances des Anglais eux-mêmes, dans un temps où l'on manquait de tous les secours qui nous ont été donnés depuis; et l'Allemagne peut-être lui doit non seulement un heureux exemple, dont elle sait si bien profiter, mais encore de savantes leçons dont elle n'a garde de parler. Cette littérature a donc pour nous le mérite, maintenant si rare, de la nouveauté: il est curieux d'examiner les productions de l'esprit humain dans une langue qui possédait déjà des ouvrages distingués à une époque où la langue grecque n'était encore que dans son enfance. Le passage cité ci-après est extrait d'un ouvrage de morale, dont plusieurs nations de l'Orient ont depuis long-temps des traductions. Imité d'un livre fort ancien, l'*Hitopadésa* a été composé pour l'instruction de quelques jeunes princes. C'est une espèce de cadre, où l'auteur insère successivement différentes fables

ou histoires, et où il met avec art dans la bouche de ses divers personnages, ou bien en forme de réflexions, une foule de traits de morale et de proverbes ingénieux tirés des anciens poètes. Cette suite de citations paraît d'abord bizarre; mais on pardonne bien quelque chose au moraliste qui sait n'être pas toujours sec et austère.

Le Tigre et le Voyageur,

FABLE.

Errant un jour dans une forêt du Midi, voilà ce que j'ai vu. Un vieux tigre, qui venait de faire ses ablutions, et qui tenait dans sa patte une touffe de gazon sacré, s'était placé sur le bord de l'eau et disait à chaque passant: «Voyageur, prends ce bracelet d'or.» Alors un voyageur, entraîné par son avidité, se mit à faire en lui-même ces réflexions: c'est une bonne fortune qui m'arrive; cependant dans le doute, on ne doit pas se hâter d'agir; car

« L'avantage offert par un ennemi, produit certainement quelque mal, et l'ambroisie (1) même est mortelle quand elle est mêlée au poison. »

Mais quand il est question de richesses, il faut agir malgré le doute; car on a dit aussi:

« On ne peut réussir qu'en surmontant son irréso-

---

(1) *L'ambroisie* est chez les Indiens, comme chez les Grecs, la nourriture des immortels, et c'est une remarque qui, avec bien d'autres, peut faire regarder comme fort curieuse la comparaison des mythologies de ces deux peuples.

lution, et le succès est promis à l'homme qui a eu cette force, si toutefois il conserve ses jours. »

Ainsi tentons l'aventure. Elevant donc la voix, il dit au tigre : Où est ton bracelet? Le tigre étend la patte, et le lui montre. Comment, reprend le voyageur, me fier à un meurtrier comme toi?—Ecoute, ô voyageur, répond le tigre; autrefois dans ma jeunesse, j'ai fait le mal; j'ai tué plus d'un bœuf, plus d'un homme même : en punition de ces meurtres, je perdis mes fils, mon épouse et tout espoir de postérité. C'est alors que quelqu'un me conseilla de me livrer à la bienfaisance et à la piété. Fidèle à cet avis, maintenant je fais usage des ablutions, je suis généreux. D'ailleurs, vieux comme je suis, je n'ai ni griffes, ni dents, comment se méfier de moi? car

« Le sacrifice, la lecture des Védas, la générosité, la mortification, la véracité, la constance, la patience et la modération dans les desirs, voilà les huit vertus dont la réunion est si vantée. Les quatre premières peuvent se pratiquer par hypocrisie, mais les quatre autres ne peuvent exister que dans une grande ame. »

Et telle est la modération de mes desirs, que je veux donner à quelqu'un ce bracelet d'or que je tiens. Mais, me diras-tu, le tigre dévore l'homme. Prévention vulgaire dont il faut se garantir. En effet,

« Le peuple, qui juge toujours d'après le passé, ne veut pas croire à la vertu d'une courtisanne devenue femme de bonnes mœurs, ou à celle d'un

homme souillé autrefois du sang des animaux, et consacré depuis à la vie de brahmane. »

J'ai lu les livres de piété. Ecoute :

« O fils de Pandou, ce que la pluie est pour la terre aride, la nourriture pour l'homme affamé, la bienfaisance l'est aussi pour le pauvre. Les autres créatures tiennent à leur existence autant que nous à la nôtre. L'homme de bien est bon envers elles, par le fait même de ce rapport. »

Et ailleurs :

« Tour-à-tour rebuté ou comblé de bienfaits, éprouvant le bonheur ou l'infortune, l'amitié ou la haine, l'homme apprend, par son expérience, ce que doivent éprouver ses semblables. »

Et cet autre passage :

« Respecter, comme sa propre mère, la femme d'autrui; ne voir dans les richesses de son voisin qu'une vile poussière, et se reconnaître soi-même dans les autres créatures, voilà la science du vrai savant. »

Et toi, je t'ai vu malheureux, c'est pour cela que je veux te faire un présent. Il est écrit :

« Fils de Caonti, aidez les pauvres, et ne répandez point les richesses dans le sein des riches. Le remède n'est que pour le malade; l'homme fort, quel besoin peut-il en avoir ? »

Ailleurs :

« Le bienfait qui mérite vraiment ce nom, s'ac-

corde à celui qui est dans le besoin. Le service véritable est celui qui est approprié au lieu, au temps, à la personne. »

Ainsi viens faire tes ablutions dans cet étang, et recevoir ce bracelet d'or. Charmé de ce discours, et poussé par sa cupidité, le voyageur entre dans l'eau pour y faire son ablution ; mais en même temps il enfonce dans la vase, et ne peut plus en sortir. Le tigre le voyant plongé dans la boue, lui dit : Ah! tu es tombé dans la boue, je vais t'en tirer. Il dit, et peu à peu s'approchant, il le saisit. C'est alors que le voyageur fit ces réflexions :

« Le méchant a beau lire les ouvrages pieux, la lecture des Védas ne le change pas. Comme le lait de la génisse conserve sa douceur naturelle, de même le méchant garde toujours son caractère. »

Et quoi !

« Vouloir dompter les passions et changer les pensées, c'est vouloir lever un éléphant. L'étude est souvent la parure du méchant, mais c'est pour lui un fardeau inutile. »

J'ai mal fait de me fier à un meurtrier. On a dit :

« Il ne faut pas plus se fier à l'eau, aux mains armées, aux animaux portant griffes ou cornes, qu'aux femmes et aux princes. »

Et ailleurs :

« Le naturel d'un homme se distingue toujours de ses autres vices. Il peut vaincre ces derniers, mais le naturel reste toujours dans sa tête. »

Et dans un autre endroit :

« Cette lune qui parcourt l'espace éthéré, qui détruit le mal, qui, brillante de mille rayons, s'avance à travers les constellations, cette même lune, d'après la volonté du destin, est enfin saisie par Rahon (1). Qui peut échapper au sort dont l'arrêt est écrit sur son front? »

Ainsi pensait le voyageur : le tigre le tue et le dévore.

LANGLOIS.

---

(1) C'est le nom du dragon qui, dans la mythologie indienne, cherche à dévorer la lune au moment de son éclipse.

BEAUX-ARTS.

Exposition des Porcelaines de la Manufacture royale de Sèvres, et des Tapis des Manufactures royales de la Savonnerie et des Gobelins.

Lorsqu'on lit les poètes de l'antiquité, on est frappé de l'importance que les Grecs et les Romains attachaient aux vases de leurs festins et de leurs sacrifices. *L'Iliade et l'Odyssée* offrent une foule de descriptions brillantes de coupes, dons précieux des rois et même des dieux. Virgile embellit de tous les charmes de la poésie les vases que ses héros ou ses bergers se donnent en présent. Tous les littérateurs connaissent la charmante description d'une coupe, dans Théocrite : ces vases, qui passaient d'une génération à l'autre, inspiraient une sorte de vénération ; ceux qui avaient appartenu à un héros, semblaient sacrés et propres à inspirer l'héroïsme. Enée fait offrir la coupe de son père à Latinus, en demandant son alliance.

Hoc pater Anchises auro libabat ad aras.

L'usage des libations a probablement été la cause de l'intérêt que les peuples de l'antiquité attachaient à leurs vases. Pline rapporte que le religieux Numa fit une institution particulière en faveur des artistes qui fabriquaient les vases sacrés : *Propterque Numa rex septimum collegium figulorum instituit.* Lib. XXV.

Ce qu'on ne se lasse point d'admirer dans les vases qui nous sont restés des anciens, c'est l'élégance des formes et la justesse des proportions. Aux yeux de leurs artistes, un beau vase rappelait, en quelque sorte, les grâces d'une jeune vierge. On se souvient de l'ingénieuse fiction des poètes, qui supposaient que la coupe avait été moulée par l'Amour sur le sein de Vénus. L'anse était originairement le col onduleux de l'amant de Léda. Tout ce que la nature offrait d'ornements gracieux parmi les plantes tapissait ces vases précieux ; la vigne ornait l'amphore qui renfermait son jus cher à Bacchus; l'achante, à la feuille belle et mystérieuse, enveloppait le *cyathus* comme un fruit d'une espèce privilégiée, et les symboles des différents cultes des divinités offraient aux artistes de nombreux moyens de développer la variété de leurs talents.

La théorie des proportions de leurs vases n'était pas moins raisonnée que celle de leur architecture. Ces proportions variaient suivant la matière employée par la glyptique. On sentait que les vases en métal pouvaient avoir des formes plus déliées dans leurs pieds et dans leurs anses, que les vases de marbre, d'albâtre, et surtout que ceux qu'on pétrissait avec des terres que le feu rendait plus ou moins cassantes.

Hermsterhuits, dans son ouvrage sur la beauté, s'est donc trompé, lorsqu'il a voulu déterminer la forme la plus gracieuse des vases, d'une manière générale : cette forme doit être toujours relative au degré de densité des pâtes; et c'est là ce qui rend si

difficile l'emploi de la porcelaine. Les artistes ont dû renoncer à lui donner les formes légères de quelques vases antiques. Il a fallu chercher des contours gracieux qui pussent s'assortir avec des pieds plus massifs et des anses moins déliées. Le goût de nos artistes a résolu ce premier problème de la manière la plus satisfaisante; c'est l'instinct du génie qui fait trouver ces formes heureuses qui charment les regards. On sait que Michel-Ange et Raphaël ne dédaignèrent pas de concourir pour la composition d'un candelabre destiné à la chapelle Sixtine.

Mais de nouvelles difficultés se sont offertes lorsque le pinceau a voulu orner ces produits de nos manufactures; la chimie a prêté ses secours à la peinture, qui a surpassé les belles productions en émail, justes sujets de l'admiration de nos pères. Dès-lors l'assortiment des formes, des dorures et des peintures est devenu l'objet de la méditation d'artistes célèbres; et la France, sous ce rapport, a atteint un degré de supériorité dont n'approchent point les autres nations, et qui lui assure pour long-temps le revenu de cinq millions, qui, selon le calcul d'un savant, est le produit de cette branche d'industrie.

Cependant, en examinant les chefs-d'œuvre de nos nouveaux Alcimédons, on est porté à reprocher à la peinture sur porcelaine de traiter des sujets d'une trop grande dimension. La rondeur des vases produit nécessairement des reluisants qui nuisent à l'effet des tableaux, et les privent du charme de l'illusion. Cet inconvénient doit déterminer à ne peindre que sur des surfaces planes et de petite dimension. Peut-

être le goût demanderait-il un assortiment plus simple de formes et de couleurs.

Toutefois ce n'est qu'après un examen approfondi de l'exposition actuelle, qu'on peut faire ces réflexions, car en entrant dans la salle où sont exposées toutes ces productions charmantes, on n'est d'abord frappé que du sentiment de l'admiration.

On remarque un vase, dit *coupe diatrèse*, orné de stras. Élégance de forme, bel agencement des anses et du pied, fini précieux dans les ornements, tout doit faire distinguer cet ouvrage, qui rappelle les formes que la sculpture donnait aux vases dans le moyen âge.

Mme. Jacotot, dont le talent a déjà produit tant de chefs-d'œuvre, a exposé une collection de portraits, peints sur des plaques ovales et destinés à être placés tour-à-tour sur la tabatière du Roi. On y reconnaît *Charles VII*, *Anne de Bretagne*, *François Ier.*, *A. G. de Bourbon*, *duchesse de Longueville ; Jeanne d'Albret*, *Henri IV*, *Marie de Médicis*, *Anne d'Autriche*, *Marie Leczinska*, *Mgr. le Dauphin*, *Mme. la Dauphine*, les traits angéliques de l'épouse du Roi-martyr, et quatre grands personnages du grand siècle, *Molière*, *Fénélon*, *La Bruyère*, et *Mme. de Sévigné.* Il suffit de nommer l'auteur de ces portraits pour donner la mesure de leur mérite : mais on doit aussi remarquer le coffret, monté en vermeil, et destiné à renfermer cette précieuse collection. Les ornements en or bruni à l'effet, font honneur au talent de M. Leloi. La plaque du couvercle, peinte par M. Bérenger, offre une char-

mante allégorie fort bien dessinée : la *Terre*, le *Feu* et les *Métaux*, sous les traits emblématiques de Cybèle, de Vulcain et de Pluton, présentent à la peinture les matières et les moyens propres à reproduire les merveilles de son art sur la porcelaine, et à les rendre inaltérables.

Nous avons remarqué plusieurs pendules de cheminée d'un goût exquis. Celle qui réunit tous les suffrages, offre une peinture qui retrace Charlemagne recevant l'horloge qui lui a été envoyée par le calife Aroun-al-Raschid. L'empereur est placé sur son trône et environné des seigneurs de sa cour. Un ambassadeur lui présente, sur un coussin de velours, que soutient un esclave, la lettre de son maître, tandis que d'autres esclaves portent sur une civière élégante le présent du calife. Ce petit tableau bien composé, et dont l'exécution ne laisse rien à desirer, offre un effet de jour bien senti, et un bon choix d'architecture du VIIIe. siècle.

Trois services de déjeuné semblent se disputer l'admiration des spectateurs. Un d'entre eux offre un plateau composé et peint par M. Parent : on y voit Louis XIV, entouré de tous les grands hommes de son siècle, conduit par la Renommée aux pieds de l'Histoire, qui lui présente la couronne de l'immortalité. Le Temps, assis auprès de Clio, grave sur des tables d'airain le nom du bon Henri, et celui de Louis-le-Grand. Les dessins des tasses, de la théière et du sucrier, présentent les génies allégoriques des arts et des sciences qui ont fleuri pendant le XVIIe. siècle. Ces dessins manquent de correction, mais leur composition est gracieuse.

Rien de plus séduisant que plusieurs services de table exposés dans ce salon. Celui des *oiseaux de l'Amérique méridionale*, peint par Mme. Knipp, est remarquable par la vivacité des couleurs et le fini de l'exécution. Il en est de même des *fruits de l'Europe*, peints par M. Jacobber, et des deux services dits des *liliacées* et des *roses :* celles-ci sont retracées par M. Sissou, d'après les belles gravures coloriées de l'ouvrage de M. Redouté.

Ici, un service nous présente des petites scènes pleines d'esprit, et dans lesquelles des enfants jouent les principaux rôles. Là, un autre meuble de la même espèce offre *les vues les plus pittoresques des quatre parties du monde* : on y voit, entre autres, *la sépulture des princes musulmans*, dans le Maissour; *le temple souterrain de Parasourama*; celui *de Juhma* à Delhy, dans l'Indoustan; *la pagode de Kandjévéram*; *le pont de cordages*, près de Pissipé; *le volcan d'air de Turbaco*; *la poste aux lettres de Bracomoros* dans la Nouvelle-Grenade : ici c'est un nageur qui se sert habilement d'un tronc d'arbre pour l'aider dans ses longs trajets. Cette charmante collection fait honneur au pinceau de MM. Achille Poupart, Lebel et Langlacé.

Deux vases fond bleu-lapis, qui arrêtent les regards par leur grande dimension, laissent à desirer quelque chose sous le rapport de l'exécution première. Les anses semblent ne pas bien s'ajuster au corps; il est probable que ce défaut résulte d'un accident de la cuisson. Il n'en est pas de même des deux vases peints par M. Béranger, dont le pinceau hardi a su y

retracer le *Grand-Condé* et le *maréchal de Turenne*. Ces deux vases fond brun écaille, décorés d'ornements en or et platine, sont les pièces les plus agréablement enrichies par la dorure et la couleur...

Mais les produits de la Savonnerie et des Gobelins appellent à leur tour notre attention; et, non moins que ceux de Sèvres, nous donnent la preuve du perfectionnement des arts chimiques appliqués aux arts du dessin. S'il faut s'en rapporter aux brillantes descriptions d'Horace et de Virgile, les tapis, chez les anciens, ont été d'une magnificence au moins égale à celle des produits de nos riches manufactures. Les récits de Pline prouvent que l'art de la teinture des laines était porté, dans Rome, à un très haut degré de perfection; mais tout porte à croire que Paris n'a rien à envier, sous ce rapport, à Carthage, à Tyr, à Sidon et à Rome.

Tapis de la Savonnerie. — Le grand tapis sur lequel se détache au centre le chiffre de S. A. R. Madame la duchesse de Berri, est de la plus grande beauté. Les ornements sont d'une grande richesse et d'un goût exquis. On doit porter le même jugement sur deux tapis destinés à être placés sur les parties latérales de la salle du Trône; on voit au milieu de l'un un trophée d'armes; et, au milieu de l'autre, un trophée érigé aux beaux-arts. Ici, l'assortiment des couleurs et des ornements a été dirigé par le goût, et le dessin n'est point privé des effets de clair-obscur, si difficile à obtenir en employant des laines teintes.

Tapis et Tapisseries des Gobelins. — Un coloris

plus brillant encore fait distinguer plusieurs petits tapis de table et de pied : il est impossible d'imaginer rien de plus élégant que les arabesques de plusieurs de leurs bordures. Quelques petits sujets se font remarquer par une heureuse dégradation de teintes : tels sont deux tableaux dans le ton de l'école flamande, représentant des fruits. Dans l'un, on voit un lièvre et quelques perdreaux, sur lesquels un chat va s'élancer, tandis qu'un perroquet, perché sur l'anse d'un panier, semble donner l'alarme, et appeler l'imprudente ménagère.

On distingue aussi l'*Offrande à Esculape*, d'après le tableau de M. Guérin; *la mort de Léonard de Vinci, entre les bras de François Ier.*, d'après feu M. Ménageot; un *Portrait en pied du Roi*, d'après M. Gérard; et *Henri IV, faisant entrer des vivres dans Paris, qu'il assiége.*

Toutefois ces tapisseries ne sont point exemptes de monotonie dans les couleurs, et d'incorrection dans le dessin. Peut-être, en voyant les productions de nos manufactures, sera-t-on porté à croire que les artistes en tapisserie devraient se borner à nous offrir des arabesques. La pureté du dessin de nos grands peintres rend notre jugement sévère, relativement aux arts qui reproduisent les chefs-d'œuvre de notre école.

J. P. Brès.

SPECTACLES.

Théatre du Vaudeville.

Premières représentations de *la Chasse aux flambeaux*, ou *les Pages Médecins*, comédie-vaudeville en un acte; et des *Etrennes du Vaudeville*, folie-parade en un acte.

Nous sommes en arrière avec ce théâtre, dont les nouveautés se succèdent avec beaucoup de rapidité. On ne peut trop louer sous ce rapport le zèle de son joyeux directeur et de ses dévoués auxiliaires.

Une anecdote racontée dans les mémoires de St.-Simon, a fourni le sujet de *la Chasse aux flambeaux* ou *les Pages Médecins*.

Louis XIV avait accordé à Fagon, son premier médecin, et à sa société, la permission de chasser dans le parc réservé aux plaisirs du Roi. Un page, porteur de cette permission, cède à la tentation d'en goûter les prémices avec ses camarades. Ils se déguisent tous en médecins, et le page qui a médité le tour, se revêt du costume et de la perruque de Fagon, sans oublier la prééminence dont le dos du premier médecin est surmonté. Dieu sait le ravage que les malins docteurs firent dans le parc; le bruit de leur artillerie fut tel que le Roi l'entendit : il ordonna des informations, la ruse fut découverte, le Roi en rit de tout son

cœur. Il fallait cependant une justice exemplaire; les étourdis furent punis sévèrement..... par quelques jours d'arrêts; les Bourbon furent toujours inexorables!

Quelque plaisant que puisse paraître ce tour de page, il eût été difficile d'en faire même une petite comédie sans y joindre quelques incidents épisodiques; les auteurs l'ont bien senti, mais ils n'ont pas été aussi heureux que de coutume dans l'invention de ses incidents. Une amourette et une galanterie sont toujours de mise dans une comédie; mais il y en a tant et tant, que la difficulté était d'inventer quelque chose de neuf et de piquant.

L'idée de rendre le premier médecin du Roi amoureux d'une jeune fille de village, pouvait être fort comique, mais il ne fallait pas que Fagon fût présenté comme un vieillard caduc et par trop ridicule dans ses manières et dans son langage; il ne fallait pas que la villageoise fût un enfant de quinze ans, dont l'ingénuité fût presque de la niaiserie. Peut-être eût-il mieux valu peindre Fagon sous les traits d'un homme de cinquante ans, joignant aux airs de la cour beaucoup de verdeur et de vivacité, fécond en saillies et en reparties ingénieuses, comme le sont assez généralement ceux que le ciel a formés à l'image d'Esope, et suppléant à la flamme du sentiment par la chaleur de l'imagination. Ce personnage étant ainsi conçu, il eût été à desirer que la villageoise, objet de ses hommages, joignît à cet esprit naturel, qui se rencontre au village plus souvent qu'on ne l'imagine, un commencement d'éducation, qui eût aiguisé sa

malignité, poli ses manières, relevé sa coquetterie un peu trop vulgaire, et justifié ainsi la passion de son grave adorateur, dans lequel on aurait mieux aimé voir un Arnolphe qu'un Cassandre.

MM. Dieulafoi et Gersin étaient bien capables de trouver des combinaisons meilleures encore que celle dont nous avons eu la pensée, et ils ont trop de goût et trop de justesse dans l'esprit pour ne pas avoir reconnu, à la représentation, que c'est la conception défectueuse de ces deux rôles, au moins autant que la manière fausse dont celui de Fagon a été joué, qui a rendu le public sévère à leur égard. Du reste, leur petite comédie est très agréablement coupée; elle étincelle d'esprit, elle offre des tableaux très gracieux, plusieurs scènes sont très bien filées et bien dialoguées, les couplets sont francs et toujours en situation, le vaudeville final est plein de verve et de gaîté. De combien de pièces de ce théâtre serait-on fondé à faire un pareil éloge? Pourquoi donc le succès a-t-il été contesté? Nous en avons déjà indiqué une des causes. Il en est une autre qu'il ne faut pas se dissimuler, c'est que les plus jolies choses du monde n'ont qu'une certaine durée de succès. Des pages! encore des pages! disait-on autour de nous. Le public est fait ainsi. Inconstant et impérieux dans ses goûts, il dédaigne bientôt ce qu'il a le mieux aimé : *quod petiit spernit*. Si les *Pages Médecins* avaient précédé *les Pages du duc de Vendôme*, ils auraient obtenu le même triomphe, et ces derniers envieraient peut-être aujourd'hui le succès de leurs devanciers. Ainsi.

va le monde. En toute affaire, l'important est de venir à propos.

C'est ce dont les auteurs des *Etrennes du Vaudeville* viennent de faire l'heureuse épreuve. A propos du Jour de l'An, ils ont fait une petite revue qui a complètement réussi. A une autre époque de l'année, on aurait pu gloser un peu sur l'abus de ces pieces épisodiques, qui dispensent d'invention, de plan, de caractères, enfin de tout ce qui constitue un ouvrage dramatique, même du plus petit genre; mais le Jour de l'An doit être une époque de Jubilé. Le public ne pouvait qu'être bien disposé pour le Vaudeville, qui voulait lui donner ses étrennes, et la critique doit se montrer d'autant moins sévère que, sauf le genre, dont elle pense que les auteurs devraient moins abuser à l'avenir, cette petite production offre des personnages très originaux, beaucoup d'esprit et de gaîté dans le dialogue, et des couplets frappés au bon coin, dont quatre ou cinq ont mérité d'être redemandés par acclamation. Les auteurs sont MM. Désaugiers, Gentil et Francis.

Gymnase dramatique.

Nous avons différé long-temps à parler de ce nouveau théâtre, parce que nous n'avons pas bien pu nous rendre compte de ce que les administrateurs s'étaient proposé dans leur entreprise. Il nous semblait convenable qu'ils eussent mis le public dans la confidence du genre de divertissement qu'ils avaient l'intention de lui offrir. Faute d'explication à cet égard, nous nous trouvons réduits à juger les pro-

ductions de ce nouveau théâtre sur les échantillons qu'il nous a livrés, et malheureusement ils ne donnent pas une idée bien avantageuse du fonds que l'on veut exploiter.

Qu'est-ce donc que le Gymnase dramatique? est-ce un théâtre français? Nous en avons deux, et c'est déjà trop. Est-ce une succursale d'Opéra-comique? Paris n'en a-t-il pas assez de celui qui existe, avec tant de peine à se recruter? Serait-ce encore un théâtre du Vaudeville? *Bone Deus!* nous sommes inondés de couplets et de chansons. Dix théâtres sont consacrés tous les jours aux flons-flons et aux refrains. On serait tenté de croire que c'est une conjuration révolutionnaire, tendante à étouffer le dernier germe de notre antique gaîté, par le dégoût qui suit toujours la satiété.

Des initiés au secret (car tout le monde se mêle d'avoir des secrets) prétendent que ce n'est rien de tout cela. Le Gymnase, disent-ils, est.... un Gymnase, c'est-à-dire, un collége ou une école dramatique; fort bien, mais pourquoi voit-on dans cette école ou ce collége, de grands garçons, depuis trente jusqu'à cinquante ans et plus, de jeunes dames et demoiselles qui ne viennent point du tout là pour s'instruire, puisqu'elles ont fait toutes leurs études ailleurs avec le plus grand succès. Franchement, nous ne comprenons rien à tout cela.

Qu'avons-nous vu au Gymnase jusqu'à ce jour? des pièces connues, que l'on a mutilées ou recrépies; un prologue d'ouverture très froid, très long et très ennuyeux; un acteur précieux par l'originalité, le

naturel et la verve comiques, mais dont la santé fort altérée ne promet pas de longues jouissances au public; quelques actrices fort agréables, mais qui ne sauront que faire de leurs tuteurs dans une aussi petite sphère; enfin des nouveautés fort tristes, qui sont tombées les unes sur les autres, tout doucement, tout naturellement, sans même avoir excité un peu de ce bruit et de ce scandale qui suppléent un moment à la célébrité.

Qui le croirait? la Cabale est tout-à-fait innocente des échecs que ce théâtre a reçus jusqu'à ce jour. On sait que cette sinistre déesse ne s'anime qu'au bruit des succès; voilà pourquoi elle n'a pas encore daigné se montrer au Gymnase dramatique, et cela nous ferait désespérer de la réussite de cette entreprise, si beaucoup d'auteurs, dont l'esprit et les talents sont connus, et que l'on sait intéressés dans cet établissement, n'unissaient pas leurs efforts et ne redoublaient pas de zèle pour obtenir quelques-uns de ces triomphes qui font rugir l'envie, et rendent vaines et impuissantes toutes les manœuvres de la Cabale.... s'ils sont assez heureux pour qu'elle vienne les visiter.

F. C.

Nouvelles Scientifiques et Littéraires.

⁂ On a des nouvelles des deux frères Godefroy, qui vont à Manille faire des recherches et des collections, dans l'intérêt du Jardin du Roi. Ils ont trouvé au Port Maurice un vaisseau marchand qui doit les conduire directement aux Philippines.

⁂ On annonce que M. Fontanier, élève du Muséum d'Histoire naturelle, est désigné pour aller dans le Levant faire un voyage scientifique et s'occuper particulièrement d'observations relatives à la minéralogie.

⁂ M. le Chevalier Lantier, membre de l'académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille, auteur du *Voyage d'Antenor* et de plusieurs autres ouvrages, vient d'obtenir de S. M. une pension de 1500 francs, en considération de ses travaux littéraires.

⁂ Le cercle académique de Marseille propose pour sujet du prix d'éloquence qu'il décernera dans sa séance publique du mois de mai 1821, l'éloge du poète *Pierre Dorange*, né à Marseille le 7 juin 1786, et mort à Paris le 9 février 1811.

Le prix sera une branche de laurier en vermeil, de la valeur de deux cents francs.

Les ouvrages devront porter une devise et un billet cacheté renfermant les noms et les qualités de l'auteur. Ils seront adressés, *franc de port*, avant

le premier mai 1821, à M. Grange fils, président du cercle.

*** La Société académique de Cambrai propose, pour le concours de 1821, les sujets de prix suivants, savoir : 1°. *Médecine*. La Société décernera une médaille d'or de la valeur de 200 fr. à l'auteur de la meilleure *Topographie médicale d'un canton ou même d'une commune de l'arrondissement.*

2°. *Histoire locale*. L'auteur du meilleur *Mémoire sur un point quelconque de l'Archéologie de l'arrondissement de Cambrai* recevra également un prix de 200 francs, et afin que la récompense soit analogue à la nature du travail qui sera couronné, ce prix consistera en une *Urne d'argent*, de forme antique, sur le pourtour de laquelle seront gravés ces vers de Virgile :

> Scilicet et tempus veniet, cùm finibus illis
> Agricola, incurvo terram, etc., etc.

3°. *Poésie*. La Société demande un *Poëme sur la bataille de Denain.* Elle laisse aux concurrents toute latitude, pour l'étendue et la forme à donner à cet ouvrage.

4°. *Éloquence*. Un *Discours sur la Concorde.*

Les prix de Poésie et d'Éloquence consisteront aussi chacun en une médaille d'or de la valeur de 200 francs.

Les ouvrages seront adressés, franc de port, avant le 15 juin 1821, à M. Le Glay, secrétaire-perpétuel de la Société.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Voyage dans la Vendée et dans le Midi de la France, suivi d'un *Voyage pittoresque en Suisse*; par M. Eugène Genoude, chevalier de St.-Maurice et de St.-Lazare. Volume in-8°. (1), avec cette épigraphe :

Dieu et le Roi!

Il n'est personne qui n'ait encore présent à la mémoire l'admirable article que le plus éloquent de nos écrivains a consacré dans le *Conservateur*, à la Vendée. On n'a point oublié l'effet que produisit en France et en Europe cet ouvrage si court et si plein, où l'illustre auteur rappelle avec tant de charmes et tant d'énergie le courage et l'héroïsme des Vendéens, leurs sacrifices et leurs souffrances pour la cause de Dieu et du Roi, et met en opposition avec leur noble conduite le peu

(1) Chez H. Nicolle, rue de Seine, n°. 12.

de dédommagement et de récompense qu'avaient obtenus jusqu'alors ces généreux défenseurs de la monarchie et de la religion. Dans le même temps que M. le vicomte de Châteaubriand parlait aux ames vraiment françaises, un jeune homme, en qui la maturité du talent a devancé les années, M. Eugène Genoude, parcourait cette terre classique de l'honneur et de la fidélité, y recueillait de nouveaux traits de gloire, et retrouvait quelques-uns des compagnons des Lescure, des La Rochejaquelein, des Cathelineau, des Charrette et des Bonchamp. L'année suivante, il a traversé une partie des mêmes contrées pour se rendre dans le Midi, et a pu ajouter à de premiers détails aussi touchants que curieux, des observations non moins intéressantes.

C'est le récit de ce double voyage que M. Genoude publie en ce moment, et que nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs. Ils aimeront à voir, sans doute, comment un écrivain élégant et ingénieux se délasse des travaux importants qu'exige de lui la traduction complète des Saintes-Écritures; ils le féliciteront d'avoir trouvé jusque dans cette espèce de repos, un aliment au patriotisme et à la sensibilité.

Dès la première page, il annonce l'objet de ses recherches. « Tous les jours, dit-il, de nouveaux
» voyageurs vont chercher dans la Grèce, en Egypte,
» en Italie, en Palestine, les souvenirs de la religion,
» de la liberté, et les vestiges des peuples qui bril-
» lèrent dans l'histoire ; et on dédaigne près de soi,
» dans son propre pays, les restes d'un peuple ad-

» mirable. Pour nous, nous n'avons pas voulu aller
» au loin recueillir les souvenirs d'un héroïsme qui
» n'est plus; nous l'avons contemplé, respirant en-
» core dans notre France. Un voyage dans la Vendée
» est un motif de plus d'admirer et d'aimer notre
» patrie. Nous croyons donc que des lecteurs fran-
» çais nous suivront avec plaisir dans les villes, sur
» les champs de bataille, dans les chaumières de ce
» glorieux pays. Tout ce que nous décrirons, nous
» l'avons vu; tous les traits de courage ou d'huma-
» nité que nous citerons, nous les avons appris sur
» les lieux mêmes; toutes les paroles des paysans ou
» plutôt des héros vendéens, nous ne ferons que les
» répéter fidèlement. »

Cette citation suffit déjà pour donner une idée du style de l'auteur, et de sa manière simple, correcte, dénuée d'affectation et d'enflure.

On sent d'avance qu'un ouvrage écrit en forme de voyage n'est pas susceptible d'une analyse suivie: aussi nous bornerons-nous à y puiser quelques-uns de ces détails que l'auteur offre à notre admiration. La ville de Thouars lui fournit l'occasion de retracer les principaux faits de la famille de la Trémouille. En voyant dans la même race cette succession constante de héros, parmi lesquels il en est un qui mérita le nom de *chevalier sans reproche*, qui pourrait n'être pas indigné de la mauvaise foi avec laquelle on cherche à mettre en oubli les services de tant d'autres familles dont la gloire remonte au berceau de la monarchie française, ou se trouve liée à toutes les époques de son illustration? Qui pourrait, par exemple, au nom d'un

autre *chevalier sans peur et sans reproche*, ne pas se rappeler que le trisaïeul de Bayard fut tué sous les yeux du roi Jean à la bataille de Poitiers, son bisaïeul à la bataille d'Azincourt, son aïeul à celle de Mont-Lhéry; que son père fut mis hors de combat à la journée de Guinegaste, par une blessure qui lui ôta pour toujours l'usage d'un bras, et que le chevalier mourut à la retraite de Romagnano? « Les du Terrail, ajoute » l'historien Gaillard, ne survivaient guère aux mal» heurs de la France, quand ils pouvaient obtenir » la mort. »

L'héritier des la Trémouille, le prince de Talmont, se montra digne de ses ancêtres : on connaît sa réponse à ses juges : *Faites votre métier, j'ai fait mon devoir.*

A Clisson, M. Genoude se voit au milieu des souvenirs de M. de La Rochejaquelein et de Mme. de Lescure. Il rapporte une conversation des paysans Vendéens. « M. le Maire, disaient plusieurs d'entre » eux à M. Cottet, au sortir de la messe, nous voyons » bien que ces Messieurs sont des royalistes, puis» qu'ils prient le bon Dieu. Voient-ils le Roi? — » Oui, ils le voient. — Mais lui parlent-ils? — Peut» être. — Qu'ils lui disent donc qu'on le trompe sur » nous; que nous n'avons des cœurs et des armes » que pour lui; qu'ils lui disent donc aussi de nous » envoyer nos sabres d'honneur et le portrait d'Henri » IV (c'est ainsi qu'ils appellent la légion d'hon» neur) : ce n'est pas que nous n'ayons des sabres; » mais nous tiendrons les autres de lui. » Je demandai à l'un d'eux s'ils se battaient pour le Roi au com-

mencement de la guerre. « Et pourquoi donc aurions-
» nous pris les armes? me répondit-il simplement,
» c'aurait été bien inutile. » Ils aiment à raconter ce qu'ils ont fait; mais ils ne distinguent pas ce qui est héroïque dans leur conduite; leur voix ne s'anime même pas dans les moments où ils parlent de ce qu'ils ont fait de plus grand; c'est leur nature qui est généreuse.

« Des pensions, nous disait Mme. Cottet (cette
» fidèle Agathe des mémoires de Mme. de La Roche-
» jaquelein), et que sont des pensions? Croit-on que
» ce soit là ce que demandent nos Vendéens? Une
» pension meurt avec un homme. La Vendée a mé-
» rité des monuments publics. Que le Roi crée un
» collège pour les enfants des Vendéens, qu'il place
» un arsenal au milieu de nous, qu'il y ait un mo-
» nument à la gloire de la Vendée, voilà ce que di-
» sent les derniers de nos paysans. »

Il cite ce mot d'un paysan à qui M. d'Andigné voulait donner une gratification au nom du Roi : « Donnez-la à d'autres qui en auront besoin pour
» l'aimer. »

On disait à un de leurs chefs qui n'était pas gentilhomme : « Vous servez la cause des nobles, ils
» vous abandonneront quand ils n'auront plus be-
» soin de vous. — Je ne sers pas leur cause, répon-
» dit ce brave homme, mais ils servent la cause que
» je défends. »

Il n'avait pas eu besoin d'être gentilhomme ce Cathelineau, à qui les Vendéens déférèrent le commandement de leur armée. Cet homme, qui était âgé

de 34 ans, et que les paysans appelaient le *Saint d'Anjou*, comme ils appelaient M. de Lescure *le Saint de Poitou*, dit à sa femme : « Je te confie à la divine Providence ; je prends les armes pour la religion et pour le Roi ; adieu, je pars. » Aujourd'hui son fils est porte-étendard dans la garde. Trente-six parents de Cathelineau ou de sa femme ont péri sur les champs de bataille. Deux qui restent encore sont couverts de blessures : l'un a une pension, et l'autre n'a rien. Une des choses les plus déchirantes que M. Genoude ait entendues dans la Vendée, et qu'il ose à peine rapporter, c'est le trait suivant : « M. de Ca-
» thelineau alla dernièrement voir sa sœur, et en-
» voya chercher du pain blanc pour ses enfants ; ils
» le prirent avidement et le mangèrent avec un
» morceau de pain noir, leur unique nourriture. Un
» des cousins-germains de M. de Cathelineau a été
» tué dans la dernière guerre, et a laissé un enfant
» de trois ans dans la plus grande misère. Voilà dans
» quelle situation sont les petits-enfants et les pa-
» rents du premier généralissime de la Vendée ! »

C'est bien le cas de répéter ici ce proverbe populaire et si vrai : *Ah ! si le Roi le savait !*

Il en est de même de Mme. de Bonchamp ; elle ne possède plus rien dans le lieu où son mari avait son patrimoine. Elle loge chez le curé quand elle va voir cette terre qui doit lui être si chère. Ses biens ont été vendus par la justice pour acquitter les dettes que M. de Bonchamp a contractées pour le service du Roi. Mme. de Bonchamp a passé sept jours dans le creux d'un arbre, les paysans lui portaient à manger.

Elle a gardé deux jours son fils mort dans ses bras. M. de Bonchamp mourant demande la grâce des prisonniers. Dès que ses vœux sont connus, de tous côtés on entend répéter: « Grâce, grâce, sauvons les prisonniers, *Bonchamp le veut*, *Bonchamp l'ordonne.* » Quand ce général mourut, les républicains se réjouirent comme *s'il n'y avait plus eu de Vendée.*

Que l'on juge de la terreur que leur inspirait un autre de ces héros, Charrette: il était blessé, poursuivi d'asile en asile; il n'avait pas douze compagnons avec lui; les républicains lui firent offrir un million et le libre passage en Angleterre: il préféra combattre jusqu'au jour où il fut pris pour être traîné au supplice. Mme. de La Roche-Lépinais lui promettait aussi un asile sûr en Angleterre: « Si j'acceptais vos offres, » lui répondit-il, que deviendraient ces gens qui » m'entourent: ils périraient seuls; je veux périr » sur cette terre et au milieu d'eux. »

Charrette disait souvent: « Je me défendrai en » soldat, et mourrai en chrétien. » Il tint parole; ses derniers moments furent dignes de sa glorieuse vie. Après son jugement, on lui fit parcourir toutes les rues de Nantes où il avait passé triomphant après l'amnistie; l'ingénieuse piété de sa sœur lui avait préparé une consolation, et lui avait fait savoir la rue, la maison et la fenêtre où un prêtre catholique devait se trouver, un mouchoir blanc à la main. Quand il fut au lieu indiqué, on put s'apercevoir à sa tête inclinée, à l'expression d'humilité de tous ses traits, que Charrette s'abaissait devant la seule puissance qu'il reconnût en France, celle de Dieu.

Il reçut la bénédiction du prêtre, et arriva sur la place d'armes; on s'approcha de lui pour lui bander les yeux: « Non, je ne crains pas la mort, je veux » voir mon ennemi jusqu'à la fin, et portant la main » sur son cœur : *Allons, feu, quand on a su vivre,* » *on sait mourir. Vive le Roi!* »

Quelle histoire nous présente une harangue militaire plus belle que celle de Henri de La Rochejaquelein : « *Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-* » *moi; si je meurs, vengez-moi?* » On ne peut lui comparer que celle de notre Henri IV : « Je suis » votre Roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi. » Dans cette illustre famille, les femmes n'ont pas moins de courage que les hommes. C'est une scène admirable de l'histoire de la Vendée, que le moment où Mlle. Lucie de La Rochejaquelein arrive aux Herbiers, en 1815, à la tête de deux mille hommes; elle était partie, apprenant que ses frères, Louis et Auguste, étaient enveloppés au champ des Mathes : là, elle rencontre quelques paysans qui conduisaient le cheval de son frère tué; l'héroïsme de Mlle. Lucie, ces soldats ramenant le cheval de leur général, la douleur de tous, quel tableau déchirant! Mlle. Lucie revint à Saint-Aubin.

« Là, on ne trouve que le souvenir de M. Henri. » Tous les paysans étaient de son armée. » M. Henri, disait l'un d'eux à M. Genoude, nous l'aimons entre tous; jamais les soldats n'ont dit *non* à M. Henri : cet étonnant jeune homme est enterré dans le cimetière de Saint-Aubin avec son frère Louis; c'est là que Mme. de La Rochejaquelein veut être ensevelie. Nous

nous sommes agenouillés, ajoute l'auteur, sur le caveau qui renferme ces précieux restes, au pied d'une grande croix où est attachée une couronne d'épines. Hélas! la couronne des héros vendéens n'a été qu'une couronne d'épines. Le hasard s'est chargé d'écrire sur leur tombe leur épitaphe; il y a fait croître en abondance la fleur qu'on appelle la fleur d'Achille; rien n'indique d'ailleurs que là reposent deux héros vendéens. On a cru que leurs cendres ne pouvaient être mieux protégées que par l'oubli; il y a peu de malheurs comparables à ceux de cette noble famille. Deux La Rochejaquelein ne sont plus; M. de Beauregard, leur beau-frère, a été tué dans les cent jours; leur tante, qui était une femme d'un rare mérite, a passé des mois entiers entre des fagots; elle disait que le bruit du canon lui a fait quelquefois plaisir, par l'idée qu'elle n'était pas seule dans le monde.

En nous laissant aller au charme presque involontaire de tant de citations, nous éprouvons le regret d'omettre un grand nombre de traits qui sont également touchants; nous regrettons aussi de ne pas suivre M. Genoude dans les descriptions qu'il fait de ces lieux, tantôt pittoresques, tantôt historiques; dans ses récits du passage de Madame à Bordeaux et de son départ en 1815, de la campagne de son auguste époux, Mgr. duc d'Angoulême, à cette époque désastreuse : nous voudrions encore reproduire quelques-uns des tableaux qu'il a dessinés pendant sa course en Suisse; mais si nous avons fait naître le desir de lire un ouvrage digne, sous tous les rapports, de l'intérêt qu'inspirent le talent et le nom de M. Ge-

noude, digne en un mot de l'objet qu'il s'est proposé dans ses voyages, nous croirons avoir assez fait pour sa gloire et pour la satisfaction de tous ceux qui aiment les belles actions représentées avec fidélité et les pays curieux peints avec exactitude. M. Genoude parle des unes et des autres en homme pénétré du sentiment de tout ce qui est vertueux et sublime, en écrivain dont la plume a mérité l'honneur d'être associée à celle de M. l'abbé de La Mennais.

TROUVÉ.

PIÈCES INÉDITES DE VOLTAIRE (1).

Voltaire s'est justement élevé contre les œuvres complètes, et aucun de nos grands écrivains n'a plus cruellement subi le zèle impitoyable des éditeurs; ils se sont acharnés sur sa vie, et se vengent encore tous les jours, par quelque addition à l'énorme recueil de ses ouvrages, de l'anathème dont les avait frappés leur ennemi.

Voltaire, il est vrai, par l'universalité de ses talents et la fécondité de son génie, appelait plus qu'un autre cette prédilection des éditeurs: le tour piquant qu'il avait su donner à ces bagatelles échappées d'un long commerce avec tout ce que deux siècles avaient eu de grand et d'aimable; l'agrément d'une corres-

---

(1) Un vol. in-8°. A Paris, chez DIDOT.

pondance, tantôt profonde avec des poètes, tantôt frivole avec des rois, mais toujours sérieuse avec grâce ou familière avec dignité; mille autres séductions rendant Voltaire l'objet de la curiosité publique, l'exposaient par cet intérêt même aux éternelles investigations de la librairie, et expliquent le crédit qu'ont trouvé tous les recueils de pièces inédites attribuées à un écrivain qui cultiva tous les genres, et travailla tous les jours.

Il est douteux cependant que le nouveau recueil de pièces inédites que nous avons sous les yeux, fournisse beaucoup de matériaux à une édition des Œuvres choisies de Voltaire; mais il doit être joint nécessairement à toutes les éditions complètes qui ont été jusqu'ici publiées. D'ailleurs, nulle incertitude sur l'authenticité des divers morceaux qui le composent; M. Jacobsen, maire de Noirmoutiers, en les retirant de son portefeuille, a offert de fournir toutes les preuves qu'ils appàrtiennent réellement au vieillard de Ferney.

M. Jacobsen en a fait le sacrifice avec douleur, et il a fallu les instances les plus vives pour que cet ami des lettres renonçât, en faveur du public, au trésor dont il était dépositaire.

Ce volume renferme une foule de vers médiocres, dont quelques-uns même avaient déjà été imprimés dans divers recueils; bon nombre de madrigaux à Mme. du Châtelet que l'auteur célèbre avec beaucoup trop d'uniformité, soit qu'il lui envoie ses *ouvrages* ou *des bougies*, qu'il définisse avec elle l'*Algèbre* ou *les Grâces*. Plus heureux dans l'expression de sa

reconnaissance envers le prince de Conti, qui avait été un des premiers admirateurs de son talent, Voltaire se fait reconnaître dans le ton général d'une assez longue épître, dont nous citerons les vers suivants, pour donner quelque idée du nouveau recueil. Il engage le prince à continuer à mériter l'estime générale :

Le public est sévère, et sa juste tendresse
Est semblable aux boutés d'une fière maîtresse
Dont il faut, par des soins, solliciter l'amour,
Et quand on la néglige on la perd sans retour !
Alexandre, vainqueur des climats de l'aurore,
A de nouveaux exploits se préparait encore;
Le bout de l'univers arrêta ses efforts,
Et l'Océan surpris l'admira sur ses bords.
Sais-tu bien quel était le but de tant de peines ?
Il voulait seulement être estimé d'Athènes ;
Il soumettait la terre, afin qu'un orateur
Fît aux Grecs assemblés admirer sa valeur.

Prenons encore, en passant, cette épitaphe d'un pauvre auteur, dût-on regarder cette citation innocente comme une allusion maligne.

Ci-gît qui toujours babilla,
Sans avoir jamais rien à dire ;
Dans tous les livres farfouilla,
Sans avoir jamais pu s'instruire ;
Et beaucoup d'écrits barbouilla,
Sans qu'on ait jamais pu les lire.

On ne verra pas non plus sans quelque intérêt les fragments d'une tragédie intitulée *Amulius et Nu-*

mitor. C'est l'ouvrage d'un écolier de douze ans; mais le talent se trahit quelquefois par les premiers jeux de l'enfance et du collège. Des vers sur une tabatière qui lui fut confisquée par son régent de rhétorique, serviront peut-être un jour à prouver très gravement le goût qu'il avait dès-lors pour le tabac, comme sa passion pour le café sera sûrement constatée par les vers où Delille célèbre

. . . . . . Cette liqueur si chère,
Inconnue à Virgile, et qu'adorait Voltaire.

Je ne dirai rien de l'énorme correspondance qui termine ce recueil, si ce n'est qu'elle renferme une foule de lettres écrites à Thiriot en anglais, et traduites pour la commodité du lecteur. Elles seront d'un grand prix aux yeux de ceux qui tiennent à avoir de l'anglais de Voltaire, et prouveront à d'autres l'étude profonde qu'il avait faite d'une littérature étrangère dont il nous a le premier révélé toutes les richesses.

Nous avons réservé, comme pour notre péroraison en faveur de Voltaire, une épître dédicatoire de la *Henriade* à Louis XV, enfant, quoiqu'elle ouvre le recueil dont nous rendons compte, parce qu'elle serait une éclatante preuve, si tant d'autres manquaient, de l'amour que portait Voltaire à cette royale famille qui a donné des maîtres à tant de trônes, et des modèles à toutes les vertus.

Cette épître dédicatoire est pleine de noblesse, de chaleur et d'élévation. Ne sent-on pas la véritable

éloquence à ce passage où il peint l'idolâtrie du peuple pour Henri IV, et sa douleur quand il lui fut arraché par le fer d'un assassin. « Les cœurs que » l'esprit de la Ligue avait endurcis, s'attendrirent; » ceux qui s'étaient le plus opposés à sa grandeur, » n'en desiraient plus que l'affermissement et la » durée. Dans ce haut degré de gloire, il allait chan- » ger la face de l'Europe; il partait à la tête d'une » armée formidable; on allait voir éclore un dessein » inouï que seul il avait pu former, qu'il était seul » capable d'exécuter, lorsqu'au milieu de ces pré- » paratifs, et sous les arcs de triomphe préparés » pour son épouse, il fut assassiné.

» A ces paroles, qui furent en un moment portées » dans tout Paris : le roi est mort! la consternation » saisit tous les cœurs; on n'entendit que des cris et » des gémissements; on s'embrassait en versant des » larmes; les vieillards disaient à leurs enfants : vous » avez perdu votre père. Vous le savez, ce ne sont » point des exagérations, c'est l'exacte peinture de » la douleur que sa mort fit sentir à la France. »

L'orateur se tourne avec attendrissement vers l'enfant, dernier espoir de la monarchie, et s'écrie avec transport : « Vous êtes ici, sire, ce que Henri- » le-Grand devint par son courage; ce trône qu'il » conquit à quarante ans, dont il trouva les fonde- » ments ébranlés et teints du sang des Français, la » nature vous l'a donné dans votre enfance, glorieux » et paisible. Les cœurs des Français, que ses vertus » forcèrent si tard à l'aimer, vous les possédez dès » votre berceau ; vos yeux ne sont ouverts que pour

» voir des hommes pénétrés pour vous d'une ten-
» dresse respectueuse : que dis-je, la France vous
» adore. »

Voltaire n'est-il pas ici l'éloquent interprète des espérances nouvelles de la patrie; et tout ce morceau n'est-il pas une allusion touchante aux divers sentiments qui l'ont tour-à-tour agitée.

A. Malitourne.

REVUE DE QUELQUES ROMANS NOUVEAUX.

Le Pasteur d'Uzès. — Damis, ou l'*Éducation du cœur*. — Le Mont Cantal, ou les *Malheurs de la Famille Beauvalier*.

Un auteur a remarqué fort ingénieusement que si l'histoire de nos mœurs se perdait, on en ressaisirait la trace dans l'étude de notre théâtre; il n'est pas moins vrai que l'on peut juger des mœurs des peuples par le genre des romans qui y sont en faveur: l'auteur, dont le but est toujours de plaire au plus grand nombre, surtout dans ses ouvrages frivoles, prend ses modèles parmi ses juges, et leur plaît d'autant plus qu'il leur offre avec adresse le tableau de leurs vices et de leurs vertus. L'Italie, l'Espagne et la France devaient, dans les siècles précédents, voir naître les romans de chevalerie, où sont décrits les hauts faits des paladins.

On a dû présenter aux Allemands, plus calmes et plus tendres, des tableaux de famille et des scènes d'intérieur, tandis que les spectres, les apparitions, et

les tombeaux appartenaient de droit au peuple chez lequel le spleen était une maladie nationale. Enfin, en France, l'introduction des mœurs et des lois anglaises a rapproché notre littérature de ces formes vaporeuses et romantiques dessinées sans contours au milieu des nuages par Walter Scoot, ou chantées sur la lyre de lord Biron. Avant cela, M. Pigault-Lebrun a eu une vogue longue et soutenue; et ses romans, plus historiques qu'on ne le croit, étincelant d'esprit, mais malheureusement trop licencieux, doivent être placés après le théâtre de M. Picard. Depuis quelque temps, M. Victor Ducange semble avoir pris l'auteur de *mon oncle Thomas* pour modèle; il fut son heureux imitateur dans *Agathe*, ou le *Petit Vieillard de Calais*, et quelquefois dans ses *Amants Missionnaires*. Il vient de publier *Valentine*, ou le *Pasteur d'Uzès* (1), et c'est par ce roman que nous allons commencer une revue très succincte de quelques ouvrages de ce genre.

Il faut diviser *Valentine* en deux parties bien distinctes, l'une qui appartient au roman, et l'autre dans laquelle l'auteur a voulu se présenter comme historien du temps. Le roman est d'un grand intérêt, malgré quelques descriptions ambitieuses et quelques phrases de remplissage; mais on s'attache à la jeune héroïne dont la naissance et la rencontre sont autant de prodiges. Abandonnée par sa mère, qui joue un grand rôle et un rôle odieux dans l'ou-

---

(1) Trois vol. in-12. Chez BARBA, au Palais-Royal. Prix : 7 fr. 50 cent., et 9 fr. par la poste

vrage, elle trouve dans une famille protestante une mère adoptive, un père et un amant qui devient son époux; mais que d'incidents, que d'obstacles au bonheur de Valentine et d'Adrien. On extrairait des trois volumes un volume charmant; mais à quoi bon retracer sans cesse, avec une exagération évidente, des malheurs passés? Que l'on cherche dans ces malheurs des leçons pour l'avenir, rien de mieux; mais ces descriptions, minutieusement dégoûtantes de massacres et d'assassinats, repoussent les lecteurs qu'elles n'indignent pas, et déplaisent surtout à la raison qui doit proscrire tout ce qui pourrait rallumer les feux de la discorde civile. Plus un auteur annonce de talent, plus il doit compte à la société de l'emploi qu'il en fait; et ç'aurait été par conséquent être deux fois injuste que de s'associer aux torts que nous reprochons à M. Victor Ducange, en le traitant avec trop d'indulgence. Mais quittons l'enfer pour le ciel, le poison pour l'antidote, des exemples de crimes pour des leçons de vertu, *le Pasteur d'Uzès* pour *Damis* (1), ou *l'Education du cœur*. *Damis* n'est un roman que par la forme, et par le doux intérêt qui s'attache à ses leçons de morale; le sujet de ce livre, dû à M. Hugues Millot, le recommanderait seul, quand même l'auteur n'aurait pas développé avec talent cette pensée qui lui sert à-la-fois de texte et d'épigraphe : Rendez les hommes bons, vous les

(1) Un vol. in-12, orné de deux jolies gravures. A Paris, chez CHAUVIN, rue de Richelieu, n°. 27. Prix : 3 fr., et 3 fr. 80 cent. par la poste.

rendez heureux : pensée consolante dont l'expérience démontre chaque jour la vérité, et que l'on ne saurait trop présenter à la jeunesse. Au reste, ce qui recommande plus *Damis* que ne le feraient nos éloges, c'est que le Roi a permis que cet ouvrage lui fût dédié. Il sort tout-à-fait de la ligne ordinaire; si la lecture n'en captive pas, au moins elle attache et elle donne non seulement bonne opinion du livre, mais encore de l'auteur : charme que l'on éprouve en lisant les moralistes, et qui ne permet pas de quitter Montaigne quand on converse avec lui. L'auteur n'a point, selon la méthode nouvelle, improvisé un volume : son travail est un fruit mûri pendant sept années; mais on sait que ce qui vient vite disparaît de même, et *Damis* me paraît devoir rester dans les écoles, où il se fera aimer des jeunes gens en les instruisant.

On est étonné peut-être qu'ayant à parler de romans, je n'aie pas encore prononcé le nom d'une dame : ce genre d'ouvrage appartient en effet au sexe le plus observateur par intérêt et par curiosité; nous ne manquons certes point de femmes-auteurs, mais ce que je voudrais voir, ce serait un roman fait en société par un homme et une femme, l'un et l'autre de bonne foi, et se dévoilant mutuellement les plus secrets replis de leur cœur; je parie cependant qu'il y aurait encore quelques petites réticences, et peut-être vaut-il mieux que nous parlions les uns des autres d'après l'étude que nous en avons faite, que de nous faire des confidences qui ressembleraient trop aux notes diplomatiques. Comme qu'il en soit, je finirai

ces observations en recommandant avec confiance à nos lecteurs l'ouvrage d'une dame : *Le Mont-Cantal* (1), ou *les Malheurs de la famille de Beauvalier*. Ce roman, presque historique, est surtout remarquable par la pureté des principes, plus recommandable encore que celle du style, et par la noblesse des sentiments ; il doit être distingué entre les productions de ce genre, dont il vient de grossir le trop volumineux catalogue. L'auteur, en retraçant les malheurs de la famille Beauvalier, a peint avec énergie le tableau des guerres civiles qui ont déchiré le sein de notre patrie sous les règnes des derniers Valois, époque dont ce roman présente une esquisse pleine de vérité. Toutefois Mme. L. B. D. aurait bien fait de resserrer davantage son cadre, et de faire en sorte de garantir sa plume du reproche que l'on fait à son sexe. L'intérêt divisé s'affaiblit ; mais il en reste encore assez dans cet ouvrage pour que nous engagions l'auteur à quitter l'anonyme dans ses nouveaux essais, si surtout Mme. L. B. D. se prémunit contre l'emploi trop fréquent des longues périodes et des phrases incidentes. On se conduit souvent en littérature, comme au bal masqué ; on se cache d'abord pour paraître aimable sous le masque, et l'on ne se montre ensuite que pour achever une séduction dont l'esprit a d'abord fait tous les frais.

C. de V.

---

(1) Trois vol. in-12 ; par Mme. L. B. D. Chez Lerouge, libraire, cour du Commerce, à Paris. Prix : 7 fr. 50 cent, et 9 fr.

POÉSIE.

Morceau traduit de la Jérusalem conquise *du Tasse, par M.* Dureau de Lamalle, *de l'Institut.*

On connaît beaucoup la *Jérusalem délivrée*, et fort peu la *Jérusalem conquise*, qui peut être considérée comme une seconde édition de ce poëme, revue et corrigée par l'auteur. J'en ai donné l'analyse dans le 1er. volume des *Croisades*, de M. Michaud, qui me l'avait demandée (pag. 567—597).

Je présente ici une traduction, la première, je crois, qui ait paru en vers, d'un morceau que le Tasse a ajouté à son poëme, et dont la conception me semble vraiment épique. Lorsque Soliman a été défait à l'attaque du camp de Godefroi, et qu'il se retire seul et blessé du champ de bataille, le poète le fait errer dans l'ombre de la nuit, au milieu des postes ennemis et des tombeaux des rois d'Israël; il voit près de lui le Saint-Sépulcre, et le monument de la mère du Sauveur. Ces couleurs hébraïques et chrétiennes conviennent très bien au sujet. Le Tasse s'était reproché lui-même de ne les avoir pas assez employées dans sa première *Jérusalem*.

Le rapport entre les ruines de la puissance hébraïque et de celle du soudan de Nicée, rappelle la situation de Marius à Carthage; mais Soliman ne se con-

sole pas. En homme fort, il dédaigne de se plaindre, et résiste à la mauvaise fortune. Enfin, les ennemis entourent Soliman : les dangers l'investissent de toutes parts ; il est blessé ; sans aliments pour soutenir ses forces, sans secours pour panser ses blessures : et ce fier souverain de l'Asie est trop heureux de trouver pour abri une chaumière couverte de roseaux, pour lit, le cuir non tanné d'un bœuf, la dépouille d'un ours pour se couvrir, quelques mets grossiers pour apaiser sa faim. Il panse ses blessures, s'endort, et c'est là qu'Ismen vient le chercher pour le conduire à Jérusalem.

Déjà, non sans blessure, échappé du carnage,
Et pour d'autres périls réservant son courage,
Soliman s'éloignait. Dans l'ombre de la nuit,
Il suit d'obscurs sentiers loin des feux et du bruit ;
Évite le plateau qui s'allonge vers l'Ourse,
Où des flots d'ennemis ont dirigé leur course ;
Fuit le chemin royal qu'au couchant de Sion
Bâtit de grands rochers le puissant Salomon.
Et, comme un voyageur qui flottant dans le doute,
Tantôt oublie, ou perd, ou reconnaît sa route ;
Il s'égare, et se trouve en ces vallons étroits
Qu'Israël consacrait aux tombeaux de ses rois.
Il aperçoit déjà l'antique mausolée
Où s'élevait jadis la colonne isolée,
Où d'un fils révolté, source d'amers regrets,
Le ciseau des Hébreux reproduisit les traits ;
Il y voit se dresser une tour ennemie,
Un péril renaissant menace encor sa vie ;
Il cherche un lieu plus sûr, un plus tranquille port,
S'éloigne du couchant et se dirige au Nord.

Dans un vallon obscur, un sentier solitaire
Prête à son infortune un abri salutaire :
Il le suit, et bientôt, en longs débris épars,
Trois vastes monuments (1) attirent ses regards.
L'image du néant des grandeurs de la terre
Lui retrace à-la-fois sa gloire et sa misère,
Lorsqu'un nouveau tombeau s'offre à ses yeux surpris,
Où la mère d'un Dieu dort auprès de son fils.
« Ainsi donc, Soliman, la cruelle fortune,
» De l'aspect des tombeaux sans cesse t'importune, »
(Disait le roi des rois, exhalant sa douleur);
« C'est là le seul abri qu'elle offre à ton malheur!
» Que t'importe après tout? Qu'aux rives du Pactole
» Brille ton monument des pompes de Mausole;
» Que tes os soient cachés sous quelque obscur buisson,
» Destin d'un roi célèbre ou d'un pâtre sans nom;
» Ne crains pas qu'à l'oubli ta mémoire succombe :
» L'univers tout entier d'un grand homme est la tombe. »
En achevant ces mots, d'un regard sans terreur,
Il sonde de ces bois la solitaire horreur.
Il n'y voit ni bergers, ni troupeaux, sous l'ombrage
Fuir les feux du soleil qui brûle ce rivage;
Mais des clairons encore il distingue le bruit,
Voit l'acier dont l'éclat vers l'horizon reluit.
Il quitte ces tombeaux dont les hautes murailles
Lui rendent en échos le fracas des batailles,
Cherche un abri plus sûr, où, plus loin des combats,
Il puisse désarmer et son front et son bras.
Bientôt un bois antique, où sur les fleurs et l'herbe,
Le cyprès funéraire et le palmier superbe,
Le baumier odorant, fils des monts du Carmel,
Forment un sombre dais jusqu'aux voûtes du ciel,

---

(1) Les tombeaux des rois d'Israël.

À ses membres lassés promet un sûr asile;
Il s'y repose. Enfin, plus calme, plus tranquille,
De son manteau de pourpre, en lambeaux séparé,
Il entoure son flanc pas le fer déchiré,
Et des fruits abondants que ce bois lui présente
Apaise de sa faim l'ardeur impatiente.
Cependant, c'est en vain qu'il ressent de son corps
La fatigue et la fièvre abattre les ressorts:
En vain, à chaque instant, de ses larges blessures,
Les traits de la douleur aiguisent les tortures.
De ses armes de fer loin de se dégager,
Il veille tout le jour, attentif au danger.
En parcourant ces bois, du sein de la bruyère
Il a vu s'élever une pauvre chaumière
Dont l'herbe du vallon et le jonc des marais
Couvrent le toit grossier de leurs débris épais.
Là, quand la nuit, des lieux changeant l'aspect, la forme,
Peindra tous les objets de sa teinte uniforme,
Il ira sans péril goûter quelque repos.
Vesper luit dans les cieux. La nuit vient: le héros,
De ce bras qui brisa les sceptres de la terre,
Frappe les ais grossiers du hangard solitaire.
S'ébranlant sur ses gonds à ce choc furieux,
La porte crie et tombe; il s'avance, et ses yeux
Trouvent de ce séjour l'enceinte vide et nue.
La dépouille d'un bœuf sur la terre étendue,
La peau d'un ours sauvage, habitant des forêts,
Forment le lit grossier du rustique palais.
Auprès de cette couche une table dressée
Offre les mets du pauvre à sa faim empressée,
Mets simples, sans apprêts, et toutefois meilleurs
Que ces glands si vantés aux jours des dieux pasteurs.
L'habitant de ces lieux, au premier bruit des armes,
Presque nu, n'écoutant que ses vives alarmes,
Avait quitté le toit qu'ont élevé ses mains.
Là, le roi qui commande à tant de souverains,

Sur son dur bouclier laisse tomber sa tête :
Il cherche le sommeil. La fougueuse tempête
De vingt pensers divers l'agite et le poursuit.
La fatigue du corps, la fraîcheur de la nuit
Aiguisent les douleurs de ses vives blessures.
Sa défaite et sa honte augmentent ses tortures ;
Et, pour comble de maux, le remords, la douleur,
Invisibles vautours, lui déchirent le cœur.

Les deux Baigneuses.

Fragment d'un petit Poëme inédit.

L'air était pur, Phébus moins radieux
Dorait au loin la surface tranquille;
Éole, retenant son souffle impétueux,
Sur les eaux dormait immobile.
Dans ce calme silencieux,
Églé paraît. Églé, simple et naïve,
S'avance alors d'un pas mystérieux,
Et quelque temps incertaine, craintive,
D'un œil timide interroge ces lieux.
Près d'elle était sa jeune sœur Hortense,
Belle déjà, mais ne le sachant pas.
La vive Églé brûle d'impatience,
Et le desir précipite ses pas :
Elle s'apprête à dévoiler ses charmes,
Et rit long-temps des naïves alarmes,
De l'embarras de sa charmante sœur,
Qui n'ose au sein des flots s'avancer avec elle.
Non loin de là, sous l'abri protecteur
D'un vieux rocher, fortuné spectateur,

Je voyais tout du coin de la prunelle.
J'ai vu tomber ce jaloux vêtement,
Voile léger, que la pudeur oppose,
Que l'œil franchit toujours impuuément,
Et que dans la nuit parfois ose
Déranger la main d'un amant.
Oui, je l'ai vu! j'ai vu ce sein charmant,
Des Amours et des Ris voluptueux théâtre,
J'ai vu ces deux globes d'albâtre
Que surmonte un bouton naissant,
Palpiter sous l'onde écumante,
Et de plaisir et de saisissement.
J'ai vu la mer plus lentement
Dérouler son eau transparente;
J'ai vu les flots couler plus mollement,
D'une peau de satin caresser la surface,
Et dessiner par un doux mouvement,
Ces charmes nus dont la blancheur efface
La blancheur du lis éclatant.
Au milieu des eaux jaillissantes,
J'ai vu les Tritons amoureux,
Armés de leurs conques bruyantes,
L'environner de leurs groupes joyeux.
J'ai vu les jeunes Néréides,
Du sein de leurs palais humides,
Lever leurs fronts couronnés de roseaux,
Considérer dans leur jalouse rage
Les traits d'Églé, son gracieux corsage,
Et de dépit se cacher sous les eaux...
Moins timide, la jeune Hortense,
A l'imiter se détermine enfin.
Elle a gardé son vêtement de lin;
Elle s'approche, et craintive elle avance
Son joli pied, le retire soudain,
L'avance encor, l'avance et le retire;

Mais de sa sœur la voix et le sourire
L'ont ranimée ; elle pose en tremblant
Un pied, puis deux ! s'effraie et se rassure,
Et dans les flots timide elle descend
Jusqu'au genou, puis, jusqu'à la ceinture.
Églé s'approche alors en souriant ;
Leurs blanches mains se sont entrelacées,
Et les deux sœurs, côte-à-côte placées,
Vont affronter le liquide élément.

Casimir B...

MÉLANGES.

Plaintes sur la mort d'un objet chéri, traduit du DIVAN de SADY.

Comment ne serait-il pas navré de douleur le cœur de la colombe infortunée à laquelle un impitoyable oiseleur a ravi la fidèle compagne de ses chants?

Hélas! la nuit dernière encore je reposais au sein du bonheur : et aujourd'hui je cherche en vain le bien que j'ai perdu!

Doux parfums de la rose, tendres gémissements du rossignol, pourquoi faut-il que vous ne duriez qu'un moment?

Vous n'espérez pas que je puisse me consoler de cette perte cruelle : la séparation est une pierre pesante ; et ce cœur, comme une coupe fragile, a été brisé sous son poids accablant.

Loin de l'objet de mon amour je ne puis plus souffrir un monde que je déteste. Eloignez cette lumière importune!... Que je m'environne de ténèbres!... que j'y demeure jusqu'au moment où l'aurore de l'éternité, les dissipant de sa douce clarté, m'apportera des nouvelles de l'amie que j'ai perdue!

Mais comment puis-je jamais espérer de pénétrer

jusqu'aux lieux où tu habites, esprit céleste, si dans ta bonté tu ne daignes t'avancer vers moi?

(1) C'est assez, ô *Sady*, suspends tes plaintes! ne vois-tu pas que ces êtres insensibles qui t'écoutent, demeurent froids aux élans de ton cœur embrasé.

De Chézy.

Lord William,

Ballade traduite de Robert Southey.

Personne n'entendit le dernier cri du jeune Edmond lorsque son oncle, le perfide William, le précipita dans les flots de la Saverne. Héritier de sa victime, le meurtrier fut reconnu comme légitime seigneur du comté d'Erlingford.

L'antique château d'Erlingford dominait des champs fertiles baignés par les eaux de la Saverne. Le voyageur aimait à s'y reposer, et séduit par l'aspect de ce riant paysage, il oubliait de continuer sa route. Mais William n'osait jamais fixer ses regards sur le fleuve, et dans le bruit des flots agités par le vent, il croyait entendre les gémissements de sa victime; dans le silence même des nuits, si le sommeil fer-

(1) Souvent la dernière stance d'une ode ou *gazèl*, n'est pas très bien liée; et on en voit ici un exemple, avec ce qui précède; ce qui tient à ce que le poète est obligé, d'après une règle constante, d'y insérer son nom.

mait ses paupières fatiguées, aussitôt un songe effrayant lui présentait l'ombre du jeune Edmond.

Chassé par ses remords des lieux témoins de son crime, il erra dans les terres étrangères; mais les remords l'y suivirent. Il revint chercher le repos dans la demeure de ses pères; mais le repos à son approche en avait fui pour toujours.

Chaque heure s'écoulait lentement au gré de sa sombre inquiétude; et cependant les mois passaient avec vitesse, ramenant le jour fatal que le crime avait gravé dans sa mémoire en caractères ineffaçables, le jour qui avait vu périr le jeune Edmond.

Ce jour vint, et il fut terrible; les vents furieux mugissaient dans la plaine, la pluie tombait par torrents, et la Saverne débordée avait envahi les campagnes.

Lord William voulut cacher son effroi sous les dehors d'une gaîté bruyante, mais en vain il ordonna des fêtes, en vain il chercha l'oubli de ses remords dans la coupe du festin, chaque fois que l'orage redoublait sa violence, il se sentait saisi d'un tremblement subit, et un froid mortel circulait dans ses veines.

Enfin la nuit le força de se jeter à regret sur sa couche solitaire; il y trouva le sommeil; mais non le repos.

Il crut voir debout près de son lit l'ombre de lord Edmond, pâle et livide comme au jour de sa mort,

lorsque serrant la main de son perfide frère, il lui recommanda le dépôt sacré qu'il remettait à sa garde. « William, dit le spectre, je t'ai confié mon fils; tu » m'as promis d'être pour lui un second père... William, as-tu tenu ta parole!.. »

Le meurtrier s'éveilla dans les convulsions de la terreur; mais il n'entendit plus que le bruit de la tempête, et ce bruit qui calmait son cœur semblait flatter son oreille.

Tout-à-coup un cri d'alarme retentit autour de lui: levez-vous, lui dit-on, fuyez, lord William; les flots débordés ébranlent vos murailles. William se lève précipitamment, et voit la Saverne grossie, battre les tours du château.

Un bateau s'approche, tous le saluent de clameurs joyeuses, tous veulent s'y jeter à-la-fois: Arrêtez, dit le batelier, je ne puis tous vous secourir; ma barque est petite, un seul peut y trouver son salut. « Partez, s'écrie William en s'élançant » dans le bateau; faites force de rames : si j'atteins » l'autre rive, tout mon or est à vous. »

Il dit, et déjà l'esquif fend rapidement la plaine liquide; mais bientôt il part du fond des eaux un cri semblable au dernier cri du jeune Edmond.

Le batelier s'arrête étonné: « Je crois, dit-il, entendre un enfant qui appelle à son secours. — Ce » n'est, répond William, que le sifflement des » vagues; hâtez-vous, et gagnons l'autre bord avant » que l'orage redouble. »

A peine avait-il parlé qu'il entend pour la seconde fois un cri semblable au dernier cri du jeune Edmond.

« Milord, reprend le batelier, cette voix mourante » est celle d'un enfant!.. — Qu'importe? hâtez-vous, » la nuit est obscure et vous le chercheriez en vain. » — Grand Dieu! lord William, ignorez-vous quelle » horreur accompagne la mort? pouvez-vous en- » tendre sans pitié les derniers gémissements d'un » enfant qui expire sous le torrent glacé, au-dessus » duquel il s'efforce en vain d'élever ses faibles bras. »

A ces mots, pour la troisième fois, il sort du sein des flots un cri plus fort et plus perçant; au même instant la lune fend les nuages, et à la lueur de ses pâles rayons ils voyent près d'eux un enfant assis sur la pointe d'un rocher, autour duquel les vagues s'élevaient en grondant.

Le batelier approche sa barque: « Lord William, » dit-il, sauvez ce malheureux! » William étend son bras que l'enfant saisit avec force... mais il frémit d'horreur lorsqu'il se sent pressé par une main livide et froide comme celle de la mort: c'est sa victime, c'est Edmond lui-même qu'il a reçu dans ses bras, qui s'attache à lui comme un poids affreux qu'il voudrait en vain repousser.

Le bateau cède à ce poids qui l'entraîne; le meurtrier enseveli sous les flots vengeurs reparaît un instant, pousse un cri douloureux... mais personne n'entendit le dernier cri de lord William.

Nouvelles Scientifiques, Littéraires et des Beaux-Arts. — Prix proposés.

⁂ Voyages.—M. Jomard, membre de l'Institut, donne dans le dernier volume de la *Revue Encyclopédique*, des détails extrêmement intéressants sur l'expédition de M. Cailliaud, en Nubie. Ce jeune et intrépide voyageur se trouvait, au commencement de septembre 1820, à Thèbes, où il a fait une découverte d'un grand intérêt pour l'histoire de l'Égypte. Dans une des hypogées de cette ancienne capitale, il a trouvé une momie du temps des Grecs: le personnage embaumé a sur la tête une couronne dorée, en forme de *lotus*; le corps est enveloppé de bandelettes à la manière égyptienne; sur la caisse du sarcophage, dans lequel est renfermée la momie, sont tracées des inscriptions en grec, et d'autres en hiéroglyphes. A la partie droite, est attaché, avec des bandelettes, un manuscrit sur papyrus, et ce manuscrit est encore en langue grecque. La toile qui recouvre la momie, est couverte de sujets égyptiens et de signes hiéroglyphiques. Dans l'intérieur de la caisse, on a représenté les figures du Zodiaque. Ce monument précieux est bien conservé; mais le dessin et les ornements ne présentent pas la perfection à laquelle on reconnaît la haute antiquité égyptienne.

M. Cailliaud a encore trouvé dans les catacombes de Thèbes, quantité d'objets qui jettent un nouveau jour sur les mœurs et les usages des anciens, tels

que des meubles, des chaussures, des ornements de toilette, et jusqu'à du pain antique conservé. Le cabinet de M. Drovetti, fruit de quinze années de recherches, renferme un grand nombre de ces objets curieux, qui ajoutent encore du prix à la plus belle et à la plus riche collection qu'on ait jamais formée en antiquités égyptiennes; collection digne d'orner le premier musée de l'Europe, et qui est ardemment convoitée par plusieurs puissances.

M. Cailliaud et son compagnon de voyage, M. Letorzec, continuent de se livrer avec zèle aux recherches géographiques. Tous les points qu'ils ont visités ont été déterminés en longitude et en latitude, par une grande quantité d'observations célestes, qui ne diffèrent l'une de l'autre que dans les secondes. C'est par les *distances* qu'ils prennent les longitudes, et non avec le chronomètre, dont ils ne peuvent plus se servir utilement dans des températures aussi élevées et aussi variables.

M. Cailliaud a obtenu du pacha des nouveaux firmans qui lui assurent les escortes et les ouvriers dont il aura besoin pour parcourir le pays qui sépare la Mer-Rouge du Nil supérieur, et pour explorer les métalliques que les anciens auteurs assurent avoir existé dans l'île de Méroë.

*** Découverte Bibliographique. — On annonce au monde savant des découvertes assez importantes, faites dans un manuscrit du onzième siècle, de la bibliothèque du Vatican. Il contient des morceaux inconnus de Polybe, de Diodore de Sicile, de Dion Cassius et autres. C'est le fruit des soins et des con-

naissances de l'estimable conservateur de cette bibliothèque, auquel on doit encore des morceaux d'Eusèbe et de Philon, sept livres du médecin Oribâze; des extraits des PP. grecs et latins, antérieurs à Saint-Jérôme, et plusieurs autres fragments de l'antiquité.

⁂ Beaux-Arts. — *Statue d'Henri IV sur le terre-plain du Pont-Neuf.* On a découvert, depuis quelque temps, les bas-reliefs de cette statue équestre; leur longueur est de neuf pieds et demi sur cinq de hauteur, et ils ne font pas moins d'honneur à M. Lemot que l'ouvrage principal dont ils sont l'accessoire.

Celui qui occupe la face méridionale, représente *Henri IV faisant distribuer des vivres aux Parisiens qu'il assiége.* La scène se passe dans le camp du prince. Au fond, on aperçoit les remparts de Paris. Dans la partie latérale, à gauche, Henri, accompagné de Sully et de plusieurs officiers, écoute les prières de quelques habitants qui ont demandé à sortir de la ville pour se jeter à ses pieds et lui peindre leur détresse. Une mère présente au monarque ses deux enfants et implore sa pitié en leur faveur. Henri touché de leurs souffrances, leur fait distribuer des vivres. Un vieillard, manifeste son émotion en élevant ses mains vers le ciel; derrière lui sont des soldats placés en sentinelle.

Le bas-relief, opposé à celui-ci, représente l'*Entrée de Henri IV dans la capitale.* Henri IV, à cheval, précédé de ses principaux officiers, arrive

devant le portique de Notre-Dame, et va mettre pied à terre pour aller dans cette basilique rendre grâces à Dieu du succès de son entreprise. Tourné vers le prévôt des marchands, placé un peu en arrière, il le charge d'annoncer aux Parisiens qu'il est au milieu d'eux, et qu'il va veiller à leurs intérêts. Près du prévôt sont plusieurs magistrats, dont l'un porte les clefs de la ville.

Des habitants répandus sur divers points, témoignent leur allégresse à la vue du monarque; tandis qu'un ligueur, la figure à moitié cachée dans son manteau, et les yeux hagards, indique le mécontentement du parti vaincu. Deux pages précèdent le roi; l'un porte son manteau, l'autre son casque avec le panache qui ne se trouva jamais qu'au chemin de l'honneur. Vers la droite, une mère exhausse dans ses bras le plus jeune de ses enfants, pour lui faire voir le héros qui doit assurer le bonheur de la France.

⁂ *Fondation d'un Musée en Prusse.* — S. M. le roi de Prusse vient de fonder dans la capitale de ses états un Musée, où l'on doit réunir les statues les plus remarquables, les médailles les plus curieuses et les plus beaux tableaux dispersés dans différents édifices. Le conseiller Hirt est nommé directeur de l'établissement, et, en cette qualité, il présidera au choix et au placement des diverses productions des arts que l'on y rassemblera.

⁂ Architecture. — On construit en ce moment à Vienne, d'après les ordres de S. M. I., un temple qui doit être en tout semblable à celui de Thésée,

érigé à Athènes. Le beau groupe de Thésée, par Canova, doit orner l'intérieur de cet édifice.

PRIX PROPOSÉS.

⁂ *L'Académie des beaux-arts de Naples* propose pour sujet du prix de peinture, à décerner en 1821 : *Médée flottant entre la pitié et la rage*, au moment où elle médite la mort de ses enfants. Le tableau devra avoir quatre pieds de haut sur trois de large, et le prix sera une médaille d'or de la valeur de 600 ducats.

⁂ *L'Académie Royale de Bordeaux* propose, pour un sujet de prix de poésie : *la Naissance du duc de Bordeaux*; le prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 fr., sera décerné dans la séance du 26 août 1821.

L'Académie propose également le même sujet pour un concours de peinture, auquel sont exclusivement appelés les artistes nés ou domiciliés à Bordeaux, et ceux qui appartiennent à l'ancienne ou à la nouvelle école de peinture de cette ville, quel que soit le lieu de leur résidence, et lors même qu'ils seraient étrangers à Bordeaux. Le prix consistant en une valeur de 500 francs, sera décerné dans la séance publique de l'Académie, le 26 août 1821.

Les ouvrages de poésie et ceux de peinture, envoyés au concours, devront être remis au secrétariat de l'Académie, où l'on peut s'adresser pour connaître les conditions générales que les aspirants devront remplir.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LE PETIT PIERRE, *traduit de l'allemand*, *de* SPIESS. (1)

(Premier Article.)

Quelques écrivains qui ne seraient peut-être ni classiques à défaut d'études, ni romantiques à défaut d'imagination, ont jugé à propos de se rattacher à la cause des classiques, qui avait d'ailleurs, comme on sait, grand besoin de cet auxiliaire, et se sont précipités dans la balance incertaine pour la plus grande gloire d'Aristote. Ainsi, les bonnes lettres sont encore sauvées pour quelque temps, et il n'y a pas de si petit journaliste qui n'ait contribué à ce grand événement de sa petite faconde. On n'a oublié qu'une chose dans la discussion, c'est de définir les mots, et cela arrive quelquefois dans des discussions plus importantes, même à Paris.

(1) A Paris, chez l'Advocat, au Palais-Royal.

Il est absurde de supposer qu'il y ait une guerre d'école à école entre les classiques et les romantiques. Il est même absurde de distinguer les classiques des romantiques, c'est-à-dire, les hommes de génie, de ce qu'on appelle les deux écoles, autrement que par la distance des temps, la différence des localités et du langage, l'influence de la religion, des lois, des mœurs, et surtout celle des souvenirs nationaux qui composent en grande partie la poésie d'un peuple. Eschyle a été ce qu'il devait être à Athènes, et Shakspeare ce qu'il devait être à Londres.

Répétons ici le mot tant de fois répété : *la littérature est l'expression de la société*. Joignons-y cet axiome, qui ne paraît pas moins évident : *la poésie est l'expression des passions et de la nature ;* et convenons que le romantique pourrait bien n'être autre chose que le classique des modernes, c'est-à-dire l'expression d'une société nouvelle, qui n'est ni celle des Grecs ni celle des Romains.

Le développement des lumières, favorisé par l'impulsion du christianisme, par les ingénieux travaux des moines, et par la découverte de l'imprimerie, avait fait entrer cette société nouvelle en possession de tout l'héritage littéraire de la société ancienne. Partagée des doubles avantages de l'érudition et du génie, elle était libre de choisir entre ses propres inspirations, et celles des âges que nous avons depuis surnommés classiques. L'Angleterre, presque toute sauvage, et divisée du monde entier comme au temps d'Horace ; la pieuse Allemagne, passionnément fidèle aux traditions religieuses et historiques

des aïeux; l'Espagne moins éblouissante encore des riches inventions des Maures, que de l'éclat de ses Tournois, du succès de ses entreprises et de l'étendue de ses découvertes, osèrent avoir une poésie..... L'Italie, qui avait conservé le dépôt des études antiques, et qui en recueillait les premiers fruits, ne fut pas moins téméraire. Le Dante descendit dans les enfers, sur les pas de Virgile; mais il ne se crut point obligé de parler la langue de son maître, poète heureux d'un âge heureux. Il fit passer dans la *divine comédie* tout le désordre, toute la terreur des guerres civiles et des tempêtes politiques, si fréquentes dans ces républiques d'un jour, désastreuses héritières de l'empire éternel. La France, déterminée par je ne sais quel penchant qui pourrait caractériser une sorte d'esprit national, abdiqua généreusement ses richesses; elle s'en tint à une servile imitation. Déterminés par je ne sais quel autre penchant que je ne qualifierai pas, les critiques en titre qui règlent chez nous les destinées de la littérature, prononcèrent que l'imitation était le goût, et que le goût était le génie. Enfin, comme pour justifier leur audace, il arriva des hommes admirables qui se soumirent à ces lois, à force de naïveté; qui se jouèrent de ces entraves à force de talent; qui égalèrent, qui surpassèrent les anciens; et l'imitation devint une muse.

Il n'est personne qui ne remarque en effet que les modèles de notre littérature se sont conformés en tout aux modèles des littératures antérieures, et cette

conformité s'est étendue jusqu'au choix des sujets. On dirait que nos poètes, découragés par la pauvreté de notre histoire et de nos croyances, n'ont trouvé ni la religion des Druides assez solennelle, ni les annales des Mérovingiens assez tragiques, ni les superstitions de nos ancêtres assez vagues et assez terribles, ni le nom d'Esus, de Bélénus et d'Irminsul assez harmonieux. Le peuple qui avait eu à gémir deux siècles auparavant sur la mort de Jeanne-d'Arc, sa miraculeuse libératrice, alla pleurer le sacrifice d'Iphigénie *en Aulide immolée;* et une cour presque contemporaine d'Henri IV, récemment assassiné, n'eut de larmes que pour la famille de Pélops et pour celle de Labdacus.

On n'a jamais songé à contester l'élévation du génie de Racine et la perfection de ses vers; mais, à la langue près, Racine n'est pas un poète national; c'est un poète grec, un poète hébreu, qui a la touchante éloquence d'Euripide, la majesté sublime d'Isaïe. Je trouve tout en lui, excepté ce que le cœur d'un français demande à son poète, le chant de la patrie, avec les nobles traditions de nos chroniques et les mensonges enchanteurs de nos fables. Schiller, né en France, aurait pu être fort inférieur à Racine, et je serais désespéré de croire le contraire, mais il donnait du moins à la littérature française je ne sais quel lustre d'indépendance et d'originalité qui la distinguait parmi les écoles littéraires, et il est vrai de dire que Racine n'a fait qu'attacher un fleuron éclatant de plus à la couronne classique des Grecs.

Un homme de beaucoup de talent avançait dernièrement, dans un ouvrage remarquable (1), que ce désordre de la direction littéraire des peuples modernes, avait influé de la manière la plus funeste sur leur direction politique; et il est aisé de comprendre ce qui peut arriver d'une société qui a tout reçu des Grecs et des Romains, excepté le sol, les institutions, la langue, les mœurs et la patrie. Une fausse éducation, une éducation toute grecque, toute romaine, fit nécessairement concevoir des besoins nouveaux à des nations *dépaysées*, et ces besoins ne pouvaient se satisfaire que par la subversion de tout ordre, de tout principe. Cependant, cela fut fait ainsi, parce que la politique imitative usurpait lentement les droits que la littérature imitative avait usurpés. Nous acceptions les traditions législatives de la Grèce, comme Jodelle et Garnier avaient accepté ses traditions dramatiques. Ce qu'il y a peut-être d'étonnant, c'est que l'opinion même qui repousse en France tout ce qui a plus de trente ans révolus, ait excepté de sa faveur exclusive les ouvrages qui appartiennent à cette heureuse période. On ose croire cependant que la législation expérimentale est, depuis quelque temps, plus funeste à l'Europe que la philosophie sentimentale et la poésie rêveuse.

Il faut donc chercher une cause à la vive opposition qui se manifeste contre le genre romantique,

---

(1) *Les Fastes de l'anarchie*, par M. le comte de Jouffroi.

et il faut la chercher, selon moi, dans une méprise assez naturelle. On comprend généralement aujourd'hui, et par une extension fort injurieuse pour des écrivains réellement admirables, on comprend, dis-je, sous le nom de *romantiques* toutes les productions modernes qui ne sont pas *classiques*. Il faut avouer que cela composerait une détestable littérature, et je ne puis trop approuver, sous ce rapport, la généreuse indignation des partisans du classique. Mais il était juste de mettre à leur place les ouvrages et les hommes, et de ne pas confondre dans une catégorie commune ces conceptions libres, hardies, ingénieuses, brillantes de sens et d'imagination, qui ne font regretter au goût le plus pur que l'absence de certaines règles, ou l'oubli de certaines convenances; et ces extravagances monstrueuses, où toutes les règles sont violées, toutes les convenances outragées jusqu'au délire. On comprend très bien qu'après cette longue fatigue des peuples, exercés pendant le tiers d'un siècle aux impressions les plus variées, les plus profondes et les plus tragiques, la littérature ait senti le besoin de renouveler, par des secousses fortes et rapides, dans les générations blasées, les organes émoussés de la pitié et de la terreur. C'est là le secret d'un siècle funeste, mais il n'explique pas l'audace trop facile du poète et du romancier qui promène l'athéisme, la rage et le désespoir à travers des tombeaux; qui exhume les morts pour épouvanter les vivants, et qui tourmente l'imagination de scènes horribles, dont il faut demander le modèle aux rêves effrayants des malades.

Ici, je dois le dire, je ne blâme absolument, quoique fort blâmable en soi, ni le spéculateur inconsidéré qui a cru devoir payer ce tribut aux infirmités d'un siècle, ni l'homme de génie qui s'est joué de ce siècle en égarant *Manfred* à travers les glaces des Alpes, ou l'Enfant du châtelain sous les ombrages séducteurs du *Roi des Aulnes.* Sans attenter à la délicatesse de leurs sentiments moraux, et même à la justesse de leurs autres idées littéraires, il me semble seulement qu'on doit repousser avec sévérité les novateurs un peu sacriléges qui apportent au milieu de nos plaisirs les folles exagérations d'un monde fantastique, odieux, ridicule, et qu'il est de l'honneur national de faire tomber, sous le poids de la réprobation publique, ces malheureux essais d'une école extravagante, moyennant qu'on s'entende sur les mots; car ce n'est ni de l'école classique, ni de l'école romantique que j'ai l'intention de parler. C'est d'une école innommée... que j'appellerai cependant, si l'on veut, l'école *frénétique.*

Le roman de *Petit Pierre,* dont je n'ai pas encore articulé le titre, mais auquel je consacrerai incessamment un article plus développé, est à-la-fois la poétique et l'exemple de ce genre déplorable. Spiess est son Aristote et son Homère, et on peut dire de *Petit Pierre*, relativement à ces faux romantiques que j'ai essayé de définir, ce que Longin disait d'Isocrate par rapport aux orateurs grecs. Il le regardait comme un autre cheval de Troye, d'où tous les sophistes étaient sortis.

Ch. Nodier.

REVUE

Des JOURNAUX LITTÉRAIRES *d'Allemagne.*

(IIIe. Article. *Voy.* la XIIe. Livraison.)

Nos lecteurs seront peut-être étonnés que dans des articles intitulés : *Revue des Journaux Allemands*, nous parlions si peu des gazettes, et si longuement des ouvrages que nous ne connaissons que par elles. Pour s'expliquer cette marche en apparence un peu bizarre, il faut d'abord se bien persuader qu'on ne peut juger en aucune manière les Journaux allemands d'après les nôtres. Ils diffèrent autant que le caractère des deux peuples auxquels ils sont destinés ; comme on peut aujourd'hui rassembler toute la littérature et la politique de l'Europe sur le tapis d'un cabinet littéraire, il suffit de lire les Journaux pour connaître à fond l'esprit des diverses nations qui l'habitent. Par exemple, il est bien reconnu que le caractère français a pour base la vanité. C'est d'elle que nous tenons ces qualités brillantes qui font notre gloire, et ces défauts si dangereux qui ont fait dire de nous comme des Athéniens, que nous ne pouvions pas plus rester en repos qu'y laisser les autres. Aussi voyez comme ce vice ou cette vertu fondamentale règne avec éclat dans nos feuilletons ! Chez nous un ouvrage nouveau est souvent l'occasion plutôt que le sujet d'un article. Le rédacteur s'en saisit comme d'un cadre où il fait entrer ses opinions, ses traits

d'esprit et ses systèmes, entre le nom de l'auteur placé en tête de la première page, et sa sentence définitive qu'une transition un peu forcée amène à l'avant-dernière ligne. Il rougirait de se réduire au vil métier de copiste et de consacrer sa plume à faire connaître les pensées des autres, lorsqu'il peut si heureusement y substituer les siennes. Le journaliste allemand, au contraire, se cache toujours derrière l'auteur : il cite beaucoup et critique peu ; une analyse détaillée, de longs extraits de l'ouvrage, de courtes réflexions sans digressions ni théories étrangères au sujet ; voilà tous les éléments de ses articles, qui ressemblent quelquefois à une table des matières. Des littérateurs plus habiles prononceront sur le mérite respectif de ces deux méthodes, où il ne s'agit de rien moins que de choisir entre l'esprit des journalistes et celui des auteurs. Nous nous bornerons à observer que la seconde présente un avantage important qui doit lui donner la supériorité dans ce siècle, où l'on est savant dès qu'on paraît savoir. Avec elle il n'est pas d'ouvrage dont on ne puisse parler sans l'avoir lu. Comme c'est à cette précieuse faculté que nous devons nous-mêmes nos articles, la justice nous fait une loi de nous récuser dans une question où la reconnaissance serait juge.

Ayant promis dans notre dernière revue que la suivante serait consacrée tout entière à la poésie, nous avons rassemblé dans les journaux de trois mois, tout ce qu'ils renfermaient de vers grands ou petits, et nous en avons formé une sorte de budget poétique qui ne laisse pas d'être riche, comparé à celui que la

France pourrait offrir dans le même espace de temps ; car il se compose d'un poëme épique, de trois tragédies et de plusieurs recueils de poésies diverses.

L'épopée, et nous n'entendons par-là ni un poëme en prose, ni un roman en vers, est, sans contredit, le plus bel ouvrage de l'esprit humain et en même temps le plus difficile, puisqu'il est le plus rare. Elle ne paraît qu'à de longs intervalles, à ces grandes époques où l'esprit humain semble s'éveiller comme par enchantement, et atteint tout-à-coup à la perfection que des siècles d'obscurité ont préparée dans le silence. C'est ainsi que le plus grand des poètes de la Grèce est en même temps le plus ancien ; que Virgile dans l'antique Rome, le Tasse en Italie, Milton en Angleterre, ont marqué par leurs immortels ouvrages, la renaissance de la littérature et tout-à-la-fois le terme de ses progrès. On s'étonne que le beau siècle de Louis XIV, qui a laissé dans tous les genres des modèles qu'on ne pourra surpasser, n'ait point produit de poëme épique. Soit qu'on doive attribuer ce vide à la nature même de notre langue et à la difficulté de la rime ; soit plutôt qu'à l'époque où le langage a été fixé en France, la raison fût déjà trop éclairée pour admettre dans l'épopée ce merveilleux qui en est la vie, il est certain que ce fleuron manque à notre couronne littéraire. Mais consolons-nous ; ce malheur nous est commun avec presque toutes les nations de l'Europe, et si elles voulaient nous opposer des ouvrages du second ordre, nous leur répondrions par notre *Henriade* ; c'est un *pis-aller* fort honnête.

Le poëme que nous avons annoncé ne donnera pas à l'Allemagne ce qui lui manque en ce genre. C'est un *imbroglio* romantique où le plan et le style disputent d'obscurité. Le sujet est la victoire des Allemands chrétiens du moyen âge sur les peuples païens du nord de l'Europe ; mais l'auteur s'est moins attaché à célébrer ce grand événement qu'à peindre les amours platoniques d'une vierge chrétienne et d'un héros pieux. Adelbert (c'est le nom du héros) est consacré à Dieu, et, qui pis est, à la mort. On se doute bien d'après cette double vocation, qu'il ne peut épouser sa maîtresse dans ce monde ; aussi se borne-t-il aux fiançailles pour s'assurer au moins de sa foi dans l'autre, et cette idée bizarre donne lieu au dénoûment le plus extraordinaire qui soit jamais sorti d'une tête romantique. Adelbert est tué dans une bataille ; son amante après sa mort prend le commandement de l'armée, et remporte une pleine victoire, après laquelle il est juste de chanter un *Te Deum*. Mais voici qu'au milieu de la cérémonie, le héros-martyr paraît près de l'autel, tout rayonnant de lumière et une branche de lis à la main ; il vient chercher sa fiancée, qui ne se fait point prier pour le suivre : le prêtre bénit leur union, et un nuage descendu du ciel emporte les ames des nouveaux mariés, tandis que leurs corps restés sur la terre, sont enterrés avec pompe pour prouver qu'une mort sainte est la plus belle récompense de la vertu. Nous ne parlerons pas ici d'une magicienne qui évoque les morts, excite les tempêtes et finit par se noyer pour débarrasser d'elle, les chrétiens et l'auteur ; ni

d'un talisman qui doit donner la victoire aux païens tant qu'ils l'auront en leur puissance, et qui ne leur est enlevé qu'après qu'ils ont été vaincus; ni d'un monde souterrain assez semblable à la grotte de Montésinos. L'analyse de cet amas d'événements aussi incohérents qu'invraisemblables, formerait presque un volume. Cependant à travers tant d'obscurité, de mysticisme et d'extravagance, on trouve de beaux vers, des sentiments nobles et des descriptions très bien faites que nous ne citerons pas, parce qu'elles sont surtout remarquables par l'harmonie imitative.

L'auteur a joint à son poëme un recueil de poésies fugitives où il est resté bien au-dessous de Wieland, qu'il semble s'être proposé pour modèle, quoiqu'il réussisse assez bien dans la peinture de l'amour malheureux, et que son style ne manque point de grâce et de douceur. Ses vers sur la chute de Bonaparte, prouvent qu'il peut s'élever au ton de l'ode; en voici à-peu-près l'idée : « Conduit par ses dieux de mensonge, ce soldat audacieux portait déjà la main » sur le sceptre du monde; le vrai Dieu l'aperçut, » il sema sous ses pas les neiges et les tempêtes, et » le fils du crime fut abattu. »

Ce serait à-la-fois une injustice et une erreur de vouloir juger la littérature d'une nation sur les ouvrages que cette nation elle-même repousse et désavoue. C'est d'après les productions que les hommes éclairés signalent comme des modèles à suivre, ou des chefs-d'œuvre à admirer, qu'il faut prononcer sur le mérite respectif de chaque genre et de chaque peuple. Ainsi nous ne fatiguerons pas nos lecteurs

par des déclamations banales sur les vices du genre romantique, appuyées de la fastidieuse analyse de quelques mauvaises tragédies dont les Allemands eux-mêmes se moquent dans leurs journaux.

Deux cependant nous ont paru mériter une mention honorable par le ridicule de leur style. Dans l'une, on a voulu peindre le massacre de la Saint-Barthélemy, et cette nuit affreuse où, suivant l'expression de l'auteur, l'enfer tout entier est venu coucher sur la terre (1). Sans doute, ce sujet qui n'aurait jamais dû souiller la plume d'un auteur français, est un des plus tragiques que notre histoire présente aux méditations des poètes étrangers. Mais n'est-ce pas avoir trouvé le secret de le rendre comique, que de faire dire à Coligny, en parlant de sa fille, « que sa vertu est pour elle une enveloppe » épineuse à laquelle les courtisans amoureux vien- » nent se piquer les doigts (2). » Assurément la terreur disparaît devant de pareils vers; et s'ils inspirent quelqu'un des sentiments qui sont du ressort de Melpomène, ce ne peut être que celui de la pitié.

Cependant on peut faire pis encore, et c'est ce que prouve une autre tragédie, intitulée : *Thomas Aniello*, à laquelle nos boulevards n'ont rien pro-

---

(1) Die holle will
Heute einmal, eine nacht auf erden schlafen.

(2) Rauh ist die Tugend hülle
D'ran sticht sich mancher glanzende verführer
Die zartem finger wund.

duit de comparable, pour l'extravagance du plan et l'inconvenance des détails. On y voit une princesse éprise d'un pêcheur, le poursuivre déguisée en moine, jusque dans une église, pour lui demander le baiser fraternel, et lui remettre elle-même une déclaration d'amour par écrit. Pour juger si le style répond à l'action, il suffit de jeter les yeux sur quelqu'un des amphigouris de sentiments, où cette chaste princesse déplore son martyr, dans des termes auxquels sa confidente elle-même se plaint de ne rien comprendre. « Ce Pêcheur, dit-elle, est » devenu pêcheur d'hommes comme saint Pierre, et » m'a prise dans ses filets (1). »

Je crois que cette citation me dispense d'en dire davantage. Mais quoique de pareils ouvrages ne prouvent pas plus contre le mérite littéraire d'une nation, que les mauvaises herbes qui croissent dans un champ, ne prouvent contre sa fertilité, il est bon d'observer que nous n'avons encore rien vu de semblable dans ce qu'on appelle en France du nom de tragédie. Cependant, le siècle est en marche; l'on peut tout attendre de la perfectibilité et du progrès des lumières.

Après avoir parcouru ce que les journaux allemands ont eux-mêmes blâmé, voyons ce dont ils font l'éloge. C'est là, surtout, que nous pourrons apprécier l'état actuel de la littérature allemande.

---

(1) Wie Petrus, fing er mich
Im netz der menschen suchte dieser fischer.

De grandes espérances paraissent se réunir sur M. de Heyden, jeune auteur, qui vient de publier ses premiers essais, sous le titre de *Nouvelles dramatiques* (1). On vante beaucoup son style, et surtout la sagesse avec laquelle il s'est préservé du langage ampoulé, trop commun chez ses compatriotes. Pour mettre nos lecteurs en état de juger par eux-mêmes si ces éloges sont fondés, nous citerons en entier, un monologue tiré du drame intitulé: *Alexandre et Apelle;* ce qui peut ajouter quelqu'intérêt à ce morceau, c'est qu'il exprime, à-peu-près, les mêmes sentiments que celui où Rousseau a décrit la passion insensée de Pygmalion. Dans la pièce allemande, Apelle a peint Campaspe sous les traits de Vénus sortant des eaux; et brûlant du double enthousiasme des arts et de l'amour, il exprime ainsi son ardeur : « Je te salue, » naissante Aurore, toi qui rouvres mes yeux à la » contemplation de tant de charmes! Parais sur » l'horizon, dans toute ta splendeur, remplis de ta » douce lumière ce temple habité par ma déesse; » viens dans l'éclat de ta pompe orientale, lui porter » les hommages que l'univers doit à son plus bel » ornement. Et toi, soleil, saisis les rênes de tes » brûlants coursiers, sors du liquide empire de » Thétis, et baigné dans la rosée céleste, viens » ramener sur la terre la lumière et la joie; que » ta chevelure rayonnante brille comme dans un

(1) *Dramatischen en ovellen.* Konisgsberg, bey Unzer.

» beau jour de printemps.... Tu parais, et déjà tes
» feux découvrent à mes regards cette image adorée.
» Je vois briller ces flots argentés, au-dessus des-
» quels une femme, ou plutôt une déesse, plane
» dans tout l'éclat de sa beauté divine. Les rayons
» de l'aube matinale semblent se jouer amoureu-
» sement sur ses attraits à demi-nus. Ce n'est plus
» une froide image... c'est Vénus elle-même... Que
» dis-je? c'est une flamme brûlante qui sort de la
» mer, pour embraser le monde des feux de l'amour!
» A chaque instant elle devient plus belle... N'ai-je
» pas surpris un signe de sa main?... Arrête, ah! ne
» t'élève pas encore vers le ciel... Mais quoi! déjà
» ses pieds de rose touchent à peine aux flots qui
» semblent leur donner le baiser d'adieu.... Elle
» prend son essor... O Jupiter, je me meurs, je
» succombe au délire qui trouble tous mes sens!... »

Ce morceau, dans lequel on ne peut s'empêcher de reconnaître de la verve et des idées gracieuses, n'est pas encore exempt d'enflure et de mauvais goût. Mais Rousseau lui-même n'a pas tout-à-fait échappé à ce reproche. Comment peindre, dans un style sage, les écarts d'une imagination en délire? Au reste, M. de Heyden a donné des preuves du même talent dans ses autres ouvrages, et notamment dans les drames intitulés : le *Pélerin*, la *Soirée d'Hiver;* et dans la *Perle du Gange*, fable indienne, où il a très heureusement saisi le coloris brillant des poésies orientales.

Les journaux allemands font aussi beaucoup d'é-

loges d'un nouveau recueil de vers, par Cont (1). Cet auteur s'est essayé dans tous les genres, mais se distingue surtout dans la poésie lyrique et l'élégie, où il rappelle quelquefois Schiller. Ce genre semble le seul qui puisse encore réussir dans ce siècle essentiellement mélancolique et philosophe. Le succès qu'ont obtenu parmi nous les méditations de M. de Lamartine, en est une preuve assez frappante. Après tant de sanglantes révolutions, qui ont éteint dans tous les cœurs les espérances de l'avenir et les jouissances du présent, les muses ne trouvent des accords touchants que pour pleurer sur les tombeaux des hommes ou les ruines des empires.

JULES DE P...

(1) *Gedichte*, von Couz. Tübingen, bey Laupp.

POÉSIE.

IMITATION LIBRE

Des deux Psaumes : *Cantate Domino canticum novum*, et du Psaume : *Dominus regnavit ; exultet terra !*

Rends hommage à ton Dieu dans une hymne nouvelle,
Terre ! bénis son nom, exalte sa grandeur !
Annonce aux nations la gloire du Seigneur,
Ses miracles, sa loi, sa puissance éternelle !
Pasteurs des peuples, princes, rois,
Avec éclat, avec magnificence,
Du Très-Haut proclamez les droits,
Sanctifiez le jour marqué par sa présence ;
Au sanctuaire apportez vos présents,
De fleurs couvrez l'autel ; faites fumer l'encens !
A l'aspect de son Dieu que la terre frémisse,
Qu'un saint effroi trouble les mers !
Le Seigneur s'est levé ! que le ciel applaudisse !
Précédé de sa foudre, environné d'éclairs,
Il vient au monde apporter la justice.
Sa course envahit tout, comme un feu dévorant,
Comme un impétueux torrent ;
Que des méchants l'espoir s'anéantisse !
Son règne est arrivé ! les cieux et les enfers
Attestent sa victoire aux yeux de l'univers.
Aux dieux créés par l'imposture,
Aux simulacres vains idoles de l'erreur,
Que ceux dont la croyance impure

Rend un culte profanateur,
Soient confondus dans leurs vœux sacriléges.
Dieu seul est le Seigneur ; et tous ces nouveaux dieux,
Usurpateurs de ces saints priviléges,
Disparaîtront au jour qui va luire sur eux.
Il se lève brillant sur la tête du juste ;
L'allégresse renaît au cœur droit et pieux :
Rends gloire à ton Seigneur dans un cantique auguste,
Peuple ! son bras puissant redevient ton appui :
Le gage du salut t'est offert aujourd'hui :
Le ciel le présente à la terre ;
La vérité reparaît avec lui ;
Ange de paix, il vient finir la guerre :
De joie à son aspect les peuples sont émus :
Dieu s'est manifesté ; ses décrets sont connus.
Relève-toi, Sion ! chante ce jour prospère !
Reprends ton luth harmonieux !
Que le clairon éclate en sons religieux !
Que du Nord au Midi, du Couchant à l'Aurore,
Les cantiques sacrés s'élèvent vers les cieux !
Aux miracles du Dieu que l'univers adore,
Que les monts et les mers applaudissent encore !
La justice reprend un empire nouveau,
Et le salut du monde est sorti d'un berceau.

P. A. VIEILLARD.

LE CIRON,

Fable (1). — 1810.

On cherche les honneurs; et moi, je les évite.
Le repos suit l'obscurité :
On ne voit guère, en même gîte,
Ambition et sûreté.

Ciron l'imperceptible, un jour, en tête folle,
Voulut faire parler de lui.
A quoi pensait Jupin, quand de la bestiole
Il logea la grande âme en un si mince étui?
Petitesse à Ciron était un poids à charge.
Le globe était étroit pour ses pensers trop fiers.
« On étouffe ici-bas, disait-il; dans les airs,
» Nous serions du moins plus au large.
Ce vaste azur me plaît : si j'y faisais un tour?
» On s'instruit à courir; d'ailleurs, nul n'est prophète
» En son pays. Dieux! quelle fête,
» Lorsqu'à la gent Cirone admirant mon retour
» Je peindrai les cieux, ma conquête;
» Je dirai, loin sous moi, les nuages errants,
» Mon front près du soleil, le tonnerre et les vents
» A mes pieds roulant la tempête!
» Qui sait, à ces récits pompeux,
» Si la République inspirée
» Ne dit pas : — Ciron merveilleux,

---

(1) Cette fable est du même auteur que la jolie pièce intitulée : *Les Cygnes*, insérée dans la première Livraison de nos *Annales*, pag. 23.

(*Note de l'Éditeur.*)

» Beau conquérant de l'Empirée,
» Règne sur nous et nos neveux. —
» Oh ! pour qui n'était rien la veille,
» Quel plaisir de s'éveiller Roi !
» *Sire*, *Sa Majesté*, noms flatteurs à l'oreille !
» Je parle ; on m'obéit. Mon caprice est ma loi :
» Je fais la paix, je fais la guerre ;
» Cirons ont leur César : ma gloire emplit la terre,
» Et le dixième ciel ne tourne que par moi. »

L'atome en eût dit de plus belles ;
Mais il se ressouvint au haut du firmament,
Que pour voler il manquait d'ailes.
Adieu, châteaux en l'air, diadème en plein vent !
Plus de César ; Ciron est Ciron comme avant.
Il comptait, l'œil marri, ses grandeurs disparues ;
Quand près de lui s'abat des nues
L'Aigle, ministre ailé du souverain des Dieux.
Que fit l'insecte ambitieux ?
Il se ravise. « Eh mais ! le vent me souffle en poupe ;
» Profitons-en. Montons en croupe ;
» Et fouette, cocher, dans les cieux.
» Fortune ! cette fois, qu'à bon port je me rende ;
» Je t'immole un Bœuf pour offrande. »
Une hécatombe eût valu mieux.
N'importe. Ainsi fut fait. Ciron se glisse ; il grimpe
En haletant, sur le roi des oiseaux
Qui s'envole, et, superbe, est déjà dans l'Olympe,
Sans songer qu'un Ciron pèse entier sur son dos.

Dès qu'il se vit perdu dans la plaine enflammée
Où se forge la foudre, où s'allume l'éclair,
De tout son corps trembla le Phaéton-pygmée.
Il cherche en vain, des yeux, la terre accoutumée :
Un océan de feu nage entre elle et l'éther.

Ce fut bien pis encor, quand il vit le tonnerre
Avec un long fracas brisant ses arsenaux,
Et l'aigle audacieux, dans des flots de lumière,
Se jouant avec les carreaux
Dont le seul bruit trouble la terre.
Alors vaincu, suffoqué
Par la vapeur qui l'assiége,
Petit monarque manqué
Dégringolant de son siége,
Il tombe; et, roulant sans fin
A travers le vide immense,
Le pauvret meurt en chemin,
Sans avoir d'une audience
Honoré son peuple-nain.

D. G.

ÉPIGRAMME.

L'époux Damis a reçu maint affront,
Mais Damis rit dans l'opulence.
Que lui font les propos? les cornes de son front
Sont à ses yeux des cornes d'abondance.

Casimir B...

MÉLANGES.

LE BOIS DE MARIE (1),

NOUVELLE RUSSE,

Traduite de Joukofsky.

Une fraîche et tranquille soirée remplaçait la chaleur d'une journée d'été, quand le jeune Ouslad, revenant dans sa patrie, s'approcha des rives de la Moskva. La surface unie des eaux, que ridait à peine un léger zéphir, était colorée par la lumière rougeâtre du couchant; et répétait, comme un miroir fidèle, une sombre forêt et un antique château construit sur le sommet d'une montagne escarpée. (Là, où l'on voit maintenant les murs du Kremlin, le palais des czars de Russie, la cathédrale avec sa coupole dorée, et l'immense clocher d'Ivan Véliky.)

Ouslad, orphelin dès ses plus tendres années, avait été élevé par un vénérable étranger, que des raisons inconnues avaient amené dans le village où ce pauvre enfant avait reçu le jour. Il avait soigné

(1) Il y a, à quelques verstes de Moskou, un bois qui porte ce nom, et qui est une fort jolie promenade en été : tout le reste est d'invention dans cette nouvelle.

(*Note du Traducteur.*)

son éducation, il lui avait enseigné la poésie et la musique. Souvent, pendant les belles soirées d'été, Ouslad, entouré de tous les habitants du hameau qui l'écoutaient dans un silence religieux, célébrait dans ses chants, simples comme la nature, le bonheur des campagnes, la paix des chaumières, le doux ramage des oiseaux, les amours des tourterelles, et le parfum des fleurs : ses accents résonnaient le long du rivage de la Moskva, et étaient répétés par l'écho de la montagne. Pendant les longues soirées d'hiver, personne n'était aussi amusant qu'Ouslad : quand il racontait quelque terrible histoire, les cheveux se dressaient sur la tête de ses auditeurs, et les enfants se serraient avec frayeur contre le sein de leurs mères; mais bientôt, faisant succéder la joie à la peur, il égayait la veillée par de jolies chansons et des contes plaisants; personne enfin ne savait animer les danses et les jeux comme l'aimable Ouslad : les vieilles cessaient de gronder leurs enfants, quand il leur rendait visite; les jeunes gens oubliaient leurs querelles en sa présence; les vieillards même se déridaient à son approche. Les jeunes filles surtout se plaisaient à regarder Ouslad, dont les yeux noirs, mais pleins de douceur, étaient ombragés par de longues paupières et par des sourcils épais et bien arqués; et dont les blonds cheveux retombaient en boucles légères sur son beau front, sur ses joues vermeilles, et flottaient sur son cou blanc comme la neige : mais, de toutes les filles du hameau, celle qui regardait le plus souvent et le plus tendrement Ouslad, c'était la belle Marie, dont

la chaumière était située sur la rive opposée de la Moskva.

Marie avait quinze ans; et l'amour n'était encore qu'un jeu pour elle. Tout l'égayait, la touchait, la charmait : elle adorait sa mère, elle pleurait quand elle la voyait triste ou malade; mais, dans le même instant, un rien pouvait la distraire de sa peine et fixer son attention : elle courait après un beau papillon, et riait de bon cœur, s'il lui arrivait d'entendre quelque mot plaisant, de remarquer quelque figure difforme.

Marie se développait sous la surveillance de sa mère, comme la violette des champs sous le feuillage qui lui sert d'abri. Depuis quelque temps cependant son cœur était rempli d'un feu secret qui animait toute son existence, c'était l'amour qu'Ouslad lui avait inspiré; mais ce sentiment n'était pas assez exclusif pour absorber toutes ses pensées, et ne l'empêchait pas d'arroser ses fleurs, de nourrir sa fauvette, et de jouer avec ses compagnes. Ouslad, plus réfléchi, plus âgé que Marie, aimait aussi plus passionnément. La vue de cette jeune fille le plongeait dans une douce mélancolie : loin d'elle il était triste et rêveur; il l'était encore lorsqu'il la voyait, vive et folâtre, se livrer aux jeux de son âge. Marie soupirait aussi quand ses yeux rencontraient ceux d'Ouslad; elle se réjouissait quand il l'entretenait de son amour; elle lui serrait tendrement la main, et lui disait : « Cher Ouslad, tu fais le bonheur de ma vie! » En un mot, elle l'aimait autant que peut aimer un cœur de quinze ans.

Une fois, aux approches de la nuit, Ouslad, couché sur le bord d'un ruisseau, vis-à-vis de la chaumière de Marie, chantait des vers qu'il avait composés pour elle. A cette voix qui lui était connue et dont le son faisait palpiter son cœur, la jeune fille prit un vase, et dit à sa mère qu'elle allait puiser de l'eau à la fontaine. Arrivée auprès d'Ouslad, elle s'assit sur l'herbe, à côté de lui, entoura son cou de son bras d'albâtre, et pencha sa tête charmante sur l'épaule de son amant. La nature n'était éclairée que faiblement par le soleil couchant, dont les derniers rayons, perçant à travers le feuillage des arbres, ne répandaient qu'une lumière douteuse. Aucun nuage n'altérait l'azur des cieux, l'air était embaumé des parfums qu'exhalaient la violette, le muguet et les églantiers en fleurs; un vent léger agitait mollement la cime des arbres et les joncs du rivage, et produisait un bruit léger qui se mêlait au murmure des eaux, au bourdonnement des insectes et au gazouillement des oiseaux; tous ces sons réunis formaient un doux concert, dont le charme irrésistible touchait l'âme et l'invitait à une tendre rêverie.

Enivrés d'amour et de bonheur, Ouslad et Marie gardèrent long-temps le silence. « Marie, dit enfin » Ouslad, te souvient-il de l'instant où nous nous » rencontrâmes en ce lieu, sur le bord de ce limpide ruisseau? — Tu étais venue, comme aujour- » d'hui, pour y puiser de l'eau; et, occupée à » écouter le chant des oiseaux, tu étais assise sous » ce bouleau dont les branches se courbent jusqu'à » terre. Je revenais de Novgorod, j'étais harassé de

» fatigue et accablé par la chaleur du jour; tu ap-
» paisas ma soif, tu m'invitas à me reposer sous cet
» ombrage; et tu me regardas avec un air si doux
» que mon ame se remplit soudain d'un charme
» inexprimable. Ah! depuis ce moment, j'ai cessé
» d'être maître de moi-même; depuis ce moment,
» mon seul bonheur est d'être auprès de toi ou de
» penser à toi. Souvent, quand la nuit a répandu ses
» voiles sur la terre, je m'oublie pendant des heures
» entières, caché dans un bosquet d'églantiers, tout
» près de ta demeure; de là, je contemple avec
» amour ton céleste visage, éclairé par la douce
» lumière de la lune, quand tu es assise sur le seuil
» de ta porte, à côté de ta bonne mère. Je la vois
» séparer tes blonds cheveux, les rassembler en
» tresses, et t'embrasser en t'appelant son unique
» consolation. Et toi, tu chantes pour l'égayer, tu
» lui parles de tes plaisirs, de tes projets, de notre
» hymen; et tu lèves alors vers cette tendre mère
» des regards si touchants, si expressifs, que le
» cœur le plus insensible en serait ému. Placé près
» de vous, je vous vois, je vous entends; et je vou-
» drais... mais, mon amie, comment exprimer ce
» que j'éprouve alors? Ah! dans ces moments d'i-
» vresse, je reste immobile à ma place; mais mon
» cœur vole vers toi, plein d'amour et de recon-
» naissance! »

Ainsi parla Ouslad. Marie, trop vivement émue, ne put lui répondre; mais elle soupira; sa tête s'approcha de celle de son amant, leurs lèvres se ren-

contrèrent; et leurs âmes se confondirent dans un long baiser.

« Chère Marie, continua Ouslad, nous serons
» unis quand tu auras seize ans accomplis; la lune
» doit éclairer douze fois la cime des arbres avant
» que tu sois à moi. Alors ta bonne mère se trans-
» portera dans notre chaumière; nous prendrons
» soin de sa vieillesse : heureuse de notre bonheur,
» elle verra la fin de sa vie s'écouler comme le soir
» d'un beau jour.... Maintenant, (reprit-il après un moment de silence, et avec un trouble qu'il s'efforçait en vain de déguiser), maintenant, je suis forcé
» de m'éloigner de toi pour quelque temps. Mon
» bienfaiteur, celui qui a pris soin de ma jeunesse,
» et qui m'a tenu lieu des parents que le sort m'a
» ravis, part demain pour retourner dans sa patrie, où
» il va terminer sa carrière. La reconnaissance me
» fait un devoir de l'accompagner; car nous allons
» nous séparer sans doute pour toujours. Je serai de
» retour vers le printemps. Marie, chère Marie!
» ne m'oublie pas pendant mon absence!... »

Marie pleurait; le cœur d'Ouslad était oppressé de sanglots : ils se levèrent. La jeune fille embrassa tendrement son ami, et reprit en soupirant le chemin de sa chaumière. Ouslad se jeta dans une barque et passa sur l'autre rive, où était son humble demeure. Là, couché sur l'herbe, la tête penchée sur sa main, il regarda long-temps la chaumière de Marie, où brillait, par intervalle, une faible lumière : cette lumière disparut enfin. Ouslad se livra tout entier à sa douleur, le désespoir s'empara de son âme : il lui

semblait que le temps du bonheur était passé pour toujours, et que Marie n'existait plus pour lui.

L'aurore ne trouva plus Ouslad sur les bords de la Moskva. Le premier jour, Marie ne cessa de gémir et de pleurer : rien ne pouvait la distraire de son chagrin ; elle n'écoutait pas les consolations que sa mère cherchait à lui donner, et refusait de prendre la nourriture qu'elle lui offrait. Le lendemain, elle alla à la fontaine ; tout-à-coup elle vit paraître un guerrier qui lui était inconnu ; ses armes étaient resplendissantes d'or et d'acier ; un casque, orné d'un panache noir, couvrait sa tête, et une énorme peau d'ours pendait de ses larges épaules ; sa stature était haute, son visage majestueux et sévère ; ses yeux, vifs et perçants, étaient profondément enfoncés sous d'épais sourcils ; une barbe noire et touffue couvrait à moitié ses joues basanées. En le voyant, Marie resta stupéfaite. « Qui es-tu, jeune fille ? » lui dit-il, en la regardant fixement. Effrayée par sa voix tonnante, Marie n'osa lever les yeux, et s'enfuit comme une biche timide : le guerrier la suivit.

C'était le boyard Rogdaï, célèbre par sa puissance et sa valeur : il possédait de vastes campagnes baignées par la limpide Moskva ; c'était à lui qu'appartenait l'antique château que l'on voyait s'élever au sommet de la montagne. Il avait long-temps servi de son épée la grande Novgorod ; ses compagnons d'armes l'appelaient Rogdaï *Bras-de-fer*, mais tout le monde l'avait surnommé *Cœur-de-roche*, car aucun sentiment d'humanité ne lui était connu : jamais les rides ne disparaissaient de son front soucieux ; cruel,

violent, impitoyable dans la vengeance, il ne pouvait être attendri ni par les pleurs d'une jeune vierge, ni par le sourire de l'enfance. Ayant, dans une assemblée publique, tué un des premiers magistrats de Novgorod, il avait été obligé de s'éloigner en hâte de cette ville puissante, et il allait, avec sa troupe fidèle, offrir ses services au grand prince Vladimir, qui gouvernait alors la Kiovie; mais, avant de s'y rendre, il avait voulu visiter son héritage et le château de ses pères.

Du moment où il rencontra la belle Marie auprès de la fontaine, un nouveau sentiment s'empara du cœur de ce farouche guerrier. Il commença à visiter chaque jour la mère de la jeune fille; en causant avec la bonne vieille, il jetait des regards obliques sur Marie, qui, occupée à son rouet, baissait timidement la vue, et tremblait chaque fois que ses yeux rencontraient ceux de Rogdaï, où brillait un feu sombre et concentré.

Une passion indomptable, accompagnée du tourment des desirs et des cruelles inquiétudes de la jalousie, consumait ce redoutable guerrier. Ce fut alors qu'il sentit pour la première fois le besoin de se faire aimer, et qu'il commença à adoucir le son de sa voix et l'expression de sa physionomie. Quelquefois il déridait son front soucieux, et le sourire paraissait sur ses lèvres. Sans cesse il pensait à Marie; il la cherchait à la fontaine, dans la profondeur des bois; il la suivait au hameau; et souvent même, dans l'espérance de lui plaire, il se mêlait aux jeux des villageois. Tous les jours il lui envoyait des pré-

sents; tantôt un superbe collier de perles, tantôt des habits richement brodés, tantôt des boucles d'oreilles et des bagues de grand prix. « Belle Marie, lui » disait-il souvent, consens à m'aimer; et je ferai » ton bonheur : tu disposeras de mes richesses, tout » ce que je possède t'appartiendra; tu seras couverte » d'or et de pierreries; je te mènerai dans la fameuse » ville de Kief; je te présenterai au grand prince » Vladimir; tu assisteras à ses brillants tournois; et » tu seras l'ornement de sa cour. »

Cependant que se passait-il dans le cœur de la jeune Marie? Pendant le premier mois, elle venait tous les jours à la fontaine pour penser à Ouslad, et tous les jours elle y rencontrait son rival. Le mois suivant, Marie commença à écouter plus attentivement les propositions de Rogdaï; dans son âme, naguère si pure, si naïve, s'élevèrent des pensées orgueilleuses; elle ne songea plus qu'à la richesse de son nouvel amant, à l'éclat du sort qu'il lui offrait, et au triomphe de sa beauté à la cour de Kief. Le troisième mois, elle donna sa foi à Rogdaï.... Bientôt, malheureuse victime de l'ambition, bientôt renaîtra, et avec plus de force, ton premier amour; bientôt.... mais que deviendras-tu, pauvre Marie! quand tu verras s'évanouir l'illusion qui te séduit maintenant?

C. H.

(La suite à un Numéro prochain.)

GÉOGRAPHIE.

Notice sur la ville de Laybach.

Les villes doivent leur illustration à bien des causes différentes : celles-ci appellent notre attention par les grands événements dont elles ont été le théâtre ; celles-là, par les hommes fameux qu'elles ont vus naître ; d'autres, par des monuments pompeux et par l'industrie de leurs habitants. Enfin, il en est quelques-unes qui, par des réunions de personnages augustes, assemblés pour discuter les grands intérêts, soit de l'Église, soit des empires, ont obtenu la faveur d'occuper une place dans les fastes de l'Histoire.

La ville de Laybach va recevoir cette dernière espèce d'illustration ; et sa topographie peut offrir quelque intérêt aux personnes qui aiment à étudier la suite des événements de l'époque où nous vivons.

Laybach est la capitale de la Carniole, province autrichienne, située au midi de la chaîne des *Alpes Juliennes*. S'il faut en croire la tradition, il est peu de villes en Europe d'une aussi haute antiquité. On rapporte que Jason, à son retour de la conquête de la Toison d'or, remonta l'Ister, avec ses compagnons de voyage, et s'arrêta au pied de la colline sur laquelle se trouve aujourd'hui bâtie la citadelle de Laybach. Là, il fonda la ville d'*OEmona*, y fit quelque séjour, et y laissa une colonie. Le vaisseau d'*Argo* fut ensuite porté par les illustres voyageurs jusqu'au

golfe Adriatique, d'où il continua la route pour arriver dans la Grèce.

Pour expliquer cette tradition, il faut supposer que la Save, qui se jette dans le Danube à Belgrade, et qui coule à une demi-lieue de Laybach, fut prise par les Argonautes, pour la continuation de l'Ister, et qu'ils remontèrent ce fleuve jusqu'à l'endroit où la petite rivière de Laybach se jette dans son sein.

Quoi qu'il en soit, aucun monument ne sert de preuve à cette tradition. On a trouvé quelques débris d'instruments de navigation dans les alluvions de la Save; mais rien n'atteste leur antiquité. *OEmona* était placée sur le passage des légions romaines qui allaient faire les guerres de Germanie, lorsqu'elles avaient été embarquées sur le golfe Adriatique. On voit, au midi de la ville moderne, les murailles d'un camp romain. Dans le petit vallon de *Dobzoba*, on trouve une église en rotonde, qui fut, dit-on, un temple de Jupiter.

La ville de *Laybach* tire son nom de celui de la rivière qui la traverse, et qui signifie : *rivière chaude*. En effet, dans les hivers les plus rigoureux, elle garde une douce température, et la sensation de chaleur qu'elle produit est augmentée par le contraste avec l'air extérieur. L'eau de cette rivière forme en s'évaporant une légère fumée qui souvent s'accumule dans la ville et produit un brouillard épais. La Laybach doit sa température, indépendante de celle de l'atmosphère, au peu de durée de son cours, qui n'est que de cinq lieues. Il paraît que cette rivière voyage long-temps sous la terre avant de se mon-

trer dans son bassin extérieur. Ces contrées offrent plusieurs rivières souterraines : le *Timave* lui-même, qui se jette dans le golfe de Venise, est peut-être une des rivières souterraines qui coulent dans ce pays, et qui n'ont un lit extérieur que très près de leur embouchure.

Peu de provinces offrent au géologue un plus grand nombre de faits curieux. C'est à peu de distance de Laybach, qu'on voit le lac de *Cirnitz*, formé par le trop plein d'un lac souterrain, placé directement au-dessous de lui. Ces deux lacs communiquent ensemble par une étroite ouverture. Selon que le lac souterrain est plus ou moins fourni d'eau, le lac supérieur devient, tour-à-tour, le théâtre de la pêche ou de la chasse.

Les grottes d'*Adelsberg* et de *Pianina* offrent des spectacles surprenants. Lorsque les paysans, portant des torches, y conduisent les voyageurs, ces cavernes profondes, ces feux réfléchis par les eaux, ces stalactites, le bruit des cascades et des vents, rappellent les descriptions que les poètes nous font des bords du Styx et des gouffres du Ténare. On a trouvé, dans les rochers peu éloignés de Laybach, des masses énormes de *cornes d'Ammon* (*ammonites*), de plus de quatre pieds de diamètre. Les *pouddings* des bords de la Save offrent des blocs d'une variété infinie de substances, susceptibles de recevoir le poli du marbre.

C'est dans cette contrée qu'on a découvert cet animal d'une organisation singulière, connu sous le nom de *Protée Anguilar*. Il a des bronches exté-

rieures et des poumons; on ne retrouve en lui aucune trace de l'organe de la vue; les os de la tête n'offrent aucune marque du passage du nerf optique. C'est le seul animal à vertèbres chez lequel l'appareil de la vision soit entièrement anéanti; son corps ressemble à celui du lézard, et sa queue est propre à la natation. Le *protée* vit dans des ruisseaux souterrains dont les eaux tarissent de temps à autre; quelquefois ces eaux sont trop abondantes, et le *protée* est jeté par elles hors de leur lit ordinaire. Les écrevisses, que l'on pêche dans la Laybach, sont les plus grosses que l'on connaisse.

Pendant l'hiver, la Carniole est couverte d'une neige épaisse, durcie par la durée du froid; alors les traîneaux sont les seules voitures qu'on emploie. Au retour du printemps, on est charmé du spectacle de ces coteaux et de ces vallons, dominés par le vaste amphithéâtre formé au nord par les *Alpes Juliennes*, toujours couvertes de neige. Plusieurs jolies collines, entr'autres *les Jumelles*, appellent sur leur sommet les amateurs de vues pittoresques: peu de pays fournissent autant d'objets d'étude au paysagiste; les maisons des paysans sont construites en bois de sapin posé de champ, et dont les poutres laissent des ouvertures d'un demi-pied carré, qui forment les fenêtres. Les moissons, qui consistent en seigle, froment, haricots et blé de Turquie, sont conservées au milieu des champs sur des espèces de charpentes auxquelles leur ressemblance avec une harpe renversée, a fait donner le nom de cet instrument. Ces *harpfen* impriment à la campagne un aspect vraiment bizarre.

Lorsque la récolte est terminée, elles ressemblent à de grandes murailles; avant la moisson, leurs barreaux dégarnis ne déplaisent pas moins au voyageur qu'au villageois, à qui ils annoncent la fin de ses subsistances. De petites chapelles, très rapprochées les unes des autres, dans tous les chemins, sont d'un effet fort pittoresque. Quelques jolies maisons de campagne se montrent sur les coteaux couverts de sapins. Le château de *Paillaroutchi* est un séjour agréable, qui probablement est destiné à recevoir quelqu'un des personnages augustes qui se rendent au congrès.

Quant à la ville de Laybach, elle n'offre rien de remarquable; sa population est d'environ 15,000 ames. Point de commerce, aucune manufacture, aucun monument n'attire l'attention du voyageur. Les rues sont mal alignées, et le luxe des meubles n'a pénétré dans aucune maison particulière. Cependant les femmes, généralement jolies, ont une toilette semblable à celle des Parisiennes.

Le Journal des Modes compte plusieurs abonnés dans cette ville, et ses jolies gravures sont des types auxquels on s'efforce de ressembler. Les élégantes, parmi les gens du peuple, conservent l'ancien costume carniolien, qui n'est point dépourvu d'agrément. Une coiffe, couverte de paillettes d'or, et d'un prix considérable, est une pièce de toilette qui passe sans altération d'une génération à l'autre. La douceur et la sobriété forment principalement le caractère des Carnioliens.

Laybach renferme une université, où plusieurs bons professeurs font fleurir les lettres grecques et latines : cette ville possède aussi un évêché. La religion catholique est professée dans la Carniole. Les chevaliers de l'ordre teutonique y ont possédé plusieurs châteaux.

On parle à Laybach, l'allemand, l'italien et le carniolien qui est un dialecte de la langue *slave*. Cette langue est la plus étendue de l'Europe ; le russe lui-même, tel qu'on le parle à Saint-Pétersbourg, n'est autre chose qu'un de ses dialectes. M. le baron de Zoïs, dont les talents honorent la ville de Laybach, a cru reconnaître des analogies entre la langue *slave* et le *samscrit :* c'est l'ouvrage de M. Langlès, sur cette dernière langue, qui lui a donné l'occasion d'apercevoir ces analogies. Cependant, comme la langue slave n'a produit encore aucun ouvrage d'un mérite classique, elle n'est point devenue l'objet de l'étude des savants. De longs poëmes nationaux sans variété, quelques jolis contes, plusieurs chansons imitées des odes des anciens, des grammaires et un dictionnaire à peine terminé, tels sont les trésors du dialecte de la langue slave qu'on parle en Carniole. Notre estimable collaborateur, M. Charles Nodier, a publié la traduction de quelques petites pièces slaves, parmi lesquelles on remarque celle intitulée *la Luciole*. Les sermons sont prononcés généralement en carniolien. Cette langue n'est point dépourvue d'harmonie et de variété dans ses inflexions ; quoiqu'elle présente un grand nombre de voyelles

gutturales, elle est favorable à la musique. J'ai été charmé quelquefois des cantiques que les villageois font entendre dans les églises et dans la campagne. Plusieurs de leurs chants, qui sont probablement fort anciens, renferment les motifs de la plus touchante expression, et qui se prêtent facilement à l'harmonie des accompagnements.

C'est la position géographique de Laybach qui a probablement déterminé les souverains de l'Europe à le choisir pour le lieu de leurs conférences. Puisse cette ville, jusqu'à présent peu connue, devenir célèbre par un congrès qui affermisse le repos de l'Europe et assure le bonheur de ses habitants.

J. P. Brès.

Nouvelles Scientifiques et Littéraires.

⁂ L'Italie et l'Europe savante viennent de faire une perte par la mort de l'abbé Morcelli, un des hommes les plus érudits et les plus laborieux de notre âge. Son principal écrit est le *Traité du style des Inscriptions*, regardé par les connaisseurs, comme classique sur cette matière. On a encore de lui l'important ouvrage intitulé : *Africa Christiana*, en trois volumes in-4°., ouvrage qui, en éclaircissant les annales ecclésiastiques, jette un grand jour sur l'histoire civile et politique de cette partie du monde.

⁂ M. Gois fils, l'un de nos plus habiles sculpteurs, vient d'exécuter le buste de Buffon et celui de Daubenton, pour la ville de Montbard, qui s'honore d'avoir donné naissance à ces deux célèbres naturalistes.

Prix proposés pour l'année 1821.

Extrait du tableau des Prix proposés par la société d'encouragement pour l'industrie nationale, pour l'année 1821.

Pour la construction d'une presse hydraulique, destinée particulièrement à exprimer l'huile des olives et des graines, à pressurer les raisins et autres

fruits, 2000 fr.; pour la construction d'un moulin à eau, qui n'obstrue pas le cours des rivières et ne nuise ni à la navigation, ni au flottage, ni à l'irrigation, ni aux prairies, 3000 fr.; pour la construction d'une machine propre à raser les peaux employées dans la chapellerie, 1000 fr.; pour la fabrication du fil d'acier propre à faire les aiguilles, 6000 fr.; pour le perfectionnement des materiaux employés dans la gravure en taille-douce, 3000 fr.; pour la fabrication du cuir d'œuvre, façon de Russie, premier prix, 3000 francs; deuxième prix, 1500 fr.

Pour la découverte d'un métal ou alliage moins oxidable que le fer et l'acier, propre à être employé dans les machines à diviser les substances molles alimentaires, 3000 fr.; pour la découverte d'un procédé pour teindre la laine, avec la garance, en écarlate solide, sans employer la cochenille, 6000 f.: pour la préparation du lin et du chanvre, sans employer le rouissage, 1500 fr.; pour la découverte d'une matière se moulant comme le plâtre, et capable de résister à l'air autant que la pierre, 2000 fr.; pour la dessication des viandes, 5000 fr.; pour la conservation des substances alimentaires, par le procédé de M. Appert, exécuté plus en grand, ou par tout autre moyen analogue, 2000 fr.; pour la découverte en France d'une carrière de l'espèce de pierre la plus propre à la lithographie, 600 fr.; pour la culture comparée des plantes oléagineuses, 1200 f.; pour un semis de pins du Nord ou de pins de Corse, connus sous le nom de *laricio*, 1500 fr.; pour un semis de pins d'Écosse (*pinus rubra*), 1000 fr.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France; par MM. Ch. NODIER, TAYLOR et Alphonse DE CAILLEUX.

Peu d'hommes me paraissent avoir plus de droits à la reconnaissance du monde que ceux qui ont entrepris des voyages lointains, dans l'intérêt des sciences et du commerce ; que ne devons-nous pas au courageux dévouement des Gama, des Christophe-Colomb, et de tous les navigateurs qui, insensibles comme eux aux charmes de l'oisiveté et aux douceurs de la vie domestique, ont été chercher à travers les écueils et les tempêtes, des notions qui ont ajouté à nos lumières, qui ont augmenté notre bien-être. Par eux la terre de l'Europe s'est couverte des productions de toutes les contrées; l'industrie a marché par les efforts réunis de tous les peuples; le cercle des connaissances humaines a embrassé l'univers. Les riches couleurs, les parfums, les saveurs exquises, sont venus de tous les points du globe donner

de nouveaux plaisirs, et imposer de nouveaux besoins à l'heureux habitant de nos cités. Les hommes paraissent donc avoir recueilli de l'instinct de curiosité inhérent à leur espèce, tous les avantages qui devaient en résulter pour eux; la terre est réellement conquise par le génie; les rapports des peuples sont établis; les caravanes se croisent dans les déserts, les courriers sur les routes, les vaisseaux sur les mers, les échanges se font d'un pôle à l'autre, et le commerce est sans bornes, comme les passions qu'il alimente.

Mais ces biens positifs ne sont pas les seuls que réclame notre organisation : il est dans les siècles de haute civilisation des besoins intellectuels qui deviennent plus impérieux à mesure que notre activité a moins de frais à faire pour les progrès de notre bien-être physique. A cette période, l'esprit humain, quitte envers la vie sociale des prodiges qu'elle exigeait de lui, et moins occupé des objets terrestres qu'il a soumis à sa puissance, s'élève en quelque sorte dans les régions libres de la pensée, se plaît dans ses oiseux exercices, et recherche les enchantements de l'imagination, comme le conquérant aime à se délasser de la victoire, dans la pompe des fêtes et dans l'ivresse des banquets.

Il s'en faut de beaucoup que cette disposition morale des hommes trouve des aliments convenables dans les relations de nos faiseurs de voyages. Jusqu'ici la terre a été exploitée dans des vues d'utilité physique, mais nullement dans celles de procurer des jouissances à l'ame en lui offrant des tableaux

pittoresques, des images variées, des impressions fortes et nouvelles; c'est le microscope à l'œil et le scalpel à la main, que nos voyageurs les plus célèbres ont écrit leurs relations; c'est avec les journaux du marin, le carnet du spéculateur, les herbiers et les boites du naturaliste, qu'a été composé tout l'édifice de notre géographie : nulle part les beautés d'ensemble ne sont retracées; la physionomie des lieux, le caractère original des peuples, se découvrent à peine dans ces froids itinéraires, où l'imagination ne trouverait rien qui fût digne d'elle, si la nature ne faisait les frais dramatiques du sujet en y jetant quelques unes de ces catastrophes terribles, de ces tempêtes, de ces naufrages qui souvent encore sont gâtés par le narrateur.

Oh! combien on aimerait, au lieu de cette stérilité d'images, de ces dissertations scientifiques, de ces analyses minutieuses, à voir ressortir dans les voyages les grands traits qui caractérisent chaque contrée; à reconnaître dans les divers aspects des lieux, dans les beautés d'harmonie qu'ils présentent, les sublimes conceptions de cette intelligence suprême qui semble avoir créé le monde au son de la lyre, tant la poésie est prodiguée dans ce grand ouvrage! Mais pour envisager la terre sous ce point de vue, ce serait peu d'être savant; il faudrait encore, qu'on me passe cette expression, être doué du sens des arts; il faudrait le talent du peintre, l'ame du poète, l'esprit contemplatif du philosophe; il faudrait aussi l'habitude de penser du moraliste, pour apercevoir dans la vie des peuples qu'on visite, cette raison

qui se trouve au fond de toutes les institutions que le temps a fondées chez les hommes, et pour découvrir leur génie dans les routes qu'il s'est tracées au milieu de ces usages qui nous paraissent quelquefois si étranges parce que nous n'en connaissons que la superficie.

Si jusqu'ici cette branche de littérature a été presque négligée, c'est que les hommes n'abandonnent pas communément le tourbillon d'intérêts où ils sont nés, pour aller chercher au loin d'aussi vagues résultats que des réflexions et des images; il faut, pour leur faire surmonter tant de périls et de vicissitudes, un but d'utilité plus évident, plus positif, plus généralement apprécié. Le peu d'écrivains distingués que leur imagination seule a emportés loin de leur patrie, ont été conduits par les souvenirs de leurs études sur cette terre classique des beaux-arts, où l'antiquité respire encore dans ses glorieux débris. C'est ainsi que l'auteur des *Martyrs* a parcouru les flots Méditerranées pour aller interroger les ombres des Périclès et des Phocion au milieu des ruines d'Athènes. C'est ainsi que la Corine française fut exercer, à la vue des chefs-d'œuvre qu'Auguste, Léon et les Médicis entassèrent dans la riche Italie, cette faculté d'admirer qui soutenait son enthousiasme et animait son existence; et qu'elle vint prendre au Capitole avec la couronne de lauriers qui avait décoré le cercueil du Tasse, l'impression de cette souffrance attachée sur la terre au talent et au génie, impression qui répandit sur tous ses ouvrages une mélancolie si douce et si touchante.

Remarquons, à la louange de ces grands écrivains, que le charme de leurs descriptions ne tient en rien aux sentiments curieux qu'éveille le récit des lointains voyages. Il n'est pas de contrée sur la terre qui nous soit mieux connue que l'Italie et la Grèce, sans parler des notions que nous puisons sur l'histoire et la géographie de ces pays; dans nos classes, dans nos lectures, dans tous nos exercices littéraires, ils ont été l'objet de tant de recherches, de tant d'explorations, de tant de savantes dissertations, qu'il est difficile de trouver quelque chose à nous apprendre sur cette terre dont nous sommes, pour ainsi dire, citoyens; mais nous aimons à suivre l'homme des muses au milieu de ces froids débris que peuplent de si grands souvenirs; nous aimons à nous asseoir avec lui sur le fût d'une colonne du Parthénon; à demander à l'histoire quelles causes de destruction abandonnent à la faux du temps les plus grands empires du monde; nous aimons à le voir relever par la force de ses pensées, cette cité des arts, dont les siècles le séparent alors que ses pieds foulent sa poussière; nous évoquons tous ces hommes illustres dont il nous montre les habitations, nous cherchons avec lui les traces de leurs pas sur les sables déserts de l'Ilissus et sous les Nérions du Céphise.

C'est donc de l'imagination seule que ces lieux tirent tout leur attrait; sans elle le Péloponèse n'est plus qu'une misérable province turque, où la tyrannie d'un pacha maintient la barbarie et la misère; mais que l'enchanteresse vienne y porter son flam-

beau, cette terre aride se vivifie et se colore; ces monceaux de cendres se raniment : Argos, Sycione, Corinthe, apparaissent dans l'étendue avec leurs élégants édifices, les déserts se peuplent de grands hommes, les rochers résonnent des chants de Pindare et d'Orphée, et la flotte des Athéniens se découvre dans la mer Égée.

Mais la Grèce et l'Italie sont-elles les seules contrées où la muse de l'Histoire puisse offrir cette espèce d'images aux regards du voyageur? Je suis loin de le croire; chaque peuple, chaque province a ses monuments, ses traditions, sa mythologie, sa poétique : la vieille Europe est peuplée de grands souvenirs, d'ombres héroïques, de noms glorieux; qu'un poète se présente qui sache interroger les siècles dans le langage qui leur est propre; qu'il parcoure les vallées et les montagnes, les vieux châteaux et les villes détruites, et toute cette population de sylphes et de génies, endormie sous les ruines des âges, va se réveiller au son de la lyre.

Non, il n'est pas besoin de franchir les mers pour trouver des inspirations et des images; il n'est pas besoin d'aller visiter Delphes et sa double roche pour être en commerce avec les Muses; aux yeux du poète, la Bretagne ou l'Auvergne est animée comme la Grèce mythologique; chaque monument solitaire est habité par un génie; chaque joli paysage a son sylphe qui préside à la magie de ses aspects, à leur charme, à leurs divines harmonies. Chaque fontaine a son Égérie, qui ne se communique pas au cœur sordide, à l'esprit profane, mais qui se révèle au

poète par les inspirations douces et sublimes, par l'air pur et enchanté qu'il respire.

Il existe dans notre France de petites contrées éloignées des grandes villes et des routes de poste; séparées de la population commerçante par la rareté des communications, par des fleuves, des montagnes, des landes et des marécages; dans lesquelles on trouve mieux conservés les traits originaux de chaque province; où leur physionomie particulière ne s'est pas encore fondue dans la physionomie générale. Ces pays que le voyageur évite sur la foi des barbares de la civilisation, qui appellent affreux ce qui est sauvage, hideux ce qui est âpre et austère; ces pays que l'agriculture injurie parce qu'elle n'a pu les asservir, recèlent des beautés ignorées qui semblent attendre, pour obtenir un culte et une célébrité, qu'on les traduise à l'imagination du spectateur.

Là, dans le sauvage Morvand, sur ce mont dominateur d'où l'œil s'égare au milieu des mamelons et des collines, faute d'avoir pour guide à travers cette contrée bouleversée, le ruban circulaire d'un fleuve ou les longues sinuosités d'une vallée; dans ces ravins qui sillonnent l'aride plate-forme, et qui servent d'abri à la louve contre les aquilons et les frimas, le poète découvrira les lignes anguleuses d'un camp romain; le voisinage de Bibracte, la gloire et les malheurs de Damnorix, la défaite des Helvétiens se révèleront à sa pensée, et l'âpre bruyère des Gaules lui dira le grand nom de César.

Ailleurs, l'Armorique lui dévoilera ses antiques traditions et sa riche mythologie; le bois de l'enchan-

teur Merlin, le château de la fée Mélusine, la statue du roi Grâlon, le palais des courils (1), se présenteront à ses regards étonnés de voir attestées en quelque sorte par des lieux, par un monument matériel, ces fictions qui semblaient appartenir au vaste domaine de l'imagination.

Dans cette province de la Marche, où la Creuse, la jolie Creuse serpente en bondissant au milieu des rochers agrestes; dans cette contrée si romantique où la terre dédaignant les travaux fructueux pour l'élégance et la parure, semble vouloir se soustraire aux profanes spéculations du riche, pour se livrer tout entière aux adorations du peintre et du poète, notre voyageur suivra au milieu de ces charmantes vallées les traces des Romains, des Visigoths, des Francs, qui, tour-à-tour, en ont troublé la paix par leurs invasions et leurs armes. La montagne de Toul Sainte-Croix lui montrera sa ville antique; Saint-Vaury, son pont du Diable; Gargilesse, son église souterraine, ses fresques et ses inscriptions; près des ruines désertes d'un château du moyen âge, il verra sur le haut d'un pan de muraille que le temps a précipité dans la Creuse, l'écusson des comtes de la Marche

(1) Les courils sont des petits esprits corrompus et danseurs qui habitent des ruines à Tresmalouen; on les rencontre au clair de la lune, sautant autour des pierres consacrées ou des monuments druidiques; ils vous saisissent par la main; ils vous forcent à suivre leurs mouvements désordonnés, et vous laissent exténués sur la place. Ces démons sont les *dusii* des vieux Gaulois. La tradition porte, qu'à l'arrivée des *Sages* dans le pays (c'est-à-dire des Apôtres du christianisme), toute espèce de communication avec ces esprits impurs fut proscrite.

dominer au-dessus de la cascade comme pour associer aux beautés agrestes les poétiques souvenirs de la chevalerie.

Le Berry avec ses mille châtellenies ; la Tourraine avec ses abbayes somptueuses ; les Voges avec leurs forteresses féodales, leurs traditions gothiques ; le Languedoc avec ses empereurs romains et ses sarrasins ; la Normandie avec ses Danois et ses ducs ; toutes nos provinces enfin, examinées à travers le prisme de la poésie, prendront une vie, une couleur nouvelle, et pourraient offrir à notre littérature des mines inépuisables à exploiter.

Tel est le cadre intéressant que M. Charles Nodier a déja commencé à remplir avec un succès qui réalise toutes nos espérances. Aucun écrivain n'était plus particulièrement appelé par la nature de son talent, par la richesse de son imagination à réaliser cette grande entreprise ; un esprit contemplatif, une vaste érudition, un style élégant et harmonieux, une sorte de docilité aveugle aux inspirations du génie poétique ; telles sont les qualités que réclamait ce genre de travail ; elles sont réunies dans M. Nodier Habile à rendre avec clarté les sensations les plus diverses, les images les moins usitées, la justesse de ses expressions sauve la hardiesse souvent aventureuse de ses pensées. Son génie n'est pas exempt d'une certaine témérité ; mais c'est de celle qui s'absout par le succès. Enfin, telle est la facilité de son talent descriptif, qu'il semble réfléchir les impressions qu'il reçoit comme le cristal d'une fontaine profonde reproduit les sites pittoresques qui se reflètent dans son sein.

L'entreprise de M. Nodier est conçue avec une grandeur qui intéresse la gloire nationale à sa réussite. Nos premiers dessinateurs, nos meilleurs typographes ont voulu concourir à l'exécution de ce bel ouvrage; et tout annonce qu'un véritable monument littéraire va sortir de cette heureuse association.

La longueur de ces réflexions générales, sur l'espèce d'opportunité d'une géographie pittoresque, ne me permet pas de rendre compte aujourd'hui des livraisons qui ont déjà paru. Ce sera l'objet d'un second article (1). De Lourdoueix.

---

(1) L'ouvrage entier sera composé de vingt livraisons; les sept premières qui ont paru, en offrent un brillant *specimen.* Cet ouvrage est imprimé sur grand papier vélin, chez Pierre Didot l'aîné, chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel et imprimeur du Roi. Toutes les grandes planches sont tirées sur papier de la Chine, et sortent des presses lithographiques de M. Engelmann; elles sont exécutées selon le nouveau procédé de la lithographie qui n'a pas encore tous les suffrages, mais qui paraît du moins mieux approprié qu'aucun autre à l'expression rapide et simultanée de la pensée de l'artiste, inspiré par la circonstance et la localité. Les perfectionnements obtenus d'ailleurs par les dessinateurs habiles qui ont secondé de leurs travaux, qui ont surpassé quelquefois l'espérance et les vœux des éditeurs, ont fait de la lithographie un art nouveau, dont les premières livraisons constatent les progrès.

Chaque livraison contient de 8 à 16 pages de texte, de 2 à 8 estampes et une vignette, selon le développement que demande le sujet ou le monument.

Les livraisons paraissent de mois en mois.

On souscrit chez Gide fils, libraire, rue Saint-Marc, n°. 20; et chez G. Engelmann, rue Louis-le-Grand, n°. 27.

Le prix de chaque livraison pour les souscripteurs, est de 15 francs 50 cent.

POÉSIE.

ADEL ET ÉLA.

Omnia pontus erant.

Dieu voulait perdre l'univers ;
Les flots du grand abîme, appelés sur la terre,
Y formaient des lacs et des mers ;
Les sources qui s'ouvraient au-dessus du tonnerre,
Versaient des torrents dans les airs;
De moment en moment, rapproché des nuages,
Le superbe Océan n'avait plus de rivages;
Enfin, parmi ces monts altiers,
Que le jour autrefois colorait les premiers,
Un seul levait encor sa formidable cîme
Au-dessus de l'ancien et du nouvel abîme :
C'est là qu'avaient gravi le généreux Adel
Et la charmante Éla, tous deux du sang d'Abel.
Demeurés sans appui dès leurs tendres années,
L'hymen avait uni leurs nobles destinées ;
Couple fidèle à la vertu,
Ils venaient d'étonner un siècle corrompu :
Maintenant, prosternés sur le tombeau du monde,
Assaillis du fracas et du ciel et de l'onde,
Éla disait à son époux :
« Vois ces flots mugissants qui s'élancent vers nous;
Tout espoir est perdu, le crime et l'innocence
Seront enveloppés dans la même vengeance ;

Du moins, si je pouvais expirer avant toi! »
Son époux la soutient, l'embrasse, la ranime :
« Ela, modère ton effroi !
Non, Dieu ne confond point l'innocence et le crime ;
Mais sommes-nous sans tache aux yeux du Tout-Puissant?
Heureux et trop heureux jusqu'au dernier moment,
Encor au printemps de nos âges,
Nourris sous un beau ciel, à l'ombre des bocages,
La mort rompt tout-à-coup ce long enchantement ;
Elle efface à jamais les brillantes images
Dont se repaissait notre cœur,
Elle nous apparaît dans toute son horreur.
C'est le châtiment d'une vie
Que la vanité, que l'erreur
Et la mollesse avaient ternie.
Notre amour en effet, chère Éla, notre amour
Sous les yeux de Dieu même, accru de jour en jour,
Devenait une idolâtrie.
Lorsque je triomphai d'un superbe géant,
Lorsque, sur la rive fleurie,
On me nomma vainqueur de la course et du chant,
Éla, tu t'en souviens, cette palme vulgaire
Te semblait mériter les respects de la terre;
Et moi, j'aurais chéri jusques à tes défauts,
Desirant et craignant de trouver des rivaux.
Puis-je l'avouer sans blasphème?
J'en voyais dans les anges même
Qui sortaient quelquefois du bocage enchanté,
Par nos tristes aïeux vainement regretté.
Comme il disait ces mots, les tourbillons se taisent,
Les flots tumultueux s'appaisent ;
Des rayons de pourpre et d'azur
Déchirent le nuage obscur ;
On voit un Chérubin guidant l'Arche divine
Qui doit du genre humain réparer la ruine ;
Elle vogue avec majesté,

En laissant après elle un sillon de clarté.

A cet aspect Éla s'écrie :
« Salut, famille chérie,
» Gardez mon souvenir dans ce monde nouveau,
» Dont l'Arche sera le berceau !
» Rappelez-vous ces temps... ces temps où pour offrandes
» Nous présentions à votre autel
» Des vœux, des parfums, des guirlandes,
» Et les hymnes de mon Adel !
» Et toi, Noé, vieillard aimable,
» Prophète qu'illustraient six cents ans de vertu,
» Ah ! pourquoi n'avons-nous pas cru
» A ton oracle redoutable ?
» Sans doute maintenant, admis à tes côtés,
» Tu nous arracherais à ces flots indomptés,
» A ce naufrage épouvantable !
» Mais que fais-je ? prions, prions, mon cher Adel !
» Pardonne-moi, grand Dieu, mes douleurs insensées ;
» Reçois nos dernières pensées,
» Ouvre-nous ton sein paternel,
» Couvre de ta clémence une saison d'ivresse,
» Et les illusions d'une aveugle jeunesse !... »
Leur prière toucha le messager divin,
Qui leur montra les cieux de l'œil et de la main :
Les flots en même temps se roulent sur la cîme ;
Le tendre, l'heureux couple est plongé dans l'abîme ;
Ils expirent : leur père Abel
Les conduit avec joie aux pieds de l'Éternel.

Par l'Auteur

Des Tableaux des Alpes et du 18e. *Siècle.*

LA FATALITÉ.

Qu'un sceptique au-dessus des erreurs du vulgaire
Vante partout son incrédulité,
J'y consens ; mais dût-on m'appeler doctrinaire,
Je soutiens qu'il faut croire à la fatalité.
D'Agnès épris, j'en fais choix pour ma femme :
Déjà je ne dors plus tant je suis amoureux ;
C'est le mardi matin que je dois être heureux,
Le lundi soir on enlève la dame !
« Viens, m'écrit Paul, ton malheur est passé,
» Tu peux avec Duckmann entrer au ministère,
» Ou du Prince, à ton gré, devenir secrétaire. »
J'accours, le Prince meurt ; le ministre est chassé.
A cinquante ans, réputée hydropique,
Ma tante va, dit-on, succomber à ses maux :
Elle est riche, et je suis son héritier unique ;
Je commande mon deuil, elle fait deux jumeaux !

Réné de G.

MÉLANGES.

LA GOUTTE D'EAU,

FABLE

Traduite du Bostan *de* Sady.

Un jour une goutte d'eau, détachée des nuages, tomba dans la mer. A la vue de l'abîme, la pauvrette s'écria : « Hélas ! que suis-je, infortunée, » auprès de cette immense quantité d'eau où je » vais me perdre à jamais? » Comme elle déplorait ainsi sa destinée, une coquille la reçut dans son sein, où elle devint une perle précieuse ; maintenant elle brille sur le diadème des rois, et son triomphe est l'ouvrage de sa modestie.....

LE BOIS DE MARIE,

NOUVELLE RUSSE. — *Traduite de Joukofsky.*

(Deuxième Article. *Voy.* la XVIe. Livraison.)

Ouslad approchait du lieu de sa naissance ; il distinguait déjà la fumée des chaumières du hameau : son âme était partagée entre la crainte et l'espérance. Dans ce moment il rencontra un berger qui menait

paître son troupeau, en fredonnant une chanson villageoise; ils se reconnurent : « Pauvre Ouslad! que » viens-tu faire ici, lui dit le berger? — Ciel! » qu'est-il donc arrivé pendant mon absence? s'é- » cria Ouslad d'une voix altérée et en pâlissant » d'effroi. — Il s'est passé bien des choses depuis » que tu as quitté le hameau! Marie, comme l'oiseau » de passage, a quitté sa patrie pour suivre son » nouvel amant dans un pays lointain; elle ne t'aime » plus; elle a donné sa foi au riche et puissant Rog- » daï. Ah! pauvre Ouslad, pauvre Ouslad! pourquoi » es-tu revenu? » Ouslad n'eut pas la force de lui en demander davantage : à cette nouvelle, il était resté muet et immobile comme un homme frappé de la foudre. Le berger le regarda avec compassion, poursuivit son chemin, et reprit sa chanson.

Les oiseaux saluaient l'aube du jour par leurs doux concerts, les champs exhalaient le parfum des fleurs et des plantes aromatiques: Ouslad ne voyait rien, n'entendait rien; étendu sur le rivage de la Moskwa, et enseveli dans son désespoir, il semblait avoir perdu le sentiment et la vie. Cependant le soleil parut sur l'horizon, et ses premiers rayons éclairèrent le château de Rogdaï: Ouslad tourna involontairement les yeux de ce côté; toute son ame fut ébranlée de l'émotion terrible qu'il éprouva à cet aspect; il retomba sur l'herbe en gémissant, et y resta tout le jour à la même place. Le soir vint; les laboureurs et les bergers regagnèrent leurs paisibles chaumières : leurs voix bruyantes firent sortir Ouslad de l'anéantissement où il était plongé; il se leva, jeta de nouveau ses

regards sur le funeste château; et, par un mouvement spontané, tirant de son sein un bouquet de muguets desséchés, lié avec les cheveux de Marie (qui le lui avait donné, la veille de leur séparation, comme un gage de sa fidélité!), il le laissa tomber dans la Moskva; et, la tête penchée sur les eaux qui l'entraînaient rapidement, il le suivit quelque temps des yeux : quand il l'eut perdu de vue, ses larmes recommencèrent à couler; et, le désespoir dans l'âme, il s'éloigna de l'endroit où il avait vu s'engloutir tout ce qui lui restait de Marie.

L'automne s'écoula, l'hiver s'écoula aussi, sans apporter aucun soulagement aux souffrances d'Ouslad. Il errait par les villes et les villages pour se distraire de ses peines : hélas! l'infortuné! il croyait, mais en vain, pouvoir oublier Marie et le bonheur qu'il avait perdu. Le printemps revint, et fatigué de lutter vainement contre un sentiment irrésistible: « Non, s'écria Ouslad, non, je ne puis vivre plus » long-temps loin de Marie. Ici, tout m'est étranger; » mais, dans ma patrie, il n'y a rien qui ne touche » mon âme, qui n'ait été témoin de mon bonheur, et » qui ne puisse être confident de ma peine. Je ne » verrai pas Marie; mais je serai près d'elle, je pour- » rai du moins errer autour du lieu qu'elle habite; » sans qu'elle m'aperçoive, je la suivrai dans les bois; » j'entendrai peut-être les doux accents de sa voix; je » respirerai l'air qui rafraîchira ses lèvres et qui agi- » tera ses blonds cheveux; j'arroserai de mes pleurs » les traces qu'imprimeront ses pas sur le tendre ga- » zon; quelquefois même, adorable Marie! couvert

» des ombres de la nuit, je m'approcherai de ta de-
» meure; et, lorsque la lueur de la lampe allumée
» devant les saintes images éclairera les fenêtres de
» ton appartement, je pourrai adresser avec toi mes
» prières à la mère de Dieu, pour le bonheur de ta
» vie. O ma patrie! ô rives de la Moskva! vous me
» reverrez encore; je reviendrai; mais pour mourir
» aux lieux où j'ai connu Marie. Ah! sans doute la
» douleur de voir qu'un autre possède son cœur me
» conduira plus vite au tombeau. Un jour le soleil se
» levera couvert de sombres vapeurs, l'hirondelle
» rasera la terre avec un cri plaintif, et l'aquilon,
» agitant les cimes des arbres, en fera tomber avec
» bruit les feuilles desséchées : alors, Marie, ton
» âme se remplira d'une tristesse involontaire; pour
» la dissiper, tu sortiras dans la campagne; et là, au
» bout d'un étroit sentier, près de la fontaine, à
» l'ombre des antiques bouleaux, tu verras une terre
» fraîchement remuée et surmontée d'une petite croix
» de bois; tu jetteras sur cette tombe nouvelle des
» regards rêveurs; et les jeunes filles du hameau,
» tristement rassemblées en ce lieu, te diront en s'é-
» loignant à ton approche : c'est ici que repose le
» pauvre Ouslad! Alors, mais trop tard, tu te sou-
» viendras de tes serments, et, dans un morne si-
» lence, tu regagneras ton superbe château, et tu
» diras en soupirant : il m'aimait, mais il n'est
» plus! »

La nuit étendait déjà ses voiles sur la terre, quand Ouslad, après plusieurs jours de marche, arriva au pied de la montagne que dominait le château de

Rogdaï. Il considéra long-temps en silence la demeure de son ancienne amie : ses yeux y cherchaient en vain l'éclat d'une lumière, partout y régnait une profonde obscurité. La dernière lueur du crépuscule venait de s'éteindre : bientôt, à l'horizon opposé, s'éleva la pleine lune, semblable au reflet d'un incendie éloigné ; tout le château en fut éclairé. Alors Ouslad put distinguer facilement que toutes les fenêtres étaient ouvertes, et que la porte de chêne, poussée par le vent, tournait sur ses gonds. Il passe à gué le ruisseau, et, par un sentier qui serpentait entre les buissons, il s'avance vers le haut de la montagne ; s'arrête fréquemment, écoute ; mais n'entend rien que le murmure des eaux et le cri rauque des sauterelles. « D'où viennent ce silence et cette obscurité dans » le château de Rogdaï ?.... dit Ouslad, avec ef- » froi, en ne voyant autour de lui qu'une triste » solitude. »

Tout-à-coup, il entend un bruit qui semble approcher de plus en plus : quelqu'un courait à travers les arbres, et froissait les feuilles desséchées. Ouslad se cache derrière un buisson... il voit une jeune femme dont la lune, sortant d'un nuage, vient éclairer le visage. Il reconnaît la bonne Olga, compagne fidèle de Marie ; il se jette à sa rencontre. « — Puissances du ciel, sauvez-moi ! un fantôme, » l'âme d'Ouslad ! » s'écria Olga, en se cachant le visage dans ses mains ; ses genoux fléchirent, et elle serait tombée sans connaissance, si Ouslad ne l'avait soutenue, et ne l'avait fait revenir à elle. « Qu'as-tu » donc, chère Olga, lui dit-il ; pourquoi redoutes-tu

» mon approche? » Olga tremblait comme la feuille agitée par le vent, n'osait lever les yeux sur Ouslad; et faisait le signe de la croix, en récitant à voix basse les prières pour le repos de l'âme des morts. « Re-» viens donc à toi, regarde-moi, je suis Ouslad; je » vis encore; et je reviens dans mon pays natal » pour voir encore une fois Marie, et mourir. »

Les sons d'une voix si connue rassurèrent un peu la tremblante Olga; elle s'enhardit enfin, et le regarda : « Est-ce bien lui que je vois, s'écria-t-elle? Oui, ce » sont ses traits, ses regards, c'est bien le son de sa » voix. Ah! pauvre Ouslad! pourquoi es-tu re-» venu ?... Mais éloignons-nous d'ici, j'ai peur... Il » est bientôt minuit; à cette heure, aucun de nos » villageois n'ose venir en ce lieu : c'est par hasard » que je suis restée si tard dans ce bois; éloignons-» nous, Ouslad; cet endroit est affreux!... »

Olga descendait rapidement la montagne, entraînant Ouslad avec elle. Bientôt ils furent près de la fontaine. « Olga, dit alors Ouslad, je n'irai pas plus » loin; avant tout, je veux savoir pourquoi ce lieu » te paraît si redoutable ? — Ah ! malheureux » Ouslad! que me demandes-tu? — Parle, chère » Olga, parle, au nom du ciel! pour moi, l'incer-» titude est plus cruelle que la mort! — Eh! bien, » écoute; assieds-toi près de moi; je n'ai plus peur » ici : je vois notre chaumière à l'autre bord du » ruisseau. » Ils s'assirent : Ouslad tremblait, son âme était agitée par de funestes pressentiments. Olga parla en ces termes :

« Depuis l'instant où Marie quitta son humble

» chaumière pour habiter le château de Rogdaï, elle
» n'eut plus un seul instant de bonheur. La veille
» du jour où elle devait aller devant le saint autel lui
» donner sa foi, et jurer de n'aimer que lui, j'allai
» voir ma pauvre compagne; car j'étais la confidente
» de ses plaisirs et de ses peines: mais où la trouvais-
» je..? ici, sur le bord de ce limpide ruisseau, à l'en-
» droit même où, quelque temps auparavant, vous
» vous étiez dit de si cruels adieux! Elle était assise
» sur l'herbe, la tête penchée sur sa poitrine, et
» plongée dans une morne rêverie. A voir ses yeux
» éteints et fatigués de pleurer, ses joues couvertes
» de pâleur, et l'abattement de tout son maintien,
» on l'aurait prise pour une femme condamnée au
» dernier supplice. Hélas! elle n'était point encore
» entrée dans sa nouvelle demeure, que déjà toutes
» ses illusions de plaisir et de bonheur s'étaient éva-
» nouies, pour faire place aux regrets les plus amers.
» Les instants heureux passés près de son Ouslad,
» qu'elle ne reverrait plus; ce cœur si tendre, si
» fidèle qu'elle allait déchirer par sa conduite par-
» jure; les serments sacrés qu'elle avait faits et
» qu'elle allait trahir; toutes ces pensées plon-
» geaient son âme dans le plus affreux désespoir.
» En me voyant, elle se leva précipitamment, me
» fit signe de la suivre; et prit tristement le chemin
» de sa chaumière. Sa mère était absente; un cierge
» était allumé devant l'image de la Sainte-Vierge :
» —Prie avec moi, dit Marie; et elle tomba à ge-
» noux en versant un torrent de larmes.—O con-
» solatrice des malheureux! s'écria-t-elle, ce n'est

» pas pour moi que je t'implore : il n'y a plus de
» bonheur pour moi sur la terre ! mais que ta céleste
» bonté descende sur le pauvre Ouslad; sois son ap-
» pui, sa protectrice, sainte mère de miséricorde !

» Le lendemain matin, on lui apporta de riches
» présents de la part de Rogdaï : elle les regarda
» d'un œil indifférent. De jeunes villageoises, réu-
» nies à la porte de sa chaumière, faisaient retentir
» l'air de chansons en son honneur : elle semblait
» ne pas les entendre. Sa mère la parait de ses ha-
» bits de noces, et la caressait en la conjurant de
» se montrer plus gaie; Marie jetait sur elle des
» regards mélancoliques, baisait ses mains, soupi-
» rait; et, pour lui obéir, essuyait ses pleurs, sans
» proférer une seule parole.

» L'expression de la plus sombre jalousie parut
» sur le visage de Rogdaï, quand il vit entrer dans
» l'église, Marie triste, pâle et abattue : cependant
» il lui présenta la main, et elle y joignit la sienne en
» tremblant. Pendant toute la cérémonie, il jeta sur
» elle des regards inquiets : il cherchait à pénétrer les
» secrètes pensées de sa fiancée, qui, debout devant
» l'autel, semblait une victime destinée au sacrifice.
» Les noces furent célébrées....

« Ouslad, ma pauvre compagne a payé bien cher
» un moment d'erreur ! Je la voyais souvent (car le
» soupçonneux Rogdaï ne permettait qu'à moi de
» lui rendre visite); je la trouvais toujours plongée
» dans la tristesse. Quelquefois, le soir, Marie, assise
» sur la pente de la montagne, chantait les airs que
» tu avais composés pour elle; mais si ses regards,

» fixés sur l'autre rive de la Moskva, venaient à
» tomber sur ta chaumière; alors elle se taisait tout-
» à-coup, et ses yeux se remplissaient de larmes.

» Le caractère impitoyable de Rogdaï la faisait
» trembler; car, bien que Marie lui eût inspiré la
» passion la plus ardente, sa tendresse même avait
» quelque chose de dur et de farouche. La pauvre
» Marie, dont les paroles et les regards étaient tou-
» jours d'accord avec l'état secret de son cœur, n'a-
» vait que de l'obéissance pour répondre à l'amour
» de Rogdaï: elle venait à lui quand il lui disait
» de s'approcher, et recevait avec soumission ses
» orgueilleuses caresses. Hélas! l'infortunée, qui
» naguère animait toutes ses compagnes par sa gaîté,
» ne souriait plus que rarement; et, dans son sou-
» rire même, on voyait percer le chagrin qui la do-
» minait. Depuis long-temps, le jaloux Rogdaï avait
» remarqué sa pâleur et sa tristesse; souvent il fixait sur
» elle des regards pleins de noirs soupçons; souvent
» même il voulait l'interroger sur la cause de son
» abattement: il commençait à parler; mais, atten-
» dri malgré lui par les pleurs et l'air suppliant de
» Marie, il s'éloignait sans avoir obtenu de réponse:
» et qu'aurait pu répondre Marie!

» Trois semaines s'écoulèrent ainsi. Un matin,
» j'étais assise auprès de ma triste compagne; nous
» étions occupées à faire un collier de perles pour
» sa mère. Tout-à-coup entre Rogdaï: « Marie,
» dit-il, nous partons après-demain pour Kief; sois
» prête. » Elle pâlit, et laissa tomber son ouvrage:
» elle voulait parler; mais les sanglots lui coupaient

» la voix. « Que signifient ces larmes, s'écria Rog-
» daï, d'une voix terrible? » Marie saisit la main du
» guerrier (c'était la première fois qu'elle se permet-
» tait une semblable familiarité). « Au nom du ciel!
» restons encore ici un mois, un seul mois! lui dit-
» elle; laissez-moi m'accoutumer à la douloureuse
» pensée que je dois me séparer, peut-être pour
» toujours, de ma mère, de mes compagnes, et
» m'éloigner des lieux témoins des plaisirs de mon
» enfance. » Elle pressait contre son visage la main
» de Rogdaï, et l'arrosait de ses pleurs. Ah! quel
» cœur aurait pu rester insensible aux prières et
» aux larmes de Marie? Rogdaï, l'implacable Rog-
» daï en fut ému. Pendant quelques minutes, il
» garda un farouche silence; mais bientôt, cédant
» à l'attendrissement qui s'emparait de lui : Chère
» Marie, dit-il, en amollissant le son de sa voix,
» te faire plaisir est mon unique bonheur : j'y con-
» sens, je veux bien pour toi rester encore un mois
» en ces lieux. » (A ces mots, Marie ne put réprimer
» l'expression de sa joie.) « Marie, reprit-il en je-
» tant sur elle un regard soupçonneux, tu réponds
» mal à un amour aussi ardent que le mien. Mal-
» heur à toi, si ce n'est pas le seul attachement pour
» ta mère, tes compagnes et ta patrie qui te
» retient en ces lieux! » Il s'éloigna en faisant un
» geste menaçant : Marie me regarda sans proférer
» une seule parole; et nous soupirâmes toutes deux.

» Enfin, Ouslad, l'époque de ton retour arriva; alors
» la pauvre Marie fut en proie à de nouveaux tour-
» ments, et perdit tout-à-fait le repos. Elle redou-

» tait ta présence, naguère si desirée! elle redou-
» tait la jalousie de Rogdaï; elle redoutait son propre
» cœur: le moindre bruit la faisait tressaillir; elle
» craignait de te voir; et cependant elle passait des
» heures entières à sa fenêtre, les yeux fixés sur ta
» chaumière. Un matin, c'était le lendemain de
» ta rencontre avec un berger de notre hameau,
» je la trouve seule sur le bord de la Moskva,
» triste comme à l'ordinaire, et les regards toujours
» attachés sur la rive opposée : je lui dis qu'on
» t'avait vu la veille non loin d'ici; mais, qu'ayant
» appris son mariage avec Rogdaï, tu n'avais pas
» voulu rentrer dans ta demeure; que tu t'en étais
» allé on ne savait où; et que, depuis, tu n'avais
» pas reparu. « Ange gardien! s'écria-t-elle en éle-
» vant vers le ciel des yeux baignés de larmes, ac-
» compagne-le; qu'il soit heureux loin de la cou-
» pable Marie; et, s'il le peut, qu'il m'oublie!

» Nous étions alors à l'endroit où les eaux, rou-
» lant avec un doux murmure sur un lit de cailloux,
» forment un petit golfe : une vague s'avança jus-
» qu'aux pieds de Marie, et, en se retirant, laissa
» quelque chose sur le sable : je me penche pour le
» ramasser : c'était un bouquet de muguets liés
» avec des cheveux. Je le montre à Marie..... A
» cette vue, qui pourrait peindre son effroi? On
» eût dit qu'un horrible fantôme venait de lui ap-
» paraître. Elle tremble; elle pâlit; un frisson mor-
» tel agite tous ses membres : « Ce sont mes che-
» veux! s'écrie-t-elle; Ouslad n'est plus; il s'est
» précipité dans la Moskva!... » Elle dit; et tombe

» sans connaissance à mes pieds. Rogdaï arrive en
» ce lieu; il s'approche; il voit Marie étendue sur
» la terre; il la relève; et, la trouvant froide et
» inanimée, il pose la main sur son cœur, et sent
» qu'il palpite encore : il ôte son casque; il m'or-
» donne d'y puiser de l'eau, et il en arrose la tête
» de Marie, qui, penchée sur son épaule, et
» couverte de la pâleur de la mort, semblait une
» rose flétrie par l'ardeur du jour. Pendant quel-
» ques minutes, nous tâchâmes en vain de la faire
» revenir; enfin elle ouvrit les yeux, mais ses yeux
» étaient égarés; elle regarda fixement Rogdaï, et
» ne le reconnut pas. « Ouslad! dit-elle d'une
» voix mourante, je t'aimais plus que la vie; je
» t'ai perdu : bonheur, espoir, adieu! » Comment
» peindre l'effet de ces paroles sur l'âme de Rogdaï?
» Il pâlissait; il rougissait : « Ouslad! s'écria-t-il
» en rugissant, et d'une voix entrecoupée par la
» colère, quel est cet Ouslad? Qu'as-tu dit, mal-
» heureuse?... » Mais ma pauvre compagne était
» privée de sa raison : elle ne voyait pas que Rog-
» daï était devant elle; et, dans son égarement,
» elle pressait sa main contre son cœur avec un
» mouvement convulsif, en s'écriant : « Pourquoi
» vivrais-je? je l'aimais; il n'est plus : tout est
» fini!... » Transporté de fureur, Rogdaï la saisit
» d'une seule main par le milieu du corps; et, sem-
» blable au lion à qui l'on veut ravir sa proie, il
» l'emporte rapidement au haut de la montagne,
» dans son odieux château. Je voulais la suivre :
« Éloigne-toi, complice du crime; éloigne-toi, » me

» cria-t-il d'une voix terrible, et en me lançant des » regards effroyables... Depuis ce jour, je n'ai point » revu Marie, et je n'ai pu rien apprendre sur le » sort de cette infortunée !... »

Olga cessa de parler, et des torrents de pleurs coulèrent de ses yeux. Ouslad restait immobile, dans le calme du désespoir. Puis tout-à-coup, se levant avec fureur : « Je veux, s'écria-t-il, éclaircir » les doutes affreux que ton récit m'a inspirés. » Il allait s'éloigner; la vue d'Olga, baignée de larmes, le retint : « Adieu, chère compagne de Marie, lui dit-il » avec un accent plus doux ; retourne vers ta mère : » ta longue absence pourrait l'inquiéter. Adieu, sois » heureuse, et pense quelquefois au pauvre Ouslad ! » Alors, se dégageant des bras d'Olga, qui voulait l'entraîner vers sa demeure, il s'enfonça d'un pas rapide dans la sombre forêt, par un sentier qui conduisait au château de Rogdaï.

C. H.

(*La suite à un Numéro prochain.*)

SPECTACLES.

Coup-d'œil sur les grands théâtres, et sur deux théâtres secondaires.

A défaut de nouveautés, puisque les comédiens croient pouvoir s'en passer, et que le public se montre si peu exigeant, il faut bien que nous entretenions nos lecteurs des représentations dont ce bon public veut bien se contenter, tant il est devenu accommodant sur le chapitre des compensations.

Depuis qu'un voile de douleur couvre l'Académie royale de musique, il serait injuste de critiquer ses travaux. Lorsque le temple qu'on lui élève sera achevé, espérons que nous verrons renaître son ancienne splendeur; que de dignes émules des Gluck et des Sacchini, détachant leurs lyres suspendues aux cyprès, nous charmeront par de nouveaux chefs-d'œuvre, et dépouillant les orgueilleux chorégraphes de l'empire qu'ils ont usurpé, les enchaîneront au char de Polymnie, et effaceront ainsi jusqu'à la trace du ridicule dont on a essayé de couvrir l'Opéra français, en le nommant Académie royale.... *de danse.*

Les autres grands théâtres sont si étrangement administrés, que leur existence est un vrai prodige.

A l'exemple de beaucoup de gens habiles, les co-

médiens français ordinaires du Roi ont conquis l'égalité à leur profit. Deux ou trois d'entre eux règnent despotiquement sur une foule de sujets médiocres qui encombrent les avenues de la cour de leurs souverains, et n'y laissent pénétrer qu'une médiocrité plus chétive encore, s'il est possible. Il serait difficile, si cela continue, de prévoir à quel degré d'abaissement peut descendre le premier théâtre de la capitale.

Talma, Mlle. Mars et Mlle. Duchesnois sont les trois souverains des sociétaires, devenus libres et égaux en droits; et plusieurs acteurs distingués, parmi lesquels il en est qui ne sont pas inférieurs, pour le talent, à ceux qui tiennent le sceptre, sont obligés de se soumettre à toutes leurs volontés. Lafond, Damas, Michot, Mlle. Leverd, Mme. Paradol et quelques autres, ne jouent que sous le bon plaisir des trois dominateurs suprêmes, qui trouvent toujours le moyen de régler le répertoire à leur gré, et de façon à être toujours en première ligne et sans rivaux à redouter, le jour où ils daignent paraître sur la scène. Rien n'est plus curieux à connaître que le régime intérieur de ce *gouvernement* vraiment oligarchique; et quelque jour nous satisferons à cet égard la curiosité de nos lecteurs.

Depuis long-temps, Talma dédaigne de paraître dans le Cid, Horace, Héraclius, Rodogune, Sertorius. Il n'aime pas à jouer Ladislas, Achille, Tancrède, Arsace, ni Vendôme, parce que ses succès n'y ont pas été très éclatants. On aurait droit de s'étonner de ce qu'il n'ait pas osé représenter Orosmane, Maho-

met, Zamore ni Gengiskan. Il néglige Nicomède, qui n'attire point la foule, et il paraît avoir tout-à-fait abandonné Sévère de *Polyeucte*, César de *la Mort de Pompée*, et plusieurs autres personnages du théâtre du second ordre, tels que Philoctète, Spartacus, le comte d'Essex, Warwick, etc.

Il résulte de cette récapitulation plus de vingt *premiers rôles*, dans la plupart desquels Lekain était admirable, et Larive très justement applaudi, et qui sont aujourd'hui négligés ou tout-à-fait abandonnés par Talma; de sorte que le répertoire du premier acteur du premier Théâtre-Français, se borne à sept à huit rôles; savoir : Manlius, OEdipe, Hamlet, Néron, Oreste, Auguste, Joad et quelquefois Rhadamiste, auxquels il faut ajouter deux ou trois rôles nouveaux, dont l'éternel Leicester de l'éternelle *Marie-Stuart*.

Mlle. Duchesnois n'est pas beaucoup plus variée dans ses études que son discret *partner*. Corneille épouvante cette grande actrice. C'est à son corps défendant qu'elle se montre quelquefois dans Emilie et Camille. L'admirable Pauline de *Polyeucte* lui donne des vapeurs. Elle aurait le frisson, si on lui parlait de jouer Cornélie et Léontine, et s'il est vrai, comme on l'assure, qu'elle ait dit : « Agrippine est *ma bête noire*, » on doit bien penser qu'elle n'abordera pas de long-temps le rôle de Viriate, et surtout celui de Cléopâtre, qui est une bête bien plus noire encore. Elle a sans doute aussi ses raisons pour ne jouer ni Roxane, ni *Didon*, ni *Sémiramis*, ni Monime, etc., etc. Il est vrai qu'elle ne se lasse pas de

jouer *Jeanne-d'Arc* et *Marie Stuart*, *Marie Stuart* et *Jeanne-d'Arc*. Elle ne peut suffire à tout.

Qui oserait adresser le plus petit reproche à Mlle. Mars? N'est-il pas convenu qu'elle est la perle, le diamant de la comédie? Ne joue-t-elle pas au moins dix fois par an, Elmire, Célimène, Araminte, Julie, Céliante et Sylvia? Six rôles ne suffisent-ils pas pour prouver qu'elle pourrait, si elle le voulait, jouer tous les autres rôles du premier emploi. Pourquoi, dites-vous, ne le veut-elle pas? Elle vous répondra qu'elle aurait trop à perdre, en renonçant à se faire escorter par le séduisant cortège des *ingénuités*, qui lui ont mérité tant de suffrages. D'ailleurs n'a-t-elle pas son auteur favori, qui ne compose que pour elle, et ne vit que pour elle? Que deviendraient, sans Mlle. Mars, *le Tyran Domestique*, *Édouard en Écosse, la Manie des Grandeurs*, et surtout cette *Fille-d'Honneur*, qui, ne pouvant être comique, fait tout ce qu'elle peut pour nous faire pleurer? Comment se fait-il cependant, qu'avec un talent aussi varié, cette actrice commence à ne plus attirer la foule? Naguères encore, quatre mille francs de recette suffisaient à peine à son ambition, et dans l'espace de trois mois, nous l'avons vue jouer cinq ou six fois devant une assemblée, bien choisie sans doute, mais fort à l'aise, et excessivement sobre en applaudissements. Oserons-nous le dire? il y avait au plus quinze cents francs de recette. L'intérêt que nous portons à Mlle. Mars nous a suggéré à ce sujet quelques réflexions qui pourraient lui

être utiles. Nous les réservons pour une autre occasion.

Une représentation extraordinaire, annoncée avec éclat plusieurs jours à l'avance, a réuni, au Théâtre-Français, une de ces *chambrées* devenues trop rares. C'était pour l'anniversaire de la naissance de Molière. Le spectacle était composé de *Tartufe* et du *Malade imaginaire*; il s'en faut bien que cette représentation n'ait rien laissé à desirer, mais elle a offert un ensemble auquel les spectateurs ne sont pas accoutumés; et Mlle. Mars a été charmante, particulièrement dans le rôle de Marianne de la seconde pièce.

La reprise de la tragédie de Jean de Bourgogne, avec une nouvelle distribution de rôles, n'a pas été très heureuse. On avait annoncé que l'auteur avait fait des changements remarquables, ils ne nous ont point frappés : le jeune Dauphin s'escrime toujours contre les seigneurs *féodaux*; il veut absolument s'affranchir du joug *féodal*; enfin il ne nous a pas fait grâce d'une seule des *féodalités* qui avaient indisposé tous les spectateurs judicieux aux premières représentations. Lorsque Lafond jouait ce rôle, on pouvait à toute force se faire illusion, et pardonner à l'auteur d'avoir donné au jeune prince quelques lustres de plus, pour en faire un personnage plus viril et plus expérimenté; mais le frêle et débile Firmin nous représente trop fidèlement l'adolescent Charles VII : toute déception devient alors impossible, et les déclamations anti-féodales du régent de dix-huit ans paraissent d'un ridicule achevé.

Que dirons-nous du théâtre de l'Opéra-Comique?

Nos lecteurs ont sans doute perdu, comme nous, le souvenir d'une *Idiote*, dont on a donné pour la première fois la dernière représentation, il y a environ trois mois. Depuis ce temps, deux petites nouveautés ont eu un demi-succès. Mais des pièces telles que *la Jeune Tante* et l'*Auteur mort et vivant,* ne sont pas d'une constitution assez robuste pour ajouter à la prospérité de ce théâtre; il ne la doit, pour le moment, qu'aux talents de Martin, et à la *méthode* de Ponchard, dont il est de bon ton de paraître extasié.

Si quelques-uns de nos lecteurs ignorent ce que c'est qu'une *méthode*, nous leur répondrous que c'est ce qui dispense de voix, d'organe, de maintien, de grâce, de noblesse, de tous les moyens physiques, enfin de tous les talents qui constituent un comédien. Se permet-on de faire la plus petite remarque sur une seule des qualités qui manquent au chanteur en vogue, on vous répond : « Il a de la méthode, » et tout finit par-là.

On ne s'occupe plus à ce théâtre à recruter des talents; ce sont des *voix* que l'on recherche. *La voix* de Martin va nous échapper : on se hâte de la remplacer par la *voix* de Levasseur. Quand viendra le temps où l'on exigera que l'on *joue* l'opéra comique! Nous l'ignorons, mais nous savons très bien que les plus célèbres acteurs de l'Opéra-Comique, Clairval, Michu, Mme. Dugazon, Mme. Gontier, Mme. Saint-Aubin, n'avaient pas de *voix*, qu'ils chantaient fort bien, qu'ils jouaient encore mieux, et qu'ils enchantaient tout Paris. On ne manquera pas de nous signaler comme des *laudatores temporis*

acti, mais notre assertion n'en sera pas moins conforme à la vérité; et si l'on ne veut pas nous en croire, que l'on veuille bien prendre la peine de lire les *Essais sur la musique*, par Grétry. On verra de quelle manière ce grand compositeur apprécie quelques-uns des grands comédiens que nous venons de citer, et l'on pourra juger alors en connaissance de cause les *voix* qui les ont remplacés.

Le *Don Carlos* du second Théâtre-Français, n'a pas démenti nos tristes présages. Cette tragédie ne sera jamais classée même parmi les ouvrages du troisième ordre. Il n'appartient qu'aux grands maîtres de faire jouer à-la-fois les deux grands ressorts de l'amour et de la politique, sans qu'ils se nuisent réciproquement. Lefebvre n'y a pas mieux réussi que Chénier, et les deux *Don Carlos* posthumes reposeront ensemble sous le même cénotaphe.

Nous nous estimons heureux d'avoir mieux auguré de la comédie de *l'Intrigant Maladroit*, dont la 1re. représentation avait été peu favorablement accueillie. Cette pièce a obtenu un succès complet à la seconde représentation, et reçoit chaque jour de nouveaux applaudissements; elle nous paraît digne aujourd'hui d'être placée au rang des bons ouvrages de M. Picard.

Le théâtre du Vaudeville vient d'éprouver un de ces revers qu'il n'est pas facile de réparer. Gontier, son premier sujet, a été mis à l'enchère par un théâtre rival, qui, non content de lui promettre des appointements beaucoup plus considérables, lui assure, dit-on, un congé annuel de trois mois, et se charge de

payer environ dix-huit mille francs de dédit, pour l'affranchir de l'engagement qu'il a contracté avec le Vaudeville. C'est un peu cher; et il y aurait bien quelques petites réflexions morales à faire sur cette spéculation hardie, si la liberté de l'industrie n'était pas aujourd'hui en si haute considération. Les détracteurs de cette liberté ont prétendu que c'était un *embauchage*: le terme est dur, et tout-à-fait impropre par le temps qui court; la quintessence de l'industrie n'est-elle pas de chercher tous les moyens d'avoir plus de succès que ses rivaux? Un de ces moyens n'est-il pas de détourner à son profit les sources de leur prospérité? n'est-il pas reconnu qu'il est permis de faire *tout ce que la loi ne défend pas?* S'il n'y a pas de loi qui mette des bornes à l'essor de l'industrie des entrepreneurs de théâtres, la spéculation des administrateurs du Gymnase est très innocente, d'après toutes les règles de la logique. Gontier est un bon comédien; il jouait les premiers rôles de toutes les pièces que l'on revoyait avec le plus de plaisir au Vaudeville : le répertoire de ce théâtre se trouve paralysé par sa défection. Celui du Gymnase va s'enrichir et prospérer de plus en plus. Tant pis pour le Vaudeville, tant mieux pour le Gymnase. Voilà toute l'affaire, et comme le dit M. Philinte :

Eh bien! c'est un trésor qui changera de bourse.

Ce Philinte eût été un excellent professeur de la morale du siècle. Nous ne voyons qu'un moyen pour venger le Vaudeville, c'est qu'une nouvelle entreprise de théâtre s'élève dans le même genre (la chanson n'en a que dix, et c'est bien peu), et que

les administrateurs enlèvent Gontier au Gymnase par une surenchère encore plus audacieuse. On verrait comment cela finirait. Le Gymnase ferait un beau train. Mais qu'importe! le principe serait conservé! et la liberté de l'industrie serait toujours une chose admirable.

Le Gymnase n'a pas eu de dédit à payer pour Mlles. Anaïs et Fitzelier, ni pour Perlet. Le Théâtre-Français les a éconduits. Le Gymnase leur a offert un asile. Tout cela est dans l'ordre, et conforme à la justice la plus rigoureuse. Ces deux actrices ont beaucoup de talent; mais, pour connaître tout leur prix, il faut attendre qu'elles aient *créé* des rôles. Perlet ne nous a pas laissés un instant dans cette incertitude. Dès son début, il a pris son rang; et chaque jour ajoute à son succès. Perlet est né comédien. A une intelligence parfaite, il joint un naturel exquis, une originalité piquante et variée, de la verve, de l'aplomb, une assurance inaltérable, et une profonde connaissance de toutes les ressources de son art. Nous en demandons bien pardon à tous les premiers sujets, maîtres et professeurs des autres théâtres; mais nous oserons dire que Perlet est, à notre avis, l'un des meilleurs comédiens de la capitale, et ce sera déjà pour Gontier un déplaisir assez amer, que celui de n'être qu'en seconde ligne au Gymnase après avoir occupé la première place au théâtre qu'il a déserté. Il faut que justice soit faite, et elle se fera.

Dans une autre feuille, nous aurons occasion de justifier notre opinion sur Perlet, qui nous paraît mériter tout l'intérêt des vrais amis de l'art dramatique.

F. C.

Nouvelles Scientifiques et Littéraires.

*** *Voyages scientifiques.*—Les voyages entrepris pour les progrès des sciences, offrent partout des résultats satisfaisants. Les botanistes envoyés par la France sur divers points du globe, expédient au Muséum d'histoire naturelle de Paris des caisses contenant des graines et des plantes plus ou moins inconnues de nos savants, ainsi que des animaux vivants qui vont incessamment augmenter le nombre de ceux offerts à l'instruction dans cet établissement, le plus beau, le plus vaste et le plus accessible de toute l'Europe.

MM. Martin et Spix, membres de l'Académie des sciences de Munich, reviennent du Brésil et de plusieurs contrées de l'Amérique du sud. Parmi les objets qu'ils ramènent de leur savante expédition, on distingue deux jeunes sauvages, l'un mâle (1), âgé de douze ans, qui a le tour des lèvres tatoué en noir; la fille est âgée de quatorze ans, appartient à une famille d'anthropophages, et a les narines percées pour y recevoir des anneaux.

(1) Celui-ci vient de succomber à Munich, au froid du climat : il est mort d'une inflammation de poitrine. La fille est aussi affectée de toux; le plus haut degré de chaleur artificielle suffit à peine pour la réchauffer.

M. Loiseleur, de son côté, a rapporté des mêmes contrées, où il a séjourné pendant trois ans, une superbe collection de six cents peaux d'oiseaux, la plupart d'une grande rareté, et onze cents papillons et insectes.

*** Un autre naturaliste que le gouvernement avait envoyé en Afrique, M. Lalande, rapporte de ses voyages, entre autres objets précieux, un hippopotame de la plus haute taille, un rhinocéros *bicornis* adulte, une baleine de 75 pieds, une de 36, et une de 18. L'hippopotame et le rhinocéros sont tombés sous ses coups : quant aux baleines, elles étaient échouées sur la plage. M. Lalande a préparé lui-même les peaux et les squelettes de tous ces monstres : c'est assez dire avec quel soin, avec quelle exactitude ces préparations ont été faites.

De toutes ces conquêtes, qui honorent également le courage, l'adresse et l'activité de cet intrépide naturaliste, la plus importante peut-être aux yeux de la science, est celle de l'hippopotame. On n'avait encore, de cet animal, aucun squelette entier; nous manquions de terme de comparaison pour bien juger des débris d'hippopotame que nous trouvons fossiles en Europe, et même en France.

Ce n'est qu'après plus d'un mois passé dans les savanes, au milieu des dangers, que M. Lalande parvint enfin à joindre ce monstre, haut de six pieds, et long de douze. Le bruit de sa marche ordinaire ressemblait à celui que feraient quatre lavandières battant du linge sur la pierre : mais notre langue n'a point d'expression pour peindre le fracas de sa

course rapide et directe, lorsque, atteint d'un premier coup mortel, il regagnait précipitamment le fleuve, bouleversant tout sur son passage. Ses yeux, noyés de sang, lançaient des traits de flamme; sa gueule, agitée de mouvements convulsifs, broyait à vide, et vomissait une écume sanglante; deux longs jets de sang partaient par élans de ses larges naseaux; ses murmures brisés, ses mugissements qu'entrecoupait la douleur, roulaient comme un tonnerre dans la profondeur des bois; la terre tremblait sous ses pas. Un second coup, tiré presque à bout touchant près de l'oreille, l'étendit sans vie. Dix paires de bœufs ne purent tirer hors du bois ce corps gigantesque : on fut obligé de le dépecer sur la place, et de construire en toute hâte, à l'entour, un rampart de roseaux et de bambous, afin de le mettre, au moins pendant la nuit, à l'abri des bêtes féroces.

⁂ Des lettres de Buenos-Ayres annoncent que M. Bonpland, l'un des compagnons de voyage de M. de Humboldt, s'y est établi avec sa famille. Ce naturaliste s'occupe de former un jardin composé de plantes rares : il en a déjà un assez grand nombre, parmi lesquelles il cultive, avec prédilection, une plante qui croît dans l'eau, qui contient une grande quantité de tannin, et dont il se propose de profiter pour former une tannerie sur la Parana.

⁂ Parmi les antiquités découvertes en Asie, en 1820, nous signalerons aux amateurs celles que les Hollandais ont trouvées dans l'île de Java, au milieu des ruines de Malang. La première, qu'on

prétend représenter la divinité Durza, a huit mains; elle est assise sur un buffle qui foule aux pieds une figure du Vice. La seconde, appelée par les Javanais *Gana singa jaga*, est la *Genesa* de la mythologie des Indous : elle a la tête d'un éléphant. La troisième divinité est représentée sous la forme d'un taureau. Le travail de cette dernière statue est, dit-on, d'un fini admirable. Elles sont toutes les trois en route pour Amsterdam.

⁂ *Société de littérature à Anvers.* — Cette Société propose pour sujet du prix qu'elle distribuera dans sa séance du 24 août 1821, une médaille d'or pour la meilleure pièce de vers en langue nationale sur Paul Rubens; une autre médaille également en or sur la question : *Si la langue maternelle doit servir de base à l'étude des langues étrangères et des sciences, et jusqu'à quel point elle doit s'étendre?* Une médaille d'argent est promise à l'auteur de la meilleure pièce de vers, de 150 à 400 au plus, sur la réunion en 1814, des dix-sept provinces des Pays-Bas sous la forme de royaume. — Le terme de rigueur est au 1er. juillet.

— L'Académie des Sciences de Londres a nommé M. Humphry Davy à la place de président, vacante par la mort de Joseph Banks.

— Celle d'Edimbourg a appelé à l'honneur de la présider, le célèbre Walter Scott.

— Celle de Pétersbourg a élu pour membres honoraires étrangers, outre MM. Chaptal et Cuvier, dont nous avons déjà annoncé la nomination, M. Thiebaud de Berneccani, l'un des bibliothécaires de l'institut.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

CHOIX DE RAPPORTS,

Opinions et Discours prononcés à la tribune nationale, depuis 1789 *jusqu'à ce jour* (1).

(IIe. Article.)

Nous avons parlé, dans notre précédent article, des sept premiers volumes de cette importante collection; nous avons développé les travaux oratoires de l'assemblée constituante, et signalé, selon les différents périodes de son éclatante carrière, ses illusions, ses fautes et sa gloire désastreuse.

On a dit de cette assemblée si ardente, et par conséquent si populaire dans sa naissance, plus craintive et plus réservée dans son déclin, qu'elle avait vieilli

(1) Chez Alexis Émery, rue Mazarine, No. 30. L'ouvrage entier formera 20 volumes. Le 13e. paraît en ce moment.

en deux années, comme Louis XIV en quarante ans. Ce mot est exact et profond : le mouvement que les premiers mois de l'assemblée constituante avaient imprimé à tous les esprits est incalculable ; les suites la rendirent terrible ; l'assemblée trouva en elle-même assez de force pour ne pas céder ; plus tard elle sut se maintenir contre le torrent dont elle-même avait précipité l'essor ; mais elle ne fut pas assez puissante pour l'arrêter. Ainsi lorsqu'arrivée au terme que lui prescrivait la sagesse, elle crut devoir jeter l'ancre, on lui en fit un crime : sa prudence passa pour crainte ou pour trahison ; le mouvement était donné, et son exemple fut inutile : elle n'avançait plus, et comme autour d'elle rien n'était stationnaire, on l'accusa de vouloir reculer.

A peine s'est-elle séparée qu'une assemblée nouvelle prend sa place. Des élections, dictées par une ligue vaste et puissante, dont le centre se trouvait à Paris, remplissent, pour ainsi dire, la salle des députés de la France, des représentants d'un seul parti ; dans l'assemblée constituante, le parti des démagogues fougueux avait toujours présenté la minorité la plus faible ; dans l'assemblée législative, il se montra constamment le plus fort, et quelquefois il sembla le seul. L'assemblée constituante s'était formée sous les regards de tout un peuple enivré d'espérance, avec un air de triomphe et de fête : l'assemblée législative, composée sous des auspices plus sombres, s'avançait au pouvoir avec un air de vengeance et de fureur ; il n'y avait plus rien dans l'état à détruire ni à réformer, et elle arrivait avec

un indomptable besoin de réformer et de détruire. Placée dans des circonstances moins brillantes, et sur un terrain plus étroit que son aînée, dès le premier jour l'assemblée législative se déclara sa rivale ambitieuse et jalouse. Quelques membres de l'assemblée constituante, confondus dans la foule, sont bientôt reconnus, et des applaudissements honorent leur présence : c'est un hommage aux députés qui siégeaient encore la veille ; ceux qui siégent aujourd'hui se croient insultés, et deux jours après, lorsqu'un membre aura voté un témoignage de reconnaissance à l'assemblée qui vient de se dissoudre, on ne verra dans cette proposition qu'une avilissante flatterie, on contestera jusqu'aux moindres syllabes, on marchandera le nombre et la valeur des expressions.

Cette ombrageuse assemblée, dont le caractère dévoilait dès-lors, comme dit Bossuet, un chagrin superbe et un esprit de révolte, ne tarde pas à porter plus haut la profanation et l'injure. C'est maintenant que l'on va commencer à voir, selon les expressions du même orateur, « la Majesté violée par des » attentats jusqu'alors inconnus. » L'assemblée qui déjà s'était crue outragée par le peuple, s'imagine qu'elle a été injuriée par le Roi, dans la personne des membres de sa députation, à une harangue d'un laconisme vraiment sauvage; la réponse du Roi, disait-on, avait été trop familière. L'assemblée constituante avait réglé le cérémonial à observer toutes les fois que le Roi se rendrait à l'assemblée; il fut rejeté comme trop servile; un membre trou-

vait bon que l'assemblée formant un pouvoir indépendant de celui du Roi, traitât d'égal à égal avec lui. Un autre protesta contre les titres de *Sire et de Majesté*. Il y avait trop de féodalité dans ce titre de *Sire*, qui équivalait à celui de seigneur; et quant à celui de *Majesté*, il n'avait plus de sens, puisque la Constitution mettant tous les hommes au même niveau, on ne devait plus reconnaître d'autre Majesté que la Majesté divine et la *Majesté du peuple*.

Enfin le fauteuil que l'on présentait au Roi dans les séances solennelles scandalisait par son luxe et par ses dorures; n'était-ce pas assez de lui accorder un siège en tout semblable à celui du président. Toutes ces propositions furent consacrées par un décret, rapporté le lendemain à la vérité, sur des réclamations courageuses, et encore plus par une influence extérieure, par l'inspiration des tribunes, qui déjà commandaient tyranniquement aux orateurs les plus emphatiques de la liberté. Mais le coup était porté, soit dans l'esprit du Roi, soit dans celui du peuple; les membres de l'assemblée, humiliés par une rétractation, n'en furent que plus irrités contre eux-mêmes, et contre toute espèce de pouvoir. Dès-lors, et même dans cette première discussion, on avait pu entendre quelques-unes de ces voix lugubres et fatales, au bruit desquelles devaient bientôt s'écrouler et le trône, et la monarchie, et les lois.

Cependant que la postérité se rassure et se console, il était impossible que dans une assemblée de Français il ne se trouvât pas quelques hommes d'un esprit vaste et sage, quelques politiques d'une cons-

cience pure; quelques hommes d'état d'une ame énergique et grande.

C'est ainsi que dans l'assemblée législative, parmi l'exaltation et la licence des opinions les plus furieuses, on trouvait une association de quelques esprits supérieurs, un concert de quelques ames généreuses. Parmi les noms auxquels l'histoire destine ses hommages, ceux des Vaublanc, des Pastoret, des Becquey, s'éleveront aux premières places; on rappellera leurs belles actions, leurs belles paroles, qui alors valaient bien des actions, puisqu'elles encouraient les mêmes peines, et on redira encore, avec l'orateur des grandes infortunes de l'Angleterre: « De si habiles mains auraient sauvé l'état, si l'état » eût pu être sauvé. ».

Si l'on compare l'assemblée constituante et l'assemblée législative sous le rapport des sentiments politiques dont chacune d'elles fut animée; si l'on cherche, pour ainsi dire, quel fut le Dieu qui inspira l'une et l'autre, on verra que dans la première c'était l'enthousiasme; que, dans la seconde, c'était la colère profonde, mêlée d'une haine et d'une fureur qui mugissait toujours lorsqu'elle n'éclatait pas. Si on essayait le même parallèle, sous un rapport purement oratoire et littéraire, on y trouverait la confirmation de cette vérité devenue triviale, de cet adage académique, savoir: que la *colère n'inspire rien de bon*. En effet, l'assemblée législative fut incontestablement plus fougueuse que l'assemblée constituante; l'esprit de faction, dont la flamme semblerait seule devoir créer des orateurs, y domina.

sans cesse, et cependant elle fut moins éloquente que son aînée, tant il est vrai que, selon l'opinion des anciens, et surtout de l'orateur de Rome, l'éloquence ne consiste pas seulement dans l'exaltation de l'ame et dans une certaine fièvre d'esprit! Il n'y a pas d'éloquence sans la gravité des pensées, sans les bienséances des discours; et la colère ne pense pas, elle est incertaine et vagabonde; elle s'attaque aux choses et aux personnes, elle méconnaît les limites et les devoirs : et tandis qu'elle renverse toutes les règles, toutes les lois, comment songerait-elle à respecter celles du langage? Disons-le d'ailleurs avec franchise : quand on a tort au fond, on a presque toujours tort dans la forme, et c'est une éternelle vérité; il n'y a pas d'éloquence sans raison, on pourrait ajouter sans justice.

Cependant la tribune de l'assemblée législative eut aussi quelques beaux jours. Parmi ceux qui s'y montrèrent avec succès, le plus célèbre, comme orateur, fut ce Vergniaud, dont le nom se rattache à des journées fatales, mais dont la mort a pu expier quelques-unes de ses erreurs; son discours sur l'émigration, l'un des premiers qu'il fit entendre, s'élève bien au-dessus de tous ceux qui l'environnent; c'est l'ordre au milieu du désordre. Ce morceau nous paraît le plus brillant de la législature; une logique claire et facile, une composition savante et majestueuse s'y joignent à l'éclat du style et l'harmonie des périodes. Ce triomphe et quelques autres firent passer alors Vergniaud, dans certains esprits, pour le plus éloquent des orateurs modernes. Mirabeau

n'était plus, et le temps qui, suivant le mot de madame de Sévigné, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire, affaiblit au moins le souvenir d'une voix que la mort a rendue muette. Mais Mirabeau l'emporte sur Vergniaud à tous égards; d'abord comme improvisateur, Vergniaud ne pourrait pas soutenir le parallèle; comme écrivain, il a peut-être plus de nombre et d'harmonie; mais quel faible privilége, à côté du nerf, de la variété, du sarcasme, de la grandeur, et surtout de la frappante originalité qui formaient le trop riche partage de son rival! Peut-être le talent de Vergniaud pourrait-il être mis dans la balance avec celui de Barnave, si tous deux n'eussent pas réussi dans des genres différents; mais Mirabeau comme improvisateur, Vergniaud comme écrivain, nous paraissent avoir atteint à-peu-près la même hauteur de mérite.

Quant à l'intérêt des discussions de l'assemblée législative, il y a entre les siennes et celles de l'assemblée constituante, la même différence qu'entre des principes et des faits. En étudiant les premières, on peut, jusqu'à un certain point, s'en servir comme d'un cours de droit public, revêtu des formes oratoires; dans les secondes, ce ne sont presque jamais des thèses politiques, ni des points de doctrine, mais des événements et des points de fait. En lisant ces débats, on apprend à connaître les diverses phases de la révolution française; on pénètre le motif ou l'esprit de chaque nouvelle scène qui affligeait le théâtre de notre malheureuse patrie. Mais l'étude la plus philosophique dont ce recueil puisse fournir l'occasion,

c'est celle du langage des partis : étude, hélas! trop nécessaire à l'époque où nous vivons, puisque les partis n'ont jamais tant parlé! Etudiez, dans le passé, leurs ruses, leurs finesses, les déguisements de l'intérêt, les subtilités de l'orgueil; comparez entre eux les défenseurs et les ennemis de tel ou tel système : la souveraine maîtresse des choses humaines, l'expérience est là. Seule, elle pourra vous dire lequel des deux partis avait raison.

Les rédacteurs de ce recueil ont consacré quatre volumes aux rapports et discours prononcés dans le sein de la Convention; c'est beaucoup trop pour une époque où l'on chercherait en vain quelques mouvements d'éloquence; car il n'est point d'éloquence sans bonne foi, ni sans illusions. Du reste, ce travail ne sera pas perdu, il fera haïr aux races futures ces déclamations de l'hypocrisie; il signalera à la postérité la politique et l'audace des orateurs jacobins; tour-à-tour métaphysiciens, spoliateurs, bourreaux, sophistes, idéologues, on les voit composer des tréteaux du rhéteur, l'échafaud où montèrent l'innocence et la vertu.

La Convention fut jusqu'au bout lâche et cruelle; elle fut criminelle, d'abord par inspiration, ensuite par frayeur, et plus tard par la force de l'habitude. Veut-on des modèles de son éloquence? en voici :

« Un jour, s'écrie Saint-Just, un jour, peut-être,
» les hommes, aussi éloignés de nos préjugés que
» nous le sommes de ceux des Vandales, s'étonneront
» de la barbarie d'un siècle où ce fut quelque chose
» de religieux que de juger un tyran; où le peuple

» qui eut un tyran à juger, l'éleva au rang de citoyen
» avant d'examiner ses crimes. On s'étonnera qu'au
» dix-huitième siècle on ait été moins avancé que
» du temps de César; le tyran fut immolé en plein
» sénat, saus autres formalités que vingt-deux coups
» de poignard, sans autres lois que la liberté de
» Rome. »

Voici maintenant un modèle d'une éloquence plus simple et plus familière : « D'après les tables de
» population de France, disait Carrier, il existe mille
» habitants par lieue carrée; le sol ne peut nourrir
» ce nombre; il est nécessaire de détruire le superflu :
» il faut commencer par les prêtres, les nobles, les
» banquiers et les négociants, parce qu'aucun de ces
» hommes ne peut aimer la république. »

Nous ne nous arrêterons pas plus long-temps à ce régime de sang et de larmes, où tout fut crime hors le crime. Dans un troisième article, nous examinerons quelles furent les richesses oratoires des divers législateurs qui succédèrent au règne de la Convention.

Y.

POÉSIE.

LA HARPE DU SCALDE,

OU

LE RÉVEIL DE L'HONNEUR;

Poëme imité du Scandinave.

Déjà du jour la clarté pâlissante
Cède à la nuit le domaine des airs;
Des aquilons la fureur mugissante
De noirs frimas sème les champs déserts,
Mais pour *Ingeld* (1), insensible à la gloire,
Qu'importe, hélas! ou la nuit ou le jour?
Dans son palais, voluptueux séjour,
De ses aïeux abjurant la mémoire,
Roi sans vertus, enfant dégénéré,
Il cache au monde un front déshonoré;
Et, dans les bras d'une amante adultère,
Fuit les devoirs du sceptre héréditaire.
Du Danemark il n'entend plus la voix;
De ses guerriers en vain le cri l'implore,
La Suède insulte à l'étendard Danois;
Mais, des plaisirs *Ingeld* esclave encore,
Languit en proie au feu qui le dévore.
O *Valfader*! ô chantre harmonieux!
O toi qui vis s'élever sous tes yeux

---

(1) Ingeld, fils de Frod, roi de Danemark, avait eu pour gouverneur le Scalde Valfader.

Du fils de *Frod* la trompeuse jeunesse,
Que t'ont servi les soins de ta tendresse?
D'un prince ingrat quel salaire attends-tu?
De son royaume il bannit la vieillesse,
L'exil, voilà le prix de la vertu!
Mais de la nuit les voiles s'épaississent;
Dans le palais cependant retentissent
La folle joie et ses bruyants transports;
Des fiers Danois le monarque suprême,
Foulant aux pieds et sceptre et diadème,
La coupe en main, enivre ses remords:
Ses compagnons, que les plaisirs unissent,
A son opprobre en riant applaudissent.

Mais tout-à-coup le banquet est troublé;
Pâle, muet, le monarque a tremblé;
Loin du palais, son oreille attentive
Entend les sons d'une harpe plaintive;
La voix s'approche, et debout sur le seuil,
Un Scalde ainsi chante l'hymne du deuil:

« Le vent du nord appelle la tempête,
Et nul mortel n'ose me secourir;
Proscrit, errant, où reposer ma tête?
Je n'ai plus qu'à mourir.

» Que t'ai-je fait, *Ingeld*! quel est mon crime?
Je t'ai chanté les combats glorieux,
Et je t'offris l'exemple magnanime
De tes nobles aïeux.

» Loin de ces murs dont ton ordre m'exile,
Me verra-t-on promener mes douleurs,
Aux ennemis demander un asile,
La vengeance et des pleurs?

» Dans les châteaux d'Islande ou de Norwège,
Le Scalde irait subir une autre loi,

Et dénoncer, par un chant sacrilége,
L'opprobre de son roi!

» Le Scalde irait, criminel et parjure,
Trahir *Ingeld* et son lâche repos,
Du Nord ému, pour venger son injure,
Irriter les drapeaux!

» Non, non, le Scalde est fidèle à ses maîtres;
Je n'irai point, aux rivages lointains,
Hors de la terre où dorment mes ancêtres,
Égarer mes destins.

» Je resterai : mais ma harpe inflexible
Te redira ta honte et ton devoir,
Et flétrira d'un monarque insensible
Le barbare pouvoir.

» Le vent du nord appelle la tempête,
Et nul mortel n'ose me secourir;
Proscrit, errant, où reposer ma tête?
Je n'ai plus qu'à mourir. »

Ainsi chantait le Scalde solitaire,
De *Valfader* reconnaissant la voix,
Ingeld rougit et pâlit de colère :
L'honneur bientôt a repris tous ses droits,
Et dans son cœur son vain courroux expire.
Ingeld enfin est digne de l'empire;
Dans les combats il veut laver l'affront
Que le repos imprima sur son front.
Ingeld est roi! fuyez, lâches esclaves,
Qui le berciez dans un honteux sommeil:
Des voluptés secouant les entraves,
Le noble fils des héros Scandinaves
Va par la gloire illustrer son réveil.

Ch. de St.-Maurice.

MÉLANGES.

LE BOIS DE MARIE.

NOUVELLE RUSSE. — *Traduite de Joukofsky.*

(IIIe. et dernière partie.)

Il est minuit; et la lune, au milieu de sa carrière, brille perpendiculairement au-dessus d'Ouslad: il arrive à la porte du funeste château, il en franchit le seuil, et se fraye avec peine un passage dans la cour, à travers les herbes et les broussailles qui ont déjà envahi cette solitude. Tout près de lui, il voit passer rapidement deux petites lumières qui disparaissent tout-à-coup (c'était un renard que l'approche d'Ouslad avait fait fuir, et dont les yeux brillaient dans l'obscurité de la nuit). Il monte le perron : il écoute; aucun bruit ne vient frapper son oreille; son sang se glace dans ses veines...... Cependant, malgré la terreur qui le domine, il entre dans le vestibule : un hibou, réveillé par le bruit de ses pas, s'envole au-dessus de sa tête, en poussant un cri funèbre.... Ouslad traverse plusieurs vastes salles faiblement éclairées par la clarté de la lune; il promène ses regards autour de lui, et ne voit partout que des murs dépouillés, et où pendent seulement quelques cadres

vides, qui paraissent avoir renfermé de saintes images : tous les meubles ont disparu; il semble que jamais un pied humain n'ait violé cette demeure du silence; tout y est morne et tranquille comme dans un tombeau.

Ouslad, surmontant l'effroi que lui inspire l'aspect de ces lieux, poursuit sa marche; il arrive enfin à une petite porte, placée dans l'endroit le plus reculé de l'appartement; il la trouve ouverte, il monte les degrés d'un escalier étroit et obscur qui le conduit à l'étage supérieur. Son cœur battait avec violence, et les plus sinistres pensées s'emparaient de son esprit. Il entre dans une chambre où la lune répandait une lumière qui permettait de distinguer les objets. Dans tout ce qu'il voit, il reconnaît les traces du séjour de Marie : ici c'est un ouvrage de broderie qu'elle n'avait pu achever; plus loin le prie-dieu où elle adressait chaque jour au Seigneur ses vœux pour Ouslad; dans le coin le plus obscur de la chambre, il aperçoit quelque chose de brillant, il s'en approche, et trouve une image de la sainte Vierge, enchâssée en argent, qu'il avait donnée à Marie la veille de son départ: (elle l'avait constamment portée suspendue à son cou, jusqu'au jour de son mariage avec Rogdaï). Ouslad s'agenouilla devant l'image en pleurant, et, après une courte, mais fervente prière, il la décrocha de la muraille et la mit sur son cœur. Son âme se remplissait d'une tristesse inexprimable en pensant qu'il était dans le même lieu où Marie avait passé de si tristes journées, saluant l'aurore avec des soupirs et la nuit avec des larmes; il trouvait un plaisir mêlé

d'amertume à respirer le même air qu'elle respirait naguère : il lui semblait que, dans l'obscurité de la nuit, il sentait son invisible présence.

Il s'approcha de la fenêtre; ses yeux se fixèrent sur la Moskva, qui serpentait silencieusement au bas de la montagne, et réfléchissait dans ses ondes vacillantes les rayons de la lune et l'azur du ciel, parsemé seulement de légers nuages. Tout était tranquille dans les airs, sur les eaux, dans les bois. Ouslad s'abandonnait tristement à la rêverie; le passé se retraçait à son imagination comme une ombre fugitive : il voyait Marie, d'abord heureuse avec lui, et bientôt après languissante et flétrie à la fleur de l'âge. « Ici, » se disait-il, elle était souvent assise en silence, » regardant l'obscur lointain, et m'envoyant ses regrets et ses soupirs; ici, les larmes aux yeux, elle » priait pour moi, devant l'image de la Vierge; ici, » grand Dieu! ah! peut-être, à cet endroit même un » barbare assassin.... » Il frissonna d'horreur; et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il croyait entendre des gémissements qui sortaient d'un tombeau; il lui semblait qu'un fantôme sanglant errait dans l'appartement solitaire; une sueur froide coulait de tous ses membres, son pouls battait avec violence; et son sang qui se précipitait vers la tête, produisait à son oreille un bruit semblable à celui de la cloche funéraire.

L'obscurité de la nuit, l'affreuse solitude du château, une secrète inquiétude qui le tourmentait; tout préparait son âme à quelque chose d'extraordinaire. Immobile, il écoute.... Tout est silence....

Tout-à-coup, un vent léger agite la cîme des arbres, la lune se couvre d'un voile épais, un sombre nuage semble parcourir les environs; un souffle doux et presqu'insensible rafraîchit les joues brûlantes d'Ouslad, et agite les boucles de ses cheveux; il croit respirer l'haleine embaumée du printemps; il entend une harmonie semblable au son d'une harpe éloignée: il lève les yeux... O joie! ô terreur! il voit, il voit Marie, brillant et léger fantôme; une lumière vive et pure l'entourait; sa robe diaphane comme le brouillard du matin s'étendait en flottant dans les airs; son visage pâle comme le lis, portait l'empreinte de la tristesse; un sourire mélancolique errait sur ses lèvres, et son regard pensif et rêveur était fixé sur Ouslad. « Ame de Marie, est-ce toi? » s'écria-t-il, en tendant vers le fantôme des mains tremblantes: « ah! dis-moi, pourquoi as-tu abandonné les de-
» meures célestes? viens-tu pour m'ordonner de
» quitter la vie? veux-tu me faire partager ta béa-
» titude? » Il ne reçut point de réponse; cependant le fantôme semblait vouloir qu'il le suivît: d'une main il l'appelait, de l'autre il lui montrait la sombre forêt. Ouslad fit quelques pas, le fantôme volait devant lui; il s'arrêta, le fantôme s'arrêta aussi, en le regardant d'un air suppliant: enfin, rappelant son courage, il suivit les pas de son guide mystérieux. Ils traversent la cour, et entrent dans la sombre forêt, qui s'étendait à plusieurs verstes derrière le château de Rogdaï. Ils pénètrent dans la profondeur du bois : le silence et l'obscurité règnent autour d'eux; aucune créature vivante ne se présente à

leur rencontre : les sauvages habitans de la forêt s'éloignaient avec terreur, comme s'ils sentaient l'approche d'un être incorporel...

Leur marche solitaire dura plusieurs heures ; enfin ils arrivèrent sur le bord d'une rivière qui serpentait à l'ombre des vieux chênes et des noirs sapins qui bordaient ses rives. Ouslad jeta les yeux sur sa brillante conductrice, qui s'était arrêtée devant lui. La tristesse de ses regards avait disparu, son visage était animé d'une joie pure et céleste : elle montre le ciel, sourit, tend les bras à Ouslad ; et soudain disparaît dans le vague des airs, comme les vains songes du matin... Tout rentre dans l'obscurité.

Ouslad, resté seul au milieu de la forêt, regarde autour de lui, et se trouve dans un site de l'aspect le plus sauvage. Cependant, à travers les arbres, il voit briller une faible lumière ; il dirige ses pas de ce côté, et découvre bientôt une petite cabane. Il s'en approche, ouvre la porte, et voit un vieillard à genoux devant un crucifix, et lisant des prières à la lueur d'une lampe. Le bruit que fit Ouslad en entrant, força le solitaire à retourner la tête : il le regarda fixement, et lui tendit la main en souriant, comme à un ami qu'il attendait. « Je bénis ton » arrivée, lui dit l'ermite ; depuis long-temps un » songe prophétique me l'annonçait. En toi, je » reconnais ce jeune homme qui m'est apparu » plusieurs fois au milieu de la nuit, lorsqu'un tran- » quille sommeil me délassait de mes travaux et » de la fatigue de mes longues prières. — Quel

» est ton nom, vénérable vieillard? lui dit Ouslad, » avec un mélange de respect et de crainte. — Je » me nomme Arcadius, répondit le solitaire; il y a » deux ans que je me suis établi sur les bords de la » Yaouza, dans ce lieu solitaire où j'ai construit moi-» même cette humble cabane. Ici, je passe mes jours » dans la prière; et je travaille à mon salut, en » déplorant mes premières erreurs. Reste auprès de » moi, pauvre jeune homme : tu y trouveras le re-» pos que tu as perdu, et l'oubli tant desiré de tous » tes maux! Mais, dis-moi, qui t'a enseigné le chemin » de ma demeure, inconnue au reste des mortels? » Ouslad lui raconta les malheurs de sa vie, et par quel miracle il avait été conduit en ces lieux. — « C'est ici, dit l'Ermite, après avoir entendu le récit » d'Ouslad, c'est ici, sur la rive de la Yaouza, que » repose l'infortunée Marie; la Providence a daigné » me choisir pour recevoir son dernier soupir, et » réconcilier avec le ciel son âme prête à s'envoler.

» Un matin, tandis que j'étais occupé à cueillir » les plantes qui font ma nourriture habituelle, des » cris douloureux viennent tout-à-coup frapper mon » oreille... je cours vers l'endroit d'où ils paraissaient » venir; j'approche; et je trouve une jeune femme » baignée dans son sang; j'entends les pas d'un » cheval, je lève les yeux; et je vois un guerrier, » revêtu de ses armes, qui s'enfuyait rapidement à » travers la forêt : c'était l'assassin Rogdaï! Je prends » dans mes bras Marie, car c'était elle, et je veux, » mais en vain, la porter dans ma demeure. Hélas! » son dernier instant était arrivé; ses joues étaient

» couvertes de la pâleur de la mort, et ses yeux se » fermaient à la lumière. Elle leva lentement vers » moi un regard prêt à s'éteindre : — Reçois mon » dernier soupir, bénis-moi, me dit-elle, en s'ef- » forçant de poser la main sur son cœur. Je lui » donnai en pleurant ma bénédiction : — Ange con- » solateur, ajouta-t-elle, en me tendant ses bras dé- » faillants; prie pour le repos de mon âme, prie pour » Ouslad! si tu le vois jamais, dis-lui que Marie l'adorait; » que mon amour pour lui fut la cause de ma mort; » dis-lui... Elle voulait continuer, la parole expira » sur ses lèvres; ses yeux se fermèrent pour toujours; » sa tête retomba sur son sein... elle avait cessé de » vivre! Sa tombe est près d'ici, bientôt tu pourras » la voir; car déjà l'aube du jour commence à dissi- » per les ténèbres.

» Pauvre Marie! s'écria Ouslad, quel sort affreux! » et l'assassin vit encore! Ah! respectable vieillard, » je jure à tes pieds.... — Arrête Ouslad, ne jure pas » en vain, lui dit l'Ermite. La Justice divine a frappé » l'homicide Rogdaï : au moment où il s'enfuyait, » après avoir consommé son crime, son cheval, ef- » frayé par un loup furieux, le précipita dans les » flots de la Yaouza, où il périt bientôt entraîné par » le courant. Réprime, Ouslad, cette ardeur de ven- » geance; et dis plutôt avec moi : que Dieu fasse » miséricorde à l'assassin de Marie! » La fureur d'Ouslad s'appaisa. « Mes yeux sont dessillés, dit-il, » en se prosternant aux pieds du vertueux solitaire : » Marie a conservé jusqu'au tombeau l'amour qu'elle » m'avait juré; je me résigne aux volontés du ciel.

» C'est à toi, mon père, et au culte de notre Sau-
» veur, que je consacre le reste de ma vie. »

Lorsque l'aurore éclaira la nature, le vieillard conduisit Ouslad sur la rive de la Yaouza; et lui montrant un petit tertre, surmonté d'une croix de bois : « C'est là, lui dit-il, que repose l'infortunée » Marie. » Ouslad se précipita sur l'endroit indiqué, se prosterna le visage contre terre, et arrosa de ses larmes le gazon qui couvrait les restes de son amie. « Chère Marie! s'écria-t-il, le sort ne nous a pas per-
» mis de vivre l'un pour l'autre; au lieu de te con-
» duire à l'autel, je viens gémir sur cette tombe, qui
» est maintenant tout ce qui me reste de toi. C'est
» sans doute pour me montrer l'asile où je dois ter-
» miner mes jours que ton âme a quitté le ciel, et
» m'a conduit en ces lieux : je t'obéis, voix sainte et
» consolatrice d'une amie que j'ai perdue! Désor-
» mais je supporterai plus patiemment l'existence;
» elle sera soutenue par l'attente d'un meilleur sort,
» et par la douce espérance de te rejoindre bientôt
» dans les célestes demeures. »

Ouslad fixa son séjour dans la cabane d'Arcadius: sur le tombeau de Marie, ils élevèrent une chapelle à la Sainte-Vierge. Ils passèrent ainsi une année dans les prières; au bout de ce temps, Ouslad ferma les yeux au pieux ermite; lui-même, il attendit encore quelques années, dans cette retraite, que la mort vînt terminer ses peines : enfin, cet instant si desiré arriva; il mourut la tête penchée sur la pierre dont il avait orné le tombeau de Marie.

La cabane de l'ermite, l'humble chapelle consacrée

à la Vierge, la pierre qui couvrait autrefois les cendres de Marie : tout a disparu ! La tradition fidèle a seulement conservé à ce lieu le nom de *Bois de Marie.* Quand vous passerez par le chemin de Troïtza, montez à la fontaine Mitistchine ; à droite, un bois épais et sombre frappera vos regards ; vous verrez la limpide Yaouza en baigner la lisière de son cours sinueux ; vous la verrez réfléchir dans ses ondes les chênes antiques qui ombragent au loin ses rives : c'est là l'endroit où périt l'infortunée Marie ; c'est là qu'Ouslad éleva une chapelle sur son tombeau ; c'est là qu'il termina ses jours dans les regrets !

C. H.

FIN.

(*Note du Traducteur.*) Les bornes prescrites dans les Annales, à l'article *Mélanges*, nous ont forcé à abréger un peu cette nouvelle ; mais les coupures que nous y avons faites ne nuisent en rien, du moins nous osons l'espérer, à l'ensemble de ce petit ouvrage, et ne font, au contraire, qu'en rendre la marche plus rapide. Nous avons cru devoir en prévenir les amateurs de la littérature russe, pour qu'ils ne nous accusent pas d'avoir, sans nécessité et de gaîté de cœur, porté nos ciseaux sacriléges dans l'ouvrage de Joukofski.

LES MÉDECINS D'AUJOURD'HUI,

Extrait d'un Ouvrage inédit sur les Mœurs du jour.

......La première chose qui frappe en songeant aux médecins d'aujourd'hui, c'est leur grand nombre, et des plaisants ont remarqué qu'il dépasserait bientôt celui des malades. Tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, a dit Labruyère, le médecin sera raillé, et bien payé. Sur cette promesse d'un grand moraliste, une foule de concurrents s'est précipitée dans le temple d'Esculape, au devant des plaisanteries et de la fortune; car si quelques hommes se jettent dans une carrière par l'instinct d'une volonté irrésistible, la plupart n'y entrent qu'après avoir consulté long-temps les avantages qu'elle assure : ce sont, d'ordinaire, les premiers qui enrichissent la science, mais les seconds que la science enrichit.

Une trop grande concurrence dans toutes les professions diminuant les chances de succès, introduit bientôt des moyens illégitimes d'en obtenir; le talent et l'intrigue se croisent en route, et trop souvent l'une arrive avant l'autre.

En serait-il de même dans la médecine? Il est trop vrai qu'il ne suffit pas toujours de savoir guérir. La connaissance du monde est aussi nécessaire que celle du corps humain. Le savant modeste qui, retiré dans les écoles de la douleur, n'a étudié que les livres

et les cadavres, est trop souvent délaissé pour le médecin poli par l'usage et accrédité par la mode.

Connaître les maladies qui nous accablent, n'est pas toute la science d'un docteur qui veut réussir, il lui faut encore étudier les préjugés et manier les passions qui nous travaillent.

Les médecins de nos jours ont senti cette nécessité, et elle a tout de suite établi une grande différence entre eux et leurs devanciers; ils ne se sont pas bornés à faire à la société le sacrifice des larges perruques et des longues robes, ils ont même renoncé à l'attirail du pédantisme et à l'ennui de l'érudition; en acceptant tous les devoirs que le monde impose, c'était s'engager à être souvent frivole par égards, malin par complaisance, ignorant par bon ton. C'est maintenant une qualité générale et comme un procédé pour guérir: l'art de plaire et la science du monde ne sont encore enseignés ni dans les cours ni dans les traités de pathologie; mais les médecins en tirent tous les jours le plus grand parti dans la pratique. Que de maux adoucis ou distraits par les soins d'un docteur aimable: le malade en voyant ses manières prévenantes, en écoutant sa conversation spirituelle, oublie ses souffrances, et il suffit quelquefois qu'il les oublie pour qu'elles le quittent; l'enjouement fait des cures comme le talent, et les plus heureuses sont dues sans doute à l'emploi simultané des bons mots et des potions.

Les médecins possèdent presque seuls aujourd'hui le talent de bien causer, et ils l'aident de tout ce qu'une éducation cultivée et une observation journalière de

la société doit ajouter à l'esprit : courtisans de boudoirs, despotes de salons, à l'exquise recherche de leur toilette, on les prendrait pour des petits-maîtres, s'ils ne protestaient sans cesse contre cette prévention par une politesse moins impertinente et une conversation spirituelle.

Chaque maladie exige un traitement spécial, chaque malade veut un esprit différent et des propos variés. Nos médecins seraient perdus s'ils étaient les mêmes au grand faubourg et à la chaussée d'Antin. Que d'art pour administrer aux hommes les bons mots de leur condition! et pourtant que de médecins y réussissent.

Généralement ils ont de l'instruction, et ils la cachent; ils ont de l'esprit, et ils le montrent; ils connaissent leur siècle et leur nation. L'instruction est une langue qu'on s'impatiente d'entendre, tant de gens ne la comprennent pas; l'esprit au contraire, qu'on me passe cette expression, est une espèce de patois, qui plaît à tout le monde, parce qu'en France tout le monde le parle. Voyez comme nos docteurs le manient avec adresse: quelle profonde intelligence de caractère; ils caressent la vanité des auteurs et taquinent l'amour-propre des hommes d'état. Aux premiers, ils ét lent des plans de fortune; aux seconds, ils insinuent les projets de réforme. Mais s'il y a de l'adresse dans leurs discours, il y a encore plus de diplomatie dans leur silence.

Ils se taisent plus profondément qu'ils ne parlent. Nécessaires à toute fête, indispensables aux grands dîners, on les écoute, on les raille, on les admire,

on les questionne jusqu'à l'indiscrétion. Il leur faut préciser la propriété des aliments, la qualité des vins, enfin les avantages ou les dangers de tous les ragoûts qui circulent. Cela me fera-t-il du mal? cela me fera-t-il du bien? De tous côtés, questions pareilles. Ce vin m'ouvrira l'appétit, dit Lucullus; je dois en boire assez pour qu'il opère. Les truffes sont indigestes, mais mêlées à la blanche volaille, leur effet est atténué. Ce pâté est bien lourd, mais peut-il incommoder avec la précaution de le pousser par un grand verre de Bordeaux? Lucullus pense que la médecine est une science de digestion; il s'enquiert du *pour* et du *contre* à l'égard des divers services; mais finit, à force de consultations, par attaquer tous les plats et par interroger tous les vins. Ne croyez pas que l'aimable docteur trahisse Hippocrate dans ce moment délicat, qu'il transige avec ses principes de sobriété, qu'il conseille l'intempérance. Aux sollicitations de la gourmandise, il ne répond que par les plus impitoyables aphorismes; poussant l'héroïsme médical jusqu'à plaider la cause des végétaux à la place d'une poularde, et celle de l'eau en présence du *Tokai*. Eloquence inutile, doctrines réfutées par son exemple; Chariclès est plus gourmand que ses interlocuteurs: et le moyen que des convives ne croient pas plus à ce qu'il mange qu'à ce qu'il dit.

La gastronomie ne peut être un ridicule dans un gouvernement représentatif, et en remarquant qu'elle est presque générale parmi les médecins, nous sommes tentés de croire qu'elle n'est chez eux qu'une simple adhésion aux nouveaux principes des sociétés

modernes, une profession de foi politique; car un des traits caractéristiques de notre époque, c'est de ne permettre à aucun état, à aucune profession de rester étrangers aux partis et à leurs querelles. Nous voulons, non pas qu'un poète soit poète, mais qu'il soit de notre opinion : nous exigeons qu'un peintre embrasse un parti, qu'un médecin prenne une couleur; cette exigeance ne paraît pas déplaire à la Faculté, et à certains égards peut être raisonnable. Tant de maux physiques tiennent à des causes morales, tant d'indispositions sont produites par les douleurs ou les joies de parti, qu'il faut bien, pour les guérir, un homme qui les connaisse et les partage. Que seraient devenus les candidats repoussés aux dernières élections, si des mains amies n'avaient pansé leurs blessures; aussi nos jolies femmes ne sont plus malades que pour avoir un médecin de leur opinion.

Ne blâmons point nos Hippocrates d'être si tranchants, si prononcés en politique; ils obéissent à leur siècle. Qu'ils aiment la Charte, c'est un devoir de tout bon Français; mais qu'on la commente, c'est peut-être un abus de médecin; et ce reproche m'échappe, parce que j'en ai trop vu négliger l'étude du corps humain pour l'étude du corps social. Les doctrines politiques ne doivent pas étouffer les doctrines médicales, et pourvu que les professeurs parlent de médecine dans leurs cours, je les absous de leurs opinions et de leurs principes.

A ce petit travers près, les médecins de nos jours forment une des classes les plus éclairées, les plus estimables de la société; c'est celle peut-être où il y a

le plus d'esprit, le plus d'instruction, et, quoi qu'on en dise, le plus d'humanité. Sans doute ils n'empêcheront jamais de mourir ; mais ils aident à vivre, c'est beaucoup.

Au surplus, leur sort est beau dans ce siècle, et leur importance justement reconnue. Ils font l'esprit de nos banquiers, les affaires de nos actrices, et la politique de nos bourgeois.

Après avoir examiné les médecins, leurs manières, leur physionomie morale, il y aurait quelques observations à recueillir relativement à nos préjugés sur la médecine ; nous le ferons plus tard. Les hommes sont toujours curieux à observer quand il s'agit de leurs intérêts, et souvent plaisants quand il s'agit de leur santé.

A. Malitourne.

BEAUX-ARTS.

GRAVURES.

Deux circonstances ont principalement concouru à exciter, depuis quelques mois, les efforts de nos graveurs : ce sont la naissance miraculeuse du prince qu'on pourra surnommer *Henri le Consolateur*, et l'époque du renouvellement de l'année. Je vais indiquer les gravures nouvelles qui me paraissent mériter l'attention des amateurs, et qui ont obtenu les suffrages des artistes.

Il paraît convenable de présenter ces productions de l'art dans six classes, que le mécanisme de l'exécution rend entièrement distinctes. Ces classes renferment les *gravures au burin*, les *eaux-fortes*, les *dessins lithographiés*, les *gravures au pointillé*, les *aquatintes* et les *gravures à la manière du crayon noir*. On pourrait faire une septième classe pour les *gravures commencées à l'eau-forte et terminées au burin ;* mais il serait difficile d'assigner à cette espèce de gravure l'importance qu'elle doit avoir dans l'examen rapide que je vais faire.

Il est certain que la gravure au burin obtiendra toujours le premier rang, parce que les amateurs des arts savent toujours gré de la difficulté vaincue.

GRAVURES AU BURIN.

Fénélon, recueillant dans son palais les soldats blessés à la bataille de Malplaquet, gravé par M. Ba-

quoy, d'après le tableau de M. Fragonard, est un ouvrage remarquable, destiné à faire pendant au *Saint-Vincent-de-Paule*, du même graveur. La figure de Fénélon est d'une expression juste et d'une fort belle exécution. L'archevêque de Cambray n'était pas étranger à l'art de guérir : quelques études dans l'anatomie l'avaient mis à même de porter aux malades d'utiles secours. Le même pasteur de l'Eglise qui ramenait à l'étable la vache du pauvre villageois, savait donner des soins au guerrier blessé sur le champ de bataille : c'est ainsi que l'auteur du Télémaque offrait l'exemple de toutes les vertus que son livre faisait aimer.

Les amis de la Religion et des arts apprendront avec plaisir que MM. Lair et Niquevert, jeunes artistes non moins recommandables par de touchantes vertus que par leurs talents, vont publier, par souscription, une nouvelle collection des quatorze stations, appelée le *Chemin de la Croix*. Les églises et les chapelles des particuliers pourront être ornées à peu de frais avec ces gravures d'une grande dimension et d'une fort belle exécution. M. Dibart, chargé des planches de ce recueil, est avantageusement connu : il suffira de dire qu'il est l'auteur de la charmante gravure, d'après le tableau de M. Vafflard, représentant le *Chien de l'hospice des Alpes*. Quelques exemplaires du *Chemin de la Croix* seront enluminés avec soin. Tout doit faire augurer le plus heureux succès pour cette entreprise, dirigée par l'amour de la Religion et par celui des beaux-arts, qui s'allient toujours avec tant d'avantage.

Dans *le Triomphe de Galatée*, d'après Raphaël, M. Richomme s'est montré digne de reproduire l'ouvrage du plus grand des peintres. La riante mythologie n'a point de sujet plus gracieux que celui-ci; et Raphaël, en le traitant, aurait eu à redouter l'embarras des richesses, si rien pouvait embarrasser le génie.

EAUX-FORTES.

On doit placer au premier rang des productions nouvelles dans ce genre, *le Choix de vues pittoresques*, par M. le vicomte de Senonnes, dédié à S. A. R. Madame la Duchesse de Berri. Cet ouvrage aura trente livraisons. La seconde, qui vient de paraître, mérite tous les éloges que la première a obtenus. On y admire également la correction du dessin et la justesse de l'effet, si difficiles à obtenir par l'eau-forte. Chaque livraison renferme six feuilles. Le texte est digne des beaux dessins dont il donne l'explication, et offre une nouvelle preuve des talents variés de M. de Senonnes. Cette entreprise, si honorable pour son auteur, éveillera, sans doute, le goût du public pour la gravure à l'eau-forte, si favorable à l'expression de la pensée de l'artiste, et qu'on néglige trop aujourd'hui.

OEdipe à Colonne, d'après Valenciennes, et *Régulus retournant en exil*, d'après M. Francisque, sont deux belles gravures que nous devons au talent de M. Pillement, dont les arts pleurent la perte.

LITHOGRAPHIE.

La lithographie fait chaque jour de nouveaux ef-

forts pour réaliser les espérances qu'elle avait fait naître dès son origine. Elle s'est enrichie du procédé au moyen duquel M. Engelman lui donne la faculté d'imiter le lavis, procédé employé avec avantage dans l'exécution de plusieurs recueils importants.

Les *Annales* ont déjà fait connaître le mérite du *Voyage dans l'ancienne France*, ouvrage dirigé par notre estimable collaborateur M. Charles Nodier, qui en rédige le texte. Je dois aux dessins de ce recueil les mêmes éloges que M. Lourdoueix a donnés aux descriptions brillantes et à la vaste érudition de M. Nodier. Cette grande entreprise obtiendra les suffrages de tous ceux qui aiment les arts et la France.

Dans le nombre prodigieux de lithographies publiées à l'occasion de l'heureux événement qui a rendu à la tige sacrée de nos Rois un rejeton, objet de notre amour et de nos espérances, on doit surtout distinguer un dessin dédié par l'auteur, M. Jacob, à S. A. R. Monsieur, et qu'on pourrait intituler *la Duchesse de Berri au berceau de son fils*. Pureté dans les traits, correction de dessin, ressemblance des personnages, élégance et vérité dans les accessoires, telles sont les qualités de cette charmante composition, qui n'honore pas moins les sentiments de l'artiste que son talent déjà bien connu (1).

Le berceau de l'Enfant royal occupe le milieu du dessin, et repose sur un socle où on lit ces vers, dus à

---

(1) Prix : 5 fr. Chez l'Éditeur, rue de l'Abbaye-St.-Germain, N°. 4.

l'inspiration de l'aimable auteur de *la Nouvelle Valentine de Milan*, Mad. de P** :

Ah! puisse ce berceau, mon unique espérance,
Renfermer le bonheur, la gloire de la France!
Qu'avec moi son amour veille sur mes enfants;
Elle aura, par mes soins, des cœurs reconnaissants.
Toi, surtout, mon Henri! toi, le fils du veuvage!
Tes traits de mon époux m'offrent déjà l'image;
Mais ce n'est point assez, fais qu'un jour les Français
Reconnaissent ton sang à tes nombreux bienfaits.

Ce vœu touchant se retrouve dans l'expression des traits de l'auguste mère, qui, pressant sur ses genoux la jeune princesse sa fille, et d'une main soulevant la tête de l'héritier des Rois, semble contempler, dans un ravissement céleste, ce groupe, la consolation de ses malheurs et l'espoir de la France.

A côté du berceau, et sur un piédestal, on reconnaît le buste de l'Enfant, premier fruit d'un royal hyménée, et auquel on pourrait appliquer ce passage peu connu d'un auteur de nos jours :

Sole oriente, oritur; sole cadente, cadit.

Le fond du tableau est garni de draperies élégantes et légères qui laissent voir le buste fort ressemblant du prince infortuné, si cruellement arraché à notre amour et à l'espérance de la patrie. Par un heureux artifice de pose, ce buste, en dominant cette scène attendrissante, offre le type des traits que l'œil retrouve dans la physionomie enfantine de S. A. R. Mgr. le duc de Bordeaux.

Cette composition, pour laquelle l'auguste veuve a daigné accorder quelques séances, doit ajouter à la réputation de son auteur, et à celle de M. Motte, dont les presses ont si heureusement reproduit ce chef-d'œuvre de lithographie, destiné à décorer bientôt l'intérieur de chaque famille.

On doit des éloges et des encouragements à M. Hyppolite l'Evesques, pour la seconde livraison de ses *Essais lithographiques*. Ce recueil présente des animaux et des plantes. Il est dédié aux *Dames*, et peut servir à exercer leurs crayons.

On doit aussi remarquer le portrait de *Lafon, dans le rôle d'Horace,* au moment où il dit ces vers:

> Ainsi reçoive un châtiment soudain,
> Quiconque ose pleurer un ennemi romain!

Ce portrait d'un artiste justement célèbre, sera recherché des amateurs; le crayon de son auteur, M. Leclerc, se recommande par une exécution ferme et harmonieuse.

Le Panthéon français, par M. Sudré, obtient tous les succès que les amis des arts avaient présagés à cette belle entreprise, qui nous présentera successivement cent personnages les plus célèbres en France par leurs talents ou par leurs vertus. (Voyez la VIIe. livraison des *Annales.*)

Les Souvenirs pittoresques de M. Bacler-d'Albe, dont le tome II vient d'être publié par M. Engelman, forment un ouvrage assez important pour qu'il pa-

raisse convenable de lui consacrer incessamment quelques pages de ce journal.

Les artistes accordent généralement leurs éloges aux dessins lithographiés de la plupart des tableaux qui composent la galerie du Luxembourg : tels sont *le Lévite d'Ephraïm*, par M. Dubois, d'après M. Coudère; *Zénobie trouvée par les bergers sur les bords de l'Araxe*, par M. Chrétien, d'après M. Blondel; *L'Arioste arrêté par des brigands*, d'après M. Mauzaisse, par M. Basin; *l'Éruption du Vésuve,* par M. Moitte, d'après le tableau de M. le comte de Forbin; *les Bains de Julien, rue de La Harpe*, d'après M. Bouton, par M. Niquet; *les Horaces*, par M. Dardivillier, d'après David; *la duchesse de Montmorency auprès du tombeau de son époux*, par M. Dubois, d'après M. Richard; enfin, *l'Atala au tombeau*, d'après le célèbre tableau de M. Girodet, ouvrage de M. Jacob, qui est peut-être le chef-d'œuvre de la lithographie.

Les amateurs ont vu avec plaisir *le portrait en pied de Lord Byron.* Cet illustre poète est sur un roc battu de l'orage, et semble être inspiré par la contemplation des phénomènes que présente l'Océan irrité. On pourrait mettre au bas de ce portrait ces vers, déjà bien connus, de M. *Delamartine.*

Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents!
La nuit est ton séjour; l'horreur est ton domaine.
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine.

Gravures au pointillé.

On remarque, parmi les nouveautés de ce genre, *Zétus, fils d'Anthiope*, tête d'étude d'un fort bon effet; *Dieu veille sur mon fils, l'espoir de la France*, très joli dessin; *un Trait d'héroïsme; Henri sous la garde de la Fidélité*.

Aquatinta.

Le Coucher du soleil, d'après Claude Lorrain, par M. Peringer, est un de ces ouvrages destinés à orner le cabinet des amateurs: on peut dire la même chose de *la Bataille d'Aboukir*, par M. Chéron.

Gravures a la manière du crayon noir.

Le Délassement des jeunes amateurs est un cahier de fort jolis dessins, qui font regretter que ce genre de gravure ne soit cultivé que fort rarement, depuis l'invention de la lithographie. On doit citer aussi avec éloge *le Torse du vieux Faune*, par M. Badoureau, d'après le dessin de M. Eugène Bourgeois.

En terminant cette notice sur les derniers travaux de nos graveurs, c'est avec plaisir que j'annonce la première livraison *du Manuel de l'amateur d'Estampes*, auquel les *Annales* consacreront bientôt quelques pages. Cet ouvrage sera classé au nombre des livres utiles; il deviendra un excellent guide pour les amateurs, et offrira aux artistes de bonnes notions sur l'histoire de la gravure.

J. P. Brès.

SPECTACLES.

Théatre du Vaudeville.

Première représentation de *Frontin, Mari garçon*, comédie en un acte, mêlée de couplets, par MM. Scribe et Mélesville.

M. Scribe a presque toujours obtenu des succès, dont quelques-uns sont mérités; nous devons donc penser qu'il est digne d'entendre la vérité, et nous la lui dirons avec franchise.

Ses petits ouvrages sont très agréablement arrangés; il sait adroitement amener des incidents inattendus, préparer des contrastes ingénieux, des scènes vives et piquantes; son dialogue est animé, concis, brillant de traits et de saillies: on ne peut lui refuser toutes ces qualités. Mais ne sont-elles pas balancées par des défauts bien graves, et qui sembleraient menacer toutes ses productions d'une bien courte existence? M. Scribe tourne sans cesse autour de la même idée; il a une affection toute particulière pour les fous et les folles, pour les officiers joueurs et libertins, pour les jeunes maris qui ont perdu leurs femmes et s'en consolent joyeusement, sauf à mourir d'amour en les retrouvant, ou pour des époux qui sont las du mariage au bout de trois mois, et s'enivrent des joies de l'infidélité. On retrouve tous les personnages dont nous venons de parler, dans la *Visite à Bedlam, le*

Fou de Péronne, *Caroline*, *la Somnambule*, *le Nouveau Pourceaugnac*, etc., etc. Cette uniformité de conceptions produit nécessairement de la monotonie dans les effets dramatiques, et les mêmes plaisanteries reviennent à satiété dans un dialogue qui a toujours la même coupe, le même mouvement et les mêmes jeux de mots. Il en résulte qu'il n'y a dans les ouvrages de M. Scribe ni originalité dans les caractères, ni variété dans les contrastes, ni naturel dans l'expression. La vraisemblance est ce dont l'auteur s'occupe le moins; il ne songe qu'à étourdir les spectateurs par des répliques sémillantes, à les éblouir par des étincelles, dont l'éclat ne dure qu'un moment. M. Scribe connaît son public, il le sert selon son goût, et sûrement sans prétendre à aucune gloire. Alors il a raison, et il est en fonds pour se moquer de la critique; mais nous, humbles disciples du maître qui a dit :

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art,

il est de notre devoir de signaler les ouvrages où nous ne reconnaissons ni *art* ni *bon sens*; et M. Scribe nous semble mériter trop souvent le reproche de sacrifier l'un et l'autre à l'idole du bel esprit.

On voit encore dans *Frontin*, *Mari garçon*, un de ces époux rassasiés d'un excès de bonheur, qui court les amourettes en possédant une femme digne de tout son attachement. Frontin n'est entré au service de M. le comte Edouard que sous la condition de rester garçon, et son maître ignore qu'il est marié. Cependant sa femme, qui réside dans le village voisin

du château de M. le comte, n'aime pas tout ce mystère, et veut être avouée par son mari. Frontin forme le projet de la placer comme femme-de-chambre auprès de Mme. la comtesse; mais c'est précisément de Mme. Frontin que M. le comte se trouve enamouré, la croyant une innocente villageoise dont le cœur est encore libre. Il fait la confidence de son amour à Frontin, qui promet de le servir. Mais quel contre-temps! Mme. Frontin paraît; le pauvre valet est témoin de la vive impression que produisent sur M. le comte les attraits de sa femme. Il se trouve forcé d'entendre les déclarations les plus passionnées, de servir à table son infidèle, assise auprès de son maître. Cette situation, quoiqu'un peu trop prolongée, a paru fort amusante, et la pièce a obtenu un succès non contesté.

Ce petit vaudeville est fort bien joué par Fontenay, Mlle. Minette, et notamment par Julien qui, obligé d'apprendre à la hâte le rôle du comte qui était destiné à Gontier, s'est distingué surtout par un excellent ton de comédie, qualité qui a toujours manqué à l'acteur, enfant gâté du public, dont la désertion a été si chèrement payée par ceux qui l'ont provoquée.

Gymnase dramatique.

Première représentation du *Colonel,* comédie en un acte, mêlée de couplets; par MM. Scribe et Mélesville. — Ier. début de Gontier au Gymnase.

Si l'on savait aujourd'hui appeler les choses par

leurs noms, le titre de cette pièce eût été la *Femme Colonel*. Les auteurs, habitués à remettre à neuf les vieux sujets de comédie, pouvaient-ils craindre de rappeler au souvenir de leurs spectateurs qu'il existe une pièce ayant pour titre : *la Fille Capitaine ?* Non assurément. MM. Scribe et Mélesville savent bien que les habitués du boulevard Poissonnière n'y regardent pas de si près, et ils ont eu raison. Qui d'entre eux se serait soucié de savoir que la pièce de Montfleury a joui pendant très long-temps d'un succès brillant, et mérité par la verve, la gaîté et ce génie comique, dont le germe est étouffé de nos jours dans la multitude de petites productions dont nous sommes inondés. Il y a dans *la Fille Capitaine* un plan très ingénieux et fortement conçu, des développements gradués avec art, des scènes, hardies peut-être, mais bien préparées, et surtout un dialogue nerveux, passionné, et toujours éminemment comique. On n'aperçoit pas l'ombre de tout cela dans *le Colonel* du Gymnase. Nous avons rarement vu une production plus chétive sous tous les rapports. Tout y est invraisemblable, faux et puéril. De fades madrigaux et de petits cailletages doucereux y remplacent la verve et la franchise que commandait un pareil sujet. Qu'une jeune femme, ou, pour mieux dire, une poupée de salon s'imagine *par caprice* de se transformer en colonel, cela est déjà fort ridicule; et Montfleury avait sagement jugé qu'il fallait faire de sa *Fille Capitaine* une maîtresse fille, tout en se conformant aux lois de la décence. Nos jeunes auteurs du Gymnase n'en savent pas si long, et non seulement

ils habillent en *colonel* une femme timide et réservée; mais ils ont entrepris de rendre dupe de cette mystification, pendant une demi-heure, un officier, brave, spirituel et très familier avec toutes les ruses de guerre et d'amour. Une pareille audace paraîtrait inouïe, si quelque chose pouvait encore étonner dans le siècle où nous vivons.

La pièce devait réussir malgré son extrême faiblesse, puisque c'était moins la première représentation d'une comédie nouvelle, que la première représentation de Gontier que l'on offrait aux spectateurs. Ce comédien, formé par le public d'un autre théâtre, a rendu plus sensibles, par sa transplantation, des défauts essentiels avec lesquels les habitués du Vaudeville s'étaient familiarisés. Gontier n'a pas l'air distingué; il marche mal; son maintien est sans noblesse et sans grâce; sa voix est grêle et débile; son organe manque de timbre et sa prononciation de mordant; mais il couvre une partie de ces défauts par un papillotage assez vif, de la finesse, de l'amabilité et des inflexions heureuses dans son débit: il est toujours bien en scène avec ses interlocuteurs, et saisit avec adresse le moment où il faut soutenir, animer et échauffer le dialogue. Gontier est un acteur habile, plus qu'un comédien richement doué par la nature. Qu'il redoute surtout l'obésité dont il paraît menacé. S'il lui arrivait de peser encore cinquante livres de plus, il lui faudrait renoncer à jouer les roués et les mauvais sujets, et il y aurait plus que lésion d'outre-moitié dans le dédit que messieurs du Gymnase ont eu la bonté de payer pour le posséder.

F. C.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

POÉSIES

DE Mme. DESBORDES-VALMORE (1).

De tous les genres de poésie dont les anciens nous ont donné l'exemple et le modèle, il n'en est aucun peut-être, à l'exception de l'épopée, où les muses françaises aient moins réussi que dans l'églogue et l'élégie. Partout ailleurs nos grands-maîtres peuvent, sans désavantage, être opposés à ceux de Rome et d'Athènes; Corneille et Racine sont au moins les rivaux des tragiques grecs; Boileau, Voltaire, Malherbe et Rousseau n'ont rien à envier à Horace et à Pindare : la Fontaine et Molière sont au-dessus de toute comparaison.

Mais, dans l'églogue, qu'oserions-nous comparer aux beautés simples et sublimes de Théocrite ? à Vir-

(1) Un volume in-8°., chez Louis, libraire.

gile, plus admirable peut-être dans ses Bucoliques que dans les Géorgiques même et dans l'Énéide? Des vers heureux, un certain nombre de traits naïfs et touchants, des détails champêtres poétiquement rendus, ont consacré les noms de Racan et de Segrais, et leurs ouvrages sont en effet le plus beau titre de notre muse pastorale. Après eux, Mme. Deshoulières, Fontenelle et quelques autres ont laissé divers morceaux où l'esprit, la finesse, quelquefois la grâce, font excuser l'absence du naturel et du sentiment, et, de nos jours, quelques idylles d'André Chénier se distinguent par une heureuse imitation des formes de l'églogue antique. Malheureusement il faut aller chercher ces pièces, ces fragments, plus ou moins agréables, dans les recueils où leurs auteurs les ont comme ensevelis; un assez petit volume contiendrait aisément toutes nos richesses en ce genre, et, fait par une main habile, ce choix offrirait une lecture qui ne serait ni sans agrément, ni sans intérêt. Nous serions tentés de recommander cette spéculation nouvelle à l'infatigable M. Touquet, si ce travail n'exigeait plus de goût et de discernement qu'il n'est permis d'en supposer à l'homme qui, ramassant toutes les ordures impies et cyniques que nous a léguées le 18e. siècle, semble briguer le surnom de *chiffonnier de la littérature*: qu'on nous pardonne cette expression en faveur de sa justesse.

L'élégie est sœur de l'églogue; c'est seulement

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,

qu'elle exprime *sa joie ou sa tristesse.* Notre infé-

riorité est moins marquée en ce genre que dans le précédent. Dans ses bonnes pièces, Marot a, malgré son vieux langage, tout le nerf et la force d'expression qu'on admire dans Catulle; il l'égale pour les grâces piquantes et naïves, mais il n'a pas l'élévation de pensées et de style où Catulle est quelquefois parvenu. Le style harmonieux de l'abbé de Chaulieu, rempli d'images, de chaleur et de sentiment, rappelle souvent la manière de Tibulle; mais le poète du temple est encore loin de son modèle. Galant et voluptueux, lorsque Tibulle est tendre et passionné, il amuse, il plaît à l'oreille et à l'esprit; rarement il intéresse le cœur. Ses fréquentes incorrections, la négligence de ses vers, qu'on peut croire un peu affectée, ne permettent pas de le comparer, sous le rapport du style, à un poète toujours pur, élégant, qu'on peut placer entre Virgile et Racine pour le charme et la délicatesse exquise de l'expression. Tibulle, d'ailleurs, est toujours parfait, toujours lui-même, et Chaulieu n'a composé qu'un petit nombre de pièces où il mérite sans restriction les éloges que nous venons de lui donner; ses autres ouvrages sont, en général, faibles et peu intéressants, le génie poétique n'y brille que par éclairs. Quoi qu'il en soit, l'auteur de l'Ode à la Goutte, de celle à l'Inconstance, et des Stances sur Fontenay, peut, malgré ses défauts, disputer encore le premier rang à Parny, plus égal, plus correct sans doute, mais qui nous paraît avoir des beautés moins originales.

Après Chaulieu et Parny, nous ne parlerons de Bertin que pour rappeler qu'il rivalisa d'abord avec

le chantre d'Éléonore. Le défunt Mercure l'avait surnommé *le Properce français* ; il a, en effet, tous les défauts du poète latin, mais fort peu des beautés qui les rachètent. Ses élégies sont peu lues, quoiqu'elles offrent un grand mérite de style et des détails quelquefois très brillants ; elles n'intéressent point, parce que rarement l'auteur a l'air de sentir ce qu'il exprime ; il est plus poète qu'amant, et Boileau avait prononcé d'avance son arrêt dans ce vers qui, seul, renferme toute la poétique du genre :

Il faut que le cœur seul parle dans l'Élégie.

L'amour est le véritable Apollon des successeurs de Tibulle et d'Ovide ; il faut d'abord qu'il échauffe le peintre, pour que le peintre échauffe son tableau. Malheur en tout genre aux écrivains froids ! Mais dans l'élégie surtout, chaque vers, chaque mot doit pénétrer le lecteur, et porter dans son ame les sentiments, quels qu'ils soient, dont l'ame du poète est agitée.

Puisque la condition *sine quá non*, pour réussir dans l'élégie, est d'être sensible à l'amour, d'avoir brûlé de tous ses feux, de connaître et ses douceurs et ses peines, on s'attend à rencontrer les femmes dans ce genre de poésie qu'elles ont dû regarder de bonne heure comme leur domaine particulier. Il est inutile de dire que la constance n'est pas de rigueur dans les passions élégiaques. Tibulle a chanté trois maîtresses ; une femme peut prétendre à un privilége au moins égal. La diversité d'amants jette de la variété sur les tableaux un peu monotones de l'élégie ;

quelques observateurs ont même soutenu qu'elle ajoutait à la vraisemblance. Quoi qu'il en soit, il est sûr au moins que jamais la fameuse Corine ne se piqua d'être fidèle ; et que l'amour de Sapho pour le beau Phaon, n'est qu'une preuve insigne d'inconstance.

Le temps n'a pas épargné les élégies de Corine, et nous n'avons guère conservé de Sapho qu'une ode qui puisse justifier à nos yeux les éloges unanimes que la Grèce et Rome lui ont prodigués. Cette ode, la plus passionnée que nous ait laissée l'antiquité, suffit sans doute à la gloire de Sapho comme poète, mais on voudrait pouvoir ignorer à qui elle fut adressée.

Jusqu'à ces derniers temps, le succès n'avait pas couronné les efforts souvent répétés de nos Corines françaises ; leurs vers vieillissaient avant leurs charmes, ou ne sortaient pas même du boudoir et des ruelles, seul théâtre de leur gloire. Les noms jadis fameux de Louise Labbé, de Mme. et de Mlle. Desroches, sont depuis long-temps oubliés, et si l'on se souvient encore de celui de Mme. de la Suze, célèbre même parmi les beaux esprits du siècle de Louis XIV, on ne lit plus ses poésies, inférieures, selon nous, à celles des dames Desroches et de la belle Cordière.

Mme. Dufresnoy, notre contemporaine, a obtenu et mérité, dans le genre de l'élégie, des succès qui, nous l'espérons, seront plus durables. Nous ne sommes point appelés aujourd'hui à juger les vers de cette dame, et nous n'en parlons ici que pour la remercier de quelques-unes de ses élégies, et des éloges qu'elle a donnés récemment dans la *Minerve littéraire*, à

l'adversaire redoutable dont nous allons examiner l'intéressant recueil.

La réputation de Mme. Desbordes-Valmore ne date pas d'un quart de siècle comme celle de Mme. Dufresnoy ; mais c'est un avantage qu'une femme abandonne volontiers à sa rivale. Mme. Desbordes, jusqu'à présent inconnue au public, attirait à peine les regards des rares lecteurs de l'Almanach des Muses, et l'on ne voyait guère en elle que l'auteur de quelques romances agréables. Aujourd'hui, comme Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter et les lauriers à la main, elle paraît avec un recueil d'élégies charmantes et de poésies amoureuses et pastorales qui nous révèlent, non pas le germe d'un beau talent, mais un talent déjà formé, qui a voulu, pour se montrer, attendre le moment où il serait dans toute sa force et son éclat.

Notre devoir est de faire connaître les poésies de Mme. Desbordes-Valmore, et nous acquitterons notre dette de la manière la plus agréable pour le lecteur, pour l'auteur et pour nous, en multipliant les citations qui, mieux que nos louanges, donneront une idée du véritable talent qui brille dans ce recueil.

La seconde élégie est intitulée *le Retour aux Champs*. L'auteur, agitée de pensées douloureuses et mélancoliques, y vient chercher la paix et le bonheur qu'elle y trouvait autrefois: mais tout lui paraît changé; les prés n'ont plus de fleurs, les arbres ont perdu leur ombrage, le ruisseau même a changé son cours. Elle aperçoit un vieux berger; ses mou-

tous l'ont abandonné; son chien seul est resté près de lui :

. . . . Que sa peine est légère !
Du bonheur qui n'est plus il n'a point à rougir;
Sans trouble, sur un lit de mousse et de fougère,
Quand la nuit vient, il peut dormir :
Que de riches pasteurs lui porteraient envie !
Combien voudraient donner les plus nombreux troupeaux,
La houlette, la bergerie,
Pour une nuit d'un doux repos !
Et moi, d'amis aussi je fus environnée,
Mon avenir alors était brillant et sûr;
Vieux berger, comme toi je suis abandonnée,
Le songe est dissipé, mais le réveil est pur !
Me voici devant la chapelle
Où mon cœur, sans détours, jura ses premiers vœux :
Déjà mon cœur n'est plus heureux,
Mais à ses vœux trahis il est encor fidèle !
. . . .
Seule, j'y ferai ma prière :
Mon sort, je le sais trop, me défend d'espérer;
Eh bien ! sans espérance, à genoux sur la pierre,
J'aurai du moins la douceur de pleurer !

Quel charme dans ces vers ! quelle douce rêverie ils inspirent !

L'élégie, ou plutôt l'églogue intitulée *Philis*, ne vaut pas le *Retour aux Champs*: il y règne à-la-fois une obscurité et une espèce de naïveté recherchée; défauts dont l'auteur n'a pas toujours su se garantir. On y trouve cependant plusieurs détails et des vers

parfaitement dans le ton de l'églogue; ceux-ci nous ont paru très heureux :

Tandis que ses moutons, sous la feuillée obscure,
Arrachent à la terre une humide verdure,
. . . .
La pluie et la poussière ont pénétré leur laine;
Demain, dans le ruisseau qui baigne le vallon,
J'irai t'aider moi-même à blanchir leur toison.

La simplicité de ce tableau est ce qui en fait la difficulté et le mérite : le simple, comme le naïf, n'est séparé du bas que par des nuances légères, et il faut beaucoup d'art pour marcher sur la limite sans jamais s'en écarter.

M[me] Desbordes-Valmore décrit ainsi une journée d'automne :

Les oiseaux dans les airs ne chantaient plus l'espoir,
Une froide rosée enveloppait leurs ailes,
Et, rappelant au nid leurs compagnes fidèles,
Sur des rameaux *sans fleurs* ils attendaient le soir.
Les troupeaux à regret menés aux pâturages,
N'y trouvaient plus que des herbes sauvages,
Et le pâtre, oubliant sa rustique chanson,
Partageait le silence et le deuil du vallon.
Rien ne charmait l'ennui de la nature;
La feuille qui perdait sa riante couleur,
Les coteaux dépouillés de leur verte parure,
Tout demandait au ciel un rayon de chaleur!

Le lecteur aura sans doute remarqué ce beau vers :

Une froide rosée enveloppait leurs ailes.

Dans cette peinture très bien faite, un seul hémis-

tiche manque de vérité: *sur des rameaux sans fleurs.* Il y a long-temps déjà que les rameaux sont *sans fleurs* quand vient l'automne; d'ailleurs, c'est *le feuillage*, et non pas *les fleurs*, qui fait l'ornement des arbres de nos bois. Il serait aisé de mettre *sur des rameaux flétris*, l'image serait plus juste, et l'hémistiche moins dur.

Les vers suivants sont tirés d'une élégie intitulée *les Roses.*

Près du ruisseau qui rafraîchit les roses,
Je respirais leurs suaves odeurs;
Le cœur ému *de tant d'aimables choses*,
Cherchant le frais sur la mousse et les fleurs,
Je m'endormis...... Ne grondez pas, ma mère!
Dans notre enclos qui pouvait pénétrer?
Moutons et chiens, tout venait de rentrer,
Et j'avais vu Daphnis passer avec son père!

Ce dernier vers n'est-il pas charmant? Nos lecteurs conseilleront sans doute à Mme. Desbordes de changer l'hémistiche que nous avons souligné, il dépare ce fragment plein de grâce et de naturel.

L'orage est surtout une des pièces que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier. Après le tableau de l'orage qui est venu troubler un tendre rendez-vous, l'auteur s'adresse à son amant:

Encourage mon cœur, il palpite pour toi;
Ta main tremble, Olivier, as-tu peur comme moi?
Tu t'éloignes, tu crains un danger que j'ignore;
En est-il un plus grand que d'exposer tes jours?
Je donnerais pour toi ma vie et nos amours;
Si j'avais d'autres biens, *tu les aurais encore!*

. . . .

Mais ne me parle plus de ce cruel amour ;
Je vais l'offrir à Dieu dans ma tristesse extrême :
C'est en priant pour ce que j'aime
Que j'attendrai le jour !

. . . .

Séparons-nous, je suis trop attendrie ;
Sur ce cœur agité ne pose plus ta main ;
Va, si le ciel entend ma prière *chérie*,
Il sera plus calme demain !
Demain, au point du jour, j'irai trouver mon père ;
Sa bonté préviendra mes timides aveux :
De nos tendres amours pardonnant le mystère,
Il ne t'appellera que pour combler tes vœux.
Déjà le vent rapide emporte le nuage,
La lune nous ramène un doux rayon d'espoir,
Adieu ! je ne crains plus d'oublier mon devoir,
O mon cher Olivier, *j'ai trop peur* de l'orage !

Il est rare que des sentiments plus délicats soient revêtus d'une poésie plus douce et plus ravissante. La fin de cette pièce, malgré deux ou trois légères négligences que nous avons indiquées, et qui pourraient facilement disparaître, ferait honneur à nos meilleurs poètes. Il y a pourtant dans ces deux vers :

Je donnerais pour toi ma vie et nos amours ;
Si j'avais d'autres biens, *tu les aurais* encore.

une faute qui nous semble plus grave, *je les donnerais* est la seule expression convenable ; on voit que la contrainte de la mesure a forcé l'auteur de mettre à la place *tu les aurais*, qui n'était appelé ni par le sens, ni par la tournure de la phrase.

Le Pressentiment, *l'Inquiétude*, *le Billet*, *la Séparation*, *le Souvenir*, *les Deux Amours*, et *les Deux Amitiés*, sont des pièces charmantes que nous recommandons aux lecteurs; surtout *les Deux Amitiés*, morceau qui nous paraît même supérieur à tout ce que nous avons cité. Sur quatre élégies adressées à *Délie*, il y en a une faible et trois qui sont au nombre des meilleures du recueil. C'est dans une de celles-ci que se trouvent ces vers admirables où l'auteur se plaint d'avoir été forcé par des malheurs d'entrer au théâtre :

L'infortune m'ouvrit le temple de Thalie,
L'espoir m'y prodigua ses riantes erreurs,
Mais je sentis parfois couler mes pleurs
Sous le bandeau de la folie !

. . . .

O des erreurs du monde inexplicable exemple !
Charmante muse, objet de mépris et d'amour,
Le soir, on vous honore au temple,
Et l'on vous dédaigne au grand jour !
Je n'ai pu supporter ce bizarre mélange
De triomphe et d'obscurité,
Où l'orgueil insultant nous punit et se venge
D'un éclair de célébrité.
Trop sensible au mépris, de gloire peu jalouse,
Blessée au cœur d'un trait dont je ne puis guérir,
Sans prétendre aux doux noms et de mère et d'épouse,
Il me faut donc mourir !

Un journal, en louant avec raison ces beaux vers, en a fait le texte de quelques déclamations qui ont aujourd'hui perdu le mérite de l'à-propos. Chaque siècle a ses préjugés, et ceux de nos pères n'étaient

peut-être pas plus déraisonnables que les nôtres; mais, sans entamer cette question, nous nous contenterons de louer Mme. Desbordes-Valmore sur les nobles sentiments qu'elle exprime dans ses vers, et nous la félicitons d'avoir mérité d'obtenir aussi *les doux noms de mère et d'épouse.*

Après avoir prouvé à l'auteur avec quelle franchise nous louons ses talents, et quel intérêt ils nous inspirent, comme à tous les amis de la poésie, nous espérons qu'elle nous permettra de joindre quelques critiques à nos éloges, et de lui donner par-là une double marque de notre estime et de notre sincérité.

Nous lui avouerons d'abord que ses romances et les poésies qui les suivent ne nous ont pas semblé dignes des élégies; elles ne sont pas sans doute sans agrément, mais à l'exception de quelques-unes, ni l'intérêt du sujet, ni la richesse du style ne les séparent de cette foule de petites pièces fugitives que chaque année voit naître et mourir. Commandés par l'espace, nous ne nous en occuperons pas davantage, et nos remarques ne porteront que sur les élégies.

Nous avons déjà reproché à Mme. Desbordes un peu d'obscurité; c'est le plus grand défaut de son ouvrage. L'obscurité se trouve quelquefois dans le sujet de ses pièces, et quelquefois dans les détails: le fond même du livre est obscur. Un recueil d'élégies est ordinairement un petit roman qui a son exposition, son action, son dénoûment: cette marche plaît au lecteur qui aime à rencontrer un fil qui le guide parmi ces morceaux détachés; elle est surtout favorable à

l'unité, si précieuse à conserver en quelque chose qu'on écrive : Mme. Desbordes n'a pas suivi cette méthode. Ses élégies, qui paraissent presque toutes avoir été inspirées par un même sentiment, n'ont cependant aucune suite entre elles ; un raccommodement précède une rupture, et à des plaintes sur l'inconstance d'Olivier, succède un éloge de sa fidélité. Dans une des élégies adressées à *Délie*, Mme. Desbordes lui adresse les plus vifs reproches ; dans la suivante, elle l'engage à venir pleurer au tombeau de son fils. Peut-être des motifs que nous ignorons ont pu engager l'auteur à mettre dans son ouvrage cette apparente confusion, mais elle peut être certaine que ce désordre ne paraît pas au lecteur *un effet de l'art*.

Mme. Desbordes, dont le goût en général est sûr et l'oreille sensible au nombre, a trop souvent des vers durs et inélégants, qu'il faut mettre sur le compte de la négligence :

Il fait froid aux lieux qu'amour fuit......
Et moi sous leur impénétrable ombrage......
Il (l'air) est si pur, il vient d'un ciel si beau !......

Ces trois vers se trouvent dans la même pièce, et c'est la première du recueil.

Dans l'Adieu du soir, Mme. Desbordes s'écrie :

Ah ! pour dormir il fait si beau !

Non seulement ce vers nous semble mauvais comme vers, mais il n'exprime pas même la pensée de l'auteur ; Mme. Desbordes veut dire que le temps

est trop beau pour qu'on se livre au sommeil, et son vers dit tout le contraire.

Qui m'appelle à cette heure, et *par le temps qu'il fait ?*
C'est une douce voix, c'est la voix d'une fille:
Ah ! je te reconnais; c'est toi, *muse gentille !*

Voilà un exemple de cette fausse naïveté que quelques auteurs recherchent aujourd'hui, comme autrefois on recherchait l'esprit : elle donne à leur style un air de niaiserie qu'un écrivain du talent de Mme. Desbordes ne saurait prendre pour du naturel.

Ailleurs, c'est Chloë qui dit:

O Daphnis, si la parure
Me rendait belle à tes yeux,
J'apprendrais dans l'onde pure
A tresser mes longs cheveux.

Il est difficile de croire qu'une bergère, qui a déjà un amant, ne sache pas encore tresser ses cheveux : chez les femmes, aux champs comme à la ville, le besoin de la parure précède celui de l'amour; cependant on pourrait, à la rigueur, excuser ces vers; mais elle ajoute :

J'irais supplier mon père
De m'accorder pour un jour
Le ruban qu'avait ma mère
Quand il lui parla d'amour.

Nous nous en rapportons à Mme. Desbordes; qu'elle nous dise si la première fois qu'elle éprouva le desir

de plaire, l'idée lui vint d'emprunter les parures de noce de sa mère, ou les rubans qu'elle portait vingt années auparavant!

> Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,
> Il doit régner partout........

et surtout dans l'élégie, dans l'églogue, petits poëmes dont le fond et les détails sont très bornés, qui ne peuvent guère s'élever aux grands effets de la poésie, et dont le premier mérite est une peinture simple et vraie des tableaux et des impressions de la nature.

Il est temps enfin de quitter le triste office de censeur; nous prions même Mme. Desbordes-Valmore de nous pardonner si nous nous sommes appesantis sur ces critiques de détail: elles lui prouveront du moins l'attention avec laquelle nous avons lu son recueil et l'estime que nous avons pour son beau taent. Nous pouvons d'ailleurs affirmer à nos lecteurs que les légers défauts que nous venons de signaler nuisent très peu à l'agrément de l'ouvrage, digne à nos yeux d'un grand succès, qu'il obtiendra sans doute, s'il reste encore dans la patrie de Racine et de Voltaire des cœurs et des oreilles sensibles aux charmes de la poésie.

Ancelot.

L'ABBÉ;

Par WALTER-SCOTT (1).

Les livres comme les habits sont soumis à l'empire de la mode. Elle règne surtout dans ces branches secondaires de la littérature, qui, livrées aux caprices de l'imagination, destinées à la classe la plus frivole des lecteurs, passent avec les goûts et les mœurs du jour dont elles sont le miroir fidèle. Chaque siècle n'a-t-il pas eu son genre de roman approprié à son caractère ? Nos ancêtres ne se plaisaient qu'aux récits des grands coups d'épée et des éternels amours dont les romans de chevalerie nous offrent encore l'image. La bravoure et la galanterie étaient alors dans tous les cœurs; au 17e. siècle, elles n'étaient plus que dans l'esprit, et la naïveté touchante de nos anciens romanciers fut remplacée par le jargon précieux des Scudéry et des Lacalprenède. Le 18e. siècle, substituant aux illusions du sentiment les notions positives de la froide raison, montra à l'homme ses vices et ses misères dans leur cynique nudité, et Voltaire donna dans son *Candide* le type du roman philosophique. Au milieu des horreurs de notre révolution, la sensibilité émoussée chercha des émotions pénibles dans les sombres rêveries d'Anne Radcliff. Enfin notre siècle, vieilli par l'expérience, et tout occupé de combinaisons politiques qu'il veut retrouver jusque dans ses délassements, demande des romans historiques où la discussion des grands

(1) A Paris, chez Nicolle, libraire, rue de Seine.

intérêts des peuples et des rois se mêle encore aux intrigues d'amour et aux tableaux de la vie domestique.

Ce genre de composition, considéré sous son véritable point de vue, est peut-être plus nouveau qu'on ne pense. Depuis les nombreux récits des exploits de Charlemagne et de ses preux, jusqu'à la Clélie et au Cyrus, pour ne point parler des contemporains, que d'auteurs se sont plu à entasser des événements fabuleux sous des noms historiques ! Mais Walter Scott est, je crois, le premier qui ait tenté, avec quelque succès, de peindre des mœurs et des événements historiques dans le cadre d'une intrigue fabuleuse. Il est le véritable créateur de ce genre de roman qui puise des faits dans l'histoire au lieu de n'y chercher que des noms, qui l'enrichit et la développe au lieu de la dénaturer. Quelques exemples éclairciront cette idée. L'historien nous montre les princes et les héros sur le champ de bataille et dans les conseils; le romancier les suit dans les rapports les plus intimes de la vie domestique, et leur prête le langage et la conduite qu'ils ont dû tenir d'après leur caractère et l'esprit de leur temps. L'historien nous apprend qu'un pays a été dévasté par la fureur des guerres étrangères ou des discordes civiles; le romancier choisit dans ce pays un château ou même une simple chaumière; nous peint les craintes de ses habitants, la férocité brutale des soldats, la dévastation des campagnes, et nous rend enfin spectateurs des maux que l'historien se borne à indiquer. En un mot, le roman nous présente les hommes et les événements tels que

l'histoire nous les fait connaître ; mais il y joint les personnages et les événements secondaires qu'elle a négligé de décrire.

Dans cette vue, Walter Scott se garde bien de prendre pour ses héros des personnages historiques ; il se borne à introduire au milieu d'un temps de trouble et de révolution, une intrigue imaginaire entre des agents subalternes qu'il place de manière à développer l'esprit de leur siècle, les mœurs de leur pays, les événements dont il fut le théâtre et le caractère de ceux qui y jouèrent un grand rôle.

C'est ainsi que, dans le roman de *l'Abbé*, Marie Stuart ne paraît qu'au troisième volume. Sa captivité, ses malheurs, son évasion ne sont présentés que comme un épisode. L'intrigue principale roule sur les amours d'un page qui réunit seul tout l'intérêt dans la première moitié de l'ouvrage. Nous assistons à son éducation dans le triste manoir d'un seigneur protestant ; nous le suivons à travers les ruines des monastères catholiques détruits par un peuple rebelle qui se croit éclairé; nous l'accompagnons dans Édimbourg, où les nobles de partis contraires se livrent dans les rues des combats sanglants jusqu'à ce que les bourgeois, armés de longs bâtons, accourent pour les séparer. Conduits par lui à la cour du comte de Murray, nous sommes initiés à la politique ambitieuse de ce fils naturel de Jacques II, qui chassa du trône sa sœur et sa reine légitime pour gouverner l'Écosse au nom d'un roi enfant. Enfin il pénètre dans la prison de Marie Stuart, et nous y entrons avec lui. Mais dès-lors tout autre intérêt s'évanouit devant celui qu'inspire cette reine infortunée dont nous déteste-

rions les crimes, si ses ennemis, à force d'injustices, ne nous avaient contraints à plaindre ses malheurs. Walter Scott a reproduit avec une exactitude scrupuleuse ce que l'histoire nous apprend de son caractère et des événements qui marquèrent les dernières années de sa vie. Il a fait plus; il a suppléé par le roman aux lacunes de l'histoire; son imagination lui a fourni les détails que son érudition lui refusait, et la fiction est devenue, pour ainsi dire, le complément de la vérité. Je ne puis citer un meilleur exemple de ce mélange heureux du vraisemblable et du vrai, que la scène où des députés du parti dominant viennent sommer la reine, prisonnière au château de Lochleven, d'abdiquer la couronne en faveur de son fils. Deux de ces députés, le farouche Lindesay et le timide Melville, sont entrés dans le salon qui précède sa chambre, et l'attendent avec impatience.

« Enfin, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit,
» et l'on vit paraître la Reine; elle s'avança avec cet
» air de grâce et de majesté qui lui était particulier;
» elle portait une robe de velours noir garni d'une
» dentelle qui lui couvrait la poitrine, mais qui lais-
» sait voir un cou formé par les grâces; elle avait sur
» la tête un petit bonnet de dentelles, et un grand
» voile blanc flottait en longs plis sur ses épaules,
» de manière qu'elle pouvait à volonté le ramener
» par devant et s'en couvrir le visage. Une croix d'or
» était suspendue à son cou, et un rosaire d'or et
» d'ébène était attaché à sa ceinture. Elle était ac-
» compagnée de ses deux dames, qui restèrent debout
» derrière elle pendant toute la conférence. Lord

» Lindesay lui-même, quoiqu'il fût le noble le plus
» grossier de ce siècle grossier, fut surpris d'éprouver
» malgré lui une sorte de respect en voyant paraî-
» tre avec cet air de dignité tranquille, une femme
» qu'il s'imaginait trouver livrée aux transports
» d'une rage impuissante, noyée dans des larmes
» inutiles, ou troublée par les craintes que sa situa-
» tion pouvait lui inspirer.....

La reine, comme si elle n'eût eu d'autres motifs que d'entamer une conversation, s'adresse à lord Lindesay en jetant un coup d'œil sur l'énorme sabre qui était suspendu à son cou. « Vous avez là un fidèle compagnon
» de voyage, Milord, mais il est un peu lourd. Je me
» flatte que vous ne vous êtes pas attendu à trouver
» ici des ennemis contre qui cette arme formidable
» pourrait vous être nécessaire. Il me semble que
» c'est une parure un peu singulière pour une cour;
» mais je suis, comme je le dois être, trop Stuard
» pour craindre la vue d'un sabre. — Ce n'est pas la
» première fois, Madame, répondit Lindesay en
» tournant son sabre de manière à en appuyer la
» pointe par terre tandis qu'il levait la main pour
» la poser sur sa pesante poignée, ce n'est pas la
» première fois que ce sabre se présente sous les
» yeux d'un Stuart. — Cela est possible, Milord, il
» peut avoir rendu des services à mes ancêtres. Les
» vôtres, Milord, étaient des hommes pleins de
» loyauté. — Oui, Madame, il leur a rendu des
» services, mais de ces services que les rois n'aiment
» ni à reconnaître, ni à récompenser, les mêmes
» services que la serpette rend à l'arbre dont elle
» retranche les branches inutiles qui dévorent les sucs

» qui doivent le faire vivre. — Vous me parlez en » énigmes, Milord, j'espère que l'explication n'en a » rien d'insultant. — Vous en jugerez, Madame. » C'était de ce bon sabre qu'était armé Archibald » Douglas, comte d'Angus, le jour mémorable où il » tira de force du palais de votre bisaïeul Jacques II, » une troupe de mignons, de flatteurs et de favoris » qu'il fit pendre sur le port de Lauder; pour servir » de leçon aux semblables reptiles qui oseraient ap- » procher le trône d'Ecosse; ce fut avec la même » arme que le même champion de l'honneur et de » la noblesse d'Ecosse, tua d'un seul coup Spens de » Kilspendie, courtisan de votre aïeul Jacques IV. » Ils se battirent près des bords du Fala, et Angus » d'un seul coup de cette lame abattit la cuisse de » son ennemi aussi facilement qu'un jeune berger » arrache une branche de bruyère. — Milord, ré- » pliqua la reine en rougissant, j'ai les nerfs trop » aguerris pour être alarmée, même par cette his- » toire terrible. Puis-je vous demander comment » une arme si illustre a passé de la maison de Dou- » glas dans celle de Lindesay? Il me semble qu'elle » aurait dû être conservée comme une relique dans » une famille qui prétend avoir fait pour son pays » tout ce qu'elle a fait contre ses rois. — Madame, » s'écria Melville, je vous en supplie, ne faites pas » cette question! et vous, Milord, par pitié, par dé- » cence, n'y répondez point. — Il est temps qu'elle » apprenne à entendre la vérité, répliqua Lindesay. » — Et soyez assuré, Milord, reprit la reine, que » rien de ce que vous pourrez dire n'excitera ma » colère. Il est des cas où un juste mépris l'emporte

» sur un juste courroux. — Sachez donc, dit Linde-
» say, que sur le champ de bataille de Carberry-
» Hill, quand cet infâme traître, ce meurtrier,
» Jacques, quelque temps comte de Bothwell, et à
» qui l'on donna le sobriquet de duc d'Orkney, défia
» en combat singulier quelqu'un des nobles qui s'é-
» taient ligués pour le livrer à la justice; j'acceptai
» son cartel; et ce fut alors que le noble comte de
» Morton me fit présent de ce bon sabre pour le
» combattre à outrance; s'il eut eu plus de présomp-
» tion et moins de lâcheté, cette lame aurait si bien
» fait son devoir que les chiens et les vautours au-
» raient trouvé leurs morceaux tout coupés sur la
» carcasse de ce traître. Le courage pensa manquer
» à la reine quand elle entendit prononcer le nom
» de Bothwell, nom lié à tant de honte, de crimes
» et de désastres. Mais la fanfaronade de Lindesay
» lui donna le temps de recueillir ses forces; elle
» répondit avec l'apparence d'un froid mépris : il est
» facile, Milord, de vaincre un ennemi qui n'entre
» pas en lice. Mais si Marie Stuart avait hérité du
» sabre de son père comme de son sceptre, le plus
» audacieux de ses sujets rebelles ne se plaindrait
» pas aujourd'hui de ne trouver personne avec qui
» il pût se mesurer. Vous me pardonnerez, Milord,
» si j'abrège cette conférence, la relation d'une ba-
» taille, quelque courte qu'elle soit, est toujours trop
» longue pour une femme. »

Nous regrettons de ne pouvoir étendre cette citation, et rapporter une pièce historique très curieuse, qui contient le texte même de l'abdication que Marie Stuart fut contrainte de signer; tout le caractère de

cette princesse se peint dans cette scène remarquable; on y retrouve cet esprit caustique qui, depuis, lui coûta la vie; cette coquetterie qui ne l'abandonna point, même à ses derniers moments, et toute la faiblesse d'une femme jointe à la dignité d'une reine.

Le nom de Walter Scott suffisait pour assurer le succès de *l'Abbé;* un dialogue naturel semé de traits piquants, qui plaisent par l'originalité, lors même que le goût les condamne; une connaissance profonde du cœur humain; une vaste érudition qui sait imprimer aux détails les plus futiles le cachet de la vérité: tels sont les titres de cet auteur à la faveur du public. Cependant le vide de l'action, les longueurs du style, la trivialité des détails qui déparent ses plus beaux ouvrages, se font encore plus sentir dans ce dernier fruit de sa plume féconde; peut-être ces défauts tiennent-ils en grande partie à la méthode qu'il a constamment adoptée de procéder par dialogues? Ses romans ne sont, pour ainsi dire, qu'une série de scènes dramatiques liées par une intrigue commune, et qu'il a soin de faire précéder de la description du théâtre et du costume des acteurs. Un vice particulier se joint, dans *l'Abbé*, à ses taches habituelles; le nom de Marie Stuart est à peine cité dans les deux premiers volumes; elle n'est et ne doit être dans le plan de l'ouvrage qu'un personnage épisodique; cependant, dès qu'elle paraît, le lecteur ne voit plus qu'elle, et oublie bientôt l'intrigue qui l'avait jusqu'alors attaché. L'intérêt devient plus vif; mais il change totalement d'objet, et passe des personnages du roman à ceux de l'histoire; aussi le véritable dénoûment est la fuite de la reine en An-

gleterre, et l'auteur lui-même s'en est si bien aperçu qu'il s'est à peine donné le temps de conclure à la hâte le mariage obligé entre ses premiers héros.

Ce n'est pas ainsi qu'il a introduit Richard-cœur-de Lion dans Ivanohé, où il a su lui donner un rôle convenable à son rang et à sa gloire, sans le faire assez paraître pour que l'éclat de ce grand nom jetât dans l'ombre tous ceux qui l'entouraient. Ici, au contraire, le vice du plan se fait sentir jusque dans le titre. Il n'a pu mettre à la tête de son ouvrage le nom de Marie Stuart, qui n'en remplit qu'une partie, ni ceux des autres personnages qui jouent un rôle trop subalterne. Forcé de se rejeter sur un titre vague et insignifiant, il a choisi celui de *l'Abbé*, qui rappelait au moins la liaison de ce dernier roman avec le *monastère.*

En résumant les qualités et les défauts de *l'Abbé*, on voit que s'il ne mérite point d'être désavoué par ses aînés, il doit au moins leur céder le pas. Mais s'il ajoute peu à la réputation de son auteur, il ne pourra l'affaiblir. Walter Scott n'a de comparaison désavantageuse à craindre qu'avec lui-même. Où est aujourd'hui l'écrivain dont les ouvrages soient attendus avec impatience et regardés comme une bonne fortune par toutes les nations littéraires de l'Europe, dont les œuvres complètes s'impriment à-la-fois en Angleterre, en France et en Allemagne, qui ait su enfin se créer un genre où il n'a point eu de modèle, et où il ne connaît point encore de rivaux?

Jules de P...

MÉLANGES.

De la Pairie et des Pairs, en France.

Un des rédacteurs de ce journal a crayonné pour ses lecteurs un tableau spirituel et malin des mœurs et de la politesse chinoises; un autre a traduit pour eux les plus jolies fables des Arabes et des Persans; un troisième les a entretenus de la poésie lyrique des Grecs, et des causes qui lui donnent chez les modernes un caractère si différent de celui qu'elle reçut de Pindare. Il en est un qui prend soin de leur faire connaître, dans des extraits choisis, les meilleurs ouvrages que chaque mois voit paraître en Allemagne. Un dernier enfin les promène avec lui dans les vieux châteaux de la France, et sa vive et romantique imagination ressuscite à leurs yeux les héros qui les ont habité, et leurs nobles souvenirs. A mon tour, je vais essayer de les intéresser en leur parlant d'une antique institution, dont l'origine touche aux premiers temps de la monarchie, et qui, tombée avec elle, avec elle aussi s'est relevée brillante et rajeunie.

Viens combattre avec moi, dit le fort au faible, et je protégerai toi et les tiens. Ce peu de mots créa partout, dans le moyen âge, le seigneur et son vassal, et comme le droit de commander aux hommes touche de bien près à celui de les juger, il fonda partout aussi les justices seigneuriales. Les vassaux, tenus de suivre leurs seigneurs à la guerre, ne durent

pas trouver plus étrange d'obéir à ses décisions pendant la paix, qu'à ses ordres pendant la guerre.

D'ailleurs, une précaution importante avait été prise pour écarter de leurs jugements la prévention ou l'injustice. Le seigneur ne décidait point seul; quand il tenait sa cour, il était toujours assisté d'un certain nombre de vassaux. L'accusé, son vassal aussi lui-même, devait donc attendre un arrêt plus favorable de juges qui, placés comme lui dans la même condition, étaient, comme lui, exposés aux mêmes offenses. Cet usage était commun non seulement aux Français, mais encore aux Bourguignons et aux peuples du Nord. Partout alors était consacré ce principe : que nul ne peut être jugé que par ses pairs; et quand Henri Ier. donna sa grande charte aux Anglais, cet usage reçut de ce nouveau code une nouvelle confirmation.

Tout grand fief, par cela même qu'il en renfermait d'autres, avait ses pairies, et l'on appelait *pairs* ceux qui, possesseurs de ces fiefs moins considérables que celui du seigneur, relevaient immédiatement de lui, et en tenaient tous leurs terres aux mêmes conditions. Ils composaient sa cour ou son tribunal, et jugeaient avec lui, ou même sans lui. *Pair* et *juge* étaient donc alors des noms synonymes. Les évêques jouissaient aussi du même privilége que les seigneurs, de n'être jugés que par des évêques.

S'il arrivait dans ces temps reculés de notre monarchie, qu'un fief, faute de mâles, échût en succession à une femme, elle héritait de la pairie, et en exerçait les fonctions. Mathilde, comtesse d'Artois, signa comme pair au procès fait à Robert, comte

de Flandre, en 1313. Deux cents ans après, cet usage subsistait encore, puisque la fameuse duchesse de Montpensier prenait le titre de premier pair de France; mais elle ne siégeait point au parlement. En conservant le titre par respect pour une ancienne coutume, on en supprimait les fonctions, et l'on trouvait ainsi le moyen de satisfaire les convenances et la vanité.

Au commencement du XIIe. siècle, les habitants des villes que Louis-le-Gros venait d'affranchir, réclamèrent le privilége d'être jugés de la même manière que les ecclésiastiques et les nobles; ils l'obtinrent, et l'on appela *pairs-bourgeois* ceux qu'ils se choisirent entre eux. On aperçoit ici l'origine des syndics, dans les corporations de marchands.

On sent bien que parmi ces pairs, nuls ne brillaient de plus d'éclat que ceux qui étant les vassaux du souverain, partageaient avec lui le droit de rendre la justice, et avaient à décider les plus hauts intérêts, souvent même à juger les princes et les rois. On comptait alors en France sept grands fiefs qui relevaient immédiatement de la couronne. C'étaient les comtés de Flandre, de Toulouse et de Champagne, et les duchés de Normandie, de Bourgogne, de Guienne et de France. Hugues Capet qui possédait ce dernier fief, l'ayant réuni à la couronne en la mettant sur sa tête, les pairs de France se trouvèrent réduits à six, au commencement de la troisième race.

Ainsi jusqu'à cette époque, les pairs furent de simples juges, et la pairie, le droit de rendre la justice, droit inhérent au fief même.

Mais la pairie de France, dans le sens que l'on attachait à ce mot, avant la révolution, était bien plus moderne que les pairs, sans que son origine en fût pour cela mieux connue. L'histoire a rejeté avec raison la fable des douze pairs de Charlemagne, mais elle n'a mis à sa place que des faits incertains, parmi lesquels le plus vraisemblable est celui qui nous montre Louis-le-Jeune, faisant choix des six grands vassaux de la couronne, et d'un pareil nombre d'archevêques et d'évêques pour assister au sacre de Philippe-Auguste son fils, et rendre ainsi cette cérémonie plus pompeuse et plus imposante. On s'habitua dès-lors à entendre, par les pairs de France, les douze seigneurs qui jouissaient de la noble prérogative d'assister à l'inauguration de nos rois : on vient de voir quels étaient les noms des six pairies laïques; les six ecclésiastiques étaient l'archevêché de Reims, et les évêchés de Langres, de Châlons, de Noyon, de Laon et de Beauvais.

Quand le bonheur de leurs armes et une sage politique eurent affranchi nos rois de la dépendance des grands vassaux, en réunissant leurs fiefs à la couronne, la pairie de France alors se serait trouvée éteinte par le fait, si, curieux de conserver cette brillante dignité, ils n'eussent pas d'eux-mêmes accordé de nouveau le titre de pairs à ceux auxquels ils donnaient en apanage les fiefs nouvellement réunis. Ce fut ainsi que Jean Ier. érigea en pairie, en faveur de ses deux fils, Louis et Philippe, les duchés de Bourgogne et d'Anjou. Ainsi devenait une prérogative émanée de la seule munificence du souverain, ce qui avait été, dans l'origine, un droit de la terre,

une suite nécessaire de la possession. Les choses avaient bien changé; et tel était alors le haut rang où les pairs, qui comptaient parmi eux des fils de France, se trouvaient élevés, que ce ne fut que plus de deux cents ans après que le droit de prendre rang parmi eux fut accordé, pour la première fois, à un simple seigneur, dans la personne d'Artus de Gouffier, seigneur de Boissy, qui reçut de François Ier. cette brillante faveur.

Quant aux autres pairs, depuis long-temps ils avaient cessé d'exister. Nos rois ayant attiré à eux, par la création des bailliages et des cas royaux, la plus grande partie des causes que jugeaient les seigneurs, la juridiction du souverain s'accrut alors de tout ce que perdait celle des autres. Les pairs des tribunaux inférieurs virent ainsi peu à peu diminuer leurs fonctions; mais elles durent cesser entièrement du moment où la procédure devint un art et la jurisprudence une étude. « Les pairs, dit Montesquieu, » ne furent plus alors en état de juger; ils commen- » cèrent à se retirer des tribunaux du seigneur, et » le seigneur lui-même fut peu porté à les assem- » bler; d'autant mieux que les jugements, au lieu » d'être une action éclatante, agréable à la noblesse, » intéressante pour les gens de guerre, n'étaient » plus qu'une pratique qu'ils ne savaient ni ne vou- » laient servir. »

A cette époque, il ne resta plus que les douze pairs; et pour conserver le souvenir de ces temps où, assis à côté du souverain, ils rendaient la justice avec lui, nos rois voulurent qu'ils prissent séance au Parlement. Ainsi se conserva parmi nous cette

antique et noble institution; mais nulle part, peut-être, les traces de son origine ne se montraient plus fidèles que dans le tribunal des maréchaux de France, où, de vieux guerriers jugeant seuls et sans appel tous les cas où l'honneur outragé demande le combat en réparation de son injure, ils semblaient faire revivre à nos yeux les anciens juges du camp et le souvenir des preux.

Dans les juridictions seigneuriales, les deux assesseurs qui siégeaient avec le bailli dans les causes importantes, représentaient les anciens pairs; enfin les conseils de guerre actuels nous offrent encore, dans leur institution, des restes de cette antique coutume de France, de ne pouvoir être jugé que par ses égaux.

Aujourd'hui, nous avons encore des pairs et une Cour des pairs : le nom est resté le même, la chose ne l'est plus.

Cet article n'est ni bien long ni bien savant; il montre combien la pairie, telle que nous l'avons aujourd'hui, est différente de ce qu'elle était il y a trente ans; et combien, à son tour, celle-ci ressemblait peu à ce qu'elle avait été sept cents ans auparavant. Beaucoup de personnes le savent, beaucoup plus encore l'ignorent; les premiers s'en souviendront sans doute avec plaisir, les seconds l'apprendront peut-être avec intérêt. Les monuments se détruisent, les institutions disparaissent, les hommes passent; mais souvent les noms demeurent comme pour attester les grandes catastrophes de la terre, et les révolutions des peuples qui l'habitent.

X.-X.

SPECTACLES.

Académie royale de Musique.

Première représentation de *la Mort du Tasse*, opéra en trois actes; paroles de MM. Cuvelier et Joseph Hélitas; musique de M. Garcia.

Le mélodrame mène à tout. Le Racine de ce nouveau genre vient de faire un pas de géant du boulevart du Temple au boulevart de l'Opéra, et le succès a couronné sa noble audace : que M. Cuvelier ne s'arrête pas en si beau chemin; qu'il ose composer quelque mélodrame pompeusement rimé, dans le genre de Marie Stuart, et les portes du Théâtre Français de la rue de Richelieu s'ouvriront pour le recevoir et lui préparer un nouveau triomphe.

Tout le monde connaît les infortunes amoureuses de l'illustre auteur de *Jérusalem délivrée*. M. Cuvelier et son adjoint ont entrepris de réunir dans le cadre étroit d'un drame lyrique, la véhémente et respectueuse passion du Tasse pour Éléonore d'Est, sœur d'Alphonse, duc de Ferrare; les persécutions que cet amour lui fit éprouver, son exil, sa captivité, sa démence, son triomphe et sa mort. Il est aisé de concevoir combien il doit manquer de déve-

loppements à un si grand nombre de péripéties ; comme il faut de toute nécessité faire chanter des chœurs de dames et de chevaliers, diriger des marches et des évolutions, et amener, tant bien que mal, des fêtes et des ballets, il reste bien peu de place pour le poète qui s'est imposé de si nombreuses difficultés. Heureusement que le public de l'Académie Royale de Musique ne se montre pas difficile sur les règles de l'art; si toutefois le drame lyrique est soumis à des règles, et s'il est bien vrai que ce soit un art.

C'est au musicien à couvrir toutes les fautes, à remplir toutes les lacunes que le poète doit souvent laisser à dessein pour faire briller le génie de son compositeur. Nous nous garderons donc bien de nous ériger en rhéteurs rigoristes pour juger le drame lyrique de MM. Cuvelier et Hélitas; et en nous efforçant de nous élever jusqu'à la dignité de *connaisseur* en opéras, nous nous bornerons à dire que les vers de ce drame lyrique sont tout aussi bons à être chantés que tant d'autres; que la coupe des scènes mérite des éloges en ce sens, qu'elles sont aussi courtes qu'il le faut pour ne pas trop ennuyer; que les chœurs, les ballets et les évolutions ne sont pas amenés d'une manière plus invraisemblable que daus tous les opéras de notre connaissance.

Nous ne pensons pas qu'il y ait un seul poète d'opéra assez exigeant pour ne pas se contenter d'une part d'éloges aussi raisonnable, et nous n'y ajouterons pas un seul mot, de peur de mériter le reproche de flatterie.

S'il s'agissait d'autre chose que d'un opéra, nous dirions bien que c'était un admirable sujet à traiter

que celui de la démence du Tasse ; que ce sublime insensé, enivré d'amour et de gloire, et trop sûr de son prochain trépas, *pallidus morte futurâ*, selon la belle expression de Virgile, aurait arraché des larmes de tous les spectateurs, si M. Cuvelier eût eu ses coudées franches à l'Opéra comme il les a chez Nicolet. C'est là que cet auteur inépuisable se montre fidèle au précepte de notre législateur :

Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Mais il paraît que M. Cuvelier ne pleure qu'au théâtre de la Gaîté.

Ce n'est pas la faute de M. Garcia si *la mort du Tasse* ne nous a pas causé d'émotions plus vives. Sa musique est douce, tendre et mélodieuse ; peut-être y desirerait-on un peu plus d'énergie et de chaleur. Un nom tel que celui du Tasse aurait pu monter la lyre du compositeur jusqu'à ce *grandiose* dont le chantre de Ferrare lui offrit tant et de si beaux modèles. Toutefois la partition de cet opéra nous paraît devoir ajouter à la réputation de M. Garcia. Parmi les morceaux qui ont reçu de justes applaudissements, nous citerons l'air charmant : « *De ses yeux tout ressent l'empire ;* » la romance : « *Vous, dont l'image toujours chère* ; » et le dernier morceau chanté par le Tasse à son heure dernière : « *Quel brillant avenir se dévoile à mes yeux.* »

Tous les airs de danse nous ont paru pleins de grâce, de verve et d'originalité ; nous aurions besoin d'entendre une seconde fois les chœurs et les morceaux d'ensemble pour les juger aussi favorablement.

Nous arrivons à la partie la plus difficile de notre examen, c'est de rendre compte de la manière dont la pièce a été jouée. Si nos lecteurs veulent absolument le savoir, nous leur dirons que depuis longtemps il n'est plus de rigueur que l'on *joue* à l'Opéra; s'il en était autrement, il y aurait trop à dire sur l'exécution des principaux rôles de ce nouveau drame lyrique. Mais Mme. Favelli a chanté assez agréablement et assez juste le rôle d'*Eléonore ;* la voix et le goût de Nourrit se sont développés avantageusement dans le rôle du Tasse. Eloy et Bonel ont tiré tout le parti possible des rôles insignifiants d'Alphonse et de Ferdinand.

Inspiré par les jolis airs de danse de M. Garcia, M. Milon a dessiné dans le ballet du deuxième acte, les groupes les plus gracieux que l'on puisse imaginer, et ils ont été exécutés avec une perfection qui fait le plus grand honneur à tous et à toutes les jeunes disciples de ce célèbre chorégraphe. Quand viendra le temps où nous serons autorisés à adresser les mêmes éloges aux artistes du chant, qui semblent si souvent oublier que tout le prestige d'une représentation est dans la précision, la justesse et l'ensemble?

Notre tâche serait imparfaite, si nous nous abstenions de parler des acclamations excitées par les talents, toujours admirables et toujours nouveaux, de Mmes. Bigottini, Anatole, Fanny, Paul et Noblet, et de MM. Albert, Paul, Ferdinand et Coulon. Il nous serait impossible de mettre dans nos éloges toute la variété qu'exigeraient la grâce, la souplesse, l'élé-

gance, la noblesse, la précision, et tant d'autres qualités diverses dont la réunion est si précieuse, puisqu'elle est sûrement unique dans le monde; nous sommes seulement un peu honteux de ne payer un tribut d'éloges aussi bien mérités qu'aux desservants de Terpsychore, quand nous sortons du temple de Polymnie.

Le succès de *la Mort du Tasse* a été brillant; les noms des auteurs ont été demandés et proclamés; celui du compositeur a été accueilli par les applaudissements les plus vifs; et le public a insisté pour que Garcia vînt en recevoir lui-même une salve nouvelle. Les lauriers et le pavois du Tasse avaient mis les spectateurs en goût du triomphe. Nous souhaitons que celui-ci soit aussi durable que le premier, sans avoir des suites aussi funestes; mais ce souhait n'est pas exempt de doute et d'inquiétude : s'il y a plusieurs parties remarquables et même distinguées dans cet ouvrage, nous n'y avons pas été frappés de ces qualités supérieures, de ces morceaux de génie qui saisissent, entraînent, subjuguent, et qui fixent soudainement la destinée d'un ouvrage! Puissions-nous être plus heureux à une autre représentation! Nous aimerions à reconnaître que nous avons été distraits et préoccupés à la première.

F. C.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

*** Un *Eisteddfod* (ou assemblée de bardes) a eu lieu, le 13 septembre dernier, à Derbyshire. Cette institution, qui se rattache à la *Société académique de la langue galloise*, ou *Cambisan Society*, a pour but d'encourager le talent, et de sauver de l'oubli la littérature galloise, en proposant des prix pour les meilleurs ouvrages écrits dans cette langue sur différents sujets. La séance a été ouverte par le discours d'un des membres de la société, qui a remonté à l'origine de ces assemblées. La première eut lieu à Carmarthen, sous le règne d'Edouard IV. On y proposa aux bardes réunis la question suivante : « Quel est l'objet et le but d'une » assemblée de bardes? » L'un d'eux répondit aussitôt : « De rappeler le passé, de considérer ce qui » est, et de juger de ce que doit être l'avenir. » Après ce discours, qui a été terminé par quelques réflexions savantes sur l'antiquité de la langue galloise et sur les vicissitudes qu'elle a éprouvées, le président a invité les bardes à lire ou à réciter leurs compositions poétiques. Plus d'un simple villageois s'est mêlé aux concurrents, et a enchanté l'auditoire par son talent et sa modestie. *Le premier prix* sur la question suivante : « *Pa beth yw Awen?* (qu'est-ce que le génie

poétique?) a été remporté par un joueur de harpe d'Oxford. Il n'était pas présent à la séance; plus de cinquante morceaux de poésie avaient été composés sur le même sujet. *Le second prix*, sur ce sujet : » *Hiraeth cymro am ei wlad mewn bro estronawl* » qui signifie littéralement : « Soupirs d'un Gallois exilé » loin de sa terre natale, » a donné lieu à plusieurs compositions remarquables; celle que l'on a jugée la meilleure, et à laquelle le prix a été accordé, est écrite par un très jeune homme. Il a lui-même récité son ode avec beaucoup de chaleur et de sensibilité; les spectateurs l'ont couvert d'applaudissements. *Le troisième et grand prix*, sur : « *Marwolaeth ein* » *diwedder frenin Sior III,* » la mort du dernier souverain de l'Angleterre, Georges III, a été décerné à Robert Davies, de Nantglin, près Denbigh. Le président l'a invité à prendre possession du fauteuil de barde (*bardie chair*), placé sur une estrade au fond de la salle; il lui a ensuite adressé les éloges dus à son talent, et lui a placé au cou une fort belle médaille. — Deux essais en langue anglaise, sur l'*Histoire ancienne de la Grande-Bretagne* et sur la vie d'*Arthur*, ont été jugés dignes d'un prix. Dans l'intervalle de chaque lecture, des musiciens gallois exécutaient des airs nationaux.

Le lendemain, 14, un grand nombre de curieux remplissaient, dès le matin, la salle de l'hôtel-de-ville où devait avoir lieu le concours des joueurs de harpe, pour la *harpe d'argent*. Dix s'étaient fait inscrire; mais la lutte principale s'établit entre Richard Roberts, de Carnarvon, aveugle et boiteux, et B.

Cunnah, de Rhuabon. Ils furent obligés de recommencer trois fois l'exécution de leurs compositions musicales, avant qu'on pût décider auquel des deux appartenait le prix. Les auditeurs penchaient en faveur du pauvre aveugle, qui fut enfin déclaré vainqueur, et reçut la *harpe d'argent* des mains de Mme. Cunliffe (fille de lord Crewe). L'auditoire a témoigné sa satisfaction par de vifs applaudissements, auxquels le musicien a répondu par ces mots : « Ce mérite ne m'appartient pas, car tout talent vient de Dieu. » Les *Dadgeiniaid*, ou chanteurs gallois, ont ensuite concouru pour une médaille d'argent : accompagnés sur la harpe par Richard Roberts, ils ont chanté des stances galloises. Cette séance a excité le plus vif intérêt. Avant de congédier l'assemblée, MM. Wynn, Heber et plusieurs autres savants, ont exhorté les spectateurs à soutenir et à encourager les *Eisteddfod*, comme moyen d'épurer les mœurs, de faire naître le talent, et d'éclairer l'esprit des braves et loyaux habitants du pays de Galles.

⁂ Un voyageur, récemment arrivé de Naples, rapporte que l'on continue de déblayer les ruines de pompeii. Il est entré par la voie Appienne dans une rue étroite, formée par de petits tombeaux d'une belle exécution, et sur lesquels étaient inscrits, d'une manière lisible, les noms des individus dont ils recelaient les restes. A la porte de la ville était une guérite dans laquelle on a trouvé le squelette d'un soldat tenant une lance à la main. Les rues sont bordées d'édifices publics, dont les peintures sont fraîches et

entières. On a découvert, en outre, plusieurs boutiques de marchands, telles que celles d'un boulanger, d'un marchand d'huile, d'un marchand de fer, un cabaret avec de l'argent dans un tiroir, et la maison d'un chirurgien avec des instruments de sa profession, un grand théâtre, un temple de la justice, un amphithéâtre long de 220 pieds, différents temples, une caserne de soldats dont les colonnes sont couvertes de noms et de plaisanteries écrites, et des colliers de fer dans l'un desquels on a découvert un squelette; les rues principales ont environ seize pieds de largeur, les autres varient de six à dix.

SOCIÉTÉ DES BONNES-LETTRES,

Autorisée par le Gouvernement, rue de Grammont, N°. 27.

(Prospectus.)

« Le premier objet de la *Société des Bonnes-Lettres* a été de réunir des hommes qui s'estiment réciproquement. C'est un spectacle assez rare, dans le pays et dans le temps où nous sommes, que celui d'une réunion nombreuse, où tous les cœurs s'entendent, où toutes les opinions se correspondent; d'une société enfin qui peut produire quelque bien, par cela seul qu'elle sera, au milieu de l'agitation et de la division des esprits, comme l'asile de la concorde et de la paix.

» Le nom de la *Société des Bonnes-Lettres* indique assez l'engagement qu'elle a pris, et le but vers lequel elle dirigera ses efforts. Assez d'autres sociétés, assez de corporations littéraires ont applaudi aux égarements de l'esprit et du goût, ont couronné de tristes paradoxes. La *Société des Bonnes-Lettres* n'applaudira qu'au triomphe des bonnes doctrines, et elle aura, peut-être, rendu quelques services à la patrie, si elle contribue à remettre en honneur les bonnes-lettres.....

» Le soin de rappeler les règles du goût dans notre littérature, a d'abord attiré son attention. C'est la première tâche qu'elle s'est imposée, et peut-être la plus difficile à remplir au milieu de cette décadence

en tout genre, dont les esprits les plus sages ont eu quelque peine à se préserver.

» S'il est vrai, comme l'a dit un grand écrivain, l'un des fondateurs de la *Société des Bonnes-Lettres*, que la littérature soit *l'expression de la société*, on peut se faire une idée de ce qu'a pu être la littérature française pendant trente années de révolution. Pouvait elle être autre chose que *l'expression* de la révolte, de la discorde, de l'impiété, de toutes les passions furieuses qui troublaient la France ? Que de talents ont péri dans ce vaste naufrage ! L'esprit humain se serait tout-à-fait égaré, et l'on ne peut savoir où nous aurait conduits l'orgueilleuse barbarie du siècle, si les âges précédents ne nous eussent laissé leurs imposantes leçons et leurs impérissables modèles. Ce sont ces modèles, ce sont ces leçons qui serviront de flambeau et de guide à la *Société des Bonnes-Lettres*, pour faire revivre le goût des bonnes doctrines et des bonnes-lettres.

» Elle n'a point oublié cette maxime, que la morale est inséparable de la littérature ; que cette alliance n'est pas seulement un devoir pour les écrivains, mais que les grands maîtres en ont fait un précepte de l'art d'écrire.

» La morale et la religion sont si utiles au développement des facultés de l'homme, que, si on ne les prêchait point dans l'intérêt de l'ordre social, il faudrait les prêcher aux hommes de lettres dans l'intérêt de leurs talents. Une chose consolante, c'est que le génie lui-même perd de ses forces à mesure qu'il s'égare, et qu'il attaque ce qui est sacré parmi

les hommes. Les écrivains qui, parmi nous, ont abandonné la morale et la religion, se sont privés, par cela même, de tout ce qui fait vivre les bons ouvrages, et leur renommée devient bientôt la proie de ce néant qu'ils invoquent dans leurs écrits..... »

Ainsi, des discours et des leçons sur la littérature et sur la morale, rempliront une partie des séances publiques de la *Société des Bonnes-Lettres.* On y entendra aussi des discours sur l'histoire de France.

« Il est nécessaire d'apprendre, à ceux qui ne l'ont jamais su et à ceux qui l'ont oublié, les rapports qu'il y a entre les institutions présentes et les institutions anciennes. Il faut leur apprendre que la *patrie* ou, d'après le sens littéral du mot, le *pays des aïeux* n'existe pas seulement dans le sol, mais dans les souvenirs; que la gloire d'un peuple ne se trouve que dans ses annales, et que l'expérience, si nécessaire aujourd'hui, est dans la mémoire des temps passés.

» Toutes les branches de notre littérature et de nos sciences recevront accueil et encouragement dans la *Société des Bonnes-Lettres.* Puisse-t-elle rendre toutes les Muses royalistes, et en faire les interprètes de la France monarchique ! C'est presque toujours après les grandes révolutions qu'on a vu fleurir les Lettres et les Arts. Travailler à la renaissance des bonnes-lettres, c'est travailler à pacifier les esprits, et à bannir les discordes. On remarque dans l'histoire que toutes les fois que chez un peuple l'esprit et le goût se dépravent, il y a, dans la société, quelques désordres avant-coureurs des troubles politiques. Mais lorsque le génie des bonnes-lettres reprend son

empire, il présage le retour de l'ordre : semblable à la colombe qui revient dans l'arche annoncer que la colère du ciel est apaisée. Heureux ceux qui, parmi nous, verront cette époque si desirée ! Honneur à ceux qui l'auront appelée par leurs vœux, et préparée par leurs travaux ! »

Il y aura, pour la présente année 1821, formant la première de la *Société des Bonnes-Lettres*, des séances publiques, dont l'ouverture est fixée au jeudi, 15 février prochain, huit heures du soir, et la clôture au 1er. juillet. Les séances se continueront les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine à la même heure, jusqu'à dix heures du soir.

Indépendamment des discours qui seront prononcés sur la morale, la littérature et l'histoire de France, les séances seront encore remplies par des lectures de fragments littéraires en tous genres, et par d'autres discours sur les sciences et les arts.

MM. les littérateurs et les savants qui ont bien voulu promettre à la *Société des Bonnes-Lettres*, de se partager, entre eux, les séances publiques, soit en prononçant eux-mêmes une suite de discours sur les matières qu'ils auront indiquées, soit en faisant ou en permettant des lectures de fragments divers extraits de leur portefeuille, sont :

Messieurs

Ancelot, homme de lettres;
Auger, membre de l'Académie française;
Biot, membre de l'Académie des Sciences;

Le vicomte de Bonald, membre de l'Académie française et député ;

Henri de Bonald ;

Campenon, membre de l'Académie française ;

Le vicomte de Chateaubriand, membre de l'Académie française, pair de France ;

Alissan de Chazet, homme de lettres ;

Le marquis de Coriolis d'Espinouse ;

Désaugiers, homme de lettres ;

Dureau de la Malle, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres ;

Dussault, homme de lettres ;

Duviquet, *idem* ;

De Feletz, bibliothécaire de l'Institut, homme de lettres.

Le marquis de Fontanes, membre de l'Académie française, pair de France, président de la *Société des Bonnes-Lettres* ;

Genoude, homme de lettres ;

Hennet, commissaire royal du cadastre ;

Le marquis d'Herbouville, pair de France, vice-président de la *Société des Bonnes-Lettres* ;

Hugo (Abel), homme de lettres ;

Hugo (Victor), membre de l'Académie des Jeux-Floraux ;

Le comte de Jouffroy (Achille).

Lacretelle jeune, membre de l'Académie française ;

Laurentie, homme de lettres ;

De Lourdoueix, *idem* ;

Martainville, *idem* ;

Mely-Jannin, *idem* ;

MICHAUD, de l'Académie française;
CHARLES NODIER, homme de lettres;
QUATREMÈRE DE QUINCY, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres;
RAOUL-ROCHETTE, *idem;*
ROGER, membre de l'Académie française;
Le baron TROUVÉ, ancien préfet;
DE WANDERBOURG, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, etc., etc., etc.

La Société publiera deux bulletins par mois, indicatifs du jour et de l'heure des séances, du nom des auteurs, de la nature et de l'objet des discours, des écrits et des fragments qui seront prononcés et lus à chaque séance.

Ce bulletin sera adressé au domicile de MM. les sociétaires-fondateurs et abonnés.

La *Société des Bonnes-Lettres* appelle dans son sein tous les hommes de lettres et tous les savants nationaux et étrangers, défenseurs des saines doctrines. Elle recevra avec reconnaissance les discours, les écrits et les mémoires qu'ils voudront bien lui envoyer pour être lus en séance publique. Elle fait cet appel particulièrement aux jeunes littérateurs qui seront accueillis avec empressement, toutes les fois que, dans leurs œuvres, ils ne s'écarteront pas des bonnes traditions et des principes des grands modèles. La *Société des Bonnes-Lettres* sera pour eux un théâtre d'épreuves, un moyen de perfectionnement, et peut-être une occasion de célébrité.

Outre la salle des séances publiques, il y a, dans

le local de la Société, plusieurs salons, l'un destiné à la lecture des journaux quotidiens, des feuilles périodiques, des brochures littéraires, politiques et religieuses publiées à Paris, et des principaux écrits de ce genre qui paraissent en France et à l'étranger; un autre salon pour les conversations, et un troisième où sera établie une bibliothèque. Ces salons sont ouverts, chaque jour, à neuf heures du matin, et fermés à minuit.

Cent sociétaires-fondateurs sont propriétaires de l'établissement; mais la *Société des Bonnes-Lettres* se compose encore de sociétaires-abonnés dont le nombre est indéterminé, et qui sont admis dans la forme indiquée par les Statuts (1).

Les sociétaires-abonnés, admis, prennent connaissance au secrétariat des Statuts de la Société. Ils y reçoivent leur lettre d'admission avec une carte d'entrée nominative et personnelle qu'il faut, dans tous les temps, présenter aux garçons de salle.

Par le seul fait de sa lettre d'admission, le sociétaire-abonné qui la reçoit est censé avoir adhéré aux Statuts, et promis de s'y conformer.

La durée de l'abonnement est d'un an, à partir du 1er. janvier 1821; il devra être renouvelé avant pareil jour 1822. Le prix de l'abonnement annuel est de 100fr., payables au secrétariat, sur la quittance de M. Chevrier, notaire, trésorier de la Société.

---

(1) On donne connaissance au secrétariat des règles d'admission.

Il y a aussi des abonnements par semestre, à raison de 50 fr., pour la convenance de MM. les Députés, les Officiers en service de la Maison du Roi, et de MONSIEUR, de la Garde royale, et des Corps en garnison à Paris. Ils sont, comme les abonnés annuels, soumis aux mêmes règles d'admission.

Les bonnes-lettres et les bonnes doctrines ne pouvant jamais être trop propagées, MM. les fondateurs ont réservé, pour le public des deux sexes, des billets d'entrée aux séances publiques pendant toute leur durée, à raison de 60 fr. par personne. Ces billets ne donnent point accès aux autres salons, dont l'entrée journalière appartient exclusivement à MM. es sociétaires-fondateurs et abonnés.

Les porteurs de billets d'entrée trouveront au secrétariat les bulletins de distribution des séances publiques, qui paraîtront de quinzaine en quinzaine.

La *Société des Bonnes-Lettres* se propose de fonder, dans son sein, un ou plusieurs prix d'éloquence ou de poésie, sur des questions qui intéresseront essentiellement la morale et la légitimité.

Ces prix seront solennellement décernés, dans le sein de la société, le jour de la clôture de ses séances publiques. Leur valeur pécuniaire, l'époque et les conditions du concours seront indiquées d'avance par la voie des journaux.

Si le produit des abonnements annuels et des billets d'entrée aux séances publiques, présente un excédant, après le paiement des dépenses et charges annuelles, cet excédant sera employé, conformément aux Statuts, à des œuvres de bienfaisance.

M. le marquis de Fontanes, pair de France et président de la *Société des Bonnes-Lettres*, présidera la séance d'ouverture, le jeudi 15 février 1821, huit heures du soir.

Pour toute espèce de demandes, de communications et d'envois, on s'adressera au secrétariat de la Société, à Paris, rue de Grammont, n° 27, près du boulevard, tous les jours depuis huit heures du matin jusqu'à dix, et depuis sept heures du soir jusqu'à onze. Aucun envoi ne sera reçu, s'il n'est affranchi.

Arrêté par la commission administrative, dans sa séance du 28 janvier 1821.

Signé Ducancel, *Directeur.*

Nous tiendrons nos Lecteurs au courant des travaux de cette honorable Société.

(*Note du* Directeur *des Annales.*)

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

OEuvres d'Omer et de Denis Talon (1), *Avocats-généraux au Parlement de Paris; publiées sur les Manuscrits autographes ; par* D. B. Rives, *Avocat aux Conseils du Roi et à la Cour de Cassation.*

(Ier. Article.)

Voici un livre dont la publication ne peut manquer de faire époque dans l'histoire de la littérature, de l'éloquence judiciaire et de la science législative. Jusqu'à présent on savait qu'Omer et Denis Talon exercèrent successivement, pendant près de soixante années, les hautes fonctions du ministère public auprès du parlement de Paris; que le premier, par ses talents et son intégrité, soutint noblement l'honneur de sa famille; qu'il fut regardé comme l'oracle du barreau; que le cardinal de Retz, dont le témoignage n'est pas suspect, parle souvent dans ses mémoires

(1) A Paris, chez Lenormant, libraire, rue de Seine.

de l'éloquence de ce grand magistrat, à laquelle il donne l'épithète de *merveilleuse*. On savait que Denis Talon, qui succéda à Omer dans la charge d'avocat-général, et mourut président à mortier, se montra digne de son père, et se signala par les mêmes vertus et les mêmes talents. On connaissait, de l'un, des mémoires sur les troubles de la Fronde; de tous deux, des plaïdoyers conservés dans les journaux des Audiences et du Palais; mais des fragments de leurs ouvrages faisaient regretter que les prédécesseurs de d'Aguesseau n'eussent laissé aucun monument de leur doctrine et des principes qui, sous le règne de Louis XIV, animèrent le parlement de Paris. On le regrettait d'autant plus, qu'Omer et Denis Talon furent également bons écrivains, bons orateurs, bons publicistes et profonds jurisconsultes. M. Rives, en publiant leurs écrits, rend donc un véritable service à la science de la législation et aux lettres françaises; et, pour continuer de nous servir des expressions de M. de Bonald, il est heureux de débuter ainsi dans le barreau.

On ne lira pas sans intérêt, dans l'avertissement de l'éditeur, le récit qu'il fait de la manière dont ces manuscrits sont parvenus à sa connaissance. Il faut nous féliciter autant que lui du hasard qui les lui fit découvrir dans la bibliothèque de la Chambre des députés, du desir qu'il conçut de les arracher à l'oubli, du courage qu'il mit à suivre cette laborieuse entreprise, et de l'esprit judicieux qui l'a dirigé dans son choix et dans son travail. A la place d'une notice sur la vie d'Omer Talon, qu'il aurait écrite avec au-

tant de chaleur que d'élégance, il a préféré, par modestie, traduire un éloge que Lallemant, professeur d'éloquence au collége Mazarin, prononça aux obsèques célébrées par l'Université de Paris, en l'honneur de ce magistrat, et cette traduction, placée en regard du texte latin, n'est point inférieure à l'original.

Avant d'arriver à MM. Talon, M. Rives, dans un discours préliminaire, passe en revue les plaidoyers de leurs devanciers et de leurs contemporains; il cite de Le Maître un morceau qui a fait dire à Marmontel: « *Je ne crois pas que, dans ce qui nous reste de l'ancienne éloquence, il y ait rien de plus pressant, et c'est là que l'on voit par quels tours, par quels mouvements, par quelle gradation de force et de chaleur, une petite cause peut s'élever au ton de la haute éloquence.* »

Omer Talon déploya, dans son style, une élévation plus naturelle que celle de Le Maître, sans tomber dans les défauts de Patru, dont la sagesse est timide, la correction froide et l'élégance sans charme. Il montra au barreau l'alliance d'une science exacte et profonde, d'une logique libre, franche, vigoureuse, et d'une imagination riche et sensible, mais sage et réglée. Parlant au nom du ministère public, dépositaire et conservateur des doctrines reçues, il était obligé d'en faire soigneusement l'application dans les principes qu'il avait à développer.

M. Rives prouve son impartialité dans le jugement qu'il porte sur cet orateur; et tout en accordant qu'il prend, avec flexibilité, les formes que son sujet ré-

clame; qu'il paraît avoir, le premier, démêlé dans notre langue les différents styles, et saisi avec justesse les effets propres à chacun d'eux, il convient qu'il eut habituellement les défauts que Duvair reprochait à ses contemporains : « Leurs discours, dit ce dernier, étaient si remplis de passages, d'allégations et d'autorités, qu'à peine pouvait-on bien prendre le fil de leur oraison; ils affectaient de dire tout ce qui se pouvait sur un sujet, de sorte que l'abondance les empêchait, et la multitude ôtait à ce qu'ils avaient de beau, sa grâce et vénusté. » Mais si Omer Talon se perd quelquefois dans le dédale de l'érudition, il sait tirer de ses longues digressions des applications pleines de moralité. Le trait distinctif de son talent, c'est l'abandon et la franchise. Une imagination vive donne du corps à ses idées en colorant sa diction.

Son fils n'a point sa manière large et vigoureuse; mais il envisage de plus haut son sujet, et sa diction est plus ornée et plus riche; il marche avec son siècle, parce que son siècle marchait vers la perfection.

Une remarque importante et que nous fournit M. de Bonald, c'est que la première mercuriale d'Omer Talon est de 1632, c'est-à-dire quatre ans avant l'apparition du *Cid*, et plus de vingt ans avant celle des *Lettres Provinciales*, qui ne parurent qu'en 1656, quatre ans après que Denis Talon eut succédé à son père. « C'est, dit l'illustre écrivain, c'est, il est » vrai, du Cid et des Lettres provinciales, qu'on est » convenu de dater la naissance de notre littérature » dramatique et oratoire; mais si l'on trouve dans

» les écrits d'Omer Talon, contemporain de Corneille, » et antérieur à Pascal, moins de correction, de pu- » reté, moins de style, si je peux le dire ainsi, que » dans les immortelles productions de ces hommes » célèbres, et même moins que dans les écrits de » Denis Talon, on y remarquera les germes féconds » du progrès qui a suivi et les traits les plus heureux » d'une éloquence forte, grave, sententieuse, pre- » mier essai d'une littérature qui fut alors, comme elle » l'a toujours été, l'expression de la société, d'une » société bien ordonnée, qui jouissait pleinement de » ce que nous avons perdu, et connaissait ce que » nous cherchons. »

Le discours préliminaire de M. Rives est un véritable traité historique de l'éloquence judiciaire : il démontre qu'elle atteignit aussi la perfection dans ce grand siècle, et que nos critiques, pour n'avoir pas eu de ce genre une juste idée, surtout pour avoir négligé d'examiner attentivement les ouvrages qui pouvaient rectifier un premier aperçu dénué de vérité, ont pris comme l'époque de son perfectionnement, l'époque même de son affaiblissement, il ose presque dire de sa décadence. Il cite d'Aguesseau, qui s'affligeait en 1699 de ce qu'à ce haut degré d'éloquence il avait vu succéder une médiocrité louable en elle-même, mais triste et ingrate, si on la compare avec l'élévation qui l'a précédée.

L'éditeur des œuvres d'Omer et de Denis Talon combat La Harpe lui-même qui a cru qu'avant Cochin, cette branche de notre littérature comptait à peine Le Maître et Patru. L'erreur des critiques qui

rapportent au siècle de Louis XV la gloire oratoire de d'Aguesseau, lui paraît manifeste, puisque les plaidoyers de ce grand magistrat furent écrits et prononcés depuis le 19 février 1691 jusqu'au 3 janvier 1700, et que Louis XIV ne mourut qu'en 1715. Son admiration ne le rend point injuste; il avoue que si Denis Talon soutint, dans le parlement, l'éclat d'un nom illustre, il ne fut point sans rivaux dans la carrière où son père avait dominé seul pendant vingt ans. Les avocats-généraux de Harlay, Joly de Fleury et François-Chrétien de Lamoignon, furent ses émules de talent et de gloire. Parmi les avocats, il rappelle les noms des Fournier, Lordelot, Gérard, Commeau, Michel-Langlois, et de ce Nouet que d'Aguesseau *pleura* avec ses contemporains. Il en est un surtout qu'il recommande à la juste estime de la postérité, c'est l'avocat Fourcroy, dont il analyse le plaidoyer en faveur des droits incontestables que la reine de France, l'infante Marie-Thérèse, l'épouse de Louis XIV, avait sur la souveraineté de la Flandre, du Brabant et de la Franche-Comté. C'est dans le discours même de M. Rives qu'il faut lire cette intéressante analyse, à la suite de laquelle il s'écrie :

« Non, il n'est pas possible que je m'abuse : cette discussion rapide et savante; ce style simple quand il doit l'être, et toujours soutenu, sans effort, à la hauteur du sujet; ce mélange d'érudition et de goût, cette vive chaleur, ces mouvements variés, cette sensibilité vraie, cette richesse de diction, oui, tout cela, c'est l'éloquence. »

Cette citation suffit pour prouver que l'auteur s'exprime avec autant de force qu'il paraît profondément pénétré. On pense bien qu'il ne partage pas l'opinion où l'on est communément que d'Aguesseau, qui succéda à Denis Talon, eut besoin d'opérer dans le barreau une *révolution complète*. Les innombrables difficultés qu'Omer Talon avait rencontrées soixante-six ans auparavant, n'existaient plus; les chefs-d'œuvre s'étaient multipliés dans tous les genres: d'Aguesseau n'eut donc qu'à soumettre sévèrement l'éloquence judiciaire au goût délicat qui régnait dans toute la littérature, et le plus bel éloge qu'on ait fait de ce magistrat se trouve dans ces paroles de Denis Talon, lorsque d'Aguesseau exerça, en sa présence, pour la première fois, les fonctions d'avocat-général: *je voudrais*, dit-il, *finir comme ce jeune homme commence.*

C'est encore une particularité digne d'observation que la rencontre simultanée d'avocats distingués avec ces illustres avocats-généraux, Martinet avec Omer Talon, Fourcroy avec Denis Talon, Erard avec d'Aguesseau. M. Rives rapporte des morceaux de leurs plaidoyers, et y trouve tout ce qui constitue le mérite des bons écrivains, méthode, dialectique, charme de diction.

Trouvé.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Études Poétiques, *par M.* de Chênedollé (1).

Un villageois gascon (ou normand, peu importe) ayant je ne sais quelle affaire à démêler avec son évêque, s'était présenté plus d'une fois, mais toujours infructueusement, au palais épiscopal. Tantôt Monseigneur *étudiait*, et ne pouvait recevoir personne; tantôt Monseigneur vaquait *à ses études*, etc. Fatigué à la fin de tant de courses inutiles, et surtout de cet éternel refrain: « Parbleu! s'écria-t-il, je croyais que le Roi nous avait donné un évêque *qui avait fini ses études.* »

C'est ainsi qu'au titre seul du recueil que j'ai sous les yeux, Études poétiques, plus d'un amateur de beaux vers, tout plein encore de son admiration pour *le Génie de l'Homme*, s'est sans doute écrié déjà: « Parbleu! il y a plus de quinze ans que M. de Chênedollé nous a prouvé qu'il avait fait d'excellentes *études* en poésie. Aucun de nous n'a conservé de doutes à cet égard; et si la gravité du sujet, ou plutôt l'insouciance d'un public, justement dégoûté alors (2) de poëmes et de vers, par la profusion même de

(1) Un volume in-8°. Paris, chez H. Nicolle, Libraire, rue de Seine, N°. 12.

(2) En 1807, époque où parut, pour la première fois, le *Génie de l'Homme*, une *Seconde Édition* fut publiée en 1812.

vers et de Poëmes médiocres dont on s'obstinait à l'inonder; si, dis-je, la fâcheuse réunion de ces circonstances ne permit pas au *Génie de l'Homme* de faire toute la sensation qu'il méritait de produire, ce bel ouvrage n'en a pas moins conservé le rang honorable que lui assurèrent, dans le principe, l'estime des vrais connaisseurs, et le jugement des critiques éclairés, qui le placèrent à côté des Louis Racine et des Saint-Lambert. Nous comptâmes dès-lors un écrivain de plus formé à la bonne École; et tout ne fut pas désespéré sur le Parnasse français, puisque M. de Fontanes trouvait un disciple digne de lui.

Que signifie donc ce titre études, donné par M. de Chênedollé au recueil qu'il publie aujourd'hui? Nous n'avons que deux manières d'entendre et d'interpréter ce mot. Sont-ce les *Essais* de sa jeunesse, et le résultat des *Études* qu'il faisait lui-même dans le bel art qu'il ne tarda pas à professer en maître habile? Nous ne pourrons, dans cette supposition, qu'applaudir au courage avec lequel il semble reconnaître, par cette espèce de profession de foi en action, qu'engagé d'abord dans une mauvaise route, et emporté, comme tant d'autres, par la manie *anglo-germanique*, à la suite de méchants modèles, il r connut bientôt son erreur, et l'expia authentiquement, en composant *le Génie de l'Homme;* ouvrage, dont le principal mérite est surtout la pureté du goût, et la correction d'un style généralement exempt de *manière*, d'affectation et de tous les faux brillants, alors à la mode. Si par études nous entendons au contraire des *Modèles* proposés à l'émulation des

jeunes poètes, qui veulent *étudier* les moyens et les effets de l'Art, dans un écrivain d'une réputation faite et d'un talent reconnu, cela supposerait, de la part de M. de Chênedollé, la conviction intime d'une supériorité définitivement établie ; et il nous suffirait, pour le tirer d'une erreur dangereuse pour lui et pour nous, de l'opposer à lui-même, en rapprochant les belles pages du *Génie de l'Homme*, de celles des pièces nouvelles, où les mêmes sujets se trouvent traités avec une si prodigieuse différence de mérite dans l'exécution, qu'il y a parfois entre les deux ouvrages, toute la distance qui sépare l'extrême jeunesse de la maturité de l'âge ; mais nous préférons, pour la gloire du poète, et dans l'intérêt même des Muses françaises, nous en tenir à notre première hypothèse, et regarder ces *études* comme les premières esquisses des grands tableaux que l'auteur se sentait appelé à tracer, mais qu'il ne dessinait encore qu'imparfaitement.

Tout en effet décèle ici la touche incertaine d'une main novice ; on reconnaît à chaque pas la marche timide d'un élève qui a besoin d'appui, et qui en cherche de tout côté. Les poètes anglais et allemands ont fourni la plupart des sujets, traduits ou imités dans la première partie de ce recueil. Ce sont de ces *études* préliminaires qu'un poète doit faire, mais qu'il doit aussi garder pour lui, lorsqu'il a sa réputation à ménager, et qu'il peut craindre de la compromettre. Tout ce qui ne contribue pas à l'affermir, l'ébranle nécessairement plus ou moins ; et il n'est permis de tout hasarder, qu'à ceux qui n'ont rien à perdre. Ce

n'est certes pas le cas de M. de Chênedollé ; mais sa renommée est fondée sur un monument si durable, qu'il peut impunément publier une brochure médiocre. Lui-même paraît avoir senti tout le besoin qu'avait d'une protection puissante la faiblesse de celle-ci ; et le frontispice nous rappelle à dessein sans doute, que l'auteur des *Études* est celui du *Génie de l'Homme*. La précaution n'était pas inutile ; car, à l'exception de deux ou trois pièces tout au plus, personne ne l'eût reconnu, ni peut-être soupçonné ici. Comment, par exemple, attribuer des vers tels que ceux de l'ode IV, sur *le Mont-Blanc*, à l'écrivain qui nous avait présenté ces grandes images dans des vers d'une facture si noble, si imposante, et d'un style si pur, si harmonieux ! Ouvrez le second chant du *Génie de l'Homme*, et vous y lirez :

Je l'ai vu ce Mont-Blanc, rayonnant de clarté,
Braver sous ses frimas le sceptre de l'été ;
J'ai vu sur ses vieux flancs les neiges entassées,
De la cime des rocs aux vallons abaissées.

. . . .

Tantôt la nue, errant sur ces larges contours,
Éteignait le soleil au plus haut de son cours ;
Tantôt le Ciel, tonnant sur ces antiques cîmes,
De quelques coups de foudre ébranle leurs abîmes ;
Et l'avalanche, au loin, fatigue les échos
D'un bruit, entrecoupé de lugubres repos.

Un morceau généralement remarqué avec éloge dans le Poëme de M. de Chênedollé, est cette belle

description d'une éruption du Vésuve, qui amène si naturellement l'épisode de la mort de Pline, à la fin du second Chant :

O toi, dont la bouche embrasée,
Sur ces bords, qu'embellit l'éclat de l'Élysée,
Épanche trop souvent les laves des Enfers,
Vésuve ! tu rugis, tes flancs se sont ouverts.
L'onde qui bat tes pieds a fait fumer ta cime :
La mer, dans tes fourneaux que sa fureur anime,
Se roule, et des torrents s'échappent à grand bruit.

. . . .

O ravage ! ô terreur ! la lave qui bouillonne
Court sur les flancs du mont qu'elle embrase et sillonne ;
Puis, rassemblant au loin tous ses flots irrités,
Emporte dans son cours les débris des cités ;
Gronde jusqu'à Pouzzole, où le brûlant orage
Entre enfin dans la mer qui nourrissait sa rage :
La mer, en mugissant, le reçoit dans son sein.

. . . .

Cependant l'eau bouillonne, et d'immenses vapeurs
Enveloppent les cieux de leurs voiles trompeurs ;
Et le soleil, qui sort de la mer enflammée,
Parmi les flots rougis d'une ardente fumée,
De son disque agrandi montre les bords sanglants,
Et d'un œil effrayé voit ces gouffres brûlants.

Voilà le poète ! voilà le magicien, l'homme puissant dont parle Horace, qui me transporte à son gré au milieu des scènes qu'il décrit, me fait voir tout ce qu'il a vu, éprouver tout ce qu'il a ressenti, à l'aspect de ces grands phénomènes ! Mais qu'éprouve-t-on,

que peut-on éprouver, à la lecture de l'ode XII, *sur le Vésuve*, quand on y trouve :

Le Vésuve a brisé sa barrière et ses chaînes ;
Et *ses laves sont sur vos pas.*
Le vol*can court*, *passe* et ravage :
La lave, qui s'avance *en créant des déserts*,
De ses vagues de feu, *brusque effroi* du rivage,
Va heurter la vague des mers.
. . . .
A peine le volcan *a repris son silence*,
Que l'homme *reprend son repos*, etc.

Jamais peut-être le néant de l'homme, la vanité de ses plaisirs, et la stérilité de ses efforts pour trouver ce qu'il appelle si improprement *le bonheur*, n'avaient inspiré de plus beaux vers français, que ceux-ci :

J'avais cru le trouver (le onheur) dans cette douce ivresse
Qu'offre des passions la fièvre enchanteresse ;
Mais au fond de mon cœur, que de fois le plaisir
A laissé le dégoût en usant le desir !
Que de fois le remords, sur la couche embaumée,
M'a montré, tout à-coup, sa tête envenimée !
Et, de son dard cruel mortellement frappé,
Je disais au Plaisir : « Pourquoi m'as-tu trompé ! »
(*Génie de l'Homme*, Ch. III.)

Ces dernières paroles, littéralement empruntées de l'Ecclésiaste (*gaudio dixi : cur decepisti me ?*) et traduites ici avec une si heureuse précision, donnent plus de prix à ce simple hémistiche, qu'à un grand nombre de strophes, telles que les suivantes:

Plus froid, *sans être encor débile*,

Je ne sens plus *en moi* brûler le feu sacré ;
Le Génie, *en mon sein*, *trop souvent immobile*,
Ne s'éveille plus inspiré.
C'en est fait! *ma vie est fanée*, etc.

Mais hâtons-nous de terminer une lutte plus pénible pour nous, que pour M. de Chênedollé, qui, du moins, n'aura cédé qu'à un adversaire digne de lui; et passons à *la Seconde Partie* du recueil, en général supérieure à la première, par le choix des sujets, plus en harmonie avec les méditations habituelles de l'auteur, et avec le caractère de son talent. Quelques-unes des pièces qui composent cette dernière moitié du volume, étaient connues depuis long-temps, mais postérieurement à la publication du *Génie de l'Homme.* On trouvera donc ici moins de vague dans les idées, plus de fermeté et de correction dans le style. On ne parcourera point sans intérêt cette imposante galerie de presque tous les grands hommes dont le génie a illustré la Poésie, l'Éloquence ou les Arts, depuis le prophète *Isaïe*, jusques et y compris *Klopstock;* et l'on distinguera surtout les odes III et IV, intitulées : LE DANTE, et MICHEL-ANGE, ou *La Renaissance des Arts.* Toutefois on reconnaîtra sans peine, qu'une longue suite de siècles ayant épuisé depuis long-temps l'admiration qu'inspirent *Homère*, *Virgile, Le Dante*, *Milton*, etc., de pareils sujets ne sont plus aujourd'hui que des lieux-communs, qu'il est difficile de rajeunir, et qui ne laissent guère, à celui qui les traite, d'autre gloire à espérer, que le mérite du style. Peut-être le lecteur s'étonnera-t-il de ne point trouver ici le nom du

Tasse, à la suite de ceux d'*Homère* et de *Virgile* : c'est un trait de prudence de M. de Chênedollé, qui n'a pas cru sans doute devoir lutter contre les stances si douces, et si mélodieuses, adressées par M. De Fontanes à son illustre ami, l'auteur des *Martyrs*, expiant, comme le Tasse, par la persécution, les torts de son génie et de son courage : double offense, que l'on pardonne rarement dans aucun temps.

Maintenant qu'il est permis aux Muses françaises de se promettre des jours plus tranquilles et d'honorables appuis, embrassons l'espérance de voir refleurir leur culte parmi nous, et de compter désormais moins de poëmes, mais plus de véritables poètes. C'est aux hommes qui ont fait leurs preuves en ce genre, qu'il appartient de réveiller, par leur exemple, le goût de la saine littérature et de la belle poésie. M. de Chênedollé en forme le vœu, et personne n'est plus en état que lui de contribuer à son accomplissement; mais ce n'est point sur ses Etudes Poétiques que je l'engage à compter pour opérer cette heureuse et desirable révolution dans les esprits : il a de meilleurs titres et de plus sûrs moyens.

Amar.

POÉSIE.

COMBAT DES DIEUX ET DES TITANS.

HÉSIODE, *Théogonie*, v. 617—733 (1).

Dans de sombres cachots tristement abattus,
Frémissaient Briarée, et Gygès, et Cottus.
Frappé de leur vigueur, de leur haute stature,
Et, dans sa crainte absurde, outrageant la nature,
Le Ciel, loin de ses yeux, les avait autrefois
En de noirs souterrains confinés tous les trois.
Mais les Dieux, nés du sang de Saturne et de Rhée,
Pour asseoir leur puissance encor mal assurée,
Vinrent les délivrer de ces lieux étouffants.
De ces géants, a dit la Terre à ses enfants,
Employez la vaillance; et, vous pouvez m'en croire,
A leurs bras est promis l'honneur de la victoire.
En effet l'univers voyait depuis long-temps
Et les fils de Saturne, et les anciens Titans,
Poursuivre avec ardeur une guerre cruelle.
Animés chaque jour d'une fureur nouvelle,
Ils ont formé deux camps : pour leurs forts, ils ont pris
Les uns, le mont Olympe, et les autres, l'Othrys;
Et de là, descendant tous les jours dans la plaine,
Ils tentent des combats la fortune incertaine.
Mais, sans effet, déjà le dixième printemps
Aux armes rappelait ces nobles combattants.
Jupiter, dans l'ardeur dont son ame est saisie,
Prodigue le nectar et la douce ambroisie
A ses fiers défenseurs près de lui rassemblés,
Et cherche à soutenir leurs esprits ébranlés.

---

(1) Ce morceau est extrait d'une traduction complète d'*Hésiode*, que l'auteur se propose de publier dans quelque temps.

Un jour que du banquet l'ivresse les enflamme,
Par ces mots qu'il ajoute il exalte leur ame :
« De la Terre et du Ciel illustres descendants,
Sur vous de votre roi veillent les soins prudents.
Enflés de cet orgueil qu'un vain triomphe inspire,
Les Titans ont osé nous disputer l'empire.
Fils de Saturne, assez nous les avons soufferts.
Et vous, nobles captifs dont j'ai brisé les fers,
Venez, et, de vos bras secondant ma puissance,
Prouvez par des succès votre reconnaissance.
Songez en combattant que, sans notre secours,
Dans l'ombre d'un cachot devaient s'user vos jours.
— Ce n'est point, dit Cottus, par des dehors frivoles
Que brille la raison qui pare vos paroles.
Nous savons que les Dieux, par des effets puissants,
Ont connu votre force en leurs dangers pressants.
Nous-mêmes, affranchis de nos trop longues peines,
Avons vu par vos soins tomber enfin nos chaînes.
De vos nobles bienfaits le touchant souvenir
Au milieu des combats viendra nous soutenir ;
Et les Titans verront, en frémissant de rage,
Que la reconnaissance enfante le courage. »
Il dit, et tous les Dieux approuvent son discours.
Bientôt de leurs combats ils reprennent le cours.
Jamais ils n'ont montré cette fureur extrême :
Les Titans, leurs rivaux, jusqu'aux Déesses même,
Tout s'arme, tout prend part à ces tristes discords.
Comme un vaste rempart, opposant leurs grands corps,
On voit, parmi les rangs aux dieux Titans contraires,
Fièrement s'avancer Cottus et ses deux frères.
Chacun d'eux a cent bras, et soulève à-la-fois
De cinquante rochers l'énorme et large poids :
De leurs cols musculeux naissent cinquante têtes,
Dont les fronts menaçants sont chargés de tempêtes.
Les Titans, d'autre part, animent leur parti.
Du choc des combattants la mer a retenti,



La terre a répété ce bruit épouvantable,
Le Ciel aussi répond à ce son redoutable,
Et, sous les pas des Dieux, jusqu'en ses fondements,
On le sent qui s'agite en longs frémissements.
Le Tartare se trouble en ce moment d'alarmes:
Le mouvement des pieds, le cliquetis des armes,
Le froissement des corps qui se heurtent entr'eux;
Font mugir les échos du séjour ténébreux.
Luttant tous à-la-fois de force et de courage,
Ces superbes rivaux s'attaquent avec rage,
S'accablent à l'envi de traits retentissants,
Et remplissent les airs de leurs cris menaçants.
Par-dessus tout, des chefs la voix mâle et terrible,
De tous ces bruits divers perce l'ensemble horrible.
Jupiter, subjugué par ses ressentiments,
Ne connaît plus de borne en ses emportements.
Déployant l'appareil de la toute-puissance,
Environné d'éclairs, de l'Olympe il s'élance;
Et la foudre, à son bras pour la vengeance armé,
Brille, éclate et s'échappe en sillon enflammé.
La terre en a gémi sur son immense base:
Sous ses coups redoublés les forêts qu'il embrase,
De leurs brandons ardents font un vaste foyer
Où s'allument le sol, l'air et le monde entier.
Lui-même l'Océan, et s'échauffe et bouillonne.
Dans les flots de vapeur, qui partout l'environne,
La troupe des Titans sent toute sa valeur
Succomber par degrés au poids de la chaleur.
Leurs yeux sont éblouis par les feux du tonnerre:
La flamme jusqu'au Ciel s'élève de la terre.
L'un sur l'autre en tumulte ils semblent s'écrouler.
On voit tous ces débris se heurter et rouler;
Frappant d'un tel effroi les yeux et les oreilles,
Qu'on croit, en contemplant ces horribles merveilles,
Dans l'antique chaos le monde confondu.
Au milieu du désordre en tous lieux répandu,
Le sifflement des vents, les tourbillons de poudre,

Les bruyantes clameurs, les éclairs et la foudre,
Le choc des éléments, les efforts furieux
De ces Dieux en courroux luttant contre des Dieux,
Tout imprime à l'esprit, en ce combat terrible,
D'une morne stupeur le sentiment pénible.
La Victoire, flottant entre les combattants,
Abandonne à la fin le parti des Titans.
Les trois géants surtout, achevant leur conquête,
Enchaînent les vaincus, honteux de leur défaite.
Naguère on les a vus, intrépides héros,
Tour-à-tour de rochers ou de longs javelots
Armant leurs trois cents mains, dans leurs coups toujours sûres,
A leurs fiers ennemis porter trois cents blessures.
Ils peuvent maintenant voir d'un œil satisfait
De leurs nobles travaux le glorieux effet.
Les orgueilleux Titans, d'abîmes en abîmes,
Roulent jusqu'en ces lieux où l'on punit les crimes,
Et non moins séparés du terrestre séjour
Que notre terre est loin de la céleste cour.
En effet, de l'Olympe une enclume lancée,
Constamment par son poids en sa chute poussée,
En dix jours jusqu'à nous traverserait les airs,
Puis en dix autres jours parviendrait aux Enfers.
La nuit forme à l'entour une triple barrière,
Un mur d'airain résiste et s'élève derrière,
Sans toucher toutefois aux piliers souterrains,
Vastes soutiens du globe et des gouffres marins.
Là, dans une prison obscure et séparée,
Surveillés par Cottus, Gygès et Briarée,
Intrépides soldats, geôliers non moins constants,
Par l'ordre du vainqueur gémissent les Titans;
Leurs bras restent chargés d'une chaîne éternelle :
Et, prompt à soutenir la cause fraternelle,
Neptune a refermé d'une porte d'airain
L'enceinte où leur douleur doit s'exhaler en vain.

L. S.

MÉLANGES.

LA BLANCHE ISELLE,

OU

Le Fantôme du Château de Valfin.

Il est peu de provinces où l'on rencontre plus souvent qu'en Franche-Comté de ces ruines gothiques, si chères aux conteurs et aux romanciers. La plupart des montagnes et des collines dont le pays est coupé, sont couronnées par les débris de quelques vieux manoirs, auxquels se rattachent toujours des traditions plus ou moins merveilleuses. Malheureusement la mémoire s'en est mal conservée. Les pâtres des environs s'effraient vaguement, en passant le soir au pied des vieilles tourelles où nichent les oiseaux de nuit, sans pouvoir expliquer d'une manière précise les événements qui leur rendent ces lieux redoutables. Mais il n'y a pas encore vingt ans qu'une vieille femme, nommée la mère Germaine, contait au voyageur que le hasard amenait dans sa chaumière, plusieurs histoires singulières, à propos de l'une de ces ruines, connue sous le nom de l'ancien Château de Valfin. La cabane de la mère Germaine était

adossée aux murs délabrés de l'édifice, et lorsqu'on s'étonnait qu'elle habitât seule un lieu aussi solitaire, elle répondait qu'une pauvre femme, en paix avec les vivants et avec les morts, n'avait rien à craindre nulle part; mais, ajoutait-elle d'un air mystérieux, tous ceux qui ont habité ces lieux n'ont pas toujours dormi d'un sommeil aussi paisible que le mien.... cette réflexion était ordinairement le prologue des récits de la bonne femme. En voici un dans lequel on a tâché de conserver ses propres expressions.

« Il y a trois ou quatre cents ans que ce château avait pour maître le sire Raoul de Montmorot; c'était un beau et vaillant jeune homme, mais adonné à beaucoup de vices et ne prenant pour guide de sa conduite que ses passions. Il arriva qu'un de ses vassaux ayant épousé une très belle fille, qu'on appelait la Blanche Iselle, le seigneur l'enleva, et l'épousa ensuite; il est vrai qu'il en avait obtenu la permission du pape; mais la Blanche Iselle ne sut pas plus qu'une autre fixer ce cœur volage. Sire Raoul l'aima peu de temps, et dès que son amour fut éteint, il se repentit d'avoir formé des nœuds mal assortis, et il traita sa femme avec dédain et dureté; le fils qu'elle lui avait donné était élevé loin d'elle, et elle ne le voyait qu'avec la permission de son mari, qui l'accordait rarement, ne voulant pas, disait-il, que sa mère pût lui inspirer les sentiments peu élevés qu'elle devait à sa naissance; il lui défendait de paraître lorsqu'il rassemblait chez lui ses amis. Elle vivait reléguée au fond du château en butte au mépris de tous ceux qui l'habitaient; car les serviteurs, imi-

tant leur maître, ne se croyaient plus obligés à aucun égard envers elle. Ce sort était triste : cependant la pauvre mère finit par y trouver quelque douceur ; la vue de son enfant était pour elle une si grande consolation, que le seul espoir d'en jouir suffisait pour charmer les instants pendant lesquels elle en était privée; elle chantait doucement en s'occupant des petits ouvrages qu'elle lui destinait, et si le bruit des festins et des fêtes donnés au château parvenait jusqu'à elle, il la réjouissait, parce qu'elle y voyait la preuve que nul danger ne menaçait son fils. Le seigneur de Valfin, elle le savait, n'eût pas permis qu'on se livrât chez lui à la joie, s'il eût été inquiet pour son héritier. Tant de patience et de soumission aurait dû toucher le sire Raoul; mais au contraire, chaque jour augmentait son aversion pour sa malheureuse femme; il s'était épris d'amour pour une châtelaine des environs; c'était une belle et riche dame qui n'eût point dédaigné ses hommages, s'il eût été libre de lui offrir sa main avec son cœur; mais il ne put parvenir à faire rompre son mariage, et lorsqu'il vit dans sa triste compagne un obstacle à ses vœux, il acheva de la prendre en haine, et les traitements les plus barbares lui parurent justes à son égard; on l'enferma dans une tour sous la garde d'une méchante femme qui se plaisait à l'effrayer et à la désoler par des menaces insolentes et par des confidences perfides. La vue de son fils lui était non-seulement interdite, mais elle ignorait absolument son sort, et jamais ses questions à ce sujet n'obtenaient de réponse ; cette cruelle inquiétude augmentée sans

cesse par la malice de sa geôlière, contribua plus que toute autre peine à aliéner sa raison; elle perdit l'esprit, l'infortunée! mais sa démence n'avait point altéré ses sentiments maternels. Elle parlait à chaque instant de son enfant, et dans des termes qui fendaient le cœur. Elle s'échappa un soir de sa tour, et parvint jusqu'à la chambre où reposait son fils; elle demanda avec des larmes la permission de l'embrasser, mais les deux femmes qui le gardaient la repoussèrent durement: alors elle leur annonça qu'il viendrait un jour où elles seraient forcées de lui accorder ce qu'elles lui refusaient, et que sa présence alors leur causerait autant de terreur qu'elle semblait leur inspirer, en cet instant, de mépris et de pitié. La menace, comme vous allez voir, ne fut pas sans effet.

Cependant le sire Raoul n'était point satisfait par l'état malheureux où sa femme était réduite. Il voulait sa mort, puisque ce n'était qu'à ce prix qu'il pouvait espérer de s'unir à celle qui fixait, pour un temps, ses volages amours. Hélas! quel malheur que les hommes soient tout puissants quand ils n'écoutent point la voix de la justice et de l'humanité! Le seigneur de Valfin avait à son service un homme, l'effroi de la contrée. Il l'avait ramené des pays lointains, et lui seul comprenait le langage de cet étranger; mais on devinait sa férocité à ses traits repoussants, à ses regards sinistres. Il ne reconnaissait qu'un devoir, l'obéissance à son maître, et l'on savait que les plus grands forfaits ne lui coûteraient rien à commettre lorsque le sire Raoul les lui commanderait. Ainsi,

que ne dut-on pas imaginer en voyant la malheureuse Iselle partir, accompagnée de ce guide, pour un voyage mystérieux dont la durée et le terme n'étaient point fixés. Au bout de quelques jours l'esclave revint seul : il eut avec son maître une longue conférence, après laquelle ce dernier parut agité. On parle de voile sanglant et d'autres témoignages de son crime, rapportés par l'assassin. On dit aussi que le premier mari d'Iselle, qui s'était fait hermite, retrouva son corps dans la forêt, et lui donna la sépulture. Quoi qu'il en soit, le sire Raoul donna alors quelques explications sur la disparition de sa femme. Il dit qu'il l'avait envoyée dans un couvent voisin, dont une de ses parentes était abbesse. Elle n'y avait jamais paru dans ce couvent; mais à la suite d'une visite qu'y fit le sire Raoul, l'abbesse déclara avoir reçu la pauvre insensée, et la tenir cachée à tous les yeux à cause de sa démence. Peu après on annonça sa mort. Personne n'osa s'expliquer sur ce sujet : on redoutait avec raison de s'attirer l'inimitié du sire Raoul. L'abbesse même fut déterminée par la crainte à soutenir l'imposture dont elle espérait couvrir sa méchante action. Ainsi délivré de ses premiers liens, il songea à en former de nouveaux; mais comme il venait de partir pour le château de la dame qu'il aimait, son fils, l'enfant d'Iselle, fut attaqué d'un mal dangereux. On lui envoya sur-le-champ un messager pour l'instruire de ce malheur; mais en attendant son retour la consternation régnait parmi les serviteurs, et tous craignaient qu'il ne les rendît responsables du danger où se trouvait son héritier. La

nourrice et la vieille gouvernante, les mêmes femmes qui gardaient l'enfant lorsque sa mère avait demandé vainement à l'embrasser, veillaient encore chaque nuit auprès de lui. Ce soir là, il jouissait de quelque repos, et ses deux gardes, un peu rassurées, se contaient à voix basse d'anciennes histoires afin d'abréger la longueur de la veillée. Tout-à-coup elles s'interrompirent en pâlissant. On entendait au loin les faibles tintements d'une cloche. Hélas! dit la nourrice, c'est la cloche de Saint-Séverin! Or voici ce qu'il en était de cette cloche. Un prieur de l'abbaye de Saint-Séverin ayant refusé, par orgueil, de faire sonner l'agonie d'un pauvre vassal de Valfin, était contraint depuis sa mort de rendre ce service à tous les habitants de la baronie; en sorte que dès qu'il devait mourir quelqu'un dans l'étendue des terres de Valfin, le prieur sortait de sa fosse pour agiter la cloche de l'église où reposaient ses os. On entendit long-temps les tintements funèbres, et l'on en remarqua les tristes suites long-temps encore avant de savoir ce que je vous dis : on l'apprit de cette manière. Un voleur se cacha une nuit dans l'église de l'abbaye, avec l'intention de s'approprier les richesses qu'elle renfermait. Comme il se disposait à exécuter son mauvais dessein, un mort souleva la pierre de son sépulcre dont il sortit lentement, en secouant la poussière de son linceul : ce mort était le prieur. Il alla droit à la cloche qu'il agita selon son usage, sans paraître remarquer le malfaiteur. Mais en passant auprès de lui pour regagner sa tombe, il la lui désigna du doigt, en lui faisant entendre par des signes effrayants que

les mauvaises actions commises dans ce monde, s'expiaient là cruellement. La vieille gouvernante achevait à peine ce récit à sa compagne lorsque la cloche se fit entendre. L'inquiétude qu'elle causait ordinairement était fort augmentée par la circonstance où l'on se trouvait. Les deux femmes se regardèrent tristement sans oser se communiquer leurs pensées. La cloche avait été entendue pendant la nuit qui suivit le départ d'Iselle ; les gardes se le rappelaient bien, et tout en parlant de leur dame, elles répétèrent d'un air moqueur la menace qu'elle leur avait faite. Au même instant un coup violent retentit à la porte : les deux servantes furent un peu effrayées, car elles croyaient être les seules personnes éveillées dans la maison, et elles n'avaient entendu les pas d'aucun être vivant le long de la galerie qui aboutissait à la chambre. Elles ouvrirent cependant. Bonté divine ! la défunte elle-même ; elle lança aux deux femmes un regard sévère, en posant un doigt sur sa bouche pour commander le silence. Ensuite elle s'approcha de son fils, elle l'examina long-temps, le souleva de ses bras décharnés, le tint embrassé quelques instants, pendant lesquels elle attachait sur les malheureuses créatures que sa présence pétrifiait, des yeux fixes et perçants, en riant d'un effroyable rire. Enfin elle replaça l'enfant sur son lit, posa ses lèvres glacées sur sa bouche, et regagna lentement la porte. Délivrées de l'affreuse vision, les servantes purent faire entendre leurs cris de frayeur. On vint, mais il ne restait plus de traces du fantôme, et pendant plusieurs nuits il ne reparut pas. On crut néanmoins de-

voir instruire le sire Raoul, à son retour, de ce qui était arrivé pendant son absence. Il se mit en grande colère à ce récit qu'il traitait d'imposture, et il annonça que lui seul désormais veillerait auprès de son fils. En effet, il s'enferma le soir même avec l'enfant, en défendant qu'on osât le troubler. La curiosité l'emportant sur la peur dans l'esprit de plusieurs de ses gens, ils se tinrent à peu de distance de la chambre. Leurs regards n'y pouvaient pénétrer, mais le bruit qui s'y faisait parvenait facilement jusqu'à eux. La plus grande tranquillité régna jusqu'à minuit; mais vers cette heure un cri perçant retentit sous les voûtes du château, et l'on entendit ces mots prononcés d'une voix éclatante : « Raoul ! Raoul ! tu m'as rendue parjure, tu m'as entraînée dans le péché, et tu t'es hâté de livrer aux démons la proie que tu leur avais ménagée. Je subis mon châtiment; Raoul ! Raoul ! prépare-toi à subir le tien. » Un long gémissement répondit à cette menace, et tout retomba dans un morne silence. Au bout de quelque temps, les domestiques inquiets se hasardèrent à entrer dans la chambre; ils y trouvèrent leur maître sans connaissance, et ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à lui rendre le sentiment. Que s'était-il passé? on l'ignore. Mais pourquoi allait-il ainsi braver sa victime? les morts sont à craindre pour leurs persécuteurs et leurs bourreaux. Le sire Raoul, au reste, fit pénitence de ses égarements. Au lieu de se marier en secondes noces, il prit l'habit dans un couvent dont on voyait encore, il y a peu de temps, les restes, là, au bas de la grande roche. Le dernier orage a

renversé le pan de muraille qui restait debout. Le fils d'Iselle succomba à son mal. On devait bien croire que sa pauvre mère ne revenait pas pour lui annoncer de longs jours sur la terre. Pendant long-temps le spectre fit entendre de lugubres gémissements autour du château, qui fut abandonné nombre d'années. De nouveaux seigneurs l'ont relevé et habité; et plusieurs, par leur vie et leur mort, ont bien rappelé le sire Raoul. Si ces murs pouvaient parler, mon cher monsieur....... »

La vieille femme secouait alors la tête d'un air mystérieux et solennel, qui semblait dire que l'histoire qu'elle venait de raconter, était la moins étrange de celles qui meublaient sa mémoire.

Par Madame de Tercy.

SPECTACLES.

Théatre-Français.

Première représentation du *Mari et l'Amant*, comédie en un acte et en prose; par M. Vial.

Succès brillant et mérité. Rien de bien nouveau, nous dira-t-on; scènes d'hôtel garni, rencontre au bal de l'opéra, femme voilée, portier bavard et curieux, valets insolents : on a vu cela partout. Sans doute; mais ce que l'on trouve plus rarement, c'est un petit acte dont le plan est parfaitement tracé, dont les scènes sont habilement développées, dont le dialogue est toujours naturel, plein de verve et étincelant de traits ingénieux et comiques.

Le colonel St.-Léger, las de faire le boston avec sa femme, dans le vieux château de son oncle, vient à Paris avec son petit-cousin Ernest, dont il *forme les mœurs*, en se livrant avec lui à toutes les dissipations de la capitale. Après six mois de séparation, la jeune femme du colonel, qui ne reçoit pas de ses nouvelles, arrive et descend dans le même hôtel que son mari, par hasard et sans le savoir, comme cela fut de tout temps convenu au théâtre. Mme. de St.-Léger, incessamment à la recherche de son mari, doit naturellement aller au bal de l'Opéra. Ernest,

qui ne connaît pas sa cousine, l'y rencontre, et en devient passionnément amoureux; le colonel reçoit la confidence de cet adolescent, brave et généreux, mais gauche et timide; il lui donne toutes les leçons dont il a besoin pour achever sa conquête, et va jusqu'à lui servir de témoin dans un rendez-vous qu'il obtient de Mme. de St.-Léger, et où le colonel souffle à son petit-cousin les expressions, les mouvements, les gestes, enfin tout ce qui constitue une scène de déclaration d'amour dans toutes les formes. Cette scène assez hardie, mais très vive et très animée, a confirmé le succès de la pièce, qui n'avait pas été un moment douteux.

On doit ce charmant ouvrage à l'ingénieux et estimable auteur du *Premier Venu*, d'*Aline, reine de Golconde*, et de plusieurs autres productions qui font l'ornement des répertoires de plusieurs théâtres.

La pièce a été jouée avec une précision et un ensemble dignes des plus grands éloges, par Mmes. Dupuis et Demerson, et par Michelot, Baptiste cadet, Monrose, Cartigny et Firmin. Ce dernier a saisi, avec un talent très distingué, les nuances délicates du rôle d'un adolescent qui aime pour la première fois, et l'on peut dire que Firmin a mérité, après l'auteur, les honneurs de la soirée.

Un grand succès sans Mlle. Mars! Quel prodige! Cela est-il possible? On ne pourra le croire. Rien n'est pourtant plus véritable, et.... vous verriez qu'on s'y accoutumerait.

Théatre du Vaudeville.

Premières représentations de *Mon Oncle César*, et de *la Solliciteuse*, comédies-vaudevilles en un acte.

Nous ne nous sommes pas empressés de rendre compte de la première de ces pièces, parce que son destin a été des plus funestes : accablés par les sifflets le premier jour, les auteurs ne se sont pas tenus pour battus, et ils ont voulu tenter une nouvelle bataille : leur audace n'a pas été heureuse, ils ont été foudroyés à la seconde représentation.

Nous disons *bataille*, et ce n'est pas sans des motifs dont nous devons l'explication à nos lecteurs. Il nous est pénible d'être obligés de dire les noms des auteurs qui n'ont pas réussi, cela est pourtant indispensable à l'intelligence de notre récit. Les auteurs sont MM. Scribe et Dupin, le premier, l'un des fondateurs du Gymnase Dramatique.

Nous étions placés de manière à pouvoir bien juger toutes les évolutions, et même les discours des spectateurs du parterre : aux premiers coups de sifflet, une insurrection formidable éclate dans un groupe nombreux et serré, qui occupait la partie droite ; les sifflets redoublent ; alors le groupe monte sur les banquettes et fait retentir la salle des cris : *à la porte ! à la porte les valets du Vaudeville, les ennemis du Gymnase*..... La pièce continue ; les sinistres et

infatigables instruments recommencent leur aigre harmonie : nouvelles clameurs du groupe, auxquelles se joignent des gestes, des menaces et même quelques voies de fait; le zèle imprudent des acteurs seconde les mauvaises dispositions de la partie gauche, en la forçant d'entendre, il faut bien le dire, de misérables quolibets et des plaisanteries du plus mauvais goût : ici la chance tourne; le groupe qui, jusque-là, avait fait tous ses efforts pour trouver tout charmant, délicieux, admirable, craint de se compromettre en applaudissant des inepties trop évidentes; il recule et se laisse enfoncer, en disant à voix basse : *Oh! oh! la cabale nous gagne.* Il n'y avait assurément rien dans la pièce d'aussi plaisant que cette exclamation, que nous avons entendue de nos propres oreilles.

Il sied bien, après cela, aux auteurs de parler de cabale lorsqu'il n'y a pas de nouvelle pièce qui ne donne lieu aux plus violents scandales, évidemment causés par des applaudisseurs apostés, dont la fougueuse et bruyante activité égale l'ignorance et la sottise. Où en sommes-nous, si *ce droit qu'à la porte on achète en entrant*, non seulement est méconnu, mais fournit des armes à la persécution et à la terreur contre ceux qui l'exercent? Funeste effet des révolutions, qui se manifeste dans nos théâtres comme ailleurs! Quelques furieux qui font beaucoup de bruit, se disent le *public*, veulent qu'on les reconnaisse pour les interprètes de la véritable *opinion*, et ne tolèrent pas même un signe d'improbation contre tout ce qu'ils protègent et défendent. Ils savent bien que la majorité judicieuse et décente des spectateurs

à qui l'égalité donne au moins le droit de représailles, n'en usera pas pour crier : *A la porte les applaudisseurs !* de sorte que ceux-ci auront toujours la certitude de rester maîtres du champ de bataille, toutes les fois qu'on les laissera libres d'imposer aux hommes paisibles par la menace et la violence.

M. Scribe pourrait nous objecter qu'en sa qualité de fondateur du Gymnase, il se trouve en hostilités ouvertes avec le Vaudeville, et qu'il était bien naturel qu'il se mît sur ses gardes dans un spectacle où il suppose qu'il a beaucoup d'ennemis. Mais nous lui demanderions à notre tour pourquoi il est en hostilités avec un théâtre où il a été si bien accueilli du public et des administrateurs, où il a été joué si souvent, que les autres auteurs pouvaient à peine trouver place auprès de lui, où il a reçu enfin tous les témoignages de considération et de bienveillance qu'il a pu desirer. La réponse à cette question serait délicate et difficile, et nous croyons qu'il s'abstiendra de s'en occuper ; mais nous ajouterons qu'il aurait été aussi injuste que ridicule de supposer que le Vaudeville eût conjuré la chute d'un ouvrage pour lequel il avait été fait des frais et des études que des administrateurs se soucient fort peu de perdre ; et, qu'en second lieu, il ne faut pas si mal juger des hommes qui ont mérité l'estime générale, que de les croire exempts d'une générosité, dont on ne se sent pas soi-même capable.

Au reste, M. Scribe et son *Oncle César* ont conjuré contre eux-mêmes, et la pièce a si justement mérité sa chute, qu'elle serait sifflée même au Gym-

nase, où les spectateurs sont choisis. Quelques plaisants disaient en sortant, qu'ils ne s'attendaient guère à voir *la Mort de César* au Vaudeville.

La *Solliciteuse* a obtenu ce qu'on appelle un *joli* succès, ce qui veut dire qu'il n'est pas très brillant. On était en droit d'attendre beaucoup mieux des auteurs ingénieux de ce petit ouvrage. Le caractère de la Solliciteuse est tout-à-fait manqué. L'intrigue devait être fondée sur les obstacles sans nombre que le *génie* de la brigue est obligé de surmonter, et elle ne repose que sur des imbroglio produits par des personnages pris l'un pour l'autre; conception usée, et qu'on supporte à peine aujourd'hui sur les tréteaux du boulevard. Quoi qu'il en soit, la pièce a du mouvement et de la gaîté; mais il faut de plus puissants prestiges pour ramener aujourd'hui la foule au Vaudeville.

Gymnase Dramatique.

Nous avons laissé passer sans rien dire une pièce ayant pour titre *le Charlatan*, parce qu'elle ressemble à tout, qu'elle n'est pas de nature à augmenter l'affluence des spectateurs, et qu'enfin les *grands* acteurs n'y jouent pas.

Nous attendons Perlet dans quelques nouveaux rôles, car *le Cuisinier*, M. Soufflé, commence à vieillir, et *la Maison en loterie* a besoin d'être étayée par un grand talent pour ne pas tomber en ruine.

Quant au *Colonel* en jupe, il se traîne tout doucement, et l'on verrait bientôt déserter tout son

régiment, si les administrateurs n'avaient pas le soin délicat de le bien soutenir, afin de laisser croire à Gontier que c'est lui qui attire la foule. L'orgueil est si facile à abuser! Cependant il faudrait que Gontier fût terriblement aveuglé pour ne pas voir qu'il est déjà placé sur la dernière ligne par les administrateurs auxquels il coûte si cher. Il y a peu de jours que l'affiche offrait les titres de trois pièces, suivant l'usage, et la seule pièce où jouait Gontier, *le Colonel*, était la première dans l'ordre de la représentation; or, on sait que les pièces jouées en premier ne font pas, à proprement parler, partie du spectacle; on les représente pour laisser aux spectateurs le temps d'arriver. Juste ciel, quelle humiliation! un chef d'emploi qui n'a qu'un rôle, et qui est réduit à le jouer pendant qu'on ouvre les loges! c'est pour en mourir; mais Gontier n'est pas au bout.

Dans maint auteur de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde.
Très rarement en devient-on meilleur:
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.

F. C.

SOCIÉTÉ DES BONNES-LETTRES.

*** Nous avons pris l'engagement de tenir nos lecteurs au courant des travaux de cette honorable Société, dans laquelle se trouvent la plupart des hommes de lettres (1) à qui les *Annales* doivent ces articles de saine littérature qui leur ont attiré des suffrages augustes, et la faveur de la haute société: cette circonstance ne nous permet pas de faire l'éloge de l'Établissement qui vient de s'ouvrir rue de Grammont. Les *Annales* se borneront à faire connaître les travaux auxquels on s'y livre; heureuses de pouvoir, par le but de leur propre fondation, s'unir aux efforts que la Société des Bonnes-lettres va tenter, en faveur des Lettres et de la Monarchie; c'est un intérêt qui leur est commun ainsi qu'à tous les bons esprits, que la défense des principes littéraires et politiques qui ont valu à cette France, illustre et grande depuis tant de siècles, ses prospérités et ses chefs-d'œuvre !

Le desir de voir commencer les heureux effets d'une Société si nationale, nous a prescrit d'être fidèles à sa première séance publique; elle a eu lieu jeudi 15 de ce mois, au milieu d'un auditoire aussi brillant que nombreux. M. de Fontanes étant malade, n'a pu répondre à l'espérance que l'on avait conçue de le voir ouvrir, comme La Harpe, un asile aux doctrines qu'ils défendirent ensemble. M. le marquis de Coriolis d'Espinouse l'a remplacé pour le discours d'inauguration. La tâche était difficile; mais M. de Coriolis en a fait l'aveu avec une telle modestie, et s'en est acquitté avec tant de talent, que l'absence du grand écrivain a été consolée. Ce discours, très bien débité, a fait grand plaisir; il est plein de bon sens, d'esprit et de modération. M. Bergasse a succédé à M. de Coriolis et lu un morceau sur le Rapport des lois religieuses avec les institutions politiques des peuples. Malgré la gravité de cette matière, et le ton élevé des aperçus, M. Bergasse a été écouté avec le plus profond intérêt. M. Briffaut a terminé cette séance intéressante par un Conte, où se retrouvent tous ces détails charmants, ces tours piquants et spirituels si familiers à la muse de cet estimable auteur.

---

(1) MM. Ancelot, Briffaut, Dureau de La Malle, de Lourdoueix, Charles Nodier, Quatremère-de-Quincy, Raoul-Rochette, le Baron Trouvé, Vanderbourg, etc., etc.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

OEuvres d'Omer et de Denis Talon, *Avocats-généraux au Parlement de Paris; publiées sur les Manuscrits autographes; par* D. B. Rives, *Avocat aux Conseils du Roi et à la Cour de Cassation.*

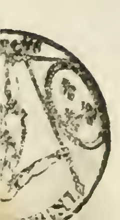
(IIe. et dernier Article.)

Les bornes d'un article ne nous permettent pas de suivre M. Rives dans l'examen qu'il fait des causes par lesquelles l'éclat de l'éloquence judiciaire commença de s'affaiblir sous Louis XV, et menaça de s'éteindre entièrement sous Louis XVI; à la simplicité naïve des orateurs du grand siècle, à la facilité de leurs mouvements, aux grâces naturelles de leur élocution, bientôt on substitua l'ambition, l'enflure et l'affectation du style. Les premiers, moins jaloux de se distinguer par les artifices de l'esprit que par

l'étendue de la science et par des vertus à-la-fois mâles et sévères, se montraient avant tout, occupés de rendre évidente la bonté de leur cause. De fortes pensées étaient à leurs yeux le véritable et presque l'unique ornement du discours. De nos jours, au contraire, on attache une importance exagérée aux combinaisons du style. « Mais, dit M. Rives, les ornements » que se permet l'orateur deviennent des défauts, » s'ils ne se changent point en moyens d'une évi- » dente utilité. Rien ne donne plus d'autorité, rien » n'assure à l'éloquence judiciaire des effets plus » puissants que la franchise et la bonne foi. »

Après une telle profession de principes, on doit être convaincu que ce jeune avocat en fera la règle de ses travaux dans l'honorable carrière où il entre sous de si heureux auspices; et lorsqu'il promet une nouvelle époque de succès et de gloire à l'éloquence judiciaire, on doit espérer qu'il saura lui-même y concourir en replaçant cette éloquence sous le joug des formes austères dont l'oubli dénatura si fréquemment son caractère après d'Aguesseau. Nous ne ferons plus qu'une citation, ce sera celle du morceau qui termine son discours préliminaire; elle achèvera de faire connaître sa manière de penser et d'écrire :

« Plusieurs avocats se font remarquer de nos jours, dans la capitale et dans les provinces, par la gravité de leurs discours et la fermeté de leurs principes; nous les avons vus défendre avec honneur, à la tribune et au barreau, les prérogatives de la monarchie et de la justice royale. Il est digne d'eux d



s'attacher à montrer ce que doit rester enfin l'éloquence dans le temple des lois, entre les excès divers qui la défigurèrent généralement à son début et vers la chute de notre monarchie, si miraculeus ment relevée et soutenue. Il leur suffira, pour y réussir, de comparer attentivement les orateurs les plus renommés à ces deux époques; et si la publication des manuscrits d'Omer et de Denis Talon rend plus facile cette glorieuse entreprise, j'aurai doublement à m'enorgueillir de les avoir arrachés à l'oubli. »

L'ouvrage entier comprendra six volumes; les discours politiques et les plaidoyers d'Omer formeront les tomes 1, 3 et 4; les mercuriales et les plaidoyers de son fils rempliront les tomes 2 5 et 6.

Le 1er. et le 3me. volumes composent la première livraison qui paraît en ce moment.

Pour donner une idée du mérite d'Omer Talon, nous extrairons quelques passages de son 39me. discours, *prononcé au lit de justice, tenu le 7 septembre* 1651, *sur la majorité du Roi.*

..... « Sire, les empires n'ont point de jours ni d'années critiques; leur fortune ne dépend pas de l'influence des corps célestes: ils n'ont d'autre génie et ne connaissent d'autre destin que la bonne et mauvaise administration de leurs princes. La prudence et la vertu des gouverneurs sont les seules constellations qui les gouvernent, l'ame universelle de la monarchie, et l'esprit agissant qui leur imprime le mouvement et la vie. Les particuliers travaillent pour leur conservation domestique; mais les sou-

haits et les prières des Rois sont conçus pour le salut de leurs peuples et la sûreté de la fortune publique; la vie leur est indifférente, si elle n'est glorieuse et nécessaire au bien de leur état.

» Pour satisfaire à des obligations si grandes et si difficiles, nous souhaitons à V. M. un double esprit, un cœur dilaté, une ame vaste et héroïque, qui ne sente rien de bas, non pas même de médiocre; qui maintienne dedans et dehors le royaume, la majesté de l'empire avec éclat et autorité; nous lui souhaitons une puissance qui confonde l'orgueil de ses ennemis par la vertu de son bras, et se laisse vaincre à ses sujets par les charmes de l'amour, de la tendresse et de la bienveillance.

.... » Notre pensée, Sire, n'est pas de donner des bornes à la puissance royale, ni de la dépouiller de ses émotions raisonnables et des sévérités nécessaires dans le gouvernement de l'état. Usez, Sire, de l'autorité tout entière que Dieu vous a donnée sur l'héritage des fleurs de lis: tous vos sujets la reconnaissent légitime; mais usez-en royalement et par vous-même; que nous honorions la royauté dans son centre et dans le point véritable de son exaltation.

.... » Faites, Sire, quelque sorte d'établissement important qui rétablisse l'autorité et l'obéissance dans l'esprit des hommes fiers et glorieux qui, depuis quelques années, n'ont honoré la royauté qu'en peinture, et forment dans la monarchie, pour s'en prévaloir en leur particulier, des desseins de républiques et des maximes populaires, dans la résolution de travailler à bon escient pour rétablir le pré-

judice que les déréglements passés ont introduit dans le gouvernement public; vous dormirez, Sire, comme un lion qui repose, les yeux ouverts, dans une assurance intérieure, laquelle, n'étant susceptible d'aucune appréhension, porte la terreur et l'épouvante dans l'esprit de ceux qui aiment le désordre et la confusion.

.... » Mais outre ces qualités illustres que la naissance et la trace du sang de Saint Louis peuvent avoir inspirées dans vos veines, recherchez cette participation de l'esprit de Dieu, que l'Ecriture appelle la voix du Seigneur répandue sur les eaux, c'est-à-dire la sagesse qui préside à la conduite et direction des peuples. Choisissez d'ailleurs, Sire, pour le soulagement de V. M., pour travailler au démêlé des affaires qui surviennent, choisissez des hommes vertueux et intelligents, tels que le prophète les souhaitait à Josué, des hommes forts et robustes, solides et sérieux, qui soient au-dessus de tous les divertissements de la jeunesse, qui méprisent les occupations futiles et ineptes que le luxe a introduites dans la plus grande partie des familles, qui ne partagent pas leurs journées entre la débauche et les affaires des hommes, qui craignent Dieu et fassent profession d'une vie exemplaire, afin que leur visage soit capable de contenir l'insolence, l'athéisme et l'impiété qui s'établissent insensiblement à la cour; mais principalement des gens, de qui les mains ne courent point après l'avarice, qui ne mesurent point la grandeur de l'Etat par la grandeur de leur famille particulière, et ne cherchent pas à se gorger de biens,

comme ont fait la plupart de ceux qui ont été depuis trente années dans les affaires.

.... » La piété véritable des Rois ne se rencontre pas dans le bâtiment des temples, dans les ornements magnifiques, dans l'introduction de nouveaux ordres, ou la fondation de grands bénéfices : tout cela peut être l'ouvrage de la vanité; mais dans le salut des peuples, dans le soulagement des misérables qui n'ont d'autre éloquence que leurs larmes, qui sont le sang des esprits affligés, lesquels n'ont pour consolation que l'espérance de la justice divine qui ne leur manquera jamais; car, quelque haute et élevée que soit la condition du souverain, il est également et le roi des grands, et le roi des misérables, mais avec cette distinction qu'il doit être le maître des uns, et le père et le consolateur des autres.

.... » Après cette journée, il ne se trouvera peut-être personne assez courageux pour faire connaître à V. M. quelles sont la source et l'origine de la royauté, les épines, les difficultés et les contradictions qui s'y trouvent attachées; quels sont les obligations et les devoirs indispensables, lesquels se consomment dans des actions de générosité et de clémence, pour résister, d'une part, à l'excès et à la volonté de ceux qui combattent les ordres publics, et d'autre côté, soulager la misère des pauvres gens, et les garantir d'oppression.

.... » Permettez-nous, Sire, de supplier V. M. de donner tous les jours quelques moments sérieux pour entendre la suite de l'histoire de Henri-le-Grand, votre aïeul. Repassez sur toutes les actions de sa vie;

interrogez les vestiges de son gouvernement et la manière dont il prenait conseil dans toutes ses affaires : étudiez, s'il vous plaît, la réputation publique de son siècle, l'affection de tous les ordres du royaume pendant sa vie, le deuil et la consternation générale après sa mort, et soyez, Sire, en vérité, ce que V. M. desire être dans l'estime des hommes, et dans la réputation des siècles à venir : la terreur de ses ennemis, la protection de ses alliés et les délices de son peuple. »

En songeant à l'époque où ce discours fut prononcé, qui ne serait frappé de l'élévation des pensées, de la noblesse et de la beauté du style, de l'onction touchante qui respire dans l'expression des sentiments les plus généreux? Qui n'admirerait en même-temps la franchise de l'éloquent organe des lois, la sagesse et la science de l'homme d'Etat, et cet esprit prophétique qui, dans les conseils donnés à un jeune Roi, semble lui révéler à lui-même la gloire de son règne. Ce jeune Roi fut Louis-le-Grand. En vain les détracteurs de sa mémoire ont essayé de le peindre comme un despote impatient de la vérité : il prouva qu'il savait écouter les conseils, ce prince qui, pendant trois quarts de siècle, occupa le trône de France avec tant d'éclat, qui posséda au plus haut point le grand art de gouverner, qui étonna l'Europe de sa puissance, remplit la terre de son nom et força ses ennemis même à l'admirer. En général, ce sont moins les souverains qui manquent à la vérité, que la vérité qui manque aux souverains. Voit-on beaucoup de ministres qui, pour la faire

entendre à leur maître, s'exposent au danger de perdre sa faveur et de rentrer dans une honorable obscurité? Citons un exemple qui prouve que la franchise la plus austère n'est pas toujours mal accueillie. Un monarque avait promis des lettres de grâce à un scélérat insigne; le chancelier refusa de les sceller. Le Roi demanda les sceaux, en fit usage, et les rendit à son ministre. *Je ne les reprends plus*, dit celui-ci, *ils sont pollués. Quel homme!* s'écrie le Roi, en jetant les lettres au feu. *Je les reprends*, réplique le chancelier, *le feu purifie tout*. Ce ministre courageux s'appelait *Voisin*, et le monarque était encore Louis XIV.

Nous ne terminerons pas cet article sans féliciter M. Rives d'avoir obtenu sa récompense en recevant, de la bouche la plus auguste, des paroles de satisfaction et d'encouragement pour son utile entreprise.

TROUVÉ.

ΣΥΝΟΠΤΙΚΟΣ ΠΑΡΑΛΛΗΛΙΣΜΟΣ, etc. *Parallèle ou Comparaison raisonnée des Langues Grecques ancienne et moderne;* par Jules David. Paris, Éberhart; in-8°.

Le but de l'estimable auteur de cet ouvrage remarquable, est de prouver une chose dont les gens sensés se doutent depuis long-temps, c'est-à-dire que les traditions d'une langue ancienne qui s'est perpétuée, ne vivent nulle part aussi bien qu'en elle-même, et que les compatriotes d'Isocrate sont au moins aussi versés dans la grammaire grecque que ceux du docte Turnèbe et du sage Lancelot. M. David ne pense pas qu'on puisse parvenir à la connaissance approfondie du grec ancien, autrement que par celle du grec moderne. Les langues ont, selon lui, des généalogies comme les familles, des annales comme les peuples, et il s'imagine que pour remonter à la source des titres d'un vieil apanage, il est naturel de s'adresser au propriétaire. La traduction est sans doute de quelque secours, mais ce travail solitaire de la pensée est loin de laisser des traces aussi profondes que les communications vivantes d'une conversation animée par l'émulation, et quelquefois nécessitée par le besoin. Aussi je crains de dire qu'il ose avancer que la plupart de nos hellénistes ne sont hellénistes que *le livre* à la main. Il est vrai que l'expression vague dont il se sert, ôte à cette supposition tout ce qu'elle pourrait avoir de malicieux, et que M. David est trop poli pour faire entendre que ce livre n'est souvent

qu'un dictionnaire. Dieu me préserve d'avoir suggéré cette méchante interprétation à quelqu'un, mais je la prends sur mon compte.

Le grec moderne, tel que les hommes instruits le parlent et l'écrivent aujourd'hui, se rapproche assez de l'ancien pour en rappeler à l'esprit les expressions, les formes, les mouvements et l'harmonie, de manière à familiariser les personnes qui se livrent à son étude avec le grec classique; et il joint à cet avantage celui d'avoir conservé une foule de termes familiers, d'idiotismes piquants, de phrases traditionnelles, et pour ainsi dire autochtones, qui ne peuvent plus s'interpréter ni par l'exemple des classiques, ni par l'autorité des lexicographes. Ainsi le *digamma* (1), pour s'en tenir à la prononciation, le *digamma*, dont il ne reste peut-être pas trois exemples *présumables* dans l'alphabet des classiques, et que nos hellénistes ont moins connu que deviné, est dans la langue grecque moderne une consonnante commune. Il en est de même de l'élision ou fusion de voyelles, qui est aussi rare dans les monuments de la langue ancienne où la poésie épique seule en présente quelques exemples, qu'elle est vulgaire dans la langue usuelle,

(1) Le *digamma* n'est pas une *gutturale* comme le *gamma*, ainsi que son nom pourrait le faire croire. C'est une dento-labiale qu'on a appelée *digamma*, parce qu'on a capricieusement ajouté pour l'exprimer une double branche au *gamma* ancien, ce qui est la figure de la lettre *F*. Elle a dû représenter le *v*, consonnante de la touche douce qui manquait aux Grecs, l'autre étant déjà exprimée par le φ.

ce qui peut indiquer que les anciens en faisaient eux-mêmes un usage plus fréquent que nous ne pensons dans les rapports familiers de la vie. La liberté d'élider, de supprimer des voyelles et même des articulations, est restée dans tous les pays un des priviléges de la langue parlée. Elle s'est étendue chez nous jusqu'aux consonnes les plus retentissantes, et cette révolution grammaticale a été de fort bon ton.

M. David, sans regarder la prononciation moderne comme absolument conforme à celle des anciens, et sans se faire illusion sur les défectuosités de l'itacisme qui paraissent si choquantes aux hellénistes de l'Occident, la considère seulement comme la seule qu'on puisse raisonnablement adopter, tant que l'ombre savante d'un grammairien du temps d'Aristote ne viendra pas éclaircir la question (1). « Et en effet,

(1) Il y a peu d'années que le *théta* était encore prononcé dans nos écoles comme le *tau*, et je crois que le dictionnaire du respectable M. Planche est le premier ouvrage classique où l'on ait pris la liberté de rectifier chez nous cette grossière erreur, en comparant sa valeur à celle du *th* anglais. Cette innovation n'est pas due seulement à l'autorité d'un dialecte moderne; elle est fondée sur les analogies les plus remarquables. Les vieux grammairiens appelaient le grec une langue sifflante; et si elle n'avait eu de lettres sifflantes que le *sigma* et le *zéta*, elle ne différerait en rien de presque toutes celles que les hommes ont parlées; ce qui prouve assez que le *théta* était une lettre sifflante. Ajoutons qu'on a reproché à Euripide en particulier, ce qu'on appelait le *sigmatisme* des Grecs, c'est-à-dire la multiplicité des lettres analogues au *sigma*; et il est à remarquer que le plus ancien écrivain qui lui ait fait cette querelle, alléguait deux vers où le *théta* est beaucoup plus multiplié que le *sigma* lui-même.

» dit-il, qui pourrait préférer ces prononciations
» imaginaires qu'ont établies de leur autorité privée
» quelques érudits modernes, à celle qui nous a été
» transmise de bouche en bouche et de siècle en siècle
» par les héritiers de la langue et du nom des Grecs?
» La langue grecque, suivant la remarque d'un sa-
» vant allemand, s'est perpétuée à la cour et dans
» l'église; ainsi sa prononciation a dû se conserver, à
» quelques altérations près, car le temps ne perd ja-
» mais ses droits, » et je pense avec M. David qu'il faut reconnaître son empire, au moins sur la prononciation.

Enfin cette prononciation moderne, contestée ou non, a du moins l'avantage incontestable de nous avoir conservé *l'accent*, dont il est vrai de dire qu'on tient fort peu de compte dans le monde érudit, quoiqu'il soit un des ressorts les plus puissants du langage, et souvent le seul moyen de distinguer la valeur de deux mots différents.

L'auteur de la *Comparaison synoptique*, suivant le développement de son ingénieux et savant système, explique d'une manière tout-à-la-fois simple et brillante le phénomène de la formation de la langue nouvelle aux dépens de la langue ancienne. Il dit comment elle a substitué aux modes variés de la première, des modes plus naturels, comme si elle n'avait eu d'autre but dans cette transformation que d'en faciliter l'étude, et que de devenir un jour au gré des leçons d'un habile maître, l'initiation du Portique et de l'Académie. C'est ainsi qu'à l'imitation d'autres langues modernes, elle a supprimé, par

exemple, l'optatif des verbes, et admis des temps composés qui n'auraient pas médiocrement embarrassé Hésychius et Suidas. M. David discute avec une haute sagacité, avec la puissance d'un esprit supérieur, et ces changements progressifs, et les rectifications extemporanées que les savants essayent d'apporter dans la langue nationale, avec une précipitation peut-être un peu téméraire. Quant à lui, sage et religieux observateur des connaissances positives dans le pays dont il nous rapporte une si riche histoire lexicologique, il ne s'égare pas en vaines suppositions à tracer le roman d'une langue idéale comme la plupart des grammairiens qui écrivent ce qui devrait être, et qui nous laissent ignorer ce qui est. Son grec moderne n'est ni celui d'une académie spéciale, ni celui d'un sophiste ingénieux qui reconstruit une langue avec des éléments connus. C'est le grec moderne comme on le parle, et tel qu'on doit l'enseigner pour favoriser les études de l'élève qui aspire à s'élever au grec ancien, et les études plus graves du savant qui est parvenu à savoir que dans la science des langues, comparer, c'est apprendre. « En effet, comme le dit » éloquemment M. David, ainsi que le voyageur cu- » rieux que l'amour de l'antiquité a conduit sur le » sol sacré de la Grèce, admire ces anciens monu- » ments dispersés dans de vastes déserts, des tron- » çons de colonnes, des fragments de statues, des » chapiteaux épars qui attestent à la postérité, et la » richesse des villes, et le génie de leurs habitants; » ainsi l'helléniste attentif retrouve dans la Grèce » actuelle d'antiques vestiges de la langue d'Homère

» et de Platon; des mots, des tours, des phrases
» presque entières, et il sent ses yeux se mouiller
» de larmes en contemplant toutes les ruines de ce
» grand peuple, qui n'a presque conservé de ses an-
» cêtres que leur nom et quelque chose de leur lan-
» gage. »

La partie de l'ouvrage où M. David traite de la syntaxe, mérite toute l'attention des hellénistes. Quant à moi, qui ne suis ni helléniste, ni grammairien, et qui ne connais assez passablement aucune langue pour oser porter un jugement définitif de l'ouvrage le plus élémentaire, si j'ai jamais regretté de n'avoir pas un peu d'autorité parmi les savants, c'est parce qu'il m'en coûte de ne pas attacher à mon opinion sur un travail si recommandable, la faveur que lui prêterait une réputation scellée par l'Université et contresignée par le ministère. Je ne sais rien de plus clair, de plus fort de logique grammaticale, de plus riche d'érudition classique, que ces recherches si simples en apparence sur les voix, les modes et les temps, dont la stérilité a rebuté et souvent découragé nos premières veilles, mais auxquelles une élocution brillante et animée a communiqué beaucoup de charme dans l'ouvrage de M. David. Les personnes qu'une longue et laborieuse étude, ou les bonheurs inattendus de l'exil, ont mis à portée de comprendre quelque chose dans un livre en grec moderne où il n'y a pas en tout douze mots français ou italiens, remarqueront surtout avec un vif intérêt une discussion entièrement neuve sur la phrase hypothétique, et sur les conditions grammaticales,

si peu connues, si mal appréciées, et cependant si bien appropriées, si pleines de convenance et d'harmonie, qui règlent dans cette phrase l'emploi des modes et des temps. Certains hellénistes, surtout chez les Allemands, ont abordé quelques-unes de ces idées; mais l'ouvrage de M. David est le seul où elles aient été traitées jusqu'ici avec cette puissance de savoir qui annonce un homme supérieur et tout-à-fait maître de sa matière. Il est de notoriété parmi les érudits et les amateurs qui s'occupent du grec moderne, que ce livre, accueilli avec enthousiasme par le peuple pour lequel il était particulièrement fait, marquera une des époques de sa nouvelle civilisation, et que M. David aura ajouté à la lyre de Thimotée, une corde que la Grèce impatiente de se renouveler, ne coupera pas comme les éphores de Sparte. Ce n'est cependant pas une observation à dédaigner dans la biographie impartiale de l'avenir, que le concours de deux grands talents qui élèvent sur deux points très éloignés de l'Europe deux monuments immortels à la Grèce, le père qui consacre dans un chef-d'œuvre, le dévouement de Léonidas, et le fils qui va, sur la terre de Léonidas, relever par un travail utile et mémorable l'ancienne réputation des Francs. Nous n'avons pas encore d'autre nom dans ce pays, où nos dernières brochures ne sont pas arrivées.

Je ne suivrai pas M. David dans la partie polémique de son excellent écrit; je suis trop persuadé que le lecteur le croira sur parole, quand il avance qu'un des coryphées de nos hellénistes du dix-sep-

tième siècle, le père Pétan, est parvenu à faire trois où quatre solécismes dans une phrase de deux lignes, celle même qui commence sa traduction grecque de quelques chapitres des *Paradoxes* de Cicéron; je suis trop convaincu, dis-je, qu'on ne lui contestera pas ce point, pour me croire obligé à mettre sous les yeux du public les pièces qui l'établissent. Elles sont péremptoires, et j'ose dire qu'il était impossible qu'il n'en fût pas ainsi. On n'apprend point les langues mortes, on essaie de les deviner, et on ne devine jamais tout; mais il est absurde de chercher une langue dans les ouvrages des anciens, et d'essayer de la recomposer avec des lambeaux d'Homère et d'Hésiode, *membra disjecti poetæ*, quand elle existe encore presque tout entière avec ses voix, ses modes, ses temps et son génie; quand il est si naturel de l'étudier en elle-même, et de remonter de ce qu'elle est aujourd'hui à ce qu'elle a été autrefois, par une suite de faciles inductions; quand l'expérience et l'exemple des savants démontrent si clairement qu'il n'y a pas d'autre moyen de bien apprendre. Les restaurateurs des lettres grecques, au siècle ingénieux de la renaissance, Lascaris, Démétrius, Chalcondyle, Phavorin, Théodore de Gaza, étaient Grecs ou avaient long-temps vécu parmi les Grecs. Nos bons hellénistes de la première partie du seizième siècle, les Budée, les Ange Politien et quelques autres, s'étaient initiés à la connaissance du grec ancien par la connaissance du grec usuel, et c'est sans doute ce qui a déterminé leur supériorité sur les plus célèbres de leurs émules. Maintenant même il est fort

douteux que l'homme de France qui lit le mieux Homère, s'il n'a pas préludé à ses études par l'étude du grec moderne, voye dans Homère tout ce qu'y voit le plus faible des élèves du Gymnase de Chio, ou le dernier des associés de l'académie de Zante.

Les journaux ont annoncé presque officiellement, il y a quelques jours, qu'on s'occupait beaucoup à l'Université de remettre en vigueur cette branche essentielle des bonnes lettres, si négligée depuis longtemps, et ce serait remplir le vœu de toutes les personnes qui desirent que le siècle des lumières use assez avantageusement de ses privilèges, pour que l'épithète qu'il s'est donnée ne prenne pas, aux yeux de la postérité, le caractère d'une méchante mystification. Si cette nouvelle était vraie, et son insertion dans les journaux pourrait bien n'en pas offrir une garantie suffisante, on penserait sans doute à l'Université que l'établissement d'une chaire de grec ancien et moderne comparés, est la condition à-peu-près indispensable du succès de ce genre d'enseignement. Alors le nom de M. David se présenterait de lui-même aux honorables chefs de l'instruction, et un talent que l'Asie envie à l'Europe, ne serait pas perdu pour la patrie. En attendant, on bâtit des théâtres, on noie d'or des baladins, on grève le trésor de l'Etat pour soutenir d'insoutenables méthodes d'instruction primaire empruntées aux barbares, et un Français qui a honoré le nom de Français chez les Grecs, va solliciter une chaire à Smyrne, ou compiler un dictionnaire à Bucharest.

Ch. Nodier.

POÉSIE.

LA PIE, LA CORNEILLE ET LE VAUTOUR.

FABLE.

Entre la Corneille et la Pie,
Malins propos jadis, par charité rendus,
Avaient semé la zizanie.
La Corneille n'y songeait plus :
Mais, au fond de son cœur, Margot gardait rancune.
Un jour donc, voyant, sur la brune,
Maître Vautour, ventre affamé,
A souper, pour toute fortune,
Croquer un Merle non plumé :
« Salut, Seigneur! dit de loin la Commère;
» Bon appétit, et surtout bonne chère!
» Souper de Roi (proverbe accoutumé).
» A propos, comme nous, à ma sœur la Corneille
» Rendrez-vous, en ami, visite un beau matin?
» Chacun y court. Son nid, véritable merveille,
» Est l'honneur de l'orme voisin.
» Il est vrai que la babillarde
» Sur vous, comme sur moi, s'est permis maint caquet:
» Le Vautour par son bec a passé, s'il vous plaît;
» Mais en parler, moi! Dieu m'en garde!
» Margot est bonne, point bavarde;
» Et j'ai lu dans Dom Perroquet
» Cette leçon qui vous regarde:
» Il est beau d'aimer qui nous hait.



» Allez donc voir, Seigneur, la nouvelle accouchée :
» Non demain, mais ce soir. Oh! l'aimable nichée!
» Les Petits sont mignons, charmants, beaux à ravir,
» Délicats en tout point, semblables à leur mère :
» Car elle est belle; et ce qu'on ne voit guère,
» La ponte et la couvée, au lieu de la maigrir,
» Engraissent la Maman, et la font rajeunir. »
Notre soupeur de merle, à ce perfide éloge,
De son estomac creux sent redoubler la faim.
Je souperai deux fois, dit-il; puis il déloge,
Et le voilà rendu, par le plus court chemin,
De l'endroit où l'on jeûne à l'endroit du festin.
C'est où la Pie attendait la pauvrette.
Le Sire, en moins de rien, vous eut fait table nette :
Tout y passa, tout fut occis,
Mère et Petits;
Sa Majesté n'en laissa miette.

Craignons la langue des Méchants :
Leur odieuse hypocrisie
A, pour nous perdre chez les Grands,
La louange et la calomnie.

D. G.

BEAUX-ARTS.

ICONOGRAPHIE.

Galerie des Oiseaux du Cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi, *dédiée à S. A. R. Madame la* Duchesse de Berri; *par MM.* Paul Oudart, *Peintre en histoire naturelle, et* L.-P. Vieillot (1).

De toutes les sciences, l'Histoire naturelle est celle qui établit les rapports les plus intimes avec la peinture. De quelque sagacité que soit doué l'investigateur des productions de la nature, il ne peut se flatter de faire des descriptions qui présentent une idée exacte de tous les caractères des êtres. Aucun langage n'est assez riche pour peindre exactement les variétés de formes, les nuances de couleurs que le Créateur a répandues sur ses admirables ouvrages.

(1) Cet ouvrage, dont six livraisons coloriées viennent de paraître, se publie par souscription. Le prix de chaque livraison est de 5 fr. format in-4°., et de 9 fr. format in-folio. On souscrit à Paris, chez Paul Oudart, rue Guénégaud, n°. 25; Caille et Ravier, Libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n°. 17; Aillaud, quai Voltaire, n°. 21; Treuttel et Wurtz, rue Bourbon, n°. 17; et Igonette, rue des Grands-Augustins, n°. 36.

Les mots des vocabulaires ne sont point assez nombreux; et si les savants les multiplient par la création de mots techniques, ils n'écrivent que pour eux seuls, et souvent finissent par hérisser de difficultés les objets de l'étude la plus simple.

Aussi, le naturaliste est-il obligé d'appeler à son aide les arts du dessin. Avec ce secours, il peut allier, dans ses descriptions, la vérité à cette élégance, sans laquelle l'Histoire naturelle n'est qu'une science de nomenclature. C'est le manque de dessins qui rend si difficile la synonymie des traités d'Aristote, de Théophraste, de Dioscoride, de Pline. Un simple trait serait plus éloquent qu'une description de quelques pages faite par le plus habile géomètre. On sait que les naturalistes trouvent à peine des caractères distinctifs entre le chien et le loup, que le travail d'un peintre médiocre ferait aisément distinguer. Buffon sentit de bonne heure que pour donner à l'étude de la nature tout le charme dont elle est susceptible, il fallait que le peintre présentât aux yeux l'image des objets de ses brillantes descriptions; et l'iconographie, perfectionnée en proportion des progrès des sciences naturelles, est aujourd'hui l'objet d'un cours spécial au Jardin du Roi.

Présenter les êtres avec leurs formes, leurs couleurs, leur physionomie, et dans la situation qui leur est la plus familière, tel est le but de l'iconographie: si elle n'exige que peu d'imagination, elle demande, dans un très haut degré, la correction du dessin; elle a besoin de cet instinct qui met dans la pose et dans le regard d'un animal l'expression de

ses mœurs et de son degré d'intelligence; dans la plante, cette souplesse, cette fraîcheur, cette transparence qu'aucun mot ne pourrait retracer à l'esprit; et, dans le minéral, ces tons chatoyants, ces strices, ces mamelons que le pinceau seul peut indiquer, toutefois avec moins de succès que les productions des deux autres règnes.

Dans le règne animal, la classe des oiseaux est celle qui présente le plus de difficultés à l'iconographie. Si le peintre peut saisir la grâce de la pose et l'élégance des contours, pourra-t-il reproduire le brillant métallique des couleurs, le velouté de quelques parties, le chatoyant de quelques autres? La soie seule semblerait pouvoir approcher de l'éclat du plumage de quelques oiseaux; et les essais faits par Mlle. de Saint-Ange et exposés au dernier Salon, ont fait penser que la broderie parviendrait à offrir une image exacte de la parure des oiseaux les plus éclatants.

Toutefois la peinture, à force de soins, et en perfectionnant les glacis, est parvenue à présenter des résultats satisfaisants. L'aquarelle et l'art d'enluminer les gravures produisent quelquefois des effets merveilleux, et qui portent à croire que l'iconographie est aujourd'hui parvenue à son plus haut point de perfection. Les Maréchal, les Van-Speandonck, les Huet, les Redouté, les Knipp, les Bessa, etc., ont acquis une juste réputation dans ce genre, auquel se livrent avec ardeur une foule de jeunes artistes.

Parmi les nouvelles productions de cette branche des arts du dessin, on distingue *la Galerie des Oi-*

seaux du Cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi, dédiée à S. A. R. madame la Duchesse de Berri, par M. Paul Oudart. Ce jeune artiste, élève du célèbre Van-Speandonck, professeur d'iconographie au Jardin du Roi, a été à portée d'étudier les caractères d'après lesquels les zoologistes établissent les genres et les espèces, et il a trouvé dans la galerie du Muséum d'Histoire naturelle, les individus les mieux préparés pour l'étude des oiseaux.

On sait que le bec et les doigts sont, aux yeux de l'ornithologiste, les parties les plus importantes pour établir des classifications. Rien de moins séduisant que l'étude des oiseaux, considérée sous ce rapport, si l'on ne songe point que les mœurs de ces animaux dérivent, pour ainsi dire, de ces organes importants. En effet, le bec et le pied sont peut-être ce qu'il y a de moins agréable dans cette classe, douée de tous ces brillants attributs qui ont porté Delille à s'écrier :

Un seul de vos printemps vaut toute notre vie.

L'étude de ces organes des oiseaux est fort difficile, parce que les chasseurs y attachent ordinairement peu d'importance, et que seulement séduits par l'éclat du plumage, ils songent bien plus à conserver sa fraîcheur qu'à laisser intacts le bec et les phalanges des doigts. Souvent les naturalistes ont été exposés à faire des classifications irrégulières, par suite de la maladroite industrie de quelques préparateurs qui ont donné à un oiseau les pieds qui appartenaient à

une espèce différente de la sienne. On sent donc combien il est important qu'un travail semblable à celui de M. Oudart, soit exécuté dans ce Jardin Royal, où les sciences naturelles brillent de tout leur éclat, et se prêtent des secours réciproques.

Le texte de la *Galerie des oiseaux* est rédigé par M. Vieillot, auteur de plusieurs autres ouvrages d'ornithologie. Ses descriptions sont méthodiques et régulières.

Le rossignol ouvre la marche de cette brillante série d'animaux. *Ce hérault du printemps*, si souvent célébré par les poètes, est peu propre à faire briller le talent du peintre. Cependant,

Chacun, pris en son air, est agréable en soi (1).

et le rossignol, s'il est dépourvu de l'éclat des couleurs, n'est pas privé de la grâce des formes. Les parties de son corps ont une juste proportion; son regard a de la vivacité et ses mouvements ont de l'élégance. « Un observateur a remarqué, dit l'auteur de » cette description, que l'on comptait dans le ra» mage de ce *coryphée des bois*, seize reprises diffé» rentes et bien déterminées par leurs premières et » dernières notes; qu'il les soutenait pendant vingt » secondes, et que la sphère que remplit sa voix n'a » pas moins d'un mille de diamètre, surtout lorsque

(1) Boileau.

» l'air est calme, ce qui égale au moins la portée de » la voix humaine. »

Le rossignol est, de tous les animaux, celui dont M. Dupont-de-Nemours croyait le mieux comprendre le langage; et le sentiment qu'il suppose présider à ses concerts, n'est pas moins doux que ses accents :

Dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Amie, amie,
Si belle et si chérie :
Dors en aimant,
Dors en couvant,
Ma belle amie,
Nos jolis enfants,
Nos jolis, jolis, jolis, jolis, jolis,
Si jolis, si jolis, si jolis
Petits enfants.

J'ai tâché de traduire cette chanson, disait M. Dupont-de-Nemours; je réclame votre indulgence, et si vous étiez des rossignols, je l'invoquerais encore bien davantage. Vous savez combien toute traduction affaiblit l'original. Je ne puis rendre que les paroles, et tout au plus saisir très faiblement ce qu'en musique on appelle *le motif*. Oter à un rossignol sa musique véritable, c'est lui faire un tort affreux. Imaginez l'abbé Desfontaines traduisant Virgile.

La fauvette se présente après le rossignol, et le peintre nous fait connaître toutes les variétés de *cette espèce, qui fait une des plus aimables parties dans le doux concert des bosquets.* Les perruches viennent ensuite, et semblent nous faire oublier la du-

reté de leur voix par l'éclat de leur parure : parmi elles, on distingue la *perruche omni-colore*, qui offre la réunion de toutes les couleurs que la nature a répandues sur tous les autres oiseaux.

On voit paraître successivement la *grue couronnée*, dite *oiseau royal* (*ardea pavonia*), si remarquable par sa brillante aigrette ; la *demoiselle de Numidie* (*ardea virgo*) ; les différentes variétés du *manakin* (*pipra*), parmi lesquelles le *manakin tijé, de la Trinité,* se fait remarquer par sa crête du plus beau rouge ; l'*agami* ou *l'oiseau trompette* (*psophia crepitans*), qui est dans l'espèce volatile ce que le chien est parmi les quadrupèdes ; enfin l'*euphone organiste* (*pipra musica*), dont la voix très étendue et très variée, fait entendre tous les tons de l'octave, en montant du grave à l'aigu, particularité qui lui a fait donner aux Antilles le nom de *musicien*. Cette collection d'oiseaux offre tout ce qui peut recommander un ouvrage de cette espèce à l'attention du public : c'est un nouveau triomphe pour la lithographie. S. A. R. Madame la Duchesse de Berri, qui a bien voulu en agréer la dédicace, est le premier souscripteur. Cette faveur, si précieuse pour un artiste français, doit nous donner l'espérance de voir les livraisons de ce bel ouvrage se succéder avec rapidité, et devenir bientôt l'ornement d'un grand nombre de bibliothèques.

Les naturalistes y trouveront une série complète de cette classe d'animaux qui s'accroît chaque jour au Jardin du Roi par les découvertes de nos voyageurs. Les peintres n'auront pas de meilleur guide

pour reproduire dans leurs travaux les caractères ornithologiques. Et vous, sexe qui savez occuper vos loisirs par la culture des beaux-arts, et qui prêtez à la soie, conduite par l'aiguille, les formes des plus aimables animaux, vous trouverez dans cette collection des modèles pour donner à la broderie tout l'éclat et tout le relief de la nature. Ces êtres charmants occupent, sous quelques rapports, dans les riants tableaux des champs, la même place que vous occupez dans la société : ils séduisent par leur éclat, ils attachent par leur caractère, ils charment par leur douce voix.

J. P. Brès.

SPECTACLES.

Théatre-Français.

Représentation au bénéfice de M. Michot, *après trente années de service.*

Ce n'est pas des pièces qui composaient cette représentation que nous nous proposons de parler, c'est de l'acteur dont la trop prochaine retraite doit encore affaiblir une société déjà fort énervée, et que la perte successive de ses membres les plus précieux semble menacer d'une destruction absolue, si elle ne se hâte pas de se fortifier et de se régénérer.

Michot est un de ces comédiens rares que la nature a doués de ces qualités essentielles, qu'un Conservatoire sera toujours impuissant à créer ou à suppléer.

Après avoir joué deux ou trois ans sur des petits théâtres avec un succès prodigieux, sa place fut bientôt marquée sur le premier théâtre de la capitale pour l'emploi des valets. Mais un talent tel que celui de Michot devait bientôt prendre un essor plus élevé. Il ne tarda pas à sentir qu'avec ses formes robustes, son organe plein et sonore, sa prononciation ferme et mordante, il ne pouvait être avantageusement placé que dans un petit nombre d'intrépides fripons, tels que La Branche et quelques autres; et

les auteurs sentirent, de leur côté, qu'un talent aussi naturel et aussi flexible pouvait se prêter à tous les genres. Michot est inimitable dans la *Belle Fermière,* les *Deux Frères,* la *Jeunesse de Henri V*, *Mme. de Sévigné*, les *Héritiers,* les *Projets de Mariage*, etc. Il est aussi comique et aussi vrai que l'était La Rochelle dans le *Vieux Célibataire* et l'*École des Bourgeois.* Ce n'est pas sa faute si l'éclat vif et perçant de ses yeux s'oppose à ce qu'il joue avec autant de vérité les rôles qui exigent de la bonhomie et de la simplicité ; mais tout ce que l'art peut offrir de compensation à ce bizarre inconvénient d'une qualité réelle que tant d'acteurs pourraient envier, Michot l'emploie avec avantage dans le *Bourgeois Gentilhomme* et dans la *Partie de Chasse d'Henri IV*, où le célèbre Préville a laissé de si beaux souvenirs.

C'est qu'il n'y a pas réellement de tradition ; il n'y a que des souvenirs des effets que produit le comédien de la nature. On chercherait vainement à imiter ce jeu franc et naïf, ces inflexions justes et vraies, cette sensibilité profonde, qui ne s'exprime souvent que par des regards, des gestes, et surtout par ces repos, ces temps, ces silences, qui sont le prestige de l'art théâtral, et que semblent ignorer tant d'acteurs et d'actrices en vogue, dont on admire le *débit*, comme si le débit n'était pas la moindre des qualités du comédien.

Michot n'aura pas plus d'imitateurs dans son genre que Préville n'en a eu dans le sien, et nous ne pouvons que déplorer la perte précoce et irréparable d'un comédien qui, jeune encore, aurait pu pro-

longer sa carrière théâtrale, en conservant toute la bienveillance d'un public, juste appréciateur des grands talents.

Théatre de l'Opéra-Comique.

Première Représentation des Caquets, *Comédie de* Riccoboni, *arrangée en Opéra par* M. Vial, *musique de* M. Berton fils.

Nous en demandons bien pardon aux jeunes frondeurs qui ont troublé par quelques sifflets le succès de cet Opéra ; il restera au théâtre, parce qu'il règne une franche gaîté, un naturel exquis dans le dialogue, et que si les personnages ne sont pas choisis dans les classes opulentes de la société, l'expression de leurs caractères, de leurs penchants et de leurs travers, est tracée avec une admirable vérité.

Honneur à Riccoboni d'abord, qui possédait les vrais principes de l'art! Honneur à M. Vial, qui a conservé au théâtre une production remplie de traits charmants et de saillies qui arrachent le rire! Honneur à M. Berton fils, dont la musique gracieuse et légère est parfaitement adaptée au genre de l'ouvrage! Honneur enfin aux comédiens de l'Opéra-Comique, qui n'ont pas dédaigné les vieux costumes et les vieilles mœurs, si favorables aux vrais talents! Mme. Gavaudan a été excellente dans le rôle de Marotte. Viscentini a joué d'une manière très comique le rôle de Belhomme, et Ponchard jeune, lui-même, a mérité des applaudissements par la manière dont il a joué et surtout chanté le rôle de Dubois.

Gymnase Dramatique.

Première représentation des Projets de Sagesse, *comédie mêlée de chants, paroles de* M. Mélesville, *musique de* MM. Marais et Mélesville.

Ce théâtre paraît avoir entrepris la résurrection de toutes les pièces tombées aux autres théâtres de temps immémorial. Nous ne savons où, dans quel temps, et sous quel titre nous avons entendu siffler les officiers de hussards que le Gymnase a voulu faire revivre sous le nom des *Projets de Sagesse.*

Encore des officiers joueurs et libertins, qui sont assiégés de créanciers et poursuivis par leurs maîtresses, qui les croient infidèles, tandis qu'ils sont, comme de raison, des modèles de tendresse et de constance ! Qui nous délivrera de ces redites perpétuelles, de ces lieux-communs fastidieux ! Ne pourrait-on pas accorder des primes d'encouragements, des médailles d'honneur aux auteurs qui réussiraient sans officiers, et sans clouer au vaudeville final le couplet *obligé* en l'honneur de la vaillance française, qui assurément n'a pas besoin d'être échauffée par les Tyrtées du Gymnase.

Les *Projets de Sagesse* sont tombés, et la musique n'était pas de force à soutenir un si frêle édifice. On a rarement entendu quelque chose de plus insipide et de plus insignifiant.

F. C.

VARIÉTÉ-ANNONCE.

Hommage *au Duc de Bordeaux*, *par la Garde Nationale de Paris.*

M. Capelle a eu l'heureuse idée de réunir en un joli volume les divers chants que la naissance du Duc de Bordeaux a inspirés à la Garde Nationale de Paris, et qui ont fait, avec sa joie, l'ornement de ses banquets.

Pour avoir accès dans ce Recueil, il a fallu non seulement être poète, mais encore Garde National; et la consigne a été suivie avec assez de sévérité.

Les douze légions, qui ont si souvent rivalisé de dévouement et de zèle, ont cette fois rivalisé de verve et de gaîté. Le royalisme porte bonheur, et fait des poètes. Parmi les soldats chansonniers, on rencontre avec plaisir MM. Désaugiers, Gentil, Vial, Gersin, et M. Capelle lui-même. Lorsqu'il s'agit de chanter, et de chanter un Bourbon, de tels champions pouvaient-ils manquer à l'appel.

L'*Hommage au Duc de Bordeaux*, nous n'en doutons pas, fera fortune; c'est un recueil que recommandent à l'opinion publique et aux bons Français, l'esprit dans lequel il est fait, et les morceaux dont il se compose.

SOCIÉTÉ DES BONNES-LETTRES.

Séances des 19, 21 et 23 Février.

La séance de lundi a été remplie par MM. Duvicquet et Royou.

Le sujet choisi par M. Duvicquet était de nature à piquer la curiosité ; et dans un temps où l'on veut à toute force qu'il s'élève une littérature nouvelle, et qu'elle s'appelle romantique, il y a du dévouement à se jeter au milieu des partis, pour examiner leurs prétentions, comparer leurs titres, et vider leurs différends. Il faut donc louer d'abord M. Duvicquet, d'avoir pris pour texte de ses leçons la distinction du genre classique et du genre romantique. Il nous paraît avoir parfaitement saisi l'état de la question, et développé les principes du beau et du sublime. En montrant que les classiques avaient trouvé dans l'imitation de la nature tous les secrets de l'éloquence et de la poésie, M. Duvicquet a été amené à nier l'existence du genre romantique, et à lui contester les prétentions qu'il étale. M. Duvicquet, dans la suite de ses leçons, descendra des principes qu'il a établis, à des applications particulières, les chefs-d'œuvre de la nouvelle école à la main. Il prouvera qu'il ne s'y rencontre aucune qualité estimable, qu'on ne retrouve dans les classiques, aucune expression de sentiment ou de pensée, aucune forme de langage et d'éloquence qui n'ait ses modèles dans leurs ouvrages.

Ce premier discours de M. Duvicquet a été écouté avec intérêt, et il le mérite par l'à-propos, la solidité des idées et l'abondance des bonnes choses qu'il contient.

Nous ne dirons rien du premier acte de *Zénobie*, lu par M. Royou. Cette tragédie doit être représentée très prochainement, et un article spécial la fera connaître à nos lecteurs.

Mercredi 21, on a entendu un discours de M. Laurentie, sur les causes qui avaient retardé le génie des Latins, et des vers inédits de notre Delille, extraits de sa traduction de l'*Essai sur l'Homme*.

M. Laurentie ne doit pas être jugé sur le discours que nous avons entendu : ce discours n'étant qu'une introduction à une suite de lectures qu'il se propose de faire sur tout l'ensemble de la littérature latine. Le plan de M. Laurentie ne nous a pas paru assez clairement précisé. Pourquoi commencer plutôt par les historiens un cours de littérature que par les poètes? Cette marche est contraire à la nature, qui partout a créé d'abord des poètes avant de produire des historiens. Nous aurions encore d'autres observations à présenter, mais nous aimons mieux reconnaître, avec le brillant auditoire qui lui a accordé de justes applaudissements, les espérances que donne M. Laurentie, la pureté de ses sentiments, et la vigueur avec laquelle il les sait exprimer. Nous suivrons avec l'intérêt que son talent doit inspirer, les lectures qu'il se propose de faire.

Les vers de Delille qui ont été lus après le discours de M. Laurentie, n'ont pas répondu à la haute idée que le nom de l'auteur devait en inspirer. On y sent toutefois la main du maître; mais ils augmentent encore l'impatience avec laquelle est attendue la traduction de ce fameux *Essai sur l'Homme*, par l'illustre président de la Société des Bonnes-Lettres.

(*Voyez le Supplément.*)



SUPPLÉMENT DE LA XXIe. LIVRAISON.

DISCOURS *d'Ouverture de la Société des Bonnes-Lettres, par M. le Marquis* CORIOLIS DESPINOUSE.

Messieurs,

Chargé, hier soir seulement, par une confiance qui m'embarrasse autant qu'elle m'honore, de remplacer à cette tribune, et le président de la Société des Bonnes-Lettres, et le vice-président, que des circonstances imprévues et des devoirs politiques ont empêchés d'y paraître, vous sentirez, j'ose croire, tous les titres que j'apporte à réclamer votre indulgence, et, ce qui n'est presque toujours qu'un lieu-commun de l'art oratoire, ne vous paraîtra plus que l'explication naturelle de ce qui manquera d'ornements à cette séance. Je vous prie donc de vouloir bien ne pas considérer ceci comme un discours.

Le prospectus distribué au plus grand nombre des personnes qui m'écoutent, me dispense de longs développements sur les principes et l'objet de notre Société. Depuis long-temps le besoin d'une association d'hommes réunis par les mêmes doctrines monarchiques et littéraires se faisait sentir aux bons esprits. La révolution qui, parmi les envahissements, n'a pas dédaigné celui de la langue, qu'on ne corrompt jamais impunément pour l'esprit et pour les mœurs, la révolution tient encore le sceptre dans la plupart des sociétés et des corporations littéraires ; et ce que j'avance ici, si on en demandait la preuve, je n'en voudrais apporter d'autre que l'empressement des membres les plus illustres de ces corporations à se réunir à nous, en telle sorte qu'il ne nous reste que peu de regrets à donner aux renommées qui nous manquent.

Si donc la révolution dispute le terrain aux Bonnes-Lettres, il est évident que les Bonnes-Lettres doivent se défendre, et ne pas céder le terrain à la révolution. Nous n'ignorons pas que cette maladie d'indifférence qui ronge les sociétés modernes, ne favorise que trop les vues secrètes de ceux qui ont leurs raisons pour distinguer avec tant de soin la littérature des opinions. Rien de plus ordinaire aujourd'hui (et c'est après trente

ans de malheurs) que d'entendre dire, même par les bouches les moins suspectes, « que m'importent les doctrines de l'auteur! je ne juge que son talent littéraire : » comme s'il y avait du talent sans vérité, du talent sans conscience. Sans doute, par suite du même égarement, on eût applaudi à Rome le talent littéraire qui avait produit l'apologie du meurtre d'Agrippine; mais que pouvait-on attendre de l'apologiste du parricide, si ce n'est qu'il corromprait le goût des Romains, comme il avait corrompu leurs mœurs : tant est intime la liaison de l'honnête et du beau, tant il faut combattre partout et par toutes les armes cette révolution qu'on retrouve partout, cet infatigable ennemi qui passe les Alpes plus rapidement qu'Annibal, et pour lequel il n'y a plus de Pyrénées. Oui, d'une langue dépravée, il ne peut sortir que des doctrines dépravées; et si l'on me demande ce qui sort des doctrines dépravées, le deuil qui couvre aujourd'hui la France répondra.

Cependant, fidèles à notre titre de Société des Bonnes-Lettres, nous qui ne sommes pas des hommes de peu de mémoire, on ne nous verra pas former une société occupée proprement de matières politiques. Toutefois, quoique la politique spéciale ne soit pas plus de notre mission que la politique du jour, je ne pense pas qu'on proscrivît ici la politique qui naît des leçons de l'histoire, ou cette politique, plus haute encore, que l'auteur de la législation primitive pourrait tirer des éternels principes de la morale et de la religion.

Ainsi, remettre en honneur les Bonnes-Lettres, montrer, par des leçons vivantes, leur accord inévitable avec les bonnes doctrines, chercher à plaire en instruisant, contribuer à faire aimer et honorer Dieu et le Roi, sans lesquels il n'y a point de pays; rappeler à ceux qui l'ont oublié, et apprendre à ceux qui l'ignorent, que la France est de quelques années plus vieille que la révolution, et qu'elle peut, si on cherche bien, montrer des héros et de grands écrivains, même avant mil sept cent quatre-vingt-neuf : telle est la tâche imposée à la Société des Bonnes-Lettres; car enfin, il en est pour les peuples du mépris des temps anciens, comme pour les jeunes hommes du mépris des vieillards : cela porte malheur.

Enfin les Lettres ne sont pas toujours sérieuses, mais elles doivent toujours se proposer un objet sérieux. Nos lectures offriront donc une grande variété, depuis les hauteurs de la science, de la morale et de l'histoire, jusqu'à ces poésies légères, qui enseignent souvent mieux que de graves leçons. Les encouragements ne manqueront pas aux jeunes talents. Nos séances leur seront un moyen de se produire. Puissent-elles attirer ceux qui se sont écartés de la bonne voie ! Qu'ils brûlent ce qu'ils ont adoré, et nos rangs leur sont ouverts. Nous avouons que nous les entretiendrons peu de l'esprit du siècle : ce siècle est suffisamment jugé par ses œuvres.

Nous ne perdrons guère plus de temps à vanter les lumières de ce siècle ; car nous estimons que les siècles, comme les hommes, doivent rarement se louer eux-mêmes, la louange étant toujours suspecte dans la bouche de celui qui en est l'objet. En revanche, nous leur ferons voir où nous ont fait arriver de désespérantes doctrines qui aspiraient à nous conduire à tout. En effet, que nous ont appris les superbes professeurs du néant ? Où sont-ils ? qu'ils se montrent, et qu'ils étalent leurs découvertes ? c'est la mort. Leur triomphe ? c'est la mort Leur renommée ? encore la mort. Les insensés ! ils ont osé attester le nom de la vérité et de la vertu ! et la révolution, avec tout son cortége d'erreurs et de crimes, leur a répondu : « Me voici ! »

Nous tournerons ensuite nos regards vers les écrivains que la France peut présenter avec orgueil à l'Europe savante et littéraire. Ceux-là, ou n'ont jamais porté, ou se sont hâtés de secouer le joug de ces enseignements mortels aux esprits comme aux sociétés ; de ces enseignements d'où il ne sortira jamais une de ces pages qui font battre un cœur généreux ; de ces enseignements secs et arides comme la matière, et qui n'ont jamais rien enflammé que les passions de la multitude. Prêcher l'athéisme en présence de la sédition est d'un *mauvais citoyen* : c'est ce que disait Caton de César, lorsque celui-ci se prit à disserter sur le matérialisme en présence de la conjuration de Catilina ; non que je veuille insinuer par-là que nous ayons à redouter des Catilina, et encore moins des César.

La Société des Bonnes-Lettres, instituée dans cet esprit, peut être considérée comme une espèce d'enseignement public. Rien ici ne sera enseigné, rien ne sera lu que ne puisse avouer l'humeur la plus sévère; et, on ne saurait trop le répéter, les ouvrages qui corrompent les mœurs ont toujours préparé ceux qui corrompent les esprits. Je ne parle pas de la liberté d'épanchement dans les conversations qu'offrira cette société, liberté si rare aujourd'hui, et qui ne peut naître que de la certitude d'une communauté de sentiments et d'opinions.

Voilà, Messieurs, à-peu-près ce qui nous restait à vous dire d'un établissement qui, dès sa naissance, se compose d'une grande partie de ce que Paris renferme de personnages distingués dans tous les rangs de la société, ce qui est déjà presqu'un gage de succès et de durée.

Puisse notre œuvre prospérer par-delà nos espérances! Puisse la douceur des Lettres appaiser ce qui se remue de sinistre au fond des cœurs, étouffer les derniers levains de nos discordes! Ces discordes (ayons le courage de le dire), nous ne les oublierons pas, car l'oubli des malheurs passés n'aboutit qu'à nous trouver désarmés contre les malheurs à venir, et l'expérience, après tout, est-elle autre chose que le souvenir? Nous puiserons donc dans nos souvenirs de graves et salutaires leçons, et quand les temps seront arrivés où personne ne rêvera plus d'autre république que celle des Lettres; alors si de jeunes hommes gémissaient devant nous de quelqu'injustice, de quelque malheur public, nous leur dirions, non pas avec le vieux roi des Pitiens: « Les hommes de notre jeunesse valaient mieux que ceux-ci; » mais bien plutôt avec le fils d'Anchise: « Oh! que nous avons » souffert de plus rudes adversités, » et alors nous leur montrerions les Lettres, compagnes d'un monarque errant de royaume en royaume; ses Lettres qui, ainsi que ses vrais amis, ne l'ont point abandonné; enfin nous leur montrerions ce prince, réservé de loin par la Providence, qui devait un jour pardonner aux *mauvais traîtres* comme Saint-Louis, et qui n'était pas encore sur le trône qu'il était déjà le père des Lettres comme François Ier.

ESSAI

SUR LE RAPPORT QUI DOIT EXISTER ENTRE LA LOI RELIGIEUSE ET LES LOIS POLITIQUES DES PEUPLES.

Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania?

Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité des projets vains?

(Par M. Bergasse.)

Je me propose dans cet essai d'examiner ce que la morale est en elle-même, ou autrement quelle en est la base profonde; de dissiper quelques-uns des nuages qui dérobent à notre faible vue le principe éternel dont elle émane; de rechercher quelle est l'action, quelle est l'influence, quelles sont les voies de ce principe; et surtout de faire voir pourquoi, tandis qu'ici-bas une fatalité aveugle semble se jouer des opinions et des fortunes humaines, seul il demeure immuable, seul il est à-la-fois puissance et vérité : puissance que rien n'altère, vérité dont aucune circonstance ne peut modifier le developpement ou retarder l'essor.

Il s'agit ici de la morale, considérée comme indépendante des gouvernements, des temps et des lieux; comme opérant secrètement dans la conscience des hommes; comme disposant à de certaines époques, avec un caractère d'énergie remarquable, du repos, de la prospérité et de la durée des empires, selon que les hommes la respectent dans leurs institutions, ou qu'entraînés par une dépravation toujours croissante vers des doctrines de mensonge, ils l'écartent à dessein du système de conduite qu'ils se sont fait, ou des habitudes qu'ils se sont donné. Je

voudrais montrer qu'il y a un rapport essentiel entre les destinées des peuples et la destinée de cette morale sur la terre; que le temps où nous sommes, ce temps si fécond en événements funestes, est particulièrement le sien; que si jamais elle n'a été plus audacieusement outragée que dans ce siècle, trop mal à-propos appelé le siècle des lumières, jamais aussi elle ne nous a instruits par des leçons plus sévères et plus évidentes; que quelles que soient les espérances de notre orgueil ou les calculs intéressés de notre prudence, ce n'est plus par de misérables combinaisons politiques, mais par ses lois éternelles uniquement que les peuples doivent être régis; qu'elle seule aujourd'hui peut les maintenir dans la paix qu'ils se flattent d'avoir recouvrée; et que hors de son influence souveraine, il n'y aura désormais pour les nations égarées dans leurs voies, que vaines agitations, que revers inattendus, que dissolutions non moins douloureuses qu'inévitables.

On s'étonnera sans doute que, m'éloignant de la route ordinaire, je n'aille chercher la raison de tous les changements de scène dont l'histoire du monde nous offre le tableau, que dans le culte ou l'oubli de cette morale que les hommes n'ont pas faite, et qui, quand elle n'est plus le flambeau qui les éclaire, devient la voix qui les juge ou le remords qui les tourmente.

Mais ceci ne surprendra que ceux (et j'avoue que parmi nous c'est le plus grand nombre) qui, n'opérant que sur les renseignements immédiats que le temps leur fournit, sont loin de soupçonner qu'à travers les révolutions qui, aux empires tombés, font succéder des empires destinés à tomber à leur tour, une mystérieuse et sourde et générale révolution s'opère, laquelle embrasse dans ses diverses périodes toute la destinée de l'espèce humaine; ils ne voient dans l'amas confus des faits que l'histoire rassemble, que des événements qui amènent à leur suite d'autres événements, et, ne remontant guère au-delà des causes successivement prochaines qui les produisent, ils croient pour la plupart avoir donné des preuves d'une sagacité peu commune, lorsqu'à force de méditations et de recherches sur les vices cachés des institutions, sur l'imprudence des lois, sur

l'audace ou la témérité des entreprises, sur les imprévoyances de la prospérité, sur les abus de la fortune, sur l'altération lente et trop long temps inaperçue des habitudes et des mœurs, ils parviennent à former la chaîne des mécomptes et des erreurs qui, par une pente plus ou moins rapide, et de décadence en décadence, entraîne les nations vers le terme fatal où leur ruine est enfin prononcée.

Je ne blâme pas ce travail, et je conviendrai sans peine que lorsque des hommes doués d'un génie supérieur, tels que Tacite ou Montesquieu, se prescrivent une pareille tâche, il est impossible qu'il n'en résulte pas pour nous des instructions salutaires. Les réflexions auxquelles donne lieu ce qu'ils ont pensé, nous procurent une expérience anticipée des personnes et des choses, et une sorte de science-pratique du cœur humain qui, dans les diverses positions où la fortune nous jette, nous instruit à discerner ce qui est de ce qui se montre; à n'être dupes ni des fausses vertus, ni des motifs apparents qui sont si rarement les motifs véritables; à présager les fautes comme les succès d'après l'étude des caractères, et à cause de l'influence que les caractères ont toujours sur les résolutions et sur le choix des moyens. En un mot, nous leur devrions cet esprit d'observation pour lequel il n'y a pas de données inutiles, et qui, dans chaque circonstance, en nous découvrant ce qu'il faut éviter, nous avertit rapidement de ce qu'il faut faire.

Mais est-ce là tout ce qu'il nous importe de recueillir de la connaissance des faits que l'histoire nous a conservés? Cette terre où rien ne demeure, où tout s'use, où tout s'éteint; ces empires qui, quelle qu'ait été leur splendeur, ont disparu chacun à leur tour, ne laissant après eux qu'une mémoire incertaine et faible de leur gloire éclipsée; ces peuples si nombreux, si divers, qui, à dater presque de leur origine, semblent n'avoir existé que pour s'entre-détruire, épuisés par leurs succès comme par leurs revers, et après une lutte non moins opiniâtre qu'insensée, couvrant un peu plus tôt ou un peu plus tard des débris de leur puissance, les contrées qui ont été le malheureux théâtre de leurs fureurs ambitieuses et de leurs crimes. Ces nations plus

remarquables, qui ne devaient leur accroissement qu'à leur prudence, dont l'organisation politique était si forte, qui fières de la sagesse de leurs institutions, comptaient sur une durée sans terme, et qui cependant ont fini comme tout ce qui appartient au temps : surprises tantôt par des catastrophes soudaines, tantôt décomposées par les vices qu'engendre une trop grande sécurité ou une fortune trop constante (1). Ces époques de désastres et de dissolution rapide, où de hardis conquérants, se montrant tout-à-coup sur la scène du monde, en ont tourmenté toutes les destinées : semblables à ces météores orageux qui ne s'élèvent dans les airs que pour répandre au loin sur les campagnes consternées les feux de la foudre et les désolations de la tempête, je les vois qui s'avancent ; et les régions les plus florissantes deviennent des déserts ; et les cités superbes s'écroulent sur leurs antiques fondements ; et leurs tristes habitants fuient misérablement dispersés ; et les races royales, ou reconnaissent un maître, ou périssent victimes d'une résistance inutile, jusqu'à ce qu'enfin, frappés eux-mêmes comme le vulgaire, ils subissent la commune loi, et qu'à toute cette renommée effrayante, à tout cet appareil de grandeur et de domination dont, tant qu'a duré leur coupable vie, ils aimaient à s'environner, succèdent pour toujours la solitude, le silence, les jugements amers de la postérité, et ses implacables souvenirs (2). D'autres époques plus fatales encore et plus surprenantes, où de nombreuses hordes de barbares qu'on croirait mus par un guide invisible (3), ont subitement abandonné leurs sauvages

---

(1) L'Égypte, la Perse, Rome, Carthage, Sparte, etc.

(2) Les anciens conquérants, et dans nos temps modernes, Attila, Gengis-Kan, Tamerlan, Mahomet et ses successeurs sur différents trônes qui ont envahi progressivement l'Asie, l'Afrique et une partie de l'Europe.

(3) Les Barbares qui, après avoir inondé sous divers noms l'empire romain, ont fini par le détruire, et par former de ses débris la plupart des monarchies existantes ; événement unique

démeures pour chercher de nouvelles patries, se poussant les uns les autres par essaims redoublés, comme on voit les flots soulevés d'une mer en courroux hâter vers le rivage les flots tumultueux sur lesquels ils retombent. Ce ne sont plus les empires, les cités, les peuples, qui sont menacés, c'est le système entier de la sociabilité humaine qui va se dissoudre; vous diriez que dans tous les lieux où ils portent leurs ravages, on leur a commandé de préparer un sol nouveau pour des générations nouvelles; ils abattent les autels et les temples; ils abolissent la science; ils brisent les monuments des arts; ils rompent le cours des traditions anciennes; ils ensevelissent dans le même oubli les lois et les usages, les opinions et les coutumes, les vérités dont les hommes profitent si peu, et les erreurs qui les corrompent si vite. Ce que les années ne décomposent qu'avec lenteur, ils le détruisent en un moment; et de tout ce que le génie avait inventé pendant une longue suite de siècles pour embellir, par la variété des jouissances et le charme des occupations, le cours incertain de la vie, à peine reste-t-il quelques vestiges qui, en des temps plus tranquilles, puissent faire conjecturer l'ensemble et les proportions de l'édifice qu'ils ont si audacieusement renversé. Au sein de tant de révolutions néanmoins, et parmi tant de jours malheureux, des intervalles de repos, des jours de paix profonde et de bonheur constant ou rarement altéré : mais alors, et il faut le remarquer, il y a quelque chose d'essentiellement religieux dans les opinions qui dirigent les peuples. On croit en une divinité tutélaire; on l'interroge sur la pureté des motifs qui font entreprendre sur le bien ou le mal

---

dans l'histoire, et qu'il faut d'autant plus remarquer que plus les peuples sont voisins de l'état sauvage, et plus ils sont attachés au pays qui les a vus naître; et qu'ici, au contraire, on voit des nations entières, comme cédant à une impulsion irrésistible et simultanée, renoncer tout-à-coup aux antiques demeures de leurs pères pour se jeter en foule sur des contrées qui avaient à peine entendu parler d'elles.

moral des entreprises. Si on connaît les regrets et même les revers, il n'y a point d'amertume dans les regrets, il n'y a rien de trop fâcheux dans les revers. On est résigné, non pas de cette résignation fastueuse, laquelle n'est que l'orgueil qui dédaigne ce qu'il n'a pas obtenu, mais de cette résignation dégagée d'amour-propre, qui se soumet aux événements avec d'autant plus d'abandon, qu'elle ne voit, dans ce qui arrive, que ce qu'ordonne ou permet le souverain Arbitre des destinées. De là, et pour de tels peuples, une juste estimation des choses du monde, qui accoutume à espérer sans trouble, à posséder sans inquiétude, à être privé sans murmure; une habitude de modération qui fait que, content de ce qu'on a, on se tourmente peu pour obtenir ce que la naissance, la condition, la fortune n'ont pas donné; un calme de pensée, une innocence de mœurs qu'il n'appartient qu'à la résignation religieuse d'opérer; et avec ce calme, avec cette innocence, toutes les qualités qui en sont comme les effets nécessaires, la simplicité dans la conduite, la vérite dans les paroles, la sincérité dans les attachements; et avec ce calme encore, avec cette innocence, toutes les vertus domestiques que dans chaque famille, l'âge qui précède transmet comme un héritage à l'âge qui suit; vertus qui adoucissent tous les devoirs, qui rendent légers tous les sacrifices, qui ne résistent qu'à ce que la conscience condamne; vertus aussi que l'homme n'a pas faites, que la croyance en des dogmes révérés a seule inspirées, et qui s'affaiblissant à mesure que cette croyance s'éteint, ne peuvent disparaître entièrement du sein des sociétés où elles ont brillé, sans les laisser en proie à tous les désordres qui doivent les détruire (1). Voilà le spectacle que l'histoire nous présente.

---

(1) Lisez la Genèse et l'admirable récit que fait l'historien sacré de la vie des patriarches; lisez aussi Tobie, si vous voulez vous former une idée vraie de ce que peut la résignation religieuse sur le cœur de l'homme. Lisez encore Homère, ce peintre, ce peintre fidèle des anciennes mœurs, et qu'on pourrait appeler le

Or, pourquoi ces scènes si variées, si diverses? d'où viennent ces changements si étonnants et presque toujours si imprévus? Outre les causes particulières dont on les fait dépendre, n'appartiendraient-ils pas à des causes plus constantes et plus générales? Je ne sais; mais j'en aperçois deux, l'une qui ferait le bonheur de la terre, si elle ne trouvait pas dans la dépravation trop ordinaire des volontés humaines un obstacle à son influence; l'autre qui n'agit jamais que pour opérer cette même dépravation de volontés, et amener ainsi, avec plus ou moins de violence et de rapidité, tous les fléaux qui en sont comme la conséquence inévitable.

D'une part, et c'est la première cause, la religion, soit que se manifestant dans toute sa pureté, elle apprenne à l'homme le secret de sa condition présente, dans quel rapport il existe maintenant avec la Divinité, et aussi ce qu'est pour lui la nature

---

poète de la résignation. Rappelez-vous, entre autres choses, le bon homme Eumée, qui, fils de roi, et devenu pasteur des troupeaux d'Ulysse, ne se plaint pas de son sort, parce que telle a été la volonté des dieux, et qui sert un maître avec autant de fidélité qu'il eût employé de sagesse à gouverner un peuple. Oublierai-je Télémaque, livre unique, où éclate une connaissance si profonde du cœur humain. Voyez comme Fénélon y fait résulter presque absolument toutes les vertus de la résignation religieuse, et comment le personnage allégorique Mentor, délivre son noble élève de tous ses défauts, et de l'excès même de ses bonnes qualités, en lui apprenant seulement à se résigner chaque jour davantage.

Au reste, il n'y a que ceux qui n'ont pas inutilement médité sur eux-mêmes qui puissent comprendre que là où il n'y a point de religion, il n'y a point de résignation, et que là où il n'y a point de résignation, la société n'est plus qu'un assemblage d'hommes foncièrement ennemis les uns des autres, qui veulent toujours s'élever, et qui ne savent jamais ni rester ni descendre.

dont il est la plus haute, la première et la plus puissante harmonie ; soit que mal interprétée dans ses symboles, elle ait peuplé le monde de dieux imaginaires, et que, mélangée de superstitions, elle n'exerce sur les volontés qu'un empire imparfait ; soit que, perdant de l'élévation et de la majesté de ses dogmes, et devenue, si je peux parler ainsi, moins infinie, elle fasse avec la conscience une alliance moins profonde et moins mystérieuse ; la religion à laquelle, lors même que des traditions mensongères ou de fausses opinions l'ont altérée, il convient d'attribuer exclusivement l'origine des sociétés et le maintien des principes qui en assurent le bonheur et la durée ; qui a fait les premières mœurs des peuples et leurs premières lois ; qui, sous la sanction de la sagesse suprême, a imposé à l'autorité des devoirs rigoureux, afin que le pouvoir ne fût pas la volonté, que l'obéissance ne se changeât pas en servitude, et que les liens qui doivent unir ne devinssent pas des chaînes ; enfin, la religion qui, seule, si on veut y réfléchir, a pu ôter aux inclinations naturelles ce qu'elles ont de trop âpre et de trop indompté ; qui, avant que de prononcer des peines, a trouvé le remords, afin que le crime fût prévenu, le repentir, afin que la faute fût épargnée ; qui, en instituant la prière, a fait correspondre le temps avec l'éternité, le ciel avec la terre ; qui, au moyen de cette correspondance, a mis sous le sceau toutes les passions, et il y a dans les passions un fond de haine, qui a donné l'essor à toutes les affections ; et il y a dans les affections un fond d'amour qui a produit toutes les vertus secourables ; et il y a dans les vertus secourables un fond de pitié que n'affaiblit ni n'épuise jamais l'infortune d'autrui, même quand elle est méritée.

D'autre part, et c'est la seconde cause, l'orgueil, ou, en d'autres termes, l'intérêt personnel avec les nombreuses cupidités qu'il engendre, l'intérêt personnel qui s'insinue d'abord en secret et comme un poison lent dans toutes les fibres de l'organisation sociale ; altérant, à mesure qu'il se développe, l'heureuse contexture de ces fibres ; préparant de loin, et par des voies plus ou moins dissimulées, mais toujours actives, leur dissolution future ; puis qui se montre à découvert, contraignant

en quelque sorte chacune des cupidités dont il est le principe, à produire tous les vices qu'elle a comme naturellement en partage; changeant bientôt ces vices en passions, et leur procurant en de certaines circonstances une énergie tumultueuse, qu'aucune loi, aucune institution ne peut dompter; enfin, et quand il a dévoré tout ce qu'il y avait de sain dans les habitudes des peuples; quand ils ne connaissent plus ni les affections douces, ni les opinions salutaires, ni les attachants souvenirs qui les dirigeaient auparavant; lorsqu'en corrompant toutes les intelligences, il est parvenu à dessécher tous les cœurs, et que le corps politique, miné dans tous les sens, n'est plus, pour l'œil qui le contemple, qu'un édifice dont aucun ciment ne lie les matériaux, qui, alors, appelle lui-même, et par la seule nécessité de ses propres excès, sur cet édifice, dont la solidité n'est plus qu'une vaine apparence, tous les fléaux, toutes les forces ennemies qui doivent en achever la ruine, semblable ainsi, et dans ses progrès et dans sa fin, à une fièvre toujours croissante et trop inutilement combattue, laquelle ne s'éteint que par la mort plus ou moins retardée, mais certaine, du malade qui en éprouvait les accès.

Or, si la première de ces causes n'opère que le bien et l'ordre; si le mal et le désordre, au contraire, sont une conséquence nécessaire de la seconde, c'est qu'au-dessus de toutes les deux il existe une cause supérieure qui, selon que l'une ou l'autre domine, assignant en quelque sorte à chacune les événements qui lui sont propres, tantôt, comme on le voit ici, par les vertus qu'elle récompense, donne la paix au monde; tantôt, comme on le voit également, par les vices qu'elle punit, semble allumer elle-même les éléments de discorde que le monde a successivement amassés dans son sein, et ouvrir un passage aux tempêtes qui doivent le bouleverser : pareille en ses effets à cette énergie sourde de la nature, qui, selon la qualité des matières qu'elle met en fermentation, ou enrichit d'une végétation superbe le terrain qu'elle pénètre de sa chaleur, ou le brisant par des explosions redoublées, couvre au loin d'une lave inerte et d'une cendre inutile l'espace qu'elle embellissait auparavant; et cette

cause supérieure, c'est l'éternelle Providence, c'est Dieu lui-même, qui ne se sépare pas plus de ses œuvres que notre esprit ne se sépare de la pensée qu'il a conçue; qui gouverne, parce qu'il a créé; qui peut bien déléguer le pouvoir, mais qui retient toujours la puissance; qui, s'il respecte au fond de notre être le noble présent qu'il nous a fait de la liberté, n'abandonne cependant jamais entièrement le régime des facultés éminentes dont il nous a doués. Les hommes, dans leur orgueil, ont osé chercher en eux les principes constitutifs de la souveraineté; mais il est lui, le seul souverain réel, ou plutôt la souveraineté *réelle* n'est que lui-même, et les consciences sont le lieu où il a établi le siége de sa souveraineté. C'est de là qu'il règne; c'est de là qu'il tourmente ou qu'il calme l'univers. Se retire-t-il des consciences: alors, et à mesure qu'il s'en retire, les passions s'avancent, et les vices avec elles; et il commande aux passions d'agiter les peuples, de les corrompre par l'injustice, de les abattre par la tyrannie, de les effrayer par l'invasion, de les détruire par la conquête, et le monde est troublé. Demeure-t-il dans les consciences: alors, et aussi long-temps qu'il y demeure, les peuples sont en paix; les habitudes de sagesse et de modération empêchent l'injustice; les mœurs, la tyrannie; la force aidée du droit, la conquête, et le monde est en repos. Ainsi les destinées des consciences feraient toutes les destinées du monde, ou, pour m'exprimer plus clairement, il n'y aurait pas d'autres destinées dans le monde, que des *destinées religieuses*.

Le développement d'une vérité si haute, et jusqu'ici trop peu remarquée, sera le principal objet de cet écrit.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LE SOLITAIRE;

Par M. le Vicomte D'ARLINCOURT (1). Deuxième Édition.

Le *Solitaire* est venu rallumer la guerre entre les *classiques* et les *romantiques*. Les uns le critiquent amèrement, les autres le louent avec exagération; tous le lisent avec plaisir. Ce n'est point la présence des défauts, c'est l'absence des beautés qui frappe de mort les ouvrages d'imagination. Le secret est d'abord de plaire et de toucher. L'auteur de la *Caroléide* peut en ce moment se dire : « Qu'importe que la critique condamne mon livre, il est absous par le succès. »

Au reste, le *Solitaire* est-il vraiment *production*

(1) Le succès du *Solitaire* a été tel, qu'avant que nous ayons pu en rendre compte, la première édition a été enlevée. La seconde vient de paraître.

Un vol. in-8°. Prix : 5 fr. et 6 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez Lenormant, imprimeur, rue de Seine; et chez Dentu et Delaunay, au Palais-Royal.

romantique? Il serait possible à son auteur de soutenir le contraire. On y trouve toutes les formes et toutes les règles des poëmes classiques, unité de temps, de lieux et d'actions, division par livres ou chants, et rarement de ces écarts gigantesques des Muses germaniques, qui perdent dans les espaces fantastiques, leurs pensées, leurs récits, leurs héros et leurs lecteurs.

On se demande, après avoir lu le *Solitaire*, est-ce un roman, est-ce une histoire, est-ce un poëme? La réponse est difficile. Le doute sur le genre de l'ouvrage est-il un mérite? Voilà encore une question qui demeure indécise, un problême que je ne me charge point de résoudre.

Vers le 15ᵉ. siècle, « non loin du lac Morat, au » milieu des montagnes de l'antique Helvétie, au » fond d'une vallée traversée par un torrent fou» gueux et couronnée par d'épaisses forêts, s'éle» vait le monastère d'Underlack. » Là, demeure le baron d'Herstall, et près de lui la jeune et sensible Élodie sa nièce. En ces agrestes retraites, tout serait amour, bonheur et paix, sans le voisinage effrayant du *Mont-Sauvage*; c'est là qu'habite le *Solitaire*..... A ce seul nom, tout tremble dans la contrée; et pourtant ce terrible inconnu, ce génie du mystère, est le héros de la bienfaisance, le sauveur des malheureux, l'homme des merveilles. Il ne porte aucun nom, et sa puissance est sans bornes; il n'a point de richesses, et ses dons généreux attestent l'opulence; il vit seul au désert, et les secrets des princes et des cours lui sont connus; il n'a nul titre, et dicte ses ordres aux

grands de la terre; mortel inconcevable, il n'est pas une action sublime qui ne lui soit attribuée; il n'est pas un forfait dont on ne l'accuse. Environné d'une brume mystérieuse et comme d'un cercle magique, il s'est isolé de ses semblables; objet d'épouvante et d'amour, d'horreur ou d'admiration, il a rendu sa demeure inaccessible. D'horribles catastrophes, une fin tragique, attendent l'insensé qui, dans l'espoir d'arriver jusqu'à lui, oserait gravir le Mont-Sauvage. « Un anathème du *Solitaire* est une étincelle déta- » chée de la foudre; tombée sur le coupable, elle » ouvre à ses pieds un précipice sans fond, au bord » duquel le pardon est sans voix et l'espérance sans » lueur. »

Cependant l'orpheline de l'abbaye n'est occupée que de l'Être de la montagne; les étonnants récits de la contrée ont enflammé sa jeune imagination; elle brûle de voir l'*homme du roc sauvage*, le génie du bien ou la puissance du mal. Hélas! bientôt pour son malheur, entouré de prestiges et de merveilleux, le *Solitaire* lui apparaîtra..... Au bord du torrent d'Underlack, appuyé sur l'arc de Nemrod, il s'offre à ses regards sous le costume des chasseurs de la montagne; en sa main est une lyre que la veille, Élodie avait oubliée au rivage du désert. « Tels que ces » Scythes vaillants qui, sortis des antres du Nord, » parurent aux peuples du Midi les rois terribles de » la guerre, le montagnard Apollon sauvage semble » le dieu de la forêt...... Ses membres nerveux, sa » force redoutable, annoncent l'athlète né pour les » combats, l'Alcide accoutumé à la victoire. Si la

» rage et le délire s'emparaient de son ame, nul » doute qu'il ne pût renouveler les gigantesques fu- » reurs de Roland ; mais le calme règne sur ses traits; » sa voix sonore se marie aux divins accords de sa » lyre, et la nature, avec ravissement, semble écou- » ter ce nouvel Orphée. »

Sans être vue, Élodie écoute les accents du beau chasseur. « Mais la voix du montagnard, mélanco- » lique et plaintive, s'exhale au milieu des rochers » déserts, comme le chant solennel de l'esprit du re- » pentir au séjour des expiations...... O douce vierge » de la vallée, belle comme la compagne du pre- » mier homme, pure comme la première prière de » l'enfance !..... Éloigne-toi. »

C'en est fait, la vierge d'Underlack aime...... et l'image du *Solitaire*. ne peut plus s'effacer de sa pensée. Sous une des sombres galeries du monastère, un soir il lui a adressé quelques paroles ; mais quelles paroles !.... L'entraînant vers une des fenêtres de la galerie, et lui montrant le ciel couvert d'épais nuages: « Là, s'est-il écrié, si le repentir ferme l'abîme, oui, » là seulement, le solitaire pourra vous dire : Je vous » aime..... Il dit, et quelque chose de sinistre a passé » de ses lèvres dans son regard. Épouvantée de l'ex- » pression sauvage de ses accents :—Laissez-moi ! dit » Élodie, cherchant à fuir ; laissez-moi ! je ne puis » vous comprendre...... — Je ne vous retiens point, » répond l'homme inexplicable ; rien n'arrête ici vos » pas. Colombe du monastère ! non ce n'est point à » ton oreille que les brises de la nuit portent jamais » de ces voix plaintives qui glacent les mouvements.

» Adieu, prie !...... loin de moi la pensée de ja-
» mais te dire : Aime !..... »

Tronquer ainsi les scènes, abréger ainsi les situations, ne donner qu'une partie des discours, c'est défigurer un ouvrage, et M. d'Arlincourt se plaindrait sans doute d'une semblable analyse. Cependant, par les citations que j'ai faites, on peut se former quelque idée du *Solitaire*, dont le caractère, dessiné à grands traits, est entièrement neuf et sans modèle. Aussi passionné que Maleck-Adhel au désert, aussi malheureux que Chactas au Mésachébé, c'est à-la-fois le *Lara* de lord Byron, le *Jean Sbogar* de M. Ch. Nodier, c'est l'*Homme de la fatalité*. Sombres Muses du mélodrame, accourez ; le *Solitaire* est attendu sur votre scène sauvage ; c'est là qu'il fera circuler dans un auditoire stupéfait, des frissons de terreur et des émotions nouvelles.

Dans tout le cours de son ouvrage, M. le vicomte d'Arlincourt a semé des pensées rêveuses et mélancoliques qui jettent des teintes profondément religieuses sur presque tous ses tableaux. Voici une de ses comparaisons : « Hélas ! qu'était devenu ce temps » heureux de ma jeunesse, où mes pensées s'élevant » vers le ciel, en redescendaient brillantes et pures » comme les légions angéliques de l'échelle du Pa» triarche ! »

De funestes événements ont placé l'orpheline de l'abbaye en des situations périlleuses ; amant fougueux, héros invincible, le *Solitaire* a constamment sauvé son amante. Le baron d'Herstall veut témoigner sa reconnaissance au chasseur de la montagne, mais

le beau chasseur de la montagne est aussi la loi du désert. En certaines circonstances, « sa voix semble » le premier souffle d'une tempête, son regard la » première lueur d'un incendie. » Avec quelle impatience Élodie attend le retour de son respectable protecteur qui, malgré tous les conseils, malgré toutes les prières du hameau, a voulu gravir le Mont-Sauvage !....... Hélas ! la foudre a tonné sur le fatal rocher !..... un épouvantable forfait vient-il d'y être commis !........ Herstall ne sourira plus à la douce vierge d'Underlack.....

Il est une scène fantasmagorique où l'auteur semble d'abord s'écarter entièrement du vraisemblable, et se jeter dans le surnaturel ; c'est lorsqu'au pied du pic terrible, au moment où Élodie est prête à tomber au pouvoir du prince de Palzo, amant qu'elle abhorre, apparaît tout-à-coup un fantôme sanglant. Il est difficile de rien peindre de plus merveilleux et de plus gigantesque, et cependant tout s'explique à la fin d'une manière naturelle et satisfaisante.

Au milieu d'un effroyable combat nocturne, ce *fantôme sanglant* s'est montré.....L'orpheline du monastère a perdu l'usage de ses sens. Écoutons M. d'Arlincourt raconter la scène qui suit son retour à la vie ; elle n'a point encore ouvert les yeux : « cependant il lui semble que, poussée en des tourbillons » orageux, elle fend les plaines de l'air avec rapidité...... Comme l'oiseau de la vallée qu'a saisi » l'aigle des montagnes, elle se sent enlevée par » quelque puissance inconnue...... Ainsi la nymphe » Orithye, au pouvoir de l'impétueux Borée, tra-

» versait le fleuve Illissus, emportée par les oura-
» gans...... O terreur ! Élodie a entr'ouvert sa pau-
» pière ; recouverte d'un manteau rouge, elle est
» entre les bras du *fantôme sanglant*. D'une marche
» rapide il gravit la montagne et s'enfonce au sein
» des forêts ; effrayant comme un météore destruc-
» teur, se glissant à travers les ombres, il fuit pré-
» cipitamment entre les rochers et les précipices.
» Léger comme un tourbillon fantastique, il semble,
» à sa course impatiente, n'emporter avec lui qu'une
» substance vaporeuse; silencieux comme une ap-
» parition funèbre, il ne paraît appartenir ni à la vie
» ni à la mort. »

L'espace nous engage à nous arrêter ; c'est ce que feront difficilement les lecteurs de M. d'Arlincourt, lorsqu'ils auront commencé le *Solitaire*. Quant au style de cette nouvelle production de l'auteur de la *Caroléïde*, il offre des taches nombreuses; des inversions bizarres, des images forcées, des phrases emphatiques, des épithètes entassées, des métaphores ambitieuses, des expressions hasardées déparent trop souvent les pages du poëme ou du roman nouveau. De belles conceptions, des situations dramatiques, voilà les compensations. Il était difficile de pousser plus loin le pathétique. Si le rire, selon l'expression du Métromane, peut désarmer la critique, les larmes que fait répandre l'intéressant ouvrage de M. d'Arlincourt, auraient-elles moins de puissance ?

R.

Littérature Étrangère.

The Fall of Jerusalem, a Dramatic Poeme. By the Rev. H. H. Milman : *etc.* 8°. *London*, 1820.

LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM, *Poëme Dramatique*, etc.

(Ier. Article.)

Le Rév. H. Milman, auquel plusieurs compositions remplies d'originalité et de beautés d'un genre particulier, ont, dès ses plus jeunes années, assigné un rang éminent parmi les poëtes distingués dont s'enorgueillit aujourd'hui l'Angleterre, a publié depuis peu le poëme que nous allons faire connaître à nos lecteurs, et dans lequel ses compatriotes remarquent avec joie les progrès sensibles de son talent. Les critiques éclairés de son pays se livrent à l'espoir que son goût, sa profession et la tournure de son esprit, le porteront à cultiver de préférence la poésie sacrée, que Milton seul a su traiter chez eux avec un succès immortel, et qu'ainsi, « tandis que, par une prédilection étrange pour la pire espèce de manichéisme, l'un des plus puissants génies du siècle semble s'être consacré avec une entière ferveur à la peinture ornée et amplifiée du mal, la cause de la vertu et de la félicité humaine verra s'élever pour elle, dans M. Milman, un vaillant et nouvel allié, dont l'exemple pourra fournir un témoignage de plus, que la bonté et la faiblesse ne sont

point synonymes, et que le flambeau du génie ne brille jamais d'un éclat plus beau que lorsqu'il a été respectueusement allumé sur l'autel. »

Le poëme dont nous allons faire l'analyse et présenter des extraits, n'est à proprement parler qu'une histoire racontée en dialogues, ce qui, en permettant à l'auteur d'embrasser et d'enfermer dans son cadre le plus grand nombre des faits historiques fournis par son sujet, l'a dispensé du détail successif des événements et de l'exposition des caractères qu'un poëme de narration aurait exigés. Le premier essai en ce genre est dû à M. Southey (1), dans ses poëmes de *Thalaba* et de la *Malédiction de Kehama*. Cette innovation, d'abord décriée comme barbare, a eu insensiblement un effet marqué sur une grande partie des productions poétiques de ses contemporains.

Il serait difficile de trouver dans l'histoire ancienne ou moderne, un sujet plus imposant que la dernière guerre des Juifs et la prise de Jérusalem par Titus. La peinture d'une petite peuplade sans alliés, sans discipline, et presque dépourvue de tous moyens militaires, osant s'opposer aux forces réunies du plus puissant empire du monde; défendant village après

(1) M. Southey, l'un des poètes anglais les plus remarquables de l'époque actuelle, et dont les productions tiennent le même rang que celles de ses plus illustres rivaux, est encore inconnu en France de ceux qui ne peuvent lire ses ouvrages dans sa langue originale. La Traduction en français d'un de ses plus beaux poëmes, intitulé : *Roderick*, ou *le dernier des Goths*, vient de paraître. On en rendra compte incessamment.

village, et muraille après muraille, avec un courage qui exige un siége particulier pour le moindre de ses hameaux, et une obstination qui fait rencontrer à ses vainqueurs une source de deuil et de larmes dans la plus mince de ses défaites; se retirant sur elle-même à mesure que ses extrémités sont tranchées, et à la fin enfermée tout entière dans les murs d'une seule ville, comme un troupeau de bêtes fauves pris dans un même filet; ce spectacle d'au moins six cent mille hommes résistant encore lorsque la résistance n'a plus aucun motif raisonnable; exerçant en même temps et avec une égale rage leurs passions les plus furieuses sur eux-mêmes et sur leurs ennemis; combattant, pillant, mourant de faim, se querellant, blasphémant, assassinant, et osant pourtant demander à Dieu, avec une pleine confiance, de se manifester pour son peuple chéri, et d'opérer leur délivrance par quelque miracle de son amour : cette peinture, ce nous semble, peut être justement rangée parmi tout ce que les annales humaines rapportent de plus terrible, et il est impossible d'expliquer la fureur de cette race si brutale et si misérable, autrement que par la supposition d'un certain degré d'aveuglement envoyé en punition par le ciel.

On peut s'étonner qu'un sujet aussi remarquable n'ait été jusqu'ici traité pleinement par aucun poète, car il paraît réunir, en lui donnant des bornes convenables, plus de richesses et de variété de mœurs, de costumes, de caractères et d'actions, qu'aucun autre offert par l'histoire; on ne doit point oublier cependant qu'il est hérissé de difficultés. D'abord il a l'in-

convénient d'être trop connu dans son ensemble et dans ses détails pour laisser aucune place à cet intérêt de curiosité suspendue, qui est un des mérites essentiels de tout poëme dramatique. Il est à la vérité permis aux poëtes, et c'est un de leurs priviléges les plus anciens et les mieux reconnus, de disposer et de présenter les événements historiques sous le jour qui convient le plus à leur imagination ; mais s'ils ne les plient à leurs besoins d'une main légère et judicieuse, le lecteur est plus enclin à éprouver du dégoût pour l'altération d'une vérité connue, que du plaisir pour la nouveauté d'une ingénieuse fiction. C'est cette alternative de n'être que copiste sans invention, ou de violer des notions établies, qui fait la grande difficulté des sujets dramatiques pris dans l'antiquité classique; et ici cette difficulté est accrue encore par le degré d'importance religieuse attaché aux principales circonstances de l'événement, dont l'intérêt repose sur la vérité seule, et de qui la sublimité est au-delà de tout besoin d'embellissement poétique. Le 5me. chapitre du 6me. livre de Josèphe n'est pas de la poésie, mais c'est quelque chose de mieux.

M. Milman, sans s'attacher avec une servilité nuisible et inutile aux récits de l'historien, a choisi avec jugement et avec goût, dans son histoire, les événements et les personnages qu'il pouvait lier à son plan, et il a rapporté les uns et dessiné les autres avec une fidélité suffisante, tandis que les incidents de sa propre invention sont tels qu'ils auraient pu en effet avoir lieu à l'époque qu'il a voulu peindre et aux lieux où il a placé sa scène. Titus agit et parle comme dans

Josèphe et dans Suétone. On connaît si peu de chose des tyrans juifs, Jean et Simon, sinon qu'ils étaient également doués de cruauté, d'orgueil et d'un courage barbare, qu'il était libre de leur donner tous les sentiments qui peuvent s'accorder avec ces traits principaux de leur caractère; mais le poëme aurait été tout-à-fait vide d'intérêt, si l'auteur s'était borné aux seuls personnages historiques, et il l'a fait porter en conséquence sur les malheurs et les dangers d'un personnage de sa création, qu'il a pu peindre aussi doux, aussi beau, aussi pieux qu'il lui a convenu, et pour lequel les terribles accompagnements du siége et la destruction de la ville ne sont, dans le fait, que les accessoires et les ornements du tableau où il le fait figurer. Pendant toute la durée du drame, ce n'est point pour Jérusalem que nous craignons, mais pour Miriam, fille de Simon, et les charmes même et l'enthousiasme de Salone ne peuvent détourner notre attention des attraits préférables de sa sœur. Sans anticiper ici sur l'analyse que nous allons faire du poëme de M. Milman, nous ajouterons seulement que l'action dure trente-six heures, et qu'elle se termine à l'incendie et à la destruction du temple.

La scène s'ouvre sur la montagne des Oliviers par une longue conversation entre Titus et ses officiers; mais l'action ne commence véritablement qu'à la scène deuxième qui se passe au clair de la lune, aux bords de la fontaine de Siloé. La fille de Simon, Pharisien fanatique, l'aimable Miriam, convertie en secret au christianisme, a coutume de se dérober de la maison paternelle par un escalier en ruines qui, à

travers un passage caché, conduit dans la vallée située en dehors des murailles. Elle va y chercher quelques vivres qu'un chrétien, son amant, nommé Javan, lui apporte avec exactitude. Celui-ci, ainsi que les autres fidèles, a quitté la ville avant l'ouverture du siége, et pour arriver au lieu du rendez-vous, il est obligé de tromper la surveillance de l'armée assiégeante. Javan paraît d'abord seul; Miriam survient et reçoit de ses mains les fruits et le vin qu'il lui apporte. Il s'efforce de la dissuader de retourner chez son père, et de s'exposer de nouveau à la misère présente et aux périls prochains de Jérusalem.

« Jérusalem, dit-il, tremble aux bords de sa ruine;
» encore une nuit ou deux, et le farouche étranger
» se répandra en vainqueur dans ses rues embrasées.
» Que Gischala, que l'infortunée Jotapata t'apprennent comment les Romains usent de la victoire;
» qu'elles te disent si aucun homme vivant, si aucun enfant innocent erre encore parmi leurs cendres froides et éparses. O Miriam, ils les ont tous
» tués! Le vieillard aux cheveux blancs dont le sang
» à peine a pu rougir leur épée..... Ne détourne point
» ta tête! les pleurs que tu répands me semblent être
» autant de gouttes de sang dérobées à mon cœur!....
» Ils les ont tous tués, Miriam, les enfants souriant
» suspendus au sein de leur mère, et la tendre Vierge,
» douce, aimante, chaste comme toi.....

» Miriam.—Cesse, Javan, tes récits inhumains!
» j'ai assez de ces pensées horribles dans la maison de
» mon père; elles me glacent d'effroi, et aggravent
» encore le fardeau de ma vie misérable. J'espérais

» de passer avec toi une heure tranquille, une heure
» courte, rapide et cependant paisible ; mais toi aussi
» tu es semblable aux autres hommes ! »

Javan lui rappelle que son père, pour l'amour duquel elle s'expose volontairement à ces horreurs, est indigne d'un tel attachement.

« Oh ! s'écrie-t-elle, arrête, je t'en conjure. Javan,
» je sais que tous détestent mon père ; je crains, Ja-
» van, que tous n'aient raison de le haïr. C'est pour
» cela que l'amour de sa fille, son amour soumis, pro-
» fond et fervent, doit tenir lieu à son cœur solitaire
» et malheureux, de l'affection perdue des siens.
» Cela n'est-il pas écrit dans notre loi ? Celui que
» nous adorons n'est pas venu pour la détruire. Que
» les hommes fassent donc pleuvoir leur malédiction
» sur la tête de mon père ; que tel qu'un tronc dé-
» pouillé et battu par les vents, il soit en proie à
» l'orage de leur haine, je me presserai toujours
» contre lui, et je mourrai en le tenant embrassé. »

Elle triomphe enfin des objections de son amant, et retourne chargée des provisions qu'elle est venue chercher, et que l'enthousiaste Simon croit être journellement apportées dans sa maison par un ange qui prend soin de sa famille. Dans la scène suivante, nous voyons Miriam de retour chez son père ; elle décrit le passage par lequel elle est rentrée.

— « Aux jours de mon enfance, dit-elle, j'aimais
» à descendre ces marches en ruines qui, de notre
» maison, conduisent dans la vallée. C'est par-là que,
» dans les vieux temps, les jeunes vierges se déro-
» baient à tous les yeux pour aller se baigner dans

» les eaux secrètes de la fontaine limpide. Combien
» souvent je me suis assise dans le tronc creusé de
» l'olivier sauvage, et parmi les racines entrelacées
» du sycomore entouré de festons de lierre, tandis
» que les fleurs suspendues en guirlandes sur ma tête
» semblaient, par leur balancement, saluer mon ar-
» rivée. J'aimais cet asile avec l'amour capricieux
» d'un enfant, parce que je le connaissais seule. Sa so-
» litude me plaisait, et je n'y avais pour compagnes
» que les tourterelles qui, cachées sous l'ombrage,
» faisaient entendre leurs tendres roucoulements.
» Maintenant, hélas ! aucun oiseau de paix et d'a-
» mour n'y est demeuré, et tout-à-l'heure, au bruit
» de mes pas, un hideux vautour s'est élevé auprès de
» moi et a agité pesamment ses ailes au-dessus de
» ma tête, comme s'il était gorgé du sang d'Israël. »

Salone, sœur de Miriam, entre en ce moment. Celle-ci est enthousiaste de la loi de Moyse. Son exaltation est portée au plus haut degré par le vain espoir du triomphe prochain d'Israël, et par une passion secrète d'une nature plus terrestre, adroitement combinée avec son délire religieux. Nous citerons le commencement de cette scène.

Miriam. — « Eh quoi, ma sœur, vous ne reposez
» point encore ?

Salone. — » Reposer ! reposer ! que les malheureux
» et ceux qui désespèrent sollicitent la léthargie froide
» et insensible du sommeil; le mien n'est qu'une
» continuité de visions brillantes et de songes ravis-
» sants. Ils accourent en foule autour de ma couche,
» et je m'abandonne avec transport à leurs déli-

» cieuses promesses, jusqu'à l'instant où l'épuise-
» ment de mes esprits oppressés m'oblige à venir
» chercher quelque calme en respirant l'air frais et
» libre de la nuit.

Miriam.— » Chère sœur, même dans notre situa-
» tion si triste, si désespérée, vous vous livrez en-
» core à des idées chimériques de félicité et de
» gloire!

Salone.— » Fille vulgaire! souvent je t'ai raconté
» les visions qui, pendant la nuit, fascinent mes
» yeux. Elles sont plus brillantes que la lumière do-
» rée, réfléchie au matin par la cime élevée du Car-
» mel. Je ne saurais te les décrire; je sais seulement
» qu'elles se succèdent à ma vue comme les eaux ra-
» pides d'une cataracte éclairée par les rayons ar-
» dents du soleil. Il y a en elles un mélange de toutes
» les formes radieuses; des foules d'anges passent de-
» vant moi, portés sur des trônes de nuages, et je
» vois toujours notre cité superbe qui, telle qu'un
» conquérant couronné, s'avance sur les corps pros-
» ternés des Gentils. »

Miriam lui reproche de s'abandonner à ces illusions, et Salone réprimande son incrédulité, l'accuse d'être chrétienne, et menace de dénoncer son apostasie à son père, qui entre en ce moment avec Jean et Eléazar. Ces chefs farouches viennent de faire une recherche des provisions cachées dans les maisons des citoyens, et soustraites à l'ordre qui prescrit de les déposer dans les magasins publics. Simon se vante d'avoir impitoyablement arraché à une mère, et d'avoir foulé aux pieds, en la raillant, un reste de nour-

riture qu'elle avait apprêté avec tendresse pour ses enfants endormis. On peut en cet endroit blâmer l'auteur d'avoir mis dans la bouche du rigide Pharisien, le récit de son propre méfait, en lui prêtant des expressions propres à exciter dans l'esprit de ses auditeurs, de la pitié pour ses victimes et de l'horreur pour sa barbarie; cependant ce cruel personnage va bientôt lui-même

— « S'assurer si celui qui, dans les ténèbres, fournit à sa maison privilégiée une provision de fruits » et de vin, a eu soin de pourvoir cette nuit aux besoins du chef d'Israël. »

Bientôt le vieil assassin rentre, et après avoir lavé ses mains ensanglantées et dit ses prières, il presse ses filles de venir prendre part au repas préparé par son ange gardien. Miriam reste seule et adresse un hymne au Messie, rempli de douceur et de poésie.

Dans une scène suivante, Simon paraît accomplissant ses dévotions du matin. Il est interrompu dans ses méditations par l'arrivée de Jean, d'Eléazar et du Grand-Prêtre. Dans la discussion qui s'élève entr'eux, le ton moqueur et irréligieux de Jean, auquel l'auteur a prêté les principes relâchés des Sadducéens, contraste habilement avec l'orgueil dévôt de son rival et la bouillante impétuosité de son fils Amariah, jeune homme fougueux, qui sans prendre intérêt aux querelles religieuses, n'aime que la guerre et ses brillants dangers. Les chefs conviennent enfin de se rendre à une conférence à laquelle les appellent les trompettes romains. Titus invite les défenseurs de Jérusalem à se soumettre, et promet de leur par-

donner. Jean lui reproche, avec amertume, les cruautés commises envers les Juifs fugitifs ; et Simon, dans un discours éloquent et caractéristique, exalte les priviléges accordés à sa nation par le Tout-Puissant, et menace les Gentils d'une destruction prochaine. Ici l'auteur amène l'historien Josèphe qui, captif chez les Romains, vient parler à ses concitoyens à-peu-près dans les mêmes termes qu'il nous a rapportés lui-même. Il est interrompu par Amariah, qui lui lance un javelot et lui fait une blessure. Cet acte d'hostilité fait cesser la conférence, et Titus déclare son intention de ne plus entretenir aucune pitié, et de détruire *Jérusalem et tous ses habitants*.

B. S.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

MÉLANGES.

MODES.

Lettre Deuxième (1).

LES DEUX ENTREVUES.

Monsieur,

La Bruyère a dit : « On se récrie contre telle ou » telle mode qui, cependant, toute bizarre qu'elle » est, pare et embellit pendant qu'elle dure, et dont » l'on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer, » qui est de plaire; il me paraît que l'on devrait » seulement admirer l'inconstance et la légèreté des » hommes, qui attachent successivement les agré- » ments et la bienséance à des choses tout opposées; » qui emploient pour le comique et la mascarade, » ce qui leur a servi de parure grave et d'ornements » les plus sérieux; et que si peu de temps en fasse

(1) *Voyez* la XIIe. livraison.

» la différence. » Vous aurez plus d'une fois l'occasion de vous convaincre de cette vérité dans le cours de mes *Mémoires ;* car c'est mon histoire, Monsieur, que vous vous êtes engagé à consigner dans votre journal, et cela sans que je m'éloigne du sujet que je me suis chargée de traiter : l'histoire de notre vie est-elle autre chose que celle des *Modes* que nous avons vu se succéder et que nous avons suivies.

Je suis née en 1747 : j'étais le troisième enfant d'une famille noble, riche et attachée à la cour. Suivant la mode de cette époque, mon frère devait réunir presque toute la fortune et faire quelque grande alliance ; ma sœur fut promise à un de nos cousins, et moi je devais être religieuse. On nous mit au couvent, ma sœur et moi, dès l'âge de quatre ans; mon père qui avait été élevé au collége de *Louis-le-Grand*, dirigé par les Jésuites, exigea que mon frère y fût placé, quoique cette éducation commençât à n'être plus en vogue. Eh bien, Monsieur, ce mépris pour la *Mode* a fait le malheur de mon frère ! Lorsque cette philosophie, dont on connaît maintenant les effets, voulut renverser toutes les idées reçues, elle sentit qu'il fallait prendre la société par sa base, et changer le système d'éducation ; toutes les attaques furent donc dirigées contre ceux qui, jusqu'alors, en avaient été chargés. Mon frère, qui n'avait trouvé que paix, bonheur et vertu dans le collége d'où il sortait, fut indigné des accusations lancées contre les Jésuites : dans la jeunesse, l'injustice révolte ; il faut que l'expérience nous ait appris à connaître les hommes pour que nous de-

meurions indifférents au mal que nous leur voyons faire. Il embrassa le parti des opprimés avec la chaleur de son âge; dévoué à son Roi et à sa patrie, il avait encore appris à respecter les lois de son pays; il ne vit dans les réformateurs que des brouillons politiques, et le malheur de sa vie fut la suite de ces idées gothiques : au temps des Bayard, il eût été un héros, on eût admiré ses vertus, mais il est venu trop tard! Il n'eut d'autres défauts que de ne point adopter les travers de son siècle, et *la Mode* l'en a puni en le dévouant au ridicule.

Ma sœur et moi, nous fûmes, dès notre naissance, les victimes de cette *mode* que mon frère apprenait à braver. L'*Emile* de Rousseau, qui produisit une révolution dans l'éducation physique, n'avait point encore paru, et nous fûmes assujetties à l'usage qui voulait qu'à des langes excessivement serrés, succédassent des corps formés de baleines si dures et si rapprochées, qu'il était difficile d'imaginer rien de plus incommode : les inconvénients s'en faisaient sentir principalement sur les enfants d'une complexion délicate; ma sœur était de ce nombre. Elle eût eu besoin qu'on mît tout en usage pour développer ses facultés morales et physiques; l'éducation donnée alors aux filles, consistait à comprimer les unes et les autres.

J'avais onze ans, et ma sœur quinze, lorsqu'on nous amena une Créole de quatorze ans, orpheline et fort riche, nommée Zélie de B***, jolie, vive, gaie, pleine de grâces et de gentillesse. Nous devînmes bientôt amies; et lorsque, peu de temps

après, mon père nous annonça que nous irions passer quelques jours dans la terre que ma mère habitait pendant l'été, à cinq lieues de Paris, nous obtînmes que *Zélie* serait de la partie. Nous avions appris par une femme-de-chambre les projets de mariage formés pour ma sœur; nous savions que mon cousin serait au château, qu'il allait voyager pendant deux ans avec mon frère, qu'à leur retour ma sœur serait mariée, et que je m'engagerais par des vœux éternels.

Je devais conserver, en sortant, l'uniforme du couvent, afin que l'on ne pût oublier que j'y devais passer ma vie : il consistait en une robe grise et un bonnet de blonde noire sur des cheveux sans poudre; *Zélie* et *Louise* devaient avoir des vêtements alors de mode, et tout-à-fait semblables. Dès le matin du jour *tant desiré*, deux femmes-de-chambre furent occupées de leur toilette : ce ne fut pas sans regrets que je vis se déployer deux immenses robes à plis, de gros de Naples bleu de ciel, broché de fleurs blanche et aurore, dont une seule couvrait en entier une manche ample de près d'une aune, et ornée, au-dessous du coude, de manchettes formées de quatre rangs de blonde. Ces robes, ouvertes par devant, laissaient voir un jupon de même étoffe, dont la garniture s'élevait jusqu'au-dessus du genou. Je regardais tristement arranger des milliers de petites boucles, auxquelles on ajouta un toupet postiche au-dessus d'un coussinet qui doubla la grosseur de leur tête, et lorsque je vis les cheveux blonds de *Louise* et la chevelure noire de *Zélie* perdre leur couleur sous une poudre épaisse, je restai muette d'admi-

ration : mais ce fut bien pis quand un petit bonnet, monté et surchargé d'un énorme paquet de fleurs, donna au moins dix-huit pouces d'élévation à leur coiffure. J'allai dans un coin essuyer une larme qui s'échappa malgré moi; c'était mon premier regret donné au monde.

On vint nous chercher; mais lorsque nous arrivâmes au château, ma mère n'était pas visible : on nous conduisit au jardin. Ma sœur, fatiguée de sa toilette, s'assit sur un banc; Zélie se promenait avec une gravité ridicule, vantant les agréments d'une parure avec laquelle on ne pouvait faire un mouvement, et de temps en temps, une fleur, un papillon, dérangeant sa gravité, il fallait rajuster quelque chose à sa toilette. Des petits oiseaux se font entendre dans la charmille; *Zélie* écoute, s'avance, essaie de se frayer un passage, et oublie tout en apercevant un joli nid près d'elle : ses cris nous font accourir, et nous la voyons attachée par sa coiffure aux branches qu'elle a voulu séparer : nos efforts la dégagent, mais le bonnet est resté suspendu à la charmille, les cheveux sont en désordre, une manchette est déchirée, et la garniture du jupon, décousue, traîne par devant : nous rions aux éclats; *Zélie*, avec un petit air boudeur, s'écrie : Maudite toilette! et se met à courir du côté du château. Nous la suivions de loin, quand on vint nous dire que ma mère nous attendait au salon, où tout le monde était réuni. Ma mère, que nous n'avions pas vue depuis long-temps, nous examina sans aucun signe d'émotion, nous donna froidement sa main à baiser; je balbutiai, lors-

qu'elle m'adressa la parole, et ma sœur interdite ne put répondre. Mon attention se porta sur mon cousin, puis sur *Louise*. Edouard avait vingt ans, une taille élégante, une figure distinguée, et une physionomie sur laquelle se peignait tout ce qui se passait dans son ame. *Louise* avait, à quinze ans, l'air d'en avoir douze : son extrême délicatesse, sa timidité, la gêne continuelle qu'elle avait éprouvée, donnaient à toute sa personne un air de souffrance et paralysaient ses moyens. On allait se mettre à table, lorsque *Zélie* entra en riant, et en tenant quelques débris de sa parure, qu'elle chiffonnait et foulait aux pieds : une robe de mousseline de l'Inde, une ceinture de ruban bleu et un nœud de même couleur, retenant ses cheveux, composaient tout son ajustement; elle parut charmante, et ses saillies seules mêlèrent un peu de gaîté à la conversation. Après quelques questions, on sembla oublier que nous étions là : mon cousin vint s'asseoir près de nous; oui, non, furent les seuls mots qu'il obtint de *Louise*, encore ne les dit-elle pas sans rougir : à neuf heures, notre gouvernante entra dans le salon; ma mère fit un signe, nous saluâmes la compagnie, et nous montâmes dans notre chambre.

Permettez, Monsieur, que je vous fasse remarquer ici ce que j'ai avancé plus haut, qu'il existe une grande analogie entre les mœurs et les parures, et que les variations apportées par la mode ont la même influence sur les unes que sur les autres. Si vous eussiez vu ces vastes châteaux dont les salles immenses étaient ornées des portraits de leurs anciens maîtres

armés de pied en cap, ou décorées de tapisseries représentant les hauts faits de nos preux chevaliers; ces jardins dont les longues allées étaient imposantes par leur régularité, vous auriez deviné sans peine que vous n'étiez pas dans le séjour de quelque nymphe badine parée d'une légère tunique : en effet, la dame du château promenait dans ses jardins et dans ses vastes appartements une parure faite pour lui donner, comme eux, un air de majesté; on ne venait point, en négligé, lui débiter d'un air impertinent et familier quelques fades galanteries; tout, jusqu'aux soins empressés de l'amour, prenait autour d'elle l'apparence de l'estime et du respect. Le but de nos pères était d'avoir en eux-mêmes, et dans ce qui les entourait, quelque chose de noble et d'imposant : aujourd'hui, la vanité est petite dans ses moyens comme dans ses effets. L'ambition avait un éclat qui l'ennoblissait; on voulait se faire remarquer par de l'esprit, du courage, des talents et des vertus; maintenant on n'emploie, pour parvenir, que la souplesse et la patience; on met en jeu, et l'on ne craint pas de montrer à découvert les plus misérables passions qui dégradent le cœur de l'homme : et si jamais les ambitions n'ont été plus grandes, jamais les ambitieux ne furent plus petits.

J'allais continuer à vous donner quelques détails sur ma jeunesse, lorsque la voix de ma petite-fille vint m'interrompre et me rappeler que c'était le jour où, chaque semaine, ma pupille Mlle. *Coràlie de S****., orpheline qui me fut confiée par sa mère au lit de mort, sort de l'élégante pension de la Chaussée-

d'Antin où elle a été élevée, pour venir passer la journée chez moi. Pendant qu'on va chercher *Coralie*, ma fille m'annonce qu'elle m'amènera à dîner *Ernest*, frère de son mari, et officier distingué. L'amitié qui l'unit au frère de Mlle de S***, et tout ce qu'il a entendu dire de la jeune personne, lui ont inspiré le desir d'obtenir sa main. Adèle, qui souhaite ce mariage, n'a pas voulu retarder l'instant de la première entrevue, elle me propose même, pour faire briller les grâces de Coralie, et donner aux jeunes gens plus d'occasions de se parler, d'organiser une de ces soirées dansantes fort à la mode au Marais; elle se charge des invitations, des préparatifs; l'empressement qu'elle y met m'ôte le courage de refuser, et je consens à tout.

Nous étions près de nous mettre à table, *Coralie* n'arrivait pas; je commençais à m'inquiéter, lorsqu'elle entra. Un petit bonnet à la *Marie Stuart*, orné de trois jolies roses, et dont les côtés, relevés sur les tempes, laissaient échapper de grosses boucles de beaux cheveux blonds; une pelisse de satin blanc doublée de rose, un voile jeté sans art apparent, tel était le négligé de Coralie. Une taille un peu au-dessus de la moyenne; une figure qui, sans être très régulière, est cependant fort agréable; la fraîcheur de son âge, pouvaient, aux yeux d'*Ernest*, en faire une personne charmante; il parut content; mais il joint à beaucoup d'esprit un tact sûr, un bon sens peu commun; il voulait mieux qu'une jolie femme, et je m'aperçus qu'il attendait pour former son jugement. *Coralie* s'était fait attendre, mais nous

ne devions pas être surpris, dit-elle, puisqu'il y avait, ce jour-là, *exercice public* à la pension. *Ernest* demanda ce que c'était qu'un *exercice public*; voici ce qu'il apprit: ces demoiselles, parées et rangées sur un théâtre, avaient répondu aux questions proposées sur *la géographie*, *l'histoire*, *la mythologie*, *la physique, etc.*, *etc.*; elles avaient chanté, dansé et touché du piano; la fille d'une danseuse de l'Opéra avait obtenu le prix de sagesse, celle d'un Maréchal de France le prix de la danse, *Coralie* avait eu les œuvres de lord Byron pour prix d'Anglais, et la partition de *Joconde* pour prix de composition musicale; leurs noms avaient été proclamés au bruit des applaudissements d'une nombreuse assemblée, et un bal devait avoir lieu le soir. Coralie nous fit sentir le prix du sacrifice, et nous promîmes de l'en dédommager: elle exigea toutefois la promesse de ne plus l'envoyer chercher en demi-fortune. « Vous ne sauriez croire, » me dit-elle, en me caressant avec une grâce charmante, à quel ridicule je me suis vue exposée ce » matin! trente équipages obstruaient les avenues » de la pension; cette malheureuse demi-fortune » était arrivée jusqu'à la cour, je m'esquivais » promptement avant que tout le monde sortît, » mais *Ernestine*, qui venait d'avoir le prix de sagesse, montait avec sa mère dans un Landaw » charmant que lui a donné le duc de L***, et je » l'ai entendue s'écrier en éclatant de rire : Maman, regarde donc Coralie en demi-fortune! » N'est-ce pas bien désagréable? » Pendant ce discours *Ernest* avait pris un air sérieux : la pelisse fut

mise de côté ; une robe de reps blanc, montant jusqu'au cou, dessinait les contours de la taille élégante de *Coralie*; elle s'excusa sur l'heure du dîner pour rester en négligé. A table la conversation roula sur une foule de choses dont je n'avais aucune idée à vingt ans ; mais *Coralie* n'était étrangère à rien, et la politique même était de son ressort ! Je vis encore *Ernest* détourner tristement les yeux. Ma pupille se livrait-elle un instant à la gaîté, à l'enfantillage de son âge, je voyais Ernest regarder avec intérêt cette figure si mobile, cette bouche si fraîche, si gracieuse, qui savait dire des riens avec un charme infini. Pour ma fille, elle était enchantée ! elle voyait dans Coralie une femme à la mode, c'est-à-dire une femme parfaite.

Enfin, on s'occupa des préparatifs du bal ; car, au Marais, on n'attend pas que la moitié de la nuit soit écoulée pour se réunir, et nos *soirées* sont près de se terminer au moment où commencent celles de la Chaussée-d'Antin. Dès sept heures, les toilettes sont finies ; la jeune fille de seize ans, dont le cœur a palpité à la nouvelle du bal, craint de n'être jamais prête assez tôt, et son empressement ne lui a cependant pas fait oublier de consulter vingt fois son miroir sur les ornements qui doivent l'embellir ; elle ajuste une fleur, un ruban ; mais ce n'est point à l'art qu'elle doit cet incarnat plus vif, ce sourire plus gracieux, cette expression enfin qui lui donne de nouveaux charmes, c'est à une émotion vague que toute jeune fille éprouve le jour d'un bal, et dont le plaisir de la danse ne fait peut-être pas tous les frais.

Coralie, vêtue d'une robe de gaze dont la garniture bouillonnée était rattachée de distance en distance par des bouquets de roses blanches, s'avança dans le salon où déjà l'on était réuni; bientôt ses pieds mignons formèrent les plus jolis pas : ce n'était point cette gravité ou cette gaucherie qui nuisaient aux agréments des jeunes filles de mon temps; une aisance charmante, pleine de naturel et de grâce, ajoutait à tous ses moyens de plaire; ce n'était point non plus cette danse que nous avons vue de mode il y a dix ans, et qui faisait rivaliser nos demoiselles avec les danseuses de l'Opéra, c'était la nature embellie par l'art dont on n'apercevait point les efforts; enfin si, dans la conversation de *Coralie*, on trouvait bien des choses à reprendre, il était impossible de faire le moindre reproche à sa danse.

Je voyais *Ernest* suivre des yeux tous ses mouvements; les nuages qui, par moment, avaient obscurci sa physionomie, étaient entièrement dissipés; son expression m'annonçait le succès de ma pupille, et lorsqu'après la dernière contredanse il la ramena près de moi, quelques mots que je n'entendis pas, firent baisser les yeux de *Coralie*, et je la vis rougir en recevant ses adieux.

J'ai pensé, Monsieur, qu'on pourrait comparer l'éducation qu'on donnait il y a soixante ans aux jeunes filles avec celle qu'elles reçoivent maintenant, et c'est ce qui m'a déterminée à vous rendre compte de ces deux entrevues. Je suis, malgré la mauvaise humeur qu'on reproche aux vieilles femmes, très disposée à croire que la comparaison sera tout à l'avantage de

la nouvelle éducation ; je me permettrai seulement une réflexion qui se présente naturellement à l'esprit. A toutes les époques de notre histoire, les hommes les plus distingués dans tous les genres, guerriers, hommes d'état, poètes, artistes, orateurs, ont toujours montré le plus grand empressement à rechercher la société des femmes, à les consulter sur leurs travaux et même sur leurs projets, et cependant toute l'instruction de nos mères se bornait à lire tant bien que mal, et à écrire sans orthographe, souvent d'une manière illisible : aujourd'hui, les lettres, les arts, les sciences sont familières aux femmes; jamais l'éducation ne les a rapprochées davantage des hommes, et jamais les hommes ne s'en sont éloignés davantage. Je suis loin de vouloir assigner des raisons à une conduite aussi étrange; plus j'y réfléchis, plus elle me semble incompréhensible. La timide ignorance de nos mères, si convaincues de la supériorité des hommes, aurait-elle vraiment quelques charmes que n'ont pas, à leurs yeux, les talents les plus brillants? Je l'ignore, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes, dans ce siècle, comptent à peine quelques jours de triomphe; autrefois elles avaient des années de bonheur et de considération.

Agréez, etc.

La marquise de R***

SPECTACLES.

Théatre-Français.

Première représentation de Zénobie, *tragédie en cinq actes et en vers, par M.* Royou, *auteur de* Phocion.

Le succès non contesté de cette tragédie, l'estime et la considération dont jouit à tant de titres son respectable auteur, doivent nous rendre très circonspects sur les observations que cet ouvrage nous a donné lieu de faire. M. Royou sait sans doute beaucoup mieux que nous tout le parti qu'il aurait pu tirer du sujet dont il a fait choix, et il ne nous conviendrait en aucune manière de donner des leçons à un écrivain qui joint autant de goût et d'érudition au talent et à l'expérience.

Mais plus un tel écrivain peut faire autorité, plus il est de notre devoir d'éclairer les jeunes gens sur les fautes qu'il a pu commettre.

Seconde femme d'Odenat, l'un des plus grands princes de Palmire, Zénobie se vantait de descendre des Cléopâtre et des Ptolémée. Ambitieuse et guerrière, elle aspirait à porter seule la couronne, et, ne

pouvant souffrir qu'Hérode, son beau-fils, fût destiné à gouverner à son préjudice et à celui de ses enfants, elle fit assassiner Odenat et son fils dans un festin, par Méonius, un de ses parents, qu'elle fit périr bientôt après.

Ce triple meurtre exécuté, Zénobie prit le gouvernement des états d'Odenat au détriment de Vabalathus, fils d'Hérode, qu'elle força de s'exiler, et qui suscita contre elle les Romains, dont il invoqua la protection; puis elle se mit à la tête des troupes, força les Perses d'accepter la paix, et devint la terreur de toute l'Asie. Elle étendit ses conquêtes depuis les bords du Tigre jusqu'à ceux de l'Hellespont, assujettit toute l'Égypte, et prit le superbe nom de reine d'Orient.

Cette princesse, altière, intrépide et infatigable, joignait à une rare énergie beaucoup de qualités propres au gouvernement; mais sa haine aveugle contre les Romains lui fit trop oublier les lois de la prudence. Zénobie ne pouvait souffrir que les Romains tinssent aucune place en Asie que sous sa protection. Quoiqu'elle eût porté sans honte, ainsi que son époux, le titre d'*Auguste*, décerné par le sénat romain, elle avait proscrit la langue latine dans ses états; et lorsque l'empereur Aurélien lui écrivit dans cette langue pour lui persuader de se soumettre à ses armes, elle lui répondit en syrien, pour prouver à l'empereur qu'elle ne consentirait pas même à la plus légère concession.

Après avoir été pendant six ans victorieuse des Romains, Zénobie fut vaincue par Aurélien en deux

batailles successives. La première coûta à l'empereur ses meilleures troupes; et peut-être n'eût-il pas gagné la seconde, s'il n'eût détourné, à force d'argent, les secours qu'elle attendait des Perses et des Arméniens.

Faite prisonnière sur les bords de l'Euphrate, Aurélien lui reprocha la témérité de ses entreprises contre les Romains. Zénobie lui répondit avec toute la fierté d'une souveraine. Les troupes demandèrent sa mort. Aurélien aima mieux la réserver pour servir d'ornement à son triomphe. Elle fut menée à Rome, chargée de chaînes d'or, et passa le reste de sa vie en personne privée, dans une maison près de Tibure.

Telle fut la Zénobie de l'histoire.

Il serait difficile assurément de trouver un plus grand caractère, et une vie plus féconde en événements favorables à la tragédie. Zénobie méditant le crime pour s'emparer de la couronne; les assassinats d'Odenat, d'Hérode et de Méonius, auraient pu fournir des combinaisons tragiques du plus haut intérêt; les droits légitimes de Vabalathus au trône de Palmire, étaient également susceptibles de produire des effets dramatiques d'un ordre supérieur. Cependant rien de tout cela n'est retracé, même épisodiquement, dans la tragédie de M. Royou : il ne s'est attaché qu'à peindre la reine de Palmire au faîte de sa grandeur, régnant paisiblement, sans remords, sans alarmes, et pleine de confiance dans l'amour et la valeur de ses soldats, qu'elle ne doute pas de voir bientôt triompher de tous les efforts des Romains. Malheureusement tout cela ne dure que

l'intervalle d'un acte. Dès le commencement du second acte, Zénobie est vaincue. Au troisième, elle se cache. Au quatrième, elle reparaît pour affronter quelques soldats furieux qui veulent l'égorger, et pour subir d'humiliantes propositions de la part d'Aurélien. Au cinquième, elle meurt sans glaive et sans poison, frappée subitement de la terreur de voir égorger ses enfants, genre de mort inusité au théâtre jusqu'à ce jour, et dont la nouveauté, si elle n'est pas trop vraisemblable, est du moins satisfaisante pour les spectateurs sensibles et délicats, qui redoutent les convulsions et les agonies des héros de nos vieilles tragédies.

Cette conception nous paraît défectueuse sous beaucoup de rapports. D'abord l'intérêt, loin de suivre la progression prescrite par les règles de l'art, s'affaiblit et décroît de scène en scène; du moment où Zénobie est vaincue, il n'y a plus de tragédie. Or, dès le second acte, sa malheureuse destinée est fixée; plus d'espoir pour elle; les fers et la honte, voilà son partage; elle n'inspire plus qu'une commisération stérile, et non cette noble pitié que produisent les grandes passions et les grandes infortunes, dont l'alternative de craintes et d'espérances laisse le sort incertain, et qui devient ainsi le plus puissant ressort de la tragédie.

En second lieu, plus un grand personnage a jeté d'éclat dans le monde, plus on a droit d'être exigeant pour l'auteur qui le transporte sur la scène dramatique. L'histoire nous a transmis les crimes de Zénobie avec des éminentes qualités, et nous ne pen-

sons pas que le poète ait le droit d'altérer, ou plutôt de dénaturer son caractère, au point de dissimuler les uns pour faire briller les autres d'un plus grand lustre: non seulement les licences de l'art ne vont pas jusque-là, mais une règle, ou plutôt un commandement du législateur, interdit formellement de pareils abus.

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
Scriptor.

A dit Horace avec une sorte de solennité qui semble prouver toute l'importance qu'il attache à ce précepte.

Nous pourrions étendre beaucoup plus loin nos observations sur les défauts qui nous ont frappés dans cet ouvrage, faire remarquer l'accumulation des péripéties, les réminiscences de plusieurs effets scéniques, l'extrême faiblesse des caractères que l'auteur a voulu placer sur la seconde ligne, et qui se montrent si peu dignes même de ce rang inférieur, que l'auteur semblerait les avoir sacrifiés à dessein au personnage principal; combinaison funeste, trop commune à nos poètes modernes, mais dont un écrivain tel que M. Royou aurait dû dédaigner de faire usage. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter surtout que l'auteur de Zénobie ait négligé de mettre en scène avec toute l'élévation et tout l'éclat dont il était susceptible, le personnage historique de Longin, dont il s'est contenté d'esquisser quelques traits. Cet illustre philosophe aurait pu, à ce qu'il

nous semble, lui fournir de très belles scènes, soit avec Zénobie, sur la nécessité où se trouvent les souverains, dans les circonstances périlleuses, de tempérer leur ardeur guerrière par la prudence et la politique, soit avec Aurélien vainqueur, sur les abus des conquêtes, et sur les dangers qui menacent la puissance romaine, lorsqu'elle sera parvenue au point de n'avoir plus rien à conquérir.... Mais le démon de la critique nous égare, et voilà que, sans nous en apercevoir, nous refaisons à notre manière la tragédie de M. Royou, lequel serait en droit de nous critiquer à son tour et de nous réduire au silence, en nous disant : « J'ai vu briller en France les plus hé-
» roïques vertus dans plusieurs princesses, qui seront
» l'admiration de la postérité, comme elles sont
» l'amour et la gloire du siècle qui les a vues naître.
» J'ai voulu rassembler tant de beaux traits dans un
» seul tableau; il me fallait un nom illustre pour
» l'attacher à ce modèle de perfection, et j'ai choisi
» celui de la superbe reine d'Orient. Je n'ai pas dû
» m'appliquer à suivre scrupuleusement les faits
» historiques de la vie de Zénobie, puisque ce nom
» n'a été pour moi que la toile sur laquelle j'ai tracé
» plusieurs traits sublimes, que tous les cœurs fran-
» çais ont recueillis. Ils m'ont tous entendu, j'ai réussi,
» mais je rends hommage de mon succès aux augustes
» personnages qui ont inspiré ma composition. »

Subjugués par des arguments aussi puissants, nous brisons nos faibles armes de critique pour nous réunir aux admirateurs sincères des belles scènes de cette tragédie, et des nobles sentiments qui y sont partout

exprimés avec autant d'énergie que de chaleur, et nous ne doutons pas que l'on ne revoie long-temps, avec enthousiasme, l'admirable princesse qui met sa famille sous la protection de ses fidèles soldats, dont le noble zèle s'enflamme à cette vue, et qui jurent tous de mourir pour les défendre; l'héroïne qui, forcée de se soustraire à une soldatesque furieuse, partage entre ses fidèles serviteurs l'aigrette précieuse dont son casque est orné, et qui, poursuivie par des assassins, se présente fièrement devant eux, et leur montre la place où leurs glaives doivent frapper.

Mme. Paradol a représenté avec beaucoup de majesté la reine de Palmire, mais elle ne mesure point assez ses forces et sa chaleur. Il est bien vrai que ce rôle est fort long et même tout-à-fait hors de proportion avec tous les autres, mais ce n'est pas une raison pour le débiter avec une précipitation qui empêche d'en entendre la moitié. Cette belle actrice a de très grands moyens, mais il faut qu'elle apprenne à les ménager; il faut qu'elle s'étudie à rompre sa prononciation, à la rendre plus flexible et plus fluide, si nous osons risquer cette expression. Le temps seul et un fréquent exercice de la scène peuvent perfectionner ses heureuses dispositions. Ses muscles, plus souples que ceux de Démosthène, n'auraient pas besoin de cailloux pour se développer plus facilement; mais peut-être faudrait-il que Mme. Paradol se mît pendant quelque temps au régime des vers de Le Mierre, de Dubelloy et de quelques autres poëtes modernes. Quand elle aurait broyé quelques milliers d'hémistiches bien rudes et bien barbares, la poésie

de Racine et de Voltaire coulerait de ses lèvres, non seulement sans peine et sans efforts, mais avec cette suavité, cette euphonie qui n'appartient qu'au langage des dieux.

C'est un peu la faute de M. Royou, si nous n'avons un tribut d'éloges à payer qu'à Mme. Paradol. Il a fait sa reine de Palmire trop grande, et tout ce qui compose sa cour infiniment trop petit. Dans cela, nous ne doutons pas que Desmousseaux, Dumilatre, et surtout Ligier, n'eussent eu une grande part au succès.

F. C.

SOCIÉTÉ DES BONNES-LETTRES.

Séance du 23 février.

M. Mély-Janin a lu des considérations sur la littérature du jour; et comme cette littérature, étouffée par la politique, est assez triste et assez pauvre, il s'ensuit qu'il était difficile qu'elle inspirât à M. Mély-Janin des idées bien fortes et des réflexions bien saillantes. Nous l'avons déjà remarqué, cette littérature se réduit presque à des réimpressions de vieux ouvrages, ou à des traductions de livres étrangers. Ce malheureux état des choses a été aperçu par M. Mély-Janin, qui a fait sentir combien la Société des Bonnes-Lettres était devenue nécessaire au salut et à la gloire des Muses françaises. La vogue de Walter et de lord Byron; le privilége qu'ont obtenu, dans ces derniers temps, leurs ouvrages, d'être lus comme des pamphlets et admirés comme des motions, auraient pu fournir la réflexion consolante que les esprits sentent un tel besoin d'échapper aux dégoûts de la politique, qu'ils ont reçu avec empressement de l'Angleterre, des distractions qu'ils désespéraient de ne point rencontrer en France. M. Mély-Janin a promis de présenter dans la suite quelques vues sur cette tournure des esprits, et sur les productions qui les occupent. Avec de l'esprit et du bon esprit, on est toujours sûr d'être favorablement accueilli par l'honorable société dont M. Mély-Janin a déja reçu les applaudissements.

M. Legrand, qui lui a succédé, a été plus heureux encore dans l'impression qu'il a produite. Les fragments de son poëme du *Silence* ont été si goûtés, que la lecture en a été plusieurs fois interrompue par des signes non équivoques de la satisfaction de l'auditoire (1).

(1) L'auteur a bien voulu nous les communiquer, et nous les publierons dans la prochaine livraison.

Séance du 26.

Nous regrettons de ne pouvoir être ici qu'historiens, et de n'avoir qu'une courte analyse à donner d'une séance qui a été jusqu'ici la plus brillante depuis l'ouverture. On y a entendu des Considérations de M. Michaud, sur les Croisades, et une épître de M. Mennechet, sur l'Enseignement mutuel. L'excellent morceau sur les Croisades est plein d'érudition, de vues neuves, de rapprochements ingénieux et souvent éloquents.

L'épître de M. Mennechet a terminé, de la manière la plus heureuse, une séance que le discours de M. Michaud eût suffi pour rendre intéressante. L'Enseignement mutuel, ou plutôt l'enjouement puéril qui s'est efforcé de substituer une méthode étrangère aux vieilles pratiques que le temps avait consacrées, a été attaqué par M. Mennechet avec une force de raison, une verve d'esprit et de gaîté qui ont enlevé tous les suffrages. Nous ne désespérons pas d'arracher cette charmante production à la modestie de l'auteur, et d'en enrichir prochainement les *Annales*. Cette pièce, d'ailleurs, a été lue avec une perfection d'autant plus digne d'éloges, que le mérite de bien lire est fort rare parmi les hommes de lettres, et M. Mennechet est vraiment un lecteur royal.

Séance du 28.

Le nom encore peu connu de MM. Hugo, qui devaient remplir à eux seuls cette séance, avait attiré peu de monde. Cependant MM. Hugo ont été accueillis avec l'indulgence qui devait s'attacher à leur âge et à leurs sentiments. M. Abel a commencé ses lectures sur la littérature espagnole. Nous avions cru jusqu'ici que cette littérature était très pauvre et qu'elle n'avait *qu'un livre*. D'après le nombre assez considérable des écrivains inconnus que M. Abel a cités, on peut croire qu'elle est très riche. Les lectures dans lesquelles M. Abel les fera plus particulièrement connaître, nous mettront à même de prononcer. M. Victor Hugo est venu réchauffer la prose de son frère par une Ode sur Quiberon, qui a été fort applaudie, et qui méritait de l'être, parce que, malgré quelques obscurités, on y trouve un sentiment profond et une poésie animée.



ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

VOYAGE PITTORESQUE ET HISTORIQUE
DU NORD DE L'ITALIE,

Par T. C. BRUNN-NEERGAARD, *etc., un volume in-fol., composé de* 48 *Planches dessinées par* NAUDET, *et gravées par* DEBUCOURT.

On a beaucoup écrit et l'on écrira beaucoup encore sur l'Italie. Il n'est pas d'homme doué d'un peu d'imagination, de savoir ou de goût, qui, en parcourant ce pays célèbre et intéressant à tant de titres, n'éprouve l'envie de le décrire, ne fût-ce que pour se rendre compte à soi-même de ses propres impressions, et ne cède ensuite à la tentation si naturelle de faire partager au public les douces et innocentes jouissances qu'il s'est procurées dans son voyage. L'antiquaire et l'historien, qui vont recherchant dans

toutes les ruines que le temps a épargnées, l'empreinte du génie des anciens peuples, et le théâtre des grands événements de l'histoire ; l'artiste attiré par la renommée des écoles de l'Italie moderne ou par les beautés pittoresques d'une contrée de tout temps favorisée du ciel ; le philosophe, aux yeux de qui la variété des usages, des mœurs privées et des institutions politiques, réclame d'abord l'attention, et excite plus puissamment l'intérêt; le naturaliste enfin qui se plaît à observer sur un théâtre borné un abrégé des merveilles et des productions de la nature, trouvent également à satisfaire leurs goûts et à perfectionner leurs études dans un pays qui offre tout-à-la-fois les plus beaux monuments de la première nation de l'Univers, les chefs-d'œuvre des Arts et des Muses modernes, les modèles de tous les gouvernements, et conséquemment des exemples de toutes les vertus aussi bien que de tous les crimes; les paysages et les phénomènes des Hautes-Alpes et des Apennins, et le magique tableau de deux mers où viennent se réfléchir tant d'imposantes images.

Toutes les parties de l'Italie n'ont cependant pas excité au même degré l'attention et la curiosité des voyageurs. Le grand nom de Rome, toujours en possession de l'admiration du monde, attire d'abord l'étranger des diverses contrées de l'Europe. On est pressé de voir Florence et d'arriver à Naples ; et l'on n'accorde guère au nord de l'Italie qu'un coup-d'œil rapide et passager. Les belles campagnes de la Lombardie, *Milan*, *Pavie*, *Parme*, *Plaisance*, *Mantoue*, *Vérone* et *Vicence*, tous ces lieux consacrés par de

si nobles souvenirs et de si admirables monuments, théâtre de la gloire militaire et de celle des arts, la patrie de Virgile, du Corrège et de Palladio; *Venise* même, malgré la singularité de sa construction et l'éclat de son existence politique, n'ont qu'imparfaitement recueilli l'hommage des voyageurs, impatients de contempler des lieux plus célèbres ou plus intéressants encore. C'est cette lacune dans nos connaissances pittoresques, que M. Brunn-Neergaard s'est proposé de remplir, et le mérite de l'exécution répond dignement à celui d'une conception si judicieuse. Accompagné d'un artiste, dont le crayon spirituel autant qu'exact, excellait surtout à rendre la physionomie des lieux, l'aspect et le caractère propre des fabriques et des paysages, M. Brunn-Neergaard a fait deux fois, dans l'intention d'en recueillir et d'en fixer les délicieuses images, le voyage du nord de l'Italie; et les vues qu'il publie ne sont cependant encore qu'un choix fait avec goût dans cette foule d'originaux plus ou moins agréables, plus ou moins fidèles. La variété des manières que l'artiste a employées pour rendre la couleur et la physionomie du pays, n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, d'après les modestes expressions de notre voyageur, un moyen de prévenir la fatigue et le dégoût qui naissent de la monotonie et de l'uniformité; le talent d'un peintre habile se renouvelle, en se répétant, comme la nature qui, dans ses plus belles productions, est toujours neuve et cependant toujours la même. Cette variété de manières est encore un artifice très ingénieux pour exprimer, autant que le comportent

les limites et les procédés de l'art, ces différences si fortement prononcées d'un paysage, tantôt voisin des Hautes-Alpes, rempli de masses gigantesques, ou enveloppé d'une atmosphère nébuleuse, tantôt abaissé au sein de riantes campagnes, sur le bord de lacs enchanteurs, et éclairé de la plus pure lumière d'un ciel éblouissant. La diversité de l'exécution répond donc ici à celle des objets; et si j'ajoute que le graveur chargé de reproduire à son tour et de traduire à sa manière la pensée de l'artiste, l'a si fidèlement rendue dans ses effets si variés, que les estampes de M. Debucourt peuvent tenir lieu des dessins originaux qu'elles représentent, et produisent, à cet égard, l'illusion la plus complète, on aura sans doute une idée juste d'un ouvrage fait pour rappeler l'Italie du nord à ceux qui la connaissent, et pour dédommager ceux qui ne la connaissent que d'après des livres, c'est-à-dire qui ne la connaissent pas.

M. Brunn-Neergaard commence son voyage à la descente du *Simplon*, et la première vue qu'il en donne, est celle de *Gondo*, où se trouve la première douane milanaise. J'ai regretté, je l'avoue, qu'il ne soit pas entré dans le plan de son ouvrage, de décrire au moins la partie supérieure de cette route du *Simplon*, unique au monde par la magnificence et la difficulté du travail, qui immortaliseront le nom français dans ces contrées, et par la grandeur et la majesté des accidents naturels que présente cette partie des Alpes. A la vérité, d'autres artistes se sont exercés sur cette scène imposante; mais le crayon de Naudet pouvait sans peine rivaliser avec eux, et de-

vait peut-être nous dédommager des froides et mesquines enluminures du *Voyage pittoresque de Genève à Milan.* M. Brunn-Neergaard traverse rapidement le *Valais*, qui ne lui fournit que bien peu d'observations. Il remarque que le célèbre prieur Murith, de *Martigny*, se plaignit à lui du silence de la société celtique de Paris ; ce qui prouve au moins qu'il existait à cette époque une société celtique à Paris, laquelle était connue à *Martigny*. M. Brunn-Neergaard remarque encore qu'à *Sion* on lui assura que le nombre des crétins y avait beaucoup diminué depuis quelques années, et il en donne pour raison *le soin qu'on a pris de l'éducation de la première enfance.* J'en connais une autre cause que j'ai été à même de vérifier sur les lieux, et que je me garderai bien de lui dire, pour ne pas affaiblir dans l'esprit d'un étranger l'estime et l'affection qu'il nous porte.

Descendu de l'autre côté des Alpes, M. Brunn-Neergaard visite les bords du *Lac Majeur* et ses *îles* enchanteresses. C'est ici surtout que notre voyageur a rencontré, sur le théâtre le plus digne de son admiration, le modèle le plus désespérant, et en même temps la concurrence la plus redoutable. Ces *îles Borromées*, célébrées et embellies à l'envi par tous les arts, et où J.-J. Rousseau eut un moment la fantaisie de placer les amours imaginaires de sa Julie, ne répondent pas complètement, il faut bien que j'en convienne, à l'idée que l'on se fait des beautés inimitables que la nature et l'art se sont plu à y répandre. C'est que d'abord l'art, avec toute la magie de ses couleurs, est impuissant à reproduire l'éclat de tant

d'images gracieuses ou sublimes, et qu'ensuite M. Brunn-Neergaard, dans un cadre et avec des moyens nécessairement très bornés, n'a pu donner à ses vues l'étendue, la profondeur et l'effet qu'on admire dans les grands dessins de Cassas et de Prestel. Mais du moins M. Brunn-Neergaard a rempli, aussi bien qu'on pouvait raisonnablement l'exiger, l'objet qu'il se proposait, de faire connaître avec exactitude le site, l'ensemble et les principaux détails du *Lac Majeur*, de ses *îles* et de ses rivages; et, indépendamment du mérite de la fidélité que je me plais à y reconnaître, plusieurs des *sept* estampes qui sont consacrées à ce lac, sont encore très agréables sous le rapport de l'exécution et de l'effet pittoresque.

M. Brunn-Neergaard ne donne que *trois* vues de *Milan*, et ce ne sont encore que des vues de détail, des fabriques rendues, il est vrai, avec l'exactitude et l'esprit qui caractérisaient en ce genre le talent de Naudet. L'auteur supplée à ce que cette partie de sa description peut avoir d'incomplet, par les détails fort intéressants dans lesquels il entre sur *Milan*, son histoire et ses monuments publics. Ce qu'il dit de l'état actuel de la fameuse *Cène* de Léonard-de-Vinci, au couvent des Dominicains, ne peut qu'ajouter au profond sentiment de douleur que fait éprouver la dégradation progressive de ce tableau; mais une réflexion bien triste qui lui a échappé, et que je ne puis cependant dissimuler, c'est que la destruction du chef-d'œuvre de Léonard ait été en grande partie consommée par les mains de la nation même, au sein de laquelle ce grand homme trouva une hospitalité

si généreuse et un accueil si digne de ses talents. Les ravages qu'occasionna dans toute la Lombardie, et particulièrement à *Milan*, l'invasion de Charles VIII, commencèrent la dégradation de la Cène, et lui portèrent les plus fâcheuses atteintes. Tout récemment, l'expédition des Français en Italie, et leur séjour à *Milan*, ont achevé de rendre ces dommages irréparables. Le réfectoire où se voyait la Cène, servit de logement aux troupes, et de théâtre à tous les dégâts qu'entraîne une occupation militaire. L'ouvrage de Léonard n'existe donc plus à présent que dans les estampes très rares gravées avant la première des restaurations successives qu'il a subies. L'un de nos plus habiles artistes qui a visité l'Italie il y a deux ans, M. Desnoyers, n'a plus retrouvé de la Cène que *trois* têtes, encore assez endommagées, qu'il doit incessamment publier; et la belle estampe de Morghen, où d'ailleurs les artistes se plaignaient de ne pas reconnaître le vrai caractère du dessin de Léonard, ne peut plus être considérée, dans l'ensemble et les détails de cette vaste composition, que comme une composition nouvelle, presque étrangère à son premier auteur.

Le *Lac de Côme*, moins connu des voyageurs que le *Lac Majeur*, et non moins digne de l'être, est l'un des principaux ornements du voyage de M. Brunn-Neergaard; les *huit* vues qu'il lui a consacrées sont certainement au nombre des plus belles et des plus propres à faire apprécier tout-à-la-fois la beauté pittoresque de ce délicieux pays, et le talent de l'artiste qui l'a reproduite avec tant de charme. Le souvenir

classique des deux Plines ajoute encore, aux yeux de l'homme instruit, un nouveau degré d'intérêt à celui qu'inspirent ce lac et ses rivages enchantés. La fameuse *Pliniana*, qui passe dans la tradition du pays pour le séjour favori de Pline le Jeune, et que M. Brunn-Neergaard a représentée avec beaucoup de soin, ne peut malheureusement soutenir cette réputation, et en voici une preuve que je crois sans réplique. Pline lui-même a décrit, dans une lettre adressée à son ami Licinius, les accidents d'une fontaine intermittente qui, comme au temps de Pline, coule encore dans la maison dite *Pliniana*. Il cherche à expliquer ce phénomène qui, du reste, a excité l'attention et exercé la sagacité de tous les savants du pays, par des raisons qu'il ne convient pas ici d'examiner : je me borne à une seule réflexion ; c'est que si cette fontaine, objet de l'admiration de Pline, et encore aujourd'hui de la curiosité des étrangers, eût coulé dans la propre maison de cet illustre écrivain, c'est une particularité dont il n'aurait pas manqué de faire mention dans sa lettre ; et le silence qu'il garde à cet égard, prouve, selon moi, qu'il faut chercher le séjour de Pline, à peu de distance sans doute, mais cependant ailleurs qu'à la *Pliniana*.

De *Côme*, M. Brunn-Neergaard revient à *Milan* pour se rendre, par *Pavie*, à *Plaisance* et à *Parme*. Cette dernière ville surtout devient pour lui le sujet de notions curieuses et de vues agréables. Le *pont du Tésin* à *Pavie*, dont il donne un dessin, ne semble pas, dans ce dessin même, mériter l'éloge qu'il en fait, d'être *un des plus beaux ponts de l'Italie*, et

plus d'un voyageur partage à cet égard mon sentiment. M. Brunn-Neergaard énonce également, sur les deux célèbres statues équestres des Farnèses qui se voient à *Plaisance*, sur la place de la cathédrale, une opinion que je ne crois pas exacte. Il admire les chevaux aux dépens des cavaliers; il me semble que les artistes pensent précisément le contraire. M. Brunn-Neergaard paraît, au reste, affectionner beaucoup *Plaisance*; les richesses naturelles de son sol et les hommes distingués qu'elle a produits, lui ont fourni un article très long et très instructif que je me contente d'indiquer à la curiosité du lecteur.

Parme, la ville du Corrège, méritait, à ce titre seul, un rang distingué dans un voyage tel que celui de M. Neergaard, et je ne crois pas non plus qu'elle ait à se plaindre de la part qu'il lui a accordée dans ses souvenirs. Toutefois, je ne sais si l'idée générale qu'il nous en donne est bien exacte. *Parme*, dit-il, *est tellement enterrée dans un fond, qu'on ne l'aperçoit qu'en y arrivant*. M. Millin assure, au contraire, *qu'une route large et plantée de beaux arbres conduit en ligne droite jusqu'à Parme, dont on découvre de loin les hauts clochers. L'arrivée est belle, et l'aspect de la ville inspire le desir de s'y arrêter*. Je dois dire, en outre, que les vues de Naudet justifient plutôt la description de M. Millin que le jugement de M. Brunn-Neergaard; et, s'il y a ici quelque erreur de la part de celui-ci, elle est si bien et si agréablement réparée par son dessinateur, qu'on aurait tort de s'en plaindre. A *Mantoue*, où nous conduit ensuite M. Brunn-Neergaard, ce qui l'intéresse le plus, après

les grands ouvrages de Jules Romain, c'est la patrie de Virgile, c'est le modeste hameau qui s'enorgueillit de son nom, et les touchants souvenirs qui s'y rattachent. M. Bruun-Neergaard visite le village de *Pietola* avec l'enthousiasme d'un poète, et, ce qui vaut mieux encore en cette occasion, avec le fidèle crayon de Naudet. Il décrit les honneurs rendus à Virgile par les Français, devenus maîtres de son pays, et il oublie, ou plutôt il se garde bien de dire que, dans cette fête, si intéressante par son objet, mais si déplorable par les circonstances qui la produisirent, et dont le véritable héros était un général français, le buste de Virgile, monument sacré de la vénération et du culte des Mantouans, fut remplacé par un plâtre, tandis que l'original en marbre voyageait en poste pour le Musée de Paris. Ajouterai-je que cet original même, quoique consacré par une tradition antique, n'offre aucun caractère d'authenticité ? Non; j'imiterai, sur ce point, la réserve de notre voyageur. S'il est des illusions respectables, c'est sans doute celle qui, dans la patrie de Virgile, s'attache encore à son image ; et il ne convient pas à la critique de se montrer impitoyable, comme la victoire.

Bergame et le *Lac de Garde*, presque ignoré des étrangers, le *Véronais* et le *Vicentin*, terminent le premier volume du voyage de M. Bruun-Neergaard, et le terminent de la manière la plus propre à faire vivement desirer que cette belle entreprise se poursuive et s'achève avec le même soin et la même exactitude. Plusieurs des vues des pays que je viens d'indiquer, sont d'un effet extrêmement remarquable,

qui ne peut qu'ajouter à la haute idée que M. Debucourt a donnée de ses talents. La sepia, le bistre, la plume, le crayon, la mine de plomb sont tour-à-tour maniés par cet artiste avec une égale dextérité, et il n'est pas une seule de ces planches, si variées dans leur exécution et si semblables par leur mérite, qui ne soit digne, à quelque égard, de servir d'étude aux paysagistes, comme il n'en est aucune qui ne se recommande par d'intéressants souvenirs ou d'agréables images.

Raoul-Rochette.

POÉSIE.

Fragments d'un Poëme sur le Silence, *lus à la Société des Bonnes-Lettres, par M.* Legrand (1).

Messieurs,

Si un des plus grands poètes dont la France s'honore n'était jamais assez court à son gré, tant il craignait d'ennuyer ses lecteurs! quelle doit donc être la frayeur de l'humble nourrisson des Muses qui ose réciter des vers à un auditoire choisi? Et si c'est toujours un tort d'être long ou de le paraître, ce tort ne devient-il pas plus grave encore dans le poète ou l'orateur qui se propose de parler sur le *Silence*? Toutefois, pour ne pas m'exposer entièrement à la juste rigueur de cette censure, je tâcherai d'abuser le moins possible de votre indulgente attention. Je me bornerai donc à vous lire quelques fragments de ce poëme, divisé, en trois chants.

Le premier traite du Silence dans les grandes scènes de la nature;

Le second, du Silence comme expression de quelques pensées de l'esprit ou de quelques émotions de l'ame;

(1) Voyez la dernière Livraison, page 367.

Le troisième, du Silence dans la conversation. Il devient alors un art, celui d'écouter.

J'aurai l'honneur de soumettre aujourd'hui à vos lumières le début et la fin du premier chant, et quelques fragments des deux autres :

Amant respectueux de la douce Harmonie,
Fils de la Solitude, et père du Génie!
Silence! je t'invoque, et pardonne à ma voix,
Si, pour te célébrer, j'ose enfreindre tes lois.
Demandez aux docteurs : Qu'est-ce que le Silence ?
Ils vont répondre tous que du bruit c'est l'absence.
De l'explication il faut se contenter;
C'est la seule : pour moi, je ne puis l'adopter.
Quoi! cet être moral, et non pas fantastique,
Plus merveilleux encor que ce dieu poétique,
Dont l'art pouvait soudain prendre dans l'univers
Les formes, les couleurs de mille objets divers;
Ce Silence, qui, morne avant que le ciel gronde,
Inspirateur au sein de la grotte profonde,
Dans les prés, les vallons, riant, délicieux,
Au haut des monts, sublime, au fond des bois, pieux,
Existe dans le temps ainsi que dans l'espace,
Représente la force aussi bien que la grâce,
Peint nos affections, exprime tour-à-tour
La pitié, la terreur, et la haine et l'amour;
Emeut, frappe, saisit, repousse, attire, enflamme :
Secret de la nature et mystère de l'ame!...
Tout cela ne serait que l'absence du bruit ?
S'il est vrai, j'aime mieux, plus sensible qu'instruit,
Poète heureux plutôt que raisonneur habile,
Ne pas toucher un point qui troublerait ma bile,
Et du Silence enfin parcourant les effets,
Sans connaître sa cause, admirer ses bienfaits.

Suit la description d'une belle nuit, où tous les globes lumineux qui roulent en silence sur nos têtes, racontent si éloquemment la gloire du Créateur, suivant la magnifique expression du grand roi prophète et poète. Ce silence est du genre le plus sublime.

Vient ensuite le tableau d'une mer calme. Ce silence majestueux me conduit à cet autre silence, terrible avant-coureur des tempêtes, des tremblements de terre, des éruptions de volcans. Cette loi de la nature est commune aux sociétés humaines dans lesquelles un calme trompeur précède souvent les grands orages politiques qui amènent de sanglantes catastrophes, le bouleversement et la chute des empires.

Après avoir peint rapidement le silence d'un champ de bataille quelque temps après l'action, je passe à l'enceinte silencieuse qui renferme les dépouilles des objets de nos affections les plus chères et de nos regrets les plus touchants. En sortant de l'asile de la mort, toute distraction est pénible, tout bruit insupportable. L'imagination aime à se reposer sur quelque tableau qui soit en harmonie avec la douleur. Je me place sur une éminence d'où je découvre un paysage que la lune frappe de ses premiers rayons, et revêt d'un coloris uniforme et gracieux.

Le Silence est alors mélancolique et doux.
Mais aux champs où fut Troie, à Thèbes, à Palmire,
Dans ces lieux si vantés qu'un voyageur admire,
Il prend un caractère auguste et solennel.
Il est toujours nouveau ce Silence éternel,

Monarque du désert, souverain d'un royaume
Dont on cherche le nom, la place, le fantôme,
A travers les débris de ces vains monuments,
D'un énorme cadavre antiques ossements,
Et qui, dernier vainqueur des guerres intestines,
Règne sur les tombeaux et dort sur les ruines.

Moins riche en souvenirs, en images moins grand,
Dans un château gothique il tient le second rang.
Quel est à l'horizon ce fils de la montagne,
Géant contemporain des preux de Charlemagne?
Au sein du vieux manoir, debout, je vois encor
La tour près de laquelle, au son bruyant du cor,
Se rangea tant de fois, sous la noble bannière,
Des vassaux belliqueux l'élite printanière.
Ces murs dont vingt assauts ont abaissé l'orgueil,
Semblent enveloppés d'un long voile de deuil;
Cette porte, ces cours que la ronce a couvertes,
Aux pas de l'étranger depuis mille ans ouvertes;
Ces combles où des nuits voltigent les oiseaux,
Et ces chambres sans voûte, et ces tours sans créneaux,
Et l'unique habitant de ce fort solitaire,
Portent dans l'ame émue un trouble involontaire;
On dit même aujourd'hui qu'au seul nom de beffroi,
Les échos d'alentour semblent frémir d'effroi.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Du château descendons à l'obscure chaumière,
Où du siècle inondé d'un torrent de lumière,
Glisse un rayon douteux qui l'éclaire à demi:
Le clair-obscur souvent du bonheur fut l'ami.
Heureux, trois fois heureux celui de la nature,
Qui, sans trop admirer le chantre d'Epicure,
Sans livres précieux, et même sans journal,
Dans les champs paternels vit sous le toit natal.

Rien ne trouble sa paix : ni les rumeurs des villes,
Ni le tumulte affreux des discordes civiles,
Ni l'horrible fracas qu'un trône chancelant,
Par le crime usurpé, doit faire en s'écroulant.
Il n'entend pas au club, au palais, au théâtre,
Et dans ce beau salon que le siècle idolâtre,
Mille voix s'écrier tour-à-tour, à-la-fois :
Bravo ! paix ! écoutez ! à bas ! à l'ordre ! aux voix !
Et ce débordement de phrases rebattues
Qui ferait au Silence ériger des statues.....
Mais les bois, ses enfants, lui donnent en retour
De véritables biens, de l'ombre et leur amour ;
Et soit qu'il s'achemine à l'humble presbytère
Qui renferme un trésor dont Dieu sait le mystère ;
Soit qu'après l'*Angelus* il retourne au hameau,
Alors qu'on n'entend plus les sons du chalumeau ;
Il trouve aux deux foyers, séjour de l'innocence,
La Justice et la Paix, compagnes du Silence.

En réfléchissant, Messieurs, aux maladies qui affligent le corps social, on serait quelquefois tenté d'en attribuer la plus grande partie à l'usage, ou plutôt à l'abus de la parole. Cette réflexion m'a inspiré les vers suivants qui ouvrent le second chant :

Lorsque du Créateur la puissance féconde
D'une vile poussière eut fait le roi du monde,
Eut caché dans son corps ce feu pur et divin,
Que dans l'hôte des bois on chercherait en vain,
Par le don précieux d'une éclatante marque,
Il voulut des sujets distinguer le monarque ;
Et l'homme eut la parole, et ses premiers accents
Elevèrent à Dieu ses vœux reconnaissants.
A peine des cités les remparts s'étendirent,
Qu'aux arts interrogés les besoins répondirent.

Le sordide intérêt corrompant tous les cœurs,
L'organe des pensers révéla des fureurs;
Et Dieu vit les humains acharnés à la guerre,
En blasphémant le Ciel, ensanglauter la terre;
Noir tableau qui réveille un affreux souvenir!
Ainsi ce même don qui sut nous réunir,
Mit à notre union d'invincibles obstacles!
Ainsi cet instrument qui fit tant de miracles,
Et dont la merveilleuse et noble faculté
Semblait élever l'homme à la Divinité,
Par un terrible effet de sa première chute,
Le fit presque descendre au-dessous de la brute!

Que firent alors les sages des temps anciens pour se préserver de la contagion générale? Ils se créèrent une solitude au sein même de la société; ils fortifièrent leurs pensées par la méditation; ils cherchèrent dans l'étude la véritable destination de l'homme.

Et leurs cœurs nourrissaient, à l'ombre du silence,
Des solides vertus la seconde semence.
Platon de la parole oubliait l'heureux don,
Alors qu'en sa retraite il rêvait au phédon.
Le génie étonnant que Stagyre a vu naître,
Eût-il jamais été le rival de son maître,
Et sur tout l'univers porté son vol hardi,
Sans le Silence heureux qui l'avait agrandi?
L'Italie honora le savant Pythagore.
Qui forma son esprit? C'est le Silence encore.
Des disciples zélés qui suivirent ses lois,
Durant un lustre entier la bouche fut sans voix.
De l'église aux chrétiens citerai-je les pères?
Augustin, Chrysostôme, et ce peuple de frères
Qui, jurant à l'autel un silence pieux,

Ont quitté les faux biens, combattu les faux dieux,
Et de nos livres saints graves dépositaires,
Ont transmis jusqu'à nous leurs pages salutaires.
Dans leurs cloîtres muets, des lettres, des beaux-arts,
On vit se rassembler les monuments épars,
Comme en nos souterrains profonds et taciturnes,
Se pressent des héros les sépulcrales urnes.

Mais, Messieurs, si le Silence a dicté des ouvrages sérieux et utiles aux écrivains qui, en travaillant pour la morale et la religion, ont si évidemment contribué au bonheur de l'espèce humaine, fut-il moins favorable à ceux dont le soin de nous plaire fut le principal objet ?

Oui, c'est par le Silence et dans la solitude
Que furent inspirés les poètes fameux;
Il faut les imiter pour être grands comme eux.
L'astre brillant du jour a terminé la route,
Et la nuit jette au loin sur la céleste voûte
Un long voile d'azur parsemé de saphirs;
L'eau coule avec lenteur : les oiseaux, les zéphirs
Ont suspendu leurs chants, retenu leur haleine;
Aux villages lointains, dans les bois, dans la plaine,
Tout se tait. Le sommeil, sur son trône établi,
Des chagrins écoulés verse l'heureux oubli.
Oh! qu'il est doux alors d'admirer la nature!
Dieu! quel charme secret, quelle volupté pure,
Quelles émotions, quels sentiments divers!
C'est l'essor du poète et l'instant des beaux vers.
C'était l'heure où l'amant, le favori des Grâces,
Racontait d'Ilion les célèbres disgrâces;
Où l'auteur d'Andromaque, en vers trempés de pleurs,
Aimait à soupirer ses tragiques douleurs!

. . . .

Il est une muette et bien douce éloquence.
Après les longs ennuis d'une cruelle absence,
Voyez la bonne mère et son vertueux fils,
Par un sort imprévu tout-à-coup réunis :
Dans les premiers transports de leur vive tendresse,
Leur bonheur est un songe, et leur joie une ivresse.
Vingt fois ils ont voulu s'exprimer... et vingt fois
La surprise et l'amour ont étouffé leurs voix :
Ah! que pour eux alors le Silence a de charmes!
S'il embellit la joie, il enchante les larmes.
La mort en vous frappant des plus terribles coups,
Vous ravit-elle un père, un enfant, un époux?
Vous fuyez l'importun qui parlant à merveille,
Sans toucher votre cœur étourdit votre oreille :
Mais qu'un ami s'approche, et, vous serrant la main,
De pleurs silencieux inonde votre sein.
Oh! d'un sentiment vrai délicieuse image,
Quelle est donc ta puissance! A ce muet langage,
Dans vos sens étonnés coule un baume enchanteur,
Et l'absence du mal est plus que le bonheur.

FRAGMENT DU IIIe. CHANT.

Soyons de bonne foi : dans nos cercles charmants,
De l'ennui déguisé trompeurs amusements,
Que disons-nous? Des riens; j'aime autant ne rien dire.
Eh! quoi, grave censeur! veux-tu donc interdire
Aux hommes de bon ton, aux femmes du bel air,
Ce trait rapide et fin, qui, prompt comme l'éclair,
Réveille en le piquant l'esprit le plus malade?
Et faut-il qu'on ressemble à ce pédant maussade

Qui, dans son froid mérite, incessamment reclus,
Écoute, ne dit mot... et n'en pense pas plus?
Non; mais si vous avez le don de la parole,
Pourquoi d'un art divin faire un talent frivole,
O femmes! dont l'esprit délicat et léger,
Sur la fleur des sujets se plaît à voltiger.
L'orateur éloquent doit vous plaire sans doute.
Mais vous charme-t-il moins celui qui vous écoute?
Si vous répondez vrai, vous direz, j'en suis sûr,
Que son tact est plus fin, que son goût est plus pur.
. . . .

MÉLANGES.

LA VIEILLE FILLE,

NOUVELLE,

Par Mme. S. P., auteur du Prêtre.

Il était près de midi; le jeune Edmond de Rancey, enfoncé nonchalamment dans un vaste fauteuil, et enveloppé dans une robe de chambre de piqué blanc, prêtait une attention distraite aux remontrances respectueuses par lesquelles le plus patient, le plus fidèle des vieux serviteurs cherchait à le tirer de sa rêverie. Enfin le bon Germain, usant des priviléges que lui donnaient trente ans de service dans la famille, se permit une attaque plus directe contre la préoccupation de son jeune maître; et, faisant précéder sa phrase par un soupir: « Ah! Monsieur, dit-il, » si votre oncle vivait, comme il souffrirait de vous » voir perdre ainsi les plus belles heures du jour! » Il connaissait l'emploi du temps, cet excellent » homme, et la fortune qu'il vient de vous laisser » en est une bonne preuve. » —« Tu conviendras, du

» moins, Germain, qu'il m'a dispensé, par cela
» même, d'être aussi actif que lui. »

Un long silence suivit : Germain n'était pas prompt à trouver les réparties ; mais après un quart-d'heure de réflexion, il prit ce qu'il croyait être un air fin, posa son coude sur le dossier du fauteuil d'Edmond, et poursuivant l'entretien comme s'il n'eût point été interrompu : « Monsieur me permettra peut-être de
» lui faire observer, dit il, que mon maître ne don-
» nait pas tout son temps aux affaires, il en consa-
» crait une bonne part aux dames ; et il me semble,
» soit dit sans fâcher Monsieur, que ce qui plaisait
» à l'oncle à soixante ans, pourrait distraire le neveu
» à vingt-quatre. — Eh! Germain, cet oncle dont
» je chéris la mémoire, m'apprit lui-même combien
» les femmes sont dangereuses. — Monsieur, mon
» maître pouvait parfois médire des dames, quand
» on est vieux cela amuse ; mais enfin il les fréquen-
» tait souvent. — Par curiosité. — Par intérêt, Mon-
» sieur. — Eh non, Germain ; il les regardait en
» philosophe, étudiait leurs ruses, se plaisait à ob-
» server leur manége et leur coquetterie. — Il les
» aimait, Monsieur. — Germain, il les connaissait
» trop pour cela. — Il les aimait, vous dis-je ; » et se redressant ici, comme pour donner plus de poids à ce qu'il allait ajouter : « Monsieur oublie sans
» doute que j'ai été pendant vingt-cinq ans son valet
» de chambre. »

Soit qu'Edmond trouvât la réponse sans réplique, ou qu'il fût fatigué des interruptions du vieux serviteur, il fit faire un demi-tour à l'un des pieds de

son siége, et se renfonçant encore plus profondément dans les coussins de sa bergère, il opposa ainsi victorieusement la force de sa volonté aux raisonnements de Germain.

En cet instant la pendule sonna midi. « Monsieur » ne trouve-t-il pas à propos, demanda le valet de » chambre, que je fasse dire à la vieille amie de » mon ancien maître, qu'elle ne doit pas l'attendre » pour déjeuner? — Non, non, Germain, je dois » des égards à Mme. de Mériadec; elle compte sur » moi, et je vais m'habiller. »

En achevant ces mots, Edmond se soulevant avec effort sur les deux bras de son fauteuil, parvint à s'en arracher; et il s'avançait indolemment vers sa toilette, lorsqu'un de ses domestiques vint lui annoncer que deux dames desiraient lui parler. « Que » peuvent-elles me vouloir, dit Edmond avec hu- » meur? et pourquoi leur avez-vous fait connaître » que j'étais chez moi? vous savez que je n'aime pas à » être dérangé le matin. — Monsieur, répondit le » domestique, elles n'ont que deux mots à vous » dire; et leur extérieur, leur maniere de s'expri- » mer... en vérité j'espère que Monsieur m'excu- » sera; mais j'aurais cru leur manquer de respect en » leur disant de revenir. — Mon cher maître, il » faut savoir ce qu'elles veulent, » reprit alors Germain, qui s'était empressé de faire disparaître le désordre de la chambre, « peut-être ont-elles quel- » que service à réclamer de vous, et vous êtes si » bon qu'elles ne s'en iront pas sans être satisfaites.

» — Hé bien donc, finissons-en, et faites entrer ces » femmes. »

Edmond avait à peine jeté de côté le foulard qui couvrait sa tête, et passé ses doigts dans les boucles de ses cheveux blonds, lorsque le domestique introduisit les dames que suivait un laquais couvert d'une livrée modeste. La plus âgée ayant porté ses yeux sur Edmond qui s'avançait vers elle, ne put retenir un mouvement de surprise, qui sans doute fut réciproque, car le jeune homme s'attendait peu à voir paraître deux personnes aussi complètement bien. Mais réprimant promptement le léger embarras qu'elle avait éprouvé : « On m'a fait l'honneur, Mon» sieur, dit-elle avec modestie, de me compter au » nombre des dames chargées d'intéresser l'humanité » des heureux du siècle en faveur des pauvres; M. » de Rancey est désigné sur la liste confiée à mes soins » comme un vieillard riche, et de plus charitable; » j'espère que l'erreur qui a été commise ne s'étend » qu'au premier de ces titres, et que si, par suite de » cette erreur, ma démarche est peu convenable, » elle ne sera du moins pas infructueuse pour mes » pauvres amis.

— » Les renseignements que vous avez reçus, Ma» dame, répondit Edmond, après avoir essayé vai» nement de faire accepter des siéges aux étrangères, » étaient parfaitement exacts avant que j'eusse eu le » malheur de perdre l'oncle qui prit soin de ma » jeunesse; depuis trois mois seulement je porte seul » un nom qu'il avait entouré d'estime..... » Ici Edmond eut besoin de s'arrêter, et son émotion lui va-

lut, de la part des Dames, un regard plein d'intérêt. Il reprit d'une voix plus ferme : « L'honneur que je » reçois en ce moment est encore un bienfait de cet » oncle regretté, et c'est un de ceux dont je me » plairai à conserver le souvenir. » Alors prenant dans son secrétaire un rouleau d'or, il le mit dans la bourse que portait le domestique des deux inconnues. « Les malheureux, lui dirent-elles, prieront » pour leur bienfaiteur, et le Ciel daignera exaucer » leurs vœux. » Elles allaient sortir, Edmond les retint. « Ne pouvant espérer d'être une seconde fois » visité par des anges, veuillez du moins m'indiquer » comment je pourrai m'associer encore à leurs » bonnes œuvres? — En faisant déposer vos offrandes » au bureau de charité dont voici l'adresse. » Et se dérobant à de nouvelles questions, elles se hâtèrent de prendre congé.

Après leur départ, Germain regarda son maître d'un air triomphant : « Eh! bien, Monsieur!... — Eh! » bien, Germain! — Quand je vous disais que les » Dames seules pouvaient dissiper votre tristesse; » depuis cinq minutes vous n'êtes plus le même; le » bonnet de nuit, le fauteuil et l'ennui, tout cela est » bien loin. — Qu'en veux-tu conclure, mon vieil » ami? Pouvais-je recevoir des Dames, assis dans une » chaise-longue? Au reste, je conviens que ces » femmes... J'en ai peu vu d'aussi bien; elles ont » un air de dignité, de modestie; elles exercent » d'ailleurs un noble emploi...... une mission respec- » table. — Oh! Monsieur, avez-vous remarqué com- » me la jeune est fraîche et jolie! — Sans doute,

» mais la physionomie de l'autre est plus intéres-
» sante, plus expressive... Cependant, laissons là
» cette visite; l'heure me presse, et je veux aller
» faire agréer mes excuses à Mme. de Mériadec, sur
» le retard que m'a causé ce contre-temps. »

Germain se hâta d'achever la toilette de son maître, et il eut la satisfaction de voir ses soins mieux accueillis qu'à l'ordinaire. Edmond sourit deux ou trois fois des expressions flatteuses par lesquelles il cherchait à faire naître en lui le desir et l'espoir de plaire; au lieu de mettre un terme, ainsi que cela lui arrivait souvent, au bavardage de son valet-de-chambre, il s'en amusa quelques instants, et sortit enfin de chez lui beaucoup moins triste qu'à son ordinaire.

« Dieu soit loué, se disait Germain en le suivant
» de l'œil, il y a long-temps que je ne l'ai vu si
» dispos; c'est pitié qu'un beau jeune homme s'aban-
» donne à la mélancolie, tandis qu'il n'a que des
» raisons de remercier la Providence. »

Le dévoué domestique avait, à cette époque, épuisé tous les moyens que son attachement lui avait suggérés, pour arracher son maître à l'état de langueur et d'inertie dans lequel il était plongé. Edmond paraissait insensible à la position brillante qu'il pouvait occuper dans la société, comme aux avantages que devaient lui procurer une figure charmante, un esprit orné, une réputation que nul faute de jeunesse n'avait entachée; sans convenir qu'il eut des chagrins, des desirs ou des regrets, il retombait sans cesse dans une noire consomption, et y demeurait des journées entières.

C'était réellement une perte pour la société que celle d'un beau jeune homme de vingt-quatre ans, possédant soixante mille livres de rentes. D'aimables cavaliers voulurent, par pure amitié, entreprendre ce qu'ils appelaient la guérison de son esprit; pour le distraire, on monta ses chevaux, on donna des fêtes chez lui, on lui fit prendre des loges à tous les spectacles, on porta même l'attention jusqu'à vouloir *lui ménager un attachement.* Mais ici les amis échouèrent. Edmond prétendit conserver au moins l'indépendance de son cœur; il se soumit du reste assez facilement aux usages du jour, parce qu'ils caressaient sa paresse et sa nonchalance. S'il consentait parfois à se laisser conduire le matin chez trois ou quatre femmes, il savait qu'il n'avait pas besoin de toilette pour s'y présenter; qu'il pourrait à son aise s'étendre sur un canapé, répondre par monosyllabes, et paraître occupé de tout autre chose que de la maîtresse de la maison. Parvenait-on à l'entraîner au bal, il savait encore qu'il est du meilleur ton de n'y point danser, surtout lorsque les Dames manquent de cavaliers. Tous ces travers ne choquaient nullement Edmond, parce qu'ils naissent de l'oisiveté du cœur, et que le sien était entièrement vide. S'il eût aimé, M. de Roncey eût honoré l'objet de son choix en le respectant dans toutes les femmes, car il était susceptible des sentiments les plus tendres, et peut-être devait-il à leur extrême délicatesse cette langueur et cette apparente froideur dont tant de belles étaient choquées.

Edmond, arrivé chez Mme. de Mériadec, apprit avec

peine qu'elle était sortie pour faire quelques visites. Il résolut de l'attendre, et passant du salon dans un joli jardin, il s'enfonça dans un bosquet qui s'étendait autant que pouvait le permettre l'exiguité du terrain, et servait par ses détours, adroitement ménagés, à masquer les murs de clôture.

La solitude et le silence ne pouvaient manquer de convenir à la disposition morose du jeune homme; il retomba dans ses pensées habituelles par la facilité de s'y livrer en toute liberté. Il marchait à pas lents, s'arrêtait parfois tout-à-coup, et reprenait sa marche avec plus de vivacité, suivant que les idées se pressaient en lui. Une espèce de banc rustique s'offrit à sa vue; il s'y coucha, et cédant au besoin de s'attendrir sur lui-même, il promena son souvenir sur le tableau des peines réelles ou imaginaires qui l'empêchaient de jouir de la vie; déjà son front se chargeait de plus en plus de soucis et d'ennuis, des soupirs étouffés s'échappaient de son sein, lorsque madame Mériadec vint le rejoindre.

La marche lente et mesurée de cette dame ne put tirer le jeune homme de la rêverie dans laquelle il était plongé; elle arriva donc près de lui, et surprit tout l'embarras d'une tristesse qu'il n'avait pas eu le temps de concentrer. Émue à la seule idée qu'Edmond pût avoir des chagrins secrets, elle voulut tenter de soulever le poids qui semblait peser sur son cœur, et crut que l'instant était venu de connaître enfin la cause de sa préoccupation habituelle, de ses longs ennuis, de ses vagues méditations dont, jusqu'alors, elle avait respecté le mystère.

Cette aimable vieille femme, alors âgée de soixante-dix ans, avait conservé toute la jeunesse de son imagination, et presque de son cœur; elle avait besoin d'être affectée; aussi les peines de ses amis la trouvaient toujours sensible : elle se les appropriait en quelque sorte; toujours indulgente et bonne, elle se souvenait.... et savait entretenir chacun de ce qu'il avait besoin d'entendre. L'aimable égalité de son caractère, son esprit vif et gai, la manière originale dont elle se plaisait à envisager toutes les situations de la vie, les nuances fines et délicates qu'elle savait y découvrir, faisaient rechercher sa société par les gens les plus spirituels et les plus instruits. Elle était l'objet de l'admiration et du respect de tous; leur bienveillance se plaisait à retrouver des traces de son ancienne beauté, à travers les rides de la vieillesse; et, de son côté, elle mettait en usage, pour leur dissimuler les ravages du temps, tout ce qu'un bon goût, exempt de recherche, peut trouver de palliatifs: son vêtement, toujours conforme à son âge, avait une rectitude, une propreté soignée qui lui donnait presque de la grâce; elle portait l'attention sur elle-même, et la crainte d'offrir en sa personne quelque chose de disgracieux, au point d'interdire à sa voix certaines cordes trop hautes, elle n'élevait jamais le ton; elle parlait doucement; et, grâce à ces précautions, son organe n'avait pas ce timbre fêlé de la vieillesse, si discordant à l'oreille; enfin elle était femme encore à cet âge où les sexes semblent être confondus. On eût pu lui appliquer ce joli mot de Fontenelle : L'Amour

a passé par-là. Tout en elle invitait donc à la confiance comme à la vénération, et de plus elle chérissait tendrement Edmond, car elle avait aimé sa mère.

« Edmond, mon cher enfant, lui dit-elle en souriant et prenant place près de lui; faut-il que je
» pense que l'aspect pittoresque de ce boulingrin,
» de cette petite grotte en coquillages, et même
» de ces pauvres arbres dépouillés de feuilles, a
» fait naître cette rêverie profonde dans laquelle je
» vous ai trouvé plongé? Je n'ose en vérité le croire.
» Thiébault, mon jardinier, a sans doute beaucoup
» de talent; mais le genre romantique n'est pas son
» fort. Quel que soit d'ailleurs le calme de ces
» lieux, les Dryades et les Amadryades n'oseraient
» passer les barrières de Paris pour y chercher un
» refuge; la fumée des cheminées environnantes en
» éloigne jusqu'aux petits oiseaux : il faut donc être
» bien riche de son propre fonds pour trouver du
» charme à rêver en ces lieux. — Ne dépréciez pas
» ainsi ce joli jardin, répondit Edmond; on y trouve
» un tapis de verdure, des bosquets, de la solitude
» surtout, et, sous ce dernier rapport, je le pré-
» fère à nos plus belles promenades. — Mon jeune
» ami, reprit madame de Mériadec, je sais tout ce
» qu'on peut dire sur la poussière, la foule et la
» contrainte importune que l'on trouve dans les lieux
» publics; mais toutes ces déclamations ne font pas
» qu'ils soient moins fréquentés. Les vieilles gens
» qui, comme moi, ne sauraient s'y hasarder sans
» imprudence, devraient seules avoir le privilége

» d'en médire ; mais, à votre âge, il faut aimer le
» monde et ses plaisirs ; il est naturel de pré-
» férer une promenade où l'on voit de jolies fem-
» mes, de brillantes toilettes ; où l'on rencontre
» des amis, où l'on peut, à son gré, lire les ga-
» zettes et causer de la nouvelle du jour ; il est,
» dis-je, tout naturel de préférer ce centre agréa-
» ble, au cadre rétréci dans lequel je viens de vous
» trouver placé. On doit avoir l'esprit de son âge
» comme l'esprit de son état ; vous le savez, les
» fruits mûrs avant le temps ont moins de sa-
» veur et de parfum ; voilà pourquoi, mon cher
» Edmond, si vous me permettez de vous le dire,
» votre raison m'effraie au lieu de me satisfaire. —
» En vérité, dit Edmond en souriant, rien n'est
» moins alarmant que ma prétendue raison, et vôtre
» sollicitude s'égare : si la nature de mes rêveries
» vous était connue, je suis fondé à supposer que
» vos craintes prendraient un autre cours, et que
» le prétendu sage ne vous paraîtrait qu'un jeune
» fou. — Je vous assure, Edmond, que j'aurais du
» plaisir à voir mes idées sur vous subir cette mé-
» tamorphose. Confiez-vous à moi ; vous savez que
» je vous aime, que je ne suis point grondeuse ; une
» véritable compassion pour vos souffrances, quel-
» ques conseils, et mon intervention si elle peut vous
» être utile, voilà ce que je vous offre. » Et comme
Edmond soupirait en levant les yeux au ciel : « Cou-
» rage, mon ami, continua-t-elle, en lui serrant af-
» fectueusement la main, et soyez sûr que vous

» éprouverez quelque soulagement à m'ouvrir votre » cœur.

—» Hélas! Madame, dit Edmond, ma confiance vous » est acquise; mais sais-je bien moi-même le secret » de ma tristesse? Trop jeune encore, peut-être, je » perdis les illusions par lesquelles je me plaisais à » embellir mon existence. Mon respectable oncle, » redoutant l'influence que devait avoir sur mon » sort l'impétuosité de mes passions, crut devoir me » faire connaître tous ses malheurs: les femmes seules » les avaient causés. Il fut trahi par une amante, aban- » donné par une épouse, et les plus noires circons- » tances accompagnèrent ces perfidies. Éclairé par » son exemple, je redoute maintenant un sexe trom- » peur; je sens trop que dans les rapports de cœur, » je donnerais plus que je ne recevrais, et j'aime » mieux rêver le bonheur que de caresser sa res- » semblance.

—» Quoi! mon cher Edmond, dit alors madame de » Mériadec, surprise et en même temps charmée de » trouver tant de sensibilité à son jeune ami, votre » tristesse, vos graves réflexions, votre dégoût de » la société, tout cela est produit par le combat que » votre cœur soutient contre votre raison? — Oui, » Madame, et cette dernière n'est pas toujours triom- » phante; souvent je regrette le bandeau qui couvrait » mes yeux, le prestige est détruit, le besoin d'être » heureux subsiste encore, en dépit de ce que je » sais, en dépit de ce que je vois chaque jour. »

Madame de Mériadec fut touchée de l'expression

avec laquelle Edmond prononça ces mots. Cependant reprenant la parole au bout de quelques instants, et mêlant une nuance de gaîté au ton affectueux qu'elle employait : « Expliquez-moi, dit-elle,
» mon cher enfant, par quel incroyable effort un
» être, bon et sensible, croit devoir affecter les de-
» hors déplaisants, de la fatuité et de l'indifférence ?
» pourquoi contraignez-vous vos sentiments natu-
» rels au point de vous montrer sauvage et pres-
» qu'incivil avec les femmes ? — Vous voyez
» bien, répondit Edmond, que si je laissais deviner
» toute la faiblesse de mon cœur, j'attirerais sur moi
» cette sorte de ridicule que le monde attache à
» l'exaltation de l'âme ! Mais je redoute encore un
» danger bien plus grand : je suis jeune et riche ;
» si l'on connaissait mes véritables idées sur l'amour
» et sur les femmes, tout en m'accusant d'exagéra-
» tion et de folie, sans doute quelque dame me
» prendrait en pitié, peut-être daignerait-elle pous-
» ser la compassion pour moi jusqu'à revêtir l'en-
» semble de grâces et de vertus qu'il faudrait pour
» m'enchaîner à jamais ; bientôt aveuglé parce que
» je suis sensible, j'embrasserais avidement une
» chimère ; un être tout rempli d'artifices me men-
» tirait l'amour, et je sacrifierais enfin mes rêveries
» et mes espérances pour quelques jours d'illusion.
— » J'aime à voir, mon ami, dit madame de Mé-
» riadec, qu'en dépit de vos préventions, vous ne
» repousserez pas le bonheur s'il se présente à vous ;
» mais, croyez-moi, allez au-devant de lui, ne laissez
» pas votre jeunesse se charger d'ennuis et de lan-

» gueurs; gardez-vous, mon cher enfant, de considé-
» rer le monde avec des opinions toutes faites. Il
» est un certain nombre de vieux préjugés que vos
» contemporains semblent adopter pour se dispenser
» de penser, d'examiner, de juger par eux-mêmes;
» avec ces vieilles observations générales qui ad-
» mettent de nombreuses exceptions, on croit avoir
» dans la tête toute l'expérience des siècles; et dans
» l'âge de la confiance et de la bonne foi, on apporte
» dans le monde un esprit prévenu et des idées
» fausses. C'est une erreur de la plus petite espèce,
» que de croire les hommes plus méchants qu'ils ne
» sont. Il existe encore de beaux caractères; nous
» avons parmi nous des femmes estimables, mais il
» faut savoir les distinguer, et, pour faire l'appli-
» cation de ma morale, dites-moi, cher Edmond,
» quelles injustices, quelles perfidies avez-vous à
» reprocher à ces êtres faibles que vous enveloppez
» tous dans la même censure? Quel droit avez-vous
» de les accuser de fausseté, d'ingratitude? Par quels
» services, par quels égards seulement avez-vous
» mérité leur bienveillance?... Accoutumez-vous à
» respecter les femmes, puisque vous convenez que
» votre bonheur futur est en leurs mains; et sans
» prétendre à un idéal de perfection qui n'existe
» peut-être pas en réalité, contentez-vous de cher-
» cher une compagne aimable et vertueuse; vous la
» trouverez, j'ose vous en répondre.

— » Eh bien, reprit le jeune homme, je puis vous
» assurer que je me suis dit tout ce que votre bonté
» vient de vous suggérer pour chasser de pénibles

» impressions. Souvent, bien souvent j'ai créé la » femme que je veux aimer un jour, et ce n'est pas » une héroïne de roman que j'ai demandée au ciel. » Un caractère éprouvé, beaucoup de tendresse, » assez de charmes pour paraître agréable à mes » yeux, voilà mon épouse telle que je la voyais. » Rempli de cette douce image, je portais dans le » monde un cœur ouvert aux plus tendres senti- » ments. J'espérais rencontrer en chaque femme l'o- » riginal du portrait que je m'étais tracé. Est-ce ma » faute si je ne trouvais la bonté qu'unie à la bêtise; » si la jeune fille modeste était gauche et dénuée de » moyens de plaire; si l'affectation tient lieu de grâ- » ces et les prétentions de talents. Ah! du moins mes » tristes lumières m'ont préservé du danger d'épou- » ser une femme législateur et bel esprit; c'est une » compensation aux peines qu'elles me causent.

— » Ainsi donc, reprit Mme. de Mériadec, en dépit » de la modération de vos vœux, vous n'avez jamais » rencontré une seule femme qui vous parût capable » de réaliser le facile bonheur que vous avez rêvé? » Vous êtes sévère à l'égard de mon sexe, trop sé- » vère, j'ose le dire, et ce qui m'afflige, mon ami, » c'est que vous l'êtes à vos dépens.

— » M'accuseriez-vous encore de sévérité, si je » vous avouais que ce matin même j'ai cru entrevoir » celle... Écoutez-moi, ma digne amie. J'allais me » rendre ici, lorsque le hasard le plus singulier pré- » senta à mes yeux, amena jusque chez moi deux » femmes, l'une d'elles... — Continuez, cher Ed- » mond. — Eh! Madame, je ne sais si elle emprunta

» des grâces à l'embarras de sa situation (je ne dus » l'honneur de la recevoir qu'à une favorable er- » reur), ou peut-être encore si l'aspect d'un ange » consolateur de l'infortune, sous lequel elle parut à » mes yeux, lui prêta des charmes, mais jamais, » non jamais femme ne produisit sur moi une si » douce impression. »

Alors M. de Rancey raconta avec toute la prolixité que l'on apporte dans un sujet qui plaît, les détails de la visite qu'il avait reçue le matin. Il termina son récit en suppliant Mme. de Mériadec de joindre ses recherches à celles qu'il allait faire pour découvrir le nom et la demeure des personnes qui l'intéressaient.

« Je m'y emploirai volontiers, lui dit cette dame, » mais permettez-moi, mon ami, de vous inviter à » ne pas donner trop de latitude à vos espérances; » car, outre qu'il se peut qu'à l'examen vous ne » trouviez pas dans celle qui vous a charmé, toutes » les perfections que vous lui supposez en ce mo- » ment, il est encore possible qu'elle ne soit plus » libre. L'honorable emploi qu'elle exerce se confie » plus ordinairement à des dames qu'à de jeunes » filles. — Mais, dit Edmond, l'une d'elles n'est » plus de la première jeunesse, et vous savez qu'elles » croyaient se présenter chez un vieillard. Quoi qu'il » en soit d'ailleurs, et malgré l'indépendance dont ces » femmes semblent jouir, il y a dans leur maintien » et dans la manière dont elles se mettent en évi- » dence, une modestie, une retenue qui annoncent » qu'elles ne sont point familiarisées avec les re- » gards des hommes; celle qui me plaît est libre en-

» core; il est des nuances délicates sans doute, mais
» qui, j'en suis sûr, ne m'ont point trompé à cet
» égard.

— » Hé bien, reprit Mme. de Mériadec, quelle que
» soit en ce moment la fragilité de vos espérances,
» je m'y attache avec vous, et je veux croire que
» votre inconnue parviendra bientôt à effacer les
» injustes préventions que votre oncle a jetées dans
» votre esprit. Allez, mon cher enfant, j'aime mieux
» vous avoir trouvé triste et chagrin qu'insensible,
» et votre position me rappelle ce joli mot d'une
» vieille femme comme moi, qui disait en racon-
» tant ses peines d'amour : Ah ! c'était alors le bon
» temps, j'étais bien malheureuse ! Elle avait rai-
» son, la saison des orages est la belle saison; les
» nuits d'hiver, je le sens trop, mon ami, sont tran-
» quilles, mais froides. »

(La suite au No. prochain.)

SPECTACLES.

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — ODÉON.

Première représentation de Baudouin, *tragédie en cinq actes et en vers.*

(Les articles suivants étaient composés pour le dernier numéro, mais l'abondance des matières a empêché de les insérer.

L'époque de la décadence de l'empire de Bysance est féconde en événements qui peuvent fournir des sujets de tragédie du plus grand intérêt.

Dans son excellente *Histoire des Croisades*, M. Michaud peint avec une admirable vérité cette situation terrible où la société se trouve aux prises avec tous les ennemis de son existence et de son repos. « Alors, dit l'estimable historien, la fortune qu'on » craint de perdre, est souvent la cause de honteuses » transactions avec le parti des vainqueurs.... et la » multitude, qui n'a rien à perdre, conserve quelque- » fois des passions généreuses, qu'une politique ha- » bile pourrait diriger avec avantage. Malheureu- » sement cette multitude n'obéit jamais qu'à un » aveugle instinct; et dans les moments de crise,

» elle devient un dangereux instrument entre les
» mains des ambitieux qui abusent du nom de la
» liberté et de la patrie. C'est alors qu'une nation
» n'a pas moins à se plaindre de ceux qui veulent
» la sauver que de ceux qui n'osent la défendre, et
» qu'elle périt victime à-la-fois d'une indifférence
» coupable et d'une ardeur insensée. »

C'est dans des circonstances aussi funestes que surgissent soudainement d'audacieux usurpateurs, qui saisissent les rênes d'un pouvoir, qui échappe à chaque instant aux mains timides et faibles auxquelles on les avait confiées.

L'escamotage du trône de Bysance par le prince Alexis, surnommé Murzuffle, est un des épisodes les plus remarquables de ces temps désastreux.

Le portrait de cet ambitieux est bien tracé par l'historien que nous avons déjà cité : « Murzuffle ca-
» chait une ame dissimulée sous cet air sévère et
» dur que le vulgaire ne manque jamais de prendre
» pour le signe et le caractère de la franchise. Les
» mots de patrie, de liberté, qui séduisent toujours
» le peuple ; les mots de gloire, de religion, qui
» rappellent de nobles sentiments, étaient sans cesse
» dans sa bouche.... Comme il avait la voix forte,
» le regard fier, le ton impérieux, on le jugeait
» propre à commander. Plus il déclamait avec vé-
» hémence contre la tyrannie, plus la multitude
» faisait des vœux pour qu'il fût revêtu d'un grand
» pouvoir. La haine qu'il affectait de montrer pour
» les étrangers, donnait l'espoir qu'il défendrait un

» jour l'empire, et le faisait regarder comme le libé-
» rateur futur de Constantinople. »

On ne peut se dissimuler que le choix d'un pareil caractère était bien séduisant pour un poète tragique. L'auteur de la pièce nouvelle aurait pu en tirer un grand parti, surtout en faisant contraster habilement les combinaisons séditieuses de ce personnage pervers avec les vertus chrétiennes et chevaleresques du noble et loyal Baudouin, de ce digne lieutenant du grand Godefroy de Bouillon.

Quelques scènes, quelques parties de dialogue qui ne sont pas sans mérite, nous ont bien laissé croire que telle était l'intention de l'auteur; mais, hélas! combien il s'est montré au-dessous d'une aussi grande entreprise! Une exposition lente et obscure; des incidents multipliés et toujours incohérents; un chevalier français, un défenseur de la croix, un vainqueur de Solyme, amoureux comme un berger d'Arcadie; une princesse langoureuse et insipide, création malheureuse de l'auteur, tout-à-fait en contradiction avec l'histoire, et qui dénature l'intérêt au lieu de l'échauffer et de le fortifier; deux usurpateurs détrônés et quatre princes massacrés en un seul jour; des marches et des évolutions perpétuelles de soldats, *fidèles* à tous les chefs qui s'emparent tour-à-tour de la puissance : voilà en peu de mots la tragédie de Baudouin.

Le style de cet ouvrage est encore plus faible que la composition. Ce n'est pas qu'il soit dépourvu d'une certaine élévation; on y a remarqué des sentiments très nobles et très généreux, de fort belles pensées, des

traits de dialogue et des répliques, dont la précision et l'énergie méritent des éloges. Nous ajouterons même qu'une scène entière a été très justement applaudie, c'est celle du second acte, où Baudouin réclame auprès de l'empereur Comnène, l'exécution des traités qu'il a conclus avec les croisés. Baudouin et Comnène disent bien ce qu'ils doivent dire; leurs discours sont conformes non seulement à l'histoire, mais aux intérêts, aux passions, et aux caractères des deux personnages. Malheureusement cette scène est au second acte, et elle n'est soutenue par aucune autre dans les trois derniers actes, où l'intérêt s'affaiblit en raison de la multiplicité des incidents qui le noyent et l'absorbent.

Cette tragédie nous a paru tout-à-fait manquée, et nous craignons que quelque mélodramaturge n'achève d'en étouffer le sujet, en transportant un de ces jours le *dissimuleur* Murzuffle sur quelque théâtre du boulevard. Ce serait dommage, car, dans cette tragédie manquée, nous persistons à croire qu'il y a le germe d'un très bon ouvrage.

Joanny a fait ressortir de son mieux ce qu'il y a de passable dans le rôle de Baudouin. Victor nous a paru assez mal rétabli de sa longue indisposition; il n'a pas développé le quart de ses moyens : à peine si l'on entendait sa voix faible et brisée. Ce n'était point là ce Murzuffle, qui, selon notre historien, avait *la voix forte et le ton impérieux*. Victor aurait-il *dissimulé* son talent? Non : nous avons trop bonne idée de sa loyauté, mais nous lui souhaitons une

meilleure santé, lorsqu'il jouera dans des pièces nouvelles.

C'est par ménagement que nous ne parlons pas des autres acteurs. Lafargue seul a su intéresser par un débit noble, simple et touchant, dans le personnage très secondaire de Nicétas.

Première représentation du Voyage à Dieppe, *comédie en trois actes et en prose; par* MM. Wafflard *et* Fulgence.

Ces deux auteurs sont dans la bonne route de la comédie, et leur confraternité littéraire peut les rendre dignes d'être nommés un jour les Brueys et Palaprat de notre siècle. Leur jolie pièce d'*Un Moment d'Imprudence* est au courant du répertoire, et se revoit toujours avec un nouveau plaisir. Mais un triomphe plus complet devait bientôt fortifier leur alliance, et le *Voyage à Dieppe* doit leur faire desirer de ne jamais la rompre, et de continuer de marcher ensemble à la gloire.

Cette comédie a obtenu un grand succès, un succès d'éclat, et, nous ne craignons pas de le prédire, un succès d'*argent*. Nous devons réclamer l'indulgence de nos lecteurs pour cette locution ignoble; mais qui caractérise très bien l'esprit du siècle. Estimons-nous encore trop heureux, lorsque ce sont de bons ouvrages qui procurent d'honorables profits.

Une idée bien simple a été le germe de cette comédie; des amis de collége sont réunis en banquet gastronomique chez un restaurateur logé près du Jardin du Roi. Près de là, vit dans la retraite un ancien marchand, avec sa femme et sa fille; M. Berthelin (c'est son nom) est sur le point d'exécuter le grand projet qu'il a fait depuis trente ans, de voir la mer, projet qui a manqué cinq fois par des contre-temps divers. C'est au mois de février, à l'époque du Carnaval, que se passe la scène; les jeunes gens ne songent qu'à se divertir aux dépens du prochain; et l'un d'eux, artiste (ils sont malins comme des pages), a parié vingt-cinq louis qu'il ferait, dans l'espace de vingt-quatre heures, une mystification bien complète: il n'y a que le sujet qui lui manque. M. Berthelin vient de rentrer chez lui à la chute du jour; un M. Dumontel, son ami, frappe à sa porte et vient lui dire qu'il ne peut pas l'accompagner; mais qu'un M. de St.-Valery, son ami, qui retourne à Dieppe, lui offre sa berline pour faire le voyage, et qu'il viendra le prendre le soir même, ou au plus tard le lendemain matin. Les amis de collége sont aux écoutes; ils prennent note de tout ce qui s'est dit; l'un d'eux est un nouveau riche, qui a sa berline à deux pas du restaurateur; l'artiste la lui emprunte. Aussitôt il se présente chez M. Berthelin sous le nom de St.-Valery, embarque le bon marchand, sa femme et sa fille, voyage avec eux toute la nuit dans tous les villages des environs de la capitale, et les fait conduire chez d'Erigny, l'un des étourdis, rue Charlot, au Marais. Le bon Berthelin se croit arrivé à Dieppe;

il se couche très fatigué du voyage ; et, à son réveil, sa confiance donne lieu à une foule de quiproquos très divertissants.

Nous n'entreprendrons pas d'analyser, dans toutes ses parties, une comédie aussi féconde en incidents, préparés et disposés de la manière la plus ingénieuse, et dont le plan, parfaitement conçu, est encore mieux développé.

Quelques journaux ont dit que ce n'était qu'une mystification qui ressemblait à tout. Nous ne partageons point cette opinion défavorable. Toutes les ruses de comédie pourraient être appelées aussi des mystifications, et ne seraient en effet rien de plus, si l'art de l'auteur ne relevait pas ce qu'il peut y avoir de vulgaire dans la conception première. C'est la connaissance des secrets et des ressources de cet art, qui distingue les véritables écrivains dramatiques, et MM. Wafflard et Fulgence ont prouvé qu'ils étaient initiés à ces mystères, inconnus, hélas! à tant d'autres qui veulent se mêler de composer, et qui sont tout surpris de nous ennuyer, quand ils avaient si bonne envie de nous divertir.

Le Voyage à Dieppe est une véritable comédie, une comédie qui fait rire d'un bout à l'autre, moins encore par les traits spirituels et les vives saillies dont elle est remplie, que par l'expression juste des passions et la variété des caractères. Le comique y ressort toujours d'un dialogue excellent, parce qu'il est naturel, et que les scènes qu'il anime ont été amenées avec beaucoup d'adresse, et résultent des com-

binaisons les plus heureuses, et qui ne choquent jamais la vraisemblance.

Ce charmant ouvrage est une bonne fortune pour le Second Théâtre-Français, qui répare ainsi, de la manière la plus prompte et la plus brillante, l'échec qu'il avait reçu la veille par la disgrace de *Baudouin*. On voit qu'il ne faut jamais désespérer de rien :

Deficiente Deo, fert Deus alter opem.

Nous ne pouvons que donner les plus grands éloges à tous les acteurs qui ont joué dans cette pièce. Ce sont Mesdames Milen, Brocard et Delattre, et MM. Armand, David, Samson et Duparay. Si nous oublions quelqu'un, ce n'est point avec intention, car c'est la précision et l'ensemble que nous ne cesserons de faire valoir dans une représentation, et tous, jusqu'au personnage le plus secondaire, doivent avoir part à l'éloge que mérite une pièce bien jouée.

Théatre du Vaudeville.

Première représentation du Permesse gelé, *revue-folie en un acte*, par MM. Théaulon, Dartois *et* Gersin.

Ce vaudeville n'a d'autre défaut que son genre. L'allégorie toujours froide de sa nature, l'est devenue

bien davantage dans un siècle de lumières, où toutes les illusions et tous les prestiges révoltent la superbe et dédaigneuse raison humaine. Voltaire, auquel il échappait quelquefois de bonnes vérités, quand il était de bonne foi, a dit, en regrettant les heureuses déceptions dont l'imagination des hommes est avide :

Le raisonner tristement s'accrédite.

Aujourd'hui que ce n'est plus du crédit, mais un triomphe complet, une vogue soutenue, que le raisonner obtient en France, malheur aux écrivains qui se vouent au culte de l'allégorie !

Une foule de couplets étincelants de verve et de gaîté, ont assuré la réussite de cette bluette. Mais nous conseillons aux auteurs de quitter le plus rarement qu'ils pourront le grand chemin de la nature et de la vérité, où ils ont obtenu tant et de si justes succès. On finit par s'égarer dans les petits sentiers.

F. C.

SOCIÉTÉ DES BONNES-LETTRES.

Bulletin des Séances publiques. — Fin de Mars.

AVIS.

Les Séances n'ont lieu que le soir.

La Commission, sur la demande d'un grand nombre de Sociétaires, a arrêté, dans sa séance du 25 février, qu'à partir du 1er. mars, il n'y aurait plus que deux Séances publiques, les Mardi et Vendredi, toujours à la même heure. Pour dédommager les Sociétaires, les Séances seront plus variées, et il y aura très fréquemment trois Lectures au lieu de deux.

MARDI 13.

A 8 heures. — M. RAOUL-ROCHETTE, de l'Académie des Inscriptions. — Considérations sur les principales époques de l'Histoire moderne.

A 9. — M. le marquis DE CORIOLIS D'ESPINOUSE. — ***

A 9 et demie. — M. HUGO (Victor.) — Ode sur le dix-huitième siècle, intitulée : *Vision.*

VENDREDI 16.

A 8 heures. — M. AUGER, de l'Académie française. — *Vie de Molière.*

A 9. — M. ROYOU. — Lecture du premier acte de *Jules-César*, tragédie reçue au Théâtre-Français.

A 9 et demie. — M.

MARDI 20.

A huit heures. — M. BERGASSE. — ***

A 9. — M. le Comte de VAUBLANC. — Le premier chant de son poëme, intitulé : *le Dernier des Césars*, ou *la Chute de l'empire d'Orient.*

A 9 *et demie.* — M. BERGASSE. — ***

VENDREDI 23.

A 8 *heures.* — M. LACRETELLE jeune, de l'Académie française. — ***

A 9. — M. LEGRAND. — Nouveaux fragments du poëme intitulé : *le Silence.*

A 9 *et demie.* — M. MALITOURNE.

MARDI 27.

A 8 *heures.* — M. DUSSAULT. — ***.

A 9. — M. HUGO (Abel). — Sur la Littérature espagnole. — Suite de son premier Discours.

A 9 *et demie.* — M.

VENDREDI 30.

A 8 *heures.* — M. MÉLY-JANIN. — Sur lord BYRON.

A 9. — M. DE FELETZ. — ***

A 9 *et demie.* — M. MÉNÉCHET. ***

FACULTÉ DES LETTRES.

COURS D'HISTOIRE MODERNE DE M. LACRETELLE.

(N° 1.)

Plan du Cours.

M. Lacretelle jette, en commençant, un regard sur la méthode qu'il a suivie l'année dernière; se livrant tout entier à cette bienveillance qui fait l'ame de ses leçons, et qui attire la confiance de ses auditeurs, il a laissé de côté le plan qu'il s'était prescrit; il est entré dans des considérations morales capables d'éclairer et d'instruire, et ces considérations, accueillies avec plaisir, l'ont occupé pendant un an. Mais tout doit avoir de justes bornes, ou plutôt il faut en imposer soi-même à un sujet qui n'en a pas; il suivra, cette année, le programme annoncé depuis long-temps, et il traitera de l'Histoire de France, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Il expose ainsi la manière dont il exécutera son plan:

Je n'irai pas, dans une narration exacte et soignée, rivaliser avec le magnifique tableau du siècle de Louis XIV qui doit être pour vous l'objet d'une étude spéciale; cet ouvrage est celui d'un historien;

le professeur a besoin d'une méthode différente; l'enseignement veut des redites qui présentent souvent à l'esprit ce qui d'abord n'avait pas fait une impression assez forte; il faut passer légèrement sur certaines époques, sur certains faits, pour s'appesantir sur d'autres points de vue historiques. Des considérations purement politiques demandent des combinaisons trop approfondies, une discussion trop fréquente et des principes trop difficiles à présenter et à retenir, pour qu'elles soient l'objet unique de notre Cours. Les détails d'expéditions militaires fatiguent et émoussent la pitié, des récits incertains, grossis par la vanité du vainqueur, ou diminués par le désespoir du vaincu, offrent peu d'intérêt; et cependant, comme l'époque dont j'entreprends de parler est illustrée par la gloire militaire, je tracerai des aperçus rapides de ces grands événements. Les anecdotes de cour sont peu satisfaisantes; les petites passions dont elles découvrent le jeu, dessèchent et flétrissent l'ame. Quel sera donc l'aspect sous lequel nous considérerons le grand siècle? Cet aspect m'est indiqué par le genre de vos études; nous le considérerons surtout sous les rapports de la littérature et des beaux-arts; nous étudierons les grands classiques qui ont amassé une telle gloire sur le siècle de Louis-le-Grand, que c'est toujours-là que le génie va puiser ses inspirations et rallumer son flambeau. Quel

siècle que celui où tant de lumières jettèrent tout à coup un subit éclat! Déjà quelques-unes avaient brillé dans les temps antérieurs; mais les règnes de Charlemagne et de François I[er] n'étaient que l'aurore de ce beau jour qui, levé sur la France, sur l'Europe, sur le monde entier, doit éclairer encore la postérité la plus reculée. Nous chercherons à nous rendre compte de cette prodigieuse réunion de tant d'hommes de génie qui ont honoré ce beau siècle, et en ont fait un éternel fanal pour le genre humain. Si, dans l'étude de l'histoire, l'aspect des crimes et des misères de l'homme vient attrister le cœur, c'est un beau, c'est un consolant spectacle que la vue des perfectionnements de l'esprit humain, que la marche de la civilisation qui s'avance à travers les siècles pour arriver à son dernier période. Mais cette jouissance n'est jamais complète; l'esprit de l'homme rêve une perfection qui n'est pas dans la nature, nous en portons l'idée au-dedans de nous-mêmes, et cependant elle n'existe pas sur la terre; quelque chose nous dit que nous la trouverons dans le ciel, et c'est la perspective de ce séjour qui fait l'adoucissement de nos maux et la consolation de nos peines.

Il faut se garder, dans l'étude de l'histoire, de cet esprit systématique qui torture les faits pour les placer dans un cadre tracé d'avance. Les systèmes résultent de l'histoire, mais ils ne doivent jamais

la précéder. Le siècle de Louis XIV, par exemple, a été l'objet de débats très-vifs; les uns l'ont examiné avec une admiration exclusive; d'autres se sont efforcés d'en ternir l'éclat, et ils ont commencé par jeter le blâme sur le monarque lui-même. Nous serons justes dans notre examen; nous présenterons le tableau du grand siècle avec franchise; nous louerons ce qu'il offre de grand et de beau; quant aux fautes, pourquoi les taire? ce serait faire un panégyrique de l'histoire; ce serait rendre suspects les faits les plus authentiques, les observations les plus exactes. Nous demanderons compte à Louis XIV du sang versé pour satisfaire son orgueil; nous lui ferons les reproches que lui-même il s'est faits au lit de la mort, dans ce moment où les illusions de l'amour-propre avaient disparu; et, d'accord avec la voix de sa conscience, nous lui dirons qu'il a trop aimé la guerre. Chez les peuples de l'antiquité, nous voyons toujours les beaux-arts contemporains de la liberté; les belles actions naissent à côté des institutions généreuses; il n'en est pas ainsi dans l'histoire moderne. Paris était devenue Athènes sous Louis XIV, et Paris obéissait aux lois d'un gouvernement plus que monarchique; nous pouvons dire d'un gouvernement absolu, puisque les limites du pouvoir avaient toutes été franchies. Partant de cette observation, nous verrons que les progrès des lettres et des sciences ne

dépendent pas d'une seule cause; nous examinerons quelle impulsion un pouvoir absolu peut donner au génie, et nous dirons à Louis XIV : Cet édifice majestueux que vous avez élevé devait s'asseoir sur des bases plus solides que le caractère d'un monarque, sur des institutions sages et puissantes. Nous parlerons avec respect des grands hommes qui ont donné tant d'éclat à l'église et à la religion, qui ont interprété dans son vrai sens l'évangile, si souvent défiguré; nous examinerons les discussions religieuses où nous verrons intervenir l'autorité souveraine. Nous reprocherons au monarque, les dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes; et à l'auguste vieillard dans son déclin, le soin trop minutieux avec lequel il s'occupa des disputes des jansénistes et des molinistes, enfin sa partialité et sa maladresse, qui prolongèrent des troubles qu'il voulait étouffer.

Je ferai des rapprochements entre le siècle de Louis XIV et le siècle qui l'a suivi; je ne serai point un détracteur aveugle de l'esprit philosophique qui a présidé à la seconde de ces époques, mais je m'efforcerai d'en tracer un tableau fidèle; pour me servir de l'expression de notre plus grand orateur, *les faits parleront assez d'eux-mêmes*. Des hommes de génie ont cru ouvrir une carrière nouvelle au genre humain; ils s'y sont précipités avec une turbulence que les faits leur reprochent, et ils ont imprudemment

ébranlé toutes les bases sociales; la tolérance qu'ils prêchaient était aussi le but constant des efforts de Fénélon, mais Fénélon voulait la faire sortir de l'Evangile; en suivant une autre route, ils ont produit les plus funestes résultats. J'arriverai à une époque malheureuse où les hommes de génie se taisaient, où Voltaire, Rousseau, Montesquieu, n'étaient plus écoutés; où la tourbe de leurs disciples s'emparait de la scène, attaquait avec dédain la religion chrétienne, et portait ses coups sur Dieu même. Enfin, je vous montrerai ce déplorable aveuglement préparant une explosion terrible, qui éclate tout à coup, et bouleverse la France et l'Europe. Témoin de ces faits, il m'est impossible d'en parler à des jeunes gens sans une sorte d'épouvante; du moins ils serviront à graver dans vos cœurs l'amour des institutions qui nous régissent. La liberté est un grand bien, l'ordre est un plus grand bien encore, la religion est le plus grand de tous les biens; il faut donc combiner la liberté, l'ordre et la religion, pour en faire sortir des institutions généreuses et conservatrices de la société.

Vous verrez de beaux tableaux de félicité dans le règne de Louis XIV : peut-être regretterez-vous quelquefois de n'avoir pas joui d'un semblable bonheur; mais, en reportant vos regards sur notre situation présente, vous goûterez bien mieux celui que

nous possédons aujourd'hui; vous verrez la France, heureuse dans son intérieur, répandre au-dehors la prospérité par des communications commerciales, et souvent aussi par celles de l'humanité. Quel triste spectacle se dévoile à nos regards! Un peuple voisin qui était, il y a dix ans, l'objet de notre admiration, est aujourd'hui celui de notre pitié; nous déplorons et les maux qu'il s'est faits à lui-même et ceux que le ciel lui envoie. L'Espagne vient d'être séparée de l'Amérique en même temps qu'elle a conquis ce qu'elle appelle sa liberté. L'Espagne, la première, mit le pied dans le Nouveau-Monde; de ses ports s'élancèrent ces barbares aventuriers qui, poussés par la soif de l'or, ensanglantèrent tant de fois ces malheureuses contrées, dont ils firent un vaste théâtre de cruautés et de carnage; et voilà qu'au bout de trois siècles, le Nouveau-Monde semble se venger de l'Espagne en lui envoyant le plus épouvantable des fléaux. Pourquoi rappeler ce tableau de désolation? c'est qu'il est pour la France un nouveau titre de gloire. Voyez ces médecins courageux, abandonner une existence paisible, s'arracher aux affections les plus douces de famille et d'amitié, pour aller s'ensevelir tout vivans dans cet épouvantable sépulcre de Barcelonne; le danger était évident, ils allaient l'affronter avec sang-froid; déjà l'un deux avait pris la contagion, il re-

tourne la braver une seconde fois. Ils voyent avec joie que tous les cœurs ne sont pas fermés à la pitié; ils trouvent, auprès du lit des malades, le prêtre charitable qui les prépare à la mort, et ces anges de charité, ces filles de S. Vincent de Paul, que la tourmente politique avait éloignées de leur patrie, et qui en reprennent la route avec empressement, aussitôt qu'il y a des malheureux à secourir, une contagion à braver. Avec quels transports ne reverrons-nous pas ceux qui ont été porter la gloire du nom français dans ces lieux où nos armes avaient fait tant de mal? Salut! leur dirons-nous, vous qui avez acquis à la France une gloire plus grande que celles des conquêtes; vous qui avez expié, par votre courage et par vos bienfaits, les crimes de l'usurpation et les ravages de la guerre.

Dernières années du règne de Henri IV.

Le 17e siècle commence par dix années du règne de Henri IV. Nous nous contenterons d'en présenter un aperçu rapide, en nous estimant heureux de n'avoir point à remonter aux époques désastreuses de la ligue, et surtout à cette épouvantable St.-Barthélemi, qui vient encore, après plusieurs siècles, glacer d'horreur ceux qui en écoutent le récit. Henri avait eu le malheur de combattre son peuple. Paris avait été assiégé par ses troupes, et sa bonté paternelle

avait retardé le moment de la victoire, en fournissant des vivres à des sujets rebelles que la famine allait réduire à demander pardon à leur roi. Il perdit ainsi deux années de royauté; mais il gagna le cœur des Français, et il vit bientôt après tomber à ses pieds ceux qui d'abord avaient pris les armes contre lui. Le roi de Navarre employait, comme moyens de succès, des secrets que n'invente pas la politique, mais que révèle une belle ame; la générosité, la grandeur d'ame, la clémence, avaient gagné les chefs des factieux; sa bonté, sa franchise, avaient touché leurs cœurs, et les avaient rendus ses amis. Devenu roi de France, il avait su réprimer avec fermeté les prétentions ambitieuses du clergé, et triompher sans violence des obstacles qu'un parlement, qui se ressentait quelquefois de l'esprit de la ligue, essayait d'opposer à ses volontés. Le royaume était calme; les ligueurs, soumis, voyaient quelques-uns de leurs chefs dans le palais même du roi; une armée peu nombreuse, mais bien disciplinée, était habituée à marcher à la victoire sous les ordres de son roi, et les Espagnols avaient ressenti au combat de Fontaine-Française les effets de la menace que Henri IV leur avait faite en les congédiant de Paris. (1). Les

---

(1) Quelques jours après son entrée à Paris, le roi alla voir partir les Espagnols qui y avaient été en-

arsenaux étaient en bon état; les places fortes, si souvent démantelées dans les guerres civiles où elles avaient été tour à tour la proie de tous les partis, se trouvaient rétablies et fortifiées. Les troupes étaient commandées par des officiers expérimentés et fidèles. Le roi, conseillé par Sully, travaillait avec ce ministre à la prospérité de l'état; les plans qu'ils concevaient et qu'ils mettaient à exécution, sont en grande partie ceux qu'on trace aujourd'hui; leur réglement sur l'agriculture n'est égalé que par celui qui existe. De fréquentes conférences avec Olivier de Serres, qui n'avait pas désespéré de l'agriculture, même au milieu des désordres de la guerre civile, éclairaient le roi sur cette partie si nécessaire à la prospérité d'une nation (1).

Il est pénible de voir, au milieu du bonheur public, celui qui en est le principal auteur, tourmenté par des chagrins domestiques que les faiblesses de son

---

fermés pendant le siége. « Adieu, messieurs les Espagnols, leur dit-il, mais n'y revenez plus. » *R.*

Nota. Les notes marquées *R*, sont celles du rédacteur du Cours; les autres sont des anecdotes ou des faits cités par le professeur, et qui n'auraient pu trouver place dans le récit sans le ralentir.

(1) Olivier de Serres avait pour principe, que *labour et pâturage sont les deux mamelles de l'état.*

cœur lui ont attirés. Henri avait aimé Gabrielle d'Estrées, et cette femme avait été chérie des Français par sa douceur, par son désintéressement, et peut-être aussi par son attachement pour le roi. Gabrielle était morte, et le roi s'était livré au plus funeste des amours; il avait été séduit par une femme qui joignait aux qualités les plus séduisantes un cœur faux, un esprit intrigant et ambitieux. Henriette d'Entragues, puissante par la passion qu'elle inspirait au souverain, n'y voyait pour elle qu'un objet de spéculation et de fortune : elle combinait ses ruses avec son père; quelquefois même elle entretenait avec les ennemis du roi des liaisons criminelles. Quelle devait être la situation de Henri, qui mettait dans l'amour et dans l'amitié tant d'abandon et de franchise? Bientôt la politique exigea qu'il formât de nouveaux liens : pour son malheur et pour celui de la France, on vit arriver une seconde Médicis, moins cruelle que la première, mais aussi fière, aussi dissimulée. La cour de cette nouvelle Junon se remplit d'Italiens, qui conservèrent et entretinrent cet esprit d'intrigue et de scélératesse qui avait présidé à la cour de Charles IX, et qui devait long-temps encore désoler la France. Henri se trouvait ainsi privé du bonheur domestique; son intérieur lui était devenu insupportable. Sa seule jouissance, son seul plaisir,

était de se livrer avec son fils aux jeux naïfs de l'enfance (1).

Les finances étaient en bon état; près de quarante millions étaient déposés à la Bastille. Henri, le plus puissant et le plus grand potentat de l'Europe, avait conçu un plan sublime, digne de la grandeur et de la noblesse de son ame. La puissance de l'Autriche lui portait ombrage; il avait senti la nécessité de diviser les deux pieds de ce colosse, pour obtenir entre les états de l'Europe, un équilibre de forces qui aurait favorisé l'établissement d'une paix universelle, l'objet de tous ses désirs. Un conseil de roi aurait été entre les nations un arbitre souverain devant lequel on aurait porté toutes les contestations, qu'il aurait jugées en dernier ressort. Tel est, en abrégé, le plan magnifique auquel le génie de Leibnitz s'est plu à rendre hommage. Cependant un nouvel amour séduisait Henri; la jeune comtesse de Montmorency, élevée dans la retraite, avait souvent entendu parler

(1) Henri IV se promenait un jour à quatre pattes, portant son fils à cheval sur son dos; l'ambassadeur d'Espagne le surprend dans cette posture. « M. l'ambassadeur, lui dit le roi sans se déranger, avez-vous des enfants? — Oui, Sire. — En ce cas, je vais achever le tour de la chambre. »

des vertus et des grandes qualités du roi : elle avait puisé, dans la société qui l'entourait, une grande estime et une vive admiration pour celui qu'elle plaçait au rang des plus grands hommes ; elle porta à la cour cet enthousiasme, qui s'accrut encore à la vue de celui qui l'inspirait, et dont elle ne put retenir l'expression naïve. Henri en devint éperduement amoureux, et la fit épouser au prince de Condé ; on croit que les hommages qu'il continuait à lui rendre partaient d'un amour épuré et d'une galanterie purement chevaleresque ; quoiqu'il en soit, le prince de Condé conçut de l'ombrage, et enleva sa femme, qu'il conduisit à Bruxelles, d'où il s'exhala en plaintes et en reproches. Cet événement a été le sujet, pour plusieurs historiens, d'inculpations graves et qui déshonoreraient, si elles étaient prouvées, le caractère de Henri IV ; on a prétendu que la guerre dont il fit alors les préparatifs, avait pour but de reconquérir la princesse de Condé. Il paraît au contraire prouvé que le plan que nous venons d'expliquer, et dont il préparait alors l'exécution, avait été conçu longtemps avant cette dernière faiblesse.

L'ambition que Marie de Médicis ne contenait qu'avec peine, trouva l'occasion d'éclater. Le roi, étant prêt à se mettre à la tête de ses armées, pour marcher contre l'Autriche, qui avait manifesté des intentions hostiles, il fallait nommer une régente.

Henri consentit à décorer de ce titre, Marie de Médicis, que désignaient les lois du royaume : elle ne fut pas encore satisfaite ; elle voulut que l'on procédât à la cérémonie de son sacre, qui jusqu'alors avait été différée. Le roi, après avoir longtemps résisté, céda pourtant à ses sollicitations ; la cérémonie eut lieu, mais le peuple était sombre comme son roi ; je ne sais quel pressentiment jetait une teinte de tristesse sur une pompe, où Marie de Médicis paraissait triomphante au milieu de ses favoris. Au moment d'entreprendre une vaste expédition, le roi était inquiet et troublé ; des lettres anonymes désolaient son cœur, et lui faisaient craindre de ne plus être aimé des Français ; il cherchait dans l'entretien intime de ses amis, des consolations qu'il n'y trouvait plus. Un jour que Bassompierre, pour le distraire de ses chagrins, lui faisait le tableau des bienfaits de son règne, il lui dit avec un soupir, *il faudra bientôt quitter tout cela.* (1)

Le sacre avait eu lieu à Saint-Denis, la reine devait faire sous peu de jours son entrée dans Paris. Le vendredi, 14 mai, le roi sortit de bonne heure pour entendre la messe aux Feuillants. De retour à son palais, il se mit à parcourir ses dépêches, et trouva encore de ces lettres alarmantes, qui lui ins-

(1) *Linquenda domus et tellus.* (Horace.)

pirèrent une sombre tristesse : « Il faut que je sorte, dit-il, que l'on me prépare mon carrosse » ; il apprend que Sully est malade, il veut aller à l'Arsenal ; cependant, au moment de partir, il paraît plus que jamais agité de noirs pressentimens ; lorsqu'on lui demande où il veut être conduit : « Je n'en sais » rien, répond-il, mais qu'on me mette hors d'ici. » Ces pressentimens d'un homme tel que Henri IV, sont remarquables; ils ne peuvent provenir de la faiblesse du caractère, et résultent sans doute des soupçons qu'il avait conçus; le duc d'Epernon, le maréchal de Montbason, le duc de Lavardin et deux autres seigneurs montèrent dans le carrosse du roi qui avait à côté de lui le duc d'Epernon, ami et favori de Henri III, long-temps attaché au parti des ligueurs. Un assassin veillait aux portes du Louvre, il avait déjà suivi le roi aux Feuillants, il avait songé à le frapper au sortir de la messe, mais l'appareil de la majesté royale, lui avait imposé. En voyant le carrosse sortir du Louvre pour aller à l'Arsenal : Ah ! je te tiens, s'écria-t-il, avec une joie féroce. Le roi s'avançait avec assez de lenteur, sa voiture fut arrêtée dans la rue de la Ferronnerie, qui était alors fort étroite, par des charrettes qui embarrassaient le passage ; les valets étaient allé faire disparaître l'obstacle ; Ravaillac qui avait suivi sa victime, était monté sur une borne, avait avancé le bras devant

le duc d'Epernon, Henri avait senti la blessure, Ravaillac avait frappé un second coup, et le duc était resté immobile. Chacun sait que le roi vient d'être frappé; mais on ignore encore que le crime est consommé, que le meilleur des rois a rendu le dernier soupir. Son corps transporté dans une des salles du Louvre, est exposé aux regards, plusieurs courtisans s'empressent autour de lui, ils sont bientôt convaincus qu'il n'existe plus, et s'en vont alors grossir la cour de Marie de Médicis. Cette princesse, à la nouvelle de l'assassinat de son époux, poussa des cris et des sanglots; mais le chancelier lui ayant dit : « Madame, ce n'est pas ici le moment de s'abandonner à la douleur : *le roi est mort, vive le roi!* » ces paroles calmèrent sur-le-champ son désespoir. Le duc d'Epernon courut au parlement pour faire nommer la reine régente, il s'assit sur le banc des pairs, et portant la main à la garde de son épée, « elle est » encore dans le fourreau, dit-il, mais il faudra » qu'elle en sorte, si on n'accorde pas dans l'instant » à la reine mère, un titre qui lui est dû selon l'ordre » de la nature et de la justice. Le parlement intimidé, déclara sur-le-champ la régence de la reine.

Cependant le peuple ignorait encore le sort de son roi; les courtisans répandaient le bruit que ses blessures n'étaient pas mortelles; partout on enfonce les églises qui retentissent de vœux et de prières pour

le rétablissement du roi qui n'existe plus; le lendemain matin, cette erreur durait encore, mais bientôt on fut cruellement détrompé en voyant les domestiques de la maison du roi en habit de deuil.

Ce fut alors une consternation générale, un silence morne et glacé; les femmes de la campagne surtout, semblaient immobiles à la place même où la terrible nouvelle les avait frappées.

Ravaillac, au milieu du trouble général, pouvait fuir; il ne le fit pas, et l'on dit que plusieurs gardes voulurent le frapper, peut être pour sauver ses complices. Beaucoup de preuves s'élèvent contre d'Epernon, il y en a très-peu en sa faveur. La reine a-t-elle participé à ce crime effroyable? c'est un problême dont l'histoire n'a pas encore pu donner la solution. On rapporte que Concini, son favori, au moment de l'assassinat du roi, s'approcha de l'appartement de la reine et gratta à la porte, la reine lui demanda comment se portait le roi. Concini répondit à voix basse en italien: *Il est mort.* Ce fait est douteux.

Telle fut la fin du meilleur des souverains, de celui auquel l'armée donnait le surnom de roi des braves, la postérité le titre de grand, et que le peuple appelle encore le bon roi. La douleur de la mort de Henri IV fut telle que l'on vit plusieurs personnes, frappées par ce coup inattendu, perdre connaissance

en apprenant cette terrible nouvelle. Un des plus fidèles compagnons d'armes de Henri, le brave Devicq, passant dans la rue de la Ferronnerie, quelques jours après l'événement, s'arrête à l'endroit funeste, éprouve un frisson convulsif, et tombe mort, comme frappé du même coup qui lui avait ravi son roi. Toutes les fois que le peuple, fatigué par l'oppression et la misère, se livrait à la révolte, on le voyoit s'assembler en foule autour de la statue de Henri, comme s'il eût voulu confier ses peines au bon prince dont il garda toujours le souvenir.

Procès de Ravaillac: tableau de la régence de Marie de Médicis. Puissance et chute du maréchal d'Ancre; Sully dans la retraite.

Le procès de Ravaillac fut instruit avec mystère, et toute la procédure fût brûlée par ordre de la cour. Un greffier avait cependant conservé une copie de son interrogatoire qui parut en 1621, mais sur l'authenticité de laquelle il s'élève beaucoup de doutes. Quoiqu'il en soit, il résulte de cet écrit que Ravaillac dès sa jeunesse, avait annoncé des dispositions à tous les vices. Déjà condamné à mort pour crime de faux, par un jugement de première instance, infirmé sur l'appel, il menait une vie errante et vagabonde, il avait été tour à tour maître d'école à Angers, et domestique du duc d'Epernon, avec lequel cepen-

dant il n'est pas prouvé qu'il ait conservé de relations. Immédiatement après son crime, il aurait pu s'enfuir, mais il resta comme étourdi par l'énormité du forfait qu'il venait de commettre; gardé avec négligence, il ne chercha pas les moyens de s'évader. On rapporte qu'un jésuite s'approcha, et lui dit à demi voix : « Prenez garde dans vos interrogatoires de » compromettre d'honnêtes gens. » Des soupçons de complicité se portèrent sur Concini et sa femme, et quoiqu'il n'y ait rien de certain à cet égard, toujours la haine du peuple déposera contre eux. Ravaillac cependant ne déclara pas de complice, mais laissa errer les soupçons, et lorsqu'on le pressait le plus vivement, il répondit comme le fit depuis un autre assassin : « Vous seriez bien puni de votre curiosité, si je vous nommais au nombre de mes complices; je le pourrais cependant, cessez donc vos questions importunes. » Tout porte à croire, que Ravaillac était un de ces monstres qui n'ont rien d'humain, qui obsédés par un sombre fanatisme que la solitude alimente encore, assiégés par des pensées qui les tourmentent sans cesse, arrivent de crime en crime, à la consommation des forfaits les plus atroces. Cependant, en supposant que Ravaillac n'eut pas de complice, on aurait encore la presque certitude qu'il y avait d'autres complots tramés contre Henri IV. Les pressentimens d'un homme tel que lui, ne sont pas

à dédaigner ; ce n'est pas le vainqueur de Fontaine-Française et d'Ivri, qui aurait cédé à des terreurs superstitieuses. Le crime lui semblait écrit sur le front de tous ceux qui l'entouraient, et il savait combien sa mort serait utile à l'Espagne et à l'Autriche, sur lesquelles allait tomber toute la puissance de ses armes. La précipitation du parlement, le mystère qui entoura toute la procédure, favorisent et augmentent encore les soupçons.

Marie de Médicis, qui n'avait que trop autorisé, par ses plaintes indiscrètes, le crime de Ravaillac, n'ignorait pas qu'elle était l'objet de la haine du peuple ; elle voulut, pour compenser son impopularité, se faire des créatures parmi les grands. Trente millions, fruit des économies de Henri IV, déposés à la Bastille, lui servirent à réveiller plutôt qu'à satisfaire la cupidité des nobles. Il ne lui fut pas difficile d'attiser une passion naturelle parmi des hommes dont un luxe excessif consumait chaque année le patrimoine. On pilla les trésors de la Bastille ; on les donna à Concini, à sa femme, au prince de Condé, au comte de Soissons fils d'un prince turbulent que Henri IV n'avait pas toujours pu soutenir, et jusqu'au duc de Bouillon, que Henri IV avait vaincu. Pendant six mois, Sully eut le chagrin d'être l'instrument de ces dilapidations; toutes ses représentations étaient inutiles et fatiguaient la cour, qui se délivra

bientôt d'un censeur importun; c'est ainsi qu'on vit abolie pour long-temps cette administration qui avait fait le bonheur et la gloire de la France.

Ici, Messieurs, je sens le besoin de faire un retour sur notre situation présente, et de signaler quelques-uns des immenses avantages par lesquels le système représentatif l'emporte sur un semblable gouvernement. Nous avons vu, pendant quelque temps, tout ce que peut faire pour le bonheur d'une nation, l'union d'un prince qui chérit son peuple et d'un ministre animé d'un zèle égal pour le bonheur de la patrie; nous les avons vus rétablissant partout la paix et le commerce, faisant fleurir l'agriculture, diminuant les impôts et augmentant le trésor. Henri IV meurt, Sully est renvoyé; le système d'administration dont la France ressentait les plus heureux effets, est abandonné; la prodigalité succède à l'économie, et ce qui aurait suffi à Henri IV pour soutenir une guerre utile et glorieuse, est prodigué à des courtisans dissipateurs. Il faut donc, pour le bonheur d'un état, quelque chose de permanent et de réglé; il ne faut pas que sa prospérité dépende de la vie d'un homme ou du caprice d'un souverain.

Les premières années de la minorité de Louis XIII n'offrent que le déplorable tableau d'une cour frivole et peut-être coupable. Marie de Médicis, cependant, issue d'une famille protectrice des beaux-arts, les

encourageait par quelques faibles secours; les Tuileries furent continuées; on construisit le palais du Luxembourg et plusieurs autres monumens; mais le Louvre fut abandonné; les travaux du canal de Briare furent long-temps interrompus, et l'on négligea tout ce qui était de première nécessité. Il n'y avait aucune police; les rues étaient mal entretenues; les grands seigneurs, toujours à cheval, cherchaient à occuper le haut du pavé, qui était la seule place où l'on pût marcher en sûreté; de là naissaient des rixes fréquentes; les seigneurs se faisaient suivre de leurs valets, et appelaient à leur secours des gens du peuple qu'un peu d'argent déterminait à verser leur sang pour des querelles qui leur étaient étrangères. A la cour, le jeu le plus effréné était à la mode; les profusions de la reine se manifestaient surtout par le jeu excessif de Concini; on lui vit perdre de bonne grâce et sans se troubler, une somme qui aurait pu suffir à Henri IV pour lever trois ou quatre régimens. Habile aux exercices qui demandent de l'adresse, il aimait à déployer tous les avantages extérieurs qu'il tenait de la nature, dans de magnifiques carrousels, dont les grands avaient soin de laisser tout l'honneur au favori de la reine. Cependant il était l'objet de la jalousie et des intrigues de ces mêmes hommes qui s'empressaient de lui faire leur cour; la reine, intimement liée aux inté-

rêts de son favori, repoussait les plaintes et les demandes des grands, qui abandonnaient la cour, se donnaient des rendez-vous, levaient l'étendard de la révolte, et à la tête de leurs troupes s'emparaient de quelques petites villes; la reine se mettait en marche pour courir à leur rencontre : alors venaient les négociations, et la campagne se terminait par un arrangement toujours favorable au grand seigneur rebelle. Tous ces petits mouvemens ne peuvent être qualifiés de guerres civiles; ce n'étaient que des jeux auprès des grandes tragédies qui avaient ensanglanté les règnes de Charles IX et de Henri III.

Que faisait-on alors du jeune prince destiné à régner un jour sur la France? Si Henri IV eût vécu, quel meilleur maître qu'un si bon père, quel plus habile instituteur qu'un si grand roi! il aurait fait germer toutes ses vertus dans le cœur de son fils; il aurait communiqué à cette ame, naturellèment froide et sèche, tout ce que la sienne avait de tendre, de naïf et de généreux. Le jeune Louis XIII était élevé dans la contrainte; sa mère le glaçait par son air de sévérité; il tremblait en l'abordant, et recourait au mensonge pour s'excuser de ces fautes légères si familières à l'enfance. L'éducation suivait alors un régime rigoureux dont les cruautés avilissantes ont été bannies dans un système plus raisonnable et plus sage; la peine du fouet était infligée très-fréquem-

ment, et le roi de France, âgé de dix ou douze ans, subissait comme un autre ce châtiment des esclaves. Un jour qu'un des seigneurs de la cour allait, par l'ordre de la reine, se rendre l'exécuteur de cette peine : « Frappe, lui dit l'enfant, puisqu'on te l'ordonne ; mais frappe bien doucement, car je m'en souviendrai quand je serai roi. » La punition infligée, le seigneur se prosternait avec respect : « Eh, que m'importent ces hommages, s'écria-t-il, si l'on me traite avec tant de rigueur et de cruauté! Prenez garde à mon souvenir! »

Hâtons-nous d'arriver à une époque remarquable de la minorité de Louis XIII. Les seigneurs révoltés avaient mis à leur tête le prince de Condé ; pour donner à leurs prétentions quelque chose de populaire, et couvrir leur ambition d'une apparence de générosité, ils demandèrent la réunion des Etats-Généraux, assemblées qui avaient été décriées par les états ridicules de la ligue ; Marie de Médicis et son favori Concini, auquel elle avait donné le titre de maréchal d'Ancre, consentirent facilement à cette réunion. Les Etats furent assemblés en 1614 ; ce fut la dernière tenue avant celle de 1789, à jamais mémorable par ses résultats. On ne peut lire sans dégoût les annales de cette assemblée, où l'on vit le président du tiers-état haranguer le roi à genoux, et prodiguer à la régente les plus basses adulations. Le clergé s'ef-

fraya du désordre des finances, parce qu'il craignait qu'on eût recours à ses biens pour le réparer. La noblesse montra de l'insensibilité pour les maux du peuple, et de l'avidité pour obtenir de nouvelles grâces et de nouvelles faveurs. Enfin, le tiers-état proposa avec timidité quelques projets d'amélioration qui effrayèrent le gouvernement, et les Etats-Généraux furent congédiés (1). Une opposition plus sérieuse, manifestée par le parlement, inquiétait la Cour; les magistrats qui composaient cette compagnie, éloquens et vertueux, jaloux de leurs prérogatives, imbus des traditions de leurs devanciers, s'attribuaient le droit de juger les ordonnances royales lorsqu'on les présentait à l'enregistrement. Ce corps respectable, dirigé par le président le Jaï, semblait être alors le seul défenseur des droits de la nation. Il eut la hardiesse de

---

(1) On avait déposé de volumineux cahiers de doléance, et l'on demandait qu'on y répondît sur-le-champ. La cour s'y refusa. « Répondre sur-le-champ aux cahiers, disait le duc de Ventadour, c'est une nouveauté qu'il ne convient pas d'introduire »

Etienne Pasquier s'exprime ainsi sur les Etats-Généraux. « C'est une vieille folie qui court en l'esprit des plus sages Français, qu'il n'y a rien qui puisse tant soulager le peuple que de telles assemblées. Au contraire, il n'y a rien qui lui procure plus de tort pour une infinité de raisons. » *R.*

s'assembler sans l'ordre de la cour et de convoquer les pairs pour délibérer en commun sur les propositions qui seraient pour le service du roi, le soulagement de ses peuples et le bien de l'état. La reine, irritée de cette audace, fit venir le parlement au Louvre, et le réprimanda, en lui enjoignant de ne pas se mêler d'affaires d'état. Cette conduite, où l'on retrouvait les inspirations de Concini, rendait le favori plus odieux de jour en jour à la nation, qui croyait voir en lui la cause de tous les maux dont la France était accablée. Le clergé s'indignait des scandales dont la cour donnait l'exemple, et joignait son mécontentement à celui des magistrats et du peuple.

Le jeune roi, d'après les ordres de sa mère, épousa l'infante d'Espagne Anne d'Autriche. Cette union, qui n'était pas fondée sur des conformités de goût et de caractère, ne produisit ni pour l'un ni pour l'autre le bonheur domestique que Louis XIII se vit réduit à chercher dans l'intimité des compagnons de son enfance; il se rencontra parmi eux un jeune homme qui masquait, sous un air de frivolité, des desseins profonds et des projets ambitieux. Albert de Luyne, élevé dès l'enfance avec le roi, recevait les confidences de ses chagrins, et s'efforçait de relever son courage, en l'engageant à secouer le joug; il semait, dans cet esprit faible, des doutes et des soupçons auxquels les préjugés populaires ajoutaient encore plus

de poids. Louis XIII ne voyait plus sa mère qu'avec horreur, et sans doute on n'aurait pas un crime à lui reprocher, si son ame n'avait été imbue de soupçons affreux. Il est certain qu'on avait accusé devant lui Catherine de Médicis de l'empoisonnement de son fils, et que les rapprochemens de sa situation avec celle de Charles IX lui inspiraient de graves inquiétudes. Bassompierre représentait un jour au roi qu'il ne fallait pas donner du cor avec une santé aussi faible que la sienne, et que cet exercice avait fait mourir Charles IX. « Je fus tout étonné et tout effrayé, dit Bassompierre, d'entendre le roi me répondre : Vous vous trompez; ce n'est pas le donner du cor qui a fait mourir Charles IX; c'est qu'il s'était mis mal avec sa mère, et qu'elle le fit empoisonner.» Nous allons voir l'effet des conseils du jeune de Luyne et le premier acte de sa puissance.

Concini, depuis long-temps épouvanté de la constance de sa bonne fortune, s'attendait à être renversé par un coup de foudre; il méditait sa retraite, et achetait au pape la jouissance du duché de Ferrare. La haine qu'on avait conçue contre lui s'accrut encore lorsqu'on le vit, dans une révolte de seigneurs, offrir à la reine plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie qu'il avait levés à ses frais, rendant ainsi publique la profusion de cette princesse. Deux de ses domestiques, qui avaient commis un outrage public

à la morale, furent condamnés à mort et pendus devant l'hôtel de leur maître. Concini cependant n'avait que des pressentimens vagues auxquels son épouse, l'ambitieuse Eléonore Galignani, n'avait pas voulu céder, et il ne soupçonnait rien du plan concerté entre le roi et son jeune favori. Le lundi 4 avril 1617, il se rendait au Louvre; Vitry, capitaine des gardes, vient à sa rencontre jusqu'au milieu du pont-levis; il le saisit par le bras, et lui déclare *qu'il l'arrête de par le roi.* Le maréchal pâlit : *Qui, moi?* dit-il en portant la main sur son épée : Oui, répond Vitry, qui fait signe à ses affidés, et s'écrie: *tue! tue!* Au même instant, le maréchal, frappé de plusieurs coups de pistolet, tombe sur ses genoux, à demi renversé sur le parapet. Vitry crie *vive le roi!* et Louis paraît à l'une des fenêtres du Louvre, comme pour donner la sanction royale au meurtre d'un de ses sujets. Une joie féroce éclata parmi la populace à la nouvelle de la mort du maréchal d'Ancre; la foule se transporta le soir à l'église St.-Germain-l'Auxerrois, où l'on avait enterré son cadavre; elle exhuma ses restes, et Paris frémit d'horreur en voyant dans son sein une troupe d'hommes se livrer à un repas de cannibales. Louis, avant que sa mère pût revenir de sa surprise, changea ses gardes et lui donna les siennes. Eléonore Galignani fut arrêtée et livrée à un tribunal. On est étonné de voir le crime sur lequel

porta l'accusasion : au lieu de lui demander compte des dilapidations, auxquels elle s'était livrée avec son mari, des conseils qu'elle avait donnés à la reine mère, on lui reprocha d'avoir pratiqué la sorcellerie que la superstition des grands mettait alors en vogue. Dès qu'elle vit le genre de crime qui lui était imputé, elle jugea qu'elle était perdue, et abandonna le soin de sa défense; elle montra pendant tout son procès un caractère ferme et courageux. Et comme on lui demandait de quel charme elle s'était servie pour fasciner l'esprit de la reine, elle répondit : « De l'ascendant que tout esprit supérieur a sur les ames faibles. » Condamnée pour le crime imaginaire dont on l'accusait, son corps fut exposé après l'exécution aux fureurs de la populace effrénée, qui acheva d'assouvir sa rage sur les restes de l'épouse du maréchal d'Ancre.

Pendant que l'état et la cour présentaient des scènes de désordre et de trouble, pendant qu'on livrait au pillage les trésors de Henri IV, que faisait le généreux ministre de ce grand roi ? Sully dans la retraite, s'efforçait d'être encore utile à sa patrie; quatre secrétaires écrivaient sous sa dictée des notes précieuses qui nous sont parvenues sous le titre d'*Economies royales et loyales*. On trouve dans ce recueil, une foule de morceaux écrits avec grâce et naïveté, et qui rappellent la manière de Plutarque.

Fidèle à la mémoire de son roi, Sully portait, suspendue à son col, une médaille sur laquelle était gravée l'image de Henri. Plusieurs fois par jour, il y fixait ses regards, et la mouillait de ses larmes. Sa retraite qui semblait être le sanctuaire de la vertu, fut tour à tour visitée par ceux que des chagrins éloignaient de la cour, où lui-même il ne paraissait plus que rarement. Un jour qu'on voulait le consulter sur des affaires d'état, il s'y présenta, revêtu du costume qu'il portait jadis à côté de Henri IV; les jeunes courtisans, à la vue de ces modes antiques, oubliant le respect qu'ils devaient à l'auguste vieillard, se permirent des plaisanteries et des sarcasmes indécents. Sully s'approche du roi, et lui dit : « Sire, lorsque votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter sur les affaires de l'état, il faisait d'abord éloigner tous les bouffons et tous les baladins. »

Premières années du règne de Louis XIII : fuite de la reine ; guerre contre les protestans ; mort du connétable de Luynes : élévation du cardinal de Richelieu qui se brouille avec la reine ; conspiration de Gaston : exécution d'Ornano et de Chalais.

Parmi les autorités à consulter sur le règne de Louis XIII, on trouve les mémoires du duc de Rohan et

de Bassompierre. Le premier qui ressemble par sa conduite dans les guerres civiles à l'amiral de Coligny, est constamment opposé à la cour. Les mémoires de Bassompierre qui passa une partie de sa vie à la Bastille, loin des événemens qu'il raconte, n'ont rien d'exact et de suivi ; il reste alors la relation d'un historien italien, nommé *Vittorio Siri*, flétri dans l'opinion des Français, pour avoir essayé de calomnier Henri IV ; il usa de la même rigueur envers Richelieu, et porta tout l'intérêt sur la reine mère, ennemie jurée du cardinal. Richelieu a laissé des mémoires qui sous le titre de son Testament politique, ont été l'objet d'une controverse célèbre entre Voltaire et plusieurs autres critiques. Enfin, l'opinion de ces derniers a prévalu, et leur authenticité n'est plus douteuse ; mais ils n'offrent qu'un exposé rapide des vues du cardinal. Parmi les historiens, Anquetil a raconté avec agrément toutes les intrigues de la cour, dans l'ouvrage intitulé : l'*Intrigue du Cabinet*. Le premier, il a dégagé une époque historique des faits qui l'entourent pour la traiter à part, en lui donnant l'étendue convenable ; il écrit avec grâce et facilité; mais c'est un faible critique qui admet trop facilement des faits douteux, et qui raconte les plus grands crimes avec calme et froideur, sans s'échauffer de cette indignation vertueuse qui doit alors animer l'historien. Nous allons parcourir rapi-

dement toute la période de temps qui s'est écoulée, jusqu'au moment où Richelieu est venu imprimer le caractère de son génie à tous les actes de ce règne; au lieu des faits compliqués, peu importants et difficiles à retenir, qui remplissent les premières années de l'histoire de Louis XIII, je présenterai quelques considérations politiques et morales.

L'on se demande pourquoi des troubles si fréquents? pourquoi des guerres civiles si multipliées? pourquoi sous un gouvernement absolu l'on voit des grands lever des armées, tenir tête au souverain, traiter avec lui de puissance à puissance, et lui faire payer leur obéissance et leur fidélité ? Ce mal tient à l'organisation même du pouvoir féodal, et aux droits accordés aux suzerains. Les gouverneurs de province jouissaient d'un pouvoir absolu; ils disposaient des finances et des troupes de leurs gouvernements; c'étaient autant de petits monarques inquiets, remuants et ambitieux, que l'autorité toute puissante du souverain, ne parvenait pas toujours à retenir dans les bornes du devoir. Ainsi, le despotisme est presque toujours trompé dans les moyens même qu'il prend pour s'établir. Tel est en Turquie le sort du grand-seigneur dont l'empire est sans cesse agité par la révolte de ses pachas. Les gouverneurs de province, indépendans par leur puissance, disposaient des forces de leurs gouvernemens, ou bien quand ils se

croyaient assez riches, essayaient de former une ligue semblable à celles qui, sous les faibles successeurs de Charlemagne avait porté l'un d'eux sur le trône. Le clergé se souvenant avec horreur des guerres civiles, était dans un état de calme politique, conforme au caractère de la religion qu'il professe ; cependant une grande émulation pour la gloire militaire, avait pénétré dans ce corps, et l'on voyait alors des cardinaux et des évêques à la tête des armées.

La vive indignation qui s'était manifestée contre Concini changea d'objet quand on réfléchit que celui qui avait dirigé le coup d'état qui l'avait renversé, était un jeune homme de dix-sept ans. Un sentiment de pitié s'attachait à la reine-mère, exilée par son fils, et gardée à vue dans plusieurs châteaux. Mais cette indignation fut à son comble, lorsqu'on vit le favori de Luynes hériter par la confiscation des biens immenses du maréchal d'Ancre. Henri IV avait fait trancher la tête à Biron, mais il n'avait point confisqué ses biens ; cette mesure odieuse, qui n'aurait dû jamais exister en France, s'y trouve cependant à toutes les époques de notre histoire : c'est encore un des résultats du système féodal qui l'employait pour remplir le vide des finances ; saint Louis, le plus sage de nos rois, avait montré l'intention de la détruire ; cependant elle subsistait encore il y a peu de temps

dans notre code. Le jeune favori cherchait quelque occasion favorable pour se distinguer; il la trouva bientôt dans les guerres civiles. Les protestans inspiraient de l'ombrage; ces religionnaires, long-temps persécutés, maîtres de deux places de refuge très-fortes, Montauban dans le midi, et La Rochelle dans l'ouest, formaient, pour ainsi dire, une nation à part; l'esprit républicain, inhérent au protestantisme, se maintenait surtout à La Rochelle; cette ville, qui avait pour magistrats d'austères prédicateurs, offrait un aspect sombre et sévère; on y voyait régner cette tristesse qui nourrit et entretient le fanatisme : plusieurs actes indiquaient une tendance à briser le lien qui l'attachait à la France; mais il fallait un chef à ce parti, et la plupart des grands seigneurs étaient catholiques. Les ducs de Rohan et de Soubise se présentèrent; ce n'était ni l'ambition ni la turbulence qui les animaient à la guerre; déjà, plusieurs fois, ils avaient exposé les griefs du parti auquel ils étaient attachés, et la cour n'avait fait que des réponses ambiguës et peu satisfaisantes. Un mouvement d'armes se préparait, quand on apprit que le duc d'Epernon, toujours attaché à la reine mère, avait essayé de rétablir cette princesse dans l'autorité qu'elle avait perdue. Marie de Médicis, enfermée à Blois, souffrait impatiemment sa prison, et témoignait son dépit et son mécontentement à tous les

seigneurs qui venaient lui faire leur cour; d'Epernon, aidé d'un Italien nommé Ruccelay, entreprit de la délivrer; il était alors gouverneur de cinq grandes provinces, jouissait d'un immense revenu, et pouvait disposer de forces militaires considérables; il choisit avec avidité une occasion qui le faisait sortir de l'inaction dans laquelle il languissait depuis quelque temps. Sous différens prétextes il part de Metz à la tête de ses troupes, dissimule sa marche, puis tout à coup se présente sous les murs de Blois; la reine, avertie, s'échappe de sa prison et se réfugie dans le camp de son libérateur, qui parcourt avec elle une partie de la France.

Louis, frappé de cette nouvelle, se mit en toute hâte à la tête de ses troupes, et l'on vit un roi de France marcher en personne contre sa mère révoltée; dans les états despotiques, les liens de famille sont presque toujours rompus; mais rarement on avait vu en France un semblable spectacle; le scandale qu'il occasionnait, alarmait le peuple, et troublait la conscience des grands; un homme entreprit de le faire cesser; cet homme, c'était Richelieu, évêque de Luçon; membre du conseil du roi, il en était sorti quand la reine-mère avait été exilée, montrant par là son attachement à cette princesse; il s'offrit alors comme arbitre; une escarmouche au Pont-de-Cé, où les troupes du roi avaient eu l'avantage,

hâta la négociation ; Richelieu intervint au milieu des débats, et obtint de la reine le sacrifice du duc d'Epernon, qui venait de tout risquer pour elle. Il y a quelque jouissance à voir l'ingratitude qui existe souvent entre ceux qui se sont unis pour mal faire ; elle signale la vengeance du ciel, qui punit le coupable par les mains de son complice. Le duc d'Epernon, abandonné par la reine, traîna le reste de ses jours dans une vieillesse languissante. Le roi eut avec sa mère une entrevue ménagée par la politique, et dont les demandes et les réponses avaient été dictées d'avance par le secrétaire d'état. La reine, reconnaissante du service que lui avait rendu Richelieu, lia sa cause à celle de ce nouveau favori, et ne respira plus que pour sa grandeur, tandis que de Luynes, charmé des talens de l'évêque de Luçon, lui accorda toute sa confiance. Ce n'était, pour le politique, qu'un premier pas vers le poste suprême.

On reprit alors contre les protestans l'expédition qui avait été suspendue ; ce fut avec plaisir que la France reconnut dans son roi cette ardeur militaire et ce courage guerrier dont son père avait donné tant de preuves éclatantes. Louis était peu capable de commander en chef ; ses études militaires avaient été fort négligées ; mais son courage s'animait à l'aspect du danger, et il donnait à ses soldats l'exemple si puissant d'un chef qui brave les périls. A la suite d'une

action brillante, de Luynes, enchanté de la gloire de son maître voulut frapper l'imagination des Parisiens par une scène de leur goût. Ce fut la première fois qu'on trouva, dans le caractère du roi, une de ces saillies de gaîté si naturelles au Français, et qui conviennent si bien à la jeunesse. Le roi, qu'on croyait très-éloigné, arrive de nuit à Paris, apportant lui-même la nouvelle d'une victoire : il se fait ouvrir les portes; les paisibles habitans, réveillés par le son des trompettes et des instrumens militaires, sont pleins d'inquiétude et d'effroi; mais bientôt ils reconnaissent leur roi, le saluent de leurs acclamations, et se portent en foule à son passage. Le lendemain, son palais était rempli des Parisiens qui venaient le féliciter de ses succès et de sa gloire. Ce fut la seule fois que Louis, toujours sombre et mélancolique, goûta le plaisir de la familiarité.

On entreprit le siége de Montauban; mais les efforts du roi et de son armée vinrent échouer contre cette place, qui repoussa constamment les assauts qu'on lui livrait, et sut se défendre jusqu'au moment où le duc de Rohan entra victorieux dans ses murs. Le roi, contraint de céder à l'un de ses sujets, leva le siége et se retira avec le duc de Luynes, qui, décoré depuis quelque temps du titre de connétable, ne fit rien dans cette occasion pour justifier cette insigne faveur; il paraît même qu'il montra pendant toute la

guerre une prudence excessive qui reçut quelquefois une qualification différente. On sut qu'un chirurgien avait dit, en écrivant à sa femme : Sois tranquille, je suis attaché à la personne de M. le connétable, ainsi je ne cours aucun risque. L'envie que cette fortune extraordinaire avait accumulée contre lui, éclata par une foule de brocards et de traits malins; il n'était bruit que de la conduite honorable de M. le connétable au siége de Montauban; il expira sous la flèche des épigrammes; une maladie, causée par le dépit et la honte, enleva à la fleur de son âge un homme qui avait joui d'une faveur prématurée, et qui n'avait pas su se montrer égal à sa fortune. La France, qui craignait le règne des favoris, le vit tomber sans le plaindre. La mort du connétable de Luynes fut le signal de l'élévation de Richelieu, qui cependant déplaisait et déplut toujours au roi, dont la faiblesse de caractère redoutait les esprits fermes et supérieurs. Une figure où respirait la dureté rendait l'abord du cardinal pénible et repoussant; mais le roi, qui avait su reconnaître tout son mérite, sacrifia ses répugnances à la grandeur et à l'éclat de son règne. Protégé par la reine-mère dont il était la créature, estimé par le roi, qui se rappelait les services qu'il lui avait rendus, Richelieu parvint au ministère; il débuta d'une manière impérieuse, en déclarant, dans une affaire où on lui opposait l'opinion que le conseil

avait émise précédemment, que le conseil avait changé de maximes. Son plan, arrêté depuis long-temps, avait trois objets principaux. Il s'indignait de voir la France, méprisée au dehors, considérée dans tous les traités que les autres puissances formaient entre elles, comme si elle n'existait pas; il savait quels coups il devait porter à la Maison d'Autriche; il préméditait une guerre dans l'intérieur de l'Allemagne par l'intervention d'un puissant allié. Sa seconde pensée était d'enlever aùx protestans les places de garantie qui faisaient de ces religionnaires un peuple toujours armé et toujours redoutable. Le troisième but de ses efforts était de dompter les grands, et d'effacer les vestiges de ce système féodal auquel Louis XI avait déjà porté tant de coups. Il y avait quelque chose de si ferme dans ces desseins, qu'aucune considération n'en pouvait arrêter l'accomplissement, et que du sang à répandre ne devait être qu'un faible obstacle. Richelieu cependant n'était pas cruel par instinct; mais il l'était devenu par système; son plan une fois tracé, il fallait qu'il succombât ou que tout cédât à ses efforts.

Ses premières démarches lui attirèrent des ennemis puissants. La reine-mère, son ancienne protectrice, voyant son favori parvenu au ministère, demanda l'entrée au conseil ; Richelieu, toujours respectueux devant sa bienfaitrice, parvint cependant

à l'éconduire du gouvernement; dès-lors cette femme implacable s'unit contre lui avec le jeune prince Gaston d'Orléans, frère du roi, et la reine Anne d'Autriche. Cette jeune princesse, pleine d'attraits et de charmes, paraissait délaissée au milieu d'une cour aussi sombre; Richelieu lui offrit long-temps ses hommages, sans doute c'était la politique qui les lui inspirait, car il est difficile de penser qu'un sentiment tendre ait pu trouver place dans un cœur desséché par les combinaisons de l'homme d'état. A cette époque, un anglais, le brillant duc de Buckingham, après avoir scandalisé par son inconduite la cour d'Espagne, était venu porter en France la frivolité de ses goûts et de ses principes. Accueilli avec enthousiasme par la cour de France, que séduisaient tous ses avantages extérieurs, il avait osé porter ses prétentions sur l'épouse même du souverain, qui en conçut de l'ombrage et le força de s'éloigner; il n'est point certain qu'il plut à la reine, mais il affecta d'en répandre le bruit et de porter toujours le portrait de cette princesse. Le cardinal se voyant déchu de ce côté, rabattit de ses hautes prétentions, et se contenta de faire la cour à la duchesse de Chevreuse, confidente de la reine; la politique ne le rendait pas aimable; mais cette dame, dont la coquetterie se trouvait flattée des hommages du prélat, ne le rebutait pas, et se con-

certait avec la reine pour faire des espiégleries au grave cardinal.

Le parti des deux reines avait, pour principal défenseur, Gaston, duc d'Orléans, frère du roi. Un mariage avait été négocié pour lui avec Mlle. de Montpensier; et ce prince faible, qui tremblait devant le génie de Richelieu, s'était soumis à cette union malgré d'autres liaisons qu'il n'avait pas osé découvrir. Il s'ouvrit cependant au maréchal d'Ornano, son gouverneur, et au comte de Chalais, de toute la répugnance qu'il éprouvait à se soumettre aux ordres du cardinal; et voici l'expédient que l'on proposa. Il ne s'agissait de rien moins que d'assassiner le cardinal; on devait aller à Limours, sa maison de campagne, sous prétexte d'une partie de plaisir; la suite du prince emplirait la maison; on se livrerait à des jeux qui donneraient naissance à une rixe, dans laquelle on tuerait quelques domestiques pour ajouter à la vraisemblance; on passerait dans l'appartement du cardinal, dont on se déferait; ensuite on déplorerait ce triste événement, qu'on mettrait sur le compte des domestiques, dont quelques-uns seraient livrés aux tribunaux et pendus pour satisfaire à la justice. Chalais, troublé avant l'exécution, voulut faire un nouveau complice; il s'adressa à Louvigny, qui, surchargé de cette confidence, et redoutant le pou-

voir de Richelieu, alla tout révéler au cardinal. Celui-ci quitta Limours; et, sans divulguer le secret, laissa pressentir qu'il était instruit : le maréchal Ornano et le comte de Chalais furent arrêtés; la reine fut mise aux arrêts, et l'instruction commença. Les coupables furent livrés à des juges odieux, à des commissaires dont on vit trop souvent l'usage se renouveler sous ce règne.

Richelieu, dit-on, pénétra dans la prison de Chalais, et lui offrit sa grâce pour prix de ses révélations; Chalais dénonça ses complices, et Richelieu ne lui pardonna pas. Ce fait n'est pas prouvé. Quoiqu'il en soit, on vit avec effroi le comte de Chalais et le maréchal d'Ornano, condamnés à mort, frappés par la main du bourreau. Ce premier exemple de la puissance de Richelieu dut intimider les grands et leur apprendre que le règne des séditions était passé. La reine comparut à son tour devant son mari; elle fut accusée entre autres choses d'avoir cherché à se donner un autre époux; elle se contenta de répondre dédaigneusement : « Je n'aurais pu que perdre au « change. » Richelieu, qui n'avait pas l'intention de punir Gaston, le prit en particulier, et lui fit entendre un langage paternel. Le jeune prince tomba aux genoux du cardinal, lui demanda pardon, et découvrit tous ses complices; il répéta cette indigne faiblesse chaque fois qu'il conspira, et il ne laissa

guère passer une année sans conspiration ; Richelieu, en sortant de cette conférence, se moquait avec ses familiers de la faiblesse du prince ; il leur disait, avec ce souris amer de l'homme d'état glacé par la politique : « Avec deux conserves et une prune de Gênes « j'ai chassé toute l'amertume de son cœur. »

Politique de Richelieu. Prise de la Rochelle. Campagne en Italie. Maladie du roi. Journée des dupes. Puissance de Richelieu. Fuite de la reine. Révolte et supplice du duc de Montmorency. Le commandeur du Jars.

Il est deux sortes de politiques ; la première est fondée sur la clémence, sur l'humanité ; telle fut celle de saint Louis, de Louis XII, de Henri IV. Ces princes agissent avec adresse et avec fermeté, mais leur ame est toujours ouverte aux sentimens tendres ; l'amour du peuple, voilà la base de leur conduite. Quelquefois la politique a besoin de coups d'état ; mais ils sont toujours pleins de justice et de loyauté. Tel Cicéron, dans le danger de la patrie, presse, contre toutes les lois, la condamnation et l'exécution d'un grand coupable : voilà l'homme d'état comme je le conçois. Il en est aussi dont le génie fait la gloire de leur patrie, mais dont le cœur est froid et glacé ; ils ne sont pas aimés ; ils ne veulent pas l'être ; il leur suffit d'inspirer de la crainte : ils

arrivent au même but que les autres, mais souvent c'est par la violence et la cruauté ; ils ignorent qu'une parole de douceur a plus de pouvoir qu'un acte d'une rigoureuse sévérité. Telle était la politique du cardinal de Richelieu. Se maintenir contre les obstacles qu'il éprouvait de la part du roi et de la reine-mère, rendre la France puissante au-dehors, affaiblir audedans le parti des protestans, et réprimer l'arrogance des grands vassaux, voilà les objets constans de ses efforts.

Une partie de ses desseins appartient à Henri IV et l'éxécution à Louis XIV, Richelieu se trouve placé entre les deux souverains comme un intermédiaire qui commence ce que Henri avait médité et prépare par son génie les succès du règne suivant. Il tourna d'abord ses efforts contre les Protestants, et voulut anéantir par un seul coup toutes les espérances d'un parti qui devenait de jour en jour plus formidable. Les deux chefs valeureux qui commandaient alors les réligionnaires, les ducs de Rohan et de Soubise allaient sans cesse de Montauban à la Rochelle échauffant partout l'esprit républicain inhérant au protestantisme ; le port de la Rochelle toujours ouvert pouvait recevoir les flottes de l'Angleterre que des intérêts de secte et de confraternité et peut-être aussi les intérêts d'une politique toute profane attachait à la cause des Protestants de France. Louis en per-

sonne avait échoué dans le siége de Montauban, La Rochelle plus fortifiée offrait encore plus d'obstacles ; toute sa population exercée au maniement des armes était assujétie à une discipline austère et monastique, elle s'apprêtait à la révolte par la prière, et marchait au combat animée d'un zèle religieux et en chantant des pseaumes ; le port semblait n'attendre que l'arrivée des forces anglaises que le parlement devait envoyer au secours des Protestants français. Richelieu résolut de se rendre maître de La Rochelle ; une ardeur militaire s'empare de ce cardinal ; homme d'état, il veut lui même commander l'expédition ; les vieux généraux frémissent de se voir soumis à ses ordres, mais ils sentent qu'il peut d'un seul mot les envoyer à l'échaffaud ; ils paraissent pleins de soumission, se promettant bien en secret de lui désobéir.

Cette guerre s'ouvrit sous d'heureux auspices. Buckingham à la tête d'une flotte anglaise se présenta devant l'île de Rhée et tâcha de l'enlever avant qu'elle fût secourue. Un brave officier Thoiras à qui l'on avait confié ce poste important laissa débarquer les Anglais et les repoussa avec avantage ; il fallait instruire l'armée de la situation où il se trouvait ; trois soldats s'offrirent pour passer à la nage un détroit de plusieurs lieues ; on agréa leurs services en leur promettant les plus belles récompenses s'ils parvenaient à remplir leur mission. L'un d'eux qui avait trop pré-

sumé de ses forces, se noya dans la traversée ; le second qui était prêt à subir le même sort fut pris par les Anglais ; mais le troisième parvint au camp français. Richelieu fit alors passer dans l'île de Rhée au travers de la flotte anglaise un renfort considérable qui obligea les Anglais à se retirer honteusement. Le cri public accusait Bruckingham, et le favori pour se réhabiliter dans l'opinion était prêt à se mettre à la tête d'une nouvelle expédition quand il fut assassiné par un fanatique. Le général qui fut nommé pour le remplacer, ne put sur-le-champ mettre à la voile, et laissa le temps de prévenir son arrivée.

Richelieu cependant avait fait assiéger la ville selon les règles. Il avait fait construire du côté de la terre tous les ouvrages nécessaires pour serrer de près et pour battre en ruine les fortifications, mais le port restait ouvert, et il était d'une grande importance de prévenir le retour d'une nouvelle flotte anglaise. On imagina d'abord des batteries flottantes qui ne purent résister à l'impétuosité des vagues. Ce fut alors que Richelieu conçut à l'exemple d'Alexandre, le dessein gigantesque de bâtir une digue qui fermerait le port. Il commença par faire couler bas des barques remplies de pierres, pour servir de fondations ; mais après des travaux immenses la digue fut emportée par les flots. Richelieu reprit courage en se rappelant que la même chose était arrivée à

Alexandre, et continua les travaux avec une nouvelle ardeur. Les habitants insultaient aux travailleurs du haut de leurs murailles et confiaient leur défense aux flots et aux orages; mais les flots et les orages ne purent vaincre la constance de Richelieu : il parcourait la digue son Quinte-Curce à la main, et animait les travailleurs par sa présence; enfin l'armée prit possession de cette nouvelle conquête du génie. Cependant les Rochellois commencent à s'inquiéter pour l'avenir, ils choisissent pour maire un citoyen nommé Giton qui, depuis long-temps, avait refusé cet honneur qu'on s'était plusieurs fois empressé de lui offrir; déterminé par les sollicitations de ses compatriotes, il cède à leurs désirs; mais saisissant un poignard : « J'accepte, s'écrie-t-il, à condition que j'enfoncerai ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre, et qu'on s'en servira pour moi si je propose de capituler. Je demande qu'il soit déposé pour cet effet sur la table du conseil. » En vain les horreurs du siége se prolongent; l'élite des citoyens a péri, la famine, les combats, les maladies contagieuses ont réduit de trente mille à cinq mille hommes cette malheureuse population, et Giton est toujours intrépide. Richelieu envoie des parlementaires qui représentent avec force le malheureux état auquel se trouvent réduits les Rochellois : « Il suffit,

répond le courageux magistrat, qu'il en reste un pour fermer les portes. » Le secours sur lequel était fondé le dernier espoir de cette ville infortunée est arrêté devant la digue, et ne peut franchir cette barrière insurmontable; pour la seconde fois les Français ont vu une flotte anglaise se retirer sans combat. Les Rochellois vaincus par tant de misères, exténués par la fatigue et par la disette, dépourvus de toute espérance de secours, se déterminèrent enfin à accepter les capitulations honorables que le roi leur offrait. Il fit son entrée dans cette ville qui présentait le triste spectacle de tous les maux que peut produire un siége opiniâtre soutenu par le courage et prolongé par le désespoir. Il n'y eut aucune victime : le brave Giton lui-même, qui avait échappé à tous les dangers fut épargné par les vainqueurs. Richelieu, après cette conquête, se garda bien de commettre la faute dans laquelle Louvois tomba depuis, en voulant par un zèle mal entendu détruire d'un seul coup le protestantisme ; il permit l'exercice du culte et accorda aux protestans une tolérance absolue. Ceux qui avaient pris La Rochelle étaient étonnés de leurs succès ; Gaston n'avait médité que des perfidies inutiles ; et les officiers qui s'étaient promis de trahir avaient été mis dans l'impossibilité de ne pas faire leur devoir, par l'adresse avec laquelle le cardinal les avait pla-

cés dans des situations périlleuses où tous les regards se portaient sur eux, et où leur bravoure naturelle les entraînait au combat (1).

Après cet exploit le cardinal porta la guerre dans l'Italie. Nous ne le suivrons pas dans cette expédition qui doit faire l'objet d'une étude particulière; les résultats en furent brillants, car Richelieu excellait dans l'art de choisir des hommes habiles, talent qu'il transmit à son successeur Louis XIV. La Valteline fut secourue, les Grisons recouvrèrent cette province et l'Autriche fut déconcertée dans ses projets (2). Louis XIII avait passé les Alpes, et son armée avait renouvellé les prodiges tentés jadis par l'armée d'Annibal. Richelieu marchait à la tête des troupes couvert d'une cuirasse, entouré de pages qui portaient ses armes ; à ses côtés on voyait le cardinal de la Valette et plusieurs évêques armés de pied en cap ; mais il ne faut point oublier au milieu de ce cortège l'ami de cœur de Richelieu, son confident intime, son plus cher favori, le Père Joseph

---

(1) Bassompierre disait : « Vous verrez que nous serons assez fous pour prendre La Rochelle. »

(2) Mantoue fut pillé par les Français ; un soldat eut pour sa part une somme de 80,000 fr. qu'il perdit au jeu dans une nuit, et il fut pendu le lendemain matin, parce qu'il n'eut pas les moyens de gagner ses juges.

capucin. Ce moine qui s'était formé à tous les secrets de l'homme d'état, aspirait à agiter toute l'Europe; Richelieu s'inclinait devant son génie; il tenait avec lui des conseils où il appelait le père Lamy oratorien; dans ces conférences secrètes on délibérait avec franchise, on secouait le joug des précautions oratoires, et bannissant toutes les considérations morales et religieuses on s'expliquait sans détour et sans contrainte. C'est là que fut inventé le mot affreux de *la raison d'état*. Le cardinal semblait avoir affermi sa puissance; il avait entouré le turbulent Gaston d'hommes de son choix qui avaient gagné la faveur du prince et étaient tout dévoués au ministre. Il surveillait Marie de Médicis et la reine Anne d'Autriche. Il avait donné pour confesseur au roi un bon moine le meilleur homme du monde, très pacifique et toujours prêt à se soumettre aux volontés de son protecteur. Il gouvernait ainsi l'esprit d'un roi faible et dévot, toujours agité par les moindres scrupules et troublé par l'appréhension de commettre une faute. Nous allons voir toute cette puissance ébranlée par les intrigues d'une femme.

Le roi en revenant de la campagne d'Italie, tomba malade à Lyon. La reine-mère et Anne d'Autriche, qui accoururent pour soigner le monarque, le trouvèrent dans un si grand danger, qu'on désespérait de

ses jours; Richelieu en proie à la plus vive inquiétude, et pressentant l'orage qui allait fondre sur lui s'il était privé de l'appui de son souverain, demandait avec empressement des saufs-conduits; cependant les soins d'une mère et d'une épouse, rendirent Louis à la santé (1); mais les craintes du cardinal ne se dissipèrent pas avec la maladie du roi; les princesses ses ennemies déclarées obsédaient l'esprit du convalescent, la reine-mère surtout, se servant de tout l'empire qu'elle avait eu jadis sur son fils, et qu'elle venait de reconquérir pour quelques instants, obtint par ses importunités, la promesse du renvoi de Richelieu. Celui-ci, averti par le roi, mit tout en œuvre pour calmer cette femme vindicative, il monta dans la barque qui devait la porter sur la Saône, et là par une complaisance affectée, par les soins les plus assidus, il s'efforça d'adoucir son fier ressentiment et de lui faire croire qu'il allait en esclave soumis, rentrer sous sa dépen-

---

(1) Les soupçons que Louis avait conçus dans sa jeunesse contre sa mère, provenaient sans doute des inspirations de ceux qui l'entouraient; ils disparurent dans un âge plus avancé, et l'on peut présumer que Richelieu fut l'auteur de ce changement. Ils sont d'ailleurs complètement démentis par la conduite de Marie de Médicis, qui dans cette occasion, se montra pleine de tendresse pour son fils.

dance. La reine demeura inflexible, Richelieu envoya auprès d'elle la duchesse d'Aiguillon sa nièce; mais l'altière princesse qui jouissait de son humiliation, se plut à l'accroître encore en l'accablant de reproches amers; elle fit éclater la même violence, exhala les mêmes plaintes, quand Richelieu vint en personne courber son orgueil devant une femme irritée; les choses allèrent si loin, que le roi présent à cette scène, pouvait à peine contenir son indignation. Le garde des sceaux Marillac, favori de la reine, était désigné pour devenir premier ministre; les affaires étaient en cet état, quand on revint à Paris. La reine-mère qui demeurait au Luxembourg, voyait sa cour se grossir à chaque instant de tous les courtisans qui abandonnaient le ministre disgracié. On vient apprendre qu'il brûle ses papiers, qu'il enlève ses meubles; Marie de Médicis, triomphante au milieu de ses flatteurs, s'énivre de l'encens qu'ils brûlent devant elle; c'est à qui tombera sur le cardinal absent, c'est à qui signalera le mieux son ingratitude pour plaire à la princesse qui va redevenir souveraine.

Cependant le duc de Saint-Simon qui était resté à la cour, avait fait passer au cardinal, un billet qui lui avait inspiré quelqu'espoir; Louis était dans une irrésolution cruelle; d'un côté, il voulait remplir la promesse qu'il avait faite à sa mère; de l'autre,

il connaissait les grandes qualités du cardinal, et ne pouvait se résoudre à se priver de l'homme qui pouvait faire la gloire de son règne. Vers le soir, il ouvrit son cœur au duc de Saint-Simon, et se plaignit de ne point être ménagé par sa mère, dans l'état de faiblesse où il se trouvait; le duc de Saint-Simon rappela le courage dans son âme, et l'engagea à se souvenir qu'il était roi. « Dites à M. le cardinal, lui dit enfin le monarque, qu'il a un bon maître. » Dès le même soir, Richelieu devint plus superbe, et l'on vit le flot des courtisans abandonner le Luxembourg pour venir inonder le palais cardinal (1). Le lendemain, il apparut plus puissant et plus vindicatif que jamais; il sut quels courtisans avaient pressé sa disgrâce, et se vengea sur eux des craintes qu'il avait éprouvées. Sa première victime fut Marillac puni par l'exil, d'avoir été désigné pour succéder à Richelieu. Le maréchal de Marillac son frère, qui devait avoir l'administration de la guerre, arrêté au milieu de l'armée qu'il commandait, accusé de concussions sur des prétextes frivoles, fut livré à une commission, condamné à mort et décapité (2). Richelieu triomphait, mais il

(1) On nomma cet événement, la journée des dupes.

(2) L'infortuné maréchal de Marillac, disait que dans son procès, il ne s'agissait que de bottes de foin et de paille.

avait encore à craindre un retour de fortune, tant que la reine-mère resterait auprès du roi; cette princesse adroite et puissante, pouvait d'un moment à l'autre reprendre sur l'esprit de son fils tout l'ascendant qu'elle avait perdu. Richelieu osa proposer en plein conseil l'éloignement de Marie de Médicis. Le discours qu'il prononça dans cette occasion, est un modèle de l'éloquence de l'homme d'Etat qui a aussi son genre particulier; il enveloppa cette proposition de tout l'artifice imaginable, il montra qu'il n'y avait que deux partis à prendre, ou de l'éloigner, ou d'éloigner la reine-mère; il examina les chances qu'offrait le premier plan, avec l'apparence du sang-froid et de l'impartialité; il prouva qu'il était le plus défavorable et le plus dangereux; et après avoir ainsi substitué les intérêts de l'Etat aux siens, il démontra qu'il ne restait plus d'autre moyen que d'éloigner la reine-mère. Voici comment ce plan fut concerté et mis à exécution.

La cour était à Compiégne; pour faire subir à la reine un affront qui la portât à quelque acte de rébellion, le roi et toute la cour s'enfuirent sans l'avertir au milieu de la nuit. La reine, à cette nouvelle, ne manqua pas d'éclater et de lever des troupes; de faux avis que lui fit tenir Richelieu, lui annonçaient que la place de La Capelle était prête à la recevoir; elle s'y rendit, mais elle trouva les portes fermées et la ville

bien gardée ; alors, ne sachant où aller, elle prit le parti de se réfugier à Bruxelles : c'était précisément ce que voulait Richelieu, qui se garda bien de troubler sa retraite. De son exil volontaire, elle entretenait en France un parti, dont Gaston et la reine Anne d'Autriche étaient les premiers agens ; mais il fallait à sa tête un seigneur habile et courageux qui pût en diriger les résolutions et prendre le commandement d'une armée ; on jeta les yeux sur le duc de Montmorency, loyal ami du cardinal de Richelieu, qui lui était resté fidèle dans les momens difficiles où il avait été si près de sa disgrâce ; le duc adhéra cependant aux propositions qui lui furent faites, avec une étonnante facilité, qu'on attribua aux sollicitations de sa femme, attachée par des liens de famille au parti de la reine, et il se mit en campagne avec une troupe d'élite ; Gaston, de son côté, à la tête d'une armée composée de vagabonds, de déserteurs et de bandits, qui dévastaient tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage, était entré en France, et devait faire sa jonction avec le duc de Montmorency. Le cardinal parvint à l'empêcher, et opposa Schomberg à Montmorency révolté ; celui-ci, qui se trouvait isolé, privé du secours qu'il avait attendu de Gaston, commençait à douter de la légitimité de sa conduite ; à l'approche du duc de Schomberg, il fit ranger sa troupe en bataille, et se jeta en désespéré au milieu des rangs

opposés sans regarder s'il était suivi par les siens ; il se trouva seul au milieu des ennemis, dont il ne put long-temps soutenir les efforts : après des prodiges de valeur, il fut blessé, renversé de son cheval et fait prisonnier.

Un conseil de guerre s'assemble pour juger le grand coupable qui témoigne le plus sincère repentir, et ne fait rien pour fléchir son roi, qui s'est transporté à Toulouse où siège la commission militaire. Montmorency est condamné à mort ; le supplice s'apprête. Le cardinal ira-t-il jusqu'à laisser périr son ancien ami ? Osera-t-il bien verser le sang d'un Montmorency ? Déjà il a fait trembler les grands en punissant de mort le duc de Montmorency-Bouteville et le comte de Châtel, qui s'étaient publiquement battus en duel à la Place Royale. Un nouvel exemple est encore nécessaire, c'est ainsi que l'a décidé le ministre inexorable. A chaque instant, des femmes éplorées viennent se jeter aux pieds du roi pour demander la grâce du coupable ; Louis, dit-on, se laissait quelquefois émouvoir ; mais un regard du cardinal lui rendait son inflexibilité. On vit alors un beau spectacle ; l'homme du monde, le grand seigneur rebelle, disparurent pour faire place au chrétien repentant ; tout entier au sentiment de sa faute, il appela les bénédictions du ciel sur le roi qui le faisait périr ; il exprima le vœu que son sang fût répan-

du utilement pour sa patrie; il demanda pardon à sa famille de n'avoir pas suivi l'exemple de ses ancêtres, et marcha au supplice d'un pas ferme et tranquille. Tous les spectateurs, glacés d'effroi, maudissaient la dureté du cardinal et la faiblesse du roi. La veuve de l'infortuné Montmorency, en proie à la douleur que lui causait la mort de son mari, aux reproches que lui faisait sa conscience d'avoir été la cause de sa perte, jura de lui rester fidèle; elle alla s'ensevelir dans un couvent à Moulins, où elle fit élever à son époux un mausolée superbe qui éternisa sa douleur et ses regrets.

Nous venons de voir une scène terrible : ici se présente un épisode moins sombre qui caractérise Richelieu et sa tyrannie. La duchesse de Chevreuse repoussait toujours les soupirs et l'amour du cardinal; il résolut de s'en venger, et fit tomber tout le poids de sa haine et de sa jalousie sur le commandeur du Jars, qu'il supposait être l'amant préféré. Le malheureux commandeur fut arrêté, jeté à la Bastille dans un cachot humide, où il resta onze mois; il fut ensuite transporté à Troyes, où l'on créa, pour le juger, une commission présidée par Lafeymas, intendant de la Champagne; cet homme, surnommé le bourreau du cardinal, était le digne émule de l'infâme Laubardemont, qui s'est acquis sous ce règne une horrible célébrité. C'était une de ces ames basses,

incapables du moindre sentiment d'humanité et de vertu ; d'ailleurs, doué d'une adresse merveilleuse pour trouver des coupables, il jouait tous les personnages auprès de ses victimes ; tantôt il se montrait juge sévère ; tantôt, prenant l'accusé en particulier, il le conjurait, au nom de son propre intérêt, de faire l'aveu de son crime, en l'engageant à se fier à la bonté du cardinal. Malgré toute son adresse, il ne put rien tirer du commandeur, qui avait résolu de conserver son courage et sa fermeté. On l'accusait d'avoir favorisé une correspondance de la reine-mère avec l'Espagne, il persista toujours dans la dénégation la plus complète ; cependant il voulut, par un coup hardi, faire connaître son innocence et en arracher l'aveu au perfide Lafeymas ; il obtint la permission d'entendre la messe le jour de la Toussaint, et au moment où l'hypocrite président revenait de la sainte table, il se précipita sur lui, le saisit à la gorge, et s'écria : « Scélérat, voici le moment de confesser « la vérité ; puisque tu as ton Dieu sur les lèvres, « reconnais mon innocence, et avoue ton injustice « à me persécuter. Puisque tu fais la mine d'être « chrétien, il faut ici en faire l'action, sinon je te « renonce comme juge, et je prends tous les assistans « à témoin que je te récuse comme tel. » Lafeymas, surpris de cette brusque interrogation, et se sentant pressé vivement, s'efforça de faire le bon homme :

« Mais, Monsieur, quel moment choisissez-vous ?
« ne vous inquiétez pas ; je vous assure que M. le
« cardinal vous aime ; vous en serez quitte pour al-
« ler en Italie ; mais vous voudrez bien auparavant
« qu'on vous montre de petites lettres écrites de
« votre main, qui vous feront voir que vous êtes
« plus coupable que vous le dites. » Ces terribles paroles n'étaient que trop intelligibles dans la bouche d'un agent de ce ministre, à qui il ne fallait *que trois lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre*. Les juges, persuadés de son innocence, le condamnèrent à mort, parce qu'on leur promit qu'on lui ferait grâce. Il fut conduit, les yeux bandés, sur le lieu du supplice, et monta sur l'échafaud avec courage ; on lui lia les mains ; il posa sa tête sur le billot, et au moment où il allait recevoir le coup mortel, on lui apporta sa grâce. « Maintenant, lui
« dit Lafeymas, que vous éprouvez les bontés du roi,
« confessez ce que vous savez. Vous voulez, dit le
« commandeur, profiter de mon étonnement pour
« me faire parler contre mes amis ; mais ce que la
« crainte n'a pu faire, sachez que toutes vos caresses
« ne l'obtiendront pas. » (1)

---

(1) M. Lacretelle a rappelé à cette occasion un trait qui honore le caractère d'un homme estimable. Le général Moreau était accusé de complicité dans la cons-

Guerre de trente ans. Politique de Richelieu. Tilly, Valleinstein, Gustave Adolphe. Pillage de Magdebourg (1).

Quittons l'intérieur de la France, et suivons au dehors la politique de Richelieu dans l'accomplissement de ses projets de grandeur et de gloire. L'Allemagne est en proie à une conflagration générale, une guerre religieuse arme ses enfants les uns contre les autres, et dévaste tour à tour ses différentes provinces. Au milieu des horribles malheurs de la guerre civile, la politique spécule sur les dépouilles qu'elle pourra ramasser; le génie de Richelieu s'allume, il reconnaît le moment de mettre à exécution le plan tracé par Henri IV; il vient d'accabler les protestants

---

piration de Pichegru. Les juges intimidés, balançaient entre la crainte et leur devoir. Un parent de Bonaparte se présente et promet la grâce au nom du premier consul, si l'on veut prononcer la condamnation. L'un des juges M. Clavier, qui fut depuis professeur au Collége de France, observant l'impression que produit cette promesse, se lève et dit : « Le premier consul nous promet la grâce de Moreau, mais qui nous fera grâce à nous-mêmes, si nous jugeons contre notre conscience ?

(1) M. Lacretelle annonce, qu'il suivra l'histoire de Schiller sur la guerre de trente ans.

de France par la prise de la Rochelle, et cependant il envoye du secours aux protestants d'Allemagne; en vain Rome murmure de voir un des membres du sacré collége, favoriser les hérétiques; Richelieu répond qu'il a reçu du pape une dispense pour faire tout ce qui serait utile au bien de son pays; du fond du nord, il appelle Gustave-Adolphe, dont le beau caractère semblable à ceux des grands hommes de l'antiquité, vient se dessiner en première ligne sur le théâtre où se joue cette sanglante tragédie. La carrière de ce héros fut courte; mais ses vertus brillèrent d'un éclat pur et sans tache, et peut être la fortune, en tranchant sitôt le fil de ses jours, a-t-elle servi sa propre gloire, en ne lui donnant pas le temps de commettre une seule faute ? Parmi les généraux de l'empire, nous trouvons aussi des caractères imposants, Tilly se présente d'abord, Tilly long-temps le sauveur de l'Autriche, mais qui souille sa gloire par une atroce férocité, il se plaît à la guerre, il se plait à la victoire, il se plaît surtout au carnage; nous verrons avec joie ce guerrier sanguinaire humilié par Gustave-Adolphe. Valleinstein a rendu de grands services à sa patrie, mais son orgueil est immense, son ambition n'a plus de bornes, il porte ses désirs jusque sur la couronne impériale; nous serons témoins de la chute de cet ambitieux qui ne s'est point contenté de la gloire d'un bon général, mais qui a terni

l'éclat de son nom par la honte d'un parjure. Enfin, nous verrons les généraux français se produire avec honneur sur la scène, et les beaux caractères de Turenne et de Condé, former les derniers traits de ce grand tableau.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.



CRITIQUE LITTÉRAIRE.

VIE DE BLANCHE DE CASTILLE (1),

Reine de France, Mère de Saint Louis, ornée de son portrait; par Mme. la Comtesse DE MACHECO, *née* DE BATAILLE.

C'est une heureuse idée que madame la comtesse de Macheco a conçue d'écrire l'histoire de Blanche de Castille. Parmi tant de femmes dont la vie entière s'use à composer de lourds et longs romans, dont souvent la morale ne fait pas plus d'honneur à leur cœur que les fictions n'en font à leur esprit, on aime à en voir une sortir de la commune ornière, et nous offrir un tableau vrai, simple et intéressant des actions

(1) Un volume in-8°., à Paris, chez Kleffer, rue St-Jacques.

d'une des femmes les plus admirables qui aient jamais attiré les regards des hommes, et qui se soient montrées les plus dignes du haut rang où la Providence les avait placées.

La troisième race de nos rois, si féconde en grands hommes, compte aussi d'illustres reines : aucune d'elles n'approche de l'épouse de Louis VIII. Avoir donné Saint Louis à la France est sans doute son plus beau titre à notre reconnaissance; mais Blanche était digne d'un tel fils. C'est dans son sein que le modèle des rois avait puisé le germe de toutes ses vertus et du courage héroïque qu'il déploya au milieu des plus affreux revers. « L'admiration, dit madame de Macheco, qu'inspire une femme, une reine, dont » toute la carrière fut une longue suite d'actions » héroïques et pures, ne peut être que salutaire à » l'ame; et le cœur français doit s'enflammer et s'enorgueillir en retrouvant, après six cents ans, sur » le même trône, le sang de cette héroïne, et dans » celle que nous nommons avec amour *l'Héroïne de* » *Bordeaux et l'Ange de la France*, l'intrépidité de » la mère du saint Roi, son génie et ses vertus. »

La Muse de l'histoire semble avoir dicté à l'auteur ces dernières paroles, et nous osons prédire à madame de Macheco que la postérité reproduira quelque jour l'heureuse comparaison qu'elle a faite.

Blanche, née en 1185, était fille d'Alphonse IX, dit le Noble, roi de Castille, et petite-fille de cette Éléonore de Guyenne, que Louis-le-Jeune se vit contraint de répudier, divorce qui enleva à la Couronne une partie de nos plus belles provinces, et qui,

les faisant passer entre les mains d'un rival déjà puissant et redoutable, devint la triste source des guerres qui ont si long-temps divisé l'Angleterre et la France.

On a blâmé Louis-le-Jeune d'avoir répudié une femme devenue indigne de partager son lit et sa puissance, ou, du moins, de lui avoir rendu les riches états qu'elle lui avait apportés en dot. Il nous semble que les écrivains qui ont émis cette opinion, ont montré, dans ce jugement, non seulement une morale trop facile, mais encore peu de connaissance de l'histoire et des mœurs de ces temps anciens. Pour nous, qui admirons Louis d'avoir sacrifié à l'honneur et au devoir ses intérêts particuliers et ceux même de son trône, nous croyons que, même en ne consultant que la politique, il lui eût été difficile de se conduire autrement. Les peuples qui obéissaient à Éléonore n'auraient pas souffert patiemment une telle injustice faite à leur souveraine, et, libres de leur serment de fidélité envers le roi de France, ils auraient soutenu, pour défendre les droits de la Duchesse de Guyenne, une guerre devenue juste, dans laquelle, sans doute, ils eussent compté pour auxiliaires tous les grands vassaux de la Couronne unis par les mêmes intérêts.

Quoi qu'il en soit, cette même Éléonore de Guyenne, mère de Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre et oncle de Blanche, fut chargée par lui, quoique âgée alors de plus de quatre-vingts ans, de conduire en France l'Infante de Castille, lorsque l'hymen de cette princesse avec Louis, fils de Philippe-Auguste, devint

le nœud de la paix que ces deux rois signèrent entre Galion et Andelys, l'année 1199 ou 1200.

« Quelques auteurs, dit notre historien, prétendent que Blanche ne fut choisie qu'à raison de son » nom; celui d'*Urraque*, sa sœur, étant désagréable aux Français, comme trop bizarre. » Si l'anecdote est vraie, nous devons féliciter nos aïeux de leur amour pour l'euphonie, puisque c'est à cet amour qu'ils durent une si grande reine. Aujourd'hui le goût serait peut-être changé : il est en France telle école qui frémirait tout entière de joie et d'admiration à ce doux nom d'*Urraque*.

Madame de Machcco trace ainsi le portrait de Blanche :

« Sa taille était noble et élevée, ses cheveux » blonds, un visage du plus bel ovale, des traits délicats et réguliers, la physionomie *gracieuse* et imposante tout-à-la-fois, des manières remplies de dignité et de *grâces*. L'ame qui animait ce beau corps » lui était bien supérieure : un génie vaste, étendu, » une piété douce et éclairée, un esprit plein de sagacité, un courage que rien ne pouvait abattre, » l'art de juger les hommes et celui de les captiver, » un cœur que sa pureté rendait l'asile de toutes les » vertus. Clémente et juste, sa politique eut toujours pour guide l'équité; elle aimait les peuples, » connaissait les devoirs des rois envers eux; récompensant le mérite dans quelque classe qu'elle le » découvrît, elle fit naître l'émulation; son règne et » celui de son fils sont des points lumineux dans » le long et triste chaos de l'histoire moderne. Les

» louanges données si justement à St. Louis doivent
» rejaillir en partie sur son héroïque mère : savons-
» nous ce qu'il aurait été sans elle, et ce que la
» France et l'Europe même seraient devenues, après
» la mort de Louis VIII, sous une autre régente ? »

Ce portrait de Blanche, où l'on ne peut reprendre que deux ou trois négligences très légères, nous paraît fait avec beaucoup de talent, et surtout entièrement conforme à la vérité historique.

Nous voudrions suivre pas à pas l'auteur dans les quatre parties qui forment la division de son ouvrage; mais cette tâche, très agréable pour nous, le serait moins pour le lecteur, qui préférera sans doute lire dans le livre même de madame la comtesse de Macheco, et voir, ornés des grâces de son style, les faits dont nous ne pourrions lui présenter ici qu'une rapide analyse.

La première partie s'étend depuis la naissance de Blanche jusqu'à la mort de Louis VIII. Peu de faits, dans cette première partie, ont un rapport direct à Blanche; mais l'auteur a su profiter habilement du silence de l'histoire, pour nous offrir un tableau succinct et très bien fait du règne de Philippe-Auguste et de son fils, tableau qui était indispensable, pour bien faire entendre l'histoire de la régence.

Jaloux de prouver à madame de Macheco l'estime que nous inspire son talent, nous ne craindrons pas de blâmer, dans cette première partie, une précaution qu'elle a crue sans doute nécessaire, pour qu'on ne perdît jamais de vue l'héroïne de son livre; c'est le soin qu'elle a pris d'attribuer trop souvent les évé-

nements aux conseils de Blanche. Il nous paraît peu probable qu'un roi tel que Philippe-Auguste ne fit pas une démarche sans consulter sa belle-fille, quelque mérite d'ailleurs qu'elle pût avoir.

La peinture de la mort de Louis VIII est fort belle. On sait que ce roi, vraiment chrétien, digne père de Saint Louis, éloigné de la reine son épouse, fut attaqué d'une maladie, où la présence de la reine fut jugée, par les médecins, absolument indispensable à sa guérison : on voulut persuader au Roi de la remplacer. On profita de son sommeil pour placer près de son lit une jeune et belle personne. Le Prince, en s'éveillant, lui demanda gracieusement quelle raison l'amenait près de lui; elle se fit comprendre en rougissant. « *Non, ma fille*, répondit aussitôt le Roi, *j'aime mieux mourir que de sauver ma vie par un péché mortel*; » et il ordonna au sire de Bourbon de marier honorablement la belle pucelle. Quelques philosophes souriront peut-être dédaigneusement à ce récit : pour nous, nous avouons que rien ne nous paraît plus admirable qu'une telle mort! Ce chaste héroïsme du chrétien est plus rare, plus difficile, plus beau, que celui des plus courageux guerriers.

Blanche aussi disait à son fils qu'elle aimerait mieux le voir mort que coupable d'un seul péché mortel; et Joinville raconte qu'un jour Saint Louis lui demanda *lequel préférerait d'être ladre et mézéan, ou d'avoir mortellement offensé Dieu? et moi qui oncques ne lui voulais mentir*, dit naïvement Joinville, *je répondis que j'aimerais mieux avoir*

fait trente péchés mortels que d'être ladre et mézéan (1)*; ce que le Roi entendant, il me fit seoir à ses pieds et sévèrement m'en reprit.*

L'époque la plus glorieuse de la vie de Blanche est sa première régence, qui fait le sujet de la deuxième partie de cet ouvrage. On ne peut trop admirer le courage, la fermeté de caractère, la politique adroite et insinuante qu'elle déploya pour conserver ses amis, gagner les indifférents, vaincre ses adversaires. Elle parvint à s'assurer la régence, malgré les prétentions de Philippe de France, oncle du Roi, prince sans talents et sans énergie, qui, par faiblesse, s'était laissé entraîner dans un parti dont il paraissait le chef et n'était que le servile instrument.

Le fameux Thibaut, comte de Champagne, était aussi du nombre des mécontents; mais, au moment du combat, alarmé pour ses provinces, il vint tomber aux pieds de la régente. « Adonc, disent les chroniques de France, le comte regarda la Reine qui » tant était belle et sage, de sorte que tout ébahi de » sa grande beauté, il lui dit: Par ma foi, Madame, » mon cœur et toute ma terre sont à votre commandement. Il n'est rien que, pour vous plaire, je ne » fisse volontiers, et jamais, s'il plaît à Dieu, contre » vous et vos enfans ne serai. D'icelle se partit tout » pensif le pauvre comte; il lui venait souvent en » remembrance le doux regard de la Reine et sa » belle contenance; lors entrait dans son cœur la » douceur amoureuse : mais quand il lui souvenait

(1) Lépreux et fou.

» qu'elle était si haute dame et de si bonne renom-
» mée, et vie nette, si muait sa douce pensée en
» grande tristesse. »

L'amour du comte de Champagne fut une passion délicate et pure comme la femme qui l'avait inspirée: ses vœux, ses espérances se bornèrent à se dévouer entièrement au service de la Reine et à sacrifier toujours ses intérêts aux siens. Ce dévouement alla même trop loin, puisque, dans une circonstance où les seigneurs mécontents avaient repris les armes, Blanche eut assez de pouvoir sur le comte de Champagne pour lui persuader de s'allier encore avec eux, afin d'être à même de pénétrer leurs secrets et de lui en rendre compte. Thibaut obéit. Mme. de Macheco le condamne, et avec trop de raison; mais elle ne paraît pas faire de reproches à Blanche qui l'engagea à descendre à un pareil rôle. Nous ne craindrons pas d'être plus sévères. Profiter de son ascendant pour inspirer à un homme des sentiments et des actions infâmes, nous semble une conduite que ne peut approuver l'austérité de notre religion, ni même la morale moins rigoureuse du paganisme. Les héros de l'antiquité non seulement méprisaient les traîtres, mais ils refusaient de s'en servir.

Cette tache est peut-être la seule dans la vie de Blanche; car nous n'oserons lui faire un crime de l'espèce de jalousie qu'elle témoignait à la jeune épouse de son fils, Marguerite de Provence: craignant que l'amour de Louis ne lui fît oublier les soins de la politique et du gouvernement, elle venait souvent l'arracher à de tendres conversations; et le Roi, par respect

filial, n'osait résister et la suivait. Un jour qu'il entendit venir Blanche, il se cacha; mais la Reine l'ayant découvert, lui reprocha publiquement cette ruse et l'en fit rougir aux yeux de toute la cour. Enfin, Louis ne voulant ni désobéir à sa mère, ni se priver de la compagnie de Marguerite, dressa un petit chien qui, lorsqu'il était chez son épouse, l'avertissait par ses aboiements de l'approche de la régente, et le Roi s'échappait aussitôt par une porte secrète. « Précau- » tion singulière et naïve qui peint à-la-fois la can- » deur et la simplicité des mœurs de ces temps » anciens, le respect de Louis pour sa mère, sa » tendresse pour Marguerite, et l'espèce de tyrannie » que Blanche exerçait sur les affections innocentes » de ces jeunes époux. »

Mme. de Macheco qui retrace toutes ces scènes de famille avec beaucoup de charmes, ne déploie pas moins de talent lorsque son sujet l'appelle à des peintures plus élevées; la 4me. partie de l'histoire de Blanche de Castille nous a paru supérieure encore aux trois premières. L'auteur nous montre la mère du saint Roi, quoique déjà dans un âge avancé, tenant d'une main ferme les rênes d'un Etat épuisé par les désastres de la première croisade de Louis IX, et faisant face à tout par la seule force de son génie.

Le style de Mme. la comtesse de Macheco, toujours pur, élégant et correct, est souvent énergique et concis; des caractères bien dessinés, des réflexions judicieuses et quelquefois profondes, des tableaux tracés avec art, un intérêt soutenu, recommandent l'Histoire de Blanche aux lecteurs français. On ne

saurait trop encourager le zèle des écrivains qui consacrent leurs veilles à remettre sous nos yeux les grandes actions de nos Rois; il en est tant aujourd'hui qui voudraient nous dépouiller de ce glorieux héritage! Dans tous les temps, le livre de Mme. de Macheco serait un bon ouvrage; de nos jours, c'est quelque chose de plus, c'est une bonne action.

ANCELOT.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

The Fall of Jerusalem, a Dramatic Poeme. By the Rev. H. H. MILMAN, *etc.* 8°. *London,* 1820.

LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM, *Poëme Dramatique*, etc.

(IIe. et dernier Article. Voyez la XXIIe. livraison.)

Le lecteur est maintenant transporté dans une rue adjacente aux murs intérieurs où Salone a coutume de prendre place pour assister aux combats qui se livrent au-dessous d'elle. Repoussant les supplications que lui adresse sa sœur, de se joindre au cortège de jeunes filles qui vont se rendre au temple, elle relève

fièrement et noue ses longs cheveux noirs, de peur qu'ils ne lui dérobent quelque chose du spectacle des armes flamboyantes et des bannières déployées, et elle décrit poétiquement l'approche de l'armée ennemie, et de ces redoutables machines qui menacent les remparts de la ville; une sortie des assiégés excite son enthousiasme.

Cependant les filles de Sion entrent en procession, et Miriam se joint à elles, mais pour invoquer « un » nom méconnu et méprisé. » Le chœur chante un hymne magnifique, imité du cantique de Moïse sur le passage de la Mer-Rouge.

Le soir arrive, et Miriam se plaint de la lente approche de la nuit qui doit, pour quelques instants, mettre un terme aux horribles scènes de désordre et de carnage que le jour a éclairées, et favoriser son retour à la fontaine. En cet instant Salone paraît échevelée, sans voile, et fuyant avec terreur des remparts. Les Gentils triomphent; les soldats d'Israël sont repoussés; le dernier mur résiste seul encore aux machines ennemies, et Amariah maintient son poste au milieu des flammes et du massacre, tel qu'un ange placé dans l'orbe brûlant du soleil. La voix courroucée de Simon se fait entendre au dehors, ralliant les fugitifs.

Bientôt les tyrans rivaux se livrent à une vive altercation, et rejettent l'un sur l'autre le blâme de leur défaite. Miriam est frappée de l'épuisement qui se manifeste dans les traits de son père et dans le tremblement de sa voix; elle se rappelle qu'il ne reste plus chez lui aucune provision, et elle court à

la fontaine. En son absence, et tandis que les violents antagonistes se préparent à vider leur querelle par d'autres arguments que par des paroles, le grand-prêtre survient, et les conjure de suspendre un instant leurs fougueuses animosités, afin de venger de concert un affront que Dieu a reçu dans son propre temple. Pendant la solennité du service, et tandis que les vierges chantaient, une voix seule, douce et mélodieuse, a prolongé les dernières mesures du chœur par une invocation impie « au fils prétendu de Dieu, à » l'homme de Nazareth. » Il demande donc qu'on se joigne à lui pour rechercher le blasphémateur inconnu.

Chacun des auditeurs reçoit cette information de la manière qui convient à son caractère, et l'enthousiaste Salone murmure à voix basse le nom de Miriam. Elle s'élance au milieu du cercle pour dénoncer sa sœur; mais tout-à-coup elle s'arrête, étonnée de se trouver sans voile au milieu d'un si grand nombre d'hommes qui fixent leurs yeux sur elle, et elle se sent touchée d'un reste de tendresse pour sa sœur criminelle, que sa mère, au lit de mort, lui a commandé d'aimer toujours. Avant qu'elle ne puisse recouvrer ses esprits, le faux prophète Abiram arrive, et annonce que la volonté de Dieu est qu'une réconciliation s'effectue entre Jean et Simon, et que pour la cimenter, Salone et Amariah soient unis en mariage. On acquiesce à cet ordre, que Simon déclare être émané du ciel. Jean s'en rapporte à son fils, et Amariah et Salone, épris l'un de l'autre, se prêtent volontiers à être, d'une manière aussi douce, les ins-

truments choisis du salut de leur pays. On décide que le mariage sera célébré sur-le-champ. Ici, on ne peut s'empêcher de remarquer que si cet incident a été imaginé par l'auteur pour rendre plus frappant le contraste des misères que Jérusalem souffre déjà, et des horreurs plus extrêmes encore qui la menacent, par le tableau des plaisirs auxquels vont se livrer les familles de ses chefs, il a été judicieusement conçu, et que son développement produit, quelques scènes plus loin, une combinaison dramatique d'un effet très remarquable; mais si l'entrée d'Abiram n'a lieu que pour prévenir la dénonciation de Salone et le danger de Miriam, on ne saurait que la condamner, comme moyen maladroit et insuffisant. Quoi qu'il en soit, on doit toujours reprocher au poète de nous avoir un instant alarmés sur le sort de Miriam, et de laisser ensuite le grand-prêtre et les chefs oublier la recherche à laquelle ils viennent de s'engager avec tant d'ardeur pour découvrir le coupable du temple.

Pendant que ces événements se passent, Miriam est arrivée à la fontaine en dépit d'un orage terrible, et des sentinelles ennemies dont le cercle s'est resserré autour des murailles de la ville. Elle revoit son amant, résiste à toutes les sollicitations qu'il lui adresse encore de fuir avec lui, et ils se séparent comme s'ils s'étaient vus pour la dernière fois.

Nous nous trouvons de nouveau transportés dans les rues de la ville, où la foule effrayée, discute avec chaleur le sens des présages qui menacent leur nation. Un Lévite raconte comment la grande porte du temple vient de s'ouvrir d'elle-même avec fracas, et a

résisté à tous les efforts qu'on a faits pour la refermer. En ce moment, on entend de la musique dans la maison de Simon, où la fête du mariage de Salone est commencée. Les chants nuptiaux, pleins d'une riche harmonie et de toute l'abondance de la poésie hébraïque, forment un contraste terrible avec la désolation d'alentour. Nous allons traduire une partie de cette scène remarquable.

Chœur (*dans l'éloignement*). « Marchant en ca-
» dence au son des doux instruments, nous t'avons
» conduit jusqu'à la porte de la vierge préférée; mille
» torches brillaient à tes côtés; ton manteau de pour-
» pre flottait au gré de la brise légère, et le dais porté
» sur ta tête se gonflait mollement, tandis que nous
» avancions avec lenteur.

» Tu as quitté la fête joyeuse; la gaîté n'éclate
» plus; le vin a cessé de couler, et maintenant nous
» te déposons devant la porte Jalouse. C'est là qu'est
» assise la vierge voilée; avec un doux effroi, elle
» prête l'oreille au bruit de nos pas, etc.

2e. *Juif.* — » C'est l'hymen nuptial d'Amariah et
» de la belle Salone. Les rites sont accomplis dans la
» maison de Simon. L'époux ne conduira point chez
» lui la nouvelle épouse; ces temps malheureux dis-
» pensent de la rigueur des antiques usages.

Une voix (*hors de la scène*). » Malheur! malheur!
» malheur!

1er. *Juif.* — » Hélas! n'entends-je pas le fils d'Ha-
» naniah?

3e. *Juif.* — » Quel est-il?

2e. *Juif.* — » Es-tu étranger dans Jérusalem, pour
» ne pas connaître cet homme effrayant?

4[e]. *Juif.* — » Parle ! parle ! nous ne le connaissons
» pas tous.

2[e]. *Juif.* — » Voici ce que j'en puis dire. Simple
» vigneron, il vint assister à la fête des tabernacles,
» et tout-à-coup un esprit s'empare de lui, bon ou
» mauvais, je l'ignore. Depuis ce moment (et lors-
» qu'il commença, il y a sept ans révolus, notre
» ville était prospère et jouissait d'une profonde paix)
» on l'a vu la nuit, à la lueur des froides étoiles, er-
» rer dans les rues les plus obscures, et le jour, dans
» les places les plus peuplées et par le soleil le plus ar-
» dent, en poussant toujours ce cri de funeste présage:
» Malheur! malheur! malheur! Les uns le rebutaient
» et se moquaient de lui, les autres lui faisaient l'au-
» mône, et il ne les maudissait ni ne les remerciait.
» Le sanhédrin le condamna aux verges; je l'ai vu
» frapper jusqu'à ce que ses os parussent à travers
» ses chairs meurtries et déchirées; il criait encore:
» Malheur! malheur à la cité! Sa patience lassa les
» bourreaux; on le mit en liberté, et il continua à
» faire entendre son cri ordinaire. Lorsque le siége
» commença il se tut, comme si sa prophétie était
» accomplie, et depuis lors je n'avais plus entendu
» sa voix sinistre.

Le fils d'Hananiah (*entrant sur la scène*). — » Mal-
» heur! malheur! Une voix de l'Orient! une voix
» de l'Occident! Des quatre coins du vent une voix
» s'élève contre Jérusalem, contre le temple du Sei-
» gneur, contre les époux et les épouses, contre tout
» le peuple de cette terre! Malheur! malheur! mal-
» heur!

2e. *Juif.* — » Oui, c'est lui-même, et ce sont là les » lugubres paroles que nous avons si souvent entendues; il me semble cependant qu'il y a aujourd'hui » dans ses accents un ton de triomphe douloureux » que je n'y avais jamais remarqué. Ses yeux qui, » jadis, étaient constamment attachés sur la terre, » errent maintenant autour de lui, comme si la tardive consommation de ce qu'il attend le frappait » d'un étonnement pénible. Écoutons-le encore.

Chœur de jeunes filles (*dans la maison de Simon*). — » C'est pour toi maintenant que s'élèvent les chants » joyeux, jeune épouse de la maison royale de David! Ton sein affectueux comme celui de la tourterelle, palpite doucement, et tes yeux baissés sont » semblables à la violette quand la rosée du soir dépose ses perles tremblantes sur son calice timidement fermé. Cachée sous ton voile nuptial, tu restes » assise et silencieuse, et tu t'inclines seulement avec » grâce à l'entrée d'une de tes compagnes. Écoute! » des sons plus vifs et plus joyeux se font entendre; » la porte s'ouvre! C'est lui! c'est lui! Nous élevons » nos lampes pour le voir; nous le recevons au son » de nos luths; tu lui feras un salut plus aimable; » il recevra de toi un plus tendre accueil.

Le fils d'Hananiah. — » Malheur! malheur! Une » voix de l'Orient! une voix de l'Occident! Des » quatre coins du vent une voix s'élève contre Jérusalem, contre le temple du Seigneur, contre les » époux et les épouses, contre tout le peuple de cette » terre! Malheur! malheur! malheur!

(*Il s'enfuit avec précipitation, et il est suivi par un des Juifs.*)

1er. *Juif.* — » Lui avez-vous parlé?

3me. *Juif.* — » Non.

4me. *Juif.* — » A-t-il jeté les yeux sur nous?

1er. *Juif.* (au 2me. *qui rentre.*) » — Tu l'as suivi; » qu'est-il arrivé?

2me. *Juif.* — » C'était un véritable prophète.

Les Juifs. — » Comment! où est-il allé?

Le 2me. *Juif.* — » Il s'est précipité sur le rempart, » et là, il s'est soudainement écrié avec plus de force. » — Une voix contre le fils d'Hananiah. — Au même » instant, frappé d'une pierre lancée par les ma- » chines de l'ennemi, il est tombé, et il est mort.

3me. *Juif.* — » Quelqu'un vient à nous: es-tu sûr » qu'il soit mort?

Un Lévite. — » Le Grand-Prêtre s'avance; son » éphod resplendit dans la pâle obscurité de la nuit. » Les pierres précieuses de son pectoral, l'or pur de » sa mitre, brillent comme des lampes; et les son- » nettes sacrées qui servent de frange à sa robe, ré- » sonnent à chacun de ses pas.

Le Grand-Prêtre. — » Israël, écoute! Mes frères, » prêtez-moi l'oreille.

2me. *Juif.* — » Qui refuserait d'entendre le Grand- » Prêtre?

Le Grand-Prêtre. — » J'étais il n'y a qu'un mo- » ment assis dans l'enceinte du temple.... Mais où » se portent vos regards égarés?

Les Juifs. — » Continuez.

Le Grand-Prêtre. — » Soyez attentifs! Le pavé a » tout-à-coup semblé se soulever sous mes pieds, le » voile du temple s'est déchiré, les piliers se sont

» agités sur leur base, et dans le saint des saints,
» derrière les ailes des Chérubins, à l'endroit où re-
» pose l'Arche sacrée, s'est fait entendre un bruit pré-
» cipité et tumultueux, tel que lorsqu'un roi quitte
» son palais avec toute son armée; et en même-
» temps ont éclaté des accents mêlés de tristesse et
» de colère, et qui pourtant ne ressemblaient ni à la
» colère ni à la tristesse humaine; on eût dit que le
» tonnerre roulant ses sons lugubres, disait, avec la
» voix articulée de l'homme, partons!

Les Juifs. — » O récit terrible! que s'est-il en-
» suivi? parlez.

Le Grand-Prêtre. — » Je n'ai rien vu. Je me suis
» senti comme rejeté du temple désert, et j'ai pris
» la fuite.

Les Juifs. — » O Dieu de nos pères! t'es-tu éloigné
» de nous?

Chœur de jeunes hommes et de jeunes filles. —
» Sous un astre heureux, ô vierge choisie, tu es
» conduite au lit nuptial, dépose ta douce et modeste
» tristesse, et essuie les larmes timides qui coulent
» de tes yeux; ton jeune époux est ici désigné par
» le ciel, et il a reçu l'onction de l'huile du pro-
» phète, etc., etc. »

Après cette scène le drame marche rapidement à sa fin sans rien perdre de son intérêt. Simon et Jean quittent le banquet, et réprimandent la foule attristée qui se disperse à leur voix. Miriam reste seule, et déplore l'aveuglement de tout ce qui lui est cher; tandis qu'elle prie, la tempête éclate, le bruit de la foudre s'unit à celui des machines qui battent la mu-

raille, au son des trompettes, aux cris des soldats qui donnent l'assaut, et aux gémissements et aux clameurs des Juifs qui fuient pour échapper au carnage ou pour se rallier à la défense du temple. Simon, au lieu d'agir avec le courage qui lui est attribué, perd toute espérance en voyant le temple enflammé, et se laisse faire prisonnier sans résistance, ce qui contredit tout ce que l'auteur nous a fait entendre du caractère de ce personnage principal. Quant à son aimable héroïne, nous la suivons avec crainte au milieu des périls qui l'environnent : après plusieurs incidents qui servent à accroître la terreur de sa situation, elle rencontre sa sœur; la couronne nuptiale de Salone pend de ses cheveux épars; elle est pâle, demi-nue, et couverte de sang. Amariah a été arraché de sa couche par le bruit rapproché de l'assaut; il a jugé le danger et prévu la défaite des siens.

— « Il est revenu auprès de moi, dit la mourante » Salone; il m'a embrassée et m'a dit.... Je ne sais » ce qu'il m'a dit; il m'a parlé de ravisseur, de sa » belle épouse.... C'est moi qu'il voulait dire! Puis » se penchant sur moi avec son épée étincelante.... » mes yeux éblouis se sont fermés!... Alors il m'a » semblé qu'il me frappait; il s'est jeté de nouveau » à mon col, il a pleuré, et je n'ai plus senti que ses » larmes brûlantes. »

Tandis que Miriam pleure sur le corps inanimé de sa sœur, un soldat qu'elle a déjà plusieurs fois remarqué comme s'attachant particulièrement à ses pas, s'approche d'elle pour la saisir; elle ne peut lui échapper, et elle s'efforce d'exciter sa pitié par une

prière passionnée; il prend son bras, et sans lui faire aucune réponse, il la conduit en silence à travers les ruines fumantes de la fontaine de Siloé. On a deviné que ce soldat n'est autre que son amant, qui a pris ce déguisement pour parvenir à sauver l'objet de sa tendre sollicitude. Dans les bras de Javan elle mêle des pleurs de joie aux larmes douloureuses que lui arrache le sort de son père et de sa sœur; d'autres chrétiens se joignent à eux pour prendre un dernier congé de la cité sacrée et de son sanctuaire embrasé; et le drame est terminé par un chœur général, dans lequel la destruction de Jérusalem est caractérisée comme le symbole de la grande et finale catastrophe de l'univers.

B. S.

POÉSIE.

ROMANCE

SUR LE BERCEAU DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX.

Berceau charmant, repos de l'Innocence,
Que le plaisir entrelace des fleurs,
Et nuit et jour mollement te balance,
Berceau charmant, pressé de tous les cœurs.

Berceau charmant, de sa tendre paupière
Si tu voyais s'échapper quelques pleurs,
Daigne écouter mon ardente prière :
Ah! berce, berce, et trompe ses douleurs.

Berceau charmant, vois accourir sa Mère,
Les yeux mouillés de joie et de bonheur ;
Son Fils lui rend le doux portrait d'un Père :
Berceau charmant, berce une douce erreur.

Berceau charmant, aimable fleur éclose
Vient caresser une plus tendre fleur :
A tes côtés vois badiner la rose :
Berceau charmant, tu reconnais sa Sœur.

Berceau charmant, que ce Couple adorable
Soit, d'une Mère, et l'orgueil et l'amour ;
Que, transporté d'un bonheur ineffable,
Son cœur les presse et les berce à son tour.

Berceau charmant, si riche d'espérance,
Ah ! sois heureux de remplir ton emploi :
Nourris en paix tout l'espoir de la France,
Et berce bien le bonheur d'un bon Roi.

Céleste Vien.

Poésie française du xvie. siècle.

Un de nos amis, qui prépare un vaste et curieux travail *sur l'utilité qu'on peut retirer de la lecture de nos vieux poètes*, nous a communiqué plusieurs pièces qui nous paraissent pleines de charme, et dans lesquelles il n'y a souvent que deux ou trois mots à changer pour trouver, dans un rimeur inconnu du seizième siècle, un rival heureux d'Anacréon, digne d'inspirer la verve sensible et touchante de nos Plantade. Comme nous ne sommes pas tout-à-fait maîtres du secret de son choix, nous prenons la première de ces petites compositions au hasard ; elle est intitulée : le Souci, et a paru pour la première fois vers 1588.

Par l'œillet ma vue est charmée ;
J'aime la violette aussi ;
J'aime la rose parfumée :
Mais surtout j'aime le souci.

Tendre fleur, constante amoureuse
Du Dieu qui nous donne le jour,
Toi qu'Amour rendit malheureuse,
Et qui ne trahis pas l'Amour!

En fleur par ton amant changée
Tu lui gardas fidélité,
Et ta belle coupe orangée
Sourit encore à sa clarté.

Toujours ta face languissante
A ses rayons s'épanouit;
Alors que sa clarté s'absente,
Ton doux éclat s'évanouit.

Je t'aime, ô nymphe déplorable!
Je t'aime, ô malheureuse fleur!
Je t'aime, car tu m'es semblable
Et de constance et de malheur.

Par l'œillet ma vue est charmée;
J'aime la violette aussi;
J'aime la rose parfumée:
Mais surtout j'aime le souci.

MÉLANGES.

LA VIEILLE FILLE,

NOUVELLE,

Par Mme. S. P., auteur du Prêtre.

(IIIe. Fragment.)

Un matin qu'une tendre impatience avait fait courir M. de Rancey chez M. Dauler avant l'heure accoutumée; au moment d'entrer dans le salon, il s'arrêta, étonné d'entendre une douce voix, qui n'était pas celle de Laure, chanter avec l'expression d'une tristesse profonde, une romance qu'il avait apportée la veille; il entrouvrit la porte avec précaution, et ses soupçons furent confirmés : il aperçut Angélique assise devant le clavecin, et prolongea quelques instants le plaisir qu'il éprouvait à la voir et à l'entendre.

Lorsqu'elle eut achevé la romance, elle soupira et tressaillit bientôt, car un soupir répondit au sien; elle se leva avec précipitation, et, s'efforçant de cacher son émotion, elle demanda avec inquiétude si la visite matinale de M. de Rancey n'annonçait pas quelqu'événement.....; elle espérait..... ; elle se flattait.... qu'il ne lui était rien arrivé de fâcheux..... Enfin ses discours entrecoupés, et la rapidité avec laquelle elle

passait d'un sujet à un autre, étaient bien loin d'annoncer cette liberté d'esprit qu'elle voulait affecter.

Edmond, plus occupé en cet instant à la regarder qu'à écouter les paroles incohérentes qu'elle lui adressait, fixait sur elle des yeux dont le langage augmentait de plus en plus le trouble de la pauvre fille. Enfin, saisissant ses deux mains : « Je ne saurais, lui dit-il,
» me repentir d'une indiscrétion qui m'a procuré le
» plaisir d'entendre une voix si touchante et qui m'a
» révélé le secret d'un talent que je ne vous connais-
» sais pas. Mais, continua-t-il, en laissant échapper les
» mains qui tremblaient dans les siennes, combien je
» dois être blessé de votre réserve à mon égard; cette
» voix, si pénétrante qu'elle semble s'adresser au cœur
» d'un ami, c'est au hasard seul que je dois de l'avoir
» entendue, et votre ame possède une manière de s'ex-
» primer qui m'était inconnue. Ah ! je ne vous blâme
» pas de dérober à tous les hommes ce charme qui
» s'attache à vos moindres actions; votre réserve est
» une vertu de plus; mais avec Edmond, que vous avez
» admis dans votre société intime, avec Edmond qui
» se croyait votre ami, cette réserve est un témoi-
» gnage bien cruel de votre indifférence. »

Il y avait dans ces mots de M. de Rancey un ton de reproche qui n'était même pas sans quelque dureté; mais je ne sais comment il se fit que cet écart des convenances habituelles, cette sorte d'usurpation de droits qu'aucun changement de rapports ne semblait autoriser, loin de déplaire à Angélique, remplit son cœur d'un sentiment délicieux. « Vous avez
» pu vous apercevoir, dit-elle, que j'ai fort peu de

» voix, la musique me fatigue beaucoup, et les courts
» instants que je puis y consacrer sans nuire à ma
» santé, sont employés à seconder ma sœur dans ses
» études.—Ainsi donc, Laure, l'aimable Laure, vous
» devra ses talents comme ses vertus; objet constant
» de toutes vos sollicitudes, vous ne vous occupez que
» d'elle, vous ne vivez que pour elle! Angélique, chère
» Angélique, son bonheur seul peut-il donc vous inté-
» resser ?—Il est vrai, il est très vrai, dit Angélique,
» que j'ai pour ma Laure une tendresse toute mater-
» nelle, et que son bonheur est le plus ardent de mes
» vœux; mais pourquoi M. de Rancey penserait-il....
» en quoi mon affection pour cette aimable fille s'op-
» pose-t-elle?...» Angélique s'arrêta confuse, et redou-
tant d'en avoir trop dit. Ses craintes à cet égard lui
parurent confirmées, lorsque Edmond reprit avec une
espèce d'abandon. « Eh! bien oui, j'ai osé croire à votre
» générosité, à votre tendre intérêt. Angélique! je vous
» dois déjà beaucoup, vous avez triomphé de tous les
» préjugés que j'avais conçus contre votre sexe; je crois
» à la vertu des femmes; celles qui vous ressemblent
» m'inspirent confiance et respect; mais ce n'est point
» assez, il faut que je vous doive plus encore : bientôt
» vous aurez à décider de mon bonheur, et j'ose vous
» demander, j'ose exiger de vous la franchise la plus
» entière. Si les vœux de mon cœur sont exaucés, au-
» cune objection, aucun obstacle ne doit me tenir dans
» une pénible incertitude. S'ils sont rejetés!..... Eh!
» bien, vous agirez encore conformément à votre
» caractère, en m'en instruisant sans aucuns de ces
» prétextes vains qu'on emprunte pour adoucir la dis-

» grâce d'un refus. Je suis homme, et je saurai, j'es-
» père, supporter l'excès de l'infortune !.... »

En achevant ces mots, il sortit précipitamment, et courut chez Mme. de Mériadec. « Enfin, lui dit-il,
» je veux suivre vos conseils ; je sais trop tout ce que
» l'incertitude a de pénible pour jouer avec la sensibi-
» lité d'un tendre cœur ; Mlle. Dauler doit s'attendre
» maintenant à une explication franche, à une de-
» mande en forme ; j'ose me flatter qu'elle est disposée
» à ne point rejeter mon hommage : serez-vous assez
» bonne pour me servir de mère, en sollicitant pour
» moi, près de M. Dauler, la main de son aimable fille ?
» Ah ! dites bien à cet excellent homme que si mes
» vœux sont agréés, je mets à sa disposition tous les
» avantages que la tendresse d'un père peut desirer,
» et qu'un amant se trouve si heureux d'offrir ; dites-
» lui bien surtout que je lui promets le bonheur de sa
» fille. »

Enchantée de voir ce qu'elle appelait le roman d'Edmond, tendre à son dénoûment, Mme. de Mériadec voulut seconder l'impatience de son protégé, et, demandant ses chevaux, elle s'occupa de sa toilette, tandis qu'Edmond traçait ce billet.

« Lorsque je vous vis pour la première fois, je
» conçus la possibilité d'être heureux sur cette terre
» où je n'avais trouvé jusqu'alors que le vide et l'en-
» nui. Cette suite d'impressions aussi douces que
» pures, dont j'ai puisé la source près de vous, et
» que je n'ai point cherché à déguiser, a dû vous
» révéler que la félicité à laquelle j'aspire dépend de
» vous seule ; cette félicité est si peu en rapport avec

» l'état habituel de l'existence, que je ne survivrais
» sans doute pas à sa perte. Ah ! si nos cœurs s'en-
» tendent, si vous êtes telle que je vous vois, bonne,
» sensible et généreuse, daignez me comprendre et
» me répondre....., et lorsque je remets mon sort
» entre ses mains, que Mlle. Dauler ne consulte que
» son cœur pour admettre ou rejeter les vœux les
» plus ardents comme les plus sincères. »

A la suite de l'entrevue qui venait d'avoir lieu, Mlle. Dauler avait éprouvé l'impossibilité de penser à autre chose qu'à Edmond. Agitée par cette émotion fatigante qui nous possède toujours lorsque nous sommes au moment de voir se décider une crise importante dans notre vie, quelque motif que nous ayons d'espérer une conclusion favorable, elle repassait en son cœur toutes les paroles de M. de Rancey; elle interprétait aussi ses regards, et tout semblait lui présager l'accomplissement de ses vœux. Oppressée par les transports d'une joie qu'elle s'efforçait en vain de modérer, elle se mit à sa fenêtre, espérant y respirer plus librement. En ce moment la voiture de Mme. de Mériadec entrait dans l'hôtel. Saisissant les rapports que cette visite devait avoir avec le sujet qui l'occupait tout entière, et craignant de n'être pas préparée à recevoir avec la mesure convenable à son caractère, les ouvertures qu'elle supposait que cette dame était chargée de lui faire, Angélique fut prête à donner des ordres pour qu'on dît qu'elle était absente; puis elle trouva qu'il y aurait de sa part une sorte de pusillanimité aventureuse à reculer devant le bonheur; d'ailleurs Edmond souf-

frirait aussi du retard qu'elle apporterait à la décision de leur sort commun : elle se résolut donc à soutenir cette entrevue. Desirant imposer d'abord un peu de réserve au zèle de la vieille amie de M. de Rancey, elle se hâta d'appeler sa sœur, supposant que sa présence retarderait l'explication pendant quelques instants, et lui donnerait ainsi le temps de préparer sa réponse, de manière à concilier la retenue que son sexe et son caractère lui imposaient, avec la droiture et la franchise qu'Edmond exigeait d'elle.

Les deux sœurs étaient réunies depuis quelques minutes, et rien n'annonçait une visite. Angélique, bien sûre d'avoir reconnu la livrée de Mme. de Mériadec, ne savait ce que présageait un semblable retard ; dans son incertitude elle sonna ; et ce fut avec un saisissement extrême qu'elle apprit que cette dame avait, contre son ordinaire, demandé à voir M. Dauler, et qu'en ce moment elle était dans son cabinet. Tous ses doutes, si elle en conservait encore, lui semblèrent éclaircis par cette circonstance. Elle sut gré à M. de Rancey d'avoir mis cette régularité dans ses démarches ; elle espéra que son père, quelque peu préparé qu'il fût à cet événement, lui accorderait l'entière liberté de décider de son sort, et la confiance qu'elle avait qu'Edmond partagerait toutes ses affections, lui fit croire qu'elle pourrait accorder sa tendresse de fille et de sœur, avec ses devoirs d'épouse, en habitant le même hôtel en commun avec sa famille. Pauvre Angélique ! combien son imagination active lui ménage

de chagrins et de regrets, et quel triste réveil va suivre ces rêves enchanteurs!

Un quart-d'heure s'était à peine écoulé, lorsqu'on annonça Mme. de Mériadec. Angélique voulut aller au-devant d'elle; mais un tremblement général la força de se rasseoir, et de laisser à Laure le soin de faire les honneurs. Après les compliments d'usage, il se fit un de ces silences qui semblent se mesurer sur l'importance des événements dont ils vont être suivis. Pendant cet intervalle, Mlle. Dauler leva les yeux sur Mme. de Mériadec; et quoique la physionomie de cette aimable dame exprimât la bienveillance et le contentement, Angélique perdit, dans ce seul coup-d'œil, sa joie et sa confiance. Sans doute, il y a dans notre ame quelque chose de sensitif qui prévoit les coups qu'on va lui porter, et fait qu'elle se retire devant la douleur : semblable à cette plante délicate qui se ferme aux approches d'un contact étranger. Mme. de Mériadec n'a point encore prononcé une seule parole relative aux ouvertures qu'Angélique attend impatiemment, et déjà la pauvre fille sait, qu'au lieu de lui apporter le bonheur, elle vient anéantir ses espérances. Si elle en avait la force, elle fuirait la désolante certitude, emportant en son cœur un reste de doute avec lequel elle soutiendrait sa vie. Mais non, elle est fixée là pour entendre son arrêt; elle doit subir la peine cruelle de la présomption qu'elle avait conçue.

Étonnée du peu de frais que sa sœur faisait pour soutenir la conversation, Laure s'efforça de ranimer l'entretien, et de dissiper, par sa gaîté, la tristesse

qu'elle voyait sur le visage d'Angélique; s'apercevant bientôt de l'inutilité de ses efforts, elle lui prit la main avec tendresse pour réveiller son attention; et, la trouvant humide et froide, elle jeta sur elle un regard où se peignait la plus vive inquiétude. Alors Angélique faisant un violent effort sur elle-même, parla de choses indifférentes avec aisance et agrément. Mais elle perdit encore une fois toute son assurance, lorsque Mme. de Mériadec, tirant une lettre du sac à ouvrage qu'elle portait, leur dit enfin, retenant encore entre ses doigts le précieux papier : « Votre aimable entretien ne doit pas me faire ou-
» blier, mes chères demoiselles, l'importante mis-
» sion que j'ai acceptée. Apprenez donc que vous
» voyez en moi un ambassadeur chargé d'un traité
» d'alliance. J'ose me flatter que celui qui m'a con-
» fié ses intérêts les plus chers n'aura point à me
» reprocher d'avoir mis peu de zèle à servir sa cause,
» puisque M. votre père vient de m'autoriser à re-
» mettre ce billet à son adresse. Veuillez, mon aima-
» ble Laure, ajouta-t-elle en se tournant vers la jeune
» fille, accueillir avec bonté les premières expressions
» d'un sentiment aussi tendre qu'il a été discret jus-
» qu'à ce jour. » Et, s'adressant ensuite à Angélique :
« Je me flatte, lui dit-elle, que mon protégé, en me
» chargeant de faire agréer son hommage à votre
» charmante sœur, n'aura pas manqué d'intéresser
» en sa faveur l'auxiliaire le plus puissant, celui qui
» peut seul assurer le succès de sa demande : il de-
» vait cette confiance à l'intéressante personne qui
» sert de mère à celle qu'il aime; il connaît assez ses

» intérêts, et surtout il estime beaucoup trop Mlle.
» Dauler pour avoir négligé ce devoir. » Et comme Angélique, incapable de prononcer une parole, se contenta de faire une inclination de tête, qui paraissait une réponse affirmative : « Eh bien donc, continua la vieille dame, je vous laisse déchiffrer ensemble cette épître amoureuse; mais je vous demande, comme une grâce qui me sera personnelle,
» de vous intéresser un peu au sort de celui que
» j'aime comme s'il était mon fils. »

Elle sortit enfin.... Après son départ Laure s'approcha de sa sœur, qui, muette et insensible, paraissait incapable de penser et d'agir; et déposant sur ses genoux le billet qu'elle venait de recevoir : « Je
» suis si peu préparée, lui dit-elle, aux ouvertures
» que Mme. de Mériadec vient de nous faire, que je
» ne saurais lire cette lettre ; toi, ma chère Angéli-
» que, toi, qui connais mon cœur bien mieux que
» je ne le connais moi-même, vois ce qu'elle
» contient, et s'il est nécessaire que j'en sois ins-
» truite, tu me la rendras dans un autre moment;
» car jamais proposition de mariage ne pourra être
» acceptée par Laure, que lorsqu'elle lui sera pré-
» sentée par sa bonne sœur. »

Après avoir dit ces mots d'une voix ferme, Laure sortit de l'appartement, et Mlle. Dauler jetant un craintif coup-d'œil autour d'elle, put se convaincre qu'elle était restée seule.

Alors un pénible soupir s'échappe de son sein; elle veut saisir le papier fatal; mais sa main ne peut supporter un tel fardeau, et la feuille s'échappe entre

ses doigts tremblants. Cependant elle s'indigne de sa faiblesse : « Mon ame est assez grande pour contenir » le malheur ! » s'écrie-t-elle en brisant le cachet ; et ses regards dévorent les expressions de l'amour d'Edmond pour une autre ! pour sa sœur !...

En ce premier moment d'une douloureuse certitude, Angélique éprouva un tel mouvement de désespoir qu'elle crut haïr ceux qu'elle a tant aimés, et ce court intervalle où ses affections les plus chères demeurèrent comme suspendues, lui parut plus pénible à supporter que les douloureuses épreuves qui le suivirent ; car, pour cette ame tendre, n'être point aimée, c'était la mort ; ne plus aimer, c'était pis encore, c'était le néant ! Mais Angélique a bientôt surmonté cette révolte d'un cœur blessé, la sensibilité reprend son empire. Le chagrin ne saurait faire naître en cette fille généreuse, un injuste ressentiment ou une basse jalousie ; elle ne veut plus que mourir, puisqu'elle n'a pas su plaire, puisqu'elle n'est point aimée ! et, pendant quelques instants, succombant sous le poids du malheur, elle s'abîma dans cette espèce de désespoir qui repousse les réflexions et se complaît dans son excès, sentant confusément le besoin de répandre sa douleur, avant que la raison victorieuse fût venue la renfermer à jamais dans son sein.

Mais lorsque ce premier délire fut passé, un autre sentiment s'éleva du milieu de sa passion pour l'accabler et lui ôter jusqu'à la douceur de s'attendrir sur elle-même ; et maintenant, c'est parce que ses peines font sa honte, qu'elles font son tourment. La

malheureuse fille éprouve qu'elle ne pourra dans sa douleur s'aider d'un seul souvenir, s'appuyer sur une seule espérance; les premiers lui montreront sans cesse sa dignité de femme compromise à jamais: car elle se regarde, hélas! comme une pauvre égarée ayant offert son ame à un hommage que la délicatesse et la prudence lui prescrivaient de repousser, lors même qu'il lui eût été destiné; se repaissant d'un encens réservé à la jeunesse, à la beauté, et pleurant honteusement le prestige qui l'a séduite. Noble et excellente fille! elle s'accuse, et ne pense pas même dans son affliction à diriger une plainte, un reproche vers celui dont les attentions dangereuses et les soins décevants ont égaré sa raison; elle se juge avec sévérité, avec rigueur, et trouve des excuses aux séductions qui l'ont entraînée. « Non, se dit-elle,
» Edmond n'est point perfide, il n'a point voulu
» faire naître ce funeste sentiment qui m'accable;
» cette erreur fut la mienne: était-ce donc à moi,
» dont la jeunesse est évanouie, à moi qui n'eus ja-
» mais en partage cette beauté touchante que pos-
» sède ma Laure, qu'il appartenait de fixer Edmond?..
» Et à supposer qu'il m'eût en effet, par une de ces
» bizarreries du cœur, que le jugement doit repousser
» courageusement, préféré pendant quelques jours
» à une femme jeune et belle, ma passion en était-
» elle moins extravagante? ne devais-je pas prévoir
» l'instant où, guéri de cet amour, Edmond m'eût
» reproché peut-être la folie où je l'eusse entraîné?
» Ah! sans doute, au lieu de murmurer, de gémir,
» je devrais remercier le ciel de m'avoir préservée

» du malheur d'Edmond! Je pourrai résister à mon » amour, je l'espère du moins! mais je n'aurais pas » eu de force contre le sien. Imprudente autant qu'é- » garée, j'eusse associé l'automne de ma vie à son » printemps; puis bientôt, défiante en mes moyens » de plaire, je serais devenue inquiète et soucieuse » à la moindre froideur de mon brillant époux; ré- » duite au second rôle après avoir rempli le premier, » sa triste compagne eût dû, pour éviter le ridicule, » ne plus offrir à l'objet d'un sentiment trop vif, » qu'une indulgente amie; mais quelle tâche péni- » ble et difficile! comment avoir de la réserve sans » froideur, être triste et mécontente sans humeur, ou » comment à mon âge être tendre sans craindre de » devenir importune? — Tout est pour le mieux! — » Il aime ma sœur! cette vérité doit m'être toujours » présente, c'est une glace sur mon cœur! Il aime ma » sœur, c'est parce qu'il connaît l'empire que » j'exerce sur cette charmante fille qu'il dirigea vers » moi ces attentions cruelles qui ont abusé ma » faible raison. Eh! jamais une mère se trompa-t-elle » sur le motif des soins dont elle fut l'objet?... Ah! » Laure, je n'étais pas digne de cette touchante adop- » tion, puisque j'espérai te ravir l'époux qui est seul » digne de toi, seul capable de te rendre heureuse; » sans doute notre mère eût approuvé cette union, » je remplirai mon devoir. Grâce au ciel, je n'aurai » pas à rougir devant M. de Rancey d'un sen- » timent qu'il ne partage point; son estime me res- » tera du moins. Eh! bien, continua-t-elle après quel- » ques instants de méditation, en quoi mes idées

» de félicité sont-elles détruites ?... N'est-ce pas moi » qui formai le cœur de celle qu'il aime, n'ai-je pas » travaillé pour lui en remplissant ce cœur des plus » douces vertus ; en dépit du sort, il me devra son » bonheur ; oui, je veux qu'il me doive l'amour de » Laure. » Et cette pensée fait naître un sentiment de consolation dans l'ame de la vertueuse fille, tant il y a de ressort dans la puissance d'aimer, tant cette puissance est féconde en mouvements généreux, tant elle est prompte, énergique à se créer un refuge digne d'elle dans les dévouements sublimes, dans les sacrifices héroïques. L'exaltation qu'elle produit ne cède même pas au désespoir ; elle sait prendre le change, et c'est pourquoi l'être le plus malheureux veut conserver sa douleur si elle tient à son amour. Angélique s'attache à une manière d'envisager sa position qui triomphe de ses regrets, qui fixe ses incertitudes. « Et qu'importe après tout, s'écrie-t-elle » dans l'abnégation d'elle-même, qu'importe qu'il » soit heureux par l'entier abandon de mes espérances » au lieu de l'être par leur réalisation ? »

Possédée du desir de regagner sa propre estime, et se rappelant qu'Edmond lui a demandé une réponse prompte et franche, Angélique veut tracer à l'instant même le consentement qu'elle accorde à son bonheur. Elle sait que M. Dauler desire cette alliance ; elle sait aussi que Laure n'appellera pas de sa décision ; d'ailleurs elle ne croit pas possible qu'on puisse être insensible à l'amour de M. de Rancey ; elle veut donc user de la plénitude de son pouvoir pour assurer la destinée de ceux qu'elle

chérit. Mais au moment où elle prend la plume, un nouveau combat s'élève dans son sein : l'opposition extrême de la peine qu'elle éprouve, avec la joie que cette renonciation absolue va causer à celui qu'elle aime, soulève tout son sang vers son cœur, et retient sa main prête à accomplir le sacrifice! Elle n'est pas assez forte pour se figurer Edmond heureux par son désespoir, sans se révolter devant cette image; la persévérance de cette idée va peut-être épuiser son courage, anéantir ses résolutions; son ame supérieure triomphe encore de ce mouvement. « Sa douleur me » rendrait-elle mes illusions! s'écria-t-elle, » et sa plume docile trace enfin un héroïque assentiment. Après cette victoire sur elle-même, Angélique crut avoir acquis le droit de pleurer! « C'en est donc fait, » se dit-elle, je ne serai jamais l'objet, le premier » objet des affections d'un cœur tendre; mon exis- » tence doit s'écouler dans l'indifférence et l'aban- » don! Ah! je le sens, ma vie est finie, et leur bonheur » sera ma dernière jouissance. »

Qu'elles sont rares les ames capables d'admettre, comme allégement à leurs peines, la félicité de ceux qui les ont causées; qu'il y a de véritable tendresse dans cette femme, qui loin d'être révoltée du triomphe d'une sœur, et de l'indifférence d'un amant qu'elle aime, loin de fermer son ame à ceux qui viennent de la briser, se rattache encore à la vie par l'affection qu'elle leur porte, et par le bien qu'elle peut leur faire!

(*La suite au N°. prochain.*)

SPECTACLES.

GYMNASE DRAMATIQUE.

Premières représentations du Gastronome sans argent, *comédie-vaudeville en un acte, par M.* SCRIBE; *et du* Jeune Homme en loterie, *comédie en un acte et en prose, par M.* Alexandre DUVAL, *Membre de l'Académie Française. — Scènes détachées du* Dépit amoureux, *comédie en cinq actes et en vers, de* MOLIÈRE.

C'est une chose merveilleuse que la mode. Cette fantasque déité aveugle tellement tous ceux qu'elle assujettit à son empire, qu'ils perdent à-la-fois le bon sens, le jugement, le goût, et jusqu'au sentiment si naturel du bien-être, auquel, par une inconcevable bizarrerie, ils préfèrent l'ennui, l'insalubrité, toutes les contraintes et toutes les incommodités imaginables.

Le Gymnase est situé à l'entrée d'un faubourg, et par conséquent éloigné du centre de la ville. L'accès en est fort difficile. On ne peut y arriver à couvert. Il faut, de toute nécessité, que les pieds délicats de nos dames fassent une trentaine de pas pour aller, de

leur voiture au péristyle de ce nouveau temple, à moins que l'on n'établisse des chaises à porteurs pour leur faciliter ce trajet. Les bureaux de distribution de billets sont presque inabordables, et l'un d'eux est sans aucun abri. Est-on possesseur de ces fortunés billets, il faut se pousser, s'étouffer, et attendre son tour pour être introduit. Où? dans la salle? non, pas encore : ce n'est qu'au vestibule que vous arrivez, tout heurté, froissé, meurtri, et quelquefois les poches vides. On voit qu'il en coûte assez cher pour emporter la redoute du vestibule. Ce n'est pas tout : il n'y a qu'une entrée pour arriver à toutes les places, depuis le parterre jusqu'au cintre ; et la vérification des billets exige encore une bonne provision de patience. Vous parvenez enfin, par des escaliers où l'on ne peut monter qu'à la file, à des loges étroites, humides, et dans une grande partie desquelles on ne voit et on n'entend qu'à demi. Voilà une faible esquisse des inconvénients du local.

Quels sont les dédommagements de tant de traverses, de fatigues et de peines? Un acteur, un seul acteur, que la mode a pris sous sa protection, et qu'il est du bon ton d'avoir vu. Loin de nous de vouloir humilier aucun des autres acteurs de ce théâtre! Il en est peut-être plusieurs qui pourraient faire preuve de talents remarquables, s'ils étaient placés sur une autre scène. C'est un malheur pour eux de faire partie d'une troupe où il n'y a ni harmonie, ni ensemble, où ils sont forcés de servir de cortège au comédien en vogue, en ne jouant que de petits rôles insignifiants, dans des ouvrages usés, dont on a vai-

nement tenté de rajeunir les sujets rebattus, par un titre nouveau, par une musique sans couleur et sans verve, ou par des couplets *à l'ordre du jour.*

Le Gastronome sans argent est une de ces productions antiques dont les premiers auteurs, croyant avoir épuisé les succès, avaient jeté la friperie. M. Scribe l'a ramassée ; et, par un coup de son art, il a fait une pièce nouvelle de trois ou quatre pièces composées sur le talent de dîner aux dépens d'autrui.

Perlet soutient cette bluette par un jeu peut-être plus savant qu'original. Son assurance, la fermeté de son débit, la justesse de ses attitudes et de ses mouvements, sont des qualités précieuses et rares sans doute ; mais c'est avec peine que de nouvelles observations nous ont confirmés dans l'opinion que cet habile comédien manque essentiellement de gaîté, que sa physionomie est dépourvue d'enjouement, et qu'il règne une monotonie quelquefois fatigante dans ses inflexions. On ne peut qu'admirer la vérité de son jeu ; mais Perlet doit savoir qu'il ne suffit pas d'être vrai, et qu'avant tout il faut plaire : or, on ne plaît à la scène qu'en s'efforçant de distraire le spectateur de ce qu'il peut y avoir de trop pénible dans l'expression des affections du personnage que l'on représente. C'est ce qu'il n'a peut-être pas assez senti dans l'étude qu'il a faite du *Gastronome :* ce pauvre diable fait réellement souffrir de la terrible faim dont il est dévoré ; ses tourments sont si naturels, qu'ils attristent, quand ils devraient exciter le rire ; et si l'appétit de *Fringale* se manifestait avec quelques degrés d'énergie de plus, on pourrait crain-

dre de voir apparaître Ugolin avec ses sombres fureurs, genre de comique dans lequel Perlet n'a sûrement pas la prétention d'exceller. Peut-être, après tout, est-ce la faute de l'auteur, qui n'a pas suffisamment égayé son *Gastronome :* en ce cas, que Perlet lui reporte nos observations, et qu'il en fasse son profit, si toutefois il daigne les apprécier.

M. Scribe n'est pas le seul auteur du Gymnase qui entreprenne la restauration ou la démolition de nos édifices dramatiques. Les *membres de l'Académie française* ne dédaignent pas de s'associer avec lui pour cette noble entreprise; l'un d'eux a déjà fait subir à Molière le supplice de Procuste, en mutilant *l'Amour Médecin.* Nous ne savons quel est celui auquel nous devons *l'émincé* du *Dépit amoureux*, mais nous ne pouvons ignorer le nom de l'académicien auquel le Gymnase est redevable du *Jeune Homme en loterie*, puisque Gontier l'a proclamé avec une ostentation beaucoup plus plaisante que la pièce.

C'est encore un recrépissement que nous offre cette nouvelle production. Les trois principaux personnages et tous les motifs de scène sont pris de *the School for scandal*, de Shéridan, et du *Tartufe de Mœurs.* La seule idée qui appartienne à l'auteur, est celle de se mettre en loterie, idée tout-à-fait burlesque, et dont l'invraisemblance n'est compensée par aucune combinaison comique. Rien ne prépare cette bouffonnerie; et, loin de la soutenir par des folies analogues qui auraient pu faire oublier jusqu'à un certain point ce qu'elle a d'absurde, l'auteur, fidèle

au genre sentimental sous l'empire duquel ses comédies ont fait verser tant de larmes, n'a pas voulu manquer l'occasion de jeter ce qu'on appelle *de l'intérét* dans cette petite farce. Nous avons vu le moment où l'attendrissement, excité par ce bon *Jeune Homme en loterie,* allait devenir aussi contagieux que celui de *Misanthropie et Repentir,* dont on ne pourrait aujourd'hui soutenir la représentation sans rire.

Gontier a fait tout ce qu'il a pu pour jouer son rôle avec décence et bon ton; mais *in vitium ducit culpæ fuga*; en voulant éviter un défaut, il est tombé dans un autre. Gontier à été lourd et triste; et, en s'efforçant de prouver son *bon cœur*, il a tout-à-fait oublié la *mauvaise téte* qui l'a rendu d'*un si grand prix*. Mais, bon Dieu! comme il engraisse! il a l'air d'un poupard. On dira bientôt de lui: « C'est le » plus gras des mauvais sujets de Paris. » On a parlé d'un énorme dédit qui a été signé entre lui et messieurs les Entrepreneurs, pour s'assurer de sa constance. C'est fort bien, mais on ne songe pas à tout. N'aurait-on pas dû s'occuper d'un autre dédit pour le cas d'obésité outre mesure. Dans la jolie pièce du *Premier Venu*, de M. Vial, on pèse un domestique qui se présente pour être jockey. Il serait tout aussi raisonnable de peser un amoureux, et par conséquent de fixer un dédit qu'il devrait payer s'il lui arrivait d'excéder le poids convenu.

On nous a reproché des dispositions défavorables à cet acteur et à ce théâtre; c'est bien à tort assurément. Nous applaudirons et ferons valoir les talents

partout où nous les remarquerons. La preuve que nous sommes tout-à-fait exempts de la partialité que l'on nous reproche, c'est que nous avons laissé passer plus d'un mois sans parler du Gymnase. Avons-nous dit que *le Dépit amoureux* était devenu, sous le scalpel des anatomistes de ce théâtre, un véritable squelette; que Gontier ne comprenait rien au rôle d'Eraste, qui exige une grâce, une dignité, un naturel, un charme, qui lui sont tout-à-fait étrangers? Avons-nous dit que c'est dans le rôle de Gros-René que nous avons remarqué, pour la première fois et avec un sentiment très pénible, que Perlet n'avait point d'enjouement dans la physionomie, que son débit était souvent triste et monotone, et qu'il ne variait point assez ses inflexions? Avons-nous dit que *Monsieur Sensible* était une pièce misérable? Avons-nous seulement fait mention de *la Fée Urgèle*, de *Caroline*, etc., dont nous avons subi les représentations en bâillant en silence, tandis que tant d'autres spectateurs manifestaient leur improbation de la manière la plus bruyante? Voilà comme on est injuste, voilà comme sera éternellement vraie la maxime du poète latin:

Dat veniam corvis, vexat censura colombas.

Théatre du Vaudeville.

Première représentation du Château de Béchérel, *comédie-vaudeville en un acte.*

L'idée première de ce petit ouvrage était éminemment comique : un major de place a une fille charmante, qu'il veut soustraire aux poursuites d'un jeune homme qui en est éperdûment amoureux ; ce jeune homme trouve le moyen de se faire mettre en prison dans le château-fort habité par sa belle. Le major est alarmé des suites de cette ruse, lorsqu'un militaire gascon, ami de l'amoureux, et qui ignore ses projets, lui fait obtenir sa liberté ; cet incident en amène plusieurs autres à-peu-près semblables à ceux de la comédie de *l'Étourdi*. Le gascon, en voulant servir son *intime ami*, ne fait que le désoler par les contre-temps que produit sa maladroite amitié.

Comment une pareille idée, développée par des hommes d'esprit, n'a-t-elle pas eu de succès? Un directeur expert et auteur lui-même, disait un jour en notre présence, qu'il y avait été trompé plus de cent fois ; « ce diable de rideau, ajoutait-il, cache des mystères que les plus habiles ne peuvent pénétrer. »

F. C.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

*** PHYSIQUE. — M. Barlow a fait, devant plusieurs membres de la société royale de Londres, les expériences les plus curieuses sur la déviation de l'aiguille aimantée, en mer. Cet important objet avait échappé aux plus profondes recherches mathématiques. M. Barlow est parvenu à résoudre la difficulté par le moyen le plus simple : il consiste à appliquer sur le binacle une légère surface de fer.

*** ÉRUPTION VOLCANIQUE. —Depuis le 19 décembre dernier, le Vésuve jette des laves de sa base du côté du mont Somma; plusieurs bouches se sont ouvertes dans le vallon nommé *Atrio del Cavallo ;* les torrents de laves qui en sont sortis, se sont répandus dans les ravins autour de la colline sur laquelle l'ermitage est situé; ainsi les chemins qui conduisent au cratère ont été coupés. Un savant qui a prolongé son séjour à Naples pour continuer ses observations sur les phénomènes volcaniques, a trouvé, dans les couches de ces dernières éruptions, le fer olégiste et le cuivre muriaté, cristallisés l'un et l'autre et sublimés en abondance.

*** HISTOIRE NATURELLE.—On a observé dans une forêt de sapins à quatre lieues d'Erfurt, un oiseau assez semblable au colibri, et plus petit encore que le roitelet; sa forme est élégante, ses couleurs sont vives et variées. Les habitants du pays, qui le connaissent sous le nom de *Goldhanchen* (petit coq doré), par-

viennent rarement à le prendre vivant: la moindre pression du filet le fait périr.

*** Beaux-Arts. — Une ordonnance royale approuve un nouveau règlement relatif aux artistes pensionnaires. Ce sont ceux qui remportent aux concours annuels de l'Institut les premiers prix de peinture, de sculpture, d'architecture, de gravure et de composition musicale. Les peintres d'histoire, les sculpteurs, les architectes, acquièrent par ce prix, qui est distribué tous les ans, le droit d'aller passer cinq ans en Italie. Les peintres de paysage historique et les graveurs en pierre fine et en médaille, pour lesquels il n'y a de concours que tous les quatre ans, passent quatre années en Italie. Les graveurs en taille-douce concourent tous les ans. Ceux qui remportent le premier prix obtiennent une pension de 2000 fr., pendant cinq ans, et demeurent à Paris, où ils exécutent, sous la surveillance de l'Académie des Beaux-Arts, une planche dont le sujet leur est désigné, et qui est faite par eux pour le compte du gouvernement. Les compositeurs musiciens concourent également tous les ans. Le prix qui leur est décerné leur donne droit à une pension pendant cinq années qu'ils passent, savoir : deux ans à Rome et autres villes de l'Italie; un an à Vienne et autres villes de l'Allemagne; deux ans à Paris et autres villes du royaume.

Le règlement nouveau trace les devoirs de chaque artiste; il détermine les études auxquelles il doit se livrer, et il tend, par toutes ses dispositions, à assurer de plus en plus les bons effets d'une institution de prix qui remonte à 1665, et qui, depuis ce temps, a eu de si brillants et de si glorieux résultats.

SUPPLÉMENT DE LA XXV[e]. LIVRAISON.

SOCIÉTÉ DES BONNES-LETTRES.

Extraits des Lectures faites dans les Séances des 13 et 20 Mars.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES SUR L'HISTOIRE,

PAR M. RAOUL-ROCHETTE.

MESSIEURS,

Je puis avouer sans peine, devant un auditoire aussi éclairé, l'émotion que j'éprouve; habitué à des travaux sévères, et dont cette sévérité même fait tout le charme aux yeux de ceux qui s'y livrent, je crains d'apporter parmi vous un langage étranger; et l'enseignement public qui m'a été confié pendant plusieurs années, ne m'a point encore accoutumé à parler devant des maîtres. Une seule considération me rassure; c'est que plus l'esprit a de clartés, moins il s'attache aux imperfections qu'on lui présente, et je connais trop vos lumières, pour ne pas compter sur votre indulgence.

Appelé à vous offrir quelques considérations sur l'histoire, je n'abuserai du moins ni de mon temps ni

du vôtre, à prouver l'importance et l'utilité de cette étude. En dépit de certaines gens, qui passent sans scrupule des souvenirs de l'antiquité républicaine à ceux de l'an 1789, apparemment parce que le rapport des doctrines supplée pour eux à celui des temps; nous pensons tous ici que cet intervalle de vingt siècles n'est pas tout-à-fait à dédaigner; que les âges où le système monarchique fit la gloire et le bonheur de l'Europe, ne doivent pas être entièrement perdus pour l'instruction du nôtre; et qu'il n'est pas inutile de remonter à la naissance de la monarchie de Clovis, ne fût-ce que pour y trouver l'origine du gouvernement représentatif.

Je m'étonne en effet de l'éloignement que ces certaines gens dont j'ai parlé, affectent pour les connaissances historiques qui remontent au-delà des trente dernières années; car enfin, avec un peu d'imagination et d'esprit, quel parti ne peut-on pas tirer de l'histoire? Il ne faut que supprimer quelques circonstances et négliger quelques témoignages, pour trouver les couleurs d'Henri IV dans le drapeau de la Ligue. On peut, en resserrant les événements, et ne s'asservissant pas trop à l'ordre chronologique, expliquer commodément la révolution française, au moyen de la conquête des Francs; et il n'est pas jusqu'à ce bonnet d'invention si récente, qu'on ne puisse retrouver aussi dans le chaperon de Marcel. L'enseignement de l'histoire fait passer successivement devant nos yeux une foule de systèmes et d'attentat politiques qui ont changé la face du monde; et bien qu'une pareille instruction ne nous soit pas aujour-

d'hui fort nécessaire, il est toujours bon de savoir comment se fait une révolution, et par quels ressorts on pousse ou l'on arrête une insurrection populaire. Je me garderai bien de faire aux lumières de notre âge l'affront de confondre ses brillantes conceptions avec les déplorables égarements des âges qui l'ont précédé! Mais enfin, comme il n'est pas que ce siècle n'ait avancé aussi quelques propositions téméraires, ses partisans ne devraient peut-être pas négliger de s'appuyer d'autorités tant soit peu anciennes; et je ne concevrais cette aversion pour notre histoire, que s'il n'y avait jamais eu de factions dans l'ancienne France, pas plus que dans la nouvelle.

A la vérité, l'étude de l'histoire pourrait ébranler la confiance que bien des gens ont dans leurs théories si modernes, ou du moins les troubler dans la douce satisfaction et la haute estime où ils sont d'eux-mêmes. Il serait bien dur, pour des hommes qui croient leur jugement infaillible, et leur raison la seule raisonnable, d'apprendre que le genre humain s'est quelquefois conduit par des maximes différentes des leurs. Pour ne parler que de notre âge, quelle prodigieuse variété d'opinions, de gouvernements, de systèmes de toute espèce, ne règne pas entre nos contemporains des seuls pays civilisés, et cela avec la persuasion intime que chacun d'eux est dans la voie de la vérité, de la raison et du bonheur ? L'ancienne division des partisans d'Omar et d'Aly trouble encore le monde mahométan; et depuis douze cents ans que le Koran a été montré à l'Orient, les soixante-douze

sectes rivales qui s'attribuent, chacune exclusivement à toute autre, l'interprétation de ce livre sacré, n'ont rien perdu de leur nombre, ni de leur activité à se détruire. Les disciples de Moyse ont continué de disputer, même après qu'ils ont cessé de s'entendre; et ce peuple perdu dans les autres, se distingue encore de toutes les nations par l'intolérance de ses maximes et la singularité de ses usages. Les enfants de Zoroastre, en butte au mépris des hommes de tous les cultes et de toutes les couleurs, semblent tirer de ce mépris même le courage de subsister au milieu d'eux, et ils y trouvent encore celui de se quereller et de se haïr. Que dirai-je de ces sectaires indiens, fanatiques adorateurs de Brahma, ou de Vichenou, ou de Chiven, qui, reproduisant à nos yeux les égarements de l'antique Égypte, révèrent en des reptiles les ames de leurs parents, et fondent, par piété, des hospices pour les rats? Le Tartare rit de cette dévotion de l'Indien, et il pousse l'adoration pour son Lama, jusqu'à un excès que notre langue ne permet pas d'exprimer; tandis que, d'accord avec lui sur ce point important de religion, le Thibetain le condamne sur presque tous les autres. Que dirai-je enfin de cette foule de rites, de symboles et de noms divers, sous lesquels le dieu Bouddah est adoré à la Chine, au Japon, à Ceylan et dans l'Inde?

Je n'opposerai pas à ce tableau des superstitions de l'Asie, celui des opinions qui partagent aujourd'hui l'Europe. Il y a sans doute, sous quelque rapport qu'on l'envisage, un immense intervalle de Naples et de Londres, à Siam et à Bénarès; et rien ne res-

semble moins au fanatisme du dévot indien se laissant écraser sous les roues du char qui porte ses idoles, que la prudence des *Carbonari* et la modération des *Radicaux*. Mais il résulte toujours de cette diversité même de sentiments et de doctrines, entre des hommes doués des mêmes organes et jouissant des mêmes facultés, que ce qui passe ici pour la vérité, ailleurs est traité de mensonge; et cela n'est-il pas un peu inquiétant pour les partisans des *idées libérales*, qui se flattent d'avoir pour eux la voix et la conscience du genre humain?

Pour nous, Messieurs, qui, sans former de si hautes prétentions, et sans nous attribuer la prérogative du bon sens et le privilége de la raison, ne cherchons dans l'histoire que le développement successif des vérités utiles ou des erreurs funestes à l'humanité; qui, spécialement dans l'histoire de nos pères, ne cherchons qu'à nous instruire et non à nous élever à leurs dépens; et qui, sans vaine jalousie contre eux, comme sans vaine complaisance pour nous-mêmes, voulons recueillir l'héritage entier de leur gloire et de leur expérience; nous ne nous formalisons pas d'apprendre qu'il y ait eu de la sagesse en France, avant le dix-neuvième siècle; que les Français du moyen âge aient eu une raison différente de la nôtre, et surtout qu'ils aient pu vivre heureux et libres sous le sceptre et sous la religion de Saint-Louis.

Quel temps, d'ailleurs, fut plus propre à l'étude de l'histoire et plus favorable à ses succès, que le temps où nous vivons? L'histoire ne fleurit guère au

sein d'un peuple heureux, et dans cet état paisible de la société, où tout suit un ordre régulier, invariable. Il lui faut de grandes catastrophes, des révolutions imprévues, pour animer ses récits, et donner à ses leçons ces formes et ces couleurs dramatiques qui les gravent dans la mémoire des hommes. L'histoire, comme le théâtre, ne vit que de passions; et ce n'est que lorsque des événements hors de l'ordre commun ont soulevé ces grandes questions auxquelles est liée l'existence des peuples, qu'elle peut tirer de l'expérience du passé une terreur instructive et salutaire. L'Orient, sous ses antiques dynasties, qui portèrent si loin, avec l'autorité d'un seul homme, la civilisation et les arts, n'a laissé aucune trace de ses annales. L'Égypte, où la société fut en quelque sorte immuable comme ses monuments, n'a légué à la postérité que des énigmes, et pas une histoire. Mais dans la Grèce et à Rome, en des républiques sans cesse agitées par la discorde, l'histoire fleurit au milieu des factions; et les seuls peuples modernes qui aient produit des historiens égaux peut-être à ceux de l'antiquité, ne s'enorgueilliraient pas aujourd'hui des noms de Machiavel, de Guichardin, de Hume et de Müller, sans ces orages de leur gouvernement, qui donnent tant d'intérêt à leur histoire. Si la France, sous la douce et paisible autorité de ses rois, n'a guère produit, en comparaison de ceux-là, que des historiens médiocres, ne craignons pas de l'avouer, c'est qu'elle savait à quel prix Athènes et Rome avaient acheté l'honneur d'avoir un Thucydide et un Tacite. Voyez, Messieurs,

avec quelle honnêteté de vues, et, s'il m'est permis de le dire, quelle bonhomie d'expressions, Rollin et Vertot ont raconté les révolutions romaines! C'est que Rollin et Vertot écrivaient dans un siècle et dans un pays où, malheureusement pour eux, la théorie des révolutions était encore à son enfance. Nous sommes maintenant, grâce au ciel, assez éclairés sur ce point; le jeu des factions n'a plus pour nous de secrets impénétrables; l'abîme du cœur des tyrans n'a plus de profondeurs inaccessibles, et nous méritons bien à présent de posséder des talents que nous avons payés si cher.

Il est donc permis à la génération qui s'élève, d'espérer qu'elle verra sortir de son sein des hommes qui tiendront avec éclat le sceptre de l'histoire : la Providence serait trop injuste envers nous, si, après nous avoir suscité tant de Catilinas, elle ne nous accordait pas au moins un Salluste. Mais il faut pour cela, je le répète, que, satisfaite du présent, comme elle doit l'être, notre jeunesse ne dédaigne pas le passé. Ce n'est point en condamnant à l'oubli tout ce qui s'était fait à Rome avant Auguste, que Tite-Live a élevé un monument immortel à la gloire du nom romain. Ces peuples de l'antiquité, dont on nous vante l'exemple, toutes les fois qu'il peut servir à nous corrompre, avaient aussi des vertus que nous ferions bien d'imiter. Ils étaient très soigneux de la mémoire et de l'honneur de leurs pères. Athènes républicaine éleva des temples et consacra des fêtes à son roi Thésée; et l'éclat des trophées de Salamine n'ôta rien au mérite du dévouement de

Codrus. A Rome même, la liberté n'oublia jamais que la monarchie avait été son berceau; et je ne sache pas que les Gracques mêmes, ces grands partisans des idées libérales et des lois agraires, aient parlé avec mépris des institutions du pieux Numa et du vieil Ancus. Nous devons donc étudier l'histoire ancienne de notre pays, et nous devons l'étudier de préférence à toute autre. Mais pour que ces connaissances nous soient réellement profitables, j'indiquerai la direction qu'il convient de leur donner, après avoir examiné quelques préjugés qui environnent l'étude de l'histoire en général, et qui tendent à en dénaturer le caractère et à en détruire l'autorité.

Un écrivain célèbre, dont l'imagination mélancolique n'apercevait que des *ruines* dans le vaste champ de l'histoire, M. de Volney, a dit quelque part: *Les faits que la physique observe sont vivants, et ceux que l'histoire recherche sont morts.* Voilà sans contredit une brillante opposition de mots; ce qui, pour bien des gens, équivaut à une pensée : aussi a-t-on souvent cité cette maxime; et un autre écrivain de nos jours, enchérissant sur la même idée, s'est écrié : *que l'histoire n'était, à vrai dire, qu'une immense collection d'épitaphes.* Je ne saurais, je l'avoue, comprendre cette manière d'envisager l'histoire. Si par ces *faits morts*, on entend que ceux qui en ont été les acteurs n'existent plus, c'est une vérité si commune, qu'elle ne valait guère la peine d'être présentée sous une forme si recherchée. Si l'on veut dire que ces faits eux-mêmes sont morts, cette pensée me paraît aussi fausse que la première

interprétation m'en a semblé puérile. Les faits historiques n'existent que d'une vie morale, et ceux qui ont vaincu l'oubli et subi l'épreuve du temps, sont tout aussi vivants, dans la reconnaissance des peuples et dans la mémoire des hommes, que les phénomènes physiques qui s'accomplissent à notre portée et sous nos yeux. Dira-t-on, par exemple, que le dévouement de Léonidas n'est pas aussi jeune encore, après tant de siècles écoulés, que celui de d'Assas, dont nous sépare un intervalle de quelques années; et Catilina ne respire-t-il pas tout entier dans les pages de Salluste, comme ces tribuns modernes, dont l'indignation et le dégoût défendent de prononcer les noms en cette enceinte, sont condamnés à vivre éternellement dans les sombres colonnes du *Moniteur*?

Il est une autre manière d'envisager l'histoire, non moins fausse et plus dangereuse encore, en ce qu'elle est plus générale; c'est d'appliquer à l'examen des faits dont elle se compose, les méthodes propres aux sciences de calcul et d'observation; c'est, en un mot, d'en faire une science exacte, dont tous les éléments choisis, classés, purgés par le raisonnement, subissent indistinctement l'épreuve d'une critique tranchante et absolue. Grâce aux progrès qu'ont faits de nos jours les sciences mathématiques, il est peu de matières où l'exactitude sévère que ces sciences exigent dans leurs applications spéciales, ne trouve à s'exercer; peu de traditions qu'elle ne conteste, peu de croyances qu'elle n'ébranle; et comme les preuves morales dont se compose uniquement la certitude his-

torique, ne peuvent presque jamais être amenées à une démonstration rigoureuse, qui ne sent que le corps entier de l'histoire soumis à cette sorte d'analyse, comme la matière chimique à l'alambic, ne dût à la longue se perdre et se dissiper en fumée? Que nous resterait-il des ouvrages d'Hérodote et de Tite-Live, si l'on n'admettait de ces compositions immortelles, que les seuls faits capables de se prêter à la concision d'une formule algébrique? et les grâces mêmes de l'Abeille attique résisteraient-elles à l'élégance d'une équation?

En rejetant l'autorité des témoignages, seule base historique admise jusqu'à ce jour, pour y substituer le raisonnement et la vraisemblance, que de faits on s'expose à perdre sans aucun profit pour la raison et pour la vérité! En ne jugeant plus les actions humaines que d'après nos idées et nos sentiments actuels, que ne commettra-t-on pas d'erreurs, et tout-à-la-fois d'injustices! Forcés de comparer sans cesse les hommes d'autrefois et ceux d'à-présent, ne nous sera-t-il pas plus commode d'abaisser les anciens à notre taille, que de nous élever à la leur? Pourrons-nous concevoir que nos pères aient fait quelquefois de si grandes choses avec de si petits moyens, et montré tant d'éloquence en si peu de paroles, nous qui fîmes assez souvent tout le contraire? Est-ce la froide philosophie de notre âge et la théorie de l'égoïsme qui nous rendront raison des prodiges de la valeur et du patriotisme antiques? et faudra-t-il recourir aux raisonnements de la sagesse humaine pour expliquer les miracles du Christianisme et le triomphe de l'Évangile?

Il est en histoire des préjugés qu'il faut respecter, bien loin de chercher à les détruire ; car la critique qui les discute, est souvent plus fâcheuse, et tout aussi aveugle que la crédulité qui les adopte. Il est telle tradition accréditée chez tout un peuple, qui ne repose quelquefois sur aucun document authentique ; mais ce peuple y puise des leçons de patriotisme et de courage : la vérité vaudrait-elle mieux que cette erreur ? J'en vais citer deux exemples pour rendre ma pensée plus sensible. L'histoire du roi Pélage, le fondateur de la monarchie espagnole, ne nous a été transmise par aucun témoignage contemporain ; et cette histoire, chargée de circonstances suspectes, ressemble beaucoup à ces romans composés dans un siècle où l'héroïsme était trop commun pour n'être pas cru sur parole. Mais si le peuple espagnol a vu dans la glorieuse persévérance de Pélage, un modèle à suivre, et si, à l'exemple de ce chef même imaginaire, il s'est dévoué si long-temps pour sa patrie, pour son Dieu, pour ses Rois, aurez-vous le triste courage de combattre sa croyance, de l'humilier en l'éclairant, et d'opposer, à la fable d'un Pélage, la réalité d'un Quiroga ? Il n'est pas bien certain que Guillaume-Tell ait abattu une pomme placée par un tyran capricieux sur la tête de son fils unique, et il est même démontré que, dès le 10e. siècle, une pareille tradition avait eu cours chez les Danois. Mais si c'est avec l'arc de Guillaume-Tell que le pâtre des Alpes a conquis et défendu sa liberté, et si, durant cinq cents ans, le nom et l'image du héros de l'Helvétie ont garanti ce pays contre l'in-

vasion des mœurs et des armées étrangères, serez-vous assez cruel ou assez vain pour opposer une vérité triste et stérile à la magie d'un pareil souvenir, à la puissance d'une pareille erreur ?

Les siècles où l'on fait de grandes choses ne sont jamais ceux où l'on en raisonne. Le raisonnement succède à l'enthousiasme; et si l'un fait des héros, l'autre ne produit que des rhéteurs. Jamais la Grèce et Rome, aux plus brillantes époques de leur histoire, ne comptèrent dans leur sein autant de dialecticiens habiles que la seule Constantinople, au moment où Mahomet II, y entrant par la brèche, fit cesser toutes les disputes par l'autorité d'un vainqueur et d'un maître. Voulez-vous des exemples qui soient plus près de nous? Nous ne voyons à présent que le côté plaisant de la chevalerie; nos pères, moins dissertateurs, en ont connu les bienfaits. Et, dans un temps où la faiblesse et l'imperfection des lois laissaient les individus en butte à mille vexations particulières, ils s'estimaient heureux de pouvoir placer leurs propriétés, leur vie, leur honneur, sous la puissante protection de ces paladins, qui ne se présentent plus à notre imagination que dans le grotesque équipage et sous les traits ridicules du héros de Cervantes. Dirai-je qu'à force de raisonnement et d'esprit, nous en venons au point de nous tromper complètement sur les événements qui s'éloignent de nos idées et de nos mœurs? Ainsi, Messieurs, forcés que nous sommes d'admettre la réalité des croisades, et de reconnaître l'importance des résultats qui signalèrent ces saintes expéditions, nous voulons trouver les causes

de ce prodigieux mouvement dans des vues de commerce, d'ambition et de politique, vues mesquines, étroites, intéressées, qui, effectivement, arment aujourd'hui des milliers de bras en Europe, mais qui, au temps de Godefroi de Bouillon, n'y auraient pas fait remuer un seul homme.

Chaque siècle a ses superstitions qui lui sont propres. L'idole du nôtre est l'*opinion*, déité fantastique presque toujours mal définie, souvent plus mal interprétée, que personne encore, à ma connaissance, n'a su bien entendre, et que tout le monde fait parler à sa guise. Sa puissance n'est, dit-on, fondée que sur la raison, et son empire est d'autant plus irrésistible, qu'elle a pour ministres des philosophes. Oserai-je dire ce que je pense de cette divinité de notre âge, sans m'exposer moi-même à ses anathèmes? Naguère, elle voulut abolir un préjugé absurde autant que féroce; le plus éloquent de ses apôtres fulmina l'arrêt qui proscrivait le duel, et cette fois les oracles de l'opinion furent reçus avec un assentiment unanime. Cependant le sang des citoyens a-t-il cessé de couler pour des querelles obscures, au préjudice de la raison, de la patrie et du véritable honneur; et l'écrit de J.-J. Rousseau, qui est resté dans toutes les mains, a-t il empêché un seul duel? Aurais-je donc tort de dire que le raisonnement est trompeur, quand il s'agit d'apprécier les actions des hommes, comme la raison même est impuissante à les conduire? J'ai parlé des croisades; jamais peut-être on ne vit un pareil mouvement de l'espèce humaine. L'Europe entière, pour me servir d'une image souvent employée, se

précipita sur l'Asie, à la voix d'un seul homme armé d'un crucifix, marchant les pieds nus, le corps ceint d'une corde et enveloppé d'un froc; et cet homme n'était ni un académicien, ni un philosophe; c'était un ermite et un fou.

Je livre à vos réflexions, Messieurs, ce peu d'idées que je viens d'exposer sur les préjugés qui environnent l'étude de l'histoire, et qui, sous le spécieux prétexte de lui donner plus de rectitude et de précision, la corrompent véritablement dans ses sources, et lui enlèvent la seule autorité qui lui soit propre, celle des témoignages, sans laquelle il ne saurait y avoir ni vérité, ni certitude historique. Qu'il me soit maintenant permis de développer une observation que je n'ai fait qu'indiquer, sur l'objet principal que devrait se proposer parmi nous l'étude de l'histoire. Il me semble que, pour la rendre propre à produire les heureux effets qu'on a droit d'en attendre, il faudrait la resserrer davantage dans le champ déjà si vaste de l'histoire des peuples modernes, ou, du moins, ne point trop l'étendre, comme on le fait communément dans le domaine de l'antiquité. L'histoire ancienne se réduit presque uniquement pour nous, à celle de la Grèce et de Rome. C'est à ces deux grandes nations que tout se rapporte, ou plutôt que tout est sacrifié dans les souvenirs qui nous restent de l'antiquité profane. Les empires de Babylone et de Ninive n'ont laissé qu'un grand nom; et tandis que le voyageur cherche en vain sur les rivages du Tigre, l'emplacement de la dernière de ces cités fameuses, il ne trouve plus parmi les ruines de l'autre que des caractères

inintelligibles. Les institutions de la vieille Égypte, imposantes comme ses pyramides, mais mystérieuses comme sa langue, sont descendues tout entières dans les catacombes de la Thébaïde ; et le Sphinx, récemment découvert sous les sables du désert, semble nous défier de trouver le mot de tant d'énigmes inexplicables. Les Phéniciens, les Carthaginois, peuples qui durent au commerce quelques instants d'une existence brillante, ne peuvent plus nous donner dans l'histoire que cette leçon salutaire ; c'est que l'esprit de finance et d'industrie, qui fait les fortunes privées, est insuffisant pour assurer la fortune publique. En un mot, les annales des divers états de l'antiquité, ou remplies de lacunes, ou couvertes de ténèbres également profondes, servent plutôt aujourd'hui à exercer la curiosité des savants, qu'à éclairer l'esprit des peuples. La Grèce et l'Italie, voilà les seules régions de l'ancien monde sur lesquelles se fixent nos regards ; et, par-là, l'histoire de ces républiques, la seule qui nous offre quelque certitude, jointe à beaucoup d'intérêt, a mérité d'occuper presque exclusivement notre attention.

Or, Messieurs, deux causes principales s'opposent à ce que l'esprit des anciens puisse jamais devenir le nôtre, et par conséquent leur histoire, l'objet principal de notre étude.

Dans la Grèce et à Rome, tout était institué de manière que les citoyens fussent libres et égaux entre eux, et tous les autres hommes esclaves et opprimés : tel est le double objet de ces législations si vantées de Lycurgue et de Romulus. L'esprit d'indépendance

au - dedans et de conquête au - dehors, était tout-à-la-fois le principe et le fruit de ces lois; et à Sparte aussi bien qu'à Rome, elles ont dignement répondu à l'attente de leurs auteurs. L'une et l'autre de ces cités fameuses prétendit à l'empire universel; et Sparte, dont la domination fut plus bornée et l'existence plus courte, regagna par l'admiration ce que Rome obtint par la force. Aujourd'hui même que leurs lois ont depuis si long-temps cessé de régir le monde, ce sont encore elles qui président, en quelque sorte, aux premiers développements de notre intelligence, aux premières impressions de notre ame; et telle est la force éternelle de ces lois, qu'à défaut de sujets, elles font des enthousiastes, et subjuguent maintenant ies esprits, comme elles ont jadis conquis des empires.

Ainsi le génie républicain de l'antiquité s'est perpétué dans nos écoles à la faveur des études qui le rappellent. Les grands souvenirs de la Grèce et du Latium nous assiègent dès le berceau; nous naissons, pour ainsi dire, Grecs et Romains; et la société s'enrichit moins encore de latinistes que de républicains de collége. Si cependant, écartant les prestiges qui l'environnent, nous réduisions cette grandeur étrangère à ce qu'elle a de réellement applicable à nos idées et à nos mœurs, qu'aurions-nous à envier à ces démocraties turbulentes, toujours en guerre avec le monde et avec elles-mêmes, toujours souillées du sang ou privées de l'autorité de leurs plus dignes et de leurs plus vertueux citoyens? Voyez Rome, dès que l'influence séditieuse des tribuns,

balançant la salutaire influence de l'aristocratie patricienne, eût détruit sans retour l'équilibre de sa constitution; à mesure que Rome étend au loin ses conquêtes, les tribus urbaines, c'est-à-dire la partie la plus lâche et la plus vile de la république, restent, par l'éloignement des tribus actives, maîtresses absolues des suffrages. La corruption devient le seul moyen de gagner la faveur de ces tyrans populaires; les comices sont en proie à la plus honteuse vénalité; et l'orgueil et l'avidité des proconsuls versent sur le monde tous les fléaux à-la-fois. En faut-il d'autres preuves que le procès et la condamnation de Verrès? Après avoir épuisé sur ce misérable toutes les foudres de son éloquence, Cicéron obtient enfin, au nom des lois qu'il a si long-temps bravées, la plus grande vengeance que ces lois pussent tirer d'un si grand coupable; mais Verrès n'en conserve pas moins jusqu'à un âge très avancé les fruits de ses innombrables exactions; il survit trente ans à son arrêt; il jouit de son opulence sous les yeux mêmes du sénat qu'elle condamne, et périt de la mort d'un bon citoyen, de la mort de Cicéron, dans les proscriptions de Marc-Antoine. Quel opprobre pour le nom romain, que Verrès, épargné par les lois et frappé par les proscriptions! que Verrès, expiant ses honteuses richesses par la même mort, que Cicéron, son éloquence et ses services!

Tel est partout, Messieurs, le génie des démocraties, tel que l'antiquité nous le présente sur son plus beau théâtre, tel que nous l'offrent encore les temps modernes sur une scène moins brillante. L'histoire de

Florence n'est qu'un long enchaînement d'exils, de meurtres, de proscriptions dont s'épouvante fréquemment l'écrivain qui les raconte; et cet écrivain est Machiavel. *Gènes* ne respire de ses agitations intestines que lorsqu'elle peut trouver, parmi les étrangers, quelque prince qui daigne l'acheter ou l'asservir; et les mêmes hommes qui gouvernent sa *Banque de Saint-Georges* avec tant de sagesse et d'intégrité, remplissent l'état de dissensions et de désordres. N'avons-nous pas vu de même un banquier génevois renverser en France la fortune de l'État, après y avoir fait la sienne? Dans la Suisse même, parmi ces peuplades vouées à la vie pastorale, l'esprit des démocraties, si paisible au dedans, s'est montré tyran au dehors; et tandis que, dans les cantons aristocratiques, celui de *Berne* par exemple, le paysan, citoyen ou sujet, était le mieux nourri, le mieux vêtu et le plus riche de l'Europe, les sujets étrangers des cantons populaires étaient gouvernés avec une verge de fer. Enfin, Messieurs, voici un dernier rapprochement que j'abandonne à vos méditations. En France, avant la révolution, le gouvernement s'éloignait absolument de la démocratie, qu'admettait dès-lors la constitution de l'Angleterre; et un philosophe anglais, dont le témoignage ne sera sans doute récusé de personne, Hume a remarqué qu'en France les États conquis étaient gouvernés avec une équité, une douceur, une modération, que l'Irlande n'a jamais éprouvées de l'Angleterre.

Si l'esprit des lois anciennes, ne respirant que la guerre et les conquêtes, est étranger à nos mœurs,

les préjugés de ces peuples ne sont pas moins contraires à notre civilisation, et c'est là le second motif qu'il me reste à exposer. Les préjugés des Grecs et des Romains étaient d'autant plus forts et plus invincibles, qu'ils tenaient à leurs lumières, tandis que partout ailleurs ils sont un fruit de l'ignorance. Pleins de la haute idée que leur inspirait d'eux-mêmes la supériorité de leur caractère et de leur génie, au milieu de nations brutes ou efféminées, les citoyens de Sparte et d'Athènes devaient se regarder comme la portion la plus noble du genre humain, ou même s'attribuer une nature toute différente de celle de ces foules d'hommes abrutis par le despotisme ou énervés par la mollesse; de là ce nom de *barbares* qu'ils appliquèrent à tous les étrangers, et que les Romains, héritiers de leur orgueil aussi bien que de leur gloire, leur donnèrent à eux-mêmes, lorsqu'ils les eurent confondus à leur tour dans le nombre des nations tributaires; ainsi, aux yeux d'un Grec et d'un Romain, il fallait être leur compatriote, pour paraître leur semblable; c'était être d'une espèce différente que de ne point appartenir à la même société; et, dans cette bizarre démarcation du genre humain, les citoyens étaient d'un côté, les barbares de l'autre: il n'y avait d'hommes nulle part.

Qui ne sent que ces lois intolérantes et ces préjugés féroces ne sauraient plus maintenant s'établir dans notre Europe, dont tous les peuples, issus d'une souche commune, régis par des institutions semblables, éclairés des lumières d'une même religion, ne doivent tendre qu'à resserrer par une estime et

une bienveillance réciproques les liens naturels et sacrés qui les unissent? On conçoit qu'un Spartiate devait apprendre au berceau, et sucer en quelque sorte avec le lait la haine du nom Persan; l'indépendance de son pays, le soin de sa propre dignité et de sa sûreté même, tenaient à cette généreuse haine des barbares. On conçoit de plus qu'entre des peuples d'une force et d'une civilisation inégales, la guerre n'aboutissait pas simplement à la défaite, mais à la servitude des plus faibles; et s'il fallait des sujets aux monarques de l'Orient, aux Spartiates, il fallait des Hilotes. De là encore ces mépris superbes qui, nés de la victoire, s'interposaient nécessairement entre les maîtres et les esclaves, pour maintenir par le préjugé l'inégalité fondée par la force; et le mépris des barbares devenait ainsi un sentiment naturel et une vertu politique.

Mais ces inimitiés nationales auxquelles tenait l'existence même des républiques anciennes, de quel titre pourraient-elles s'autoriser chez nos peuples modernes, et quelles vertus y pourraient-elles produire? Tout se ressemble aujourd'hui en Europe, les arts, les institutions, les mœurs; et, si quelques légères différences dans le culte et dans le langage séparent, au premier coup-d'œil, un habitant du Nord d'un habitant du Midi, leur commerce peut en être troublé, leur égalité n'en souffre pas. C'est à peine s'il y a dans toute l'Europe des hommes vraiment étrangers l'un pour l'autre, et l'on n'y voit plus de barbares, ou du moins ce sont des barbares très civilisés. Ai-je besoin d'indiquer la cause d'un si pro-

digieux changement dans les opinions humaines? La religion seule a tout fait. Ainsi, lorsqu'à l'exemple des dieux d'Homère, ennemis de tous les autres dieux, et remplissant l'Olympe de leurs propres querelles et de leurs dissensions domestiques, les Grecs se constituaient en état d'hostilité permanente entre eux-mêmes et contre le reste du monde, l'Évangile n'eut qu'à révéler à l'homme la dignité de son être et la grandeur de ses destinées, pour que tous les peuples, appelés à recueillir en commun ce trésor d'espérances et cet héritage de gloire, ne formassent plus qu'une famille, et pour que ces odieuses distinctions d'esclaves et de barbares se perdissent dans la qualité d'homme et de chrétien.

Je m'arrête ici, Messieurs; j'ai peut-être abusé déjà de votre indulgence, et bien mal préparé vos esprits aux considérations historiques qu'il me sera permis quelquefois de développer devant vous. Mais, à défaut de vérités nouvelles et du talent propre à les mettre dans tout leur jour, il est encore, et j'ose m'en flatter, des points sur lesquels l'ami des bonnes lettres et le défenseur des saines doctrines, ne trompera pas entièrement votre attente.

Discours *prononcé par M. le Marquis* d'Herbouville, *dans la Séance du mardi*, 20 *mars*, *à l'occasion de la Mort de M.* de Fontanes.

Messieurs,

Avant que vous vous abandonniez à vos occupations littéraires, permettez-moi de paraître à cette tribune pour y faire entendre les accents de la douleur.

La perte imprévue et si peu réparable que la Société des Bonnes-Lettres vient de faire, sera profondément sentie par tous ceux qui savent combien l'union d'un noble caractère et d'un grand talent doit inspirer d'admiration. Aussi, quoïque la mort de M. le marquis de Fontanes soit un motif de regrets pour tous les amis de la monarchie et de la saine littérature, nulle part ils ne seront plus vifs que dans cette Société, où M. de Fontanes comptait presque autant d'amis qu'il avait d'admirateurs.

Digne à tous égards de réunir ce précieux avantage, l'homme illustre que nous regrettons en avait reçu la plus noble preuve dans cette assemblée, où, par un concours unanime, il fut nommé président de la Société. Ce juste hommage le toucha vivement; et quoique les soins nécessaires au rétablisse-

ment d'une santé déjà chancelante, l'eussent privé du bonheur de coopérer à vos travaux, il entrevoyait dans l'avenir la possibilité d'une participation plus assidue. Il avait promis de faire des lectures : on se serait empressé pour l'entendre ; et certes, ce n'est pas un malheur ordinaire que d'être privé de ce qu'un homme, qui pensait également bien en politique et en littérature, aurait pu livrer à la méditation de ses nombreux auditeurs.

Effectivement, Messieurs, non seulement M. de Fontanes était un littérateur célèbre, il était encore un publiciste distingué. Nous l'avons vu disposer du pouvoir, et nous l'avons vu toujours en faire un excellent usage. Grand-maître de l'Université, il ranima les bons principes et propagea des études fortes, morales et religieuses. Président du Corps-Législatif, il fit parler à l'assemblée dont il était l'organe un langage noble, digne, où les idées de monarchie tempérée et de liberté légale perçaient à travers les grâces de l'expression, et n'en semblaient que plus énergiques. Ce langage était nouveau. Souvent il déplut à ce favori de la fortune, qui, soumettant tout à son joug, envisageait comme une injure ce qui ne portait pas l'empreinte d'une adulation servile. Quelle que soit l'opinion qu'on affiche aujourd'hui, où, par un renversement bizarre, le danger se trouve là où devrait être la confiance, il fallait alors un certain courage pour dire des vérités au despote qui ne voulait pas les entendre. Plus tard, et dans un temps qui devrait être plus heureux, M. de Fontanes, élevé aux honneurs de la pairie, y

développa son beau caractère. Bon Français, homme habile, sujet fidèle, orateur éloquent, l'estime de ses collègues le porta constamment à la commission chargée de rédiger l'adresse au Roi. Cette adresse, monument obligé, permet l'expression des sentiments de gratitude, d'amour et d'espérance, et n'exclut ni les vœux ni les plaintes. C'est un moyen de plus pour que la vérité parvienne jusqu'au trône. On peut la dire aux Bourbons : ils l'aiment, ils la cherchent; vivant pour leur peuple, ils voudraient connaître tous les griefs, afin de les réparer tous. Dans une telle circonstance, la position de l'orateur est sans danger, mais elle n'est pas sans délicatesse. Si l'on peut parler au Monarque comme à son père, il ne faut jamais oublier que ce père est un Roi; quelque chose qu'on ait à dire, un juste sentiment des convenances doit inspirer l'orateur qui, sans perdre la dignité de sa situation, ne peut cesser jamais d'être respectueux et dévoué, lors même qu'il est le plus énergique. Nul mieux que M. de Fontanes ne connut le secret de ces nuances, qui ne sont bien saisies que par les hommes dont le caractère est noble et l'esprit élevé. Aussi, était-ce pour bien dire que ses collègues le priaient d'être leur interprète.

A cet égard, la réputation de M. de Fontanes était si bien établie, qu'il ne vint jamais à la pensée de la lui contester. Par un bonheur qui tenait peut-être à sa douceur habituelle autant qu'à la supériorité de ses talents, la voix publique se chargea toujours de l'appeler aux places qu'il a remplies. Dernièrement encore, lorsque le besoin si généralement

senti d'améliorer le système d'éducation faisait désirer un chef habile autant qu'expérimenté, c'est M. de Fontanes qu'elle désignait. Heureux ceux qui, possédant comme lui les dangereux avantages d'une grande renommée, ont justifié les élans de l'opinion, et fait regretter qu'elle ne soit pas consultée plus souvent dans la distribution des emplois!

Les devoirs politiques de M. de Fontanes ne l'empêchaient point de se livrer à la culture des lettres, glorieux penchant de sa jeunesse. Au moment même où nous rendons à sa mémoire ce juste et trop faible hommage, un nouveau titre d'illustration vient s'ajouter à tous ceux dont s'embellit sa vie. Grâces à ses travaux, un auteur aimable et philosophe, honneur de l'Angleterre, va trouver encore un harmonieux interprète; mais l'inexorable destinée n'a pas permis à l'imitateur de compter un triomphe de plus. Cet arbre poétique si récemment planté; ce jeune laurier qui devait couronner un front chéri des muses, devenu tout-à-coup symbole funéraire, va croître avec le cyprès contemporain pour décorer son tombeau : triste et fatale condition des choses humaines! Chaque instant la développe, chaque jour la confirme, mille observations l'ont rendue familière, et néanmoins toujours elle étonne, toujours elle semble nouvelle, parce qu'elle contrarie la portée de notre entendement. La gloire et l'humiliation, l'éclat et l'obscurité, l'illustration et la mort, tout se mêle, tout se confond dans l'ordre immuable des pensées éternelles; et, comme nul ne saurait déterminer la part qui lui est réservée, il est donc vrai qu'on doit

s'attacher à cela seul dont la durée est moins incertaine, à la renommée qui résulte des bonnes actions.

C'est à ce titre surtout que M. de Fontanes vivra toujours dans notre pensée. Hier nous étions ses contemporains, aujourd'hui nous commençons sa postérité, et nous pouvons devancer le jugement de l'avenir. La place que M. de Fontanes y doit occuper est trop belle pour qu'on redoute de l'envisager. On le verra, illustré par ses talents, fameux par ses services, honoré pour le bien qu'il a fait, regretté pour celui qu'il aurait voulu faire, donner aux siècles futurs le modèle d'un grand génie et d'un bon cœur. Ces sentiments de l'avenir seront aussi les nôtres. Mais nous qui l'avons vu, nous, pour qui il fut aimable et bon, nous, qui connûmes la beauté de son ame et la droiture de ses intentions, nous y joindrons ce qu'on doit aux hommes de bien, l'expression d'une douleur trop juste et de regrets trop mérités.

ANNALES

DE

LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

ÉLÉGIES ET POÉSIES DIVERSES *de* Mme. *Dufrénoy* (1), (4e. Édition.)

Marmontel, dans ses *Éléments de Littérature*, excellent ouvrage, un de ces livres dont on peut dire avec Horace :

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Marmontel a très bien défini l'élégie : « Dans sa » simplicité touchante et noble, elle réunit, dit-il, » tout ce que la poésie a de charmes, l'imagination » et le sentiment : grave ou légère, tendre ou badine, » passionnée ou tranquille, riante ou plaintive à son » gré ; il n'est point de ton, depuis l'héroïque jus-

(1) A Paris, chez Alexis Eymery, Libraire, rue Mazarine, No. 30.

» qu'au familier, qu'il ne lui soit permis de prendre.»

Chez les anciens, Tibulle, Ovide et Properce se sont acquis une gloire immortelle dans la poésie élégiaque ; et, parmi nous, Parny et Bertin ont suivi avec succès les traces de ces poètes latins. Dorat, malgré l'affectation qu'on lui a reprochée, mérite aussi d'être cité avec distinction; nous ne craindrons pas de dire que ses *Baisers* sont un fort joli recueil d'élégies dans le genre gracieux ; et nous ne manquerions pas, au besoin, de preuves pour appuyer cette assertion. Il n'est peut-être pas inutile d'indiquer en passant les causes du discrédit peu mérité où sont tombés les ouvrages de ce poète, sans doute trop vanté par ses partisans, mais aussi beaucoup trop dénigré par ses ennemis. Ses détracteurs les plus acharnés furent les philosophes encyclopédistes, qui ne pouvaient lui pardonner les plaisanteries qu'il se permettait sur leur compte; et il faut avouer que quelques-uns de ces messieurs prêtaient passablement au ridicule. Comme les poètes, les philosophes sont une espèce de gens très irascibles : aux bons mots de Dorat, ils répondirent par de sanglantes diatribes; ils allèrent même jusqu'à lui refuser toute espèce de talent. L'anathème qu'ils prononcèrent contre ce pauvre Dorat passa en force de chose jugée ; et l'auteur d'un des meilleurs recueils de fables que nous ayons ; de *la Feinte par amour*, charmante comédie ; du poëme de la *Déclamation*, où il y a des beautés du premier ordre; enfin l'auteur des *Baisers* et d'une foule de poésies légères pleines d'esprit et de grâce, ne fut plus, pour beaucoup d'Aristarques sur parole, qu'un petit poète

de boudoirs, bon, tout au plus, à faire des *bouquets à Iris* et des bouts-rimés.

Voilà de vos arrêts, Messieurs les *Philosophes*:

Qu'on nous pardonne cette digression en faveur d'un auteur aimable, qui vaut sans doute bien la peine qu'on le lise avant de le juger.

Outre les trois que nous venons de nommer, beaucoup de poètes français ont cultivé avec plus ou moins de succès la poésie érotique. On lit encore avec plaisir quelques-unes des élégies de Marot; Ronsard a aussi chanté ses *Amours*, mais sa muse pédantesque n'était nullement propre à exprimer de tendres sentiments; La Fontaine a fait des élégies amoureuses qui sont au-dessous du médiocre, mais il a été mieux inspiré par la reconnaissance, et tout le monde sait par cœur celle qu'il a composée sur la disgrâce de Fouquet, son protecteur; les vers de Voltaire sur la mort de Mlle. Lecouvreur sont une véritable élégie, comparable à ce qu'il y a de mieux dans ce genre. Il y a de beaux morceaux dans les élégies d'André Chénier; celles de Lebrun sont moins connues que ses odes; MM. Mollevaut et Auguste de Labouisse, en ont publié des recueils qui méritent d'être lus; mais, après Parny et Bertin, un des poètes modernes qui ont le mieux réussi dans ce genre, où le sentiment doit s'unir à la grâce, c'est assurément Millevoie, dont les Muses pleurent encore la mort prématurée.

En parcourant les différents recueils de poésies,

on trouverait encore un grand nombre d'élégies fort agréables : on y remarquerait surtout celles du poète aimable, mais trop modeste, qui a enrichi les *Annales* de la jolie pièce intitulée *les Cygnes*, et qui, depuis trop long-temps, affecte de se cacher sous les initiales de son nom (D. G.); mais, dans tout ce qui échappe à sa plume élégante et facile, le lecteur exercé reconnaît sans peine l'auteur d'*OEnone et Pâris*, poëme dont on ne connaît encore que des fragments qui font vivement desirer le reste ; de *Salix et Pholoé*, ou *l'Origine du Saule* ; et d'une belle imitation en vers du poëme de *la Guerre civile de Pétrone.*

Plusieurs femmes ont réussi dans la poésie érotique : les anciens ne nous ont transmis que le nom de la fameuse Corine : nous ne connaissons de Sapho qu'une Ode, qui suffit à sa réputation. Trop resserrés par les bornes prescrites à cet article, nous regrettons de ne pouvoir parler, ni de l'aimable Déshoulières, dont plusieurs idylles sont de véritables élégies, ni de MM^mes^. Verdier et Bourdic-Viot, ni de Mme. Desbordes, qui mérite tous les éloges qui lui ont été prodigués dans les *Annales ;* et nous ne nous occuperons pour le moment que de Mme. Dufrénoy, qui vient de publier la 4e. édition de son recueil de poésies.

En nous chargeant de rendre compte de ce volume, nous avons entrepris une tâche difficile et qui présente plus d'un écueil. En effet, que dire de nouveau sur un livre qui compte déjà quatre éditions ? Presque toutes les pièces qu'il renferme sont depuis

long-temps jugées et appréciées par le petit nombre de personnes qui, dans ce siècle *trop éclairé*, lisent encore des vers. Irons-nous, lâche zoïle, attaquer de gaîté de cœur une réputation établie; et, citant seulement les morceaux les plus faibles de ce recueil, sans parler des pièces charmantes qu'il renferme, prouver aux lecteurs qu'ils ont eu tort de trouver du plaisir à lire les vers de Mme. Dufrénoy, et que ceux qui en ont fait l'éloge n'avaient pas le sens commun? Avec un peu d'impudence et beaucoup de mauvaise foi, nous pourrions peut-être, de cette manière, parvenir, comme tant d'autres, à faire un article *tout-à-fait neuf*, et que les ennemis de cette dame (car les femmes auteurs en ont aussi) trouveraient *très-piquant*. Mais, dussions-nous répéter ce que l'on a dit avant nous sur le même sujet, nous suivrons une tout autre route, ce sera d'exposer sans prévention les remarques que nous a suggérées la lecture attentive que nous avons faite des poésies de Mme. Dufrénoy. Cette manière de juger, en même temps qu'elle sera plus juste, ne peut manquer d'être très-favorable à l'auteur; car nous n'aurons, en grande partie, qu'à joindre notre tribut d'éloges à ceux que lui ont déjà donnés de plus habiles appréciateurs de son mérite.

Cependant, comme tout journaliste doit payer son tribut au malin, nous ferons, avant tout, la part de la critique. Nous pensons qu'on pourrait reprocher à Mme. Dufrénoy, dont le goût ne saurait être révoqué en doute, d'en avoir manqué du moins dans la distribution des pièces qui composent son recueil. Pour-

quoi ses élégies sont-elles entrecoupées, ici par un livre d'épîtres, et plus loin par un poëme assez long? L'auteur aurait-il pu penser que ce désordre affecté rendrait plus agréable la lecture de ce volume? Peut-être a-t-il craint l'application de ce vers de Lamothe :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Cela pourrait être vrai pour un recueil de fables ou de contes, où, les personnages changeant à chaque instant, l'on doit par conséquent varier les sujets et les tons, mais non pour un recueil d'élégies, qui doit être l'histoire suivie et progressive des sentiments du poète. Une sévère critique pourrait encore blâmer dans les vers de Mme. Dufrénoy, l'usage trop fréquent de l'antithèse, et quelquefois un peu d'exagération dans les idées. Quelle amante sincère peut dire à celui qu'elle aime, comme notre auteur dans l'élégie intitulée *le Pouvoir d'un Amant* :

Il me ferait, je crois, lui pardonner l'amour
Qu'il sentirait pour ma rivale.

ou comme dans celle qui a pour titre *le Dévouement ;*

Ose m'ouvrir encor tes bras ;
Pardonne-moi ta perfidie !...

et plus loin, dans la même pièce :

Et mon cœur, *sans beaucoup d'effroi*,
Sait qu'une autre, hélas ! est aimée.

Nous le répétons, est-il une amante passionnée

dont le cœur puisse concevoir une pareille pensée sans *beaucoup d'effroi ?*

Nous aurions peut-être encore à signaler dans Mme. Dufrénoy une certaine propension au trait dans les derniers vers de quelques-unes de ses élégies : par exemple, celle intitulée *la Prière*, finit ainsi :

> Ne fais pas de moi ton amante,
> Si tu n'es pour moi qu'un ami.

Celle qui a pour titre *le Répit :*

> Peut-être que ce soir l'entretien sera tendre ;
> Aimons l'ingrat jusqu'à ce soir.

Celle *à une Insensible :*

> Et l'on peut mépriser les vœux de vingt amants
> Pour un amant qui vous méprise.

Tout cela est fort joli, trop joli peut-être pour ce genre de poésie qui rejette toute espèce d'affectation dans l'expression et dans la tournure : dans l'élégie, trop d'esprit tue le sentiment. C'est le défaut d'Ovide, et son exemple ne saurait justifier en cela ses imitateurs ; car tout son talent n'a pu le mettre à l'abri de ce reproche, que les bons critiques lui ont justement adressé.

Nous arrivons à la partie la plus agréable et la plus facile de notre tâche, c'est de justifier, par des citations, l'opinion très-avantageuse que nous desirons inspirer de ce volume à ceux qui ne l'ont pas encore lu. Dans le grand nombre de jolies pièces qu'il ren-

ferme, le choix serait fort embarrassant : nous citerons donc celles qui nous ont paru les meilleures, dans l'ordre que l'auteur leur a donné. Celle qui a pour titre *l'Amour*, est très-bien placée au commencement du recueil, auquel elle sert pour ainsi dire d'introduction ; c'est une ingénieuse définition des sentiments divers et même opposés que l'on éprouve quand on aime : nous ne la transcrirons pas ici parce qu'elle se trouve partout ; mais nous citerons en partie l'élégie intitulée : *le Prix* :

O transports! ô félicité !
Jour à jamais présent à ma mémoire !
J'ai vu tout un peuple enchanté
Sourire à ta naissante gloire ;
J'ai vu les nobles successeurs
Des Despréaux et des Corneilles
Orner ton jeune front du laurier des neuf sœurs,
Doux prix de tes savantes veilles.
J'ai vu cent beautés dont l'orgueil
S'indigne d'un vulgaire hommage,
En foule épier ton passage,
Et briguer à l'envi la faveur d'un coup-d'œil.
Que celle qu'il aime est heureuse !
Ce bruit a caressé mon oreille amoureuse ;
Je le recueille avec ardeur ;
Et, mes yeux trahissant mon âme,
Il me semble déjà que chaque spectateur
Est dans le secret de ma flamme.
. . . .
Et toi, mon aimable vainqueur,
Toi dont j'appelle la présence,
Charme de mes regards, délices de mon cœur,
Réponds à mon impatience.

Viens, un nouveau triomphe ici t'est destiné.
Viens, et partage mon ivresse,
Viens; c'est surtout par sa maîtresse
Qu'il est doux d'être couronné.

C'est aux femmes, et surtout à celles qui ont aimé un poète lauréat, à dire s'ils ne sont pas vrais tous les sentiments exprimés dans cette élégie. Celle intitulée *l'Amante du Poète*, roule à-peu-près sur les mêmes idées; mais elle se distingue par des détails encore plus brillants :

Elle seule a connu le suprême bonheur,
Seule des voluptés elle épuisa l'ivresse,
Celle qui, dans les nœuds d'une fidèle ardeur,
Captive un favori des Nymphes du Permesse.
. . . .
Chère à l'Amour, chère à Vénus,
Elle seule est admise à leurs plus doux mystères.
De son heureux amant tous les dieux tributaires
L'entourent de plaisirs au vulgaire inconnus.
Oui, la Compagne du Poète,
Reine d'un magique univers,
Au sein des plus tristes déserts
A l'Olympe encor pour retraite.
Ah! qu'on m'exile au loin dans les antres profonds,
Au pied des rocs glacés, sur la cime des monts;
Mais que là, de ton cœur souveraine maîtresse,
Libre d'écouter ma tendresse,
Et le jour et la nuit je vive près de toi;
Mais que ta lyre enchanteresse
Redise jour et nuit mon amour et ta foi;
Et ces antres obscurs, ces affreux précipices,
Que l'œil le plus hardi mesure avec effroi,
Je les verrais avec délices.

Sombres lieux! ô combien j'aimerais votre horreur!
Là, je ne craindrais pas ces beautés trop fatales
Qui, jalouses de mon bonheur,
Te pressent en tous lieux de leurs flammes rivales.
Les vains égards du monde et ses plaisirs trompeurs
Ne me raviraient plus sans cesse ta présence.
Là, jamais une heure d'absence
Ne me ferait verser des pleurs.

. . . .

Nous recommandons encore au lecteur, dans le 2e. livre, les élégies intitulées *la Constance*, *l'Inquiétude*, *les Serments*; et nous nous hâtons d'arriver au 3e. livre, qui est, selon nous, le meilleur du recueil, parce qu'il y règne partout une vive et profonde sensibilité. C'est surtout lorsqu'il est malheureux que l'amour nous intéresse; voyez l'élégie intitulée *la Douleur*:

C'en est donc fait! tu m'as ravi ton cœur:
Une autre, hélas! une autre a su te plaire.
Tu veux en vain me cacher mon malheur;
Tes yeux m'ont dit ce que tu veux me taire.
Je les ai vus, non sans pâlir d'effroi,
Ces yeux charmants, pleins d'une ardeur fatale,
Je les ai vus livrer à ma rivale
Et ton amour, et ma haine, et ta foi.
J'ai vu ta main, *adroitement furtive*,
Pour la presser aller chercher sa main,
Et s'emparer, moins prudente que vive,
D'un brin de myrte échappé de son sein.
Toi, qui sais bien qu'un rien de toi me touche,
Loin d'être ému de mon trouble mortel,
Devant mes yeux, avec un jeu cruel,
Tu rapprochas ce myrte de ta bouche.

Tout est naturel dans ce tableau ; et les motifs de la jalousie de cette amante y sont on ne peut mieux exprimés ; seulement je n'aime pas *cette main adroitement furtive ;* cela me semble trop élégant dans la bouche d'une femme au désespoir. La fin de cette élégie est faite pour attendrir le cœur le plus insensible :

Va, cours jouir des plaisirs que t'apprête
Une coquette en son lien trompeur :
Sa vanité desira ta conquête ;
Un pur amour t'avait livré mon cœur.
Fais plus, ingrat ! sans honte, sans pitié,
Après m'avoir dérobé tes caresses,
Trahis encor, trahis notre amitié ;
Et, sans pudeur, sans remords infidèle,
A ta maîtresse en tout immole-moi :
Ah ! puisses-tu ne jamais craindre d'elle
Cet abandon que je souffre de toi !...

Entraîné par le plaisir que nous éprouvons à transcrire les vers de Mme. Dufrénoy, nous allions encore citer les élégies intitulées *le Changement, les Souvenirs, l'Espoir trompé ;* mais nous nous apercevons que cet article est déjà trop long : nous le terminerons donc par des vers extraits de la 1re. élégie du 7e. livre ; ils sont la peinture fidèle d'une époque fatale, et peuvent servir de leçons à ces esprits turbulents qui ne sont pas encore las de révolutions :

. . . . L'horizon politique
Déjà commence à se voiler ;
L'ouragan gronde au loin ; bientôt va s'écrouler
Jusqu'en ses fondements la monarchie antique.

Le délire est aux lieux où n'est pas la stupeur ;
Tout poète se tait, ou devient orateur.
L'airain a retenti ; partout on prend les armes :
La beauté fait parler ses timides alarmes ;
Son accent n'est point écouté ;
On n'entend que les mots *patrie* et *liberté*.
Les nombreux Solons de la France,
Fondant leur règne affreux sur l'immoralité,
Au nom de la *raison* et de l'*humanité*
En lois érigent la licence.
Ils ont, dans leur noire vengeance,
Accusé l'amitié, brisé les nœuds du sang :
L'amour est sans pudeur et l'hymen sans garant ;
De ses enfants l'époux répudiant la mère,
Obtient le droit déshonorant
De proclamer son adultère.
Mais, ô rage inconnue encore à l'univers !
Ce Sénat, que le monde en frémissant contemple,
Ce monstrueux Sénat vomi par les enfers,
D'un immortel forfait ose donner l'exemple,
Et Dieu même, qu'il brave, est chassé de son temple.

Ces beaux vers suffiraient pour justifier la grande réputation dont jouit Mme. Dufrénoy, si d'ailleurs le talent qui brille dans presque toutes ses productions ne lui avait assigné depuis long-temps un rang distingué parmi les poètes de notre siècle.

C. H.

MÉLANGES.

LA VIEILLE FILLE,

NOUVELLE,

Par Mme. S. P., auteur du Prêtre.

(IVe. Fragment.)

Cependant les heures s'écoulent, Angélique doit s'arracher à la contemplation de ses peines; il lui faut se faire un visage qui en impose aux indifférents, qui puisse soutenir l'attentif examen d'un père, les regards d'une tendre sœur, et surtout ceux d'Edmond, sans révéler une indigne faiblesse. C'est alors que Mlle. Dauler appelle à son aide toute la délicatesse d'une femme et toute sa tendresse filiale. Ainsi fortifiée par le sentiment de ses devoirs, elle se présente dans le salon de M. Dauler, lorsque l'heure est arrivée, avec une contenance dans laquelle celui qui connaîtrait le secret de ses peines, trouverait plutôt du triomphe que de l'abattement. Elle soutient avec fermeté le regard tendrement interrogateur de sa sœur, et peut même y répondre par un mélancolique sourire. Laure n'a point de tort à son

égard, Laure n'a point égaré sa tendresse, Laure n'a point trahi son espoir, ce n'est point envers elle que notre Angélique pourra se montrer généreuse, bientôt elle aura besoin de tout son courage. On annonce M. de Rancey, et le froid de la mort se répand un instant sur le visage de Mlle. Dauler; mais elle regarde son père, et l'idée qu'elle se doit à cet être respecté, vient ranimer ses forces.

Edmond était rayonnant de joie et de bonheur, son impatience l'avait conduit chez Mme. de Mériadec, et cette dame quoiqu'entourée d'une nombreuse société, avait trouvé moyen de lui dire : « Tout va » bien; votre lettre a été reçue avec un charmant » embarras; j'ai eu la discrétion de ne point exiger » qu'on la lût en ma présence: on n'eût pas osé se » livrer devant moi à l'émotion qu'elle devait pro- » duire. Quant à M. Dauler, il a montré franche- » ment la satisfaction la plus vive lorsque je lui ai » fait part de votre demande. C'est donc une affaire » presque arrangée. Allez, mon cher enfant, allez » voir votre prétendue et votre beau-père; il faut » éviter aux jeunes filles les trois quarts du chemin.» Suivant donc l'impulsion de son cœur, et le conseil de son amie, Edmond se résolut à employer toute son influence pour obtenir de Mlle. Dauler la prompte décision de son sort.

Lorsqu'il entra dans le salon, M. Dauler quittant subitement les personnes dont il était entouré, vint au-devant de lui, et dans un serrement de main cordial, lui donna la confirmation des espérances qu'il avait conçues. L'air vraiment heureux de ce bon

père, le ton affectueux avec lequel il lui parla des choses les plus indifférentes, était la seule manière dont il pouvait, au milieu d'une assemblée nombreuse, faire connaître à M. de Rancey combien il était porté à seconder son amour de tout le poids de l'autorité paternelle. Edmond comprit ce qu'il y avait d'obligeant pour lui dans cet accueil, et, pour montrer combien il y était sensible, il prolongea cette conversation, dans laquelle les deux interlocuteurs comprenaient tout autre chose que les propos insignifiants qui s'échappaient de leur bouche.

Cet intervalle donna le temps à Mlle. Dauler d'imposer silence aux battements de son cœur; elle se crut assez forte pour accueillir Edmond avec la simplicité qui convenait à son cœur : mais lorsqu'ayant levé la tête pour assurer ses regards, elle rencontra ceux de M. de Rancey fixés sur elle avec une affection décevante, le courage lui manqua encore une fois, et, sans répondre au salut respectueux qu'il lui adressa, elle détourna la tête et souhaita de mourir, si elle n'était pas capable de se conduire comme elle le devait.

En cet instant une place étant vacante près de Laure, Edmond s'en empara, et sans paraître remarquer l'air embarrassé de la jeune fille, il voulut lui parler de ses espérances, et soulager enfin son cœur des mouvements tumultueux qui l'agitaient. « Grand Dieu! dit-il, que cette nombreuse assemblée me semble importune. Ah! que j'eusse été satis-
» fait de ne trouver ici que le petit nombre de ceux
» avec lesquels je veux désormais penser tout haut. »

Et voyant que Laure ne paraissait pas disposée à répondre à cette ouverture, Edmond, cédant à son impatience, crut pouvoir aborder franchement le sujet dont il était rempli. « Par pitié, Made-
» moiselle, poursuivit-il, au nom des bontés
» dont vous m'avez honoré jusqu'à ce jour, veuil-
» lez m'apprendre si mon billet de ce matin a
» été reçu sans courroux, et si je puis sans témérité
» me livrer à la joie que me cause l'accueil favo-
» rable de votre père? — C'est à ma sœur que vous
» devez, Monsieur, adresser ces différentes questions,
» répondit Laure avec confusion, et comme c'est
» d'elle que devra dépendre ce que vous voulez
» bien appeler votre bonheur, je vous prie d'attendre
» sa décision pour m'en entretenir; alors seulement
» je saurai ce que je dois répondre. » Et se levant après ces mots, elle fut prendre place dans un endroit où elle était entourée de manière à n'être plus accessible pour Edmond.

Pendant cette courte conversation Angélique avait senti son âme fortement émue : « Le voilà donc,
» se dit-elle, occupé d'un seul objet, lui demandant,
» lui promettant de l'amour. Grâces au ciel! il ne
» dirigera plus vers moi ces yeux dont les regards
» appartiennent à une autre. J'avais besoin de voir
» ce tableau; il m'apprend à régler les mouvements
» de mon cœur. Oui, je le sens, Edmond n'est plus
» pour moi qu'un homme aimable; je le verrai dé-
» sormais sans trouble et sans danger! Que je fus
» insensée de ne point comprendre que je n'étais
» que le médiateur entre lui et l'objet de ses vœux;

» comment mes yeux ne se sont-ils pas ouverts en
» regardant cette aimable fille! Ah! mille souvenirs
» qui devaient m'éclairer me reviennent en foule;
» j'ai été déçue parce que j'ai voulu l'être. »

Angélique en était là de ses réflexions, lorsqu'Edmond de plus en plus tourmenté par son incertitude, résolut de s'adresser à celle qu'il avait toujours trouvée si bienveillante à son égard. Angélique devine son intention au moment même où elle est conçue; elle n'ose plus lever les yeux; son cœur palpite avec violence en suivant les mouvements d'Edmond: il a fait le tour extérieur du cercle, elle le sent près d'elle, appuyé sur le dossier de son siège!.. « Angélique est-
» elle donc inflexible, dit-il enfin à voix base, n'a-t-
» elle plus un regard pour ceux qui souffrent; est-ce
» par indifférence ou par pitié pour leur sort qu'elle
» semble les éviter? — M. de Rancey, répond la
» tendre fille, ne peut avoir aucune raison pour
» douter de l'intérêt de ses amis, et je me trouve
» heureuse de pouvoir calmer ses vives inquié-
» tudes. Déjà connaissant toute l'importance qu'il
» attache à savoir l'effet que sa déclaration a pro-
» duit, j'ai cru devoir prendre sur moi d'y ré-
» pondre de manière à ne pas détruire ses espé-
» rances. Il recevra ma lettre demain, et j'espère
» qu'il en sera content. »

En achevant ces mots, Angélique détourna ses regards pour ne pas voir le ravissement qu'Edmond laissait éclater sur tous ses traits. « Oh! que ne puis-
» je, lui dit-il, vous remercier à genoux de cet ex-
» cès de bonté! Angélique, mon respect contient

» mes transports, mais, grâce au ciel, ma vie en-
» tière attestera ma reconnaissance. »

M. de Rancey s'éloigna et courut se renfermer chez lui; il avait besoin de laisser se déborder en liberté le torrent de joie qui inondait son cœur! « Femme céleste, s'écriait-il, au-dessus de toute » affectation, au-dessus de tout éloge! pas une res- » triction, pas une crainte, pas un soupçon; son ame » a deviné la mienne, et confiante en mon honneur » comme en mon amour, elle placera sa main dans » celle de son ami sans concevoir un seul doute inju- » rieux. Oh! trop heureux Edmond, quel bonheur » t'est réservé! »

Pour bien comprendre la nature des transports que les paroles d'Angélique avaient excités dans l'ame d'Edmond, nous devons déclarer enfin que cette aimable fille ne s'était point abusée! c'était elle seule que le jeune homme adorait; c'était près d'elle qu'il voulait passer ses jours. Il y a lieu de croire que cette femme, douée de la plus exquise délicatesse, eût conservé la noble indépendance de sa raison et de son cœur, si elle n'eût été entraînée, subjuguée par la force du sentiment qu'elle avait inspiré, sentiment qui sans se déclarer, se révélait à elle par mille nuances imperceptibles.

M. de Rancey avait été d'abord attiré vers Angélique par une étonnante conformité d'esprit et de manière d'être; touché de ses vertus, il n'était nullement contrarié par une différence d'âge qui semblait avoir mis le caractère de sa bien-aimée de niveau avec sa raison précoce; quant aux agréments exté-

rieurs, Angélique, nous l'avons déjà dit, n'était point ce qu'on appelle une beauté, mais elle devait conserver long-temps les grâces qu'elle possédait. Elle n'avait plus cette fraîcheur qui n'appartient qu'à la première jeunesse; cependant sa peau fine et blanche était légèrement animée, sa taille svelte avait de l'élégance; on lui reprochait de manquer d'embonpoint : Edmond, le tendre Edmond aimait que sa compagne eût besoin d'un appui; la délicatesse de Mlle. Dauler plaisait à l'orgueil de l'homme et au cœur de l'époux; elle possédait d'ailleurs ces charmes qui sont le complément de la beauté, qui souvent en tinrent lieu: de belles dents, de beaux cheveux, un joli pied, une jolie main, tels étaient les avantages qui eussent fait ranger Angélique parmi les femmes les plus agréables de sa société, si l'absence de toute prétention n'eût contribué à la classer parmi les vieilles filles, bien avant l'époque à laquelle ce titre est mérité.

En dépit de la défaveur attachée à cette dénomination, je crois avoir justifié suffisamment le sentiment de M. de Rancey; bien d'autres jeunes gens ont trouvé comme lui, que quelques années ajoutées au printemps des femmes, leur apportaient plus de grâces et de moyens de plaire qu'elles ne leur enlevaient d'attraits : si cette opinion est une hérésie, elle a trop peu de dangers pour qu'on soit tenté de la combattre.

Sans doute on est surpris que M. de Rancey, en sollicitant l'intervention de Mme. de Mériadec, ne se fût pas expliqué de manière à dissiper une erreur

que cette dame partageait avec tout le monde. On excusera l'inadvertance d'Edmond, si l'on éprouva jamais quelqu'atteinte de cette fièvre qui le consume depuis plus de trois mois. Lorsque notre ame est captivée par un ensemble de perfections, souvent idéales, voyons-nous dans le monde entier un être, un seul être qui nous paraisse digne de soutenir le parallèle avec celui que nous aimons ? Pensons-nous qu'un autre puisse jamais inspirer tant d'amour, et ne serions-nous pas disposés à nous offenser mortellement d'un doute sur notre choix, comme si l'erreur d'un tiers devait en ce cas accuser notre jugement et notre bon goût ? Edmond sentait ainsi; il n'y avait pour lui qu'une seule femme, et cette femme, c'était Angélique. Comment eût-on pu croire que la fraîcheur et les grâces d'un enfant l'eussent emporté dans son esprit sur cet assemblage de vertus et de charmes que possédait son amie ? c'eût été leur faire injure à tous deux, Edmond ne supposa même pas que cette erreur fût possible.

Et cependant, jusqu'à ce jour, discret dans ses soins, il s'est bien gardé de faire éclater un sentiment dont les témoignages eussent alarmé la modestie, eussent éveillé la prudence de celle qu'il aime. Il a partagé ses hommages entre les deux sœurs; c'est ainsi que les conjectures générales, les convenances particulières, et, plus que tout cela, la certitude qu'Angélique avait renoncé au mariage, empêchèrent les idées de Mme. de Mériadec de se fixer sur une autre que l'aimable Laure, bien digne d'ailleurs d'inspirer un amour véritable.

Quel fut donc l'étonnement de cette dame lorsque le jour suivant, tandis qu'elle était encore au lit, prolongeant un repos que l'âge lui rendait nécessaire, Edmond, forçant les obstacles que l'on opposait à son empressement, se précipita dans sa chambre, pâle, défait, à peine reconnaissable même pour les yeux d'une amie. « Qu'avez-vous fait, lui dit-il, » d'une voix concentrée et comme un homme qui » cherche à réprimer ses transports ; qu'avez-vous » fait, Madame, et quel malheur votre entremise » a-t-elle attiré sur ma tête ? »

A cette interpellation inattendue, Mme. de Mériadec, au lieu de répondre, s'interroge elle-même, et cherche comment elle a pu compromettre le sort de son ami : rassurée par la pureté de son zèle, elle commence à croire, sans pouvoir le comprendre, que les vœux d'Edmond ont été rejetés ; alors, toujours indulgente, elle pardonne à l'emportement des passions l'injustice d'un moment, et cherche avec quelles paroles on doit consoler un jeune amant. Mais M. de Rancey, sans attendre sa réponse, poursuit avec amertume : « C'était donc un enfant que vous » vouliez attacher à mon sort ! Une jeune fille de » seize ans, sans caractère, sans connaissances aucunes, n'ayant que des vertus passives, vous a » paru capable d'inspirer cette passion qui me subjugue ; un être rempli de faiblesse dont il me faudrait craindre les écarts et guider les pas incertains, » vous a paru cette compagne de tous les instants » que je veux unir à ma destinée, cette ame à laquelle je veux associer mon ame. Ah ! Madame,

» vous n'avez pas compris mon cœur ; je veux un
» bonheur assuré, immuable, indépendant de tous
» les événements, de toutes les vicissitudes hu-
» maines ; je veux une amie, je veux Angélique
» enfin, cet assemblage de vertus et de charmes ;
» c'est elle qui m'a fait éprouver le sentiment pro-
» fond dans lequel ma vie s'est absorbée ! »

Cette déclaration étonne et consterne Mme. de Mériadec ; elle ne peut s'empêcher de s'écrier avec tristesse : « Hélas ! mon cher enfant, si c'est Angé-
» lique que vous aimez, votre mariage est impos-
» possible ! » Ces mots sont à peine prononcés qu'elle s'effraye de leur effet : « Impossible ! s'écrie d'une
» voix tonnante le malheureux Edmond; impossible !
» il n'y a donc plus de bonheur possible sur cette
» terre ; il n'y a plus d'avenir pour moi : car tout
» ce qui n'est pas mon amour est devenu étranger
» à ma vie ! Mais qui peut rendre cette union im-
» possible, si j'adore Angélique, s'il est vrai que
» j'aie fait naître en elle plus que de l'intérêt, si son
» père m'estime, et si vous ne vous opposez pas à ma
» félicité ? Dites, Madame, dites, cruelle amie, qui
» peut donc rendre cette union impossible ?—Je par-
» lerai quand vous pourrez m'entendre, répondit
» Mme. de Mériadec, en imprimant à sa voix cette
» autorité qui s'empare de l'attention, quand vous
» serez disposé à écouter le langage de la raison,
» quand vous aurez cessé de méconnaître l'amitié.
» —Ah ! pardon, pardon, » dit Edmond en se lais-
sant tomber dans un fauteuil ; et, livrant passage à sa

douleur, sa voix brisée par les sanglots vient se perdre sur ses lèvres en sons inarticulés.

Mme. de Mériadec laissa s'exhaler cette première effervescence de l'ame; elle savait qu'Edmond serait plus en état de l'entendre lorsqu'il aurait payé ce tribut à la faiblesse humaine. En effet, M. de Rancey releva, au bout de quelques instants, sa tête abattue, et fixant sur sa vieille amie des yeux noyés de larmes. « Si ma douleur a disposé votre cœur à » l'indulgence, vous oublierez mes torts, lui dit-il, » et vous ne refuserez pas de m'apprendre ce qu'il » faut bien que je sache avant de mourir. —Ne tenez » pas un pareil langage, Edmond, reprit Mme. de » Mériadec; regrettez vos illusions et vos projets dé» truits, mais ne repoussez pas le vase de la vie parce » qu'il contient quelques gouttes d'un breuvage » amer; il y a une espèce de lâcheté à se dérober à la » douleur. Le malheur n'a été donné qu'à l'homme, » cher Edmond, et peut-être c'est là son plus beau » privilége: car il est la pierre de touche de la vertu; » enfin, c'est par lui seul que nous pouvons mériter » et obtenir !.... Je sens, continua-t-elle, je sens que » ce n'est pas en ce moment que je dois vous faire » comprendre tout ce qu'aurait eu d'irrégulier votre » mariage avec une femme beaucoup plus âgée que » vous. J'abandonne une objection qui n'est qu'ac» cessoire, puisqu'il en existe une autre que rien ne » peut surmonter.

» Apprenez donc, mon cher enfant, l'impérieux » motif qui réduisit au célibat une fille si recomman» dable, et en même temps la cause de cette espèce

» de vénération qui entoure celle que vous aimez.
» Pendant une longue et pénible maladie, Mme. Dauler ne voulut recevoir d'autres soins que ceux d'Angélique, alors âgée de vingt ans. Nuit et jour auprès du lit de douleur d'une mère chérie, elle supporta seule les injustices, les inégalités d'humeur, les brusqueries même d'une personne dont le caractère était dénaturé par la souffrance, et rien ne put lasser sa douceur et sa tendresse. Tant de courage et de vertus ne parvinrent pas à fléchir le ciel, sa mère lui fut enlevée; mais avant d'expirer, elle remit la jeune Laure, encore enfant, entre les bras de sa sœur. Sois sa mère, lui dit-elle, donne-lui ton ame sensible et bonne : voilà le dernier vœu de celle qui vous bénit toutes deux. Angélique a essuyé les larmes de son père; Angélique a élevé sa sœur, comme elle a rempli tous ses devoirs, avec dévouement, avec amour. Cependant les veilles et les chagrins avaient épuisé sa santé, et peu de temps après la perte qu'elle venait de faire, elle sentit les premières atteintes d'une maladie de poitrine dont elle avait puisé le germe près du lit de sa mère. Ce ne fut qu'à force de soins que l'on parvint à en arrêter les progrès effrayants. Mais en rendant à la tendresse d'un père cette intéressante fille, l'habile médecin qui l'avait retenue sur le bord de la tombe, prescrivit les plus grands ménagements pour une santé si fragile; il déclara de plus que tout son art échouerait contre une rechute, et que cette rechute lui paraissait inévitable si Mlle. Dauler se mariait, et avait des enfants. Angélique apprit cette déci-

» sion, qui mêlait tant d'amertume au plaisir que
» son père éprouvait à la serrer dans ses bras. Con-
» damnée à ne jamais connaître le bonheur d'être
» épouse et mère, elle étouffa ses propres regrets
» pour consoler ce bon père. Je trouverai, lui dit-
» elle alors, assez de charme dans l'affection que j'ai
» pour vous; votre tendresse me suffira; soyez-
» en sûr, entre vous et ma chère Laure, mon
» cœur n'éprouvera jamais de vide. Sans doute le
» ciel a voulu récompenser la piété filiale de cette
» estimable personne, car rien ne donne lieu de
» craindre qu'elle ait ressenti jusqu'ici les pénibles
» agitations d'un amour malheureux.

» Vous concevez en effet, poursuivit Mme. de Mé-
» riadec, en pesant sur ses paroles, combien il eût
» été fâcheux pour cette pauvre Angélique d'éprou-
» ver un sentiment qui eût obscurci son existence,
» ou qui en eût avancé le terme; et je me flatte, Ed-
» mond, que vous n'aurez pas réussi à compromettre
» son sort, en lui faisant partager un attachement
» qui ne peut, dans aucun cas, la conduire au bon-
» heur. Elle est, grâce au ciel, parvenue à cet âge
» où les femmes sont ordinairement plus fortes contre
» les passions qu'elles inspirent, et l'éminente raison
» qui la distingue aurait suffi, j'en suis sûre, pour la
» préserver d'un attachement dont les bases sont
» inégales, lors même qu'elle ne connaîtrait pas la
» barrière que son triste destin a placée entre elle et
» tous les hommes. »

Mme. de Mériadec avait cessé de parler, et M. de Rancey, toujours immobile, restait plongé dans un

accablement plus effrayant que le délire qui l'avait précédé. Quelles affreuses lumières il venait de recevoir! Frappé dans ses affections les plus chères, l'obstacle qui s'oppose à ses vœux, est peut-être le seul qu'il ne puisse franchir: plutôt mourir mille fois de son amour que d'abréger d'une heure l'existence de celle qu'il aime. Eh quoi! lorsqu'il voulait associer Angélique à sa destinée, il conspirait contre sa vie; au milieu du délire du bonheur, il lui eût donné la mort!.. Cette idée est affreuse, elle bouleverse tous ses sens, elle étonne sa raison, elle lui semble tenir de la folie, tant elle présente à son imagination d'invraisemblance et d'impossibilité!

« Destin perfide, s'écrie-t-il enfin, c'est au moment » où je crois toucher au bien suprême que tu me » précipites dans un gouffre de maux! et l'espérance » ne m'offre rien, non rien!.. et l'on veut que je » vive!.. que je végète dans ce désert qu'ils appel- » lent le monde. Non, non... Vous voyez bien que » la chose est impossible! Angélique devait l'habiter » avec moi, Edmond voulait protéger, soutenir son » amie; mais il ne veut pas l'assassiner!.. »

En achevant ces paroles incohérentes, le malheureux jeune homme s'était levé; il marchait agité par une espèce de fièvre; sa poitrine était gonflée, ses yeux ardents, son teint livide. . . . Effrayée de son état, Mme. de Mériadec appelle pour avoir des secours. Bientôt épuisé par d'impuissants transports, et par les mouvements impétueux qui tourmentaient son ame, Edmond perd ses forces, des paroles de

désespoir viennent expirer sur ses lèvres; la connaissance l'abandonne...

Lorsqu'il rouvrit les yeux, l'abattement de ses esprits avait amorti son désespoir. Ému, attendri par les prières et les larmes de sa vieille amie, il accepte la vie, mais à condition que Mlle. Dauler sera son amie, qu'il la verra chaque jour; il veut qu'elle connaisse son attachement, ses regrets; il veut même qu'elle les partage: bien plus égoïste que son Angélique, il a besoiu qu'elle lui prête des larmes; il ne sait pas souffrir seul: il est homme enfin!

(*La suite au prochain N°.*)

TABLETTES PHILOLOGIQUES.

Si, contre toute vraisemblance, une invasion de barbares, ou une grande catastrophe, détruisait un jour tous les dépôts des connaissances humaines, si l'histoire des temps passés était perdue pour nos descendants, et que deux choses seulement leur fussent connues, les noms des nations qui ont existé, et le terme qui, dans chaque langue, signifiait *adieu*; cela seul les mettrait à même de juger quel était le caractère particulier de ces peuples, et la tournure générale de leurs idées, à l'époque où leur idiome s'est formé.

En effet, il est d'usage dans les pays policés, lors-

que l'on quitte un ami ou une simple connaissance, d'exprimer un desir bienveillant pour elle, c'est-à-dire, qu'on lui souhaite une des choses auxquelles on attache le plus de prix soi-même. Connaître le vœu de tout un peuple, c'est donc en quelque sorte connaître le fond de sa pensée : procédons d'après cette manière de voir.

Les Grecs se séparaient en disant : χαῖρε, réjouis-toi. Cette phrase semble indiquer un peuple qui aime la joie. En effet, les Grecs étaient fort gais.

La formule des Romains était : *Vale*, sois robuste; c'est le mot de gens qui font consister le mérite dans la force du corps et dans celle des armes. En effet, les Romains, avant la conquête de la Grèce, étaient un peuple de soldats.

Venons aux nations du moyen âge. Les Espagnols se quittent en disant : *va con Dios*; les Italiens : *Addio ;* les Français *: Adieu.* Ces façons de parler dénotent une population essentiellement religieuse : aussi datent-elles de l'époque *des Croisades.*

— Lorsque nous disons que quelqu'un *parle du nez*, nous sommes loin de penser que nous énonçons précisément le contraire de ce qui est. En effet, pour que les sons soient purs, il faut qu'ils passent par cet organe, et la prononciation ne devient *nasillarde* que lorsqu'il est obstrué. Ainsi, l'on devrait dire d'une personne enrhumée du cerveau : cette personne *ne parle pas du nez.*

Mais il est des circonstances où il faut mal dire pour être compris.

— On se moque des étymologies ridicules, et tout le monde connaît l'épigramme suivante :

« D'*alphana* vient *equus* sans doute;
» Mais il faut avouer aussi
» Qu'en venant de là jusqu'ici,
» Il a bien changé sur la route. »

Cependant l'expérience démontre que si les étymologies les plus vraisemblables sont bien souvent fausses, les plus éloignées sont quelquefois véritables. « *Journée* vient de *dies*, disai-je dernièrement à » un de mes amis.—Impossible! il n'y a pas une lettre » pareille. — Cela est positif, et je vais te le dé» montrer. De *dies* vient *diurnus*, n'est-il pas vrai? » — Cela est évident. — Tu sais l'italien ? de » *diurnus* on a fait *giorno*, que l'on prononce comme » s'il y avait *dgiorno*. — Sans doute. — Hé bien, » c'est de *giorno* que nous avons tiré *journée*. »

— *Saigner au nez, du nez, par le nez*. Les grammairiens s'accordent à dire que l'on *saigne au nez*, lorsqu'on s'est écorché à une partie quelconque du nez; et que *saigner par le nez* indique l'hémorragie qui a lieu par cet organe. En cela, ils ont parfaitement raison.

Mais ils prétendent que *saigner du nez* ne peut se dire que d'un homme qui se dérobe au danger; et ils expliquent cette façon de parler, en rapportant le trait d'un poltron, qui, au moment de la bataille, feignit de saigner et disparut.

Il y a contradiction entre l'opinion de ces Messieurs, et la raison dont ils l'appuyent; car, si l'expression a passé au sens figuré, c'est qu'elle existait au sens propre; ainsi leur distinction est fausse, et *saigner du nez* doit avoir l'une et l'autre signification.

— Les Grecs n'osaient prononcer le nom des *furies;* ils les appelaient *Euménides.* Ce mot est composé de ευς, bon, et de μενος, esprit, pensée, ame; c'est comme s'ils avaient dit : les *douces,* les *bonnes,* les *bienveillantes.* La douce Tisiphone ! la bienveillante Mégère ! la bonne Alecto ! et qu'on ne croie pas qu'ils les désignassent ainsi par antiphrase. Non, ils craignaient de les indisposer. Ce qui le prouve, c'est qu'ils usaient du même détour à l'égard du mauvais génie. On sait qu'ils en reconnaissaient deux. Ils disaient bien : *Le bon génie*, en parlant du premier; mais quand il était question du second, ils le nommaient θατερον, l'autre.

Cela ne rappelle-t-il pas l'anecdote de cette bonne femme qui, après avoir mis un cierge au bas d'une figure de l'archange Michel, en plaçait un aux pieds du diable. Interrogée pourquoi elle agissait ainsi : «On ne sait pas ce que l'on deviendra, répondit-elle; il est bon d'avoir des amis partout. »

— Les Romains se servaient du mot *nubere* pour désigner une femme qui se marie. Cette expression vient de *nubes* qui veut dire *nuage*, et par exten-

sion *voile ;* elle signifie par conséquent *prendre le voile.* Il est bien singulier que la même formule s'applique parmi nous à une jeune fille qui se voue au célibat. Ce rapprochement est curieux et philosophique. Voici comment on peut expliquer cette identité de phrase pour exprimer des idées contraires.

Chez les Latins, les jeunes filles étaient libres, mais le jour où une femme prenait un époux, elle n'appartenait plus qu'à lui seul, elle renonçait à la société tout entière. Chez nous, au contraire, avant d'être mariées, les jeunes personnes sont recluses, et c'est du moment où elles ont un époux, qu'elles existent pour tout le monde. »

Casimir B.

SPECTACLES.

Second Théatre-Français.

Première représentation de Frédégonde et Brunehaut, *tragédie en* 5 *actes et en vers, par M.* Lemercier.

Un cinquième acte d'une grande beauté a déterminé le succès, jusque-là fort douteux, de cette tragédie.

Nous ignorons si les partisans des tragédies, dites *nationales*, considèreront comme une conquête pour le genre ce nouveau tableau des fureurs et des forfaits de deux reines, dont les noms ne rappellent aux Français que de sanglants souvenirs. Mais nous ne cesserons de professer une opinion bien contraire, et nous gémirons toujours de cette funeste investigation de nos annales, qui n'a pour but que de donner plus d'éclat aux crimes et aux faiblesses dont elles ont été souillées.

Dans sa tragédie de Macbeth, Ducis avait imaginé d'appeler Frédégonde, l'ambitieuse épouse de ce prince, et il existe en effet plus d'un rapport entre Macbeth et Chilpéric, Frédégonde et lady Macbeth.

Comme le Roi de France, le prince de Danemarck est dominé par une femme ambitieuse et féroce. Lady Macbeth, comme Frédégonde, veut éteindre la race entière du roi légitime pour couronner la sienne. Il résulte nécessairement de ces causes pareilles des effets dramatiques semblables, et c'est probablement ce qui avait déterminé Ducis à faire choix du nom de Frédégonde, nom qui offre d'ailleurs à l'oreille une certaine rudesse, une sorte d'âpreté caractéristique dont les poètes tragiques savent apprécier la retentissante harmonie.

Cette dernière observation paraîtra de quelque poids à ceux qui seront témoins de l'effet que produit la triple répétition de ce nom sonore de Frédégonde dans la bouche de Chilpéric, lorsqu'il soupçonne la reine du meurtre de Mérovée. Chaque fois que le roi prononce ce nom de Frédégonde, il semble que l'on entend, comme dans l'enfer du Tasse, *il rauco suon delle tartaree trombe*. Que l'on essaie de substituer à ce nom celui des Phèdre, d'Ariane, de Sémiramis ou tout autre, nous ne craignons pas d'assurer que plus de la moitié de l'effet serait détruit.

Quoique les quatre premiers actes de cette tragédie ne présentent pas une grande multiplicité d'incidents, nous attendrons qu'elle soit imprimée pour en faire une analyse raisonnée. Les défauts nombreux que nous y avons remarqués à la première représentation, seront peut-être corrigés ou atténués par l'auteur, et nous ne voulons pas troubler la jouissance d'un succès mérité sous beaucoup de rapports,

et qui doit être d'autant plus précieux pour lui, que depuis long-temps il n'y était pas accoutumé.

Nous nous bornerons à dire que cette tragédie renferme plusieurs caractères bien tracés, des scènes bien conçues, de grands effets dramatiques et des traits d'une beauté supérieure; c'en est assez sans doute pour obtenir un grand nombre de représentations, mais le style seul est ce qui fixe la destinée d'un ouvrage, et celui de M. Lemercier nous a paru tellement défectueux, que nous devons craindre pour lui la grande épreuve de l'impression.

Joanny a joué en grand tragédien le rôle de Chilpéric; il ne fallait rien moins qu'un talent tel que le sien pour dissimuler tout ce que présente d'odieux et de repoussant le personnage d'un roi faible et cruel subjugué par une furie telle que Frédégonde; ce rôle n'eût pas été supportable, s'il eût été joué par un acteur médiocre.

Victor a saisi le rôle de Mérovée avec une intelligence rare. Noble, tendre, énergique, dans les quatre premiers actes, déchirant dans sa terrible agonie du cinquième, il a mérité tous les suffrages. Ce rôle était d'autant plus difficile, qu'il est constamment passif, et que toutes les ressources de l'art étaient nécessaires pour le rendre intéressant.

Lafargue n'a pas mis assez de force et de fermeté dans le rôle de l'évêque Prétextat. Cet acteur ne manque pas de sensibilité et d'onction, mais il ne soutient pas assez sa voix, il ne marque pas assez les moments de chaleur et d'énergie. Ce n'est pas avec des inflexions débiles, avec un organe brisé que le

ministre de Dieu peut prendre l'ascendant et l'autorité dont il a besoin contre les complots des pervers et les attentats du crime puissant.

Si les rôles de Frédégonde et de Brunehaut avaient pu être confiés à des actrices plus robustes et plus exercées, cette tragédie aurait sans doute gagné beaucoup à la représentation. Mais Mlle. Humbert n'a pas les moyens suffisants pour faire valoir sa profonde intelligence ; Mlle. Guérin est, dit-on, convalescente, et ne s'est chargée du rôle de Brunehaut que par excès de zèle. L'auteur peut donc tirer quelque vanité d'avoir réussi malgré des contre-temps aussi graves, et il serait en droit de dire : « Vous auriez vu bien » autre chose, si j'eusse été joué par des Raucourt » et des Duchesnois ; mon succès eût été *pyramidal.* »

Théâtre de l'Opéra-Comique.

Première représentation du Maître de Chapelle, *opéra comique en un acte, paroles de M.* Duval, *arrangées en opéra comique par Mad.* ***. *Musique de M.* Paer.

C'est le jeudi de la mi-carême que l'on a servi au public ce soupé réchauffé du *Chanoine de Milan*, qui a fait les délices des gourmets révolutionnaires de l'an IV de la république ; une femme d'esprit en a judicieusement élagué les saillies un peu trop acerbes qui faisaient trépigner de joie les heureux *sujets* de la Convention nationale. Mais en faisant tant de suppressions devenues nécessaires, le soupé du chanoine est réduit à une maigre collation de trapiste. Qu'im-

porte, après tout, aujourd'hui que l'on ne veut plus à ce théâtre que des machines et de la musique ; le poète n'a plus rien à faire que de couper des paroles quelconques sur la mesure des phrases musicales écloses du cerveau du compositeur : trop heureux, lorsque ce compositeur est justement renommé par des productions d'un ordre supérieur.

Ne parlons donc plus de M. Duval, remercions la dame anonyme qui s'est chargée du canevas de cette bouffonnerie, et admirons l'excellente musique composée par M. Paër sur d'aussi chétives paroles. Rien n'est plus gracieux et plus original que l'ouverture ; deux trios charmants, un duo plein d'esprit entre le maître de chapelle et sa servante, un morceau de grande facture admirablement chanté par Martin, ont enlevé tous les suffrages.

Après un succès aussi brillant, Martin ne doit plus songer qu'à se défendre contre les vives instances du public et de ses camarades. Peut-on penser à se retirer quand on chante si bien, quand on vient d'obtenir un triomphe aussi complet ? Non, Martin ne nous quittera point à Pâques ; il ne le peut pas, il ne le doit pas ; on l'accuserait de cruauté, de perfidie, de trahison. Qui sait si cela n'irait pas jusqu'à l'insurrection!..... Il faut espérer qu'il réfléchira sérieusement sur des conséquences aussi graves. Mme. Boulanger ! Mme. Palar ! vous qui secondez si bien le célèbre *Maestro* qui vous menace de sa défection, souffrirez-vous que l'on puisse dire que tous vos charmes ont été impuissants pour le captiver au moins encore une année ?

F. C.

SOCIÉTÉ DES BONNES-LETTRES.

La séance du 20 mars est une des plus intéressantes qui aient eu lieu dans la *Société des Bonnes-Lettres*. Les noms de MM. Bergasse et de Vaublanc y avaient attiré un brillant et nombreux auditoire.

M. Bergasse a prononcé un discours où il a établi *l'influence de la volonté sur l'intelligence*. On y a remarqué des aperçus délicats et fins, des pensées justes et profondes, le tout embelli d'un style noble, plein et harmonieux. M. le comte de Vaublanc a succédé à M. Bergasse; l'habile et savant homme d'État a bien voulu un moment disparaître, pour faire place au littérateur distingué. Il a lu le premier chant d'un poëme inédit, où l'on a reconnu un écrivain familiarisé avec la haute poésie, une foule de beaux vers, des pensées élevées et un riche coloris. Après lui, M. Bergasse est revenu à la tribune pour y lire un morceau d'éloquence qui a enlevé tous les suffrages et enivré d'admiration tout l'auditoire. Dans l'impuissance où nous sommes de faire dignement l'éloge de ce sublime fragment, nous nous empressons de le présenter en entier à nos lecteurs:

SUR DIEU.

« Tandis qu'un voile mystérieux durant le cours

de notre vie terrestre dérobe à nos regards l'action de Dieu partout bienfaisante et partout réparatrice; il n'est pas moins vrai, cependant, que par elle seule uniquement tout ce qui participe à l'existence, reçoit le mouvement (1) et la mesure de sa réalité. Ainsi, les êtres seraient comme s'ils n'étaient pas, sans développement et sans destinée, si l'Éternel, selon les vues de sa sagesse profonde, ne plaçait en eux sa force et ne les faisait à chaque instant tout ce qu'ils sont (2).

Et sans doute voilà pourquoi il s'est défini lui-même avec une précision si sublime et si simple : *je suis celui qui est. Il est celui qui est*, car en lui tout est substance, par lui tout est vie, en lui et par lui tout est être. *Il est celui qui est;* car la puissance, c'est lui; la fécondité, c'est lui; l'activité, c'est encore lui. *Il est celui qui est*; car il pense, et c'est parce qu'il pense que les réalités sont; il parle, et c'est parce qu'il parle que les réalités existent; il veut, et c'est parce qu'il veut que les réalités agissent. Leur être est dans sa pensée; leur vie est dans sa parole; leur action est dans sa volonté. *Il est celui qui est*; car les causes et les effets sont à lui, les causes qui ne sont que ses pouvoirs distribués dans la nature, les effets qui n'en sont que les résultats. *Il est celui qui est;*

---

(1) *In Deo vivimus, movemur et sumus*, dit St.-Paul, nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes en Dieu.

(2) Ce qui constitue la liberté de l'homme, c'est qu'il se rend propre le mouvement qu'il reçoit, par la faculté qui est en lui de le modifier ou de le diriger à son gré.

car c'est encore à lui qu'appartiennent les propriétés des causes et les qualités des effets. L'ordre, c'est sa sagesse qui assemble, qui pèse, qui nombre, qui mesure; la variété, c'est son infinité qui se joue dans les formes de l'univers; l'attrait, c'est la vapeur douce de sa puissance qui se distribue dans les réalités pour les unir; la beauté, c'est une ombre qu'il empreint de sa divinité; la grâce, c'est son amour qui donne du mouvement à la beauté; le charme, c'est l'effet de son amour; c'est l'amour avec sa joie, son silence; c'est l'amour avec ses perspectives immortelles, c'est le sentiment, c'est le plaisir d'aimer, c'est l'espérance d'aimer toujours. *Il est celui qui est;* car ce n'est qu'en lui seul aussi que se développent les propriétés des causes et les qualités des effets; l'espace et le lieu, l'éternité et le temps, l'immensité et la voie ne sont que lui-même. Il a regardé, et il a vu l'espace en lui, et il a limité le lieu des mondes dans l'espace; il a regardé, et il a vu l'immensité en lui, et il a tracé la voie des mondes dans l'immensité; il a regardé, et il a vu l'éternité en lui, et il a détaché le temps de son éternité pour fixer aux mondes leurs époques mobiles, leurs destinées passagères; et pleins de leurs causes vivantes et de leurs effets animés, les mondes ont trouvé dans sa substance le lieu de leur être, la voie de leur mouvement, le commencement, le cours et le terme de leur durée.

Il est celui qui est. Oh! qui peut expliquer le secret de son action et en mesurer l'étendue! C'est de lui que l'astre du jour emprunte les feux dont il étincelle; c'est à lui que l'astre des nuits demande la clarté

silencieuse qui l'environne; les cieux brillent de son éclat, et leur étendue lumineuse n'est que le voile qui le dérobe à nos yeux. *Il est celui qui est.* Sa vertu descend dans les airs, et les mers échauffées dans leurs profonds abîmes, se couvrent de vapeurs bienfaisantes; et ministres de sa puissance, les vents assemblent les vapeurs; et vêtues de leurs formes pompeuses et reflétant en tout sens ses couleurs immortelles, les vapeurs au loin dispersées portent selon ses desseins, tantôt dans des réservoirs d'or, de pourpre et d'azur, tantôt dans les flancs caverneux de la nuée qui cache la tempête, aux lacs, aux fleuves, aux ruisseaux, aux fontaines, leurs eaux accoutumées. *Il est celui qui est.* Son influence pénètre la terre, et les routes mystérieuses de la végétation s'entr'ouvrent devant lui; il envoie la vie dans les routes de la végétation; et s'échappant de leurs froides enveloppes et pressés d'éclore, et caractérisés suivant leurs espèces et leurs genres, arbres, arbrisseaux, arbustes, herbes, mousses, lichens, les germes éployées paraissent et sous toutes les nuances et à toutes les hauteurs; la terre par elle-même infertile se couvre d'une riche et féconde verdure. *Il est celui qui est.* Sa prévoyance pourvoit à tous les développements. Il commande, et la sève obéit, et diversement filtrée dans les tubes capillaires qui la reçoivent, elle donne au printemps ses fleurs, à l'été ses moissons, à l'automne ses fruits; et il est lui, le parfum des fleurs, la substance des moissons, la saveur tempérante des fruits; et depuis l'insecte caché sous l'herbe jusqu'à l'aigle au vol audacieux, depuis

le reptile jusqu'à l'homme, tout ce qui se meut, tout ce qui respire ne trouve qu'en lui seul, sous une prodigieuse multitude de préparations et de formes, cette énergie alimentaire sans laquelle aucune existence animée ne peut se maintenir. *Il est celui qui est.* La modération des développements lui appartient comme leur activité; et quand, lasse de produire, la nature épuisée s'arrête, c'est encore lui qui est le repos utile, le calme bienfaisant de la nature. Il visite les pôles du monde, domaines du silence et de l'antique nuit, et au sein de ces solitudes désolées, où la création se tait, où nul son vivant ne se fait entendre, où les éléments eux-mêmes sont sans mouvement et sans voix, l'hiver étonné sent sa présence. Les ténèbres épaisses, les froids brouillards, les noirs et mélancoliques frimas se détachent çà et là des glaciers sourcilleux qui bornent son empire. Lui-même il s'avance dépositaire des vertus du Très-Haut, et déployant comme un linceul, sur les zônes fatiguées, ses neiges étincelantes, il rend à la nature sa première vigueur, et lui prépare pour le temps de la reproduction, toute cette abondance, tout ce luxe d'effets, qui atteste avec tant de magnificence et d'éclat la providence du Dieu qui la soutient et qui la répare.

» *Il est celui qui est.* Oh! qui peut s'occuper de ce qu'il est, et demeurer sans amour? Père du sentiment et de la pensée, lumière des esprits, mouvement des cœurs, source féconde et jamais épuisée des plaisirs purs et des affections célestes, ineffable et douce harmonie de tout ce qui participe à l'exis-

tence, y a-t-il dans les êtres une qualité, un acte ; dans le temps, une révolution, une destinée; dans la nature, un lieu, un site qui ne le révèle à la méditation attentive, qui n'emprunte de lui son effet moral, son expansive et douce expression ? Cette vérité qui se montre par intervalles dans les productions du génie ; cette raison qui se développe dans la conduite du sage ; cette justice qui se manifeste dans les déterminations de l'homme de bien, que sont-elles, sinon sa vérité, sa raison, sa justice ? A quel autre qu'à lui l'innocence doit-elle l'heureuse paix qui l'accompagne ? La bonté, cette simplicité, cet abandon qui la font aimer ? L'humanité, ses résolutions saintes, ses élans sublimes, ses émotions généreuses? Qui est-ce qui rend la douleur puissante et la pitié secourable ? Qui est-ce qui place auprès de la tristesse la consolation ; auprès du malheur, l'amitié ; auprès du bienfait, la reconnaissance ? Quel autre que lui appelle le remords sur les pas du crime, et commande à la terreur salutaire d'en empoisonner les jouissances et d'en tourmenter les succès ? Quel autre donne à l'austère devoir sa fidélité, sa constance ; à la prospérité, sa modération ; à l'adversité, son courage ; à la pauvreté, sa patience ; à l'infortune non méritée, cette attitude imposante, cette dignité tranquille qui écarte la honte, déconcerte l'outrage et commande le respect ? Quel autre, quel autre encore, durant le cours de ses pénibles épreuves, conseille, soutient, élève la vertu ? J'ai vu la vertu aux prises avec l'iniquité, elle luttait, et il était sa force ; elle cédait, et il était sa douceur ; elle souf-

frait, et il était sa résignation ; elle succombait ; et, tandis que les insensés applaudissaient à sa chute déplorable, j'ai vu l'immortelle espérance briller dans ses regards éteints, et son front auguste se couvrir, en tombant, de toute la majesté de celui dont elle est la plus noble et la plus touchante image...... Louis XVI !

ABONNEMENTS

A LA SOCIÉTÉ DES BONNES-LETTRES.

☞ *AVIS.* — MM. les Députés des départements sont prévenus qu'ils jouissent de la faveur de demi-Abonnements de six mois, moyennant 50 francs ;

Et MM. les Officiers de la Maison du Roi, de la Garde Royale et de la Garnison de Paris, qu'ils peuvent s'Abonner pour un trimestre, à raison de 25 fr.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

Pages.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

POÉSIE.

MÉLANGES.

BEAUX-ARTS.

SPECTACLES.

Fin de la Table du second Volume des Annales de la Littérature et des Arts.



LA MORT DE NAPOLÉON,

DITHYRAMBE TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LORD BYRON (1).

C'EST quand le soleil ne sera plus, que l'on oubliera les épidémies et les tempêtes que ses chaleurs ont causées, pour admirer son éclat, sa lumière et sa force.

C'est quand l'épouse bien-aimée est descendue dans la tombe, que l'homme oublie les défauts de son esprit, pour rendre hommage aux vertus de son cœur et aux qualités de son ame.

Le héros est tombé sous la faux des noirs génies. Muses, brisez vos harpes glorieuses ; le grand homme n'est plus !

France, dis-moi ce qu'est devenu cet astre superbe, qui naguère faisait jaillir sur toi des flots de lumière et des gerbes de lauriers ! Dieu des combats, dieu terrible, qui te plais au son des clairons et des tambours, qui contemples d'un œil avide les scènes de la guerre ; dieu des combats, ton bien-aimé n'est plus !

---

(1) Ce Dithyrambe, précédé d'une Notice sur Napoléon Bonaparte, se trouve chez Charles Painparré, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, No. 250. — Prix : 1 fr. 25 cent.

Et vous, Dieux de la gloire, Muses, Génies des arts, venez jeter avec moi quelques fleurs sur sa tombe!

Napoléon n'est plus! et la nature est muette; et l'Europe est tranquille; et les fêtes ne sont point interrompues! L'ange de la mort a-t-il donc frappé la tête vile d'un homme obscur? Non, l'homme du siècle est tombé, et l'Europe voit d'un cœur froid la chute du colosse qui fit trembler le monde.

Ah! si l'antre de la mort se fut ouvert sous les pas du grand homme, lorsqu'il étendait son sceptre brillant sur les campagnes françaises, sous le beau ciel de l'Italie, aux monts helvétiques, sur les vertes prairies de la Hollande, sur les plaines fécondes de la Germanie, l'Europe en deuil eût célébré sa mort par les clameurs de l'effroi! Héros malheureux! tu as vécu trop longtems; ta mort n'émeut pas plus que la chute d'une feuille desséchée.

Géant des victoires, roi des bataillons armés, ô toi que les rochers et les mers, que le plomb et la foudre ont respecté: ô toi qui seras éternellement la honte des enfans de l'Angleterre; tu n'es plus! Pleurez, fidèles Anglais, votre nom sera maudit; l'exécration de la postérité vous punira de l'hospitalité violée.

Un roc sauvage, au fond des mers, était l'asile de celui qui occupa le premier trône, qui vit autour de lui une cour de rois, qui porta partout la victoire et ceignit partout les lauriers! Comment un si grand homme est-il tombé? Il semblait l'idole de son peuple.

Ah! il fut ingrat avec ce peuple généreux. Il crut qu'il ne devait sa gloire qu'à lui seul. Un fol orgueil s'empara de son âme; et ceux qui lui avaient dit: « Sois notre chef, mais nous sommes tes frères », devinrent ses esclaves.

Cependant son peuple ne l'eût point encore rejeté, si la trahison n'eût conspiré sa ruine.

La fortune, les élémens, les intempéries des saisons, l'ouragan, les frimats ne suffisaient pas pour abattre l'homme de la guerre. Il fallut que toute l'Europe se soulevât devant lui; et dix-sept armées marchèrent contre Napoléon.

Cependant, il n'eût point été vaincu : des traîtres, plus puissans que des armées, le perdirent.

Grand dans les revers, comme dans les faveurs de la fortune, il ne fut point lâche; il n'éteignit point le flambeau de sa vie. Il savait que le monde ne remplacerait pas la perte du grand homme. Il vécut : hélas! maintenant il est tombé; l'admiration n'a plus d'alimens; il n'y a plus un grand être dans la race des hommes.

Et vous, qui riez de ses misères, vous n'égalerez point ses crimes; car vous n'avez point ses vertus.

Il crut que les Anglais, ses fiers ennemis, étaient encore grands, comme ils le furent quelquefois, et comme ils se vantent de toujours l'être; il vint s'asseoir sous leurs foyers. Le géant malheureux osa se placer sous l'appui de l'Angleterre. Le léopard a-t-il jamais dévoré l'aigle qui tombe à ses pieds, blessé par la foudre? O lâcheté! honte éternelle! souvenirs pleins d'opprobres! Napoléon trouva des chaînes sur une terre hospitalière; des mains infâmes garottèrent le grand homme qui se livrait à leur foi, et le génie de l'Angleterre couvrit son front humilié d'un voile épais.

Dirai-je les horreurs d'une captivité odieuse, les geôliers inhumains, l'inquisition hideuse qui environna l'homme du siècle? Non, il était coupable; il fut puni. Mais l'Angleterre devait-elle se charger du rôle de bourreau?

Infortuné monarque, quand tu vins, comme Thémistocle, te livrer à tes ennemis, savais-tu bien qu'ils te préparaient six années de tortures?

L'homme opulent, arraché des bras de la mollesse, et plongé dans un cachot éternel; le coupable, enchaîné pour

toujours dans un bagne infect, sont-ils aussi malheureux que Napoléon sur son rocher, après avoir gouverné l'Europe? Seul au bout du monde! Et il s'était assis sur le beau trône de France!

Les longues douleurs, les chagrins dévorans consumaient lentement son cœur, et rongeaient ses derniers jours. Il vit en frémissant que sa gloire était passée, que sa vie allait finir, qu'il ne ferait plus rien pour la postérité. Il lui fallut plus de courage qu'aux plaines de Marengo et d'Austerlitz, pour supporter l'idée de cette mort hideuse, abandonné, solitaire, à charge au monde, loin de tous les objets qu'il avait aimés.

L'ange de la mort s'approche, mais en tremblant. Pour la première fois il semblait craindre de frapper : jamais sa faux sanglante n'avait tranché une vie si grande, et des jours si pleins.

Le soleil se leva quarante fois sur l'agonie du grand homme; chaque jour on le croyait à son heure suprême, et chaque jour le noir squelette reculait devant lui : ses forces étaient épuisées; la flamme de sa vie allait mourir et tomber dans le néant, comme en des jours plus accablans, mais moins affreux et moins tristes, il avait vu finir le cours de ses jours glorieux.

Il demanda qu'on le portât sur le rocher nu, et qu'on tournât vers la France ses yeux déjà appesantis par la main de fer du génie des tombes.

Il étendit vers le sol européen ce bras autrefois si redouté; il s'écria d'un voix brisée :

« O France! je ne te reverrai plus!....... C'est là le plus grand de mes maux. Et vous, champs des combats, témoins de mes victoires, vous serez muets au jour de ma mort!

» Et vous, monumens durables que j'ai fondés, mon nom ne charge plus vos colonnes; vous m'oubliez aussi!

» J'achèverai dans le désespoir, au milieu des geoliers, sous la garde de mes barbares ennemis, une vie commencée dans les bras de la victoire, entourée si longtems des plus glorieux prestiges, au sein de l'amour des Français!........

» O France! Ne pleure point sur moi, je ne suis que puni; peut-être serais-je devenu un tyran; peut-être l'étais-je déjà. Cependant tu m'aimais; tu ne m'as point rejeté.....

» O France, ô ma patrie! Nous avons eu ensemble des jours de gloire! — Puissent ma chute et ma mort te donner des siècles de liberté!

» France, pardonne mes fautes : tu les as toi-même causées. — Hélas! ne peut-on pas se tromper sans crime, quand on cherche la gloire!

» Adieu donc, braves qui marchiez avec moi à la victoire; adieu, grand peuple, nous ne nous reverrons plus.

» Et vous, épouse infortunée, fils plus cher encore!..... Ah! j'ai à peine serré dans mes bras ces objets d'amour que je porte dans mon cœur; oh! adieu pour toujours.

» Adieu, ô France! ô ma patrie! Si tu n'as plus ta gloire et tes combats, jouis en paix de ton bonheur, de tes souvenirs; conserve ta liberté que j'ai trop enchaînée; tu n'auras pas perdu ta grandeur ».

Après ces tristes adieux, le héros jusques-là si ferme contre la douleur, ne trouva plus dans son ame accablée la force de comprimer ses larmes; il pleura avec amertume; et bientôt il expira, les yeux et les bras tendus vers la France; et quand l'ange noir eut osé le frapper, il rendit son ame à Dieu, en balbutiant ces mots : *Dieu! protège la France!*

Pleurez aussi, Français! sa dernière pensée fut de vous bénir.

Pleurez : l'auguste Prince qui siége sur le trône de Henri IV ne comprimera point vos larmes. Napoléon n'é-

tait plus votre maître ; mais il le fut, et le cœur du sage Louis ne demande pas à régner sur des ingrats.

Et moi, étranger à la France, compatriote des bourreaux de Napoléon, j'ai voulu jeter quelques fleurs sur sa cendre, pour cacher l'opprobre de mon pays.

NÉCROLOGIE.

Napoléon Bonaparte est né dans un port de la Méditerranée, le 15 août 1769, ou 1768 : c'est un point que les biographes éclairciront.

Vers cette époque, l'activité des esprits chez les modernes occasionna des événemens importans des deux côtés de l'Atlantique. La paix se rétablit bientôt sur les bords de la Delaware, entre l'Océan et les déserts ; il n'en put être de même dans nos contrées populeuses, réduites à chercher l'accord difficile des vieux attachemens et d'une impulsion nouvelle.

Après trois ans passés en Corse, sous les ordres de Paoli, son parrain, Bonaparte contribua beaucoup à la reddition de Toulon, en 1792. Il prit à Nice le commandement en chef de l'armée d'Italie, au mois de mars 1796. Masséna se vit sous ses ordres ; toutes les forces de l'Autriche furent vaincues, et elle signa l'abandon de ses droits sur la Belgique et la Lombardie.

En 1798, Bonaparte enlève Malte, et bat les Mamelucks dans les sables de Gizeh. Bientôt il croit nécessaire de réduire Saint-Jean-d'Acre, mais là finissent ses desseins sur l'Orient. Ils étaient vagues puisque ses forces paraissaient insuffisantes ; mais l'espoir confus, le pressentiment d'une

grande destinée lui persuadaient que les peuples se joindraient à lui, et que le bonheur de ses armes le conduirait au loin sur l'ancienne terre des conquêtes.

Peut-être changea-t-il de pensée au milieu de ses dernières méditations, nécessairement mêlées de plusieurs regrets. Peut-être, se reportant aux jours fameux de Rahmanié et des Pyramides, s'est-il dit que sans sortir de l'Afrique, sans s'éloigner des hautes vallées du Nil, dont sans doute le peuple de Mesraïm fut une colonie, il eût pu exécuter des choses utiles à la France, et glorieuses pour lui, des choses moins passagères que ne le devaient être ses entreprises dans notre Europe disciplinée, industrieuse et plus occupée de spéculations, que portée à l'enthousiasme.

Mais, en 1799, après avoir relâché au lieu de sa naissance, il arrive à Paris, le 16 octobre, et vingt-quatre jours après il est à la tête du gouvernement. L'année suivante, les Alpes sont franchies, le sort de l'Italie se décide dans la journée difficile de Marengo, et, le 25 mars 1802, on signe, dans Amiens, la paix générale. Elle ne dure qu'une année; la lutte recommence entre la France et la Grande-Bretagne qui entraînent le monde militaire, l'une par son crédit, et l'autre par l'impétuosité de ses soldats.

Bonaparte reçoit le titre d'empereur, au mois de mai 1804; il se rend à Boulogne, avant d'être sacré par le pape, et de poser sur sa tête, trois mois après, la couronne de Charlemagne. Il propose de nouveau la paix, et en même tems il se prépare à des opérations qui pourront précéder l'invasion de la Grande-Bretagne, soit dans l'ordre naturel de ses desseins, soit parce que cette puissance suscitera elle-même une guerre continentale, et livrera, pour sa propre sûreté, divers états à des chances plus décisives que celles des siècles précédens. La bataille d'Austerlitz, le jour anniversaire du couronnement, et ensuite la destruction de l'armée prus-

sienne à Iéna, ainsi que les journées d'Eylau et de Friedland, en 1807, conduisent Bonaparte sur le Niemen.

Un simple élève de l'école militaire parvenu à dicter la paix au milieu des empires du Nord, avait quelque chose d'incompréhensible pour beaucoup d'hommes de nos jours : cela même prépara des revers. Fut-il alors en son pouvoir de donner effectivement la paix au monde? N'opposa-t-on, dans ces circonstanees, aucune duplicité à la politique peu scrupuleuse qu'on lui attribue? Ce sont des questions étrangères à notre objet. Cette notice ne peut être ni une satire, ni un panégyrique; elle ne doit contenir que des dates, et quelques remarques librement choisies entre celles qu'amène un tel sujet : on n'y mêlera point de protestations déplacées, correctif assez misérable, dont la sincérité n'a pas besoin.

La postérité n'ignorera aucun des torts de Bonaparte; ils lui seront transmis scrupuleusement; tout l'annonce. Mais pourquoi les voir avec une sorte de surprise? Si sa conduite avait toujours été louable, il faudrait s'en étonner davantage. Si on pouvait citer un prince, un guerrier qui eût obtenu les mêmes succès par des moyens irréprochables, il n'aurait certainement aucun égal dans l'histoire du monde. Ceux mêmes qui, nés puissans, ont fait de grandes choses avec moins de peine, ne les ont pas accomplies sans un mélange que le sage condamne. Nul encore n'a été vu plein de justice, et couvert de gloire; nul n'a été vu parfaitement grand. Annibal, César et Gengis furent des hommes passionnés que la fortune seconda; ils ne furent point des hommes justes. Le sort, sans lequel jamais ils n'eussent achevé leur ouvrage, a pu le détruire de leur vivant. Si Jules-César a eu des successeurs, c'est parce que Marius en devait avoir. Toutes les circonstances diffèrent; sans l'ignorance et la désunion de l'Orient, l'empire macédonien, que la mort de son fondateur divisa seulement, eût fini avec lui. La splendeur du califat, l'héritage de Timour, et la

dynastie du fils de Charles-Martel eurent moins de durée que de pauvres confréries de bonzes dans l'île du Soleil, ou chez les vieux peuples du fleuve Jaune.

Sans doute après Tilsitt, la circonspection, en la supposant possible, devait succéder à l'audace. Il s'agissait moins alors pour Bonaparte d'exposer ses adversaires à des chutes, que de rester lui-même inébranlable ; mais quel génie peut assez tôt discerner le moment où l'inspiration aventureuse qui l'élevait, le renversera? De grandes défections doivent suivre un grand désastre. Celui qui l'éprouve, ne sait plus ce que demande de lui sa fortune ; en secret, il ne croit plus à la merveille de son nom, et s'il continue d'agir, c'est moins peut-être avec un nouvel espoir, que pour soutenir le rôle désormais incommode, dont il ne tient pas toujours à soi de n'être point chargé. Quand il paraissait affermi, quand vingt capitales lui obéïssaient, n'avait-il pas dit : lorsque mon heure sera venue, le plus faible choc me détruira? Mais cette heure est le secret de la puissance qui nous place et nous retient dans des voies peu connues de nous-mêmes. Ainsi, nul n'achève tout ce qu'un mortel pourrait faire : il reste toujours un but pour les hommes qui veulent être plus grands que ceux qui furent grands avant eux, pour ces imaginations héroïques que séduit l'enivrement d'une tête émue par l'enthousiasme, par les transports de trois cent mille guerriers, par l'étonnement de tout une partie du monde.

Deux victoires, en 1813, justifient d'abord la persévérance de Bonaparte. Il met sa fermeté à surmonter les obstacles, ou à réparer ses revers, et il ne croit pas que ce soit déjà son partage d'abandonner ses desseins. Il avait vu ce que peuvent des Français, quand ils sont unis et qu'ils ont de la confiance ; mais ce qu'il avait éprouvé lui-même, il l'oublia en partie au milieu des difficultés du pouvoir, et ses vastes projets resteront peut-être inconnus dans leur ensemble, dans leurs conséquences principales. . . . .

L'abdication, signée le 11 avril 1814, fut suivie de sept années d'exil, interrompues seulement par quelques mois d'un épisode que nul autre peut-être n'eût imaginé, mais dont l'événement condamna la hardiesse. Il était rentré aux Thuileries à l'équinoxe du printemps : plusieurs fois cette époque lui avait été favorable; c'est vers le 20 mars qu'il avait pris, en 1796, le commandement en chef, et que, neuf ans après, il avait reçu la couronne de fer.

Tombé au pouvoir des Anglais, en quittant le sol de la France, et déclaré prisonnier, il arriva, le 15 octobre 1815, à Sainte-Hélène, dans les mers du Congo. Il resta deux mille et trente-un jours sur ces rochers volcaniques et nuageux, où la température est assez douce. Nul encore, après avoir ainsi ébranlé le monde, n'avait vécu, et ne s'était vu mourir dans un tel silence ; c'est le plus mémorable délaissement dont le genre humain ait fourni l'exemple. Des hommes très-médiocres se hâtèrent de méconnaître ce long sujet de méditations, et d'insulter à cette grandeur diminuée. Mais d'autres en parlèrent avec retenue; ils eurent de la dignité dans le caractère, ou du respect pour leur rang à la tête des nations. Quant à ceux qui au tems du prestige, lorsque l'Europe célébrait une gloire inusitée, n'ont fait entendre aucune louange, c'est à eux seuls qu'il convient d'insister sur ce qui manquait à la supériorité de cet homme extraordinaire, sur l'ignorance où il parut être des effets, lents quelquefois, mais sûrs et féconds d'un grand ascendant moral. Quelle idée s'en forma-t-il plus tard dans les vallons rêveurs de Sainte-Hélène? Quelles furent même ses pensées sur les travaux stériles qui ne promettent que de la gloire, sur la jouissance de ce bruit qu'on a su faire parmi les hommes?

Les fatigues et surtout l'impatience ont pu affaiblir enfin un tempérament qui avait subi tant d'épreuves. Un embonpoint imprévu devint le premier symptôme du dépérisse-

ment. Sa force lutta des années encore, et ensuite un mal intérieur, un mal irrémédiable lui prouva que réellement tout finissait pour lui. Selon les journaux de Londres, Dieu et les Français furent ses derniers mots, avant que le trouble de l'agonie remplaçât dans cette tête puissante le vain trouble des plus hautes espérances de la terre. Sa vie se termina le 5 mai; on vient de l'apprendre sur le continent. De toutes les nouvelles étrangères au mouvement actuel des choses, c'est la seule qui doive faire une impression profonde depuis le Kremlin jadis inviolable, jusqu'aux ruines du Saïd redevenu silencieux. L'imagination ébranlée croira voir le génie qu'invoquèrent les Rustem, les Cyrus, les Albuquerque, s'éloigner de nos pâles régions, et, sur les roches de Longwood, inclinant son front immortel, ne plus demander aux siècles que des souvenirs et du repos.

SÉNANCOUR.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTH^e. BOUCHER, SUCC^r. DE L. G. MICHAUD,
Rue des Bons-Enfants, N°. 34.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

DE LA MÉDAILLE EN BRONZE

DE S. A. R. MONSEIGNEUR

LE DUC DE BORDEAUX.

Au moment où le Conseil est sur le point de clore la souscription qu'il a ouverte pour la Médaille relative à la Naissance de *Henri Dieu-Donné,* il éprouve le besoin de remercier toutes les personnes qui, en s'associant à lui, au moyen de leur souscription, ont concouru à la fondation de ce monument historique, et à la propagation des idées politiques et religieuses qu'il consacre. Le projet de la Médaille était à peine connu, que des demandes adressées au même instant de tous les points de la France,

annonçaient au Conseil qu'on avait entendu sa voix, compris ses intentions, et que partout où il se trouvait un cœur français, un administrateur dévoué, les Bourbons comptaient un ami, et la société un défenseur. Un simple morceau de bronze, dont le dessin sévère ne retrace que des idées graves, n'éveille que des espérances qui ne sont même pas exemptes d'un mélange de tristesse, a été demandé avec l'empressement le plus touchant par toutes les classes de la capitale et des provinces. Là, un digne ecclésiastique, chargé d'instruire à la vertu les enfants du hameau, prélève sur sa modique épargne le prix de vingt médailles, afin de pouvoir offrir à ses élèves, comme une récompense de leurs travaux et de leur conduite, ce monument de la justice et de la providence de l'Éternel. La Garde Nationale, les régiments de la Garde et de l'Armée, des marins de nos flottes, des soldats de ce corps utile et recommandable de gendarmerie, qui maintient dans les campagnes le respect des lois, et qui veille sur les routes pour la sûreté des voya-

geurs, s'unissent à l'envi, au serment de consacrer à l'envoyé de Dieu, leur cœur et leur épée. Ici, un patriarche de village souscrit pour ses laborieux cultivateurs, et un vieux guerrier vendéen envoie au Conseil la dernière pièce de monnaie qui lui reste peut-être, pour procurer à ses frères d'armes l'effigie du Prince dont il pleure avec eux le malheureux père; tandis que l'administrateur, envoyé par la confiance du Monarque, pour consoler cette terre classique de l'héroïsme et de la fidélité, demande par centaines ces pièces de bronze qui, tout impérissables qu'elles sont, ne dureront pas plus long-temps que les sentiments qu'elles retracent, dans la patrie des Cathelineau, des La Rochejaquelein et des Lescure.

Le but que le Conseil s'était proposé étant atteint en grande partie (1), ses Membres dési-

---

(1) 100,000 médailles ont été demandées, et, sur ce nombre prodigieux, 60,000 ont été distribuées depuis quatre mois, grâce à l'activité que M. de Puymaurin, secondé par son digne fils, a su imprimer à l'administration qu'il dirige, ainsi qu'au

rent mettre un terme à leurs travaux, et ne plus s'occuper que de remplir toutes les demandes qui leur ont été adressées, et qui seront satisfaites au fur et à mesure des fournitures que leur fera l'administration des Monnaies. Cependant, comme beaucoup de personnes qui n'ont pas encore souscrit, desireront sans doute se procurer la Médaille de Mgr. le duc de Bordeaux, le Conseil consent à laisser la souscription ouverte au Bureau du secrétariat, *place des Petits-Pères*, *n°*. 9; mais, à partir de ce jour, le prix de la Médaille est fixé à un franc. L'extension incalculable des frais d'une entreprise enfermée dans les bornes de la plus rigoureuse exactitude, ne permet pas au Conseil de prolonger davantage l'existence de ses bureaux, et cette augmentation de prix est destinée à couvrir les dépenses qu'exigeront de nouveaux poin-

---

zèle et à l'obligeance, qu'à l'exemple des chefs, témoignent les employés de cet établissement, pour tous les travaux qui intéressent la monarchie, les arts et la société.

çons, et à indemniser les personnes qu'il charge (toujours sous son inspection), du soin de satisfaire aux demandes des souscripteurs à venir.

Si le Conseil a vu son projet couronné du succès le plus heureux, il a éprouvé longtemps un regret bien vif, celui de ne pouvoir témoigner à M. Gayrard, graveur de la Médaille, d'une manière digne de son talent et de son caractère noble et désintéressé, toute la reconnaissance que méritent ses travaux et les soins multipliés qu'il a donnés à la Médaille de S. A. R. Mgr. le duc de Bordeaux. Une demande que M. Gayrard vient d'adresser au Conseil, fournit à ses membres le moyen de lui être agréables, et ils s'empressent d'en profiter. Cet artiste habile, qui ne laisse échapper aucune occasion de montrer son attachement à l'auguste famille des Bourbons, vient d'exécuter une Médaille relative au Baptême de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux, et il a prié le Conseil de

permettre qu'elle parût sous sa direction et ses auspices. Sa demande a été accueillie avec tout l'intérêt qu'elle devait inspirer, et le Conseil étend à la nouvelle Médaille de M. Gayrard, les soins et la surveillance qu'il a donnés à la Médaille en bronze sur la Naissance de Monseigneur le duc de Bordeaux.

La Médaille du Baptême sera, comme celle dite de Saint-Michel, du module de 16 lignes (celui d'une pièce de cinq francs), et pourra lui servir de pendant. Elle offrira à la face la Religion épanchant l'eau sainte sur le Nouveau-né, que présente la France prosternée. Sous les pieds de l'Enfant, se trouve le globe terrestre, sur lequel se déroule le Serpent, symbole du péché; l'auréole du St.-Esprit domine la scène. Cette composition, d'un style sévère, est belle et majestueuse.

Au revers sera l'effigie du jeune Prince, qui réunit près de son berceau l'Amour et les Espérances de la France; et autour de la Médaille se liront des inscriptions analogues.

Le prix de cette Médaille, dont M. Gayrard

seul a voulu faire les frais de premier établissement, et à laquelle la commission n'a pu étendre les sacrifices qu'elle s'est imposés pour la première, sera d'un franc vingt-cinq centimes. On peut souscrire pour le nombre que l'on voudra.

On souscrit au Secrétariat de la Commission, *place des Petits-Pères*, *n°*. 9 ; dans les Bureaux des journaux royalistes, et chez Lévêque, graveur au Palais-Royal.

Fait et délibéré en Conseil, à Paris, le 18 *Avril* 1821.

Signé QUATREMÈRE DE QUINCY, *Président ; Marquis* DE PASTORET, *Comte* DE VAUBLANC, *Vicomte* DE BONALD, *Vicomte* SOSTHÈNES DE LAROCHEFOUCAULD, DE LOURDOUEIX, RAOUL-ROCHETTE, *Membres ;* DESTAINS, *Secrétaire.*

NOTA. Il y en aura de frappées pour les Fêtes du Baptême.

De l'Imprimerie d'Anthe. BOUCHER, Successeur de L.-G. Michaud, Rue des Bons-Enfants, n°. 34.

CARTE

TOPOGRAPHIQUE, PHYSIQUE ET MILITAIRE,

En Soixante Feuilles,

DE LA PARTIE MÉRIDIONALE

DU

ROYAUME DES PAYS-BAS,

COMPRISE ENTRE LA MER ET LA SAMBRE,

Où se trouvent les Villes de Bruxelles, Mons, Namur, Louvain, Nivelles, Furnes, Nieuport, Ypres, Poperinghe, Courtray, Menin, Tournay, Ath, Charleroy, etc.; dressée par CHARLES, *Ingénieur-Géographe, et* A. PIERRON, *Dessinateur au Dépôt général de la Guerre.*

PROSPECTUS.

Il n'existait encore aucune carte détaillée de cette partie du royaume des Pays-Bas, qui a été si souvent le théâtre de la guerre, et où

presque chaque lieu offre des souvenirs historiques. Toutes les cartes publiées jusqu'à ce jour, ne font connaître que des généralités, et l'on y chercherait en vain tous ces détails locaux qui expliquent les opérations militaires, et sans lesquels on ne peut se faire une idée claire et précise des mouvements des armées.

La carte que nous publions, dressée sur une échelle de 1 à 16,000, c'est-à-dire, cinq fois environ plus grande que celle de Cassini et de Ferraris, appuyée sur des levés du Cadastre et sur un grand nombre d'autres matériaux authentiques, présente tous ces intéressants détails avec la plus scrupuleuse exactitude, et l'on y trouve tracé avec le plus grand soin le plan géométrique des villes, bourgs, villages, hameaux, châteaux, fermes, maisons isolées, etc; les fleuves, rivières, canaux, ruisseaux; les routes, chemins et sentiers. Les différentes espèces de cultures et les mouvements du terrain y sont exprimés suivant la méthode adoptée par le Dépôt général de la Guerre.

Cet ouvrage devient d'une utilité indispensable, non-seulement aux militaires, mais à tous les administrateurs, aux voyageurs et aux propriétaires qui y reconnaîtront sans peine l'emplacement de leurs propriétés.

Déjà plusieurs administrations, entr'autres, le Dépôt général des Fortifications, et le Dépôt général de la Guerre, l'administration des Douanes, ainsi qu'un grand nombre de personnages de haute distinction, ont daigné souscrire pour cette collection.

Outre la partie des Pays-Bas indiquée dans le titre, la carte présentera, dans le même détail, une lisière d'une lieue environ, du territoire français, le long de la frontière du nord.

A dater de juin 1821, il paraîtra de cette carte au moins une livraison chaque mois. Chaque livraison sera de quatre feuilles, chacune de 0 m, 5 décimètres de longueur, sur 0 m, 312 millimètres de hauteur, présentant une superficie de 4,000 hectares. On pourra prendre des livraisons détachées; ce qui mettra les administrateurs et les propriétaires à même de se procurer à peu de frais le plan géométrique de leurs communes ou de leurs propriétés.

Le prix de chaque feuille, en noir, sera, pour les souscripteurs, de 3 francs sur papier ordinaire, et de 4 francs sur papier vélin.

On paiera un franc de plus pour chaque feuille coloriée, et 3 francs pour chaque livraison de quatre feuilles collées sur toile. On ne paiera rien d'avance.

Les Souscripteurs recevront les premières épreuves.

On Souscrit à Paris, chez M. PIERRON, *rue Croix-des-Petits-Champs*, *N°*. 33;

Et au Bureau des *Annales de la Littérature et des Arts*, *place des Petits-Pères*, *N°*. 9;

Et en Province ainsi qu'en Belgique, chez les principaux Libraires et les Directeurs de Poste.

De l'Imprimerie d'Anth^e. BOUCHER, Successeur de L. G. Michaud, rue des Bons-Enfants, N°. 34.

